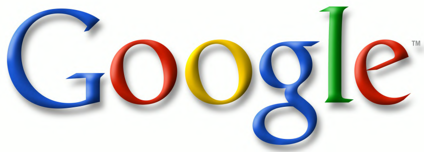
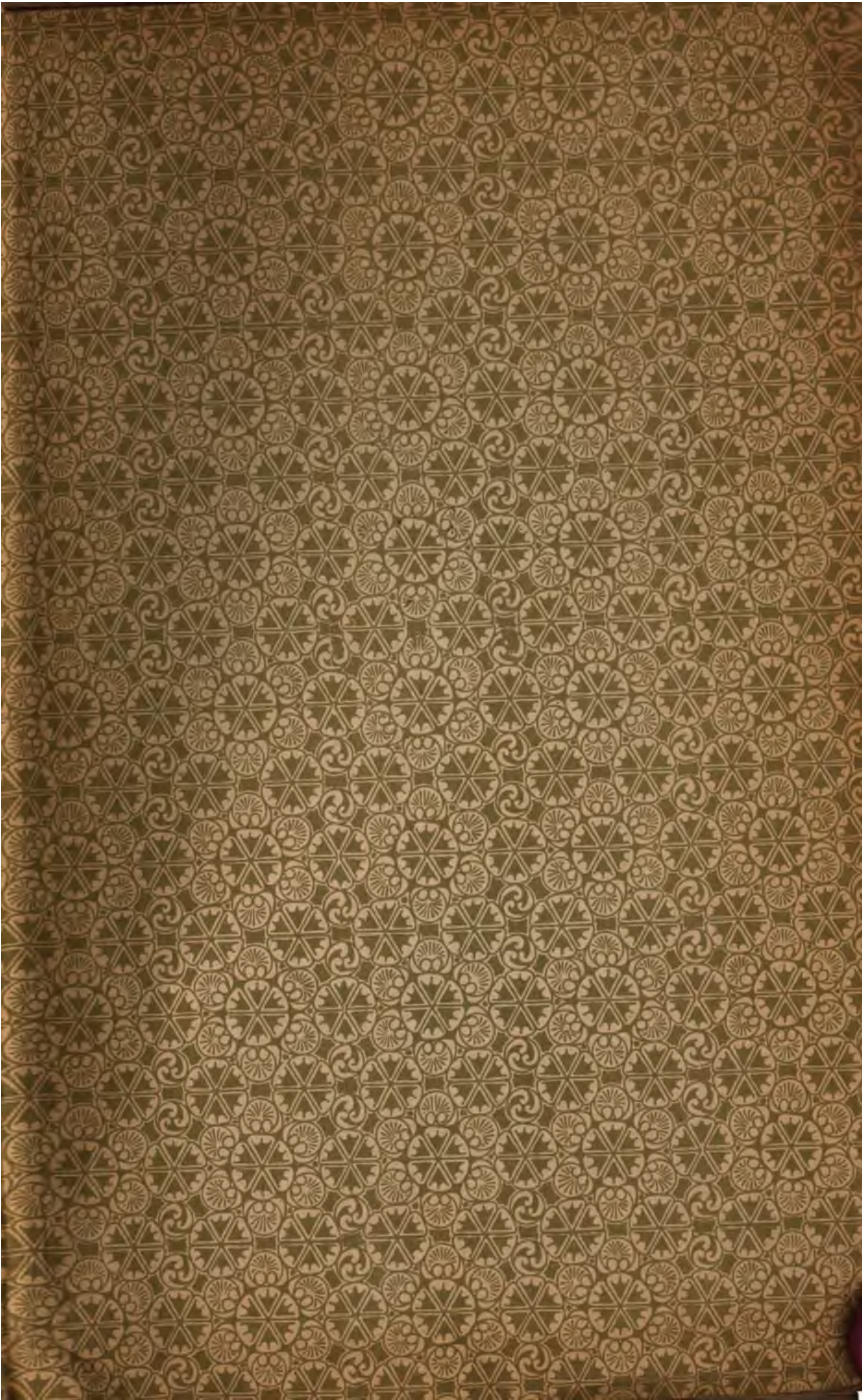


LA REVUE BLANCHE

TOME XIV



1er Octobre 1897. 8e année TOME XIV. — No 104.

La revue blanche



PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
1, RUE LAFFITTE, 1
1897

BUREAUX : 1, rue Laffitte, Paris.
TÉLÉPHONE 147 09.

La revue blanche

bi-mensuelle

DIRECTEUR

Alexandre NATANSON

COLLECTION COMPLÈTE DES TREIZE VOLUMES DE LA REVUE BLANCHE (1891-97) : 115 fr.

N°s 1-5 : 5 fr. l'un ; n°s 6-14 : 2 fr. ; n°s 15-38 : 1 fr. ; n° 39 : 5 fr. ; n°s 40-71 : 1 fr. ; n° 72 : 5 fr. ; n°s 73-104 : 1 fr.

	UN AN	SIX MOIS
FRANCE	**20** francs	**11** francs
ÉTRANGER	**25** francs	**13** francs

L'édition de luxe, tirage restreint, exemplaires numérotés : 40 francs par an.

CHANGEMENTS D'ADRESSE

Joindre cinquante centimes aux notifications de changement d'adresse, pour frais de bandes.

VIENT DE PARAITRE

LETTRES DE MALAISIE

ROMAN

Par PAUL ADAM

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
UN VOL. IN-18 JÉSUS A 3 fr. 50

La revue blanche

Tome XIV

OCTOBRE-NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1897



PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
1, RUE LAFFITTE, 1
1897

La
revue blanche

XIV

1897

La revue blanche

La
revue blanche

Tome XIV

OCTOBRE-NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1897



PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
1, RUE LAFFITTE, 1
1897

La guerre franco-allemande

de 1870-1871

Le commandant Rousset a écrit une histoire militaire de la guerre franco-allemande, qui est un excellent traité (1). Il s'applique à dire la vérité, telle qu'elle lui apparaît, quelque désagréable et pénible qu'elle puisse être. Il a conscience, en la recherchant et en l'exposant, d'accomplir un devoir et il a raison. Il donne donc un livre d'enseignement; il remplit ainsi le rôle du véritable historien, qui est d'éclairer et, en présentant les fautes et les folies du passé, aider à en éviter le retour, autant que possible. Le livre se distingue heureusement par son esprit de ces récits de guerre qui ont si longtemps prévalu en France, où on ne voyait jamais s'étaler que des victoires, où les revers étaient masqués, dissimulés ou bien supprimés. Le ton dithyrambique, le style épique dominaient alors les écrits et présentaient à l'admiration du lecteur un peuple invincible, n'ayant plus de commune mesure avec ses voisins. C'est cette sorte de littérature longtemps maîtresse, qui a pénétré les esprits d'une confiance aveugle et a conduit la France aux désastres que le commandant Rousset raconte. A la suite d'un long optimisme et d'un contentement de soi sans bornes, on en était venu à ne plus avoir aucune idée des conditions qui, seules, pouvaient assurer le succès dans la grande guerre. L'opinion résolvait le problème militaire par le déploiement supérieur du courage aveugle, de la force déchaînée, et l'intelligence, la science qui doivent intervenir, en première ligne, dans les choses de guerre comme dans toutes les autres, ne trouvaient plus de place et demeuraient méprisées.

Le commandant Rousset expose la faiblesse causée aux diverses armes de l'armée française, dans leur essence même, par le dédain persistant de la science, le manque de hautes études et l'oubli de l'intelligence. Les formations et l'emploi de l'infanterie pour le combat avaient vieilli et ne s'adaptaient plus aux conditions de l'usage d'armes à longue portée et à tir rapide. Les officiers, tenus dans les exercices routiniers de la caserne et des champs de parade, manquaient d'expérience pour diriger leurs troupes en pleine campagne et ne savaient utiliser les accidents du sol, les couverts et se plier aux multiples nécessités des terrains mouvementés. La cavalerie, restée dans la tradition des charges sur les carrés d'infanterie, ne pensait qu'à les répéter. Elle avait perdu de vue sa fonction essentielle, qui est de se lancer au loin pour découvrir les mouvements de

(1) Histoire générale de la guerre franco-allemande, 1870-71, par le commandant Rousset. Paris. A la librairie illustrée.

l'ennemi. Pendant la guerre, elle manquera tellement à remplir sa mission d'éclairer que le commandement supérieur restera tout le temps ignorant des grandes combinaisons stratégiques de la partie adverse, qu'il lui importerait le plus de connaître et qui sont destinés à amener la perte même des armées françaises. L'artillerie, demeurée elle aussi pleine de confiance dans ses mérites passés, n'était point au courant des innovations réalisées ailleurs. Elle devait reconnaître, dès les premières rencontres, que son matériel se trouvait, comme portée et comme nombre de pièces, inférieur à celui de l'ennemi, que son système traditionnel de combat avait été remplacé en Prusse, par une méthode nouvelle, où la hardiesse, la mobilité, l'emploi avancé des canons donnait au tir la supériorité sur le sien.

Le recrutement à l'aide de la conscription ne procurait que des effectifs très insuffisants et était, en outre, vicié par l'abus du système d'exonération à prix d'argent. Les effectifs se trouvaient encore diminués par le nombre restreint des remplaçants, qui faisait que la place demeurait vide, dans les rangs, d'une part de ces hommes qui s'étaient exonérés du service. Les réserves de l'armée, destinées à la grossir en temps de guerre, n'étaient pas régulièrement soudées à la partie active et ne pouvaient lui être attachées qu'avec embarras et délais. La dernière réserve, la garde nationale mobile, n'était ni encadrée, ni instruite.

Le manque de système régulier et de fonctionnement méthodique dans la mobilisation apportait un élément de désarroi et de retards irrémédiables à l'entrée en campagne. Les corps envoyés à l'ennemi étaient formés de régiments pris aux divers points du territoire, qui se réunissaient pour la première fois, sans s'être étroitement connus. Les hommes des réserves rejoignaient leurs régiments déjà en route, sans savoir au juste où et comment ils les trouveraient, et les corps arrivés à la frontière avaient encore derrière eux, à la traîne, une partie de leur force. Le matériel de toute sorte n'étant point d'abord et déjà affecté à chaque corps selon ses réels besoins, était pris à divers arsenaux et envoyé aux corps dans le même désarroi que les réserves. Les arsenaux, à la suite de l'expédition du Mexique, restaient d'ailleurs mal pourvus et le matériel d'artillerie se trouvait particulièrement insuffisant.

Quand on a ainsi reconnu les éléments de faiblesse qui pénétraient au plus profond toutes les parties de l'organisme militaire, à la fin du second empire, il devient évident que la France ne pouvait être victorieuse et que, dans le grand corps à corps qui s'engageait entre elle et l'Allemagne, celle-ci devait avoir le dessus. Mais le succès de l'Allemagne eût pu demeurer après tout très relatif, la France eût pu se défendre longtemps sans se laisser entamer et, sinon aller jusqu'à porter la guerre sur le sol de l'ennemi, au moins arriver, par un grand effort, à repousser l'invasion du sien, sans un vice suprême, celui-là tout à fait ruineux, le manque absolu d'intelligence, de

science, d'aptitude qui se révèle, par surcroît, dans le haut commandement. Les chefs, les généraux ne savent plus ce qu'est la grande guerre. Il y a de nombreux sous-ordres excellents; des divisionnaires, des chefs de corps, en ligne de bataille, accompliront, dans leurs limites circonscrites, des actions remarquables; les officiers de troupe sont dévoués et courageux; les soldats ont le sentiment de l'honneur, ils combattront avec acharnement dans les premières rencontres et, même après que des défaites répétées auront ôté tout espoir de vaincre, ils se feront encore, en partie, tuer en désespérés. Mais aussitôt qu'on atteint la sphère supérieure, qui domine les actions de détail et imprime la conduite d'ensemble, l'incapacité est absolue et générale, car elle se montre chez tous ceux qui d'abord commandent en chef et s'étend, après l'insuccès des premiers, à ceux qu'on appelle à les remplacer. Il faut examiner, dans le détail, cette maladie, telle qu'elle se révèle dans la grande guerre de la fin du second empire, car elle est quelque chose qui ne s'était encore jamais vu en France à ce point, même au moment des plus grandes défaillances.

C'est l'empereur Napoléon III qui est le chef de l'armée, qui exerce le commandement, ayant pour second le maréchal Lebœuf, en même temps ministre de la guerre et major-général. Ils dirigent à eux deux la mobilisation et sont responsables du choix du terrain, pour le placement des troupes et pour le plan de l'entrée en campagne. Or on constate d'abord qu'ils ignorent toutes les règles à observer. On a vu des souverains, des généraux se tromper grossièrement, former des combinaisons initiales vicieuses et courir au devant de la défaite; l'histoire est pleine d'exemples; mais dans le cas de l'empereur Napoléon III et du maréchal Lebœuf, il y a, s'il se peut, quelque chose de plus. Il y a absence de toute conception bonne ou mauvaise; l'ineptie est poussée à un tel point, qu'on peut dire qu'on a affaire à des gens sans aucune vue sur l'art de la guerre, et agissant comme des amateurs qui se mêleraient de choses hors de leur sphère. Ils ne disposent pas leurs troupes de manière à en obtenir un ensemble, à en faire un ou deux blocs, qui seront des armées; ils les étendent, les fractionnent, les éparpillent le long de la frontière, ayant, au milieu, les Vosges pour les séparer. On dirait qu'il s'agit simplement de garder le territoire contre les incursions de contrebandiers ou de maraudeurs. Les corps doivent ainsi s'organiser longtemps immobiles, à l'extrême frontière, sous les regards de l'ennemi, sans pouvoir ensuite utilement se concentrer ou se soutenir les uns les autres. Pendant que l'unique armée française, qui s'appelle l'armée du Rhin, étend son long ruban, les Allemands forment en arrière, à l'abri des yeux, trois armées très supérieures en nombre, qui s'avancent ensuite en masse compacte. Et quand elles vont aborder la ligne française et livrer bataille, le même jour, sur deux points, les deux corps les premiers joints, seront atteints, sans que leurs chefs sur le terrain, pas plus que l'empereur

et son major-général, en arrière, aient prévu leur approche et aient la moindre notion de leur nombre et de leur plan d'attaque.

Cependant l'empereur et son major-général avaient fini par reconnaître que leur cordon dispersé sur une immense étendue, les empêchait d'exercer une direction d'ensemble sur les corps : ils les ont donc divisés entre deux maréchaux. Le maréchal Bazaine commandera en avant de Metz les 2e, 3e et 4e corps et le maréchal de Mac-Mahon en Alsace les 1er, 5e et 7e corps. Le maréchal de Mac-Mahon a eu une division du 1er corps battue et refoulée le 4 août à Wissembourg, par l'avant-garde de la IIIe armée allemande, sous les ordres du prince royal de Prusse qui, après avoir franchi la Lauter et la frontière, pénètre en Alsace.

Le maréchal de Mac-Mahon se place, pour barrer la route, à Frœschwiller, en avant des Vosges. Il n'a point reconnu la force de l'armée à combattre, qui est tellement supérieure en nombre, que sa victoire est d'avance certaine, car s'il l'eût reconnue, il se fût replié dans les défilés des Vosges, tout près, en arrière, où il eût trouvé protection. Il accepte donc la bataille que recherche l'ennemi. Il ne concentre point toutes ses forces. Des deux divisions que comprend le 7e corps, il n'en appelle à lui qu'une seule et laisse l'autre dans le Haut-Rhin. Il n'appelle non plus à lui qu'une seule des divisions du 5e corps, mais si peu à temps, qu'elle ne pourra le rejoindre que trop tard, la bataille terminée. Le maréchal de Mac-Mahon, réduit au 1er corps et à une division du 7e, n'a guère plus de 40,000 hommes. L'ennemi ne déploie d'abord que des forces restreintes, mais une fois le combat engagé, il ne cesse de s'accroître. La disproportion des forces devient énorme. L'infanterie résiste longtemps, les hommes font tout ce que le courage peut faire. La cavalerie se sacrifie, d'ailleurs en pure perte; des régiments se précipitent sur des terrains défavorables, boisés et couverts de maisons, où ils sont tout de suite détruits. Le maréchal de Mac-Mahon a fini par laisser arriver sur lui une telle masse d'ennemis sans penser à la retraite, il a si bien laissé passer le moment d'opérer n'importe quel mouvement régulier, son armée est tellement épuisée et compromise, qu'elle va être entourée et coupée. Alors elle cède tout entière en déroute et les hommes se précipitent pêle-mêle vers les Vosges, pour éviter d'être faits prisonniers.

Le désastre était immense, en lui-même et par ses conséquences. Le maréchal de Mac-Mahon avait 10,000 hommes hors de combat, il laissait plus de 6,000 hommes, une aigle, 28 canons, une partie de ses bagages et de son matériel aux mains de l'ennemi. L'Alsace entière était perdue. Strasbourg allait être investi, avant qu'on eût pu préparer sa défense. La barrière des Vosges tombait du même coup; les troupes étaient dans une telle débandade qu'on ne pouvait songer à s'arrêter pour la défendre. Les corps en avant de Metz res-

taient découverts et l'ennemi, certain de ne plus être inquiété sur ses derrières et sa gauche, allait pouvoir entreprendre un mouvement tournant autour d'eux, d'une hardiesse extrême, qui devait amener leur perte. La partie de l'armée encore intacte et le pays entier passaient de la confiance la plus grande à une angoisse, à un affolement qui portaient atteinte à la valeur morale des troupes et allaient compliquer la question militaire, devenue sinistre, de l'insurrection à Paris et de troubles politiques.

Le jour même où le maréchal de Mac-Mahon était vaincu à Frœschwiller, le 6 août, Frossard et le 2e corps attaqués à Spickeren, subissaient une défaite. La Ire et la IIe armées allemandes pendant que la IIIe entrait en Alsace, s'étaient avancées sur la Sarre, vers la Lorraine. Le général de Kamecke commandant une division à l'avant-garde de la Ire armée, trouve les ponts sur la Sarre intacts, devant Spickeren; il les passe et se lance à l'attaque du 2e corps français, en gravissant les hauteurs au sommet desquelles il est placé. Le général de Kamecke, qui n'a que sa division, est dans une grande infériorité numérique, en face du 2e corps français, qui en a trois. Cependant le général Frossard ne combine aucun mouvement d'ensemble, qui lui permettrait d'user de sa supériorité, pour rejeter son assaillant sur la Sarre, qu'il a dans le dos. Le général de Kamecke reste ainsi trois heures, cramponné aux bois et aux positions qu'il a d'abord occupés, menacé tout le temps de succomber, mais sauvé par le manque de coup d'œil du général Frossard. On entend le canon et, comme les armées allemandes marchaient en masses compactes, les troupes les plus voisines du général de Kamecke peuvent arriver à son secours. Elles accourent par fractions de brigades, de régiments, l'artillerie et la cavalerie devançant l'infanterie. Les Allemands ne cessent de se renforcer. Le général Frossard a laissé passer l'occasion de vaincre : c'est lui maintenant qui doit résister à des forces qui, graduellement, deviennent supérieures, jusqu'à ce que, le soir, aucun secours ne lui étant venu et se voyant tourné sur une de ses ailes et forcé sur l'autre, il dût se mettre en retraite. Ses pertes et celles de l'ennemi se balançaient. Il se repliait vers Metz battu, mais non point en déroute, et sans être poursuivi.

Les nouvelles des défaites de Frœschwiller et de Spickeren arrivant, en même temps, le 6 août au soir, au quartier général de l'empereur à Metz y portèrent la consternation. L'empereur et son major-général, le maréchal Lebœuf, qui ont dès l'abord montré leur impéritie, sont appelés à faire face subitement à la plus horrible situation, à trouver un plan d'action ou de retraite à une armée déjà affaiblie par des défaites et à donner des ordres immédiats à des corps, qui se sont maintenant en partie emmêlés et en partie restent disséminés sur un immense espace. Aussi la confusion et le désarroi sont-ils complets ; c'est un échange incessant d'ordres et de contre-ordres

dans toutes les directions. Enfin lorsqu'on voit que l'Alsace et les Vosges sont bien perdues et qu'on peut être tourné à droite de Metz, l'empereur pense qu'on ne saurait défendre la Lorraine. Il se résout à replier l'armée sur Châlons pour barrer le chemin de Paris. Mais maintenant les considérations politiques entrent en jeu et viennent compliquer et empirer la situation militaire. L'impératrice régente et son gouvernement, informés par l'empereur du projet d'abandonner la Lorraine, jugent qu'il produirait un effet tellement désastreux, pour la dynastie, sur l'esprit public, qu'ils l'exhortent à y renoncer. Il y renonce donc momentanément.

L'empereur et son état-major croient découvrir un champ de bataille favorable sur la Nied et ils s'y arrêtent. Mais ils s'y trouvent encore trop exposés : ils se remettent en retraite et viennent chercher protection sous Metz, cependant de la plus mauvaise manière, en pelotonnant l'armée devant les forts et les murs ; ils ont ainsi, dans le dos, la ville et la Moselle à traverser, pour continuer la retraite.

L'opinion publique était déchaînée contre l'empereur et son major-général dont l'impéritie éclatait ; la révolution grondait dans Paris et le gouvernement de l'impératrice contraignait l'empereur à se défaire d'abord de son major-général, puis à abandonner lui-même le commandement en chef, pour le transmettre au maréchal Bazaine, que la voix du pays et de l'armée désignait comme le meilleur successeur.

L'homme en qui la France avait mis son espoir, le maréchal Bazaine, était un soldat très brave au feu, s'étant distingué en sous-ordre jusqu'au grade de divisionnaire. C'était un officier, dans son genre, tel qu'en possédait alors en grand nombre l'armée française, propre à commander au second rang, impropre à commander en chef et incapable de toute action exigeant une vision supérieure. C'était un engagé volontaire, dépourvu ainsi de l'instruction première que donnent les écoles et de la haute culture militaire qui vient des études théoriques. C'était un petit esprit et encore plus, un esprit — tous ceux qui ont pu le juger en ont témoigné — sans décision, embarrassé devant les résolutions nettes, par conséquent enclin à laisser aller les choses toutes seules. Par surcroît, au plus profond, c'était un homme vil, capable des actions les plus louches et les plus tortueuses. L'armée du Rhin, dans les circonstances périlleuses et presque désespérées où elle se trouvait, tombant au pouvoir d'un pareil homme, devait succomber. Il eût fallu un grand caractère et un grand esprit, on n'avait qu'un homme sans caractère et au-dessous de la médiocrité.

L'empereur remet le commandement au maréchal Bazaine le 12 août. Il lui recommande de reprendre la retraite vers Châlons interrompue. Le maréchal Bazaine se met en effet en mesure d'accomplir le passage de la Moselle et donne des ordres en conséquence. On a perdu l'équipage de pont de l'armée, tombé aux mains de l'ennemi à Spickeren ; le génie, pour réparer cette perte, a dû jeter quatre

ponts de chevalets sur la Moselle. Ils ont été mal construits, trop bas, à ras d'eau ; une crue survenue les submerge et, lorsqu'il faut faire passer les troupes le 12 et le 13, on doit les arrêter et attendre que les ponts soient mieux établis. Enfin ils sont praticables le 14, et l'armée s'ébranle. Le passage s'accomplissait, des corps étaient déjà sur la rive gauche, lorsqu'un général de brigade, le général de Goltz, placé à l'avant-garde de la Ire armée allemande, sur la rive droite de la Moselle, reconnaît que l'armée du Rhin abandonne son campement et se met en marche pour passer la Moselle. Il veut arrêter ou contrarier le plus possible ce mouvement et lance, sans attendre, sa brigade contre les troupes françaises en face de lui. Le général de Goltz, qui connaît l'objectif général des armées allemandes, qui sait qu'elles cherchent à cerner Metz par un mouvement tournant, a compris qu'il fallait, à tout risque, retarder la retraite de l'armée du Rhin et la retenir le plus longtemps possible sur la rive droite de la Moselle, pour donner aux corps qui accomplissent le mouvement tournant la faculté d'arriver.

Mais, puisqu'il est d'un intérêt suprême aux Allemands de livrer bataille aux troupes sous Metz pour les y attarder, il est d'un même intérêt aux Français d'éviter la bataille, de continuer, d'accentuer même leur mouvement de retraite, pour laisser les Allemands, si bon leur semble, se heurter aux forts de Metz. Loin de là, le maréchal Bazaine donne dans le panneau. Il accepte le combat. Ni lui, ni les chefs de corps qui vont s'engager, n'ont compris le sens de l'agression qui se produit. Comme le général de Goltz, qui a d'abord attaqué seul, est ensuite soutenu par les forces allemandes placées à ses côtés ou en arrière, le maréchal Bazaine engage lui-même toutes les troupes qu'il a sur la rive droite, dont il arrête la retraite. Le général de Ladmirault, avec le 3e corps, qui avait en partie déjà passé sur la rive gauche de la Moselle, ramène de lui-même son corps entier sur la rive droite pour prendre part à l'action. La bataille s'étend en avant de Borny et du fort Saint-Julien. Le soir on reste maître du champ de bataille, sur lequel on s'arrête. On est dans la joie. L'empereur félicite le maréchal Bazaine, son état-major le félicite, on lui dit qu'il a enfin rompu le charme et ramené le succès, la presse de Paris, aux nouvelles venues de Metz, témoigne son allégresse. Cette soi-disant victoire causait, au moment où il n'y avait plus une heure à perdre, un retard pernicieusement décisif.

La retraite interrompue par la bataille de Borny, a été reprise le 15 août au matin. Mais le maréchal Bazaine a prescrit la mise en marche de son armée, en une unique et immense colonne, ce qui ne permet de s'avancer que lentement. En outre, comme on a une ville à dos, l'armée avec toutes ses voitures et ses équipages, s'entasse aux faubourgs, sur la route bordée, pendant un long espace, par des maisons ; un effroyable encombrement se produit et la retraite en est encore retardée. Enfin, le 16 au matin, l'armée est sortie du vallon de la

Moselle, elle s'est élevée sur les plateaux de la rive gauche, et les corps, engagés sur la grand'route de Metz à Châlons par Verdun qu'on doit suivre, se sont avancés jusqu'à Vionville.

Alors on est attaqué en plein flanc, sur la gauche, près de Rezonville, par le III[e] corps prussien, qui lui aussi a franchi la Moselle, et on a devant soi le X[e] corps prussien, envoyé pour couper la route de Metz à Châlons, qui, en effet pendant que le III[e] corps attaque, va se jeter sur Mars-la-Tours, l'occuper et barrer le passage. L'espace intermédiaire entre les deux corps est tenu par l'artillerie allemande, qui a commencé à canonner, soutenue par la cavalerie. L'armée du Rhin était tournée. Les Allemands avaient déjà pu réaliser, en partie, leur dessein de la couper dans sa retraite sur Châlons.

Voici donc ce qui s'était passé. Dès que le désastre de Frœschwiller eût fait disparaître de la campagne les trois corps d'armée du maréchal de Mac-Mahon et ouvert le passage des Vosges à la III[e] armée allemande, on avait bien senti que le reste de l'armée du Rhin, sur la frontière, en avant de Metz, allait se trouver dans une situation périlleuse, découverte sur sa droite et exposée à être tournée. Cependant si on s'est rendu compte du danger, d'une manière générale, on n'a eu aucun élément pour le préciser, en suivant les armées allemandes dans leur marche et en voyant, jour par jour, leur position exacte. Elles s'avancent couvertes par un grand rideau de cavalerie, qui les éclaire sur les mouvements des Français et en même temps masque complètement les leurs. De telle sorte qu'en pensant à se retirer sur Châlons, on n'a point compris la nécessité de se hâter; on a donc constamment tergiversé et perdu du temps. L'empereur a d'abord discontinué la retraite sur les exhortations de l'impératrice; il a perdu du temps arrêté sur la Nied, puis il en a perdu pelotonné devant Metz, puis le maréchal Bazaine en a perdu à attendre que les ponts fussent prêts, puis il en a perdu en livrant la bataille de Borny, puis un nouveau délai a été causé par l'encombrement à la traversée de Metz et, de retard en retard, on se trouve maintenant devancé sur la rive gauche de la Moselle par l'ennemi.

Le 16 août l'armée du Rhin livre la bataille de Rezonville. Les pertes se balancent, environ 16,000 hommes de chaque côté. Les Français, attaqués tout le temps, gardent leurs positions et par conséquent peuvent s'attribuer tactiquement le succès, mais les Allemands, étant parvenus à arrêter l'armée du Rhin dans sa retraite et à la fin de la journée, se maintenant à Mars-la-Tour et ainsi continuant à couper la route de Châlons, ont acquis un grand avantage stratégique.

Le maréchal Bazaine pouvait-il, comme on a cherché à le soutenir, reprendre, malgré tout, la retraite sur Châlons le lendemain et avait-il chance de la faire réussir, en utilisant les routes détournées de Conflans et de Briey? Que le maréchal Bazaine, au-dessous de son rôle de général en chef par sa petite intelligence, eût pu entreprendre, après Rezonville, une opération aussi périlleuse que la marche sur Châlons,

par des voies latérales, et eût pu la faire réussir, en parvenant à se mouvoir et à résister en même temps aux attaques sans cesse renouvelées des Allemands continuellement renforcés, est difficile à admettre. Il est vraisemblable que la tentative eût amené un prompt désastre.

Le lendemain de Rezonville, il reporte donc son armée vers Metz, pour l'appuyer à la forteresse. On a prétendu que ce recul était dû à des calculs inavouables ; on n'a pas voulu y voir un simple mouvement militaire. On a dit qu'en agissant ainsi le maréchal n'avait fait que mettre à exécution l'idée préconçue de ne pas s'éloigner de Metz, qu'il y était revenu pour s'y ménager l'avenir et, en se tenant à l'écart, se servir de l'influence que lui donnait le commandement de son armée pour s'engager avec l'ennemi dans des trames d'ambition. Les faits examinés de sang-froid ne confirment point cette supposition. Plus tard, lorsqu'il a été bloqué dans Metz, le fond de vilenie qu'il possédait s'est en effet révélé par des actes criminels de compromission avec l'ennemi, pour lesquels il a été justement flétri et condamné. Mais aucune preuve ne permet de faire remonter le commencement de sa félonie aux premières batailles devant Metz. Il avait pris le commandement le 12 août et dès le 16, quatre jours après seulement, il eût déjà formé tout son plan futur de machinations! En outre sa survenue n'introduit aucune donnée nouvelle dans la marche des événements, qu'il faudrait expliquer par sa perversité morale. On est allé de chute en chute avant qu'il ait pris le commandement, de même qu'on y va pendant qu'il l'exerce. A l'armée de Châlons, où c'est un autre qui a la direction, le désarroi sera plus grand qu'à l'armée du Rhin, l'incapacité, les hésitations, les fautes seront au moins égales et la catastrophe finale sera plus prompte. Loin que son intérêt et ses vues d'ambition eussent pu porter le maréchal Bazaine, au lendemain de Rezonville, à s'enfermer dans Metz, où il devait bientôt se trouver privé de vivres à la merci d'un ennemi sans pitié, son intérêt évident eût été de vaincre, s'il l'eût pu, et de ramener ensuite son armée triomphante vers Paris, où il eût été acclamé comme un sauveur, par l'enthousiasme irrésistible du peuple entier. On ne peut donc voir d'abord dans ses hésitations et sa timidité que la faiblesse d'un homme qui, à un moment tragique, succombe sous un poids trop lourd pour lui et qui, incapable de résister en rase campagne à un ennemi supérieur, vient chercher, sous une forteresse, appui et refuge.

Le surlendemain de la bataille de Rezonville, le 18 août, les Allemands livrent une nouvelle bataille à l'armée du Rhin, rangée de Saint-Privat à Metz. A ce moment, ils avaient eu le temps de faire arriver sur le terrain les Ire et IIe armées en entier, et leur effectif était tellement supérieur qu'elles devaient vaincre. Le 18 août, 125,000 Français luttent toute la journée contre plus de 200,000 Allemands sans se laisser entamer. Mais les Allemands ont continué leur

grand mouvement tournant et enveloppant. Le maréchal Bazaine, avec son manque de jugement, au lieu de placer ses réserves près de son point faible et susceptible d'être tourné, la droite, les a tenues sur sa gauche, appuyée à Metz. Il a en outre d'abord mis à la droite le moins bien armé de ses corps, le 6e, qui a rallié l'armée le dernier, avec une artillerie incomplète. Le 6e corps, commandé par le maréchal Canrobert, après avoir repoussé toute la journée les attaques de front, le soir doit supporter le feu d'une formidable artillerie que l'ennemi concentre sur lui ; sa faible artillerie est démontée ou impuissante. Il subit alors de nouvelles attaques de front, auxquelles viennent se joindre, sur son flanc, celles du XIIe corps saxon, qui a marché toute la journée pour le déborder. Il ne peut résister à cette irruption, à la dernière heure, de masses très supérieures. Il abandonne le terrain et se reporte en arrière sur le 4e corps, dont il entraîne aussi la retraite. Le lendemain l'armée du Rhin, maintenant complètement tournée et refoulée par les Ire et IIe armées allemandes, se repliait tout entière, dans le camp retranché de Metz, d'où elle ne devait sortir que prisonnière.

La colère causée à la nation par les premières défaites, qui avait eu pour conséquence de faire enlever le commandement de l'armée à l'empereur, avait amené à Paris un changement au gouvernement. L'impératrice-régente avait appelé le général Cousin de Montauban, comte de Palikao, à constituer un ministère, en remplacement de celui de M. Emile Ollivier, renversé par un vote du Corps législatif. Le général de Palikao, premier ministre et ministre de la guerre, devenait l'arbitre des décisions militaires à prendre. On avait reconstitué une armée à Châlons sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon. Deux partis se présentaient pour son emploi. La replier vers Paris qu'elle protégerait contre un siège, ou bien l'envoyer vers Metz, au secours du maréchal Bazaine. L'armée de Châlons ne comptait qu'environ 130,000 hommes ; elle était composée des 1er, 5e et 7e corps ramenés d'Alsace, reconstitués avec des réservistes, et d'un nouveau corps, le 12e, formé en partie avec des réservistes groupés en régiments de marche. Elle comprenait ainsi des hommes ayant subi une déroute, dont le moral restait profondément troublé, et des soldats de réserve, peu sûrs d'eux-mêmes ; son chef, le maréchal de Mac-Mahon, venait de prouver à Frœschwiller son inaptitude à commander dans des conditions difficiles. Diriger cette armée sur Metz, c'était ouvrir le chemin de Paris, c'était en outre l'envoyer sûrement à l'abîme, perdre les dernières ressources de la France. Cependant le général de Palikao n'hésitera pas, il empêchera que l'armée de Châlons soit ramenée sous Paris, il lui imposera la marche vers Metz, il n'écoutera aucune remontrance de qui que ce soit à Paris, il restera sourd aux résistances de l'empereur et du maréchal de Mac-Mahon à Châlons, il enverra 130,000 hommes amoindris par la défaite, mal commandés, à la rencontre de toutes les armées allemandes qui, renforcées, s'étant maintenant

rejointes et unies, forment une masse de plus de 300,000 hommes, exaltés par la victoire et dirigés par un très grand chef, le général de Moltke. On est ici en pleine démence.

Il est vrai qu'on a dit que la marche de l'armée de Châlons vers Metz avait dépendu de considérations politiques et avait été dictée par l'intérêt dynastique. Pour l'impératrice, son conseil de régence et même la plupart des ministres de son choix, cela est vrai, mais non pas pour le général de Palikao. Il n'était pas, lui, un homme politique, il n'était pas inféodé à la dynastie, il n'avait alors aucune raison particulière de lui être dévoué ou reconnaissant, elle l'avait laissé de côté, sans l'employer, dans la formation des armées. L'impératrice n'avait été le chercher à Lyon, où il commandait, pour lui confier le ministère, que parce que le prestige que lui donnait son expédition de Chine et la prise de Pékin en faisaient, dans l'état de perdition où se trouvait l'empire, un homme tutélaire. Rien ne l'obligeait donc à la soumission. Il était bien venu de la nation qui, à la recherche de chefs capables, avait voulu voir en lui un général autrefois victorieux, à même de diriger maintenant avec succès les affaires de la guerre. Soutenu par l'opinion devenue menaçante, s'appuyant sur le maréchal de Mac-Mahon opposé à la marche sur Metz, le général de Palikao eût pu incontestablement ramener l'armée de Châlons sous Paris ; toutes les considérations d'intérêt dynastique de l'impératrice et de ses conseillers bonapartistes, dans un sens contraire, eussent été vaines. Pourquoi donc a-t-il agi comme il l'a fait ?

Tout en admettant qu'il se soit laissé influencer dans une large mesure par l'impératrice et les purs bonapartistes et qu'il ait cédé à leur pression, il n'a cependant pu entrer dans leurs vues que s'il a cru que le mouvement vers Metz devait réussir. Autrement lui, ministre, eût été un pur scélérat d'obtempérer à une demande devant causer la perte d'une armée dont il était responsable, et un scélérat se détruisant lui-même, car l'anéantissement de l'armée de Châlons devait ruiner sa réputation de grand homme de guerre et devait le faire tomber du ministère et du pouvoir, auxquels il tenait certainement, puisqu'il a cherché à s'y cramponner au dernier moment, même après Sedan, même après que le gouvernement de l'impératrice était condamné. Quand on a donc examiné la question sous toutes ses faces, on est conduit à reconnaître que, si le général de Palikao a imposé la marche de l'armée de Châlons sur Metz, c'est qu'il a cru qu'elle devait réussir. C'est-à-dire qu'il n'a rien compris à la situation générale des affaires militaires et à la direction à donner aux armées. Il ne s'est rendu compte, ni du nombre des ennemis, ni de leur situation inattaquable, ni de l'impossibilité de faire prendre une offensive vigoureuse à une armée mal composée. Les questions dominantes en guerre, des lignes d'opération, des dispositions stratégiques d'ensemble, des mouvements sur un vaste échiquier, lui étaient fermées. En lisant les étonnantes déclarations qu'il produit à la tribune du

Corps législatif sur les opérations militaires, en lisant le livre, dénué de tout argument, qu'il a publié pour expliquer ses décisions comme ministre de la guerre, on sent en effet un homme qui n'a aucune notion de science militaire pure, et qui ignore tout le côté théorique et transcendant de son art. On avait donné au maréchal Lebœuf un successeur aussi dépourvu de lumières que lui. On avait simplement pris, pour se diriger, un homme qui, ayant fait passer avec succès une armée européenne à travers des bandes de Chinois et ayant acquis ainsi à bon marché la réputation de grand homme de guerre, allait prouver au poste de ministre, que jamais réputation n'avait été moins méritée.

Après le général de Palikao, la perte de l'armée de Châlons est due au maréchal de Mac-Mahon. Il s'était cependant rendu compte des dangers que présentait la marche sur Metz. Il a immédiatement compris que son armée, en l'entreprenant, avait toutes les chances d'y périr, sans aucune d'arriver jusqu'au maréchal Bazaine. Il résiste donc d'abord à la pression que le gouvernement de l'impératrice et le général de Palikao exercent sur lui, pour le décider à secourir Metz. Dans un dernier conseil de guerre tenu au château de Courcelles, il a pris la résolution formelle de revenir sous Paris et il l'a communiquée au général de Palikao. Puis, tout à coup, sans qu'aucun changement se soit produit dans une situation dont il connaît le danger, sur une dépêche qu'il reçoit du maréchal Bazaine, du reste obscure et ambiguë, mais où il croit lire que l'armée du Rhin va chercher à sortir de Metz, il décide de se porter vers elle. Alors il commence une marche lente, décousue, où les contre-ordres, les arrêts, les retours, les changements de direction finissent par ôter toute confiance aux troupes.

Le général de Moltke a réuni contre l'armée de Châlons une masse de plus de 200,000 hommes, qu'il dirige sur elle à marches forcées. Le maréchal de Mac-Mahon sent venir l'ennemi et, pour se protéger, il a porté son armée au-delà de la Meuse. Seul le 5e corps, sous les ordres du général de Failly, attardé sur la rive gauche de la rivière, reste exposé aux attaques directes de l'ennemi, avec lequel il est déjà entré en contact. Malgré cela, à l'étape de Beaumont, le corps entier bivouaque dans une pleine quiétude. On dételle les chevaux de l'artillerie et des convois, qu'on mène à l'abreuvoir. Les hommes se mettent à faire la soupe, les généraux déjeunent dans la petite ville. Les précautions les plus élémentaires pour se garder ont été négligées. La cavalerie ne parcourt nullement le pays, on n'a pas de grand garde au loin. Tout à coup, à 600 mètres, l'artillerie allemande, bientôt soutenue par l'infanterie, débouche des bois qui dominent le village et tire en plein sur le campement français. On court aux armes dans la panique et la confusion. Le général de Failly cherche à se maintenir à Beaumont même, sans y réussir ; il doit reculer sur des

hauteurs, où il ne peut non plus se défendre que momentanément ; enfin, le soir, de recul en recul, il réussit à mettre la Meuse entre lui et l'ennemi. Le 5e corps avait perdu 5,000 hommes, tant hors de combat que prisonniers, et 42 pièces de canon et ses convois et ses bagages.

Après cette désastreuse affaire, le maréchal de Mac-Mahon, encore très loin de Metz, ayant l'ennemi sur sa droite et la Belgique sur sa gauche, renonce à pousser plus loin vers l'est et il se rabat sur Sedan, pour chercher à se maintenir en communication avec la France. Puis, au lieu de continuer à marcher, il s'arrête à Sedan ; il y reste dans un cul-de-sac, sans ligne de retraite. Son armée se trouve séparée de la France par la Meuse, qui s'avance d'abord vers la frontière de Belgique, ensuite se replie brusquement et forme une boucle, fermant le passage. Les armées allemandes sont arrivées devant Sedan, au sud ; elles déploient, de chaque côté, des ailes qui, en passant la Meuse et s'élevant vers le nord, vont s'infléchir et se joindre, pour envelopper l'armée de Châlons dans une irrésistible étreinte. Le maréchal de Mac-Mahon n'a point découvert la manœuvre dirigée contre lui, il ne s'est point rendu compte de l'imminence et de l'immensité du péril, il a perdu toute la journée du 31 août en restant arrêté.

Le 1er septembre la bataille de Sedan s'engage par l'attaque des Bavarois sur Bazeilles, sans que le maréchal de Mac-Mahon ait encore formé de plan d'action. Il monte à cheval pour aller reconnaître le terrain, lorsqu'à six heures du matin, il tombe blessé par un éclat d'obus. On l'emporte. Il a désigné comme successeur le général Ducrot, le chef du 1er corps. Celui-ci s'est, pour sa part, rendu compte du mouvement général que les Allemands opèrent autour de l'armée, il en comprend toutes les conséquences, il voit qu'une fois l'opération stratégique d'enveloppement accomplie, toute résistance deviendra illusoire et que, quels que soient les détails du combat, le désastre final sera complet. Il veut donc sortir du lieu de perdition sur lequel le maréchal de Mac-Mahon s'est placé. Il ordonne une retraite générale. Il se repliera immédiatement sur Mézières, en contournant la boucle de la Meuse, qui barre la route. Ah enfin ! voici venir, pour la première fois, depuis l'ouverture des hostilités, un chef qui a une vue d'ensemble et qui découvre les projets de l'ennemi !

Cependant à peine le général Ducrot a-t-il pris la décision qui, seule, peut sauver l'armée et, sinon la ramener en France, au moins lui ouvrir, en dernière extrémité, l'accès de la Belgique, que le général de Wimpffen survient, revendique le commandement et maintient le combat, tel qu'il est engagé. Le général de Palikao l'avait envoyé, commander le 5e corps, retiré au général de Failly. Il lui avait en outre remis une lettre de service l'investissant du commandement en chef, en cas d'empêchement du maréchal de Mac-Mahon. Le géné-

ral de Wimpffen ne s'était pas d'abord prévalu de sa lettre, mais, lorsqu'il voit se produire la retraite ordonnée par le général Ducrot, il intervient et la montre. Pourtant il ne faisait que d'arriver à l'armée de Châlons. Il n'a point eu le temps de se renseigner auprès du maréchal de Mac-Mahon ou des chefs de corps sur l'état des opérations. Il fallait une singulière confiance en soi, pour réclamer le commandement dans de telles circonstances. Il ne sait donc rien pour l'avoir appris et, par lui-même, n'a rien vu, rien découvert. Le général Ducrot veut lui expliquer l'immensité du péril et lui faire comprendre pourquoi la retraite s'impose impérieusement. Il reste fermé à ses explications. Il regarde un détail de la bataille, il trouve que l'infanterie de marine résiste avec avantage à Bazeilles et, sur ce simple incident, il juge la retraite inutile et garde l'armée sur ses positions. Elle avait perdu sa dernière chance, à la dernière heure, d'échapper. Le soir, tout entière effondrée dans Sedan, elle était à la merci de l'ennemi et le général de Wimpffen, par un juste châtiment de sa suffisance, devenait le signataire de la capitulation.

Ainsi voilà huit hommes en succession, un empereur qui s'appelle Napoléon, deux ministres de la guerre, le maréchal Lebœuf et le général de Palikao, trois commandants en chef d'armée, le maréchal de Mac-Mahon, le maréchal Bazaine et le général de Wimpffen, deux chefs de corps laissés à eux-mêmes, le général Frossard et le général de Failly, qui tous se révèlent incapables de diriger ou d'exercer utilement le commandement et se montrent ignorants des parties élevées et théoriques de l'art. Entre leurs mains, une force militaire de 300,000 hommes, composée en partie de vieux soldats, disparaît en un mois et devient tout entière prisonnière de l'ennemi. Evidemment une chute aussi complète de l'intelligence dans le commandement, de même que les vices organiques, qui pénètrent alors toutes les parties du système militaire, sont venus de causes générales, qui ont dû opérer longuement et de longue date. Et pour les découvrir, il faut chercher au plus profond et regarder non seulement l'armée, qui porte et produit les chefs, mais aussi la nation, qui porte et produit l'armée.

La cause première des infirmités qui éclatent en 1870, apparaît tout de suite dans l'épopée napoléonienne, que l'imagination a développée sous la Restauration et la monarchie de Juillet et qui a, ensuite, amené la venue du second empire. L'épopée s'est substituée à la véridique histoire, pour raconter le règne de Napoléon ; elle a recouvert, par des légendes et des tableaux faux, une partie de la réalité, elle a supprimé de son cadre les défaites et les désastres de la fin ou les a colorés et transformés de telle sorte, qu'au lieu d'y puiser une leçon et des raisons de se méfier, ils sont devenus des événements dont on a tiré autant d'admiration de soi qu'on le faisait des victoires elles-mêmes. Les vraies causes d'où naissent les succès en guerre et celles

aussi d'où viennent les revers, ont par là disparu de l'esprit et on a perdu de vue que la supériorité militaire était une chose éphémère, susceptible de passer, selon les circonstances, d'un peuple à l'autre. On a donc pensé qu'après l'avoir une fois connue, on la retrouverait et la garderait toujours. De cette façon, le Français a été amené à se croire supérieur comme guerrier aux autres hommes, devant vaincre tout naturellement, par un don inné. Il n'y a plus eu de commune mesure entre lui et ses voisins. Le Français, après s'être représenté comme victorieux quand même sous Napoléon et avec lui, a fini par croire qu'il devait l'être ensuite, partout et toujours, et cette notion, qui existait en germe dans son esprit, a dominé, lorsque, sous le second empire, les victoires de Crimée et d'Italie sont venues ajouter un élément de satisfaction nouveau à l'ancien qui persistait. Une fois que cet état d'esprit a été général, invétéré, on a commencé à perdre de vue les efforts de tout ordre, les sacrifices personnels, le dévouement patriotique, le travail d'intelligence qui s'imposent à une nation, pour lui permettre de prétendre à la victoire. On se jugeait supérieur en soi et dès lors, au moment de combattre, la supériorité naturelle entrant en jeu devait, par elle-même, se produire et à elle seule assurer le triomphe.

Puis l'épopée, en possession de la littérature, a été aidée par les autres arts et surtout ceux du dessin qui, en mettant les batailles et les faits de guerre sous les regards du peuple, les lui ont présentés à leur façon. Or comme la partie théorique et élevée de la guerre, les questions de stratégie et de tactique, sont choses qui n'entrent pas dans la sphère épique et qui échappent à la poésie et aux arts, toutes les descriptions et les images de guerre ont été avant tout scéniques et décoratives. On n'a plus vu dans le général le savant, l'homme de grand esprit qui doit s'y trouver, on a exclusivement regardé l'homme à cheval, intrépide au combat. Le type de général qui seul est ainsi devenu populaire, a été de l'ordre le plus simple, relativement facile à rencontrer, celui du guerrier qui anime les troupes par son courage. On a réservé son admiration pour des hommes comme Ney, le brave des braves, combattant en Russie le fusil à la main, ou comme Murat, écuyer héroïque, chargeant à la tête de la cavalerie. L'idéal une fois établi s'est perpétué, et on s'est enthousiasmé pour Lamoricière, entraînant ses zouaves à l'assaut de Constantine, et Mac-Mahon, plantant le drapeau tricolore sur la tour Malakoff. Le chef combattant, convenable jusqu'au grade de divisionnaire, est devenu le type absolu et à rechercher, même pour le général en chef. Alors on n'a plus du tout pensé que la grande intelligence était essentielle sur un champ de bataille.

L'armée a été peut-être encore plus pénétrée que la nation, par le travail persistant, fait pour idéaliser indistinctement toutes les actions de guerre et populariser le type de l'officier scénique. Ce que la littérature et l'art embellissaient, en créant l'épopée napoléonienne,

c'étaient en définitive ses actions et elle ne pouvait qu'être fière de l'image qu'on lui présentait d'elle-même et la tenir pour bonne. Le travail de critique rétrospective, que les hommes du métier auraient pu faire sur les faits de guerre passés, pour expliquer, par leurs vraies causes, les défaites et les désastres après les victoires, a complètement manqué; dans l'armée comme dans la nation, on n'a plus voulu voir les défaites et les accepter à l'état de faits venus logiquement : on a donc fini par s'imaginer qu'on n'avait jamais été naturellement vaincus. Une fois entrée dans cette voie, l'armée dans toutes ses branches, a conservé du système militaire napoléonien l'image d'une éternelle perfection. Elle a eu ainsi devant les yeux un idéal fixe, auquel elle s'est rattachée aveuglément et la routine est devenue de la sagesse. Pendant que tout se transformait autour d'eux, les hommes de guerre français se tenaient immobiles. En Allemagne, par des innovations et des progrès incessants, on adaptait l'armée aux conditions du monde nouveau, tandis qu'on maintenait en France, avec complaisance, un système suranné. Les études théoriques, les longues recherches, demandant l'application de hautes intelligences, devenues inutiles puisqu'on n'avait rien à découvrir, on n'a plus trié, pour les porter au premier rang, les hommes intelligents : on n'en n'avait nul besoin, ils ont fini par s'éteindre, confondus dans la masse.

Le rétablissement de l'empire, la venue d'un nouveau Napoléon a été un fait qui a porté à son comble la tendance à se maintenir dans l'ornière. Le nouvel empereur, devant son élévation à l'éblouissement causé par l'ancien, devait se rattacher à lui le plus possible. Il était naturel qu'il cherchât à imiter servilement, surtout dans les choses de guerre, le devancier de qui il tenait l'existence.

Le second empire a encore eu, en propre, une influence décisive sur le haut commandement, pour n'y laisser arriver que les hommes médiocres. Il est en effet de l'essence d'un gouvernement de cet ordre, où la source de l'autorité vient de la gloire et du prestige militaire, que le chef suprême ne puisse tolérer à côté de lui de chefs dont l'éclat l'éclipserait. Cette fatalité apparaît pendant toute la durée de l'empire romain. Ou l'empereur, lorsqu'il n'est pas guerrier, comme Auguste, maintient la paix, ou, s'il est obligé à la guerre, il ne peut souffrir de vainqueur, même dans sa famille. Tibère voit tout de suite un ennemi dans Germanicus, et Néron fait mettre à mort Corbulon, qui se révèle comme grand général. Après les premiers Césars, l'empereur, qui est acclamé par les soldats, doit être un guerrier prépondérant. Il subsiste aussi longtemps qu'on ne lui découvre pas de rival qu'on lui croie supérieur ou qu'on lui préfère. Lorsqu'on lui en trouve un, on le lui substitue. Cette fatalité, chez un empereur militaire, de ne pouvoir supporter de rivaux, Napoléon Ier y est soumis, tout prépondérant qu'il soit. A mesure qu'il s'élève et qu'il règne, que les premiers généraux de grande

intelligence ont été en partie supprimés ou tués, on le voit écarter les survivants. Ceux qu'il avance lui-même, qu'il choisit, sont de purs sous-ordres, de simples généraux de combat. Il ne s'en trouve plus un seul capable de commander en chef. Aussi dans ses dernières campagnes, en Saxe en 1813, en Belgique en 1815, ses lieutenants détachés vers l'ennemi sont-ils invariablement battus ou manquent-ils à découvrir, pour les exécuter, les actions qui ne leur ont pas été commandées, mais que des circonstances imprévues exigeraient. La pente sur laquelle Napoléon Ier avait été entraîné de ne point employer d'hommes qui pourraient devenir ses compétiteurs, Napoléon III s'y laisse pleinement aller et, attendu qu'il a été aussi mal doué que possible comme guerrier, il lui faut, pour ne pas trouver de généraux qui lui soient supérieurs, descendre au dernier degré de l'intelligence et de la science militaires. C'est pourquoi, en 1870, alors qu'il entre dans une grande guerre où il joue sa couronne, les hommes dont il fait ses conseils et qu'il emploie s'appellent Lebœuf, Frossard, de Failly et Fleury.

Il est une cause toute spéciale, la guerre d'Afrique, qui, par surcroît, a pesé sur les généraux, pour leur faire perdre de vue les règles de la grande guerre. Le premier qui avait inauguré une tactique originale, appropriée à la conquête de l'Algérie, le maréchal Bugeaud, s'était révélé un homme supérieur, doué d'initiative et d'invention. Mais ce qui, à ses yeux, n'avait pu être qu'un mode passager, adapté à un cas spécial, pour ses successeurs, par habitude, tradition et routine, est devenu la manière même de faire partout campagne. Aussi voit-on, en 1870, les chefs méconnaître ces parties de la grande guerre qui, superflues en Afrique, avaient été délaissées et les voit-on, par contre, importer en France des usages et des procédés insolites. Ils conduisent de grandes armées comme s'il s'agissait de simples colonnes, ils ne les répartissent pas entre les divers chemins qui se présentent pour les mouvoir sans encombre, ils les entassent sur une même route, de telle sorte que les corps se coupent les uns les autres et que les différentes armes s'enchevêtrent. L'intendance se comporte comme si elle était encore dans les déserts. Elle ne sait pas trouver autour d'elle, sur le sol français, de quoi nourrir les troupes, qui souvent restent affamées. Les soldats bivouaquent en plein air ou sous de misérables petites tentes, car on ne sait pas non plus les loger chez l'habitant.

Quand on a ainsi passé en revue les vices nombreux qui pénétraient le système militaire français à la fin du second empire, on s'explique les désastres et, tout en restant étonné de leur immensité, on comprend qu'ils n'ont été que la conséquence d'un état d'esprit funeste, commun à la nation et à l'armée depuis un demi-siècle.

Au lendemain de Sedan, la France se trouve nue et désarmée en

face de l'invasion. Un flot d'ennemis dont le nombre approchera de 700,000 se précipite sur elle. La question militaire était alors décidée. La France était certainement vaincue. Elle ne pouvait se relever suffisamment, quoi qu'elle fît, pour arriver à repousser l'ennemi de son sol, en continuant la lutte. Et cependant un sentiment irrésistible a porté alors les Français à la continuer et leur a fait accepter, sans hésitation, d'énormes souffrances, plutôt que de consentir à une paix entraînant le dénombrement de leur territoire. Le sentiment qui les a fait agir ainsi s'est trouvé juste. L'historien, en même temps qu'il doit constater l'impossibilité de faire réussir la résistance et d'en tirer un avantage matériel, doit aussi constater que l'avantage moral a été immense et que la France, déchue tout à coup, dans son estime et dans celui du monde, ayant fait une chute stupéfiante, s'est moralement relevée par sa détermination de combattre encore. Elle a, par un effort désespéré, montré que chez elle la source du courage, de l'esprit de sacrifice, de l'abnégation patriotique n'était point tarie. Elle a aussi montré que le fondement des vertus militaires subsistait toujours. Car si on veut bien constater que toutes les forces régulières de la France avaient disparu, on ne s'étonnera pas que la Défense nationale n'ait pu vaincre, mais on s'étonnera qu'elle ait réussi à improviser des armées et qu'elle ait pu soutenir une lutte longue et acharnée.

Théodore Duret

Consultation en faveur de la duchesse de B... pour Banti

[NOTE DE L'ÉD. — *Ces pages ont été écrites en 1811. Elles comblent en partie la lacune qui sépare le 3 mai 1810 du 18 juillet 1811 dans le* Journal de Stendhal *publié d'après les manuscrits de la bibliothèque de Grenoble par MM. Stryienski et de Nion. Stendhal les relit en 1819. De cela, on a pour marques diverses notes consignées en marge du manuscrit et qu'on lira ici au bas des pages et la note suivante qui figure sur la couverture du cahier :* « Relu avec beaucoup d'utilité et pour la première fois je crois, huit ans après, le 28 avril 1819, je trouve Banti bien singulier, bien faible, bien timide et la pauvre Al. bien malheureuse d'aimer un homme à visions. — 29 avril 1819. Mad for Mde. »



Sous le nom de Banti, Stendhal se délivre à lui-même une consultation, pour savoir s'il doit ou ne doit pas avoir *la duchesse de B...*

Banti étant Stendhal, qui est cette duchesse ?

Voici :

Quand le lecteur aura lu, dans un prochain numéro de La revue blanche *et sous le titre de* Burrhus, *certain portrait du comte Pierre Daru, il ne pourra se soustraire à la conviction que le personnage désigné dans la* Consultation pour Banti *sous le nom de* the husband, — « *le mari* » *[de la duchesse] — soit précisément Pierre Daru. Et, dès lors, la chose prendrait une certaine gravité : la duchesse de B... serait la madame Z... du* Journal de Stendhal, *page 354 :* « Tout cela se termina en six minutes, deux mois après, et je l'ai eue un an de suite, six fois par semaine. »]

3 avril 1811.

Le 3 avril 1811, me promenant à Monceaux, je rencontrai l'aimable Banti, rêvant seul, au milieu des bosquets. Je le trouvai plus pensif qu'à l'ordinaire. Il parut d'abord fâché de me trouver sur son chemin, mais sortant peu à peu de sa rêverie, il m'en confia le sujet et me priant d'y songer, il me proposa la question suivante :

Dois-je ou ne dois-je pas avoir la duchesse ?

Je lui promis de répondre à sa demande et comme je m'intéresse à lui, je vais essayer de mettre mes raisons par écrit pour les lui communiquer demain. Ainsi

Banti doit-il ou ne doit-il pas avoir la duchesse ?

L'âme de Mme de B. dégoûtée des jouissances de vanité que sa fortune lui procure depuis six ans a besoin de quelque sensation nouvelle et occupante. Elle commence à ne plus trouver de plaisir à faire sa cour. Ceci n'est pas très sûr, mais ce qui l'est, c'est que le goût de la danse commence à lui passer ; probablement, crainte de ne plus danser aussi bien : sa danse est changée, elle marche plutôt qu'elle ne danse, ce qui est absolument contraire à sa manière d'il y a deux ans. Elle dit souvent qu'elle s'ennuie au bal, elle en sort toujours à minuit ; il y a deux ans, elle parlait sans cesse du plaisir qu'elle y avait, elle dansait 19 à 20 contredanses et en sortait à 4 heures.

C'est une femme de 27 ans, assez d'embonpoint, cheveux châtains foncés, sourcils noirs et très fournis, œil petit et assez ardent, aimant beaucoup le mouvement. Tout annonce un tempérament ardent, du moins c'est l'opinion des personnes qui la connaissent. Ses traits annoncent de la force, de la rondeur et de la gaieté dans le caractère.

Voici maintenant les traits que nous croyons ainsi que Banti discerner dans ce caractère.

Elle a été élevée dès sa plus tendre enfance dans les liens de la méthode la plus exactement observée, d'une méthode qui n'a jamais souffert d'exceptions. Elle a été élevée par une mère ressemblant beaucoup à Mathilde de *Delphine*. Cette mère est actuellement une grande femme sèche de 55 ans. « Vous tireriez plutôt du sentiment et de l'esprit du bois de mon fauteuil, que de Mme Mathilde », disait le comte C. de R. ; c'est en effet une femme de fort peu d'esprit voyant mourir sans sourciller tout ce qui l'entoure, accomplissant toujours ses devoirs à l'heure dite, ne s'ennuyant jamais, ayant toujours une figure riante, mais qui n'offre pas la moindre apparence du sentiment. Pour elle, les mots de bonheur ou de malheur provenant des affections n'existent pas, elle appelle folie tout ce qui fait notre bonheur ou notre malheur, et on sent qu'elle l'appelle folie parce qu'elle le croit folie (1).

Sa fille et elle sont des femmes aussi peu dissimulées que le monde le comporte.

Voilà la femme qui a élevé la Duchesse sans tendresse et sous l'empire des règles les plus strictement observées. Une religion sèche et dogmatique est la règle inaltérable des actions de la mère. Elle ne va jamais au spectacle, s'est brouillée à jamais avec une de ses sœurs qui a divorcé.

J'ai eu toutes les peines du monde à tirer ces faits de Banti qui paraît sentir une vive amitié pour la mère et une reconnaissance mêlée de beaucoup d'amour pour la fille. Il voit tous ces faits du beau côté et je lui faisais de la peine par mes questions qui lui découvraient malgré lui, ce qu'elles pouvaient avoir de moins louable. Je ne l'ai

(1) Vrai. Relu pour la seconde fois peut-être 8 ans après, le 28 avril 1819.

amené à me les détailler qu'en le poursuivant 4 heures durant par mes raisonnements (1).

La mère jeûne tout le carême, elle passe sa vie à lire des livres de piété à des heures réglées que rien ne lui fait changer, à faire des visites à ses filles et à quelques connaissances et à faire le soir deux ou trois parties de whist ou de boston où elle se trompe en donnant, quoiqu'elle donne depuis 40 ans.

Accomplir chaque jour la distribution du temps qu'elle s'est faite le matin, c'est son bonheur. Elle prétend qu'elle n'aime pas le monde, que c'est son mari qui l'aime, elle reçoit le .... de chaque semaine, elle a huit ou dix parties, composées de gens qui veulent faire leur cour au duc et à la duchesse.

Son mari, d'un caractère très sanguin, a été le plus aimable, le plus gai, le plus fouteur des hommes : il était financier riche et aurait été fermier g[al] sans la révolution. Il est entièrement éteint et a l'hilarité de l'enfance (radote gaiement). Ce mari n'a jamais causé à sa femme d'autre chagrin que d'enfiler ses femmes de chambre.

Sa famille et lui passaient quatre mois de l'année et huit mois à la campagne. C'est là que la mère élevait ses filles dans les règles strictes dont j'ai parlé. Le père les aimait, était gai avec elles et ne se mêlait pas de leur éducation. On dit qu'il les embrassait et il les embrasse encore avec volupté.

CARACTÈRE DE LA DUCHESSE

1° Religion.

Le trait marquant du caractère de la Duchesse est d'accomplir sur le champ et sans nulle peine tout ce qui est commandé par le devoir : ainsi, aller tous les jours chez une sœur malade, faire régulièrement des visites à des parents ennuyeux, sont pour elle des choses toutes simples.

Elle a beaucoup de religion, disent tous ses amis. Cette religion nous paraît une suite des habitudes que son éducation lui a fait contracter et d'où cependant elle est un peu tirée par la force des circonstances où elle se trouve. Ainsi cette religion nous paraît un mur qui n'a pas de fondement et que la première volée de canon peut faire crouler. Elle aimait le bal et elle a bien vite pris son parti sur ce point, elle y va pendant tout le carême ; il nous semble donc qu'elle peut faire beaucoup d'actions contraires à la religion, mais sans renoncer à ses pratiques, sans même renoncer à en parler. C'est une religion qui n'a rien de moral.

Son mari plaisante continuellement sur la religion, toutes les fois qu'il se laisse aller au penchant naturel de son esprit qui est la *plaisanterie qui fait sourire parce qu'elle rappelle une circonstance de notre vie ou ce que nous savons*. Cette plaisanterie est sans pointe et

(1) *Cet alinéa a été barré en 1819 par Stendhal.*

sans finesse. C'est le sourire produit par une citation, un vers sérieux appliqué à une circonstance plaisante, etc...

2° Aptitude de son âme à une passion.

Cette aptitude n'est pas fort grande, la rêverie mélancolique lui est tout à fait inconnue; son activité l'en a éloignée jusqu'ici : il est probable qu'une passion étant pour elle une chose nouvelle l'intéresserait beaucoup. Je suis parvenu à produire en elle un peu de rêverie sur l'amour par la lecture des romans.

Il me semble que Mme de B. commence à être susceptible d'ennui, probablement elle commence à avoir l'idée d'un bonheur supérieur au sien. Cet état a été amené par les circonstances, ainsi que nous l'avons dit, et beaucoup par Valmont qui lui a fait goûter des romans. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle énonce des maximes sur le bonheur qui étaient loin de son caractère il y a quelques années. En général, quand elle parle, elle a un peu l'air de réciter sa leçon. Cet air était frappant il y a quelques années lorsqu'elle parlait de romans, d'amour, de bonheur. Actuellement, au contraire, elle a un petit air rêveur.

3° Comment prend-elle le bonheur et le malheur?

Le malheur par un accès de larmes : elle fait des visites et deux heures après il n'y paraît plus. On sent que son éducation l'a entièrement éloignée du genre sentimental de s'exagérer ses malheurs et de les exagérer aux autres. Elle y pense très peu, elle n'y pense que lorsqu'elle pleure. Dans les grandes occasions, elle pleure deux ou trois jours de suite, naturellement, sans aucune feinte, comme on est malade.

Le bonheur augmente son activité et l'aisance de son esprit : nous croyons qu'il n'y a pas de bonheur capable de la faire pleurer. (Les faits nous manquent là-dessus.)

Avril 1811.

4° Quelles sont ses maximes relativement au bonheur et jusqu'à quel point peut-on croire qu'elle suivrait ses maximes?

Ses maximes qu'elle répétait beaucoup (d'une manière pédante) il y a quelques années, sont qu'on ne peut trouver de bonheur que dans la sagesse et la pratique de la religion. Elle a vu, sans se l'avouer peut-être à elle-même, que ce qui rendait heureux était de s'occuper fortement de quelque chose, et comme les femmes sont environnées d'une atmosphère d'amour par les romans, les romances, la musique, le spectacle, les anecdotes, les plaisanteries des hommes, nous pensons qu'elle croit (toujours sans bien se l'avouer à elle-même) que le bonheur est dans l'amour. Cette croyance est encore fortifiée, par la curiosité, puisqu'il est probable qu'elle n'a jamais éprouvé l'amour, il nous semble qu'elle arrive seulement à la puberté (foutre avec

plaisir d'âme et plaisir des sens réunis, jusqu'ici elle n'a guère eu que le plaisir des sens).

Ainsi, nous pensons qu'elle ne suivrait pas du tout ses maximes.

5° En admettant qu'elle eût un amant, qu'exigerait-elle de lui ?

Prudence et constance. Les faits nous manquent entièrement.

6° Quelle influence son mari aurait-il sur le combat livré avant la prise de l'amant, c'est-à-dire les devoirs conjugaux seraient-ils d'un grand poids dans la balance? Quelle idée aurait-elle de Banti manquant à la reconnaissance envers le Duc? et d'abord verrait-elle que Banti manque à la reconnaissance?

Il nous semble que les combats ne seraient pas si partiels ; il y en aurait un livré entre l'amour et tous les liens retenants. Nous ne croyons pas qu'on puisse attendre qu'elle se donne, elle sera emportée dans un moment de trouble, à la campagne, l'été, à huit heures du soir, deux heures après un bon dîner où elle aura beaucoup parlé. Elle croit Banti un homme qui a éprouvé et inspiré les sentiments les plus violents, et qu'aucun sentiment de crainte ou de devoirs quelconques, ne peut arrêter dans la satisfaction de ses passions. Elle n'opposera point à Banti les liens de la reconnaissance, ce n'est point une femme à mettre tant d'esprit dans sa défaite et une fois qu'elle se sera avoué son amour pour Banti, elle sentira qu'il faut que cet amour marche aux conditions du caractère de cet amant impétueux.

7° Gardera-t-elle longtemps Banti ?

Trop longtemps : par la position de sa société, Banti est le seul amant qu'elle puisse avoir. Banti a été amené à cette situation par les droits de sa naissance et par quatre ans de soins.

Sera-t-elle jalouse ?

Nous pensons qu'oui. Elle se dirait : « Banti a eu beaucoup de femmes, il est fait pour en avoir, il en a l'habitude et moi j'ai 27 ans et six enfants. » (1)

8° Une fois l'amant pris, n'aurait-elle pas des remords qui augmenteraient sa passion et la difficulté de la quitter? Haïrait-elle l'amant qui la quitterait? Comment le haïrait-elle? à quel degré? ou bien, en conserverait-elle un tendre souvenir?

Les remords sont probables, surtout si l'amant lui fait des infidélités.

Sur la deuxième question, oui, autant qu'elle est susceptible de haine, ce qui est bien peu. Sa haine consiste à ne pas parler des personnes haïes. Dans ce cas, elle serait augmentée par la crainte de

(1) Si jamais Mme de Berulle surprend cette consultation, l'effet serait probablement de la rendre sage à jamais, en lui inspirant une méfiance extrême pour tous les hommes. (Moyen à employer par un mari.)

l'indiscrétion de l'amant. Il y a des gens dont elle dit ouvertement et avec vérité, qu'elle ne les aime pas, par exemple les fats.

Elle n'aime pas Pacé, qui s'est permis des sarcasmes contre her Mother.

Elle est jalouse of Pacé's wife ; mais tous ses sentiments haineux ont très peu de consistance : Elle plaisante toujours très gaiement with Pacé.

9° Conjectures sur l'état actuel des idées de M. de Berulle au sujet des rapports de Banti avec Mme de B.

L'intimité qu'il commence à accorder à Banti semble prouver qu'il n'a aucune espèce de soupçons. Il regarde sa femme comme éprouvée, il a eu des craintes et depuis il ne lui a connu aucune faute.

10° De quoi Mme de B. rit-elle aux éclats?

11° Quel genre d'empire a-t-elle sur M. de Berulle? Est-ce par finesse qu'elle l'amène à son but ou par gaieté l'emportant naturellement? Se fait-elle un caractère pour lui? En a-t-elle une haute idée? Y a-t-il de la tendresse dans ses manières avec lui? Quelles attentions a-t-elle pour lui? En rit-elle en son absence?

Lorsqu'elle est entrée dans la famille, elle a eu pour antagoniste sa belle-mère, qui a toutes les idées étroites des bourgeoises d'une petite ville, fortifiées par une vie passée exactement dans les pratiques d'une religion sèche. Elle a élevé ses filles sans jamais les caresser et sans jamais rire avec elles, mais elle a fait 30 ans de suite les honneurs d'une grande maison où se trouvaient souvent de grands seigneurs. Mme de B. entrant dans cette famille a eu pour antagoniste ce caractère dont les petites idées étaient d'accord avec la timidité de son mari. Elle a eu recours à sa conseillère naturelle, sa mère, et là peut-être a commencé leur intimité, car il paraît que dans toute sa jeunesse, Mme de B. a été vue avec une espèce d'aversion par sa mère. Elle dit quelquefois que sa jeunesse n'a pas été heureuse, de manière que je suis convaincu que dans ses entretiens si souvent répétés avec her Mother, the husband est toujours regardé comme un homme qu'il s'agit de mener et dont il faut disputer les actions à l'influence de sa mère et de sa propre timidité. Cette manière de voir un homme passée en habitude, exclut toute sympathie d'amour (1).

Sa femme l'a toujours regardé comme un homme trop âgé et il avait la simplicité bourgeoise et inlovelacienne de le lui répéter dix fois par jour en l'embrassant. Il frémissait à chaque instant de la journée de la crainte que sa femme ne fût pas sage. The Mother of the wife s'est facilement aperçue de cette crainte et s'en est servie pour le mener. Ainsi on lui a parlé des égards, des plaisirs qu'il fallait accorder à une jeune femme pour qu'elle n'en cherchât pas de dangereux, etc. L'habitude est contractée maintenant, la crainte d'être affi-

(1) *En marge de cet alinéa, on lit de la main de Colomb et au crayon : Mme Z.*

ché par sa femme a cessé et il ne reste plus que celle d'être boudé d'avoir des scènes intérieures lorsqu'il vient de travailler 12 ou 15 heures de suite (1). Il peut s'excuser facilement pour les choses de la maison et de la société en les regardant comme au-dessous de lui et se consolant par la pensée des grandes affaires dont il s'occupe tous les jours, et cependant il nous semble évident qu'elle ferait employer un général de brigade que the husband croirait inhabile (2).

The husband a horreur de tout ce qui sent trop le grand seigneur, des livrées, des chevaux, des voitures. Voici comment nous expliquons cette horreur.

Il a été un jeune philosophe du XVIII° siècle jusqu'à 26 ou 27 ans, mais sans profondeur et sans mélancolie et toujours avec une timidité d'esprit venant de la timidité du caractère.

Cette timidité a été fortifiée par sa prison en (3) Angleterre et par le voisinage de la mort. Tout cela a produit chez lui une horreur du faste, sa femme au contraire le voit avec plaisir. Elle est parvenue à avoir raison là-dessus : ce n'est pas en lui le chagrin de se séparer des écus, il a conservé de son éducation philosophique la générosité; il envoie très bien 10 louis à une femme malheureuse.

Ainsi, c'est par un calcul suivi rondement que M[me] de B. l'emporte sur son mari. Elle est incapable de se faire un caractère.

Elle a une haute idée de son mari dans les fonctions qu'il remplit auprès de ma majesté, (4) mais elle croit qu'il manque de finesse et d'élégance et on n'a jamais une bien grande idée de l'esprit d'un homme qu'on mène.

Ils sont toujours en public sur le ton plaisant, cette plaisanterie n'a ni force ni finesse. Les objets ordinaires en sont la jalousie, rentrer tard, rentrer accompagnée par de jeunes princes, the husband ayant fait une partie avec de jeunes femmes. Leur ton est celui de l'amitié : il y a quelques élans de tendresse de sa part, comme de lui donner de petits coups sur le *ars*, en passant les portes.

Lorsqu'il se fâche en revenant de travailler, elle fait tous ses efforts pour le calmer, là tout est froid et raisonnable.

Il paraît qu'elle en rit, quand l'occasion s'en présente, avec sa mère, mais elle ne voit pas son mari tout à fait d'en haut, elle le regarde, à peur de sa colère et elle répond à un conseil qu'elle trouve utile : « Oui, oui, c'est bien aisé à dire, mais moi j'aime ma paix. »

12° Tendresse maternelle.

Elle aime ses enfants froidement et raisonnablement et comme

(1) C'est-à-dire de se fâcher 12 ou 15 heures et c'est ce qui le fait actuellement céder aux volontés de sa femme.

(2) Elle cache fort bien son empire.

(3) *En marge du manuscrit, ici, une note de Colomb au crayon :* pour détourner. *Stendhal n'a donc écrit cette invention des pontons et d'une mort entrevue que pour donner le change sur la personne objet de cette dissection anatomique.*

(4) *Cet alinéa a été barré à partir de ce mot.*

pour remplir tous ses devoirs, elle les a sans cesse avec elle ; ils l'ennuient par leur tapage, leurs demandes, leurs questions, etc.

Elle me disait qu'elle ne voulait pas s'attacher au comte Alfred, son fils aîné, parce que « ces attachements si vifs portent malheur ». Là dessus elle raconta le véritable trait (ou plutôt ce qui passe à ses yeux pour un très grand trait) de mère qu'elle fit à la mort de son fils aîné. Elle s'élança de son lit toute nue, traversa plusieurs pièces où elle pouvait rencontrer des domestiques et alla se jeter sur le corps de ce pauvre petit enfant auquel on avait oublié de fermer les yeux.

RAPPORTS DE MADAME DE BERULLE AVEC BANTI

M[lle] de V. put remarquer à son mariage (1802) un homme qui vint l'embrasser sans l'avoir jamais vue ; il venait souvent chez son beau-frère, quelquefois chez son mari, avec l'uniforme du régiment où il servait.

Elle demanda ce que c'était que ce jeune homme, the husband dut lui répondre, avec le ton de la colère, que c'était une mauvaise tête qui venait de donner sa démission et Pacé, qui cherchait à briller par ses récits, lui en fit une foule de nos aventures à Milan et surtout de sa fameuse affaire pour M[me] Martin avec le général D.; nous croyons qu'elle ne pensa pas à Banti et qu'elle en eut l'opinion énoncée par son mari (une mauvaise tête).

En 1805, Banti voulut devenir colonel, elle écrivit à M[me] Cheminade, son amie, que son mari ni elle ne feraient rien pour une mauvaise tête. Banti écrivit à son ami C..., qui la montra à sa sœur, une lettre pleine de sentiment et d'esprit sans excès. Cette lettre réellement bien faite passa sous les yeux de M[me] de B. : Banti arriva à Paris en 1806 et y continua ses amours avec M[lle] Adèle et fit un peu sa cour à M[me] de B. : beau début de commencer à faire la cour à une femme, étant l'amant déclaré d'une autre ! Banti était toujours avec Pacé et passait pour être de moitié dans toutes ses parties volantes. Ce trait d'être l'amant déclaré d'Adèle a ennobli à jamais le colonel aux yeux de la Duchesse.

D'ailleurs, Pacé avait conté à M[me] de B. toute l'histoire de Banti avec M[lle] L[ouason] ; ainsi, pendant ce court séjour de trois mois, Banti fut aux yeux de M[me] de B. une mauvaise tête capable de tout faire pour l'amour et aimant les filles.

Banti partit comme capitaine pour l'Espagne, il était à Burgos lorsqu'au milieu de l'hiver M[me] de B. vint rejoindre son mari à Madrid. Tout à coup à ce voyage, M[me] de B. fut pour Banti d'une bonté tendre qui le fit tomber des nues, au point de lui dire au milieu de tout le salon : « Venez donc, mon cher capitaine, que nous fassions la conversation ensemble. » The brother en fut jaloux (1). Le lendemain elle partit pour Madrid et me rencontra à 15 lieues en avant de

(1) Vrai, 27 avril 1819.

Burgos (1) où j'étais allé faire préparer des chevaux pour elle. Elle parut très sensible à cette attention, mais quand nous nous trouvâmes seuls la nuit dans le salon des voyageurs, nous ne sûmes que nous dire.

Elle demeura dix-huit mois à Madrid et Banti n'alla pas la voir. Elle revint à Paris. Banti y revint deux mois après, en décembre 1808. Elle l'accueillit avec une amitié vive qui l'étonna de plus en plus et lui offrit un appartement dans son palais. Banti commença alors à lui faire une cour plus serrée ; il la traitait comme une femme qu'on aime timidement et sans trop songer à l'avoir. La faveur continua à être très marquée jusqu'au 6 avril, que Banti nommé (2) à la fois chef d'escadron et chevalier de la Légion, reçut l'ordre d'aller à Donawerth.

L. et d'autres plats gredins fins qui environnaient le général croyaient que Banti l'avait. Celui-ci pendant tout son séjour à Paris avait affiché beaucoup d'élégance,

Pas de données sur les adieux.

Banti arriva à Vienne, y mena une vie heureuse, y fut blessé près du duc ; il avait écrit à la Duchesse quatre à cinq lettres où la tendresse perçait assez, elle avait répondu avec beaucoup d'amitié. Son mari fut blessé, elle accourut à Vienne.

Banti allant la voir pour la première fois, se présenta devant elle avec tout le respect possible, mais elle le reçut avec un intérêt tendre et agit comme si elle avait voulu l'amener par ses actions et ses paroles à une plus grande familiarité. Elle lui demanda avec inquiétude s'il était bien guéri (3). Elle s'empara de lui et ils visitèrent ensemble les monuments, les promenades et les environs de Vienne. Banti se conduisit avec elle d'une manière noble, polie, gracieuse, et mit dans sa conduite et ses actions de la chaleur et du brio. Banti était connu pour avoir des maîtresses à Vienne, elle le savait, ce qui augmenta encore à ses yeux sa réputation de galant. Sa bravoure, son sang-froid, son air d'ignorer le danger dans des circonstances où elle en voyait, durent fortifier ses anciennes idées au sujet de Banti et durent lui faire paraître sous un point de vue brillant les anciennes histoires de Banti qui, peut-être, n'étaient dans sa tête que comme anecdotes détachées.

Il me semble que pendant tout ce séjour de Vienne, la duchesse fit à Banti autant d'avances qu'en comporte le caractère que nous lui supposons. Elle sembla du moins oublier toute prudence, elle lui donna souvent devant tout le monde des preuves d'une préférence bien marquée, elle fit croire par sa conduite à plusieurs personnes

(1) *Par prudence, tout le commencement est sous le nom de Banti à la troisième personne, mais le* je *revient presque aussitôt.* — (N. DE L'ÉD.)

(2) *Pour détourner.— C'est* adjoint au commissaire des guerres, *qu'il faut lire.* — (N. DE L'ÉD.)

(3) Trait de naturel et de bonté singulière, car il s'agissait de la vérole, rien moins que cela. 1819.

de sa société, que Banti l'avait, elle lui donna mille occasions de se déclarer, était toujours seule avec lui, avait l'air tendre, etc., et après trois mois de séjour, l'embrassa à son départ avec expression et en le serrant dans ses bras (1).

Banti à son retour d'Espagne, au commencement de 1811, a demandé le grade de colonel et l'a (2) obtenu six mois après, uniquement par l'influence du général dont il devait la protection uniquement à Mme de Berulle.

La physionomie de la conduite ci-dessus s'est marquée dans le voyage de V., dans celui d'Ermenonville où nous remarquons le coup d'œil du canard, les plaisanteries pleines de gaieté lorsqu'elle était couchée sur le lit, où nous remarquons l'extrême faute de Banti qui ne profita pas d'une occasion où sa timidité était presque vaincue et où l'âme de Mme de B., tendrement émue, paraissait ne plus songer aux règles sévères de sa conduite : Banti a souvent répété cette faute plus ou moins : leurs tête à tête sont silencieux et froids. Arrive-t-il une troisième personne, tous deux deviennent tendres. Le tête à tête est désagréable (3) pour Banti qui a toujours beaucoup de remords de n'avoir rien à dire. Elle s'aperçoit probablement de l'existence de ce froid, qu'en pense-t-elle ? Dieu le sait.

La réponse à cette question résoudrait enfin le problème.

D'abord,

Vu ce que From oacks (4) lui a dit des belles shepherds (5) qu'il lui a peintes comme n'étant pas impassibles, vu l'assiduité à l'opéra buffa et les conjectures qu'elle a exprimées plusieurs fois sur le motif, vu le sombre nuage qui couvre toute la société de Banti, vu la persuasion où elle est qu'il ne va qu'aux endroits où il trouve du plaisir,

Mme de B. doit penser que Banti a une maîtresse ou plusieurs femmes et trouve celles de sa société ou trop tristes ou trop assujettissantes.

Je crois (moi écrivain) qu'elle regarde Banti comme un homme qui ne veut pas l'avoir, qu'elle a aimé Banti, que peut-être elle l'aime encore, qu'elle lui a fait (je ne sais si c'est avec intention formelle) à peu près toutes les avances que comporte son caractère et que, voyant Banti reculer pour ainsi dire, elle aura essayé de se vaincre, que n'ayant peut-être qu'un vif désir, sans amour véritable, le combat n'aura pas été très pénible, ni bien sensible aux yeux de Banti ; que

(1) Avis. Banti fut timide, amoureux de l'amour sans le savoir, il s'arrêtait à chaque pas pour jouir et aussi la manqua *par bêtise*, et faute d'attaquer. 1819.

(2) *Lire :* Auditeur au Conseil d'Etat. — (N de l'Ed.)

(3) Bêtise incroyable de Banti, on avait mis toute hypocrisie au diable. Nous étions entre nous avec deux femmes faciles, sans esprit et Lecoulteux qui allait bien. 1819. (N. de St.) *Lecoulteux de Canteleu qui, déjà auditeur comme Beyle, fut nommé en même temps que lui, le 22 août 1810, « inspecteur de la comptabilité du mobilier et des bâtiments de la Couronne ».* — (N. de l'Ed.)

(4) *De chêne.* — (N. de l'Ed.)

(5) *Bergères.* — (N. de l'Ed.)

d'ailleurs elle aura appuyé sa résolution de toutes les idées de devoir, de religion, de parenté, de reconnaissance de Banti envers le général, etc.

Que si elle aime encore Banti et ne lui en veut pas de sa froideur, c'est non seulement parce qu'elle le regarde comme un ami noble et vrai, mais encore parce que ses regards tendres et quelquefois ses attentions marquées lui font peut-être penser qu'il l'aime, et qu'il retient son amour.

La disposition la plus heureuse qu'elle pût avoir et qu'elle a peut-être, soit qu'elle crût que Banti s'éloigne de sa société parce qu'il a formé le projet mûrement délibéré de ne pas lui faire la cour, quelqu'envie qu'il en eût : ses courtes et assez rares visites, ce froid dans le tête à tête, dont nous parlions, pourraient lui montrer un homme qui craint de s'abandonner; surtout si on y ajoute sa réputation d'homme passionné.

Le froid semblerait démontrer que la duchesse aime Banti, et qu'elle a besoin de parler d'autre chose que de choses indifférentes.

Donc

Si Banti veut jamais l'avoir, il doit attaquer promptement; car d'après tout ce que nous avons dit, « un amant devient nécessaire à son bonheur » et d'après le caractère de Banti, il serait affreux pour lui qu'un autre se mît à la place qu'il n'aurait pas eu la force de prendre.

GRAND AVANTAGE POUR BANTI D'AVOIR Mme DE B.

Il pourra suivre son caractère et ne pas être obligé de s'ennuyer dans les visites de cérémonie par semaine, chose qu'il ne peut pas se promettre de faire. Exemple : le duc de Ro. et Mme Ga.

Même en travaillant à l'objet de sa passion, Banti serait vexé par le remords de ne pas faire sa cour et de manquer ainsi de belles missions et les occasions de connaître les hommes.

S'il n'a pas Mme de B., il se le reprochera toute sa vie.

[Ce qui précède est de 1811, ce qui suit de 1819.]

MOYENS

Le seul conseil à donner était

Attaque !
Attaque !
Attaque !

29 avril 1819.
Thinking mûrement et profondément to M.

STENDHAL

Entretien sur le vers libre et sur Gustave Kahn [1]

« Si j'étais encore assez jeune et assez osé, je violerais à dessein toutes les lois de fantaisie; j'userais des allitérations, des assonances, des fausses rimes, et de tout ce qui me semblerait commode... » Gœthe disait cela en 1831 (2), au moment même où les vieilles lois du vers français n'allongeaient leurs bras que pour mieux étreindre la liberté du poète. Victor Hugo désarticulait l'alexandrin, parfois jusqu'à la disgrâce, mais sans briser les liens d'airain qui maintenaient droite sa forme traditionnelle; agrandissant très peu le geste, il ajoutait aux membres des ornements nouveaux et obligatoires : après lui, la césure demeure et les douze syllabes que l'œil compte et que l'oreille cherche; l'entrave inédite est la rime riche.

Pas plus que Ronsard ou que Malherbe, Hugo n'a modifié essentiellement le vers français.

Une telle modification est-elle possible? Si elle est possible, doit-elle se faire dans le sens du vers libre ou dans le sens du vers rythmique, dans le sens de la mélodie ou dans le sens de la mélopée?

Jusqu'aux premières tentatives d'il y a dix ans le vers français n'a jamais cessé (dans les bonnes pages des bons poètes) d'être, de huit, de douze ou de vingt-quatre syllabes, une phrase mélodique, limitée par le nombre même de ses syllabes, et, par cette limite, acquérant une forme précise, une vie individuelle. Ce vers, en son mode type, l'alexandrin, est vieux comme le monde français et comme le monde latin et comme le monde grec, où son nom était l'asclépiade.

L'alexandrin est fort antérieur à Alexandre de Bernay et à Lambert li Tors; ces deux grands poètes le rendirent populaire par leur génie à l'heure où l'antiquité enivrait le moyen âge, où Alexandre et Enée, Œdipe et Hélène étaient populaires autant que Berthe et Charlemagne; leur vers est le nôtre :

Amer nule puciele | *ne degna par amor* (3).

Les biaux chevax d'Arabe, | *les mules de Syrie,*
Les siglatons d'Espagne, | *les pales d'Aumarie* (4).

Près d'un siècle avant, le *Voyage de Charlemagne* avait amusé Paris et l'Ile-de-France; c'est un poème, presque parodique, d'une belle langue et d'une versification sûre : douze syllabes et la césure médiale :

(1) Gustave Kahn : *Premiers Poèmes* (Les Palais Nomades — Chansons d'Amant — Domaine de Fée), précédés d'une *Etude sur le vers libre*; Paris, Mercure de France, 1897; — *Le Livre d'Images*; ibid. — Deux petits recueils non encore réimprimés : *La Pluie et le Beau Temps* et *Limbes de lumière*.

(2) Eckermann, II, 242.

(3) Aimer nulle pucelle ne daigna par amour.

(4) Siglaton *(singalatonem)*, cheval de selle; pale, palefroi.

Trencherai les halbers | et les helmes gemez (1).

Aux mêmes époques, un vers latin était fort usité par les poètes de cloître ou de grand chemin :

Plena meridie | lux solis radiat.

(Abailard)

Est lingua gladius | in ore feminae.

(Satire goliarde)

C'est un des vers familiers à Prudence :

Inventor rutili | dux bone luminis

et enfin à Horace :

Sic fratres Helenae, lucida sidera.

Il est toujours inutile, pour les questions de langue ou de littérature, d'en référer à la Grèce, puisque rien ne nous est venu de là que par l'intermédiaire de Rome ; cependant pour achever cette histoire, il faut donner le patron de l'asclépiade latin :

Φαῖσι δήποτα Λήδαν ὑακίνθινον.

(Sapho)

Si donc il s'agit de rénover « essentiellement » l'alexandrin, il s'agit de briser une tradition aussi vieille que la civilisation occidentale, et nous voilà en même temps assez loin de ce que dit, trop légèrement, Théodore de Banville dans sa Prosodie : « Le vers de douze syllabes, ou vers alexandrin, qui correspond à l'hexamètre des Latins, a été inventé au XIIe siècle par un poète normand... »

Il ne faut pas citer cela sans correction. L'alexandrin n'a aucun rapport, ni de filiation, ni de parenté, vers syllabique, avec l'hexamètre, vers métrique, disparu avec la métrique latine elle-même, lors de la formation des langues novo-latines, où les mots, trop contractés (*latrocinium*-larcin), se refusent aux jeux savants de la prosodie. Comme la langue française, le vers français est un vers d'origine populaire, c'est-à-dire traditionnelle, et il ne pouvait emprunter au latin que des éléments assimilables à sa propre nature. Dès l'origine, il fut fondé sur le nombre et sur la césure ; le vers de huit syllabes lui-même, qui se trouve tout fait dans les hymnes de saint Ambroise, est coupé par la césure (*Chanson de Saint Léger*). De ces deux règles absolues la seconde seulement a été niée (à peine) par les romantiques, puis par Verlaine, parnassien de transition. Aujourd'hui un poète, même s'il n'admet pas le vers libre, consent non au vers sans césure (il n'y en a pas), mais au vers à césure variable.

La rime est aussi ancienne que le vers français et presque aussi ancienne que le vers latin syllabique ; c'est le troisième élément. Dès le XIIe siècle, Benoît de Sainte-More rime très soigneusement, dédaigneux de la simple assonance qui avait déroulé sa musique assour-

(1) Je trancherai les hauberts et les heaumes gemmés.

die le long des laisses de la grande épopée des premiers cycles ; au XIIIe siècle, Rutebeuf rime comme Banville, avec autant de virtuosité et de désinvolture. L'affaiblissement de la rime aux deux derniers siècles ne fut qu'un signe de lassitude ou de décadence : le vers classique à rimes pauvres n'est que le produit d'un art anémié et titubant. Après les excès contraires du Parnasse, la rime en ces derniers temps s'est rénovée ; elle s'adresse d'abord à l'oreille, admettant ainsi des finales jumelles de son, quoique différentes à l'œil ; elle s'affaiblit même volontiers en assonances qui, par leur nouveauté, sonnent parfois plus haut que les vieilles rimes usées au duo prévu. C'est un retour très heureux à la poésie orale.

La poésie est faite pour être récitée, comme la musique pour être jouée. Il est certain qu'à l'origine la parole, la musique et la danse concouraient équitablement à la poésie : la danse pourrait être l'origine du rythme. Le type de cette poésie primitive, c'est la ronde. On peut facilement jouir d'une représentation modeste de cet art antique et « intégral », un soir, dans une rue calme du vieux Paris. Des petites filles tournent enchaînées par les mains ; elles chantent ; elles sautent ; elles miment ; et, au printemps, l'odeur des acacias se mêle au jeu et tous les sens sont pris et charmés.

De ces éléments la poésie en a dédaigné un, tout d'abord, celui qui exigeait du poète des grâces physiques, une éducation spéciale et le concours de plusieurs compagnons. Elle a sans doute été plus longtemps exclusivement fidèle à la musique, mais en séparant, pour ne les rejoindre que dans l'effet produit, deux arts déjà trop perfectionnés pour se confondre. Les trouvères allaient par deux, comme encore les chanteurs des rues (les coutumes se superposent sans se détruire) : l'un jouait de quelque viole, l'autre chantait ou psalmodiait. Dans *Aucassin et Nicolette* il y a une part de chant et, alternée, une part de récitation rédigée en prose : les vers cessèrent bientôt d'être chantés et même d'être récités ; depuis l'imprimerie ils sont composés pour les yeux (hormis les exceptions que l'on sait). Or, le désaccord n'a cessé de s'aggraver entre l'écriture et la parole ; l'une est restée à peu près fixe, l'autre s'est modifiée assez profondément par le fatal affaiblissement des voyelles et l'assourdissement prévu des consonnes. Mais on ne lit pas que par les yeux ; on lit par les oreilles, on lit avec le souvenir de la parole et surtout les vers auxquels on demande des sensations musicales en même temps que des impressions sentimentales. Peu à peu l'absurdité des rimes pour l'œil a été perçue ; des oreilles ont en vain cherché à différencier tels sons masculins, *mer*, de tels sons féminins, *mère* : on a connu que les *e* muets n'étaient plus (hormis en un petit nombre de circonstances) que la vibration d'une consonne. Dès lors la classification des rimes masculines et féminines apparaissait erronée. En fait, il n'y a plus guère en français qu'une seule catégorie de rimes, les féminines, *replet*, *plaie* ; *régale*, *régal* ; *seuil*, *feuille*, etc. ; les seules rimes masculines sont désormais celles que donnent les mots terminés par une

voyelle nasalisée : *ent*, *in*, *on*, *ant*, *oin*, etc. (1), — toutes les autres rimes dites masculines pouvant s'accoupler en parfaite parité de son avec des rimes dites féminines, c'est-à-dire ornées du traditionnel *e* muet (2).

Ce bref résumé de l'histoire de la versification française permettra plus facilement de discuter la théorie du vers libre, telle que surtout exposée par M. Kahn, de juger si la réforme qu'il propose, et qu'il a déjà tentée, avec deux ou trois de ses contemporains, est dirigée dans le sens traditionnel de la langue et de la poésie de France.

Il y a quelques vers libres intercalés dans les poèmes de Victor Hugo :

Ce qu'on prend pour un mont est une hydre ;
Ces arbres sont des bêtes ;
Ces rocs hurlent avec fureur ;
Le feu chante ;
Le sang coule aux veines des marbres.

(Les Contemplations)

Typographiés, ces cinq vers font trois alexandrins, mais il faut nous méfier de la typographie ; elle joue dans l'histoire du vers libre un rôle trop souvent prépondérant. Jadis il ne s'agissait pour un mauvais poète que de couper de la prose toutes les douze syllabes et d'orner les finales de quelconques rimes ; aujourd'hui, la hachoir est moins mesuré, et il coupe non plus selon l'arithmétique, mais selon des intentions difficilement appréciables. Nous supposerons donc que tous les vers sur lesquels portera notre critique sont récités et non pas écrits.

Dès après cet exemple, on pourrait clore la discussion et dire : le vers libre n'est autre chose que le vers familier romantique. Le poète, qui se croyait tenu à de certaines règles typographiques, s'est dégagé de ces règles et aussi de la rime obligatoire ; au lieu de chercher, par la rime, à donner l'illusion qu'il perpétuait la tradition de l'alexandrin, il se libère et d'un usage absurde et du souci de duper l'oreille ; maintenant il coupe le vers, non plus au commandement du nombre Douze, mais quand le sens s'y prête, d'accord avec un rythme secret et propre à dire une émotion particulière ; s'il use de la rime ou de l'assonance, c'est en vue soit de renforcer le rythme, soit de donner à la pensée une signification plus musicale.

La conclusion serait juste, peut-être, mais non le point de départ, car de tels vers sont rares chez Victor Hugo, et même chez Théodore de Banville, qui soient à la fois de bons alexandrins et de bons vers

(1) Ajouter les quelques mots en *ot*, auxquels ne correspondent nulles finales en *oe* (le vieux français en avait beaucoup), en *oc*, *os*, en *at*, *ac*, *as*.

(2) Sur un total d'environ trente mille mots français, il n'y aurait qu'un tiers au plus de rimes purement masculines, et encore il faut compter tous les adverbes, tous les participes présents, et tous les mots en *tion*, si laids.

libres : le principe rythmique de ces deux modes de vers est donc différent.

Voici ce que dit M. Kahn :

Dans l'alexandrin, tel que manié par les maîtres, il n'y a pas de césure fixe ; il y a, selon le vers une, deux, trois, quatre césures. Ces deux vers, de Racine se coupent ainsi :

Oui je viens | dans son temple | adorer | l'Eternel
Je viens | selon l'usage | antique | et solennel

« Leur unité vraie n'est pas le *nombre* conventionnel du vers, mais un arrêt simultané du sens et du rythme sur toute fraction organique du vers et de la pensée. » En d'autres termes, le distique est formé de huit petits vers de trois, trois, trois, trois ; deux, quatre, deux, quatre syllabes, — le vers étant « un fragment le plus court possible figurant un arrêt de voix et un arrêt de sens ».

Ces vers minuscules, M. Kahn les appelle des « unités », et il s'agit de les apparenter, de leur donner par des allitérations, des assonances, la cohésion qui en fera des vers véritables, « possédant leur existence propre et intérieure ».

Là aussi, la conclusion serait admissible si la première partie du raisonnement ne semblait pas inexacte. En analysant le vers français, M. Kahn confond la déclamation et la versification, et il donne à la déclamation une fixité absolument arbitraire, car quelle objection à noter ainsi les vers de Racine :

Oui | je viens dans son temple adorer l'Eternel
Je viens | selon l'usage antique et solennel

Pourquoi détacher chaque membre de phrase? Est-ce que

Je viens dans son temple adorer l'Eternel

mis pour

Je viens adorer l'Eternel dans son temple

ne forme pas une phrase « indéchirable », au triple point de vue grammatical, rythmique et sémantique ? Et le

Oui

ici purement proclitique et lié au verbe dont il renforce le sens, « oui—je—viens », par quel moyen lui donnerons-nous une valeur, s'il reste seul, séparé de l'acte qu'il affirme ? En somme ce vers n'est qu'un seul mot, —

Oui—je—viens—dans—son—temple—adorer—l'Eternel

car il est un vers, et s'il n'était pas un seul mot, il ne serait pas un vers. Dans ce mot de six, huit, douze syllabes, la césure n'est que l'accent inhérent à un mot. L'accent reste fixe ou se déplace selon des règles qui n'ont jamais été étudiées, mais que le poète applique inconsciemment. Dans l'alexandrin ancien, l'accent est toujours en principe à la sixième syllabe ; et, si cet accent principal doit être

déplacé, si l'affirmation de la pensée exige un temps fort avant ou après la sixième syllabe, cette sixième syllabe garde néanmoins un accent second. Dans le vers classique, ce déplacement n'est pas très rare :

Mais vous || qui me parlez | d'une voix menaçante
(*Iphigénie*)

Vous ne répondez point | mon fils || mon propre fils
(*Phèdre*)

Il est très fréquent dans le vers romantique,

Ils marchaient à côté | l'un de l'autre || des danses
Penchés || et s'y versant | dans l'ombre goutte à goutte
(*Contemplations*)

qui admet jusqu'à deux et trois accents indépendants de l'accent principal :

Qui | des vents ou des cœurs | est le plus sûr || Les vents.
(*Contemplations*)

Mais, de tous les éléments du vers français, la césure fixe est le plus caduc et le moins regrettable ; il faut au moins un temps fort sur un mot ; sur un mot de douze syllabes, il en faut plusieurs ; sur un mot à voyelles variables, comme le vers, il est insensé d'exiger un accent fixe.

Beauté des femmes | leur faiblesse | et ces mains pâles
(VERLAINE)

Ce vers admirable n'a, à la sixième syllabe, aucun accent ni fort ni moyen ; il n'a même que onze syllabes.

Jusqu'ici, quoique par des principes différents, nous sommes d'accord avec M. Kahn : le vers est un ; il ne comporte pas de césure fixe ; le rythme doit tendre à faire coïncider ses temps forts avec les temps forts de la pensée.

Il est plus facile encore de s'entendre sur la numération.

Depuis le XVII[e] siècle, la plupart des vers français contenant des *e* muets sont faux. Reprenons Racine :

11. *Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille.*
11. *Au moment où je parle, oh, mortelle pensée.*
11. *Et des crimes, peut-être inconnus aux enfers.*
10. *Malheureuse ! voilà comme tu m'as perdue.*
(*Phèdre*)

10. *Celles même du Parthe et du Scythe indompté.*
10. *Toute pleine du feu de tant de saints prophètes.*
(*Esther*)

Mais Racine écrivait pour les oreilles; son vers est remarquablement plein; la faute de l'*e* muet est rare dans son œuvre; il voulait douze syllabes et savait les trouver. D'ailleurs, de son temps, l'*e*

féminin parlait peut-être encore un peu, surtout dans la déclamation.
Victor Hugo :

10. *Ils luttent; l'ombre emplit lentement leurs yeux d'ange.*
9. *Elle se sentit mère une seconde fois.*
9. *Sa mère l'aime, et rit; elle le trouve beau.*
10. *La belle laine d'or que le safran jaunit.*
10. *Les femmes, les songeurs, les sages, les amants.*

(*Contemplations*)

Le vers de dix syllabes se rencontre à chaque pas parmi les alexandrins de Hugo; celui de neuf syllabes, ça et là; de même chez Verlaine :

9. *Telle la vieille mer sous le jeune soleil.*
10. *Sagesse d'un Louis Racine, je t'envie.*
10. *Sur tes ailes de pierre, ô folle cathédrale.*
10. *Des étoiles de sang sur des cuirasses d'or.*

(*Sagesse*)

Mais ce qui donne à son alexandrin un ton si nouveau, c'est qu'il est presque toujours incomplet; dans la si belle prière *C'est la fête du blé*, si on laisse de côté la dernière strophe volontairement écrite en vers pleins, sur seize vers il y en a deux de dix syllabes, cinq de douze, et neuf de onze; dans la pièce XVI (*Sagesse*) sur douze vers, il n'y en a que trois de réguliers.

L'alexandrin traditionnel n'est qu'une superstition.

M. Kahn dit, de l'*e* muet : « Une autre différence entre la sonorité du vers régulier et du vers nouveau découle de la façon différente dont on y évalue les *e* muets. Le vers régulier compte l'*e* à valeur entière, quoiqu'il ne s'y prononce pas tout à fait, sauf à la fin d'un vers. Pour nous qui considérons, non la finale rimée, mais les divers éléments assonancés et allitérés qui constituent le vers, nous n'avons aucune raison de ne pas le considérer comme final de chaque élément et de le scander alors comme à la fin d'un vers régulier. Qu'on veuille bien remarquer que, sauf le cas d'élision, cet élément, l'*e* muet, ne disparaît jamais même à la fin du vers ; on l'entend fort peu, mais on l'entend. »

Il a fallu citer ce passage pour montrer combien l'analyse des sons est difficile puisqu'un poète tel que M. Kahn, aussi savant et aussi réfléchi, y échoue complètement. L'*e* muet à la fin du vers, « on l'entend fort peu, mais on l'entend ». En effet, — et on l'entend même, nous l'avons expliqué plus haut, quand il n'est pas figuré ; on l'entend dans *mol*, dans *seuil*, dans *trésor*, dans *impair*, dans *nef*, dans *jamais*, dans *désir*, etc., — mots identiques pour la prononciation finale à : *molle*, *feuille*, *encore*, *impaire*, *greffe*, *ivraie*, *désire*, etc. Si, selon le système de M. Kahn, on décompose le vers en éléments, chaque élément terminé par une muette perdra une syllabe. Il n'y a point de prononciation intermédiaire, quant au son, entre *eu* et *e* (nul); les différences sont d'intensité, en hauteur ou en durée. L'*e* muet, qu'il faut alors appeler féminin, se prononce après ou avant certains grou-

pes de consonnes contenant une liquide ou une sifflante : les prêtres frivoles, — et encore à condition que la récitation soit oratoire (1) et non familière. Nul dans : lettre, il est marqué dans : lettre patente. Quelques autres exceptions sont admissibles, par exemple pour les monosyllabes, *de*, *ne*, *je*, etc., — mais seulement s'ils précèdent ou suivent une voyelle atone; si deux de ces monosyllabes se suivent, l'une des muettes disparaît : je *le* veux.

Il en est de notre *e* muet actuel comme de celui qu'on rencontre en certains mots de l'ancien français, virgene, angele, apostoles, aneme, vierge, ange, apôtre, âme, dont la valeur était purement étymologique et qui ne se prononçait jamais, tandis que l'*e* féminin qui ne se prononçait pas à la fin du vers ou à la césure, se prononçait en position :

1 2 3 4 5 6
*Sains Andrieu li Apost*eles | *li ot raison aprise'*
Chanson d'Antioche (2)

1 2 3 4
Filz, la toe aneme | seit el ciel absolude
(*Chanson de Saint Alexis* (3)

Toute cette partie de sa rythmique, que M. Kahn emprunte à l'ancienne versification, est donc erronée; mais cette erreur, dans le vers libre, n'est pas essentielle. S'il nous est égal que les alexandrins de Verlaine n'aient que onze syllabes, nous accepterons volontiers qu'un vers que M. Kahn compte pour vingt-et-une ou même peut-être vingt-deux syllabes (dont quelques-unes très faibles) n'en ait en réalité que dix-huit :

6 5 4 3
Dans les épithalames | les forêts de piques | et les cavales | dans l'arène.

Il est même, les muettes rayées, fort curieusement combiné, ce vers, avec ses groupes en nombres décroissants, six, cinq, quatre, trois, et bien conforme aux principes que le poète s'est à lui-même posés.

M. Henri de Régnier, malgré qu'il aime les mourantes muettes, oublie aussi leur existence, parfois, car est-il bien sûr qu'en écrivant :

Qu'ils portent en grappes aux pans de leur robe écarlate.

il ait voulu un vers de quatorze syllabes? Dans la pièce v du *Fol Automne* (4), les vers, nominalement de treize syllabes (presque tous) n'en ont que douze et souvent moins. Cela ne choque pourtant aucune oreille musicale, puisque nous sommes, depuis plusieurs siècles, accoutumés à ces brisures du rythme. Mais le vers de M. de Régnier, même s'il a un air de « vers libre », demeure, avec des innovations purement musicales, le vers syllabique : après Verlaine, nul liseur

(1) Sur l'*e* oratoire, lire *le Rythme poétique*, par Robert de Souza, — mais avec prudence.

(2) Saint André l'apôtre lui a recommandé...

(3) Fils, que ton âme soit au ciel absoute.

(4) *Poèmes anciens et romanesques.*

de vers ne peut chez lui se trouver dépaysé. Il en advient tout différemment chez M. Vielé-Griffin et chez M. Kahn; l'un semble être parti du vers romantique familier, à rejet et à césure variable pour aboutir à un système complexe de rythmes entrecroisés; l'autre, M. Kahn, imagina le système que nous avons indiqué et dont nous avons critiqué le principe. Admettons-le, puisque en art—tout au contraire de la morale — il faut juger sur les résultats et non sur les intentions. Admettons-le, pourvu qu'il s'agisse des vers de M. Kahn, et seuls, car il serait malhonnête — en art comme en morale, cette fois — de juger une œuvre d'après les règles qui n'ont pas guidé son élaboration.

Il s'agit donc de savoir comment M. Kahn groupe les périodes de pensée musicale qu'il appelle les éléments du vers.

Nous avons déjà le vers à nombre décroissant. En voici un à trois éléments égaux :

Les allégresses | ô sœurs si pâles | s'appellent et meurent.

Un autre, formé encore de trois éléments, six, quatre et quatre, ce qui donne l'impression d'un alexandrin à deux accents prolongé comme par un geste qui se maintient.

Les Tigres si lointains | qu'ils en sont doux | aux bras d'Assur.

Dix-sept syllabes bien unies peuvent faire un vers qui réponde encore à la définition : n'être qu'un seul mot :

Dans les brassées d'épis joyeux et les tapis de fleurs lumineuses.

Mais il est imprudent de dépasser seize syllabes (non compris les muettes) :

Ni les épouses de tes vizirs | qui s'entrouvrent sous tes regards.

Encore ce vers n'est-il que l'accouplement de deux vers de 8 syllabes. Celui-ci est d'un rythme plus savant (trois, quatre, trois, six) :

Aux margelles des puits profonds qui s'ignorent en ses yeux inconnus.

Comment ces longs vers peuvent se marier aux vers les plus courts, voici :

Tes bras sont l'asile
Et tes lèvres le parvis
Où s'éventaient les parfums et les couleurs des fleurs et des fruits,
Et ta voix la synagogue
D'immuables analogies
Et ton front la mort où vogue
L'éternelle pâleur
Et les vaisseaux aux pilotes morts des temps défunts,
Tes rides légères le sillage gracile
Des âges aux récifs difficiles
Où le chœur des douleurs vers tes prunelles a brui
Ses monocordes liturgies.

(*Palais Nomades*)

Et les fleurettes aventurières le long des haies
Et les fleurs tachées de sang des champs
S'éploient.

(*Domaine de Fée*)

Défaille,
Mes bras de marbre te seront des coussins,
Les paumes de mes mains te berceront d'aumônes,
Défaille vers les senteurs qui fleurissent à mes zônes;
Ah l'aimé, viens en joie, mes jardins sont ouverts.

(*Chansons d'amant*)

La cité qui flotte à tes heures seules,
La cité qui pleure ses pauvres sous ton front
Et le dédale des palais seuls
Et les âmes résonnant aux marteaux des forgerons
Invisibles
Les âmes, cœurs et cribles et cibles
Aux flèches des tueurs de monstres de ton front.

(*Chansons d'amant*)

En groupe, le vers libre de M. Kahn apparaît donc surtout tel que libéré de la tyrannie du nombre symétrique. Il serait puéril alors de vouloir compter les syllabes. Nous sommes en présence d'une phrase coupée en fragments analytiques plutôt même que rythmiques. Ces vers sont régis par le mouvement intérieur de la pensée, et non plus par un mouvement extérieur et imposé d'avance. L'alexandrin s'allonge et s'accourcit selon que l'idée a besoin d'ampleur ou de resserrement et le rejet, comme un rejeton de rosier planté en bonne terre, pousse et verdoie selon sa vie propre : l'allitération et les assonances internes ou finales rejoignent les deux vies et les parent de leurs feuillages.

Voici un système plus complexe :

Du silence bruissant aux doigts de la nuit plane
un peu de râle
comme un écho qui parle
confusément, et répète aux nuages
un vieux babillage,
ce que fut la richesse, ce que fut la puissance
sous le ciel sans astres
nu, vide, intégral, justicier, isolé
les poings lourds et silencieux.

Ou bien, et le rythme, avec ses brisures multipliées, semblera mieux adapté à une idée, ici de légèreté et de grâce :

L'universel baiser court sur les hautes tiges
comme un menu vol de papillons,
tendresse brève, espoir long
sur la plaine humaine voltigent
coquelicots, pivoines, pavots,
l'heur est léger, longue est la peine
mais partout partent les pollens
pour de futurs étés toujours beaux.

C'est là un art agréable, mais ce mouvement est-il vraiment nouveau dans la versification française? N'est-ce pas refaire en libre ébauche ce qui fut déjà strictement dessiné? Trop strictement, peut-on répondre, et nous voulons rendre les estampes non pas moins nettes, mais plus claires et qu'entre les traits noirs se joue plus de soleil, et aussi que les traits soient un peu tremblés comme, fabriquées par la nature, les feuilles sont découpées, quoique uniformes, selon un tel caprice, que l'on ne vit jamais deux feuilles pareilles. — Peut-être, mais il reste contre les vers libres (les vers trop libres) de M. Kahn une objection que M. Kahn nous expose lui-même, sans s'en douter et sans en avoir l'air, c'est que ses vers réguliers (ou qui le semblent) sont plus beaux que les autres. En tous, — et je me réfère surtout à son dernier volume (1) — il y a une grande richesse d'images, la preuve d'une réelle force de création, des variations infinies sur des thèmes infiniment variés, et le souci de rendre sa pensée poétique à la fois comme spectacle et comme musique; les images chantent et les musiques se dessinent. Cela est assez particulier dans la poésie contemporaine. Mais, pour atteindre cette harmonie complexe, M. Kahn use d'une trop grande discontinuité de rythmes, et parfois cela blesse. Les airs commencés ne sont jamais finis. A peine s'est-on laissé aller à un bercement, que l'on se réveille secoué par une brusque volte du mouvement; cette discontinuité du rythme entraîne la discontinuité du ton : il y a tangage et il y a roulis. Ces heurts nous sont épargnés en des vers comme :

La forêt frémissante a bu le jour, rosée
et les longs voiles de lin de l'aube l'ont essuyée,
telle une vierge blanche montant de la piscine

. . . .

Princesse aux pleurs sanglants, ô timide Aricie,
vous dont le tendre cœur est la feuille qui ploie
et tremble sous le poids trop lourd de la rosée

. . . .

Voici le crépuscule et son miroir charmant,
les yeux d'une amoureuse où le désir se mire
comme vêtu de brume avec des perles sombres

. . . .

Les pèlerins lassés aux portes d'or du temple
pansent les plaies des pieds qui gravirent le monde

. . . .

Et, entre vingt autres pages d'une pareille unité de nuance, ce *Paysage* de Provence, vraiment original et nouveau :

(1) Dont voici les subdivisions : *Images d'Ile de France — La Tapisserie des Quatre Eléments — Images du Rhin — Mosellanes — Par la lande et la mer grise — Images de Provence — Images d'Orient.* — A partir des deux dernières citations tous nos extraits viennent de ce volume, qui paraît, et qu'on nous a communiqué en épreuves : d'où peut-être quelques erreurs, surtout dans la ponctuation.

C'est une vaste plaine ouverte au soleil d'or
et dans la maison blanche égayée de ramiers
près de l'aire spacieuse et la noria géante
une fille brune et blanche regarde un lourd midi
chatoyer au lointain sur la mer transparente.

Auprès d'elle une dourgue aux verts contours d'argile,
et des capucines aux cœurs de flamme.
Près de la maison rose aux vitres d'incendie
s'endorment paresseux les chiens aux prunelles bleues.
Les goëlands des voiles se penchent vers les îles ;
une chanson s'égoutte aux cadences des rames
pure comme l'air salin et, comme la mer, bleue.

C'est soleil si ardent qu'on ne saurait danser,
qu'on ne veut que rêver au gré de la fumée
qui volute vers les petites nuées,
mais toute la nature a la belle attitude
d'une Cybèle qui va mener le chœur divin
des nymphes et des sylvains des solitudes.

Aucune des objections qui se lèvent à l'arrivée des vers libres ne sont valables contre ce petit poème. Si un vers défaille et manque d'une ou de deux syllabes, si tel autre (on en a cité des exemples) dépasse le nombre qui donne au poème son allure, la marche du rythme emporte ces récalcitrants dans sa procession. C'est la foule qui entraîne d'un pas égal le boîteux et le geant; les disparates se fondent dans l'unité. Je crois que l'art suprême est de donner des illusions d'harmonie. Au lieu d'attirer l'attention sur des discontinuités même voulues et nécessaires, il faut les voiler et les rendre invisibles au premier coup d'œil; que la note en discord aille par des harmoniques imperceptibles s'absorber dans l'accord des notes fondamentales.

Voici une strophe, ou une laisse, qui fera comprendre qu'un vers de neuf, de dix, de onze syllabes peut s'apparier, sans briser le rythme, avec une pluralité d'alexandrins :

Ils virent les pins sévères de la mélancolie
barrer les blancheurs septentrionales.
Ils virent les nefs dorées s'amarrer à l'aval
du pont où veillent les statues de saints,
puis ils virent l'eau couler et les hommes passer,
dans les chaudes clairières, sous le soleil d'été
les fées et les lutins qui leur baisaient les seins,
et ils entendirent le cor enchanté
par les forêts en source et les fleurs des taillis.

Il faut estimer que tous les vers de cette laisse sont de même *nombre;* il ne faut plus, ici moins que jamais, compter les syllabes, il faut les nombrer. Des deux premiers vers, le plus *long*, si l'on nombrait avec une précision chimique, serait peut-être le second. Même observation pour :

Des torses de vaincus, fixés avec des chaînes
au socle de la statue pyramidale.

et pour :

On eût dit que chantaient flûtes et violons
sur la largeur douce de la plaine.

et pour :

La route lointaine a l'éclat mat d'un lys,
les feuilles d'olivier semblent des pièces d'argent.

C'est là un résultat et, en définitive, un gain.

La rime est également traitée avec sagesse. L'on voit volontiers accouplées des sonorités identiques, *cuir — buires, roi — voix — joie* au mépris de la vaine habitude des yeux; des assonances fort délicates, telles que : *ciel — hirondelle, quête — verte, guimpe — limbe;* d'agréables rimes intérieures qui rappellent, avec beaucoup plus d'art, les jeux des poètes latins du XIII[e] siècle :

O Méditerranée, salut ; voici Protée
qui lève de tes vagues son front couronné d'algues.

Qu'elle devient discrète, la vieille rime tyrannique qui faisait sonner son bâton sur les dalles comme un suisse de cathédrale ! Si discrète qu'il faut la chercher, redevenue fleur, sous le feuillage des mots. Voici des vers, où chaque finale correspond par le son soit à une autre finale, soit à un mot intérieur accentué.

Dès la veille, parmi les tapis doux du crépuscule
les cors alternèrent leurs chantantes fanfares
en vols clairs d'or de cris de gloire
et l'idylle violette aux langueurs argentines
d'accords mélancoliques aux blancs mineurs d'ivoire.
Les violes parmi les salles vêtues de cuir
pour charmer les rêveurs assis auprès des buires
chantèrent les nocturnes aux douceurs de pétales
de rose-thé sur qui s'éveille une libellule,
et le cœur de la nuit s'attendrissait à ces accords
doux comme lueurs molles de lampes au reposoir
d'un cortège de fées éprises, au calme espoir. —
A l'aube, ce fut mai dans sa parure d'églantines.

Il ne suffit d'avoir de bons sentiments, un cœur doux et d'aimer bien sa tendre amie, pour écrire de tels vers ; il faut aussi beaucoup de talent et même beaucoup de science. Il est improbable que le commun des poètes s'approprie les secrets de cet art aussi facilement que les procédés parnassiens ; mais, quels que soient l'avenir et la destinée de la poétique de M. Kahn, il reste que par lui, et par d'autres (car les recherches et les résultats furent parallèles) un vers plus libre est possible en France et, avec ce vers, des laisses d'aspect nouveau, et avec ces laisses, des poèmes assez différents, en ce qu'ils ont d'ac-

ceptable et de très bon, pour justifier des espoirs qui n'avaient paru d'abord que d'obscurs désirs.

Le *Livre d'Images* n'est pas encore « le livre des exemples » ; mais c'est un livre où il y a des exemples et des enseignements.

Quant à savoir si le « vers libre » est le vers définitif ; si un vers basé sur des principes tout différents, le « vers rythmique », ne serait pas possible aussi et même désirable, c'est une question à résoudre.

REMY DE GOURMONT



Dernières lettres d'Arthur Rimbaud

[Rappelons qu'Arthur Rimbaud est mort le 11 novembre 1891, l'année même d'où sont datées ces lettres, et que La revue blanche *a publié dans ses numéros du 15 août 1896, 15 avril et 1er septembre 1897, une étude biographique de M. Paterne Berrichon sur l'auteur des* Illuminations *et d'*Une Saison en Enfer. *Les dessins d'Arthur Rimbaud qui accompagnent ces lettres sont de 1869 ou à peu près.]*

I

Marseille, le 17 juin 1891.

Isabelle, ma chère sœur,

Je reçois ton billet avec mes deux lettres retour du Harar. Dans l'une de ces lettres on me dit m'avoir précédemment renvoyé une lettre à Roche. N'avez-vous reçu rien d'autre ?

Je n'ai encore écrit à personne, je ne suis pas encore descendu de mon lit. Le médecin dit que j'en aurai encore pour un mois, et même ensuite je ne pourrais commencer à marcher que très lentement. J'ai toujours une forte névralgie à la place de la jambe coupée, c'est-à-dire au morceau qui reste. Je ne sais pas comment cela finira. Enfin je suis résigné à tout, je n'ai pas de chance !

Mais que veux-tu dire avec tes histoires d'enterrement ? Ne t'effraie pas tant, prends patience aussi, soigne-toi, prends courage. Hélas ! je voudrais bien te voir, que peux-tu donc avoir ? Quelle maladie ?

Toutes les maladies se guérissent avec du temps et des soins. En tous cas il faut se résigner et ne pas se désespérer.

J'étais très fâché quand maman m'a quitté, je n'en comprenais pas la cause. Mais à présent il vaut mieux qu'elle soit avec toi pour te faire soigner. Demande-lui excuse et souhaite lui bonjour de ma part.

Au revoir donc, mais qui sait quand?

RIMBAUD

Hôpital de la Conception,
Marseille.

II

Marseille, le 24 juin 1891.

Ma chère sœur,

Je recois ta lettre du 21 juin. Je t'ai écrit hier. Je n'ai rien reçu de toi le 10 juin, ni lettre de toi, ni lettre du Harar. Je n'ai reçu que les deux lettres du 14. Je m'étonne fort où sera passé la lettre du 10.

Quelle nouvelle horreur me racontez-vous? Quelle est encore cette histoire de service militaire? Depuis que j'ai eu l'âge de 26 ans, ne vous ai-je pas envoyé d'Aden un certificat prouvant que j'étais employé dans une maison française, ce qui est une dispense, — et par la suite quand j'interrogeais maman elle me répondait toujours que tout était réglé, que je n'avais rien à craindre. Il y a à peine quatre mois, je vous ai demandé dans une de mes lettres si l'on n'avait rien à me réclamer à ce sujet, comme j'avais l'envie de rentrer en France. Et je n'ai pas reçu de réponse. Moi je croyais tout arrangé par vous. A présent vous me faites entendre que je suis noté insoumis, que l'on me poursuit, etc., etc. Ne vous informez de cela que si vous êtes sûres de ne pas attirer l'attention sur moi. Quant à moi il n'y a pas de danger dans ces conditions que je revienne; la prison après ce que je viens de souffrir? il vaudrait mieux la mort!

Oui, depuis longtemps d'ailleurs il aurait mieux valu la mort! Que peut faire au monde un homme estropié? Et à présent encore réduit à s'expatrier définitivement! Car je ne reviendrai certes plus avec ces histoires, — heureux encore si je puis sortir d'ici par mer ou par terre et gagner l'étranger.

Aujourd'hui j'ai essayé de marcher avec des béquilles, mais je n'ai pu faire que quelques pas. Ma jambe est coupée très haut, et il m'est difficile de garder l'équilibre. Je ne serai tranquille que quand je pourrai mettre une jambe artificielle, mais l'amputation cause des *névralgies dans le restant du membre*, et il est impossible de mettre une jambe mécanique avant que ces névralgies soient absolument passées, et il y a des amputés auxquels cela dure quatre, six, huit, douze mois! On me dit que cela ne dure jamais guère moins de deux mois. Si cela ne me dure que deux mois je serai heureux! Je passerais ce temps-là à l'hôpital et j'aurais le bonheur de sortir avec deux jambes. Quant à sortir avec des béquilles, je ne vois pas à quoi cela peut servir. On ne peut monter ni descendre, c'est une affaire terri-

ble. On s'expose à tomber et à s'estropier encore plus. J'avais pensé pouvoir aller chez vous passer quelques mois en attendant d'avoir la force de supporter la jambe artificielle, mais à présent je vois que c'est impossible.

Eh bien, je me résignerai à mon sort. Je mourrai où me jettera le destin. J'espère pouvoir retourner là où j'étais, j'y ai des amis de dix ans, qui auront pitié de moi, je trouverai chez eux du travail, je vivrai comme je pourrai. Je vivrai toujours là-bas, tandis qu'en France, hors vous, je n'ai ni amis, ni connaissances, ni personne. Et si je ne puis vous voir je retournerai là-bas. En tous cas il faut que j'y retourne.

Si vous vous informez à mon sujet, ne faites jamais savoir où je suis. *Je crains même qu'on ne prenne mon adresse à la poste. N'allez pas me trahir.*

Tous mes souhaits.

RIMBAUD

III

Marseille, 29 juin 1891.

Ma chère sœur,

Je reçois ta lettre du 26 juin. J'ai déjà reçu avant-hier la lettre du Harar seule. Quant à la lettre du 10 juin, point de nouvelles : cela a disparu soit à Attigny, soit ici à l'administration ; mais je suppose plutôt à Attigny. L'enveloppe que tu m'envoies me fait bien comprendre de qui c'était. Ça devait être signé Dimitri Righas. (C'est un grec résident au Harar et que j'avais chargé de quelques affaires). J'attends des nouvelles de votre enquête au sujet du service militaire; mais, quoi qu'il en soit, je *crains les pièges* et je n'ai nullement envie de rentrer chez vous à présent, malgré les assurances qu'on pourrait vous donner.

D'ailleurs je suis tout à fait immobile et je ne sais pas faire un pas. Ma jambe est guérie, c'est-à-dire qu'elle est cicatrisée : ce qui d'ailleurs s'est fait assez vite et me donne à penser que cette amputation pouvait être évitée. Pour les médecins je suis guéri, et, si je veux, on me signe demain ma feuille de sortie de l'hôpital. Mais quoi faire? Impossible de faire un pas! Je suis tout le jour à l'air, sur une chaise; mais je ne puis me mouvoir. Je m'exerce sur des béquilles ; mais elles sont mauvaises. D'ailleurs je suis long, ma jambe est coupée haut. L'équilibre est très difficile à tenir. Je fais quelques pas et je m'arrête, crainte de tomber et de m'estropier de nouveau!

Je vais me faire faire une jambe de bois pour commencer. On y fourre le moignon rembourré avec du coton, et on s'avance avec une canne. Après quelque temps d'exercice à la jambe de bois, on peut, si le moignon s'est bien renforcé, commander une jambe articulée qui serre bien et avec laquelle on peut marcher à peu près. Quand arrivera ce moment? D'ici là peut-être m'arrivera-t-il un nouveau

malheur. Mais cette fois là je saurai vite me débarrasser de cette misérable existence.

Il n'est pas bon que vous m'écriviez souvent et que mon nom soit remarqué aux postes de Roche et d'Attigny. C'est de là que vient le danger. Ici personne ne s'occuperait de moi. Ecrivez-moi le moins possible et seulement quand cela sera indispensable. Ne mettez pas Arthur, écrivez Rimbaud tout seul. Et dites-moi au plus tôt et au plus net ce que me veut l'autorité militaire, et, en cas de poursuite, quelle est la pénalité encourue. Alors j'aurais vite fait ici de prendre le bateau.

Je vous souhaite bonne santé et prospérité.

RIMBAUD

IV

Marseille, le 2 juillet 1891.

Ma chère sœur,

J'ai bien reçu tes lettres du 24 et du 26 juin et je reçois celle du 30. Il ne s'est jamais perdu que la lettre du 10 juin, et j'ai tout lieu de croire qu'elle a été détournée au bureau de poste d'Attigny. Ici l'on n'a pas l'air du tout de s'occuper de mes affaires. C'est une bonne idée de mettre vos lettres à la poste ailleurs qu'à Roche et de façon à ce qu'elles ne passent pas par le bureau d'Attigny. De cette façon vous pouvez m'écrire tant que vous voudrez. Quant à cette question du service, il faut absolument savoir à quoi s'en tenir ; faites donc le nécessaire et donnez-moi une réponse décisive. Pour moi je crains fort un piège et j'hésiterais fort à rentrer, dans n'importe quel cas. Je crois que vous n'aurez jamais de réponse certaine, et alors il me sera toujours impossible d'aller chez vous, où je pourrais être pris au piège.

Je suis cicatrisé depuis longtemps, quoique les névralgies dans le moignon soient toujours aussi fortes, et je suis toujours levé ; mais voilà que mon autre jambe se trouve très faible. Est-ce à cause du long séjour au lit, ou du manque d'équilibre ; mais je ne puis béquiller plus de quelques minutes sans avoir l'autre jambe congestionnée. Aurais-je une maladie des os, et devrais-je perdre l'autre jambe ? J'ai très peur, je crains de me fatiguer et j'abandonne les béquilles. J'ai commandé une jambe de bois ; ça ne pèse que deux kilos, ça sera prêt dans huit jours. J'essaierai de marcher tout doucement avec cela ; il me faudra au moins un mois pour m'y habituer peu à peu, et peut-être que le médecin, vu les névralgies, ne me permettra pas encore de marcher avec cela. Quant à une jambe élastique, c'est beaucoup trop lourd pour moi à présent, le moignon ne pourrait jamais la supporter. Ce n'est que pour plus tard. Et d'ailleurs une jambe en bois fait le même profit : ça coûte une cinquantaine de francs. Avec tout cela, fin juillet je serai encore à l'hôpital. Je paie six francs de pension par jour à présent et je m'ennuie pour soixante francs à l'heure. Je ne dors jamais plus de deux heures par nuit. C'est cette

insomnie qui me fait craindre que je n'aie encore quelque maladie à subir. Je pense avec terreur à mon autre jambe : c'est mon unique soutien au monde à présent ! Quand cet abcès dans le genou m'a commencé au Harar, cela a débuté ainsi, par quelque quinze jours d'insomnie. Enfin, c'est peut-être mon destin de devenir cul-de-jatte ! A ce moment, je suppose que l'administration militaire me laisserait tranquille ! — Espérons mieux.

Je vous souhaite bonne santé, bon temps et tout à vos souhaits. Au revoir.

RIMBAUD



V

Marseille, le 20 juillet 1891.

Ma chère sœur,

Je vous écris ceci sous l'influence d'une violente douleur dans l'épaule droite, cela m'empêche presque d'écrire, comme vous voyez.

Tout cela provient d'une constitution devenue arthritique par suite de mauvais soins. Mais j'en ai assez de l'hôpital où je suis exposé aussi à attraper tous les jours la variole, le typhus, et autres pestes qui y habitent. Je pars, le médecin m'ayant dit que je puis partir et qu'il est préférable que je ne reste point à l'hôpital.

Dans deux ou trois jours je sortirai donc et verrai à me traîner jusque chez vous comme je pourrai, car dans ma jambe de bois je ne puis marcher, et même avec les béquilles je ne puis pour le moment faire que quelques pas, pour ne point faire empirer l'état de mon épaule. Comme vous l'avez dit, je descendrai à la gare de Voncq. Pour l'habitation je préférerais habiter en haut, donc inutile de m'écrire ici, je serai très prochainement en route.

Au revoir.

RIMBAUD

VI

De Marseille, 1891.

Voici ce que j'ai considéré en dernier lieu, comme cause de ma maladie.

Le climat du Harar est relativement froid de novembre à mars, à cause des vents secs qui y règnent. Moi, par habitude, je ne me vêtais presque pas : un simple pantalon de toile et une chemise de coton. Avec cela des courses à pied de 15 à 40 kilomètres par jour, des cavalcades insensées à travers les abruptes montagnes du pays. Je crois qu'il a dû se développer dans le genou une douleur arthritique causée par la fatigue, et le chaud et le froid. En effet, cela a débuté par un coup de marteau, pour ainsi dire, sous la rotule, léger coup qui me frappait à chaque minute; grande sécheresse de l'articulation, et rétraction du nerf de la cuisse.

Vint ensuite le gonflement des veines tout autour du genou, qui faisait croire à des varices. Je marchais et travaillais toujours beaucoup, plus que jamais, croyant à un simple coup d'air. Puis la douleur dans l'intérieur du genou a augmenté. C'était, à chaque pas, comme un clou enfoncé de côté. — Je marchais toujours, quoique avec plus de peine ; je montais surtout à cheval, et descendais chaque fois presque estropié. — Puis le dessus du genou a gonflé, la rotule s'est empâtée, le jarret aussi s'est trouvé pris, la circulation devenait pénible, et la douleur secouait les nerfs jusqu'à la cheville et jusqu'aux reins. — Je ne marchais plus qu'en boitant fortement et me trouvais de plus en plus mal, mais j'avais toujours beaucoup à travailler, forcément. — Je commençai alors à tenir ma jambe bandée, du haut en bas, à frictionner, baigner, etc., sans résultat. Cependant l'appétit se perdait. Une insomnie opiniâtre commençait. Je faiblissais et maigrissais beaucoup. — Vers le 15 mars je me décidai à me coucher, au moins à garder la position horizontale. Je disposai un lit entre ma caisse, mes écritures, et une fenêtre d'où je pouvais surveiller mes balances au fond de la cour, et je payai du monde de plus pour faire marcher le travail, restant moi-même étendu, au moins de la jambe malade.

Mais, jour par jour, le gonflement du genou le faisait ressembler à une boule, j'observai que la face interne de la tête du tibia était beaucoup plus grosse qu'à l'autre jambe; la rotule devenait immobile, noyée dans l'excrétion qui produisait le gonflement du genou, et que je vis avec terreur devenir en quelques jours dur comme de l'os : à ce moment toute la jambe devint raide, complètement raide, en 8 jours. Je ne pouvais plus faire quelques mètres qu'en me traînant. Cependant la jambe et le haut de la cuisse maigrissaient toujours, le genou et le jarret gonflant, se pétrifiant, ou plutôt *s'ossifiant*, et l'affaiblissement physique empirait.

Fin mars je résolus de partir. En quelques jours je liquidai le plus facile. Et comme la raideur et la douleur m'interdisaient l'usage du mulet et même du chameau, je me fis faire une civière couverte d'un

rideau, que 16 hommes transportèrent de Harar à Zeilah en une quinzaine de jours. Le second jour du voyage, m'étant avancé loin de la caravane, je fus surpris dans un endroit désert par une pluie sous laquelle je restai étendu 16 heures, dans l'eau, sans abri et sans possibilité de me mouvoir. Cela me fit beaucoup de mal. En route, je ne pus jamais me lever de ma civière. Le soir, on étendait la tente au-dessus de moi, à l'endroit même où on me déposait. Le matin, on enlevait la tente d'au-dessus de moi, et on m'enlevait moi-même, pauvre infirme qu'il fallait transporter très doucement!

J'arrivai à Zeilah, éreinté, paralysé. Je ne m'y reposai que quatre heures, un vapeur partant pour Aden. Jeté sur le pont, sur mon matelas (il a fallu me hisser à bord dans ma civière!) je dus souffrir trois jours de mer sans manger.

A Aden, nouvelle descente en civière. Je passai ensuite quelques jours chez M. X... pour régler mes affaires et partir à l'hôpital européen. Il y a une seule chambre pour les malades payants, je l'occupai. Le docteur anglais, dès que je lui montrai mon genou, cria que c'était une tumeur arrivée à un point très dangereux par suite du manque de soins et des fatigues. Il parla tout de suite de couper la jambe. Ensuite il décida d'attendre quelques jours, pour voir si le gonflement diminuerait un peu après les soins médicaux. Mais aucune amélioration ne se produisait; j'étais réduit à l'état de squelette par cette maladie de ma jambe droite devenue énorme et ressemblant alors à une énorme citrouille. — Au bout de quinze jours, le médecin me conseilla de filer en Europe.

Alors, je congédiai mon domestique, qui rampait à mes pieds, me suppliant de l'emmener avec moi, et je pris le bateau des Messageries maritimes pour rentrer en France.

Ma conviction est que cette douleur de l'articulation, si elle avait été soignée dès les premiers jours, se serait calmée facilement, et n'aurait pas eu de suites. C'est moi qui ai tout gâté par mon entêtement à marcher et travailler excessivement. Pourquoi, au collège, n'apprend-on pas de la médecine, au moins le peu qu'il faudrait pour ne pas faire de pareilles bêtises?

Si quelqu'un dans le cas où j'étais me consultait, je lui dirais: Vous en êtes à ce point: mais vous ne laissez jamais amputer. Faites-vous charcuter, déchirer, mettre en pièces, mais ne souffrez pas qu'on vous ampute. Si la mort vient, ce sera toujours mieux que la vie avec des membres de moins. Et cela beaucoup l'ont fait; et, si c'était à recommencer, je le ferais. Plutôt souffrir un an comme un damné que d'être amputé.

Voici le beau résultat: je suis assis et de temps en temps je me lève et sautille une centaine de pas sur mes béquilles, et je me rasseois. Mes mains ne peuvent rien tenir. Je ne puis, en marchant, détourner la tête de mon seul pied et du bout de mes béquilles. La tête et les épaules s'inclinent en avant, et vous bombez comme un bossu. Vous tremblez à voir les objets et les gens se mouvoir autour de vous,

crainte qu'on ne vous renverse, pour vous casser la seconde jambe. On ricane à vous voir sautiller. Rassis, vous avez les mains énervées, l'aisselle sciée et la figure d'un idiot. Le désespoir vous reprend, et vous restez assis comme un impotent complet, pleurnichant ou réfléchissant à des moyens de circulation : c'est un vrai supplice ! On voudrait faire ceci et cela, aller ici et là, voir, vivre, partir : impossible ! On ne voit à côté de soi que ces maudites béquilles ; sans ces bâtons on ne peut faire un pas, on ne peut exister. — La nuit vient et vous rapporte l'insomnie perpétuelle et la matinée encore plus triste que la veille, etc., etc...

RIMBAUD

Reçu en remboursement des Quatre mille thalaris que m'avait
emprunté l'administ[on] abyssine du Harar Six cent quinze
frasleh et huit livres Café à ~~th~~ 6½ la frasleh, soit ~~th~~ 4000 =
Harar le 18 avril 1890
Rimbaud



Terre promise (1)

TROISIÈME PARTIE

VII

— Père ! tu m'aimes ?

La nuit pesait lugubre, sur la question de l'enfant.

— Ça ne va pas, mon chéri ?

— Si ! Mais dis-moi que tu m'aimes.

— Je t'aime, mon petit Jacques. Dors. Je t'aime beaucoup.

— Gros comme quoi tu m'aimes ?

— Gros comme une maison.

L'enfant s'assoupissait, les deux mains sur son cœur comme s'il y pressait, n'ayant d'autre poupée, l'assurance que son père, là, tout près, l'aimait bien. Il dormait donc. Georgette dormait ; les pleureuses questions ne l'avaient pas réveillée.

Seul dans la mansarde vaste comme la Misère, Pilleux tournait et retournait son manteau d'amertume, toujours plus lourd, qu'il le mît sur le bras, sur l'une, ou l'autre épaule, toujours plus lourd...

— Papa !

— Mon petit Jacques ?

— Tu m'aimes ?

— Je t'aime. Dors.

De nouveau l'enfant sommeillait. Mais lui, au fond de l'inquiétude où ne descend pas le sommeil, vers qui appellerait-il, même parmi les plus chers, qui le rassure d'un : je t'aime, je suis là, je te protège ; dors !

Ni cette femme qui dormait, ni l'enfant qui souffrait...

Humanité ! vague évocation du mot humanité, il s'adressait à toi, comme à l'être plus vaste, plus fort, qu'on aime, qu'on sert avec quelle soif d'être bon, d'être utile ! dont on voudrait seulement qu'un peu elle vous protège...

— Humanité ! Tu m'aimes ?

Sourde ! Pas d'amour de tous pour un. D'un à un, quelquefois, et même d'un pour tous en des crises, héroïsmes, actes exceptionnels. La place de l'amour est restreinte chez l'homme et il est mauvais qu'il aime trop. D'homme à homme comme de bête à bête, rien que haine, et juste assez d'amour pour nourrir une femme et des petits qui prolongeront cette haine. Pour tous, bataille !

— Moi le vaincu !

Assis sur le grabat, la tête entre ses mains, il rage. Dans ses muscles de la colère, de la force en son corps qu'il étire et qu'il crispe. Mais rien que vide et ennui dans sa cervelle déchue. Impuissance !

(1) Voir *La revue blanche* des 15 août, 1er et 15 septembre 1897.

Ah! frapper cette tête vaine contre les murs, par des coups y réveiller l'idée engourdie, — et des cris! hurler, trépigner, manger le sol, et, comme son corps, crisper son âme...

Impossible! Garrotté par une double chaîne, il ne bouge! Comme dans le sac où l'on coud le mort et le vivant, si serré qu'il ne peut respirer ni se débattre, — la femme qui dort, l'enfant qui souffre, — il ne bouge, dans le cachot de cette mansarde, où le rivent ces deux haleines de faibles qu'il ne faut pas troubler.

Aussi le calment-ils, comme par un merci de respecter leur sommeil, ces deux souffles où il suit, dans leur douce cadence, les rêves heureux posés sur les dormantes silhouettes apparues au vague bleu de la nuit étoilée.

Les faibles! Comme ils se sont cramponnés à lui! Ils l'attachent au sol, à la vie acceptée, mais ils écartent en retour le désespoir, ils posent leurs douces mains sur la bouche qui maudit, lui versent le nouveau courage de toute leur confiance en lui.

— Ne désespère pas!

Meule stupide de la vie à rouler. Pénible marche, boulet au pied, les yeux bandés... Assez! halte! un pas de plus, à quoi bon! Puisqu'on ne sait où on va... Sans doute on tourne en rond, on n'arrivera jamais...

On ne voit pas, mais l'enfant qu'on porte y voit pour vous. Juché sur vos épaules, et lourd, il voit de haut... Le bonheur devant lui. Va! va! petit père! Je t'en prie! Porte-moi jusque-là! — Il a la certitude...

Tant qu'on ne le posera pas par terre...

Puis lui-même, quelque jour, continuera la route, vers le bonheur qu'il aura cessé de voir, mais vers lequel pourtant il se laissera conduire...

— Du bonheur! y en aura-t-il pour toi, petit être?

Et pourquoi n'y en aurait-il? Ah! que l'amertume lâche, comme une fièvre que l'aurore calme, tombe...

Oui! Oui! je t'en ferai, du bonheur, tu en auras! Sinon en France, ailleurs!

Nous verrons d'autres terres. Je ne serai plus sans travail. Je traquerai le travail partout où il se cache. Je l'atteindrai. Nous serons riches... Tu seras heureux!

Les terres tropicales, les Amériques de fièvre et rêve, et jeune sève!

Faux! Faux! Des mots pour s'étourdir! L'argent? Pour partir... Et la santé pour que le petit tienne au climat...

— Je partirai... je réussirai!

Il se raidissait contre le vrai, le désespérant. Le froid, la toux, chassaient le sommeil de l'enfant. Demain, que faire! Où manger, où trouver des sous, de l'ouvrage... Tout l'assaillait, froid, maladie, chômage... Il tenait bon, défiait encore l'ennemi. Jusqu'à la mort il attendrait le renfort promis : de l'ouvrage! de l'ouvrage! Il y en a! Je

le sais ! J'en trouverai, et un jour il y en aura pour tous ! Oh ! que tu tardes, Révolution sociale ! De l'ouvrage, seulement d'ici jusqu'à toi, que je puisse te voir ! — Comme un brave son drapeau devant la gueule des fusils, il élevait bien haut l'espoir d'un monde futur, et il criait au froid, à la faim, à la toux qui secouait son petit, que cet espoir mourrait, mais ne se rendrait pas !

Révolution... révolution...

Pour tous, pour tous, un jour il y aura de l'ouvrage !

A la longue du sommeil embarbouille ses rêves. Le possible se fait vrai, le futur s'accomplit. On l'embauche. Il travaille. Il amasse quelque argent. Alors, il part... Amériques de fièvre et de rêve... Là-bas, bien loin... Tellement loin que d'ici cela semble du bonheur...

On y a de l'ouvrage ! Un jour, l'on est revenu... On est un riche. Un bon riche, qui se consacre à l'avenir de tous...

Et chez lui, c'est, revenue, la pendule qui dit l'heure, comme autrefois. La commode d'acajou, les livres, le lit confortable, et Jacques devenu grand...

Mais Jacques réveillé :

— Père ! Père !

— Qu'y a-t-il ? Qu'as-tu ?

— Là ! Regarde ! Père ! J'ai peur !

— Mais il n'y a rien ? Dors !

— Je ne peux pas. J'ai peur.

— Peur de quoi ? Ne suis-je pas tout près de toi ? Il faut pas avoir peur.

Il pensait : il a peur parce qu'il a faim, et se taisait. L'enfant, de tout son cœur, tâchait de dormir ; et pour mieux y parvenir :

— Tu m'aimes, dis ?

— Mais oui. Jacques. Mais dors.

— Je tâche.

— Il faut dormir, mon Jacques, pour être bien portant, grand, fort. Car tu verras, il y aura de bons jours. On aura tout ce qu'il faut. Et de bonnes choses, et des joujoux ! Oh ! mais il faut bien dormir, pour ça, être très sage. Dors, Jacquot, n'aie pas peur. Dors. Je suis là. Je t'aime.

Est-ce qu'il dormait ? Enfin !

Mais jamais pour de bon. La toux à tout moment l'éveillait, le secouait. Puis, faible, il retombait à des repos si lourds qu'ils semblaient essayer la mort...

Alors, de nouveau, dans le silence noir, le souffle de l'enfant s'éteignant, la rage du père tarie, — au-dessus des fronts pâles les rêves battaient des ailes.

Dans l'ombre propice, quels anges venaient consoler les pauvres ? La Sainte Vierge elle-même, les mains pleines d'espoir, peut-être descendait ?

Ils voyaient, tous les trois, dans la nuit, une lueur...

Et c'était rouge ! Oui, rouge, saignant, fumant, resplendissant : de la viande ! Une odeur douce s'épandait dans l'air. L'eau venait à la bouche, le rose de joie aux joues. Des légumes souriaient, et les bouteilles versaient en chantant le vin fort, et d'invisibles mains rompaient le beau pain blanc.

Comme pour se signer, ils portaient leur main vide à la bouche...

Et ils adoraient :

O source de Vie, ô Verbe qui t'es fait chair, ô viande, ô pain, ô vin, ô vous qui êtes aux cieux, oh! descendez en nous! que votre règne arrive !

Oui, le pain, comme un ange, planait sur le sommeil. Et la Vierge, faite chair, et ruisselant de gloire, les bénissait...

Victuailles ! — l'Idéal ! puisque c'était l'impossible...

Mais l'enfant, pour tousser, s'éveillait. C'était fait du mirage... En vain le père, anxieux, s'essayait au sommeil et rappelait la vision. L'enfant toussait, toussait. L'enfant ne dormait pas, parce qu'il avait faim. L'enfant mourrait pour avoir eu trop faim, trop froid. Oh ! que de mangeailles encore et que de succulences, sang versé, blés fauchés, bêtes mortes, vies de plantes broyées, pour mettre sur ses os tendres un peu de cette tendre chair, aimante, aimée, — assez pour achever de se construire un fils...

Mirage dissipé. Au petit Dieu famélique qui réclamait offrandes et sacrifices, Jean, les mains vides, offrait ses pleurs, ses rêves, ses baisers, ses prières...

L'enfant se mourait...

Petite idole de chair que des yeux de fidèles ont cru voir s'animer... Il n'est plus de croyants. L'idole, délaissée, garde son triste sourire qui ne bougera plus.

VIII

La vie? A bout. La faim, au dernier cran. De travail sérieux, pas d'espoir.

Que faire ?

Besognes de raccroc. Vingt sous là, trente ici. La vie, de chance en malechance, sautait, retombait sur ses pattes, avec des bosses et des plaies...

On irait peut-être sans mourir jusqu'au printemps ?

Jacques, très las, trouvait longue la route des beaux jours. Si faible, que si la mort eût passé, elle l'eût pris. Mais pour que l'Assistance, qui a des hôpitaux, le prenne, le petit n'était pas assez riche de souffrance.

La pluie tombait à présent, glacée, monotone.

La pluie trempait le sol, réveilleuse de germes, et mêlée à la terre,

nourrissait les jeunes graines, et fondant les chairs de l'enfant frêle, l'entraînait vers la terre, là où elle est féconde.

D'ouvrages de rares journées les argents épargnés avaient traîné, s'étaient morcelés, émiettés, pulvérisés, dans une chute plus lente à mesure qu'elle tombe plus bas, et comme cesse l'heure quand sonne l'heure prochaine, le repas d'hier avait fait place à la faim.

Passait la nuit lente, molle, humide, lente. Mais combien serait plus long le jour qui s'approchait sans pain!

Et l'avenir?

Faute de dormir, ayant mangé, Pilleux pensait.

L'avenir!

Un avenir, oui, le premier qui s'offre ou s'offrira : le travail. Un jour ou l'autre, le travail régulier peut-être va reprendre... A force de chercher, à n'importe quel prix, on trouvera à vivre, qui sait? On fera vivre.

Serait-ce vivre?

Le travail aujourd'hui, demain, morne, identique, indéfini, stupide. Ni pensée ni joie; ne pas être, gagner. Femme et enfants! les nourrir mais ne pas les voir; et cela des ans, jusqu'à ce que le petit se sépare d'eux, mène une vie semblable. Avenir... Avenir de millions d'hommes. Heureux? Ils se contentaient. Ils ne savaient pas. S'ils avaient su...

S'ils avaient su... Tout cela... Ce n'était pas nécessaire.

Cette vie n'était pas celle de tous; d'aucuns s'en dispensaient, avec tant de raison! Toutes ces choses qu'on peinait à faire, ne servaient pas; ça ne servait à rien, la moitié de l'ouvrage. Pour avoir du pain, il créait du luxe! Non vêtu, il tissait des habits de fête! Sans asile, il érigeait des palais. Luxes si bêtes que seule la vanité de maniaques cossus motivait la masse d'efforts qu'ils coûtaient. Travail d'esclave! travail forcené, inutile, — et qu'il fallait mendier; il n'était pas un droit. Capital et travail se partageaient le monde. L'un garanti, libre; pouvant apporter, refuser, ayant place, toujours, et preneur, et le choix. L'autre, — prendre! refuser... — oui, si la faim lui en eût laissé le répit! — était libre, mais il fallait que l'autre apporte. — Droit de propriété.

Le droit! vocable vide niché sur la misère, toujours là, comme un mur derrière lequel se passe ce qu'on ne peut savoir, et qui cache une fraude ou quelque égorgement de pauvre! Qui l'écarterait donc, ce voile de toute plaie, masque des égoïsmes, épouvantail qui fait reculer le fort devant le faible, et proclamerait les droits de l'homme complètement, le droit de propriété, même sur celle des autres, le droit tout court, le droit naturel, comme ils disent, le droit tout simple, sans lois, le droit à tous les droits...

— Prenez, mangez. Ce dont vous avez besoin est à vous...

Pour garder les fruits mûrs du bec gourmand des hommes, s'il suffisait de tels mots, mannequins dépaillés, — hors du vieux monde,

cage au travail, gîte à misère, par un trou quelconque, ne pouvait-on fuir, hors du vieux monde — ou de la vie ?

L'avenir !

Meilleur. — Ailleurs. — Amérique de fièvre et de rêve... Loin d'ici.

On ne sort pas de ce monde. Soumis à quelque agence, — car tout se paye et il faut corrompre les geôliers pour mettre quelque océan entre soi et la patrie ! — émigré, libéré conditionnellement, non content d'avoir donné toute sa jeunesse et tant de son courage au capital, aller lui conquérir de nouvelles terres, et faire reculer la nature devant lui !

Essayer cependant une fois la Terre Promise ! Il faudrait bien un jour un franc essai décisif, par lequel les rêveurs, en la réalisant, prouveraient le possible d'une société meilleure, jaillie vivante, armée de pied en cape, de leur cerveau...

Cela fut tenté. Endettés par avance, enfiévrés par les terres mauvaises, rebut de la société auquel on laissait prendre le rebut du sol, en guerre avec les bêtes, la nature, les sauvages, tant qu'humbles ils végétaient, et les civilisés dès qu'ils réussissaient, — ils ne s'élevaient pas vers le monde futur, ils aggravaient en l'agrandissant celui-ci.

Devant la nature vierge, on recommençait la vie. Pas autrement que jadis elle n'avait commencé. Esclavage, bataille, autorité, puissance des ambitieux, gloire des conquérants. L'expérience centuplait la vitesse de la métamorphose. Le monde moderne, pierre à pierre érigé par des siècles d'humains, poussait en quelques nuits, mais avec toutes ses tares.

Transplanter n'était pas assez. Avec des privilèges de climat et de sol, la chance du peu d'ennemis et des soins assidus, eût-on pu faire venir à bien la frêle Régénération, cette habituée des terres anémiques et droguées, esclave des tuteurs, plante de serre ! la pleine terre était trop robuste pour elle. Toujours les plus vivaces empiéteraient sur sa vie méthodique et bornée. Leur ombre la couvrirait. Contre ses racines lutteraient les racines du sol. Impossible ! Pour s'implanter en maître au sein de la nature, il la fallait d'abord dompter complètement, sans idéal, idée d'avance, tout à la lutte, dans une volonté, n'importe comment, de vivre.

S'expatrier ! Qui en France y consentait ? La bourgeoisie et le service militaire avaient bavé une colle tenace où s'engluaient les restes de l'antique race d'expansion. Un sourire triste régnait aux songes de lointain dont l'annonce seule jadis illuminait les faces. Comme l'eau des fleuves sèche dans les marais, que les grandes inondations d'autrefois ont laissés, on ne suivait plus le cours des flots vers l'océan, on attendait, en croupissant, qu'il vînt à vous.

Où irait-on ? Ce monde de plus en plus accaparé laissait-il place à l'échappée des insociables ? Jadis plus dur, l'esclavage par endroits craquait sous l'effort, les agiles se glissaient de dessous la botte

sociale, on courait les chemins, il y avait des pays... — Autrefois, autrefois ! — On allait de ville en ville, chacune différant de l'autre... On s'essayait à mieux... — on pouvait toute sa vie recommencer sa vie.

Et il y avait la guerre !

Partir... Ah ! pour n'importe quoi, fût-ce pour le roi ! La guerre ! Refuge de ce qui restait de sauvage au cœur de l'homme, elle était demeurée longtemps ; et s'y jetaient les braves, les avides, tous ceux que la vie de morne travail dégoûtait. A présent au rancart, ruine encore debout, inutile et qui gêne, et qu'on conserve à grands frais, pour la montrer... l'armée, encore peinte sur les façades sociales, l'armée, le pire ennui, la pire servitude ! — cohue de valets, de gens d'écurie, grugeant les maîtres, entretenant mal la ferraille dont l'Etat amateur embarrasse son musée, refuge de ceux qui fuient la vie, non plus parce qu'elle est morne, monotone et sans gloire, mais parce qu'ils la trouvent dure, pas sûre, pas tranquille, et que surtout il faut s'y donner tant de mal ! bureaucratie rouge, asile pour jeunes messieurs, maison de retraite pour fatigués de la vie future, couvent de sans-vocation, soldat, soldat ! c'était la dernière lâcheté.

Alors... Plus une fissure... Monde clos. La société l'enserre, cage solide. Fais-toi escarpe, vole, tue ! Gloire ou honte, comme tu le prends, mais tu te feras prendre. Mords tes barreaux, griffe les murs... On ne sort pas. Et toi, individu, tu ne peux pas sortir de cette société-ci, ni même en soulever ce qui pèse sur toi... — qu'en la soulevant toute...

Révolution sociale !

Encore ! — il l'avait vue pourtant, déjà une fois. Il était bien petit, quand les pères avaient fait, eux, leur Révolution. Trois mois à panacher, brailler, batailler tout son soûl. On avait bien bu et gagné trente sous à rien faire ! Ça fut beau !

Ah ! sitôt écrasée, foulée et ravalée, la révolte d'un jour, la Commune de Paris !

Et ça avait recommencé pire...

Et ça ne reviendrait jamais !

Veilleuse des nuits de misère, inamovible sénateur des pensées de pauvre, vieux rêve fidèle, toujours battu, toujours de retour, après tant de roulées que l'on t'avait cru mort, tu grattais donc encore à la porte pour qu'on t'ouvre, ô Révolte ! tu soulevais les dalles de la conscience, où ton nom même, ton nom de vaincu, s'effaçait, tu poussais, dans les interstices de la tombe, tes petites fleurs d'espoir, que les bourgeois arrachaient et qui repoussaient quand même, et de ta voix cassée, vieille, de ta voix tirée d'un ventre éternellement creux, tu criais : mais aidez-moi donc, que je me relève !

Que viens-tu faire, vieux monstre ! Tu ne fais même plus peur ! Tu ne sais donc pas qu'on a maintenant des fusils Lebel ? On a bâti la tour Eiffel. Sur la butte aux canons tu ne sais pas ce qu'on a mis ? Le Sacré-

Cœur. Et là-bas, Monsieur Thiers, un peu au-dessus de Dieu, domine les autres morts d'autant que les vivants dominèrent sa personne, et se hausse sur la pointe des pierres de sa tombe, à deux pas de ce mur dont il barra la route à la dernière furie qui souleva le sang de France.

Révolution sociale !

Les hommes te savent vaincue ; les enfants ne te savent pas. Ils ont grandi. Jadis quand tu venais, tous les vingt ans, tous ceux qui étaient devenus grands te reconnaissaient pour avoir entendu parler de toi, ils te suivaient, pleins d'enthousiasme, tu les emmenais, et ils ont accompli des choses avec toi, car tu ne te reposais qu'ayant chassé un roi.

Plus de rois ! Ne savais-tu chasser que ce dessus de la misère qui en émerge de l'épaisseur d'une couronne ? N'as-tu plus de voix, as-tu trop tardé à venir ? Peut-être les petits ne te reconnaissent pas ! Les morts et les proscrits ne leur ont pas parlé de toi... Ou bien, flasque, leur cerveau n'a rendu aucun son au heurt de l'idée sociale. Ils ont dit à l'antique Révolte : dors, la vieille !

Pourtant, pleins de rage, piétinant et rongeant leurs poings, grinçant aux grilles, il en était encore, vieille, qui t'attendaient. Ils ne tenaient dans leur misère qu'en t'attendant. Ils vivaient, pour te voir. Oh ! non pas mort, vieux rêve ! Lentement refait dans le tombeau, toi qu'on enterre toujours avant de t'avoir tué, tu te lèveras, ou l'on te lèvera de la terre. Tes blessures pansées, on t'aidera à marcher. Tel quel, perclus, très vieux, étayé de béquilles, on te hissera encore pour l'épouvante des riches ! Toi qui te nourris de misère, tu n'es pas mort ! Ils t'enfermaient, mais ils te nourrissaient en cachette. Tu ne pouvais pas mourir tant que des sans-travail, des sans-pain te soutenaient. Parasite des pauvres, en vain t'écrasait-on, dans les loques et la crasse ta nichée à l'abri prospérait, honte d'une société qui sans s'être lavée mettait ses habits de fête. O toi qui donneras pain, vie, jouissance, vengeance, ça ne peut plus durer, le monde crèvera d'ennui, montre-toi, Révolution, parais aux hommes ! Parais afin que de nouveau les hommes croient en toi, et ne partent pas pour la mort sans t'avoir vue... Cramponnés à la vie, Révolte, nous t'attendons ! On ne peut plus... on va lâcher prise... A nous ! A nous !

Rêves ! Rêves ! Pas de pain. La nuit s'écoulait, lente, si lente, — que le jour semblait fuir au lieu de s'approcher, et la mort à la place de l'aurore, doucement, répandre ses rayons blêmes dans la mansarde, où la fièvre ayant chassé le froid, la toux plus rauque, plus âpre, secouait le sommeil de l'enfant.

Rêves ! Rêves ! Cerveau gorgé, le ventre toujours vide...

— Jacques, souffres-tu ?

Oui. Il souffrait. Qu'est-ce que ça lui faisait, au petit, la Révolution

sociale ? Trop haut ! trop loin. le nouveau Dieu ! Il ne donnait pas plus à manger que l'ancien. Il aiguisait, croyant la calmer, la souffrance. Révolte ! disait l'un. L'autre : résignation. Rêves, rêves ! Quel vrai bon Dieu dirait donc : mange !

Vide, l'armoire, mort, le feu. Et la nuit traîne toujours.

La tête brûle, elle, la tête pleine si vainement.

Lampe allumée pour que la douleur ne dorme pas, la tête, la tête brûle, et le corps s'y consume, jusqu'à la dernière goutte de ce qu'il peut souffrir.

Si vivre ici, de son travail, est impossible,

Si vivre ailleurs, tenter d'autres patries, impossible,

Et si tu ne viens pas, toi qui rendrais tout possible, — Révolution !

Souviens-toi, Pauvre ! Quand au seuil de l'enfance, t'apparut, telle quelle, en toute son horreur, la vie, là, devant toi... — tu hésitas. Avant de t'y jeter, tu crias grâce !

La Mort ! Le petit qui vient de naître, que la mort abandonne, la rappelle à grands cris... Mort, notre mère à tous.. !

Reviens à elle, enfant prodigue ! Au foyer que tu as quitté, ta place est vide, et l'on t'attend. Si tu reviens un peu plus tôt que tu n'as promis, quand même, avec bonheur on t'ouvrira les bras...

Si la vie simple, ici, morne de labeur... impossible...

Vivre ailleurs, impossible, vivre mieux, impossible...

L'Amérique, trop loin. Le monde meilleur, trop loin ! Mais la tombe, c'est tout près...

Ne pas vivre.

Plus tard, quand tu seras mort, les hommes seront plus heureux.

Plus tard, quand tu seras mort, tu seras heureux, toi-même...

Pour consoler les hommes de la vie misérable, révolte et religions apportent outre-tombe d'indiscutables joies...

Ne pas vivre, ne pas vivre, la tombe tout de suite !

Des malheureux y ont couru, père, mère, enfants, tous ensemble, à la mort qui guérit la misère. Tous ensemble... L'on est bien libre ! Ce n'est pas comme le travail, qui n'est libre que s'il en reste ! La vie mène là par une route longue et dure. Abrège. Cesse d'être exploité, sois mort. Car tu es libre... Arracher au malheur soi-même et ceux qu'on aime, et ceux aussi qu'on aurait pu faire naître un jour... Tous ensemble ! la mort des amants ! Tous ensemble... comme les armées enveloppées qui cessent la lutte...

Car tu vois bien que c'est la lutte, et toi le vaincu ! La lutte ! c'est au plus fort, au plus méchant. Le travail manque... On pourrait partager. Le pain de même. Partir, fonder de toutes pièces un monde, on le pourrait. Et se révolter, mais tous, tous ensemble... et depuis des milliers d'années ce serait fait.

Si les hommes... — Mais puisque les hommes sont mauvais !

Mauvais ! Toutes les idées que tu agites en toi pour secouer la torpeur où gît l'humanité, se heurtent aux hommes même, mauvais, ambitieux. Monde ailleurs ! Monde meilleur ! — Mais ils recommenceront de même !

Haine et envie ! Pourquoi dure-t-elle, la société ? Quelle force la soutient, défaillante de misère ?

La haine, la haine seule, qui fait qu'on endure tout. La faim, toutes les faims, le labeur forcené, inquiet, menacé sans cesse... Qu'importe ! on en voit d'autres qui souffrent ! et cela est si doux...

Elles vivent nos sociétés, couvées dans cette douceur. On ne s'y trouve pas bien, mais on peut y faire mal... Sociétés que soutient l'insociable, elles subsistent.

Monde futur, monde sans haine, quel homme voudra de toi ?

Rappelle-toi... Jadis des livres ornaient ta chambre. Tu avais lu ceci, quand ton âme, à tâtons, cherchait des sciences sociales qui, des siècles à l'avance, lisent un avenir à on ne sait quelles lignes que dessine la société, comme ces traces sur la main qu'ont laissées des ancêtres, et où les sorciers lisent des choses, quelquefois...

« Il faut que le peuple sente rudement la misère et les résultats de son imprévoyance, pour qu'il règle ses passions et se retienne d'enfanter. »

Il faut... Pour que le vainqueur vive, riche, sans frein, mange, boive, enfante et fasse aux pauvres des lois de prévoyance... Il faut... Car au-dessus des morales et des lois, que tu renies et contre lesquelles tu te révoltes, il y a le droit, à toute origine de tout, — du plus fort. — Toi, le faible.

Pauvre qui t'es permis de l'amour et de la joie, toi qui oses vivre... Cervelle de pauvre... Enfin la science descend en toi. Plus dure que la loi des hommes, qui s'atténue de pitié, que celle de Dieu, toute sucrée de promesses de ciel, elle, vide d'espoir, accable définitivement, prêche la sinistre résignation, que rien ne récompense...

Faible, ne pas vivre.

La science apporte ses flambeaux. Le cachot s'illumine. Regarde ! Pas d'issue. Tu es sûr. Hier, dans l'ombre, on pouvait croire encore...

Non, pas d'issue.

Jacques, petit Jacques... Il y a des riches qui sont bien mis. Ils ont chaud dans de la belle fourrure épaisse. Leurs mamans sont de belles dames vêtues de soie et qui ont des bijoux. On va chez le pâtissier manger plein de friandises... Et les pères en paletot avec des hauts chapeaux sont des messieurs très occupés, qui ont de l'ouvrage...

Il y a le droit du plus fort... Si nous étions le plus fort... Pauvres, ne le sommes-nous donc pas ? La lutte pour la vie ! j'en suis. Défends-toi donc. Toi le plus fort, et moi le faible... Prouve-le. Place à deux sur la terre ou sinon place à moi. Place aux miens, aux plus vivaces, aux plus aptes. Mourir, se résigner et sans lutte s'avouer vaincu...

A d'autres. Pour quel droit, quelle morale, quel Dieu! Tant qu'un autre respire possédant ce qui vous manque, mourir, laisser mourir les siens sans se défendre, sans l'attaquer, lutter jusqu'à la mort, sans même, au moins, essayer de le tuer...

L'amour de la patrie qui demandait jusqu'aux dernières gouttes de notre sang, qui ne regarde, pour défendre un honneur de drapeau, ni au meurtre. ni au vol, amour qui courbe tout, fanatisme, héroïsme, et tant d'autres beaux noms ! et qui rend tout sacré, même le sang versé, — viendra-t-il pas un jour aux pauvres, qu'il sauverait ?

Il meurt des gens! De faim, d'amour, d'ennui, pour du luxe, des filles, le vide des poches ou de la cervelle, des gens se tuent... — les lâches, déserteurs imbéciles. Ils n'y tenaient pas, au jeu, aux filles, à l'or, aux vices... Ces gens qui meurent de faim n'avaient pas vraiment faim...

Il y a à manger. Il y a du travail. Il y a donc à prendre...

Oui... quelque chose à faire quand on n'a plus d'ouvrage...

Rouge... rouge...

Comme ce qui est rouge est beau quand on a faim !

Alors le jour, mettant sur tout des tons de cadavre, se glisse dans la mansarde et le rêve désolé...

Enfin, le jour!

Cauchemar qui s'arrache subitement de vous... quel froid subit... l'éveil grelotte dans la lumière...

Là! des formes... des choses, il semble, que j'avais tuées. Du sang et des chairs blêmes. J'avais... j'avais agi...

Quelque chose de moi qui s'était assouvi...

Enfin, le jour!

Le jour, et pas de pain.

— Tu en auras, petit enfant, tu en auras. Cette nuit, j'ai rêvé... J'avais, j'avais de l'ouvrage... Il y avait des petits bourgeois riches qui passaient... Et du sang, beaucoup de sang pour te refaire des belles joues...

— Père! Père! j'étouffe!

Ah ! oui! De l'air! Dans la mansarde l'air même manquait.

La nuit passée ! Ni tué, ni volé, pas travaillé, pas mort, même pas une idée. Et pas même dormi!

Pas de pain, pas de travail. Plus minable, plus sombre, plus bête chaque jour la bonne femme de vie se recommençait donc!

Pilleux ôta les loques qui cachaient la lumière, entr'ouvrit la lucarne par où entra le ciel.

Miracle ! Il était bleu !

Celui-là donc, enfin terrassant la froidure, apportait ce qu'il pouvait de joie, donnait un peu de ce bon or chaud du soleil, qui n'achète pas de pain, mais aide à s'en passer.

Et père, mère, enfants se tassèrent vers le Soleil, comme si, troglo-

dytes des cavernes du Nord, ils ne l'avaient pas vu depuis six mois !

— Fais voir ! père, dit l'enfant.

IX

Le père souleva l'enfant pour qu'il pût voir.

Le grand ciel bleu, au-dessus des toits gris et fumeux, l'enfant, de ses yeux avides, questionneurs, le humait. Le soleil, royalement y montait à pas lents, épandant ses clartés comme des bénédictions, et les toits étincelaient, et les yeux s'éclairaient, comme si les cheminées enracinées aux toits, sous le soleil revenu, allaient crever en fleurs. Mais sur ce champ stérile, l'astre passait, royal, et ne fécondait rien.

Il fallut fermer ; l'enfant toussait. Il étouffa, et l'on rouvrit.

Couché dans le fond de sa cage, gentiment il causa. Comme un fiévreux ramené des tropiques, qui guette par les hublots l'instant où va de la mer émerger le sol natal, avant de mourir, l'enfant vers la lucarne se penchait de tout son être, pour voir les champs, les champs qui sont au-delà des toits, les champs qui l'eussent guéri s'il y avait pu atteindre ! les champs qu'à peine, né loin d'eux, il avait vus, et qui tenaient à son âme comme l'air de la patrie, le seul qui fait bien vivre, — patrie plus que patrie, patrie d'avant la vie.

— Passé toutes ces maisons, c'est la campagne, dis ?

— Oui, la campagne, et la campagne, jusqu'à la mer !

— Qu'est-ce que c'est que la mer ?

— La mer, mais c'est de l'eau, de l'eau toujours, sans fin...

Il était des gens qui avaient vu la mer ! Jean ne savait pas, ne pouvait renseigner son petit. C'est très grand. De l'eau, toujours. Ça vit, ça parle, ça remue. Même on dit que ça monte et descend chaque jour. Au loin, à ce qu'on voit sur les tableaux, cela touche le ciel, fait une grande barre au bas du ciel, et l'on dirait qu'elle n'est que du ciel plus épais. La nuit même on les doit confondre, tous les deux noirs, mais tandis que dans le ciel les étoiles ne bougent pas, l'eau qui remue sans cesse roule des parcelles d'astres. On dit qu'on aime la mer, qu'on l'aime à la folie, dès qu'on l'a vue, bien que ce soit un monstre qui mange les gens et noie les bateaux qui vont dessus, mais il paraît qu'elle vous regarde si doucement, étrangement, et qu'elle vous apporte de la nacre et des perles...

— C'est donc tout ce qu'il y a de plus beau, la mer ?

— Ce qu'il y de plus beau. On m'a dit que près d'elle on ne s'ennuie jamais... Il faut aimer la mer...

— Oh ! je voudrais voir la mer...

Ni l'un ni l'autre ne l'avaient vue. Ils la rêvaient, tâchaient de l'évoquer, en vain. La mer... Qu'était-ce donc ! Toute l'eau qu'ils avaient vue ne leur donnait pas l'idée... Ils pouvaient voir une société

meilleure, imaginer un monde de fantastique joie... Ils pouvaient préciser net ce qui n'était pas. Mais l'Océan dont ils avaient vu des gravures, quelle forme, quelle figure donner à l'Océan ? Ils ne pouvaient pas comme au bon Dieu, comme à l'Avenir, lui prêter simplement les leurs, très embellies.

Mais le père parla de pays plus lointains.

Pays étranges ! Des arbres comme on n'en a pas vu. Toujours soleil ! En des forêts impénétrables où grouillent des serpents, des singes, des tigres, des perroquets. Des hommes tout noirs vivent là tout nus, dans des cabanes. Il y a toujours des fruits aux arbres, des fruits savoureux, qui nourrissent. On boit l'eau des ruisseaux. Tout est à tout le monde ; on ne manque de rien, car rien ne coûte rien.

— Alors, père, quand on cueille un fruit, on ne vole pas ?

— Mais non ! Seulement il y a des bêtes féroces ! Et les sauvages vous mangent !

— Qu'est-ce que ça fait !

Si seulement on pouvait y aller, à tout ça !

Le père évoqua le monde, les montagnes aux cheveux blancs qui règnent sur les nuages comme sur de petits enfants, les volcans qui s'insurgent, et le désert brûlant vide comme la froide lune, et les pampas, savanes, steppes, et les glaces du pôle, et les îles aux sauvages bronzés qu'on dit être les pays les plus heureux de la terre. Il dit tout ce qu'il savait, la merveilleuse légende du globe découvert, la légende dorée de la Science-Religion, les martyrs révélant les pays inconnus, pays que les ignorants et les petits enfants entrevoient en prières et adorent de loin.

— Pourquoi, pourquoi n'y allons-nous pas, à tout ça ?

Puis Jean parla de la vie sauvage, que nous avons menée jadis, et dont maintenant on traque les restes sur le globe. Vie cruelle, sans cesse en présence du danger, vie que menace tout, la famine, l'orage, les bêtes, les autres hommes, la vie enfin que tous nous étions faits pour vivre : lutte et souffrance, la vie de hasard et de guerre, pleine d'inconnu, toujours ; la belle vie de nos frères les animaux... Et l'enfant dit :

— Pourquoi ne vivons-nous pas comme ça ? Pourquoi... pourquoi !

Las déjà d'écouter, l'enfant baissait la tête. Quoi ! si grande, la terre ! si pleine de bonnes choses... et rien pour lui ! De la misère, des toits gris. Petite tête un instant bourrée de gros espoirs, qui avait une seconde deviné l'univers, et à qui l'univers allait disparaître avant d'être autrement qu'en misère apparu ! Deviné ! Pas même vu ! Le temps strict du regret. Et mourir. Du néant, à travers la misère, au néant.

Champs de pierre, herbacés d'ardoises grises, cheminées, troncs sans feuillage qui fument au-dessus, — c'était-il tout cela du monde qu'il verrait ?

— Père, allons vite là-bas !

Est-ce donc vrai, tout cela... Regarde... Qu'as-tu dit? Ce souffle qui ranime les yeux éteints de l'enfant, rien qu'à l'idée puissante — on n'a pas dit le mot — de Liberté ! — de Liberté de vie sauvage !

Sauvage ! Est-ce donc vrai, sentant ce que nous sentons, jeunes ou vieux, que nous n'en sommes plus, nous, des sauvages, et que nous nous sommes fabriqués, — pourquoi ? — une autre vie ? Pourquoi, pourquoi ?

La Terre promise, est-ce donc réellement en arrière ! La famine disparue, et le gîte assuré, bien-être, luxe, — mais, pauvre, en profites-tu ! Hélas ! Le progrès n'a pas augmenté le bonheur, mais pris celui de l'un pour mettre en double à l'autre. Les bêtes des bois, les nègres d'Afrique, rien qu'à les voir aux yeux, plus que nous tous dedans les villes sont heureux !

Vie incertaine ! — Et si, l'incertitude, c'était cela, le bonheur?

Père ! Qu'as-tu dit ! Regarde, le petit s'agite, s'enfièvre et se désole. Pourquoi avoir troublé le calme de sa souffrance par l'éclat d'un bonheur dont l'absence le brûle ? Tu parlais, tu parlais... mais l'enfant, lui... voyait !

Comme un prêtre ayant trop fort parlé de Dieu, s'arrêterait frappé de peur, si Dieu entrait, — le père balbutie des phrases sans raison, à l'enfant que la fièvre hallucine et torture, — ô cuisante vision des pays merveilleux ! — et qui, faible, demande pourquoi, dis, petit père, puisque c'est si beau, pourquoi tu ne m'as pas fait sauvage..!

X

Est-ce que c'était vrai qu'il allait mourir ainsi, avant sept ans, de misère et de faim, et que le père qui avait cru donner la vie n'avait donné que l'espoir de vivre, et que le feu allumé s'éteindrait faute de bois quand justement le froid rend plus doux le serrement des êtres autour de l'âtre?

Bientôt l'enfant serait sans doute assez malade pour avoir un lit blanc, des soins, des drogues, du pain. La société accueille les petits enfants mourants; elle y est quand on sonne, même pour les malheureux, si la visite est une visite pour prendre congé. Qui ne reçoit à sa table, et, lui souhaitant bonne chance, n'embrasse, de bon cœur, le parent pauvre qui s'exile pour jamais?

Jacques était-il assez mal? Serait-il reçu? Malgré l'attrait des soins, des draps blancs et du pain, il se cramponnait à sa misère, et lui disait : Non, non, je ne veux pas te quitter.

Il le faudrait. Le médecin des pauvres avait dit : du grand air, bon vin, viandes saignantes. Un prêtre eût parlé de Dieu ; et Pilleux eût parlé de Révolution sociale. Belles choses lointaines ! Salutaires conseils, mais aussi vains déjà que des condoléances !

— Il faut que le peuple sente rudement sa misère et les résultats de son imprévoyance...

La sentais-tu, ton imprévoyance, petit enfant! L'effroyable imprévoyance d'être né!

Tu meurs! Ici, pourtant, plus pour toi, la souffrance. La tienne cesse. Mais ceux qui t'ont donné le jour, et qui t'aiment, leur souffrance... Ah! formidable imprévoyance! Quel châtiment!

Oui, responsable de cette vie que tu as donnée, il convient que tu souffres, père. Pleure et maudis!

Mais, ô société, responsable de cette mort que tu fais, tu souffriras, cela convient absolument!

La douleur a un fils aîné des larmes : la rage. Il y avait jadis des querelles de famille, transmises, lourd héritage, par les générations. Mais les pères, aujourd'hui, héritent des enfants.

Au lit de mort de ceux qui meurent de misère, farouche vendetta, ils prendront, eux, les vieux, l'engagement de la révolte, car ils doivent compte à tous les misérables de l'avenir, de cette armée défaite qu'on leur avait confiée pour de justes conquêtes, compte d'avoir laissé égorger stupidement, sans gloire pour eux, sans profit pour les hommes, ces soldats qui avaient leur place au bon combat, — compte aux révoltes futures des petits êtres morts qui vont crier vengeance quand leur bouche glacée ne pourra plus dire : j'ai faim...!

Tu n'étais, fils, qu'un traînard que laisse sur la route la société en marche. Le progrès va si vite... Est-ce qu'on a le temps de s'arrêter aux misères! On laisse comme cela tout le long de la route les faibles, les traînards, les blessés, les mourants...

Ossements qui marqueront la route du retour...

Car tu retourneras, ô société. Lasse de conquêtes, un jour tu reviendras toute chargée de butin. Chargée d'autant de haine, faibles, mourants, et les morts même ressuscités, et les traînards, déserteurs, traîtres, les inutiles, les mécontents, tous les laissés sur les chemins se lèveront...

Un jour...

Comme le berger choisit les agneaux de son troupeau, le Seigneur a élu les plus jeunes pour la Mort. Seigneur! que votre volonté soit faite... Et toi, Révolte, tu ne réserves pas pour de glorieuses morts tous les braves qui croient en toi, tu prends aussi des anges sur les sinistres grabats qui leur servent de berceaux, Dieu cruel! que ta volonté soit faite! J'ai foi en toi. Tes desseins sont très-hauts et je ne les vois pas tous. Sans doute tu veux ainsi éprouver les colères qui sont l'humilité que tu exiges de nous.

Frappe! Tu nous trouveras fidèles et croyants, et, contre toute misère, — sans résignation!

Car tu existes, l'on sait que tu dois sauver les hommes. De quelque simonie qu'ils t'affublent, ambitieux, qu'ils se servent de toi par

parade ou pour affaires, que tu aies des députés comme un Dieu a des prêtres, et que les lampions brûlent aux fêtes de ton souvenir comme des cierges sur l'autel d'un Dieu que l'on honore mais qui ne reviendra plus, Dieu de parade ou d'affaires, tu n'en existes pas moins, tu as tes vrais fidèles qui t'honorent non sur des autels, mais dans leur cœur, ô Révolte ! — Toi qui nous fus révélée et par trois fois parus aux hommes épouvantés ! Quel Dieu fit tant de miracles ? Quel Dieu eut tant de martyrs? Quelle foi nouvelle d'un éclair plus rapide embrasa l'Univers?

Dans l'arène, devant le rire des tigres et le rugissement des hommes, les chrétiens en mourant disaient : Je crois en Dieu. Ainsi dans la misère, à deux pas de la mort, les pauvres s'écriaient : Révolte! je crois en toi!

Les barricades, la guillotine, l'exil, et Lambessa, Cayenne, Satory, Nouméa, qu'est-ce qui avait tué ça de l'idée de Liberté? Et pour de quoi manger qui manque, désespérer! Non! tant de croyants, de martyrs, une légende dorée si riche d'enthousiasme, ces crucifiés pour la rédemption du pauvre monde, morts sans espoir de ciel, même sur cette terre, sinon pour d'autres qu'eux, — ces sans gloire, anonymes, cet héroïsme au tas, fleuve de dévouemont qui s'est précipité...

Foi endormie au cœur des hommes, qui te réveillera?

La Révolution existe! Elle va venir. Les prophètes l'ont dit depuis plus d'un siècle entier. Tous les saints morts pour elle l'ont prouvée. Pour faire tout le monde heureux, elle va venir, je la vois...

Un jour...

Un jour, s'asseyant tous à la même table, on partagera gaiement son pain... que tous en aient.

On prendra tout au tas, suivant qu'on a besoin.

Les enfants dans de très grandes prairies, pourront jouer.

Rien n'empêchera tous ceux qui s'aiment, de s'aimer.

On travaillera gaiement, ce qu'il faut, comme on veut. Et comme il le fut dit au livre d'un prophète : le travail sera une fête; on s'y rendra musique en tête...

Et qui sait ? devant tant d'hygiène et de bonheur, peut-être la mort elle-même, étonnée, reculera...

Alors se rappellera-t-on les mauvais jours des hommes?

Avides, on travaillait sans relâche et sans plaisir. On travaillait tellement que le travail manquait. Sauvages ne connaissant la culture ni l'épargne, il y avait des chômages comme il y eut des famines, On détestait les siens plus que ses ennemis. On se battait avec la faim et le salaire, en concurrence, comme on se battait en guerre avec canon et poudre. On croyait qu'il fallait souffrir et faire souffrir. On ne savait pas pourquoi... Ç'avait toujours été... Lâches, on massacrait jusqu'aux petits enfants...

Maintenant que la paix est faite, on ne peut plus comprendre.
Mais ce qu'on a souffert... mais ce qu'on a souffert!

Quand le soleil luira sur les sociétés libres...
Quand l'âge d'or qu'ont chanté les poètes, reviendra...

Folie! Il serait revenu depuis des milliers de siècles... Mais retourne vainement le champ si tu sèmes la même graine... Haine et haine! la victoire épargne des grains de haine, et le monde futur est le même qu'avant si tu y remets l'homme...

Non pas! Le laboureur est là qui intervient.

Non, tu ne pousseras pas au hasard, grain de blé. Je n'ai pas creusé vainement ta demeure au sillon. Tu suivras cette route que le soc a tracée. Patiemment sous tes pas enlevant pierres et ronces, tel qu'un maître menant son élève par la main, je soutiendrai tes pas jusqu'à ce que tu sois grande, ô Société tout de même meilleure que j'entrevois! Tu renaîtras, cultivée, amendée, telle qu'un champ...

Et sans doute, je ne suis maître de l'air, de l'eau, ni du feu. Mais je lis leurs desseins sur leur visage, au ciel; ennemis, amis, je ne m'en laisse guère surprendre, de puissance à puissance je lutte tantôt, tantôt je compose avec eux. Je suis comme eux, et non le moindre, un élément.

N'ayez donc crainte. Que le champ soit vide, les granges seront pleines. J'ai tout prévu. J'ai de bonnes, de meilleures semailles...

La terre nue. Le vent balaie le reste de ce qui y a vécu... Plus rien. On dirait que c'est mort... Pour combien de temps?

C'est vrai, il y aura peut-être, d'ici le soleil, un peu d'hiver... La terre se repose; il le faut. Et la pluie! il faut beaucoup de pluie. Il faut pleurer toute sa douleur avant de sourire...

Mais le soleil luira sur une société libre, et l'âge d'or qu'ont chanté les poètes reviendra.

Que la révolte soufflant toute sa rage une fois, emporte donc comme de la vaine feuille, ces formes de salaire et de propriété qu'a grillées tout l'été des races que nous sommes...

Alors, libre, on pourra labourer et semer...

Méthodiquement, savamment, consciencieusement...

Ecoute, femme, et toi, petit enfant à moi...

Je vous aime. Je voudrais vous faire heureux tout de suite. Il y a de grandes choses en moi. Il faut les accomplir.

Et vous, hommes, humanité, tous, tous, écoutez. Cela vous intéresse énormément. C'est le Bonheur...

Je suis maintenant certain, absolument certain...

— Eh! bien, donne!

Donne donc! Ton bonheur, ne le garde pas tout pour toi...

Au fond de ta pauvre vie où ils te consolaient, les yeux de celle que tu aimes se détournent de toi.

Regarde. Les yeux de ton fils se détournent même de la vie.

Ainsi se détournaient les yeux distraits des hommes; et nul ne te suivra, même pour être heureux, dans ton domaine de rêve, pays où tous possèdent, où chacun reste chez soi.

Sors du rêve toi-même si tu veux qu'on comprenne. Agis, mais seul. Et si tu veux que l'on comprenne, parle à la main tendue, non aux cervelles closes.

Agis, agis. Bien vite! Tu n'as pas le temps de chercher un aide. L'acte suffit à convaincre. Celui qui croit, agit. Mais songe que la vie est courte. Ce qui t'y attache se meurt. Bientôt, rouillé de misère, tu pendras comme une feuille après l'arbre sans sève qui ne te nourrit plus. Feuille qui vas tomber, saisis l'arbre dans ses fibres; avant que le vent t'emporte, transplante la société...

— Agir... Seul.

Agir! Les gens comprennent quand on frappe... Frappe donc.

Les religions qui naissent se révèlent par des miracles. Et celles qui s'en vont se raccrochent par des miracles...

Pour la Révolte, religion qui s'en va ou qui vient... — quel miracle...? — Un prodige que puisse accomplir un seul homme. Une étincelle, une seule, rapide comme l'éclair, mais qui roulant répercutée par les nuages, effraye encore longtemps après qu'elle s'est éteinte...

Si tu étais vraiment un croyant, tu pourrais...

Tu révélerais la Bonne Parole. Tu te dévouerais. Fût-ce au prix de ta vie tu ferais un miracle...

Si tu étais vraiment un croyant, tu pourrais...

La suite au prochain numéro.

EUGÈNE MOREL

Chronique historique

HOCHE

Une cérémonie patriotique a eu lieu à Versailles le 19 septembre, à l'occasion du centenaire de la mort de Hoche (18 septembre 1797).

—

M. Paul Déroulède fait répéter au théâtre de la Porte Saint-Martin, une pièce qui porte pour titre le nom de Hoche et qui célèbre la gloire du pacificateur de la Vendée.

(Les journaux.)

Les historiens à lunettes et à rabat qui dédaignent si fort les auteurs de romans historiques, sont, en réalité, souvent inférieurs à ceux-ci, car leurs bourdes ne sont pas moins grossières — et elles ne sont pas amusantes.

Lorsque Dumas père nous raconte que le Masque de fer fut roi de France pendant quarante-huit heures aux lieu et place de son frère Louis XIV, et que d'Artagnan apporta Monk dans une malle à Calais, ces historiettes sont assez divertissantes, mais quand de graves académiciens célèbrent, en de compacts volumes, le désintéressement et l'abnégation de Hoche, qu'ils appellent « un héros immaculé », on a le droit de les taxer d'ignorance ou de mauvaise foi. Ambitieux, impatient, amer, hautain, sans scrupules, Hoche nous semble d'ailleurs, bien plus intéressant tel qu'il était, que le militaire « vertueux » et « sensible », fabriqué de toutes pièces par la légende.

Hoche a été accusé :

1° d'avoir détourné à son profit des fonds destinés à l'entretien de ses troupes ;

2° d'avoir essayé de perdre ceux de ses camarades en qui il voyait des rivaux et dont il était jaloux ;

3° d'avoir laissé égorger, à Quiberon, les chouans à qui il avait promis la vie sauve.

Disons-le tout de suite : la première accusation ne nous paraît pas prouvée, encore qu'elle ait été formulée à la tribune du Conseil des Cinq Cents par le rapporteur de la Commission de surveillance de la Trésorerie. Ce dernier — c'était Dufresne — fut cependant très net :

« Le général de Sambre-et-Meuse, dit-il, a imposé une contribution de 3,725,000 fr. dont 219,400 ont été versés dans la caisse du payeur de la Trésorerie. 736,000 fr. ont disparu dans les mains de l'état-major, le reste a été versé dans la caisse d'un agent particulier sur lequel le général a donné des délégations à divers fournisseurs (1). »

(1) Séance du 12 thermidor an V.

En lisant dans le *Moniteur* le discours de Dufresne, Hoche, qui était alors à Wetzlar, entra dans une violente colère et envoya au Rapporteur une protestation enflammée :

« Devez-vous ignorer, s'écria-t-il, que, depuis trois mois et demi, je fais vivre 50,000 hommes sur la rive droite du Rhin, sans qu'il ait été délivré, je ne dis pas de l'argent, mais des *bons* aux fournisseurs? Et voilà la récompense des économies que j'ai faites ! J'ai poursuivi l'agiotage, les fripons, et c'est moi qu'on ose incriminer ! Justes dieux ! »

Le vainqueur de Wissembourg ne se borna pas à cette réponse mélodramatique qui porte si bien sa date. Il publia les pièces de sa comptabilité. Dufresne maintint ses dires, mais si les fonds en question furent réellement détournés de leur destination, il ne semble pas que le jeune général les ait affectés à ses besoins personnels. Il dut les réserver pour accomplir le coup d'Etat qu'il avait concerté avec Barras et dont l'exécution fut finalement confiée à Augereau.

D'ailleurs, presque tous les généraux de la République, qui pourtant étaient probes, ont été l'objet de la même accusation. La Convention était ombrageuse en pareille matière, et elle eût volontiers rétabli cette loi des Douze-Tables qui punissait de mort le crime de concussion. Encore un coup, la culpabilité de Hoche, sur ce point, ne nous paraît pas démontrée, mais, quant aux autres accusations, elles doivent être retenues. En effet, c'est par des lettres, écrites et signées de sa main, que Hoche a dénoncé ses camarades tantôt à Marat, tantôt à la Convention, tantôt au Directoire.

Il n'hésitait donc pas à vouer à l'échafaud ceux de ses frères d'armes dont il redoutait la rivalité. Lorsqu'il signalait à « l'Ami du Peuple » des officiers généraux suspects, c'était en mai 1793, c'est-à-dire à l'époque où Marat demandait que l'on fît tomber 200,000 têtes et justifiait ce titre de « dénonciateur par excellence » que lui avait décerné Camille Desmoulins. Après avoir complaisamment énuméré à son correspondant ses titres à un grade élevé, Hoche lui dénonçait les généraux Ferrand, Marnau et Noirod, le colonel Virion, les adjudants généraux Brancas et Marolle.

Plus tard, il dénonce à la Convention plusieurs de ses camarades. Enfin, il signale en ces termes Kléber aux défiances du Directoire :

« Mon devoir me prescrit de vous parler d'un des ennemis les plus redoutables du Directoire... J'ai malheureusement la preuve que Kléber a séduit, par ses propos et par ses offres, plusieurs officiers. Je pense bien que le Directoire ne souffrira pas plus longtemps cet homme à ses côtés. »

Ces lettres entament terriblement le prestige du « héros immaculé... » Arrivons à la sombre affaire de Quiberon :

Les nombreux Chouans qu'on a fusillés après la bataille ont affirmé qu'il y avait eu capitulation et qu'ils ne s'étaient rendus que parce qu'on leur avait promis la vie sauve.

« Prêt à paraître devant Dieu, a dit Sombreuil, je jure qu'il y a eu capitulation et qu'on a promis de traiter les émigrés en prisonniers de guerre. »

Hoche l'a nié ; mais il a attendu, pour formuler ce démenti, que la mort eût scellé les lèvres du chef royaliste.

Toutefois, nous n'oserions nous prononcer. si tous les faits ne confirmaient pas la déclaration suprême de Sombreuil.

Comment expliquer, notamment, que ce dernier ait fait cesser le feu de la corvette anglaise — le *Lark* —, s'il n'y a pas eu capitulation?

Le combat est terminé. Sous les yeux de leurs troupes, Hoche et Sombreuil ont eu un long entretien. Ils se séparent. Le partisan royaliste rejoint ses amis. Pendant qu'il cause avec eux, un aide-de-camp du général républicain l'aborde : « Monsieur, dit cet officier à Sombreuil, le général vous prie d'enjoindre au bâtiment anglais de suspendre les hostilités. — C'est juste ! » répond Sombreuil, et il envoie aussitôt un de ses officiers transmettre cette réclamation à la corvette britannique, laquelle arrête aussitôt son feu.

Or, s'il n'y a pas eu capitulation, comment Hoche a-t-il pu exiger que le *Lark* battît en retraite? Comment a-t-il pu émettre une pareille prétention ? Et comment Sombreuil s'est-il hâté d'y souscrire? A en croire les historiens favorables à Hoche, les deux généraux n'ont pris aucune décision pendant l'entrevue que nous avons relatée. Mais, s'il en est ainsi, la bataille va continuer? Il y a là plus de 3,000 chouans dont on ne peut suspecter le courage. Ils ne vont pas se laisser égorger? Ils vont vendre chèrement leur vie? Non, ils se laissent docilement emmener entre deux rangs de soldats, lesquels gardent très négligemment leurs prisonniers et leur disent : La nuit tombe, filez! c'est le plus sûr!...

Pas un des captifs ne suit ce conseil. Ils se considèrent comme liés par la capitulation. On les dirige sur Vannes et sur Auray et, là, on forme, pour les juger, des commissions militaires.

Plusieurs des officiers, désignés pour en faire partie. refusent nettement de remplir cette mission. Le commandant Douillard écrit à son général cette lettre qui est accablante pour la mémoire de Hoche :

« *Citoyen général, j'aime bien la République ; je déteste les ex-nobles et les chouans : je les combattrai jusqu'à la mort. Mais, sur le champ de bataille, j'ai voulu les épargner ; j'ai prononcé, avec tous mes camarades les mots de la capitulation honorable. La République ne croit pas devoir reconnaître le vœu de ses soldats. Je ne peux plus juger ceux que j'ai absous le sabre à la main.* »

Le commandant Douillard et ceux de ses camarades qui s'associent à sa noble protestation sont remplacés par des officiers moins scrupuleux. Tous les émigrés sont condamnés à mort et fusillés. Tous répètent l'ultime déclaration de Sombreuil. Plusieurs manifestent

leur indignation en termes violents. C'est ainsi que le comte Joseph de Broglie traite Hoche de « parjure » et d' « assassin ».

Le jeune général a-t-il donc commandé, au mépris de l'engagement sacré qu'il avait pris, ces odieux égorgements ? Non, certes ! l'ordre a été donné par les représentants Blad et Tallien, mais Hoche s'est tu, et c'est là son crime !

Le récent historien du Directoire, M. Ludovic Sciout, qui apprécie, avec autant de modération que de justesse, la conduite du général dans la circonstance, écrit à ce propos :

« Si Hoche protestait, ce pouvait être une lutte à mort entre lui et Tallien. Il s'est dit qu'après tout les proconsuls et la Convention étaient seuls responsables de *cette violation atroce de la foi jurée* : il s'est lavé les mains du sang des prisonniers ! »

Le vainqueur de Neuwied a-t-il été, du moins, un démocrate sincère ? Si les royalistes ne peuvent lui pardonner Quiberon, est-il permis aux républicains de l'excuser en raison du dévouement qu'il a montré à la cause de la Liberté ? Non. Le général a mis sa main dans celle de Barras — *le roi des pourris* —, il s'est engagé formellement à faire un coup d'Etat, c'est-à-dire à dissoudre par la force les assemblées élues par la nation. S'il hésite ensuite à tenir sa promesse, c'est que la mèche est éventée et que Barras se dérobe. Le « grand » Carnot qui, d'ailleurs, fuira comme un lièvre devant les soldats d'Augereau, adresse à Hoche une sévère réprimande et ce dernier lâche pied. Mais au lendemain du 18 fructidor, il reprend de l'assurance, il fait son petit coup de main à l'armée de Sambre-et-Meuse, c'est-à-dire qu'il frappe ses camarades Souham, Ferino, Colaud. Non seulement, il prend le ton de Bonaparte, mais il emploie les mêmes expressions que lui. C'est ainsi qu'il écrit au Directoire : « *Prenez-y bien garde, citoyens directeurs, l'indignation est à son comble.* »

Dans une fête, il boit à « l'anéantissement des factions » et il annonce à ses troupes qu'elles auront « peut-être à assurer la *tranquillité intérieure* ».

Sergent, Hoche pactisait avec l'émeute. Général, il voulait jeter par les fenêtres les représentants du peuple. Rien de plus logique. Il allait trahir la démocratie, lorsque la mort le frappa.

L'intelligence, la bravoure, l'habileté du héros de Wissembourg sont incontestables. Incontestables aussi, ses hautes qualités militaires. Quant à son caractère, il fut méprisable. Il voulait arriver coûte que coûte — et arriver au premier rang. Pour atteindre ce but, il employa tous les moyens, même les plus honteux. Il se fit le dénonciateur de ses camarades et manqua à la foi jurée. Mais les badauds le considèrent comme « la plus pure gloire de la Révolution » et vont chaque année déposer des couronnes au pied de sa statue. Ainsi va le monde.

Jean Guétary

La Quinzaine dramatique

Comédie-Française. **La Vie de Bohême**, comédie en cinq actes, par Th. Barrière et H. Murger. — *Athénée-Comique.* **Le Cabinet Piperlin**, opérette en trois actes, par MM. Raymond et Burani, musique inédite d'Hervé. — *Gymnase.* **La Carrière**, comédie en cinq actes, par M. Abel Hermant. — Les Soirées lyriques de la *Porte Saint-Martin.*

Il est des succès factices et où l'on doit faire la part de cet enthousiasme à fleur de peau qu'inévitablement provoquent, surtout à la Comédie-Française les héroïsmes les plus coutumiers et les malices les moins imprévues. Nulle chute à plat n'est plus redoutable que d'aussi débiles sursauts et le public est bien près de bâiller quand il n'applaudit plus que comme on claque.

La reprise de *La Vie de Bohême* devait nécessairement remporter un de ces succès d'apparence qui caractérisent les échecs définitifs. Elle fut donc nécessaire, car de semblables nettoyages s'imposent de temps à autre et cette œuvre insane, qui bénéficiait du recul de lectures précoces et du vague indulgent de nos souvenirs, cette niaiserie surannée à laquelle il ne manquait jusqu'à présent que sa consécration officielle, s'est éteinte sans heurt parmi le glas des bravos impuissants.

La génération prochaine ne lira plus le livre de Murger; la nôtre l'a lu trop tard, avec la surprise et le dépit de n'y rien retrouver de soi-même, aucune trace de ses soucis familiers, aucun reflet de ses désirs ni de ses déboires. Et nous avions oublié, sans plus. La pièce est venue rafraîchir nos griefs et préciser notre antipathie.

En vérité c'est un vilain monde, la Bohême, et peuplé de quels sinistres avortons! Rodolphe, niais fougueux, Schaunard, crétin lugubre, tous amants sans dégoûts, catins sans franchise, bravaches et flibustiers par surcroît... Peu importe, si l'auteur les reconnaît; mais qu'il les reconnaisse, qu'il les prenne et nous les donne pour ce qu'ils valent et qu'il ne se trouve pas au demeurant la dupe de sa comédie.

C'est peu dire. Murger n'a pas péché par innocence, certes non, et s'il fut dupe, c'est de son plein gré. Il ne s'est pas laissé prendre à son piège; il a spéculé, oh! tout simplement sur le sentimentalisme vulgaire, dont après tout sa médiocrité se contentait; il a conformé ses « artistes » à la mesure du préjugé bourgeois, accommodé ses amants, selon la formule achalandée. En sorte que, durant cinq actes, il ne se rencontre pas un seul mot de passion dans cette histoire d'amour, pas la plus fugitive impression de détresse dans ce drame de la misère. Quant à la fantaisie, qui y suppléerait, elle cède ici sa place à la calembredaine — et aux couplets. Ah! ces couplets! Nulle plainte n'égalerait la désolation de leur rire. Ils ont failli tout sauver. Positivement, et quand, au premier acte, nos pauvres bambocheurs, assis en rond, se sont mis à entonner, le verre en main, sur un air joyeux à pleurer, leur lamentable ronde, il s'en est fallu de peu que ce fût superbe et que l'émotion nous étreignît pour de bon.

Les « effets » de Murger portent à rebours et, comme sa gaîté nous attriste, son pathétique nous assoupit. La pièce tourne au drame à partir du troisième acte, et alors cela devient insoutenable ; alors on se surprend à regretter presque le livre : lui du moins n'avait pas recours à ces plats artifices, qui, déjà du temps de Barrière, étaient usés — jusqu'à la *ficelle ;* alors le moins malveillant sourire s'achève en irrépressible bâillement. Le moyen de siffler, quand on bâille !

Les interprètes ont compris leur tâche : ils n'ont pas brillé. Jamais M. Coquelin cadet ne nous a paru plus terne ni M. de Féraudy plus éteint. Mlle Ludwig et M. Albert Lambert fils ont réjoui les yeux ; combien nous leur en sûmes gré ! Tous, avec une galanterie discrète, se sont effacés devant la débutante : Mlle Leconte a fait preuve d'une inébranlable assurance et, par endroits, d'un louable souci d'humanité, — ah ! bien en pure perte. Quant à Mlle Nancy Martel et à M. Joliet, ils ont accompli ce prodige d'être plus mauvais que leurs rôles. Félicitons M. Georges Berr de n'avoir pu paraître plus à l'aise dans le sien.

Décidément septembre est le mois des reprises — et des représailles, dirait-on, n'était la crainte d'employer un bien gros mot. C'est peu qu'une reprise ; le directeur de l'Athénée-Comique a voulu risquer un raccommodage intégral et nous a rendu, péniblement rafistolé, *Le Cabinet Piperlin*, vêtement hors d'usage qui, il y a vingt ans — c'est jadis —, fut à la mode. Nous aurions préféré un habit neuf. Mal dissimulées, les retouches ont encore appauvri cette loque, dont voilà les trous accusés par un malencontreux rapiéçage en musique. Une partition incolore — le progamme affirme qu'elle est d'Hervé : il faut en croire le programme — n'a fait que paralyser l'entrain de Mme A. Leriche et de M. Guyon fils, comédiens d'expérience, sans fournir à Mlle Jeanne Petit, dont la voix est agréable, l'occasion de nous venger du texte et de sa couturière.

Nous avons revu *La Carrière*. La comédie de M. Abel Hermant, que de légères retouches n'ont pas sensiblement modifiée, se trouve l'être bien davantage par le fait de quelques interprètes nouveaux. Mlle Dauphin amoindrit encore le rôle d'Yvonne que déjà Mlle Leconte n'avait pas laissé d'étriquer. La débutante a singulièrement ralenti le quatrième acte, au point — je ne crois pas me tromper — d'embarrasser son étourdissant partenaire ; elle a paru plus à l'aise dans le dernier, ainsi que M. Gauthier, dont le choix, comme remplaçant de M. Noblet, ne fut pas heureux. Celui-ci avait du moins conservé à son personnage la grâce frivole et le ton de bonne compagnie sans lesquels le duc de Xaintrailles s'assimile aux rustres les plus balourds. M. Gauthier a poussé si loin la caricature que, la ressemblance aidant, on eût dit, parodiant la pièce à l'acte des théâtres, M. Albert Brasseur dans la revue des Variétés. M. Numa ne manque pas d'adresse en Sabouraud, tout en appuyant immodérément sur ses gestes et ses répliques ; quant à M. Fleury, il se donne beaucoup de mal pour

nous rappeler que M. Galipaux fut à moins de frais autrement plaisant. N'est-il pas superflu d'ajouter que, dans le rôle de l'archiduc Paul, — sans contredit une des plus ingénieuses trouvailles de la comédie contemporaine — M. Huguenet nous a enthousiasmés comme au premier jour par la qualité de sa fantaisie à la fois délicate et énorme ? Il suffit à l'attrait d'un spectacle un peu languissant par ailleurs.

Au risque d'imprudemment m'aventurer sur le terrain d'autrui (je n'y hasarderai qu'un pied), je tiens, en l'absence d'un confrère plus autorisé, à relater ici l'entière réussite, durant les mois d'été, d'une entreprise de théâtre lyrique à la Porte-Saint-Martin. Après tant de vaines tentatives, suivies d'aussi unanimes échecs, dont la fréquence finit même par décourager les plus audacieux, ce résultat inespéré est de nature à réconforter plus d'un compositeur aigri par l'attente. Significatif peut-être d'un goût renaissant pour la musique, et que l'épreuve d'hier n'a pas satisfait, ce succès surprend d'autant plus qu'il ne saurait être imputable à l'attrait d'une exécution exceptionnelle. Celle-ci fut désespérément médiocre et s'il arriva à quelque estimable artiste, comme M. Engel, de se fourvoyer en si piteuse compagnie, cette disparate ne put qu'accentuer l'indigence vocale d'un ensemble hâtif et discordant qui plus d'une fois mit en liesse un public de bonne volonté. Les chœurs surtout firent merveille et l'on ne saurait assez vanter le génie comique qui présida au choix de tels improbables figurants (mais que dire des figurantes!), à coup sûr échappés d'un pastel de Degas ou d'une facétie de Courteline.

Et puisque me voilà hors de mes limites, j'en profiterai pour annoncer que M. Catulle Mendès vient de réunir en volume (1) la deuxième année de ses ardents feuilletons dramatiques du *Journal*. Nul critique ne mériterait plus justement le nom de polémiste que ce poète, pour qui toute « première » est un combat ; car c'est à proprement parler l'historique au soir le soir d'une campagne, ce livre écrit au débotté, encore tout vibrant de triomphe ou de colère et du parti-pris de n'en pas avoir, où, à chaque coin de page, parmi la rumeur d'une défaite ou la joie d'un bulletin de victoire, éclate le même cri farouche contre « l'abject Métier cher au Chef de Claque ».

ALFRED ATHYS

(1) *L'Art au Théâtre* (1896), Eugène Fasquelle, éditeur.

Le Gérant : L. FRÉMONT.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

POUR S'ABONNER A

La revue blanche

bi-mensuelle

1, RUE LAFFITTE, 1, PARIS

M ______________________________

déclare souscrire un abonnement d ______________, *partant du 1er du mois d* ______________, *à l'édition* (1) ______________ *de* **La Revue blanche.**

Adresse : ______________________________

____

Le ______________ *1897.*

(SIGNATURE)

(1) Inscrire **de luxe** ou **ordinaire.**

Éd. ordinaire : France........ **20** fr. (un an) ; **11** fr. (six mois).
— — Extérieur...... **25** fr. (un an) ; **13** fr. (six mois).
Édition de luxe, sur Hollande **40** fr. par an.

Couper ce bulletin et l'adresser à M. le Directeur de La revue blanche, 1, rue Laffitte, Paris.

PARIS. BOULEVARD DE STRASBOURG, 14

EX-MENUS-PLAISIRS



AUTEURS INSCRITS AU PROGRAMME :

Jean Ajalbert.
Alphonse Allais.
Georges Ancey.
Maurice Barrès.
Henry Becque.
Tristan Bernard.
Claude Berton.
Maurice Biollay.
Maurice Boniface.
Brieux.
Alfred Capus.
Romain Coolus.
Georges Courteline.

François de Curel.
Lucien Descaves.
Maurice Donnay.
Louis Dumur.
Georges d'Esparbès.
Emile Fabre.
Eugène Fournière.
Urbain Gleize.
Urbain Gohier.
Louis de Gramont.
Albert Guinon.
Gerhart Hauptmann.
Virgile Josz.
Ernest La Jeunesse.

Henri Lavedan.
Octave Mirbeau.
Michel Peter.
Marcel Prévost.
Jules Renard.
Aurélien Scholl.
Edmond Sée.
Séverine.
Jean Thorel.
Maurice Vaucaire.
Pierre Veber.
Pierre Wolff.
Etc., etc.

15 Octobre 1897. 8e année TOME XIV. — **No 105.**

La revue blanche



PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
1, RUE LAFFITTE, 1
1897

Noa Noa

[Les pages que MM. Paul Gauguin et Charles Morice consacrent à Tahiti *ont leur point de départ dans les tableaux rapportés de l'Ile par M. Gauguin. Mais il n'est point nécessaire d'avoir vu l'œuvre picturale pour entendre l'œuvre littéraire dont nous donnons aujourd'hui un premier fragment. On trouvera ici, non de la critique d'art, mais des récits — et encore autre chose.]*

LE CONTEUR PARLE

Le 8 juin, dans la nuit, après soixante-trois jours de traversée, soixante-trois jours de fiévreuse attente, nous aperçûmes des feux bizarres qui évoluaient en zigzags sur la mer. Sur un ciel sombre se détachait un cône noir à dentelures.

Nous tournions Moréa pour découvrir Tahiti.

Quelques heures après, le petit jour s'annonçait, et, nous approchant avec lenteur des récifs, nous entrions dans la passe et nous mouillions sans avaries dans la rade.

Le premier aspect de cette partie de l'île n'a rien d'extraordinaire, rien, par exemple, qui se puisse comparer à la magnifique baie de Rio-de-Janeiro.

C'est le sommet d'une montagne submergée aux jours anciens des déluges. L'extrême pointe seule dominait les eaux : une famille s'y réfugia, y fit souche, — et les coraux aussi grimpèrent, entourant le pic, développant avec les siècles une terre nouvelle. Elle continue à s'étendre, mais elle garde de ses origines un caractère de solitude et de réduction que la mer accentue de son immensité.

A dix heures du matin, je me présentai chez le gouverneur, le nègre Lacascade, qui me reçut comme un homme d'importance.

Je devais cet honneur à la mission que m'avait confiée — je ne sais trop pourquoi — le gouvernement français. Mission *artistique*, il est vrai; mais ce mot, dans l'esprit du nègre, n'était que le synonyme officiel d'espionnage, et je fis de vains efforts pour le détromper. Tout le monde, autour de lui, partagea son erreur, et, quand je dis que ma mission était gratuite, personne ne voulut me croire.

La vie, à Papeeté, me devint bien vite une charge.

C'était l'Europe — l'Europe dont j'avais cru m'affranchir! — sous les espèces aggravantes encore du snobisme colonial, l'imitation, grotesque jusqu'à la caricature, de nos mœurs, modes, vices et ridicules civilisés.

Avoir fait tant de chemin pour trouver cela, cela même que je fuyais!

Pourtant, un événement public m'intéressa.

En ce temps-là, le roi Pomaré était mortellement malade, et, chaque jour, on s'attendait à la catastrophe.

Peu à peu, la ville avait pris un aspect singulier.

Tout ce qui provenait d'Europe, commerçants, fonctionnaires, officiers et soldats, continuaient à rire et à chanter dans les rues, tandis que les naturels, avec des airs graves, s'entretenaient à voix basse autour du palais. Dans la rade, un mouvement anormal de voiles orangées sur la mer bleue, avec le fréquent et brusque étincellement argenté, sous le soleil, de la ligne des récifs : c'étaient les habitants des îles voisines, qui accouraient pour assister aux derniers moments de leur roi, — à la prise de possession définitive de leur empire par la France.

Des signes d'en haut les avaient avertis : car, chaque fois qu'un roi doit mourir, les montagnes se tachent de plaques sombres sur certains versants, au coucher du soleil.

Le roi mourut, et fut, dans son palais, en grand costume d'amiral, exposé aux yeux de tous.

Là je vis la reine. Maraü, tel était son nom, ornait de fleurs et d'étoffes le salon royal. — Comme le directeur des travaux publics me demandait un conseil pour ordonner *artistement* le décor funèbre, je lui indiquai la reine qui, avec le bel instinct de sa race, répandait la grâce autour d'elle et faisait un objet d'art de tout ce qu'elle touchait.

Mais je ne la compris qu'imparfaitement, à cette première entrevue. Déçu par des êtres et des choses si différents de ce que j'avais désiré, écœuré par toute cette trivialité européenne, trop récemment débarqué pour avoir pu démêler ce qui persiste de national dans cette race vaincue, de réalité foncière et de beauté primitive sous le factice et désobligeant placage de nos importations, j'étais en quelque sorte aveugle. Aussi ne vis-je en cette reine, d'un âge déjà mûr, qu'une femme ordinaire, épaisse, avec de nobles restes. Je crois, en outre, que la part juive de son sang avait, ce jour-là, absorbé toute sa vitalité. Quand je la revis, plus tard, je rectifiai mon premier jugement, je subis l'ascendant de son « charme maorie ». En dépit de tous mélanges, le type tahitien était, chez elle, très pur. Et puis, le souvenir de l'aïeul, le grand chef Tati, lui donnait, comme à son frère, comme à toute sa famille, des dehors de grandeur vraiment imposants. Elle avait cette majestueuse forme sculpturale de là-bas, ample à la fois et gracieuse, avec ces bras qui sont les deux colonnes d'un temple, simples, droits, la ligne horizontale et longue des épaules, et le haut vaste se terminant en pointe, — construction corporelle qui évoque invinciblement dans ma pensée le Triangle de la Trinité. — Dans ses

yeux brillait parfois comme un pressentiment vague des passions qui s'allument brusquement et embrasent aussitôt la vie alentour — et c'est ainsi, peut-être, que l'Ile elle-même a surgi de l'océan et que les plantes y ont fleuri aux rayons du premier soleil...

Tous les Tahitiens se vêtirent de noir, et, deux jours durant, on chanta des iménés (1) de deuil, des chants de mort. Je croyais entendre la Sonate Pathétique.

Vint le jour de l'enterrement.

A dix heures du matin, on partit du palais. La troupe et les autorités, casques blancs, habits noirs, et les naturels dans leur costume funéraire. Tous les districts marchaient en ordre, et le chef de chacun d'eux portait le pavillon français.

Au bourg d'Aruë, on s'arrêta. Là se dressait un monument indescriptible, qui formait avec le décor végétal et l'atmosphère le plus pénible contraste : amas informe de pierres de corail reliées par du ciment.

Lacascade prononça un discours, cliché connu, qu'un interprète traduisit ensuite pour l'assistance française. Puis, le pasteur protestant fit un prêche. Enfin, Tati, frère de la reine, répondit, — et ce fut tout : on partait; les fonctionnaires s'entassaient dans des carrioles; cela rappelait quelque « retour de courses ».

Sur la route, à la débandade, l'indifférence des Français donnant le ton, tout ce peuple, si grave depuis plusieurs jours, recommençait à rire. Les vahinés (2) reprenaient le bras de leurs tanés (3), parlaient haut, dodelinaient des fesses, tandis que leurs larges pieds nus foulaient lourdement la poussière du chemin.

Près de la rivière de la Fatüa, éparpillement général. De place en place, cachées entre les cailloux, les femmes s'accroupissaient dans l'eau, leurs jupes soulevées jusqu'à la ceinture, rafraîchissant leurs hanches et leurs jambes irritées par la marche et la chaleur. Ainsi purifiées, elles reprenaient le chemin de Papeeté, la poitrine en avant, les deux coquillages qui terminent le sein pointant sous la mousseline du corsage, avec la grâce et l'élasticité de jeunes bêtes bien portantes. Un parfum mélangé, animal, végétal, émanait d'elles, le parfum de leur sang et le parfum de la fleur de gardénia — *tiaré* — qu'elles portaient toutes dans les cheveux.

— *Téïné mérahi noa noa* (maintenant bien odorant), disaient-elles.

... La princesse entrait dans ma chambre, et j'étais sur mon lit, souffrant, vêtu seulement d'un paréo (4). Quelle tenue pour recevoir une femme de qualité!

(1) Ce mot, mais ainsi orthographié, appartient à la langue maorie, et signifie : chant de joie ou de deuil.
(2) Femmes.
(3) Hommes.
(4) Bande d'étoffe blanche et bleue qui sert de ceinture.

— *Ia orana,* Gauguin, me dit-elle. Tu es malade, je viens te voir.

— Et tu te nommes?

— Vaïtüa.

Vaïtüa était une vraie princesse, si toutefois il en est encore depuis que les Européens ont dans ce pays rabaissé tout à leur niveau. Le fait est, pourtant, qu'elle arrivait là en très simple mortelle, pieds nus, une fleur odorante à l'oreille, en robe noire. Elle portait le deuil du roi Pomaré, de qui elle était la nièce. Son père, Tomatoa, malgré les inévitables contacts avec les officiers, les fonctionnaires, malgré les réceptions chez l'amiral, n'avait jamais voulu être qu'un royal Maorie, gigantesque batteur d'hommes dans ses moments de colère, et, aux soirs d'orgie, célèbre minotaure. Il était mort. Vaïtüa, prétendait-on, lui ressemblait beaucoup.

Avec l'insolence de tout Européen qui vient de débarquer, casqué de blanc, dans l'Ile, je regardai, un sourire sceptique aux lèvres, cette princesse déchue.

Mais je voulus être poli.

— C'est aimable à toi d'être venue, Vaïtüa. Veux-tu que nous prenions ensemble l'absinthe?

Et du doigt je lui montrais, par terre, dans un coin de la chambre, une bouteille que précisément je venais d'acheter.

Simplement, sans manifester ni ennui ni satisfaction, elle s'avança vers l'endroit désigné et se baissa pour prendre la bouteille. Sa légère robe transparente se tendit, dans ce mouvement, sur ses reins, — des reins à porter un monde! Oh! certes, c'était bien une princesse! Ses aïeux? des géants fiers et braves. Sur ses larges épaules la tête était fortement plantée, dure, orgueilleuse, féroce. Je ne vis d'abord que ses mâchoires d'anthropophage, ses dents prêtes à déchirer, son regard oblique d'animal cruel et rusé, et, malgré un très beau et noble front, je la trouvai tout à fait laide.

— Pourvu qu'elle ne vienne pas s'asseoir sur mon lit! Jamais une si faible menuiserie ne nous supporterait tous deux...

C'est justement ce qu'elle fit.

Le lit craqua, mais résista.

Tout en buvant, nous échangions quelques mots. La conversation, toutefois, ne parvenait pas à s'animer. Elle finit par languir, et le silence s'établit.

J'observais la princesse à la dérobée, elle me regardait du coin de l'œil, et le temps passait, et la bouteille filait. Vaïtüa buvait bravement.

Elle fit une cigarette tahitienne et s'allongea sur le lit pour fumer. Ses pieds caressaient d'un geste machinal, continu, le bois d'extrémité; sa physionomie s'adoucissait, s'attendrissait sensiblement, ses yeux brillaient, un sifflement régulier s'échappait de ses lèvres — et j'imaginais, à l'écouter, le félin qui ronronne en méditant quelque sanglante sensualité.

Comme je suis changeant, je la trouvais maintenant tout à fait belle, et, quand elle me dit, de la saccade dans la voix : « Tu es gentil », un grand trouble m'envahit. Décidément, la princesse était délicieuse...

Elle se mit à réciter une fable, sans doute pour me faire plaisir, une fable de La Fontaine — souvenir de son enfance, chez les sœurs qui l'avaient instruite : *La Cigale et la Fourmi.*

La cigarette était toute partie en fumée.

— Tu sais, Gauguin, fit la princesse en se levant, je n'aime pas ton La Fontaine.

— Comment? Notre *bon* La Fontaine!

— Peut-être est-il bon, mais ses morales sont laides. Les fourmis... (et sa bouche exprimait le dégoût). Ah! les cigales, oui! Chanter, chanter, toujours chanter!

Et fièrement elle ajouta, sans me regarder, les yeux enflammés, et s'adressant loin :

— Quel beau royaume était le nôtre, quand on n'y vendait rien! Toute l'année on chantait... Chanter, toujours! Donner, toujours!...

Et elle s'en alla.

Je remis la tête sur l'oreiller, et longtemps je caressai du souvenir ces syllabes :

— *Ia orana*, Gauguin.

Cet épisode, que je retrouve dans ma mémoire avec la mort de Pomaré, y a laissé plus de traces que l'événement et le cérémonial publics.

Eux-mêmes, les habitants de Papeeté, tant les naturels que les blancs, ne tardèrent pas à oublier le défunt. Ceux qui étaient venus des îles voisines pour assister aux royales obsèques partirent, encore une fois la mer bleue se sillonna de mille voiles orangées, et tout rentra dans l'ordre habituel.

Il n'y avait qu'un roi de moins.

Avec lui disparaissaient les derniers vestiges des traditions anciennes. Avec lui se fermait l'histoire maorie. C'était bien fini. La civilisation, hélas! — soldatesque, négoce et fonctionnarisme — triomphait.

Une tristesse profonde s'empara de moi. Le rêve qui m'avait amené à Tahiti recevait des faits un démenti brutal. C'était la Tahiti d'autrefois que j'aimais. Celle du présent me faisait horreur.

A voir, pourtant, la persistante beauté physique de la race, je ne pouvais me persuader qu'elle n'eût rien, nulle part, sauvegardé de sa grandeur antique, de ses mœurs personnelles et naturelles, de ses croyances, de ses légendes. Mais les traces de ce passé, s'il a laissé des traces, comment les découvrir, tout seul, les reconnaître, sans indication? Ranimer le feu dont les cendres mêmes sont dispersées!

Si fort que je sois abattu, je n'ai pas coutume de quitter la partie sans avoir tout tenté, et « l'impossible », pour vaincre.

Ma résolution bientôt fut prise : je partirais de Papeeté, je m'éloignerais du centre européen.

Je pressentais qu'en vivant tout à fait de la vie des naturels, avec eux, dans la brousse, je parviendrais, à force de patience, à capter la confiance des Maories — et que je saurais.

Et, un matin, je m'en allai, dans la voiture qu'un officier avait gracieusement mise à ma disposition, à la recherche de « ma case ».

Ma vahiné m'accompagnait : Titi elle se nommait. Sang mêlé d'anglais et de tahitien, elle parlait un peu le français. Elle avait mis, pour cette promenade, sa plus belle robe; le tiaré à l'oreille, son chapeau, en fils de canne, orné, au-dessus du ruban, de fleurs en paille et d'une garniture de coquillages orangés, ses cheveux noirs et longs déroulés sur ses épaules, fière d'être en voiture, fière d'être élégante, fière d'être la vahiné d'un homme qu'elle croyait important et riche, elle était ainsi vraiment jolie, et toute sa fierté n'avait rien de ridicule, tant l'air majestueux sied à cette race. Elle garde, d'une longue histoire féodale et d'une interminable lignée de grands chefs, le pli superbe de l'orgueil. — Je savais bien que son amour, très intéressé, n'eût guère pesé plus lourd, dans des esprits parisiens, que la complaisance vénale d'une fille. Mais il y a autre chose dans la folie amoureuse d'une courtisane maorie que dans la passivité d'une courtisane parisienne — autre chose! Il y a l'ardeur du sang, qui appelle l'amour comme son aliment essentiel et qui l'exhale comme son parfum fatal. Ces yeux-là et cette bouche ne pouvaient mentir : désintéressés ou non, c'est bien d'amour qu'ils parlaient...

La route fut assez vite parcourue. Quelques causeries insignifiantes. Paysage riche et monotone. Toujours, sur la droite, la mer, les récifs de corail et des nappes d'eau qui parfois s'élevaient en fumée, quand se faisait trop brusque la rencontre de la lame et du roc. A gauche, la brousse avec une perspective de grands bois.

A midi, nous achevions notre quarante-cinquième kilomètre et nous atteignions le district de Mataïéa.

Je visitai le district et je finis par trouver une assez belle case, que son propriétaire me céda en location. Il s'en construisait une autre, à côté, pour l'habiter.

Le lendemain soir, comme nous revenions à Papeeté, Titi me demanda si je voulais bien la prendre avec moi :

— Plus tard, dans quelques jours, quand je serai installé.

Titi avait à Papaeté une terrible réputation, ayant successivement enterré plusieurs amants. Ce n'est pas là ce qui m'eût éloigné d'elle. Mais, demi-blanche, et malgré les traces de profondes caractéristiques originelles et très maories, elle avait à de nombreux contacts beaucoup perdu de ses « différences » de race. Je sentais qu'elle ne pouvait rien m'apprendre de ce que je désirais savoir, rien me donner du bonheur particulier que je voulais.

— Et puis, me disais-je, à l'intérieur, à la campagne, je trouverai ce que je cherche et je n'aurai que la peine de choisir.

D'un côté, la mer; de l'autre, la montagne, la montagne béante : crevasse énorme que bouche, adossé au roc, un vaste mango.

Entre la montagne et la mer s'élève ma case, en bois de bourao.

Près de la case que j'habite, il y en a une autre : *faré amu* (maison pour manger).

Matin.

Sur la mer, contre le bord, je vois une pirogue, et dans la pirogue une femme demi-nue. Sur le bord, un homme, dévêtu de même. A côté de l'homme, un cocotier malade, aux feuilles recroquevillées, semble un immense perroquet dont la queue dorée retombe et qui tient dans ses serres une grosse grappe de coco. L'homme lève de ses deux mains, dans un geste harmonieux, une hache pesante qui laisse en haut son empreinte bleue sur le ciel argenté, en bas son incision rose sur l'arbre mort où vont revivre, en un instant de flammes, les chaleurs séculaires jour à jour thésaurisées.

Sur le sol pourpre, de longues feuilles serpentines d'un jaune métallique me semblaient les traits d'une écriture secrète, religieuse, d'un vieil orient. Elles formaient sensiblement ce mot sacré, d'origine océanienne, ATUA — Dieu —, le Taâta ou Takata ou Tathagata qui, à travers l'Inde, rayonna partout. Et je me remémorais, comme un conseil de mysticisme opportun dans ma belle solitude et dans ma belle pauvreté, ces paroles du Sage :

Aux yeux de Tathagata, les plus splendides magnificences des rois et de leurs ministres ne sont que du crachat et de la poussière;

A ses yeux, la pureté et l'impureté sont comme la danse des six nagas;

A ses yeux, la recherche de la voie de Buddha est semblable à des fleurs.

Dans la pirogue la femme rangeait quelques filets.

La ligne bleue de la mer était fréquemment rompue par le vert de la crête des lames retombant sur les brisants de corail.

Soir.

J'étais allé fumer une cigarette, sur le sable, au bord de la mer.

Le soleil, rapidement descendu sur l'horizon, se cachait à demi déjà derrière l'île Moréa, que j'avais à ma droite. Les oppositions de lumière découpaient nettement et fortement, en noir sur les ardeurs violettes du ciel, les montagnes, dont les arêtes dessinaient d'anciens châteaux crénelés.

Est-ce sans motifs que des visions féodales me poursuivent devant ces architectures naturelles? Là-bas, ce sommet a la forme d'un Ci-

mier gigantesque. Les flots, autour de lui, qui font le bruit d'une foule immense, ne l'atteindront jamais. Debout, parmi les splendeurs en ruines, le Cimier reste seul, protecteur ou témoin, voisin des cieux. Je sens qu'un regard caché plonge, du haut de cette tête, dans les eaux où fut engloutie la famille des vivants après qu'ils eurent commis le péché de la tête : et de la fissure vaste où serait la bouche je sens tomber l'ironie ou la pitié d'un sourire sur les eaux où dort le passé... . . . .

La nuit tomba vite. Moréa dormait.

Le silence! J'apprenais à connaître le silence d'une nuit tahitienne.

Je n'entendais que les battements de mon cœur dans le silence.

Mais les rayons de la lune, à travers les bambous également distants entre eux de ma case, venaient jouer jusque sur mon lit. Et ces clartés régulières me suggéraient l'idée d'un instrument de musique, le pipeau des Anciens, que les Maories connaissent et qu'ils nomment *vivo*. La lune et les bambous le dessinaient, exagéré : tel, c'est un instrument silencieux, tout le jour durant; la nuit, dans la mémoire et grâce à la lune, il redit au songeur les airs aimés. Je m'endormis à cette musique.

Entre le ciel et moi, rien, que le grand toit élevé, frêle, en feuilles de pandanus, où nichent les lézards.

J'étais bien loin de ces prisons, les maisons européennes!

Une case maorie ne retranche point l'homme de la vie, de l'espace, de l'infini...

Cependant, je me sentais, là, bien seul.

De part et d'autre, les habitants du district et moi, nous nous observions, et la distance, entre nous, restait entière.

Dès le surlendemain, j'avais épuisé mes provisions. Que faire ? Je m'étais imaginé qu'avec de l'argent je trouverais tout le nécessaire de la vie. Je m'étais trompé. Franchi le seuil de la ville, c'est à la nature qu'on doit s'adresser pour vivre, et elle est riche, elle est généreuse, elle ne refuse rien à qui va lui demander sa part des trésors dont elle a d'inépuisables réserves dans les arbres, dans la montagne, dans la mer. Mais il faut savoir grimper aux arbres élevés, il faut pouvoir aller dans la montagne et en revenir chargé de fardeaux pesants, savoir prendre le poisson, pouvoir plonger, arracher dans le fond de la mer le coquillage solidement attaché au caillou, — il faut savoir, il faut pouvoir !

J'étais donc, moi, le civilisé, singulièrement inférieur, dans la circonstance, aux sauvages. Et je les enviais. Je les regardais vivre, heureux, paisibles, autour de moi, sans plus d'effort qu'il n'est essentiel au quotidien des besoins, — sans le moindre souci de l'argent : à qui vendre, quand les biens de la nature sont à la portée de la main ?

Or, comme, assis, l'estomac vide, sur le seuil de ma case, je son-

geais tristement à ma situation, aux obstacles imprévus, peut-être insurmontables, que la nature crée, comme pour se défendre de lui, entre elle et celui qui vient de la civilisation, — j'aperçus un indigène qui gesticulait vers moi en criant. Les gestes, très expressifs, traduisaient les paroles, et je compris : mon voisin m'invitait à dîner. D'un signe de tête je refusai. Puis, également honteux, je crois, et d'avoir subi l'offre de l'aumône et de l'avoir refusée, je rentrai dans ma case.

Quelques minutes après, une petite fille déposait devant ma porte, sans rien dire, des légumes cuits et des fruits, proprement entourés de feuilles vertes, fraîches cueillies. J'avais faim. Sans rien dire non plus, j'acceptai.

Un peu plus tard, l'homme passa devant ma case, et, en souriant, sans s'arrêter, me dit, sur le ton interrogatif :

— *Païa ?*

Je devinais : « Es-tu satisfait ? »

Ce fut, entre ces sauvages et moi, le commencement de l'apprivoisement réciproque.

« Sauvages ! » Ce mot me venait inévitablement aux lèvres, quand je considérais ces êtres noirs, aux dents de cannibales. Déjà, pourtant, j'entrevoyais leur grâce réelle, étrange... Cette petite tête brune aux yeux placides, contre terre, sous des touffes de larges feuilles de giromon, ce petit enfant qui m'étudiait à mon insu, un matin, et qui s'enfuit quand mon regard rencontra le sien...

Comme eux pour moi, j'étais pour eux un objet d'observation, un motif d'étonnement ; l'inconnu de tous, l'ignorant de tout. Car je ne savais ni la langue, ni les usages, ni même l'industrie la plus initiale, la plus nécessaire. — Comme chacun d'eux pour moi, j'étais pour chacun d'eux un sauvage.

Et, d'eux et de moi, qui avait tort ?

J'essayais de travailler : notes et croquis de toutes sortes.

Mais le paysage, avec ses couleurs franches, violentes, m'éblouissait, m'aveuglait. J'étais toujours incertain, je cherchais, je cherchais...

C'était si simple, pourtant, de peindre comme je voyais, de mettre, sans tant de calcul, un rouge près d'un bleu ! Dans les ruisseaux, au bord de la mer, des formes dorées m'enchantaient : pourquoi hésitais-je à faire couler sur ma toile toute cette joie de soleil ? —

Ah ! vieilles routines d'Europe ! timidités d'expression de races dégénérées !

Pour m'initier au caractère si particulier d'un visage tahitien, je désirais depuis longtemps faire le portrait d'une de mes voisines, une jeune femme de pure extraction tahitienne.

Un jour, elle s'enhardit jusqu'à venir voir dans ma case des photographies de tableaux, dont j'avais tapissé un des murs de ma chambre. Elle regarda longuement, avec un intérêt tout spécial, *l'Olympia.*

— Qu'en penses-tu ? lui dis-je. (J'avais appris quelques mots de tahitien, depuis deux mois que je ne parlais plus le français.)

Ma voisine me répondit :

— Elle est très belle.

Je souris à cette réflexion et j'en fus ému. Avait-elle donc le sens du beau ? Mais que diraient d'elle les professeurs de l'Ecole des Beaux-Arts !

Elle ajouta tout à coup, après ce silence sensible qui préside à la déduction des pensées :

— C'est ta femme ?

— Oui.

Je fis ce mensonge ! Moi, le tané de la belle Olympia !

Pendant qu'elle examinait curieusement quelques compositions religieuses des Primitifs italiens, je me hâtai, sans qu'elle me vît, d'esquisser son portrait.

Elle s'en aperçut, fit une moue fâchée, dit nettement :

— *Aïta* (non) !

et se sauva.

Une heure après, elle était revenue, vêtue d'une belle robe, le tiaré à l'oreille. — Coquetterie ? Le plaisir de céder, parce qu'on le veut, après avoir résisté ? Ou le simple attrait, universel, du fruit défendu, se le fût-on interdit soi-même ? Ou, plus simple encore, le caprice, sans autre mobile, le pur caprice dont les Maories sont si coutumières ?

Je me mis sans retard au travail, sans retard et avec fièvre. J'avais conscience que mon examen de peintre comportait comme une prise de possession physique et morale du modèle, comme une sollicitation tacite, pressante, irrésistible.

Elle était peu jolie, selon nos règles d'esthétique.

Elle était belle.

Tous ses traits concertaient une harmonie raphaëlique par la rencontre des courbes, et sa bouche avait été modelée par un sculpteur qui sait mettre dans une seule ligne en mouvement toute la joie et toute la souffrance, mêlées.

Je travaillais en hâte, me doutant bien que cette volonté n'était pas fixe, en hâte et passionnément. Je frémissais de lire dans ces grands yeux tant de choses : la peur et le désir de l'inconnu ; la mélancolie de l'amertume, expérimentée, qui est au fond du plaisir ; et le sentiment d'une maîtrise de soi, *involontaire et souveraine.* De tels êtres, s'ils se donnent, semblent nous céder : c'est à eux-mêmes qu'ils cèdent. En eux réside une force contenue de surhumaine — ou peut-être de divinement animale essence.

Son front, très noble, appelait le mot révélateur d'Edgar Poe : « Il

n'y a pas de beauté parfaite sans une certaine singularité dans les proportions. »

Maintenant, je travaillais plus librement, mieux.

Mais ma solitude m'était à charge.

Je voyais bien des jeunes femmes, dans le district, bien des jeunes filles à l'air tranquille, de pures tahitiennes, et quelqu'une d'entre elles eût volontiers, peut-être, partagé ma vie.—Je n'osais les aborder. Elles m'intimidaient vraiment, avec leur regard assuré, la dignité de leur maintien, la fierté de leur allure.

Toutes, pourtant, veulent être « prises », prises, littéralement (*maü*, saisir), brutalement, sans un mot. Toutes ont le désir latent du viol : c'est par cet acte d'autorité du mâle, qui laisse à la volonté féminine sa pleine irresponsabilité — car, ainsi, elle n'a pas consenti — que l'amour durable doit commencer. Il se pourrait qu'il y eût un grand sens, au fond de cette violence, d'abord si révoltante. Il se pourrait aussi qu'elle eût son charme, sauvage. Et j'y rêvais bien ; mais je n'osais.

Et puis, on disait de plusieurs qu'elles étaient malades, malades de ce mal que les Européens apportent aux sauvages, comme un premier degré, sans doute, d'initiation à la vie civilisée...

Et quand les vieillards me disaient, en me montrant l'une d'elles :

— *Maü téra* (prends celle-ci),

je ne me sentais ni l'audace ni la confiance nécessaires.

Je fis savoir à Titi que je la recevrais avec plaisir.

Elle vint aussitôt.

L'essai me réussit mal, et je pus apprécier, à l'ennui que j'éprouvai dans la compagnie de cette femme habituée au luxe banal des fonctionnaires, quels réels progrès j'avais faits déjà dans la bonne Sauvagerie.

Au bout de quelques semaines, nous nous séparâmes pour toujours, Titi et moi.

De nouveau, seul.

VIVO (Fragments)

I

Souriant au soleil de rêve qui se lève,
Ce continent de fleurs dans ces flots de feux d'or,
Eden, Eldorado, Floride, Labrador,
Est-ce un pays qu'on pourrait voir, ou bien mon rêve ?

Est-ce des vivants vrais, qu'on pourrait voir, ceux-ci,
Nus et riant à deux au rire nu des choses,
Ces beaux êtres avec leur grâce grandiose,
Est-ce de vrais vivants, ou bien mon rêve aussi ?

O drapeau de soleil que l'océan déploie,
Triomphal dans les ciels splendides de midi,
Fleur des Iles, es-tu le Réel Paradis ?
O vaste fleur de faste ! O fleur de jeune joie !

2

Chante, vivo tahitien,
Chante la chanson du matin !
Chante gaîment, c'est chanter bien.

Ma vahiné, dans les bois,
Comme l'arbre frémissant,
Avec l'aube dans les bois
J'irai chanter en dansant.

Chante, vivo tahitien !

Puis, sur le bord de la mer,
Comme les flots agités,
Puis, sur le bord de la mer,
En dansant j'irai chanter.

Chante la chanson du matin !

Tu crois dormir et je vois
Tes yeux briller dans les fleurs,
Tu crois dormir et je vois
Tes dents luire sur les flots.

Chante gaîment, c'est chanter bien !

Viens ! je chanterai pour toi
Des chants clairs comme le jour.
Viens ! je danserai pour toi
La douce danse d'amour.

Chante, vivo tahitien !

A l'ombre des pandanus
Tu sais qu'il est bon d'aimer,
A l'ombre des pandanus
Et sur le bord de la mer.

3

Même la fleur de ses cheveux languit, et midi brûle
Sur la mer dont l'eau lasse et lente avec langueur ondule
Et miroite, et midi brûle dans les bois, et midi
Brûle dans les cases. Pas un souffle. L'air, engourdi,
Pesant, sec, est fait de chaleur condensée et solide.

Tout semble mort. L'Ile est déserte, comme le ciel, vide,
Et dès longtemps a cessé l'agitation du port.

Tout dort. Sauf le Soleil et ses chiens de flammes, tout dort.

Téhura dort, nue et seule sur sa couchette étroite.
Les fenêtres sont closes de rideaux, mais sa peau moite
S'étoile de points d'or fauve dans la demi-clarté.
Et Téhura dort, à l'abandon, avec volupté.

Soudain, elle tremble, frissonne et frémit tout entière :
L'Esprit des Morts veille ! Téhura sent sur ses paupières
Passer le vent de l'aile affreuse des Tupapaüs (1).

Puis le cauchemar s'évanouit et des songes doux
Conduisent la dormeuse à la porte crépusculaire
De la sieste. Elle entr'ouvre ses yeux : la fureur solaire
Est apaisée, on respire, on renaît — et Téhura
Se lève, et vers la vie et vers l'amour tend ses beaux bras.

LE CONTEUR PARLE

Mes voisins sont devenus pour moi presque des amis. Je m'habille, je mange comme eux. Quand je ne travaille pas, je partage leur vie d'indolence et de joie, traversée de brusques passages de gravité.

Le soir, au pied des buissons touffus que domine la tête échevelée des cocotiers, on se réunit par groupes où se mêlent les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants. Les uns sont de Tahiti, les autres des Tongas, d'autres encore des Marquises. Les tons mats de leurs corps font une belle harmonie avec le velours du feuillage, et de leurs poitrines cuivrées sortent de vibrantes mélodies qui s'atténuent en s'y heurtant au tronc rugueux des cocotiers. Ce sont les chants tahitiens, les *iménés*. Une femme commence : sa voix s'élève, comme un vol d'oiseau, et de la première note atteint aux cimes de la gamme, puis, par de fortes modulations, s'abaisse et remonte et définitivement plane, tandis qu'autour de celle-ci les voix des autres femmes à leur tour s'envolent, pour ainsi dire, et la suivent, et l'accompagnent, fidèlement. Enfin, tous les hommes, par un cri guttural et barbare, un seul, terminent un accord dans la tonique.

Quelques fois, pour chanter et pour causer, on s'assemble dans une sorte de case commune. On débute alors par une prière ; un vieillard la récite d'abord, consciencieusement, et toute l'assistance la reprend en refrain. Puis on chante, ou bien on conte des histoires pour rire. Le thème de ces récits est très ténu, presque insaisissable ;

(1) Esprits incubes et saccubes.

ce sont les détails brodés sur cette trame, subtile par sa naïveté même, qui amusent.

Plus rarement, on disserte sur des questions sérieuses, on fait des propositions sages.

Voici celle que j'entendis, un soir, et qui ne laissa pas de me surprendre :

— Dans notre village, disait un vieillard, on voit, par-ci par-là, des maisons qui tombent en ruines, des murs délabrés, des toits pourris, entr'ouverts, où l'eau pénètre quand, par hasard, il pleut. Pourquoi ? Tout le monde a le droit d'être abrité. Ce n'est pas le bois, ce n'est pas le feuillage qui manquent pour confectionner des toitures. Je propose que nous mettions notre travail en commun pour construire des cases spacieuses et solides à la place de celles qui sont devenues inhabitables. Nous y donnerons tous successivement la main.

Tous les assistants, sans exception, applaudirent :

— Cela est bien !

Et la motion du vieillard fut votée à l'unanimité.

« Voilà — pensai-je en rentrant, ce soir-là, chez moi — un peuple prudent et bon.

Mais, le lendemain, comme j'allais aux informations, m'enquérant d'un commencement d'exécution des travaux décidés la veille, je m'aperçus que personne n'y pensait plus. La vie quotidienne avait repris son cours, et les cases signalées par le sage conseilleur restaient en ruines comme devant.

A mes questions on ne répondit que par des sourires évasifs.

Pourtant, le froncement des sourcils soulignait de significatives lignes ces vastes fronts rêveurs.

Je me retirai, plein de pensées en désordre, mais avec le sentiment que je recevais de mes sauvages une grande leçon. Certes, on avait eu raison d'applaudir à la proposition du vieillard. Peut-être avait-on raison aussi de ne point donner de suites à la résolution prise.

Pourquoi travailler ? Les Dieux sont là, qui prodiguent à leurs fidèles les biens de la nature.

— *Demain ?*

— *Peut-être !* et, quoi qu'il arrive, le soleil se lèvera demain comme il s'est levé aujourd'hui, bienfaisant et serein.

Est-ce là de l'insouciance, de la légèreté, de la versatilité ? Serait-ce — qui sait ! — de la plus profonde philosophie ? — Prends garde au luxe ! Prends garde d'en contracter le goût et le besoin sous prétexte de prévoyance...

La vie se fait meilleure chaque jour.

J'ai fini par comprendre assez bien la langue maorie, je la parlerai bientôt sans difficulté.

Mes voisins — trois, très proches, et les autres, nombreux, de distance en distance — me regardent comme des leurs.

Au contact perpétuel du caillou, mes pieds se sont durcis, familiarisés au sol. Mon corps, presque constamment nu, ne souffre plus du soleil.

La civilisation s'en va de moi, peu à peu.

Je commence à penser simplement, à n'avoir que peu de haine pour mon prochain, — mieux : à l'aimer.

J'ai toutes les jouissances de la vie libre — animale et humaine. J'échappe au factice, à la convention, à l'habitude. J'entre dans le vrai, dans la nature. Avec la certitude d'un jour pareil au jour présent, aussi libre, aussi beau, la paix descend en moi, je me développe normalement et je n'ai plus de préoccupations vaines.

Un ami m'est venu.

Il m'est venu de lui-même, et je puis avoir, ICI, la certitude qu'il n'a obéi, en venant à moi, à aucun bas mobile d'intérêt.

C'est un de mes voisins, un jeune homme très simple et très beau.

Mes images coloriées, mes travaux dans le bois l'ont intrigué, mes réponses à ses questions l'ont instruit. Pas un jour qu'il ne vienne me regarder peindre ou sculpter.

Et le soir, quand je me reposais de ma journée, nous causions. Il me faisait des questions de jeune sauvage curieux des choses européennes, surtout des choses de l'amour, et plus d'une fois ses questions m'embarrassèrent.

Mais ses réponses étaient bien plus naïves encore que ses questions.

Un jour, je lui mis dans les mains mes outils et un morceau de bois : je voulais qu'il s'essayât à sculpter. Interloqué, il me considéra d'abord en silence, puis il me rendit le bois et les outils en me disant, avec simplicité, avec sincérité, que, moi, je n'étais pas comme tout le monde, que je faisais des choses dont les autres hommes étaient incapables, que j'étais *utile aux autres*...

Je crois bien que Jotéfa est le premier homme au monde qui m'ait tenu ce langage, — ce langage de sauvage ou d'enfant, car il faut être l'un des deux, n'est-ce pas, pour s'imaginer qu'un artiste soit — un *homme utile*.

Il arriva que j'eus besoin, pour mes projets de sculpture, d'un arbre de bois de rose. Je voulais un fût plein et large.

Je consultai Jotéfa.

— Il faut aller dans la montagne, me dit-il. Je connais, à un certain endroit, plusieurs beaux arbres. Si tu veux, je te conduirai. Nous abattrons l'arbre qui te plaira et nous l'apporterons à nous deux.

Nous partîmes de bon matin.

Les sentiers indiens, à Tahiti, sont assez difficiles pour un Européen, et *aller dans la montagne* exige, même des naturels, un effort auquel ils ne se décident pas sans nécessité.

Entre deux montagnes qu'on ne pourrait gravir, deux hautes et

droites murailles de basalte, se creuse une fissure où serpente l'eau entre des blocs de rochers. Les infiltrations ont détaché des flancs de la montagne ces blocs pour livrer passage à une source ; la source, en devenant ruisseau, les a poussés, cahotés, puis entreposés un peu plus loin : le ruisseau les y reprendra, plus tard, quand il se fera torrent, et les roulera, les charriera jusqu'à la mer. De chaque côté de ce ruisseau, fréquemment accidenté de véritables cascades, un semblant de chemin parmi des arbres pêle-mêle, arbres à pain, arbres de fer, pandanus, bouraos, cocotiers, goyaviers, fougères monstrueuses, toute une végétation folle et s'encourageant toujours davantage, s'emmêlant, se nouant, en un fouillis toujours plus inextricable à mesure qu'on remonte vers le centre de l'île.

Nous allions, tous les deux nus, avec le paréo blanc et bleu à la ceinture, la hache à la main, traversant maintes fois le ruisseau pour profiter d'un bout de sentier que mon guide semblait percevoir par l'odorat plutôt que par la vue, tant les herbes, les feuilles et les fleurs, en s'emparant de l'espace, jetaient sur le sol de splendide confusion.

Le silence était complet, en dépit du bruit plaintif de l'eau sous les rochers, un bruit monotone, une plainte si douce, si faible, accompagnement du silence.

Et dans cette forêt, dans cette solitude, dans ce silence, nous étions deux, — lui, un tout jeune homme, et moi, presque un vieillard, l'âme défleurie de tant d'illusions, le corps lassé de tant d'efforts, et cette longue, et cette fatale hérédité des vices d'une société moralement et physiquement malade !

Il marchait devant moi, dans la souplesse animale de ses formes gracieuses d'androgyne. Je croyais voir en lui s'incarner, palpiter, vivre toute cette splendeur végétale dont nous étions investis. D'elle en lui, par lui, se dégageait, émanait un puissant parfum de beauté.

Etait-ce un homme qui marchait là, devant moi ? Etait-ce le naïf ami que m'avait donné l'attraction mutuelle du simple et du composé ? N'était-ce pas plutôt la Forêt elle-même, la Forêt vivante, sans sexe — et tentante ?

Chez ces peuplades nues, comme chez les animaux, la différence entre les sexes est bien moins accentuée que dans nos climats. Grâce à nos artifices de ceintures et de corsets, nous avons réussi à faire de la femme un être artificiel, une anomalie que la nature elle-même, docile aux lois de l'hérédité, nous aide, sur le tard des races, à compliquer, à étioler, et que nous maintenons avec soin dans un état de faiblesse nerveuse et d'infériorité musculaire, en lui épargnant les fatigues, c'est-à-dire les occasions de développement. Ainsi modelées sur un bizarre idéal de gracilité — auquel nous restons, quant à nous, pratiquement, étrangers — nos femmes n'ont plus rien de commun avec nous, ce qui ne va peut-être pas sans de graves inconvénients moraux et sociaux.

A Tahiti, l'air de la mer et de la forêt fortifie tous les poumons, élargit toutes les épaules, toutes les hanches, et les rayons du soleil

et les graviers de la plage n'épargnent pas plus les femmes que les hommes. Ils font ensemble les mêmes travaux, avec la même activité ou la même indolence. Quelque chose de viril est en elles, et, en eux, quelque chose de féminin.

Cette ressemblance des sexes facilite leurs relations, et la nudité perpétuelle, en écartant des esprits la préoccupation dangereuse du mystère, le prix qu'il prête aux « hasards heureux » et ces couleurs furtives ou sadiques de l'amour chez les civilisés, donne aux mœurs une innocence naturelle, une parfaite pureté. L'homme et la femme, étant des camarades, des amis autant que des amants, sont presque sans cesse, pour la peine comme pour le plaisir, associés, et la notion du vice leur est interdite.

Pourquoi, et par cette atténuation même des différences sexuelles, dans l'ivresse des lumières et des parfums, s'évoquait-elle tout à coup chez un vieux civilisé, cette notion redoutable, avec le prestige du nouveau, de l'inconnu ?

La fièvre me battait les tempes et mes genoux fléchissaient.

Mais le sentier était fini ; pour traverser le ruisseau, mon compagnon se détourna, et, dans ce mouvement, me présenta la poitrine : l'androgyne avait disparu. C'était bien un jeune homme qui marchait devant moi, et ses yeux calmes avaient la limpide clarté des eaux.

La paix rentra aussitôt en moi..

Nous fîmes halte, un instant, et j'éprouvai une jouissance infinie, une jouissance de l'esprit plutôt que des sens, à me plonger dans l'eau fraîche du ruisseau.

— *Toë toë* (c'est froid), me dit Jotéfa.

— Oh non ! répondis-je.

Et cette exclamation qui, dans une pensée, correspondait, pour la conclure, à la lutte que je venais de livrer en moi-même contre toute une civilisation pervertie, au sursaut révolté de l'âme qui choisit entre la vérité et le mensonge, éveilla dans la forêt de sonores échos. Et je me dis que la Nature m'avait vu lutter, qu'elle m'entendait, qu'elle me comprenait : maintenant, à mon cri de victoire elle répondait avec sa grande voix qu'elle voulait bien, après l'épreuve, m'accueillir au rang de ses enfants.

Nous reprîmes notre route, et je m'enfonçai vivement dans le fourré, vivement et passionnément, comme si j'eusse espéré ainsi pénétrer au cœur même de cette immense nature maternelle et me confondre avec ses éléments vivants.

Mon compagnon allait toujours son pas égal, les yeux toujours tranquilles. Il n'avait rien soupçonné, je portais seul le fardeau d'une mauvaise pensée.

Nous arrivions au but.

Les murs escarpés de la montagne s'étaient peu à peu évasés, et, derrière un rideau d'arbres profond, s'étendait une sorte de plateau,

bien caché, mais Jotéfa connaissait l'endroit et m'y avait conduit avec une étonnante certitude.

Une dizaine d'arbres de bois de rose étendaient là leurs vastes ramures.

Nous attaquâmes à la hache le plus beau de tous, et il fallut le sacrifier tout entier pour lui dérober une branche convenable à mon projet.

Je frappais avec joie, je m'ensanglantais les mains avec la rage heureuse, l'intense plaisir d'assouvir en moi je ne sais quelle divine brutalité. Ce n'est pas sur l'arbre que je frappais, ce n'est pas lui que je pensais abattre. Et pourtant j'aurais volontiers écouté chanter ma hache sur d'autres troncs encore quand celui-ci fut à terre.

Et voici ce que je croyais entendre ma hache me dire dans la cadence des coups retentissants :

Coupe par le pied la Forêt tout entière !
Détruis toute la Forêt du Mal,
Dont les semences furent jetées en toi par des souffles de mort, jadis !
Détruis en toi l'amour de Toi-même!
Détruis et arrache le mal, comme, en automne, on coupe avec la main la fleur du lotus.

Oui, bien détruit, bien fini, bien mort, désormais, le vieux civilisé. Je renaissais, — ou plutôt en moi prenait vie un autre homme, un autre, pur et fort.

Cet assaut cruel serait le suprême adieu de la civilisation : du mal. Et ce dernier témoignage des instincts dépravés qui sommeillent au fond de toutes les âmes décadentes exaltait, par le contraste, jusqu'à la sensation d'une volupté inouïe, la simplicité saine de la vie dont j'avais fait, déjà, l'apprentissage. L'épreuve intérieure serait celle de la maîtrise. Je respirais avidement la pureté splendide de la lumière. Un autre homme, oui : j'étais dès lors un bon sauvage, un vrai Maorie.

Et nous nous en retournâmes, Jotéfa et moi, à Mataïéa, péniblement et paisiblement, portant notre lourd poids de rose : *noa noa!*

Le soleil n'était pas encore couché quand nous arrivâmes devant ma case, bien fatigués.

Jotéfa me dit :

— *Païa?*

Je lui répondis :

— Oui !

Et dans le fond de mon cœur, je me répétai pour moi-même :

— Oui !

Je n'ai pas donné un coup de ciseau dans cette branche de bois de rose sans respirer, chaque fois plus fort, le parfum de la victoire et du rajeunissement : *noa noa!*

Par la vallée du Punaru — la grande fissure qui divise Tahiti en deux parts — on parvient au plateau de Tamanoü. De là, on peut voir le Diadème, l'Oroféna, l'Aroraï, — le centre de l'Ile.

On m'en avait parlé bien souvent comme d'un lieu merveilleux, et je formai le projet d'aller seul, y passer quelques jours.

— Mais, la nuit, que feras-tu ?

— Tu seras tourmenté par les Tupapaüs !

— Il n'est pas bon d'aller déranger les Esprits de la montagne... Il faut que tu sois fou !

Je l'étais probablement, en effet, car cette inquiète sollicitude de mes amis tahitiens ne faisait que surexciter ma curiosité.

Avant l'aube, une nuit, je m'orientai donc vers l'Aroraï.

Près de deux heures durant, je pus suivre un sentier qui longeait la rivière de Punaru. Mais ensuite, je fus, à plusieurs reprises, obligé de traverser la rivière. De chaque côté, les murailles de la montagne s'élevaient, toutes droites, appuyées jusqu'au milieu de l'eau, comme sur des contre-forts, sur d'énormes quartiers de rochers.

Force me fut, en définitive, de continuer mon voyage en pleine rivière. J'avais de l'eau tantôt jusqu'aux genoux, tantôt jusqu'aux épaules.

Entre les deux murailles, qui, d'en bas, m'apparaissaient étonnamment hautes et très resserrées à leur sommet, le soleil, en plein jour, pointait à peine. A midi, dans le ciel ardemment bleu, je distinguai le scintillement des étoiles.

Vers cinq heures, le jour baissant, je commençais à me préoccuper de l'endroit où je passerais la nuit, quand j'aperçus, à droite, un hectare de terrain presque plat, où poussaient pêle-mêle les fougères, les bananiers sauvages et les bouraos. J'eus la chance de trouver quelques bananes mûres. A la hâte, je fis un peu de bois pour les cuire et ce fut mon repas.

Puis, tant bien que mal, au pied d'un arbre sur les basses branches duquel j'avais entrelacé des feuilles de bananier pour m'abriter en cas de pluie, je me couchai.

Il faisait froid et ma traversée dans l'eau me laissait grelottant.

Je dormis mal.

Mais je savais que l'aube ne tarderait pas et que je n'avais rien à craindre des hommes ni des animaux. Il n'y a ni carnassiers ni reptiles, à Tahiti. Les seuls « fauves » de l'Ile sont des porcs qui, lâchés dans la forêt, s'y sont multipliés en pleine sauvagerie. Tout au plus pouvais-je craindre qu'ils vinssent m'écorcher les jambes ; je passai à mon poignet la corde de ma hache.

La nuit était profonde. Impossible de rien distinguer, sauf, tout près de ma tête, une sorte de poussière phosphorescente qui m'intriguait singulièrement. Je souris en pensant aux contes des Maories sur les Tupapaüs, ces esprits méchants qui s'éveillent avec les ténèbres

pour tourmenter les hommes endormis. Leur capitale est au cœur de la montagne, que la forêt environne d'éternelles ombres. Là, ils pullulent, et leurs légions s'accroissent sans cesse des esprits de tous les morts. Malheur au vivant qui se risque dans les lieux infestés par les démons !...

Et j'étais ce téméraire.

Aussi mes rêves furent-ils assez agités.

J'ai su, depuis, que cette poussière lumineuse émane de petits champignons d'une espèce particulière ; ils poussent, dans les endroits humides, sur les branches mortes, comme celles qui m'avaient servi à faire du feu.

Le lendemain, au petit jour, je me remettais en route.

La rivière, de plus en plus accidentée, ruisseau, torrent, cascade, dessinait des sinuosités étrangement capricieuses et semblait parfois revenir sur elle-même. Le sentier me manquait sans cesse, et c'était souvent des mains qu'il fallait m'aider pour avancer, passant de branche en branche à la force des poignets en touchant à peine et rarement le sol.

Du fond de l'eau, des écrevisses d'une taille extraordinaire me regardaient, semblant me dire : Que viens-tu faire ici ? — et des anguilles séculaires fuyaient à mon approche.

Tout à coup, à un détour brusque, j'aperçus, dressée contre la paroi du rocher qu'elle caressait, plutôt qu'elle ne s'y retenait, des deux mains, une jeune fille, nue. Elle buvait à une source qui jaillissait silencieusement de très haut dans les pierres. Quand elle eut fini de boire, lâchant le rocher, elle prit de l'eau dans ses mains, et se la fit couler entre les seins. Puis — je n'avais pourtant fait aucun bruit — comme une antilope peureuse qui, d'instinct, devine, évente l'étranger, elle pencha la tête, scrutant le fourré où je me tenais immobile. Mon regard ne rencontra pas le sien. A peine m'eut-elle aperçu qu'aussitôt elle plongea, en criant ce mot :

— *Taïhae* (féroce) !

Précipitamment je regardai dans la rivière : personne, rien — qu'une énorme anguille qui serpentait entre les petits cailloux du fond.

Non sans difficulté ni fatigue, je parvins enfin tout près de l'Aroraï, le sommet de l'Ile, la montagne formidable et sacrée.

C'était le soir, la lune se levait, et, en la regardant qui enveloppait mollement de ses lueurs légères le front rude du mont, je me rappelai la fameuse légende :

Paraü Hina Téfatou (Hina disait à Téfatou)...

La légende très ancienne que les jeunes filles récitent volontiers, le soir, à la veillée, et à laquelle pour théâtre elles assignent le lieu même où j'étais.

Et je crus voir :

Une tête puissante d'homme divin, la tête du héros à qui la Nature a conféré l'orgueil conscient de toutes ses forces, un glorieux visage de géant, brisant les dernières lignes de l'horizon et comme au seuil du monde : une femme caressante et faible saisit doucement le Dieu aux cheveux et lui parle :

— Faites revivre l'homme quand il sera mort...

Et les lèvres courroucées, mais non cruelles, du Dieu vont s'ouvrir pour répondre :

— L'homme mourra.

PAPÉMOË

I

Source tahitienne! Eau lustrale! Eau divine!

Source de vérité, ton éclat m'illumine.
Source de volupté, tes conseils sont les vrais.
Je t'écoute, et ta voix m'enseigne les Secrets,
Source mystérieuse, eau divine, eau lustrale!

Voici que sur tes bords l'antique pastorale
Refleurit, libre et calme et gaie. — O je boirai,
Pour purifier mon cœur, à ton flot sacré,
Et puis j'y veux laver mes mains, mon front, mes lèvres
Pour les guérir du feu des maléfiques fièvres,
Et j'y veux laver mes yeux pour qu'ils puissent voir
La vie ancienne réfléchie en ton miroir,
La vie humaine au plein soleil épanouie,
La vie heureuse, la vie humaine, la Vie!
Voici! — Par groupes et par couples, librement,
Groupes rieurs, couples graves, d'amis, d'amants,
Foulant de pas égaux et lents l'herbe odorante,
Ils vont, foyers vivants de lumière vibrante
Et fastueusement vêtus de seul soleil;
A la Source, qui rit son frais rire vermeil
Et s'enivre d'être claire comme la joie,
Baigner leurs corps où l'or pourpre du sang flamboie.
Du seuil des cases, les ancêtres fiers et doux,
Aïeules tenant des enfants sur leurs genoux,
Et les pères dont l'œil est plein de flamme encore,
Président à ce rite d'amour et d'aurore.

Et l'aurore médite au front du Dieu pensif,

Solidement assis dans son orgueil massif,
Majestueux monceau de siècles et de pierres
Qui dresse à l'horizon son horreur familière
Pour rappeler à l'homme aisément oublieux
Qu'il se souvienne de faire leur part aux Dieux
Et leur offre à cueillir la fleur de son extase :
Car cette ardeur inextinguible qui l'embrase
Lui vient d'Eux et vers Eux doit reprendre son cours
Afin qu'ils fassent grâce à la suite des jours
Et ne démentent pas leur ancienne Parole.
Ainsi l'aurore sur le front dur de l'Idole
Inscrit en s'y jouant l'éternelle leçon : —
Si de ton propre sang libéral échanson
Tu nous le verses dans la coupe de tes veines,
Le vin débordera toujours la coupe pleine
Et ta gloire sera le prix de ta vertu;
Il tarira dans ton cœur avare, si tu
Refuses de payer la rançon légitime. —
Et soudain, pour marquer la prochaine victime,
Des yeux creux de l'Idole un éclair jaillissant,
Rouge, frappe à la tête et couronne de sang
Un jeune homme, entre tous le plus beau. Il frissonne
Dans la lumière qui maintenant l'environne,
Il se lève — et tous voient de son front, de son cœur
Rayonner les feux du soleil intérieur
Qui dans l'intime orgueil du juste le désigne
Avant qu'un Dieu le montre et le proclame digne.
Et de la tête lumineuse du Témoin
Sur la plaine et la mer et les Iles, au loin,
Jusqu'au fond des Sept Cieux tumultueux naguère,
A l'infini se réfléchit l'âme en lumière
Qui, demain, hors du nombre et du temps, vibrera
Dans le midi profond des yeux de Taora.

Et tous les vivants sur cette grande figure
Admirent la splendeur de leur gloire future,
Et la nécessité heureuse de la mort
Exalte la joie et l'amour au sein des forts :
L'élu est acclamé, l'Idole est saluée,
Puis une extase tendre et du ciel influée
Jette aux bras des amants les amantes, tandis
Que l'âme élémentaire de ce paradis,
La Fontaine Voluptueuse et Véridique,
Chante aux Dieux immortels son éternel cantique.

Iméné ! C'est partout l'odeur et la couleur

Du sang! C'est partout la beauté du sang vainqueur!
C'est lui qu'on voit, c'est lui qu'on sent, c'est lui qu'on touche,
C'est lui qui rit dans les blessures et les bouches,
Impatient d'agir, réjoui de s'offrir,
Ivre de sacrifice autant que de plaisir, —
Et ses effluves font sur la nature comme
Un rideau pourpré qu'elle tient des mains de l'homme :
C'est partout la couleur du sang qui fuse et luit!
Il arrose la terre et saigne dans les fruits.
Il décore la mer et c'est lui qui s'allume
Aux roses des coraux épanouis d'écume.
Et son odeur, avec la sieste, avec le soir,
De la fontaine où les femmes viennent s'asseoir,
Ceignant les plis de fraîcheur autour de leurs hanches,
S'exhale et largement dans la brise s'épanche
Et se mêle aux senteurs amères du santal.

2

O nouvelle beauté de l'Autrefois vital!
O sur ce bord de l'infini marchant sans peine,
Simple, vivre la vie ancienne, heureuse, humaine!
O libre, sans souci de demain et d'hier,
Se donner! Se donner comme l'eau, comme l'air!
Mirer le monde en soi! Rayonner dans les choses!
Avoir pour âme l'âme héroïque des roses!

Ah, Source d'Autrefois qui chantes, je t'entends,
Source Mystérieuse, eau divine des temps,
Et maintenant que sur la plaine et sur mon âme
L'arbre maudit ne verse plus son ombre infâme
De désirs, de regrets, de remords, — d'occident,
Je viens à toi, l'esprit calmé, le cœur ardent,
Déjà riche de tes bienfaits, Mère, Nature,
Pour t'offrir fièrement l'âme que tu fis pure
Et franche de tous les mensonges : donne-moi
Asile au Jardin clair du Nouvel Autrefois,
Dans la patrie où j'ai choisi ma destinée,
Où j'ai vécu, où cette âme réelle est née,
Où, dans la vérité et dans la volupté,
Tout est beauté — tout est bonté — tout est clarté.

PAUL GAUGUIN ET CHARLES MORICE

Morituri

(ESSAI SUR LE GÉNIE)

I

Les lettres et les arts sont des produits du génie, du talent. Qu'est-ce au juste, les forces mystérieuses qui sont en jeu ici, que plusieurs veulent nier tout à fait et que d'autres prétendent être une sorte de névrose, de folie?

Dans le monde animal on peut remarquer deux types d'êtres, quant à leur mode d'existence : le type solitaire et le type social. Le représentant le plus parfait du premier, c'est l'araignée. cet individualiste si absolu qu'il ne peut même supporter sa femelle. Au même type appartiennent aussi les grands rapaces : l'aigle, le lion, le tigre, etc., qui vivent par paires, le mâle avec la femelle, pour un temps plus ou moins long. Tous ces animaux luttent pour l'existence chacun à son propre compte; ils doivent donc s'adapter à toutes les conditions possibles de l'existence : leur corps, leurs sens, leur intelligence et leur volonté se développent parallèlement et en même temps. Le développement de leurs facultés doit s'accomplir d'une façon harmonique dans leur être tout entier, puisque chaque individu qui se montre plus faible que les autres, sous n'importe quel rapport, a moins de chances de survivre dans la lutte pour l'existence. Ainsi ce sont les individus les plus parfaits qui seuls conservent la vie, et le progrès biologique est ainsi assuré. Car en quoi ce progrès consiste-t-il? Si l'on jette un coup-d'œil sur les espèces animales, depuis les plus inférieures jusqu'à l'homme, on peut remarquer qu'un être donné occupe un degré plus ou moins élevé dans l'échelle de l'évolution, suivant qu'il possède plus ou moins d'organes et de fonctions distincts.

Le second type d'existence, à savoir celui de l'animal vivant en société, est représenté par les ruches, les fourmilières, les animaux vivant en troupes et par les sociétés humaines. Le développement de ces communautés tient à ce que la solidarité, la dépendance de chaque membre à l'égard des autres, grandit sans cesse; chacun d'eux se spécialise de plus en plus dans une occupation distincte, ainsi la division du travail social va-t-elle sans cesse en augmentant. Dans ces conditions, peuvent rester dans la vie non les individus qui sont les plus parfaits, les plus complètement, développés, mais ceux qui au contraire sont les moins bien constitués et les plus imparfaitement développés. L'exemple des ruches et des fourmilières démontre que la vie sociale a une tendance à faire persister les individus les plus imparfaits et les plus difformes. La même chose a lieu dans les sociétés humaines, de sorte que le développement biologique et personnel est arrêté par le développement social. Et si dans le troupeau apparaît un individu bien développé dans toutes ses facultés, qui représente le mieux son espèce ou pourrait contribuer à la production d'une espèce supérieure, il est exterminé par la masse trop bien solidarisée.

La solidarité et la dépendance croissantes des membres d'un troupeau donné tendent au nivellement et à la stéréotypation des types biologiques donnés; la division du travail, à un développement trop spécial et par conséquent rétrograde des individus.

Mais envisageons le côté psychologique de la question, qui nous intéresse directement. La division du travail social disperse les traits caractéristiques d'une race donnée sur ses représentants pris individuellement d'après leurs professions; mais ils se concentrent de nouveau, comme dans un foyer commun, dans l'âme de l'homme de génie qui naîtra au sein de cette race. C'est là une vérité qui a obtenu droit de cité dans la critique, à tel point qu'un bon critique peut entreprendre de reproduire, d'après une œuvre de génie quelconque, non seulement l'âme de l'artiste, mais aussi celle de la nation et de la race à laquelle il appartient. Quand un paysan, un peintre, un prêtre, un musicien, un gentilhomme, un marchand, etc., vivant chacun dans sa propre sphère, sont de moins en moins en état de se comprendre les uns les autres, un Balzac, par exemple, a fort bien compris et dépeint tous ces différents types sociaux dans sa *Comédie Humaine*. Il faut encore ajouter qu'entre « comprendre » et « exécuter », il n'existe qu'une différence quantitative, et non pas qualitative : l'intelligence et la volonté ne sont que deux modes différents servant à exprimer les mêmes déterminations cérébrales. Toute pensée est un commencement d'exécution et tend à se manifester par des mouvements extérieurs. Ce n'est que le développement social qui a creusé entre la pensée et l'action l'abîme qui existe actuellement entre eux. Et Balzac, qui pouvait comprendre psychologiquement tous les différents types de la société humaine, possédait par là même, d'une façon embryonnaire tout au moins, les capacités de tous. De même un Pouchkine, un Hugo, un Schiller sont les personnifications les plus parfaites des races et des peuples qui leur ont donné le jour et dont l'âme se reflète dans leurs œuvres comme dans le miroir le plus pur.

On pourrait nous répondre que le génie universel de gens comme Gœthe et Vinci peut être mis en doute : s'ils étaient des artistes et des penseurs de premier ordre, pourquoi n'ont-ils pas été des hommes d'action ? Cette objection nous paraît être un simple quiproquo : est-ce que la création d'une grande œuvre — théorie scientifique, poème, symphonie, tableau ou statue — n'exige pas un développement, une puissance de volonté au moins aussi considérable que celle d'un grand homme d'État dans le conseil des ministres ou d'un chef sur le champ de bataille ? Peuvent le nier ceux-là seuls qui ne savent pas ce qu'est le travail intellectuel et créateur. Une même force, une chute d'eau, par exemple, peut être employée soit à tourner des moulins, soit à éclairer des rues. La puissance de volonté doit se retrouver aussi bien chez Shakespeare que chez Napoléon ; la manifestation et l'expression de cette volonté seules sont différentes. Et cette différence, de son côté, fut probablement provoquée par des causes sociales. De ce que quelque grand artiste paraît dans sa vie peu actif, exté-

rieurement, nous concluons d'ordinaire qu'il est un homme sans volonté. Cela vient d'une fausse conception du terme volonté, qu'on s'est habitué à lier constamment à certaines manifestations pratiques. Mais revenons à notre point de départ. Nous avons vu que, dans la vie en société chez les animaux, la création de types biologiques supérieurs, c'est-à-dire d'individus plus riches en capacités, en organes et en fonctions, se trouve suspendue, mais que l'humanité n'est pas encore parvenue à ce point-là. De temps en temps apparaissent des individus qui présentent une véritable tendance à produire une espèce supérieure. Mais il ne faut pas s'y tromper : ces lueurs ne prouvent rien et ne conduisent à rien et les sociétés humaines ne pourront pas se libérer des lois de cette évolution de la société qui arrive à détruire les individus supérieurs, évolution qui n'est pas parvenue à son terme définitif, mais qui y tend avec une force irrésistible.

II

Le développement général des facultés ne constitue pas à lui seul le génie ; le génie se caractérise encore par une prodigieuse cérébration inconsciente, par un développement inouï de la pensée intuitive. Expliquons sa provenance. Si la pensée n'était que le produit de la vie sociale, comment se ferait-il que des êtres comme l'araignée ou le tigre, qui sont presque solitaires, la possèdent à un degré très élevé ? Cet exemple nous démontre qu'à côté de la solidarité et de la division du travail, il doit y avoir encore une autre source de la pensée, et cette autre source c'est la lutte et la jouissance de l'indépendance individuelle. Occupons-nous de chacune de ces sources de la pensée.

Qu'est-ce que la conscience? Une corruption des instincts et des réflexes. Quand nous sommes en bonne santé, nous ne nous souvenons même pas d'avoir des entrailles. Mais il suffit d'un arrêt dans les réflexes d'un des organes internes pour que nous devenions aussitôt conscients de sa position et de sa forme.

Les réflexes et les instincts doivent rencontrer un obstacle dans leurs fonctions pour qu'ils deviennent conscients. Or la vie sociale consiste justement dans une somme d'obstacles mis au fonctionnement de nos instincts naturels. Voici un homme qui a faim. Il voit du pain. Il tend la main — et rencontre la glace d'un magasin. Un autre est séduit par la vue d'un parc. Il voudrait s'y promener — et rencontre la palissade. La vie sociale est, à chaque pas, hérissée par toutes les interdictions du droit, de la morale, etc., qui sont des obstacles mis à nos instincts. Ils deviennent douloureux, conscients et, en s'adaptant aux phénomènes sociaux basés sur la division du travail, produisent la pensée logique, régulière qui se répète chez tout le monde de la même façon en passant chez tout le monde par les mêmes phases préparatoires de l'analyse et de la synthèse. Les différentes facultés de notre âme se différencient parallèlement à la différenciation sociale, — et dans ce cas on pourrait admettre, avec M. Gumplowicz, qu'il n'y a rien dans l'âme qui n'existât auparavant dans la

société. Ajoutons enfin que tout membre de la société développe plus particulièrement, grâce à la spécialisation, une certaine faculté de son âme, que chacun est dépendant des autres, et que tous ensemble constituent un organisme inséparable : c'est ainsi que se développent les sentiments de la sympathie.

Prenons maintenant un représentant non de la vie sociale, mais de la vie solitaire : une araignée ou un tigre. Au lieu de la sympathie ou de l'indépendance, nous trouvons chez eux une haine ininterrompue pour leur entourage vivant et une lutte sans trève pour l'existence. Ne connaissant point la division du travail, ces animaux présentent une plénitude, un développement universel de toutes leurs fonctions. Enfin, ne vivant pas en société, ou du moins en société bien organisée, ils ne rencontrent pas d'obstacles dans le développement de leurs fonctions individuelles qui, ainsi, peuvent rester inconscientes et travaillent toutes ensemble en même temps. Il n'y a pas ici de ces processus lents et pénibles qui constituent la pensée logique et sociale. La nature, en tendant aux plus grandes fins au moyen de la plus faible dépense de force possible, ne se permet pas le luxe inutile de mettre en lumière le processus préparatoire de la pensée — elle ne nous donne que des résultats définitifs. La conscience ne facilite pas le fonctionnement de nos processus nerveux. Au contraire, elle les entrave. C'est ainsi que la marche serait un processus très pénible, si nous devions nous représenter à chaque pas quel muscle, quel os il s'agit de mettre en mouvement. La société met en lumière beaucoup de processus nerveux que la nature exécuterait en cachette et avec une complète perfection. Elle a une certaine pudeur dont la société la dépouille, mais non pas impunément. Après avoir dépassé certaines limites, l'accroissement de la conscience devient un processus morbide : c'est comme si nous nous rendions compte à tout moment de la position de notre cœur ou de notre foie, ce qui aboutirait à en gêner de plus en plus le bon fonctionnement.

D'un autre côté, il suffit de comparer les animaux d'espèces rapprochées et ne différant que par leur genre de vie, pour se convaincre que les sociables sont moins intelligents que les solitaires : prenons, par exemple, parmi les oiseaux, les poules ou les canards, d'un côté, et les éperviers de l'autre, et, parmi les mammifères, les herbivores, vaches, brebis, connues par leur stupidité, et, d'autre part, les rapaces : les tigres ou les lions. La solitude ou, en général, une vie en société peu développée est équivalente à la pure lutte pour l'existence, ce levier si puissant du développement physique, qui reste en même temps entier, complet et inconscient dans ses processus préparatoires, c'est-à-dire intuitifs. La vie sociale, au contraire, arrête la formation des types biologiques supérieurs et le développement harmonique de toutes les facultés de l'individu, elle tue l'intuition et produit par contre la pensée logique, consciente à chaque pas.

Remarquons enfin que tous ces traits — non-sociabilité, solitude, développement universel de l'être, intuition — caractérisent précisé-

ment le génie. Et il nous semble qu'on peut rattacher toute la théorie exposée ci-dessus au genre humain. Voici comment : Personne n'accepte plus, sérieusement, l'unité de la race humaine. Elle se compose de plusieurs espèces, — des races souvent plus éloignées les unes des autres que les espèces animales. Si, parmi ces dernières, celles qui sont souvent très rapprochées biologiquement peuvent différer fondamentalement, quant au mode de leur vie qui peut être sociale ou solitaire, pourquoi la même chose ne pourrait-elle pas avoir lieu pour le genre humain. Les origines de l'humanité sont entourées d'un brouillard épais que la science commence déjà à disperser. Or, il n'est pas nécessaire d'admettre que les hommes primitifs vivaient seulement par couples, ou par groupes contenant un mâle et plusieurs femelles (1), par analogie avec les mammifères supérieurs, comme le supposent certains savants ; mais peut-être, comme d'autres le pensent, vivaient-ils aussi dès l'origine en troupeaux plus ou moins nombreux (2). Selon toute probabilité les deux types de vie se trouvaient réalisés et existaient l'un à côté de l'autre, tout en menant une lutte ininterrompue, comme nous le voyons chez les autres mammifères.

C'est de cette seule façon qu'on peut comprendre les différences psychologiques existantes entre le génie et la foule et qu'on a toujours remarquées, dans l'humanité, entre les membres de la même société. Notamment, la race humaine qui vivait solitaire, par couples ou par très petits groupes composés d'un mâle et de plusieurs femelles — comme Darwin le suppose — dut être continuellement au feu de la lutte pour l'existence qui détruisait quiconque était plus faible ou moins capable : c'est ainsi que le progrès biologique fut assuré et que se formèrent des êtres biologiquement toujours supérieurs, doués d'une pensée de plus en plus intuitive, et de sentiments de plus en plus égoïstes. Dans d'autres groupes, par contre, qui menaient une vie sociale, les êtres supérieurs, développés d'une façon plus universelle quant à leurs facultés, ont été exterminés, car on ne laissait subsister que ceux qui, par leur pauvreté et unilatéralité savaient le mieux s'adapter aux besoins de la division du travail, et le mieux se développer suivant la pensée logique, consciente et sociale du grand nombre et suivant les sentiments de la communauté, basés sur la sympathie. Tel solitaire, en rencontrant un grand troupeau humain, était vaincu malgré sa supériorité biologique. Ou, si par hasard il était lui-même vainqueur, il devenait le chef du troupeau, sorcier, prêtre, poète, artiste ; il occupait toutes les situations, où sa pensée intuitive, universelle, héritée des ancêtres, devenait utile à la société ; c'est pourquoi il était toléré.

Telle nous paraît être la provenance du génie. Il est évident que l'influence de l'entourage social s'imprimait sur sa personnalité. La pensée logique, consciente le pénètre lui aussi, mais en chassant, en tuant l'intuition, l'activité inconsciente du cerveau. Celle-ci en effet

(1) Darwin : *Desc. of man.*

(2) Cette opinion est défendue par Bachofen, *Das Mutterrecht ;* Lewis H. Morgan, *Ancient society, etc. ;* Fr. Engels.

n'a dès lors plus occasion de paraître que par moment dans la vie quotidienne et dans les œuvres d'artistes de second ordre, tandis qu'elle se révèle par une inspiration puissante dans les grandes créations de la science et de l'art. Ajoutons que la pression sociale s'accomplit par la persécution, par la tendance à enchaîner ces êtres aux instincts errants, à une spécialité réglée d'avance et qu'elle mène ainsi à leur extinction, par dégénérescence, les grandes personnalités. Et le génie disparaît, petit à petit, mais en éclairant auparavant le monde par ces lueurs magnifiques, la poésie, l'art, la science. Le drame de la lutte des types caractérisés ci-dessus, qui se jouait brutalement dans les débuts de l'humanité, n'est point encore fini. Seulement les acteurs sont travestis de telle façon qu'il est difficile de les reconnaître, ils sont pleins de politesse et de civilité. Mais les armes qu'ils tiennent dans leurs mains sont empoisonnées, comme autrefois.

III

Le génie nous paraît être une survivance de l'individualiste fauve et rapace primitif qui vivait par famille monogame ou polygame à côté des grands troupeaux humains. Nous trouvons la confirmation de cette hypothèse dans toute l'organisation psychique du génie : dans son universalité, dans son intuition, dans son caractère solitaire et dans son égoïsme. Il est vrai qu'on peut indiquer des génies altruistes, comme le Christ, mais, ainsi que nous le démontrerons plus loin, ce fait ne contredit nullement notre hypothèse. Or comme aucune société ne peut tolérer de rapaces dans son sein, le génie est exterminé et disparaît absolument de la même façon que disparaissent les loups, les lions et les tigres dans les pays civilisés. Il est vrai que le processus d'extermination du génie se fait d'une façon moins brutale que celui des bêtes sauvages et qu'elle peut prendre des formes si bien masquées qu'on serait prêt à nier totalement son existence. Mais elle n'en existe pas moins. Cette extermination ne se fait pas à coup de massue ; son agent principal c'est toute la culture morale et sociale qui développe la solidarité entre les membres de la foule en vue de la lutte contre tous ses ennemis et qui spécialise et divise les occupations. Dans ces conditions le génie finit par être exterminé à la suite d'une série de générations. Ce drame se joue pendant de longues périodes, pendant des centaines, des milliers d'années, et il ne faut pas oublier que nous nous trouvons actuellement déjà devant des résultats très visibles, La dégénérescence du génie, constatée par la science, est le dernier acte d'une tragédie, après lequel qui sait si le spectacle historique ne serait pas terminé.

Derrière chaque homme de génie se trouve toute une série d'ancêtres qui lui sont identiques par l'âme et par le corps ; aussi traîne-t-il après lui toutes leurs acquisitions, toutes leurs plaies et toutes leurs déformations physiques et psychiques. A la lumière de la théorie de l'hérédité c'est un épi, périodiquement coupé par la mort, mais qui repousse continuellement. Or la pression sociale, qui, dans la vie d'un homme de génie

quelconque, peut être plus ou moins douce, a pu par contre sévir fortement sur ses ancêtres ; quant à lui il porte toutes les traces et toutes les conséquences des mutilations qui leur ont été faites. Pendant des milliers d'années la société a pesé sur ces races maudites, qui sortent des mains de la foule si maltraitées, si broyées, qu'elles ne produisent plus finalement que des fous, des idiots ou des fruits stériles, amenant la fin de la race. Quand vient cette stérilité le processus historique est définitivement clos. Le but auquel la société aspirait depuis des siècles est atteint : la race maudite des fauves, des rapaces est éteinte.

En réalité, la chose se présente de la manière suivante. Si l'on veut avoir une société composée de types anthropologiques moyens, mais bien habillés, bien nourris, intelligents, comme il faut et distingués — il faut ouvrir pour les types supérieurs et inférieurs des maisons de fous et des prisons. En effet il faut se représenter la société comme une grande armée ayant une avant-garde surhumaine, géniale et une arrière-garde animale. Or la société cherche à se libérer de cette arrière-garde de brutes et des criminels, ainsi que de cette avant-garde d'hommes de génie. Les premiers ne nous intéressent pas pour le moment ; quant à l'extermination des hommes de génie, elle se fait souvent aussi d'une façon productive. La foule en tire tout ce qu'elle peut : sentiment, pensée, etc., et les jette comme des citrons dont on a exprimé le jus dans la fosse de la folie et de la dégénérescence et c'est ainsi qu'en même temps se sont produites les formes idéales de la vie sociale. Arrêtons-nous sur cette question.

L'idéal ne tombe pas du ciel, il a une base toute réelle dans la tendance de la nature à produire des espèces supérieures par la force génésique. La société met des obstacles à cette force, l'endigue et la transforme en moralité, en beauté et en religion. Maudsley a remarqué que l'attrait sexuel est la base du développement des sentiments sociaux. Si on ôtait à l'homme l'instinct de procréation et tout ce qui en résulte intellectuellement, on arracherait de son existence toute poésie et peut-être toute idée morale. Krafft-Ebing considère la vie sexuelle comme le facteur le plus puissant de l'existence individuelle et sociale, l'impulsion la plus forte pour le déploiement des forces psychiques de l'individu, l'acquisition de la propriété, la fondation du foyer, l'inspiration des sentiments altruistes qui se manifestent d'abord pour une personne de l'autre sexe, ensuite pour les enfants et qui enfin s'étendent à toute la société humaine. Non seulement l'éthique, mais encore en grande partie l'esthétique et la religion sont — suivant le même auteur — la résultante du sens sexuel (1). En effet les liens rattachant les forces reproductrices et les forces artistiques ont déjà en partie été étudiées : la beauté est dans le monde des plantes et des animaux le produit de la sélection sexuelle ; par exemple les ornements naturels, les crinières, les plumages éclatants, les

(1) Krafft-Ebing : *Psychopathia sexualis*.

couleurs rayonnantes de fleurs, etc., de même les ornements extérieurs de l'homme.

« Le facteur sexuel — dit Krafft-Ebing — exerce une grande influence sur le développement du sens esthétique. Que seraient les beaux-arts et la poésie sans l'élément sexuel ? C'est l'amour sensuel qui donne cette chaleur d'imagination sans laquelle il n'y a pas de véritable œuvre d'art ; c'est à la flamme des sentiments sensuels que l'art puise son brûlant enthousiame. On comprend alors pourquoi les grands poètes et les grands artistes sont des natures sensuelles. Le monde de l'idéal s'ouvre quand le sens sexuel fait son apparition... Au moment du développement de la puberté, quand la réaction physiologique commence à se produire, les langueurs vagues, particulières à cette période, se manifestent par des tendances au sentimentalisme outré et à la mortification qui se développent jusqu'au *taedium vitae* ; souvent il s'y joint le désir de causer de la douleur à autrui, ce qui offre une analogie vague avec le phénomène de la connexité psychologique qui existe entre la volupté et la cruauté. » La puberté éveille le désir ardent d'exprimer, d'objectiver les nouveaux états d'âme. A côté de la poésie, c'est le mysticisme religieux qui apparaît. Les extases mystiques sont dans cet âge le plus fréquentes. La parenté du mysticisme avec le besoin sexuel est bien établi : la dévotion des femmes commence habituellement ou s'accroît à l'âge critique ; l'érotomanie dégénère souvent en mysticisme : rappelons seulement la légende de Don Juan qui de débauché devient moine ; le mysticisme va de pair avec la sensualité, non seulement dans les cultes de l'Orient, mais aussi dans la poésie, par exemple chez les romantiques, chez les symbolistes ou dans la musique de Wagner. M. Huysmans touche continuellement ces deux cordes et en tire ses meilleurs effets de beauté comme un dérivatif salutaire du penchant procréateur. Jusqu'à ce point la pression des formes sociales est un phénomène bon et désirable. Dans le mysticisme — surtout quand il dépasse certaines limites — nous avons des phénomènes indubitablement pathologiques. Il n'y a point de doute que nous n'ayons affaire ici avec la corruption du penchant sexuel. Krafft-Ebing, Tarnowsky et d'autres psychiâtres considérèrent le mysticisme tout simplement comme un « équivalent clinique » du même penchant. Or, la pression sociale devait s'exercer de la façon la plus puissante sur les individus biologiquement supérieurs et ce sont eux qu'elle devait faire dégénérer le plus profondément. C'étaient les meilleurs étalons humains qui devaient tomber dans la morbidité. Les mystiques peuvent servir de confirmation à notre théorie. Ce sont habituellement des individualistes et des solitaires. Mais ce qui est la chose la plus caractéristique c'est que, dans leurs rêves, ils tendent habituellement à la réunion de l'âme (élément féminin) avec Dieu (élément masculin).

Krafft-Ebing considère les grands poètes et les artistes comme des natures sensuelles. On peut en dire autant des hommes de génie en

général. En effet, quand nous lisons la biographie d'hommes comme Gœthe, Heine, Byron, César, Napoléon, nous sommes frappés par leur sensualité de satyres. En imprimant à ces hommes cette folie amoureuse la nature tend au perfectionnement de l'espèce. C'est la société qui en mettant un obstacle à leurs instincts les dirige d'un autre côté, en transformant la forme générique en poésie, moralité, religion... Le génie lui-même, grâce à cette culture forcée, est épuisé comme un cierge brûlé des deux bouts et finit dans la descendance par la stérilité.

Le génie est la survivance de l'homme primitif qui errait avec une ou plusieurs femelles en dehors du troupeau humain, ou tentait d'établir son pouvoir sur ce troupeau. L'influence de l'hérédité est si puissante que maintenant après plusieurs cent milleans, la nature du génie est restée immuable. Il reste un fauve magnifique, dans le genre de César Borgia et de Byron, aux instincts grandioses qui sont en lutte continuelle avec la foule. Ou si cette foule arrive à leur imposer ses entraves en leur inculquant ses principes moraux par l'éducation, par l'exemple, par la peur de l'opinion publique, alors ces instincts se corrompent et dégénèrent en pessimisme (Schopenhauer), en mysticisme et en altruisme maladif (le Christ et ses enfants spirituels — Mickiewicz, Dostoïewsky, Tolstoï). Mais ces états psychiques nous indiquent justement qu'il y a déjà une fêlure dans la nature physique du génie et que ce dernier dégénère en s'adaptant à la culture morale et sociale. De plus, il faut remarquer que chez les plus grands génies altruistes, l'origine de l'ancien rapace égoïste, mais sain, peut toujours être démontrée dans l'homme mystique, idéal et malade. On voit habituellement dans ces cas la coexistence de ces deux types dans le même homme de génie. Ainsi les Evangiles nous montrent dans le même Christ un amour illimité à côté de la colère, d'un orgueil monstrueux et de la manie de la grandeur. Cette contradiction est, d'après notre théorie, la meilleure preuve de la vérité historique des Evangiles, quoiqu'on y cherche habituellement la preuve de leur inauthenticité. Or le génie ainsi transformé par l'amour, ainsi dégénéré, se trouvant déjà au seuil de l'extinction, n'est pas plus supporté par la foule que son frère — égoïste et sain : elle le crucifie. Elle ne supporte ni de grands égoïstes, ni de grands saints, elle ne veut que des médiocrités honnêtes et hypocrites, ayant des défauts et des vertus, mais pas outre mesure. Autrement parlant, elle tend avec une force inexorable à l'extermination des types humains supérieurs.

Dr Léon Winiarski

Jad et Nag

I

Paris.

Un soleil étourdissant, tellement brutal qu'il broie toute couleur en un même fulgurant éclat.

Le regard s'irradie, et l'on voit danser des lueurs roses et mauves, d'irréels papillons.

Vive Dieu ! il fait bon sortir d'entre les cierges, et l'encens et la tendresse énervante des orgues — encore un peu émus des inappréciables vœux prononcés :

« Unis — à travers le bien et le mal — unis jusqu'à ce que la Mort nous sépare. »

Ils sortent. Beaux, décidément beaux. Si semblables, elle et lui, que c'est un inceste pour le regard.

Grands, graves, bien plantés, souples et minces, les jambes longues.

C'est le même teint d'un blanc impossible, la même bouche d'une netteté et d'un mouvement splendide — les mêmes yeux de couleuvre, noirs, et mats comme des cendres.

Les mêmes sourcils jaloux barrent le front d'un ruban droit, étroit, de velours, — au-dessous des mêmes cheveux épais, — noirs, denses, sans éclat, comme du crêpe lisse.

Ils descendent le perron de l'église, rythmiques, extasiés ; unis à cette minute, au-delà du Temps, au-delà du sang, au-dessus de l'esprit.

Un coupé les attend, les emporte dans le violent parfum que dégage un gros bouquet de fleurs d'oranger, enfoui dans une ruche de dentelle.

« — Oh, la jolie mariée ! Bien du bonheur, mademoiselle ! »

C'est, sur le trottoir, une fleuriste ? modiste ? trottin ? catin ?

« — La réciproque ! » crie Jad, et elle lui lance son bouquet.

II

Dresde.

« — Agenouille-toi. Regarde.

« Voici la Vierge, aux yeux hagards, non résignés, certes ! —
« Splendide d'effroi.

« Et l'Enfant merveilleux au regard complexe, qui, d'avoir, comme
« Dieu, compris la vie de l'homme, est à tout jamais désolé.

« Tu ne comprendras jamais cela, toi, fils de la Terre !

« Et puis, voici que St-Sixte a déposé commodément sa tiare sur

« une tablette, d'où des angelots tout ronds de bêtise lèvent les yeux « vers la tringle — pourquoi? — des rideaux verts.

« — J'ai vu!

« — Païen!

« Alors, passons à Sainte-Cécile! Crois-tu que ce soit la patine du « temps qui mette cette fluidité charmante autour des tempes, à la « naissance des cheveux?

« Tu lui trouves l'air godiche d'une maîtresse de piano?

« C'est bien toi, cela, saugrenu!

« Allons plus loin. — Tu t'arrêtes à cette Madeleine? Oui, je l'ai- « me aussi.

« Quel délicieux évanouissement, quelle pâmoison exquise de tout « son être...

« Quoi, tu bâilles? Tu t'ennuies, peut-être?

« Passons en ce cas aux Porcelaines.

« Que dis-tu de ces plats à couleurs translucides, vertes et bleues? « Le secret en est perdu.

« Le secret en est perdu! Que je les aime pour cette phrase charmante...

« — N'y aurait-il pas de grosses potiches bleues — pour mettre « des pieds d'hortensias mauves, — de grosses potiches — un peu « genre Mapple?

« — O voyou! Monstre! Martyr!

« Tu m'as épousée et tu demandes du Mapple dans la galerie des « porcelaines de Dresde!

« Le Ciel te réserve des déboires...

« Je ne te montrerai donc pas les potiches uniques, à fonds blancs, « laiteux, crémeux, dont un épiderme caressant sait seul découvrir « les secrètes beautés...

« Mais crois-tu que ces griffons énormes et roux, ces léopards re- « cueillis dans leur blancheur de porcelaine, feraient bien — provi- « soirement! — sur chacune des marches de notre perron?

« Et où ne mettrais-tu pas volontiers l'exquise petite autruche aux « plumes troussées en couronne?

« — Dans mon lit.

« — Mais viens-nous-en aux jardins royaux.

« J'ai soif des ineffables eaux qui jaillissent comme des voix « pures...

« — Crois-tu, à ton tour, dit Nag, que les mousses soient vertes, « au bord des grottes encore si ignorées et profondes? »

D'un bond, Jad s'est retournée dans le grand lit.

Ses yeux sombres, qu'elle tenait fixés au plafond durant qu'elle monologuait, glissent par un regard dans ceux de Nag et s'y tapissent!

Elle referme ses paupières, vides.

C'est ainsi que Jad et Nag visitèrent l'Allemagne et firent leur voyage de noce.

Quand Jad ne connaissait pas la ville, elle lisait, du fond de son oreiller, le Baedecker, et — sauf ce qui s'apercevait dans une promenade de santé prise courageusement pendant une heure du jour, — ils ne virent rien qu'eux-mêmes et leur grâce et leur passion.

III

N'importe où.

Il est là qui s'étire, harmonieusement, devant la glace, et la fleur qu'il tient à ses lèvres, semble une joie montée là, du cœur, épanouie là.

Et comme, derrière lui, Jad s'avance en longues foulées, il l'aperçoit dans le miroir d'abord.

Ce visage qui est le sien, et qui n'est pas le même... Cette transposition de ses traits à lui — tellement! — dans un ton qu'il ne connaît pas...

Inquiet, il se retourne.

« — Jad?

« — Lâche! lâche... et menteur! »

Et elle pointe un doigt haineux vers Nag, qui a compris.

Ennemis instantanés, ils se regardent.

Et c'est bien la même figure aux trois barres raidies, soulignant l'expression menaçante.

Sous les lèvres retroussées, vindicatives, les dents étincelantes s'alignent.

Sous le front hostile que les cheveux couronnent directement de crêpe, — comme en deuil, — les sourcils raient le front d'une ligne ininterrompue.

Derrière leur haie de cils, les yeux réfugiés, veillent, sans reflets.

Mais voilà qu'entre eux, — incident infime en cet orage! — une petite rose est tombée...

Des lèvres de Nag, la petite rose est tombée...

Machinal, il se baisse...

C'est peu de chose, une toute petite rose, — entre deux gens que la haine transporte! Qu'est-ce, en vérité, qu'une rose qui gît sur le sol?

Pourtant, sa vue a soudain troublé Jad.

Elle frémit en elle-même et rappelle son âme:

« Ame, mon âme, ô Psyché! reviens. Ne me délaisse pas à la pre-
« mière rencontre avec le sommeil de l'amour... N'est-ce pas le mo-
« ment de s'approcher, la lampe fidèle à la main?

« La goutte d'huile qui fit fuir Eros ramènera mon amour...

« — Nag » dit-elle, et elle s'approche et tend la main vers la petite rose, « donne-moi cette fleur. Je ne sais d'où tu la tiens. Mais qu'importe? Elle est tombée de tes lèvres, elle m'appartient, — comme tes lèvres elles-mêmes, comme toi tout entier.

« Ecoute-moi :

« Tout à l'heure, par un hasard brutal, je t'ai aperçu dans une rue. Tu n'étais pas seul ; tu étais tendre. Car je connais ton visage, frère du mien : nul ne révéla plus fidèlement son âme.

« Eh bien, à ce moment, ton âme ignorait la mienne.

« Qui est cette femme ? Que lui veux-tu ?

« — Cette femme... c'est une amie... un ange je te le jure !

« Je l'ai connue — jadis ; je l'ai rencontrée — hier.

« — Qu'as-tu à faire avec les anges ?

« Regarde au fond de mes yeux, le paradis qui t'appartient. Si tu en ouvres les portes, songe que c'est pour l'exil en des terres inconnues — de toi et de moi... Nul ne rentre jamais au paradis qu'il a quitté... »

Elle s'approcha de lui, plus encore.

« — Vois, dit-elle, nous sommes de taille, de force égales ; nous avons été créés pour lutter l'un avec l'autre, et non l'un contre l'autre, sous peine de nous détruire tous deux. Ce qui nous unit est plus fort que l'amour !

« Je te veux tout entier, car tu es mien, et rien ne satisfera mon être que toi tout entier...

« — Je t'adore. »

IV

Journal d'une vie quelconque — jours quelconques.

. . . .

Mardi. — « Je souffre comme une empoisonnée.

« Il sort. Où va-t-il ? Quand il rentre, je l'ignore.

« Et lorsque je rentre, je ne sais pas d'où je suis revenue. »

Jeudi. — « L'amour. Je pleure. »

Vendredi. — « L'amour... Ah, comme je pleure ! »

Dimanche. — « Mon cœur est navré.

« Mon cœur est affolé comme une pauvre bête qu'on poursuit.

« Où se réfugier ?

« On te prendra, pauvre bête : on te tuera. »

Un autre dimanche. — « Il dit qu'il m'aime.

« Il amoncelle des preuves : elles sont folles, elles sont fausses, elles sont bonnes...

« Et voici l'amour, si grand que l'angoisse de la mort ne doit pas être plus grande que son angoisse, — et si beau, si follement beau...

« Je suis un jardin qui renaît.

« Il a trop neigé sur ce jardin : il y a des fleurs qui sont mortes à jamais.

« Mais nul ne le saura.

« Je sais des fleurs fausses, plus belles que les vraies, — plus douces, plus embaumées, — plus solides ; des fleurs solides, — *solides* — vous dis-je ? Quel affreux malheur ! »

Lundi. — « Foin des âmes ! Qu'on ne m'en parle plus.

« Les corps, eux, ne mentent pas.

« Ne pleure pas, Psyché... Nous t'endormirons sous des roses, — des roses et des violettes, Psyché... Tu ne t'apercevras de rien...

« Tu dis que, toi non plus, tu ne mens pas ?

« O Psyché, n'as-tu pas honte ! Tu m'avais dit que tu étais immortelle, — et tu meurs, — je sens que tu meurs en nous, tous les jours... »

V

Ecriture de femme

« Madame,

« J'ai envie de vous voir. Curiosité d'amateur. N'éprouveriez-vous « pas la même à mon égard?

« En ce cas, donnez-moi un rendez-vous — n'importe où — terrain « neutre —

« Celle que vous savez. »

Le rendez-vous fut à l'Eglise Sainte-Marie.

Exacte, ni plus ni moins qu'une reine, Jad entra.

La nef était déserte.

Les chaises, puisque c'était en semaine, faisaient leurs petits rassemblements autour des piliers.

Jésus, au chœur, était gardé par une étoile.

Dans les bas-côtés, quelques femmes pieuses se prosternaient devant les stations du chemin de croix.

L'une d'elles, — non, vraiment! — se retourna.

Elle était petite, et mise avec une élégance sobre. Un bouquet de violettes russes entrebâillait son manteau.

Elle s'avança vers Jad, souriant, mais discrètement,

« — Madame!

« — Madame! »

Et, graves, à deux pas l'une de l'autre, elles se firent profondément la révérence.

« Les manières de la cour, se dit Jad.

« Telles se seraient saluées Marie-Antoinette et madame du « Barry.

« Son visage est à peine plus fardé que le mien — le rouge de ses « lèvres est d'une meilleure provenance. Mes yeux sont plus frais! — « Hélas! Quelle sottise d'avoir vingt ans! Elle eut cette sottise il y a « fort longtemps... »

« — Venez par ici, madame, disait la voix douce de la parfaite demi-mondaine. « Agenouillons-nous en cette chapelle où je me réfugie quelquefois. »

Toutes deux s'agenouillent côte à côte.

Jad, de toute la tête dépasse Perle d'Aumont.

Celle-ci lève vers elle des yeux profonds et instruits.

« — Que je suis heureuse de vous voir, madame! Il y a si longtemps que je vous devine charmante... Les barrières sociales m'interdisaient votre approche... Vous les avez franchies. »

Tout ceci, d'un timbre exquisement juste.

Comme Jad ne dit rien, son regard si impénétrable, si inéclairé, baissé sur celui de Perle, celle-ci continue :

« — J'aurais tant à vous dire!... Vous aussi, n'est-ce pas?

« — Non, fait Jad. Je n'ai rien à vous dire, madame. Je voulais vous voir, simplement!

« — Vous me faites trop d'honneur, je vous assure!...

« Mais ici, vous ne pouvez juger de mon âge, — ni de ma santé. Vous ne savez peut-être pas que j'ai trente ans — et que ma vie est condamnée.

« — Nos vies sont toutes condamnées, madame!

« — Mais pas dans un si court délai! J'ai une toute petite, petite santé, qui ne me permet nul excès, — d'aucun genre! »

Et elle rit d'un joli rire.

Et Jad s'y joint afin qu'il se répercute plus loin, — jusqu'à l'étoile allumée aux pieds de Jésus prisonnier.

« — Alors, vous voyez que vous avez peu à craindre.

« Votre mari est mon ami, — simplement, — un peu mon fils...

« — Il a déjà une mère... »

Et les lèvres de Jad se retroussent sur ses dents fortes. Est-ce qu'elle sourit?

Perle d'Aumont ne se décontenance pas pour si peu; elle sourit aussi :

« — Mais moi, je n'ai pas de fils! »

Jad se lève.

Elle a assez vu; elle sait.

Elle a plus appris dans ces quelques minutes que dans les vingt ans passés de sa candide vie.

Perle se lève aussi, et avec des yeux ineffables, un sourire tremblant et charmant :

« — Nous sommes amies, n'est-ce pas?

« — Jusqu'à cette porte!

« — Mais alors, — jusque-là, — prenez ces violettes, voulez-vous? »

Perle fait sa profonde révérence de cour.

Jad salue de la tête, gravement, le bouquet à la main.

A la porte, l'air vif l'accueille. Les gens passent vite, le nez pointé vers une affaire, un amour, un dîner.

Dans la rue, au bas des marches de l'église, un coupé correct, sévère, parfaitement élégant, attend Perle d'Aumont.

Jad passe devant, et d'un geste vif et libre, elle y jette le bouquet de violettes. —

« — Comme les humains ont peu de variété dans leur geste ! pense-t-elle en s'en allant. Jadis, j'ai fait identiquement le même ! — Il y avait aussi une église, — un coupé, — une fille... »

VI

Jad a vaincu cette fois.

Elle a persuadé Nag; elle l'a entraîné, enlevé, emporté dans ses bras, dans son amour.

Il semble que rien ne se soit passé entre ces êtres, — et si Psyché est morte, si elle meurt... ou renaît? — nul ne le sait...

VII

« — Je suis las de mon visage, j'en suis las à pleurer... Jadis, j'aurais baisé ma propre bouche — j'aurais perdu mes yeux dans mes propres yeux — je suis las de ma beauté, las à mourir...

« — Tais-toi, Nag, tais-toi! Demain, je pars; oui, sûrement, tu entends? demain, pas plus tard!

« — Tu pars?... Pour où?

« — Je pars... pour faire le tour du monde! »

« Où est le coq, afin qu'il chante? Voici déjà que je suis reniée deux fois. »

VIII

Vous pensez bien :

Elle ne prit aucun transatlantique.

Seulement, leur vie commune fut comme suspendue.

Ils avaient la même porte pour sortir; on eût dit qu'ils en avaient deux pour rentrer.

Parfois, ils se joignaient dans l'escalier et se parlaient un instant avec politesse.

« — Vous êtes déjà dans l'Océan Indien, je gage?

« — Dans la mer Morte, Nag, dans la mer Morte. »

Et ils passaient.

Quelque temps s'écoula, pendant lequel leurs rencontres furent plus espacées encore.

Jad évitait presque son mari.

Plusieurs jours, Nag en fut inconscient; quelques jours encore, indifférent; puis, vaguement intrigué.

Tout un quart d'heure, ce jour-là, il l'attendit sur le palier.

Elle rentra enfin.

Son visage, d'ordinaire si uniment blanc, était étrangement coloré.

Pourquoi vint-il à Nag le souvenir de cette petite rose dont Jad avait dit :

« Donne-moi cette fleur. Je ne sais d'où elle te vient. Mais qu'importe ! Elle fleurit à tes lèvres ; elle m'appartient. »

« — Bonjour, Jad !

« — Vite, vite, Nag ! laisse-moi passer. Je suis aux Indes ; je vais de ce pas à Ceylan... »

Et elle avait des yeux étranges, inconnus de lui.

Il sourit, nonchalant.

« — Bonne traversée, Jad ! — »

Elle s'arrêta brusquement.

« Ah, que le coq chante ! J'ai été reniée trois fois. »

« — Nag, viens ! une minute, une seconde ! Il est temps encore, — il n'est que temps ! »

Elle l'entraîne dans le salon clair, où de grandes potiches — qui ne sont ni de Dresde ni de Mapple, — offrent leur giron vaste aux pieds énormes des palmiers.

Elle l'attire, elle l'entraîne, elle l'enlace soudain.

« — Regarde-moi ! reconnais-tu ma face ? Ne vois-tu pas que quelque chose d'irréparable se prépare ?

« Ecoute. Dans mes voyages, j'ai rencontré... si peu — tant ! — tout !

« Connais-tu ces lacs si beaux, qu'à les contempler on pleurerait d'émotion grave ?

« Ce serait une ivresse de s'y noyer...

« Retiens-moi ! Toi qui es plus que tout mon amour...

« Songes-tu que tout ce qui est sacré nous lie, tout ce qui est pur, tout ce qui est unique ?

« Tu peux aimer vingt femmes ; aucune ne sera ta femme.

« Quand tout sera terni, vieilli, usé, fatigué en toi, autour de toi, tu te tourneras vers moi qui aurai vécu dans ton ombre, — et il n'y aura aucun de tes mouvements qui n'ait été reflété en moi.

« Mon âme sera le miroir pur où tu retrouveras, jeune toujours, le visage de ton cœur...

« Que feras-tu de mon âme, maintenant ?...

« Etends la main vers ton reflet afin qu'il ne soit à jamais terni... »

Penchés l'un vers l'autre, ils se regardèrent jusqu'aux sources de la vie...

Jean Roanne

Burrhus

[Le Burrhus *du titre et le Z... du texte désignent le comte Pierre Daru.*]

24 avril 1811.

Le caractère de Burrhus devient de plus en plus historique; un rare talent, une probité unique, une pureté révolutionnaire extrêmement rare, tels seront dans l'histoire les traits principaux de cet homme remarquable.

Pour éclaircir mes idées à son sujet, je vais penser la plume à la main; je prie au nom de l'honneur qu'on n'aille pas plus loin dans cette confession du cœur.

Son père homme adroit et peu sensible n'avait pas de fortune. Il quitta Grenoble sa patrie pour la faire. Il voulait aller en Amérique. Le hasard le fit secrétaire général de M. de , intendant de Montpellier. Cet intendant ne voulait pas tenir maison. M. D. la tint il se maria à une femme riche, dévote et de peu d'esprit. Cette femme a fait toute sa vie son devoir à l'heure prescrite. Elle avait 30 personnes à dîner 3 fois la semaine, quoiqu'elle n'aimât pas le monde. Lui, travaillait beaucoup; il fesait beaucoup par lui-même.

Z. naquit vers 1768 (1). Il se distingua de très bonne heure, par son application. Il fut envoyé très jeune au collège de Tournon où il se distingua par son application. Il y fit beaucoup de vers; il y contracta le goût de la vie d'homme de lettres. Nul trait de caractère ou de folie, nul amour bien fort, rien qui annonce l'hom. passionné, mais un amour tenace pour le travail.

Il était toujours le premier de ses classes. Son amour pour le travail s'explique par l'envie de se distinguer, le plaisir de savoir, l'habitude des petites jouissances de vanité littéraire, souvent répétées, le plaisir de parler de choses que tout le monde ne sait pas. C'est bien là le plaisir des savants du 2d ordre (autres que les génies inventeurs).

Z. sortit du collège à 16 ans avec l'envie d'être homme de lettres. De retour à Montpellier il fut bientôt le membre le plus marquant d'une petite société littéraire, composée de jeunes gens. Il travaillait les jours et les nuits à composer des pièces en vers et en prose, qu'il lisait dans cette société. Nulle mélancolie, nulle misanthropie, nul amour de la solitude, rien d'exagéré, au contraire beaucoup de politesse et d'urbanité. Ce caractère se laissait mener facilement par ses parents.

Il voulait être homme de lettres; son père, qui ne séparait pas l'idée

(1) Pierre Daru est né à Montpellier le 12 janvier 1767. (N. DE L'ED.)

du bonheur de celles des richesses et des distinctions, combattit ce goût avec persévérance, et enfin acheta pour lui peu de tems avant la révolution, et pour la somme de 120 mille francs, une charge de C (1).

Il fallait solliciter le travail ; c'était une faveur que d'être employé ; son père obtenait souvent de ces petites faveurs pour lui. Les travaux dont il fut chargé entraînaient presque toujours des rapports, des pièces à rédiger.

M. Z. aimait le travail, il mettait de l'amour-propre à bien écrire, il eût été honteux de présenter un rapport mal fait, il se trouva donc tout naturellement, au bout de quelque tems, avoir du goût pour son état.

Ce goût fut fortifié par des succès. Le ministre lui écrivit de Paris 2 ou 3 complimens.

Les premiers troubles de la Révolution chassèrent sa famille de M. Elle vint à Paris ; il y vint aussi, son goût pour l'état d'homme de lettres le tirailla un peu ; mais il fut bientôt employé à l'armée de Bretagne, il avait 24 ans, environ, tout juste l'âge exigé par l'ordonnance. Il eut, à ce sujet, un compliment du ministre.

Son père détestait la Révolution ; lui au contraire, nourri de Voltaire et de Raynal, aimait les idées nouvelles ; de là un peu de froid entre eux.

Sans avoir les idées d'Helvétius qui probablement lui auraient paru trop hardies, il aimait un gouvernement libre.

Quelle était sa théorie ? Probablement les ouvrages de Montesquieu et de Rousseau, un amour vague de la liberté, sans vue de moyens de la faire exister, beaucoup de respect et d'amour pour les gouvernemens de Rome et de la Grèce.

Un bon livre sur ce sujet, à la portée de tout le monde, lui eût fait moins d'impression qu'un bouquin ignoré ayant la moitié moins d'esprit, mais qui l'aurait ramené à son premier plaisir, celui auquel son âme était habituée.

Le plaisir de savoir ce que tout le monde ne savait pas. C'est le plaisir du savant de l'Académie des inscriptions.

Il travailla beaucoup dans son métier de Commissaire des guerres en Bretagne, exerça les vertus républicaines en fesant lui-même des travaux pénibles, et comme tels réputés bas. Echauffé par ce genre d'énergie, il eut quelques traits de fermeté envers des généraux ou des représentans du peuple. Exemple. Il allait en uniforme à une manutention. Il voyait qu'on ne chargeait pas assez vite du pain cuit, sur des fourgons. Il se mettait à porter des sacs lui-même. En fesant cela il sentait qu'il s'exposait au mépris de quelques badauds, mais qu'il était digne de la haute estime des vrais citoyens. Son cœur gagnait une victoire, était en train de vaincre, se sentait imitant les grands hommes, se sentait grand ; ce sentiment était d'autant plus net, qu'il n'était appuyé sur aucune combinaison difficile. Que dans ce

(1) Commissaire des Guerres. On obtint une dispense d'âge, car M. Daru n'avait que 17 ans. (N. DE L'ÉD.)

moment un grossier général républicain vint lui ordonner une absurdité, il savait fort bien lui dire qu'il n'était pas sous ses ordres.

Au milieu de cette activité qui a formé son caractère en ajoutant au caractère de savant le sentiment de pouvoir avoir une grande activité physique, de pouvoir exécuter, il écrivit à un de ses amis, en lui rendant compte de sa position : « si nos amis les Anglais viennent, ils seront bien reçus. »

Ce trait comique qui est bien dans le genre de son esprit faillit lui coûter la tête. Il fut mis en prison, et obtint avec beaucoup de peine d'être transféré à Orléans, sous la garde d'un sans-culotte (il a immortalisé cette circonstance de sa vie par son *Epître à mon sans-culotte*, qui ira certainement à la postérité).

Il ne s'abandonna nullement aux idées sombres. En général il faut dire, une fois pour toutes, que les idées à la Chateaubriand, le sombre de René, etc., sont tout ce qu'il y a de plus opposé à son caractère.

Il aime l'approbation de la majorité des hommes ; pour mieux dire, il y conforme toutes ses actions : ainsi la gaîté qu'il montre dans l'épître qu'il composa en prison, le genre d'occupation qu'il y choisit (il y traduisit Horace) montrent un homme qui regardait une mort tranquille comme un devoir et qui était encore fortifié dans cette idée par la lecture des anciens. Il n'était pas de ceux qui s'exaltaient alors la noblesse de leur mort et il ne la liait pas à la grandeur des circonstances et aux affaires publiques. Son premier amour de la gloire littéraire la seule qu'il eût désiré lui revint dans cette occasion et le porta à des entreprises qui n'exigeaient que du travail et du savoir.

Il est probable que cette occupation lui procurait un calme qui lui aurait entièrement manqué sans elle.

Il en sortit vers l'âge de 26 ans. Avoir traduit H. à cet âge-là, dans un tems d'effervescence, montre un hom. froid beaucoup plus savant que sensible. J'ai souvent pensé qu'une place d'académicien des Inscriptions, ou de chancelier de France (s'il se fût appliqué au droit) convenait parfaitement à son caractère.

Il retourna en Bretagne Commissaire Ordonnateur.

Il avait toujours été timide et gauche avec les femmes. Il devint à Rennes amoureux de Mlle R. de P. au point de vouloir l'épouser. Comme elle n'avait pas de fortune, le père de Z. s'opposa à ce mariage avec force. Z. fut sur le point de l'épouser malgré tout le monde ; il pleura, et a cru longtemps que son père l'avait privé du bonheur (voilà les on-dit, tout ceci n'est qu'une suite d'on-dit, les 3/4 peuvent être faux, en général ils exagèrent en mal et en faible).

Avant et après il fut amoureux of the wife of his principal, lady P. Cette femme extrêmement coquette et absolument nette de sensibilité avait P.

Z. l'attaquait par des douceurs littéraires : elle manque d'esprit, surtout de connaissances et devait évidemment être attaquée avec de la fatuité militaire. Cet amour a rempli niaisement les intervalles de

ses occupations pendant quelques années de sa vie. Les vers étaient un ridicule aux yeux de cette femme, et il en faisait beaucoup pour elle.

Il continuait à se distinguer dans son métier. Il avait une extrême probité, que toute son éducation avait probablement fait naître, et qui était fortifiée par sa timidité. Ce dernier défaut paraît le seul que l'on puisse reprocher à son administration, mais il entraîne, à mes yeux, un dommage immense.

A l'armée, le corps des Commis des Guerres était méprisé et jalousé ; ces pauvres diables n'étant pas soutenus, n'ayant pas d'instructions nettes, fortes et précises étaient entravés dans tous les sens. Je crois que M. Z. eût eu des résultats bien plus brillans, s'il eût possédé l'énergie et la vivacité de M. de Belleville par exemple. Mais il aurait peut-être eu quelques différens avec quelque Maréchal qui lui aurait cassé le cou. Il suit son penchant en administrant, il ne s'élève pas jusqu'à juger sa manière.

Sa conduite est fort prudente car l'armée a vécu. Qui voit le défaut de son administration? Quelques C. ou ordonnateurs ; mais tous disent du mal de lui, et n'osent pas attaquer sérieusement sa manière d'agir ; en résultat il a une immense réputation de talent et la chose qu'on lui demande a été faite.

M. Petiet fut nommé M. de la G. : il fut son S. G. ; il fit tout ce qui était travail ; M. Petiet représentait et recevait avec obligeance ; tous les frottemens désagréables venaient de M. Z. qui, excédé des mauvaises raisons et de la mauvaise foi des solliciteurs, prit l'habitude de les brusquer d'une manière atroce. Il ne fermait jamais sa porte, par haine de l'insolence, se mettait en colère au 2e pétitionnaire, et se fâchait tout rouge, et avec des mouvemens de fureur, avec les 30 ou 40 personnes auxquelles il donnait audience tous les jours. Son père attaquait constamment ce défaut, mais sans succès.

Cet hom. si terrible en affaires avait dans la société et en parlant de vers une politesse dans laquelle évidemment rien ne vient du cœur, mais qui est fort recherchée et même maniérée. Ainsi il approche un fauteuil au premier venu.

M. Petiet fut renvoyé ; M. Z. fit un superbe compte-rendu. Il fut envoyé en Helvétie, il fit fort bien son métier et gagna, je ne sais trop comment, l'amitié d'un grand général, qui a d'autres qualités que la probité [probablement Masséna].

Le comment serait décisif (ce qu'il y a de sûr c'est que sa probité aura été sans tache), mais il a peut-être fermé les yeux sur le pillage de.....

En Helvétie il eut trois mois de loisir qu'il employa à parcourir ce beau pays. Il conçut le projet d'en écrire l'histoire ; il fut ému, mais d'une émotion plus littéraire que d'une âme sensible, en voyant le champ de bataille où 1400 Suisses avaient repoussé des milliers d'Autrichiens. Il songeait plus au beau chapitre que cela ferait dans son

histoire et aux particularités, dont il se souvenait avec un plaisir d'amour-propre, qu'à répandre les larmes d'admiration de l'hom. libre. Il n'a pas pu s'occuper de cette histoire, mais toutes les fois qu'il est dégoûté de sa manière de vivre, il voit le bonheur à habiter la Suisse. On lui offrit le Ministère de la guerre qu'il accepta. Mais une révolution fit tomber ce projet; il reçut la lettre flatteuse qui le nommait Ord. de l'armée d'Italie. Et n'y alla pas je ne sais comment.

Il fut S[re] G[al] du M[tre] Berthier et gagna son amitié comme travailleur infatigable et comme homme d'un caractère fort doux. Le trait de mille écus et de la vente des magasins. Il fut tribun et revint un peu. à ses occupations littéraires, il corrigea et publia Horace. Cette vie était fort douce pour lui. Il fut C. d'E. Int[t] des pays conquis à Vienne en 1805, Int. à Berlin, et à Vienne en 1809, enfin Ministre (tout cela appartient à l'histoire; je ne rapporterai pas des réparties pleines de sel et d'esprit).

Mais quel est son caractère?

Ame. Faible et froide, susceptible de se mettre en colère et de pleurer un peu.

Esprit (nombre, rapidité et force des combinaisons)

Il comprend lentement (pour un hom. vif), avec peine, et se fâche, s'impatiente quand on veut lui faire comprendre quelque chose, surtout après les déjeuners assommans de l'armée. Nulle idée nouvelle et de l'éloignement pour les idées nouvelles, même en littérature.

En littérature, Laharpe. Racine et les principes vulgaires.

Caractère. Non ferme, his brother making [4 mots en anglais illisibles] une personne à laquelle il serait habitué lui ferait signer une lettre contre ses principes, il la signerait en se fâchant et disant: « Vous le voulez, vous venez ici me forcer la main, hé bien soyez contente. » Et il signe.

En le flattant sur la litt[re] on se rend intime, parce qu'il parle litt[re] avec vous, que vous lui fournissez la jouissance d'amour-propre dont il a besoin, on acquiert quelque influence mais pas sa confiance.

Il n'a nul plaisir à épancher ses sentimens, et nul besoin. Très probe par éd[on] et par manque de fermeté.

Nullement rusé, il décore cela du nom d'honnêteté parfaite, d'absence d'intrigue, a peur des intrigues, a peu de talent pour comprendre une intrigue, y ferait des balourdises, manque d'une finesse commune dans la société, paraît ne pas observer des rapports fort

simples. Etait hors de lui en entendant le P[ce] dire des douceurs au g[al] H.

Son compliment à M. de Fré.

Peu de chaleur en parlant, cependant animé, a l'air animé.

Colère. Se met en colère tout rouge souvent et pour des riens. La colère est le sentiment d'un obstacle qui nous paraît grand, c'est la vue subite du malheur, nous nous trouvons arrêtés tout à coup par une chose que nous croyons faite.

STENDHAL



STENDHAL

Terre Promise (1)

TROISIÈME PARTIE

X *(suite)*

Mais la femme. Mais l'enfant...

Espère... La misère va te prendre l'un et l'autre. Tu seras libre. Une Providence t'a désigné. Tout cela, c'est l'épreuve, c'est l'endurcissement. Il faut que pas un espoir de joie de ce monde-ci ne te reste, pour que tu en veuilles un autre, — à plein toi-même !

Rappelle-toi... Un ferment, un seul...

Humanité, tas des humains, foule qui passe, polypier de douleurs, vaste croupissement de désirs, d'inerties et d'angoisses, de rêves envasés et de bourgeonnante boue... — est-ce qu'un ferment, un seul, multiplié en toi, soulevant à gros bouillons ta masse putride et molle, en ferait l'alcool clair qui brûle, saoule et tue...

Si c'était Toi! Messie de la Sociale... Espoir du gamin ivre de mots... Si c'était Toi...

— Père... j'ai faim... et je ne dors pas... Il fait si froid...

Si froid, si froid... Remonte bien haut la couverture... La plainte du petit qui demande à manger, rêve que demain peut-être tu pourras exaucer, remonte-la bien haut contre le froid terrible de toute ton impuissance...

Va donc! agis... remplis le monde de tes miracles...

Le monde est vide. Il l'était depuis les Romains. Et depuis, avec quoi a-t-on pu l'emplir, sinon du mal? Qu'as-tu en toi pour mettre en lui? De la douleur... Verse, verse tout. Il y en a déjà tant... Ça ne paraîtra même pas!

Faire un peu de mal... très peu. C'est tout ce que tu trouves?

Effrayer des chevaux qui s'emballent de peur... Bombes qui ratent, voisins de procureurs endommagés un peu; peut-être des petites filles qui passent seront blessées, et des immeubles auront besoin de réparations...

Et la Cause! ébréchée par tant de stupidité, de quelles réparations n'aura-t-elle pas besoin!

Jésus, Messie... ou bien pauvre Croque-Mitaine...

Impuissance! Ne pouvoir se soulever du sol, qu'en se mettant d'abord à genoux. Ecraser le monde... Pas même de la rage, où l'on se vautre, pouvoir un autre écrasement que de soi-même...

Cependant tu seras vengé, homme qui souffres.

(1) Voir *La revue blanche* des 15 août, 1er et 15 septembre et 1er octobre 1897.

Laisse ta vengeance. Ses fruits tu ne les verrais pas. Ta vengeance? Rien et ça vont également au but. Elle frapperait les heureux. Il n'y a point d'heureux. Elle frapperait les bourgeois... Regarde. Compte les vides. Tu t'attardes aux espoirs de révolte et de monde futur. La retraite a sonné pour tout ce monde-ci. Mais on ne va nulle part ailleurs que vers la tombe...

Regarde. Compte les vides. C'est la race de France, la tienne, celle qui a fait les révoltes de jadis...

Multiplie! dit la nature. Restreins! dit le rentier. Il te montre l'exemple. La route de la richesse : exploiter et restreindre. Car il est riche, il dresse sa puissance d'or comme un arc de triomphe sur la route de la mort, où il va. N'est-ce pas lui qui toujours contredit la nature, qui érige ses droits où se heurtent tes désirs, qui te barre le gîte, la nourriture, l'amour, tout ce que la nature donne... Mais elle donne la vie! — Lui ne la donne pas.

Ici, le riche s'arrête; entends son cri d'alarme; Dieu affole qui il veut perdre. Soudain le riche oublie le principe qu'il proclama, l'exemple qu'il donna, sa route vers la richesse; il voit la mort au bout, il appelle au secours; toi, pauvre, à son secours! Ivre, il parle de religion, patrie, est-ce qu'on sait... Je crois qu'il parle d'amour! Pauvre! fais des enfants, fais-lui, oui, des enfants...

Pour la France!

C'est qu'il n'importe pas, père, que tu vives heureux; il importe peu que les enfants de France voient la lumière du ciel, respirent l'air du pays, soient gais, au moins le temps qu'ils sont petits, le temps d'aimer la terre qu'on leur donne à défendre, et que toi, nous tous, eux plus tard, vivent, — heureux serait trop, — mais tranquilles sur le pain, le travail, puissent avoir une femme, un peu de repos parfois, et une vieillesse. Il importe d'être un gouvernement, et que la société, non ceux qui la composent, soit tranquille, que l'on puisse aligner de belles masses de chair où mordent bien les fusils; il importe d'avoir des cités aux rues larges, des parcs à fainéants, des quartiers propres, qu'il y ait un Opéra, des arts, de la pudeur et des filles, des statues, des ministères, des gardes municipaux, et que, sale en-dessous, il y ait dans la société astiquée la correction d'une tenue militaire.

Fais des fils, pour qu'ils soient en nombre à produire l'or, et s'empêcher mutuellement d'en jouir, en nombre pour qu'une digue de chair bien armée protège l'ordre social contre tes cris, tes révoltes, ton odeur d'ouvrier, ta famélique marmaille...

A quoi bon un de plus..! Le pauvre même se l'est dit. Rêves de monde meilleur, d'humanité complète, toutes patries réunies... Utopies, utopies! — Ne serait-ce là que le cri de la race lassée, qui, incapable d'aller plus avant, tombe en route, et rêve dans son sommeil qu'elle arrive déjà?

Pays de misère, pays de déchéance, terre d'ennui, belle France qui t'éteins doucement, ramenant, pour te couvrir, ce qui reste de tiédeur

aux loques d'une vieille gloire, nous ne t'avons pas vue allègre en ta jeunesse, mais fêtarde fardant mal les défaites subies; et nés aux jours de deuil, c'est sans joie que nous avons écouté l'histoire de tes conquêtes, — qui mesuraient ta honte. Sur la pointe des pieds, et le bras haut tendu, on nous montrait combien nos pères étaient grands. Nous ne sommes pas nés dans l'orgueil de notre maison. Les grands faiseurs de tours guerriers l'avaient quittée, après avoir au prix de millions de vies d'hommes, diverti de crimes, de panaches et de paillasseries le peuple où fut inventée l'idée de Liberté. Belle France, vendue aux vieux après le soudard, de ménage en ménage en dépit d'aventures, mangée et démangée de pions et gens d'affaires, qui va mieux cependant, ne songe plus à sa blessure, s'égaie de temps en temps et parle de grivoiseries, qui inventa la guerre et ne peut plus la nourrir, qui voulant des enfants, les chassant quand ils viennent, conquiert pourtant des terres pour les fils qu'elle n'a pas, — incapable de colère, même contre les siens, même pour défendre cette liberté, son orgueil ! ni pour affront ni par misère, même par ennui! Terre des révoltes sans révolte désormais, et qui s'éteint, vieille noble terre, comme ce petit, faute d'aliments...

Jacques! petit enfant, petit Français!

Tu ne reconquerras pas l'Alsace et la Lorraine, tu n'enfileras pas le pantalon rouge qui rend si fiers les gamins de ta race, tu ne disputeras pas aux étrangers avides les salaires de ton pays, tu n'entretiendras pas, feu de veuve, que l'on traîne, l'éblouissante et rayonnante République, tu ne voteras pas pour les candidats des réformes positives, et ne rêveras pas de monde meilleur que le tien : la tombe. Ni citoyen, ni juré, ni caporal, et pas même prolétaire! — Mais tu n'enfanteras pas, toi, d'enfants qui ne peuvent vivre; entreprenant des existences pour les rater, tu n'iras pas tirer du néant des matières satisfaites d'y être, pour les jeter dans la vie se tenant sur une patte, une seule posant à plein sur la misère, et l'autre chez les riches, patrons, marchands de pain, ou au Mont-de-Piété, sans le sou pour l'y chercher.

— Meurs, petit, meurs, mon petit Jacques!

Il s'éteignait, degré par degré, comme une fleur sans eau...

Ah! jadis, homme et femme, tous deux seuls, s'adorant, comme, du haut de leur amour, retentissant de baisers, — les grandes jouissances gratis — comme ils avaient bravé et défié la Misère...

Elle avait attendu. Elle revenait, pour le triomphe.

Alors Pilleux se décida et se leva.

— Où vas-tu?

— Chercher de l'ouvrage. A tout à l'heure, femme.

Se révolter. Travailler. Mourir. Trois impossibles.

Pourtant n'y avait-il rien autre chose à faire?

— A tout à l'heure, femme.

XI

L'horrible journée de faim tombait enfin dans l'ombre.

Jean n'était pas rentré, et Georgette, épuisée, lasse de tendre l'oreille, de se dresser à un bruit, de se pencher au palier, de se pencher à la fenêtre, lasse d'imaginer des choses que l'on mange, inerte, regardait la nuit, rongeait le temps, écoutait le silence.

— Rentrerait-il ? Rien encore. Toujours rien.

Le silence. Par instant la toux rauque de l'enfant secouait l'ombre, puis l'ombre retombait de la douleur au silence.

Des voix montaient de la cour. Georgette regardait.

Sombre, longue cour, hauts murs jaunes à trous noirs, sale et morne fourmilière d'humains. Rien de la nature n'y souriait, pas même le ciel, pan de brume tendu sur le carré des toits, pas même les pots de fleurs jaunissant aux fenêtres, ainsi que sur les cheminées s'effacent les portraits de ceux qu'on a perdus, tristes photographies de la nature absente.

Visqueux, blafards, ces murs semblaient se dresser contre la joie. Il ne pouvait s'y gîter que des vies minables, gluantes. Des cloportes hantaient ces pierres, ou des crapauds ; les lézards vainement y attendraient le soleil. Mais non : c'était bâti par des hommes, pour des hommes. Cette laideur était voulue. Œuvre humaine, malheur artificiel, il avait fallu des siècles et des vies, des civilisations, des efforts de génie, et des luttes de races pour en édifier toute l'horreur, purgée de tout ce qu'il y a de doux dans ce que la nature donne.

Là dedans nichait l'homme, par familles compactes, tassées en cases carrées, là, dans l'humidité, les excréments, la nuit, vivaient des brutes pâles, puantes et désolées, épuisées, inconscientes.

Chaque aurore les voyait sortir de leurs tanières non pour courir, chasser, tuer, et s'accoupler, mais, le front bas, brouter l'herbe fastidieuse d'un travail éternel, et rapporter, non pas les viandes réjouissantes que les fauves dans leur gueule portent comme des trophées, mais la proie sans saveur que donne une besogne sans joie.

C'était l'heure. On les voyait rentrer.

Ils s'attardaient en bas, recomptaient dans leur poche les sous d'un dernier verre, traînaient un bout de causette, se résignaient enfin, et, arrêtés encore, humaient l'air, — dernière fois ! Une gorgée, et se glissant par le trou infect, à tâtons, ils gagnaient l'antre. La femelle et les petits attendaient en grognant, se dressaient avides, anxieux : Qu'est-ce qu'il rapportait ? Puis des grincements, des luttes... Misère, c'était ça vivre ; et cette bête de ténèbres, sans beauté, sale, piteuse, hargneuse, la bête de ces tanières profondes, c'était l'homme.

Mais elle revivait, l'antique bête des bois. L'alcool galvanisait son agonie fétide ; pour mordre, le blessé retrouvait une saccade de force.

Alors des cris, des hurlements et des sanglots. La femelle et le mâle, pris de querelle, cognaient. Puis sans qu'on sût pourquoi, les fureurs descendaient : héritiers de douleur, les gosses battus pleuraient.

Qu'avaient-ils fait ? N'importe ! Dam ! ça les apprendrait ! Minables, ils apprenaient... apprentis de misère ! S'ils avaient su plus tôt, ils ne seraient pas venus.

Stupide animal mis en cage et qui se venge, qui tout le jour, doux et tendant la patte, pour qui le méprise, asservit, et torture, s'efforce, travaille, — et le soir, pour l'être qui lui tient prêt et l'amour et la soupe, n'a plus qu'injures, coups, et toute la haine de tout le jour amassée.

Georgette attendait. Rentrerait-il, le sien ? Que ne venait-il frapper et crier comme les autres ? Elle soupirait après sa part de pâture et de coups.

Tous étaient revenus. Une à une, dans la cour, du haut en bas avaient brillé les lumières rousses auxquelles se pouvaient compter les foyers de misérables. La sienne, inéveillée encore à la nuit noire, voyait passer l'armée des narguantes étoiles, sans une goutte d'huile pour briller, elle aussi.

Du haut en bas de la cour, les mangeailles ayant apaisé les querelles, on aurait presque dit qu'il faisait un peu de joie ! — Pilleux ne rentrait pas.

Alors, au second, le chanteur commença ses refrains, comme il faisait chaque soir.

En face, l'employé s'était installé à ses bandes ; il collait, il collait ; et la lampe acharnée brûlerait toute la nuit...

La fille du cinquième, elle, redescendait déjà. Pas revenue d'un travail, elle courait à l'autre. Lasse des bras, du ventre. Et c'était peu des deux métiers, pour pouvoir vivre.

Celle du sixième monte à son tour, la dernière. C'est celle qui se meurt. N'ayant pas d'eau là-haut, elle monte la cruche lourde, mais il faudra s'y reprendre à plus d'une fois. Assise sur les marches, elle tousse, tousse comme pour écorcher les âmes qui l'entendent. Enfin elle a craché, elle respire, et se lève. Ayant repris la cruche lourde, elle s'efforce encore. Et péniblement elle achève de monter.

Et tandis qu'on travaille, chante et meurt, toutes ces misères tassées si serrées qu'elles s'étouffent, joie contre peine, mort contre vie, — soudain une douleur plus noire et plus aiguë vient consterner dans l'ombre et la mère et l'enfant : il monte un fumet chaud des mangeailles d'en bas.

L'enfant dit : ça sent bon, et plus bas : j'ai bien faim. Elle, serre son ventre qui se crispe et la mord.

Toujours à la fenêtre ; mais ce n'est plus pour voir arriver Jean. Ses yeux troubles ne regardent pas. Elle ne songe plus à lui ; elle ne songe qu'à la faim. L'enfant crie ; elle ne l'entend plus. Elle a si faim, si faim, que si une croûte tombait elle ne partagerait pas.

Sans doute il a de l'argent. Il le boit. Quand il l'aura bu, il rentrera.

C'est très possible, elle le sent bien, d'avoir des sous, de les boire sans en rien rapporter.

Elle se lève, — et chancelle ; la chambre tourne, la nuit sous ses pas ouvre un gouffre. L'ombre est comme sabrée par des lueurs d'éclairs. Tout danse. Seuls, fixes, des yeux la regardent, dans le noir, des yeux rouges.

Alors c'est la peur, — les monstres, les monstres ! L'enfant les voit aussi ; il appelle. Terrible est sa petite voix qui appelle. Mais quoi ! Chacun pour soi dans l'épouvante ; la mère se sauve. Quelques pas... Voici la porte, la vraie porte, qu'elle tient bien, qu'elle ouvre. Enfin !

C'est le corridor ; au bout brûle le gaz rassurant.

Elle n'y tient plus, affolée, claque la porte, laisse l'enfant et descend à la rue.

Et l'air fait un peu de bien, comme s'il nourrissait...

Tandis que là-haut, seul, hurle, hurle l'enfant.

Elle va... ne sait où. On se retourne sur elle.

Jadis c'était pour dire : jolie fille.

Elle aurait grand besoin qu'on la trouve jolie ; mais on dit seulement : qu'est-ce que celle-là ? Ivre !

Si pâle ! et titubante de cette soûlerie : la faim !

Bruissent les rues ; les boulevards chantent ; les gaz flambent... Oh ! le joyeux fracas de Paris toutes ces ombres qui bourdonnent, bêtes de nuit qui s'éveillent !

Tout devant elle passe fantôme ; les lumières elles-mêmes, comme des feux follets reculent devant elle, et les passants, larves errantes, et les voitures, telles que des monstres... — Oh ! toujours les yeux de feu qui la regardent, les yeux fixes.

Des filles errent et s'offrent. La concurrence est grande, il faut savoir les bons endroits. Ce n'est pas d'emblée, par caprice, qu'on réussit. Il y a encore de la peine, mais moins qu'à l'atelier. Socialement les ouvrières se sont élevées. Si c'était complètement... au-dessus de la misère ! — Rougir ? Non. Elles sont fières. Mais elles souffrent, souvent.

Jouir ! être belle ! Monter aussi jusqu'à ce niveau de société où commence la soie, le fard, les parfums, les gants ! Etre un peu de tout ça, de l'humanité qui jouit, pour qui la vie toute emmitouflée de choses douces, n'a que des frottements de plaisir, sent bon, se mire, et ne chine pas.

Que faire pour cela ? Bien peu ! Se prêter. Faire semblant de rire, et forniquer sans joie. C'est bien peu de chose ; c'est moins sale que la misère ; ça ne prend qu'un moment, ce travail-là. Pas toute la vie ! Et il donne à manger.

Pouvait-elle encore ?

Oui. Des demi-pauvres ne s'effrayaient pas de son air minable, de ses joues creuses, de ses haillons, de ses yeux fous. Ils avaient encore quelques sous à en donner. Ils l'accostaient.

Elle serait belle, bien nourrie, quand elle « reprendrait ». La chair humaine manquait toujours, et faisait prime... Puis, dans les rues plus noires, on verrait moins...

Si bête la société, que le pain manquant devant le trop de bouches tendues, ces bouches se manquaient l'une à l'autre pour s'embrasser!

— Mademoiselle...

Jean peut-être était rentré à cette heure.

— Mademoiselle...

Sûrement, il rentre. Elle n'est pas là. Où donc? Quel poids au front, quel froid au cœur! Où était-elle? Lugubre, impatiente attente, dans la nuit. Et à son tour, elle rentrerait... Comment mentir? Il eût fallu bien de l'instruction pour cela!

— Mademoiselle! Mais où courez-vous comme cela!

Chez elle! Chez lui, chez eux, pas ailleurs! Elle courait. Dans la cour sinistre où ne descend pas le soleil, là-haut, dans la mansarde, elle courait remettre la fleur, toute petite fleur, qui résistant au froid, sans eau, sans air, sans terre, avait fleuri et gardé pur son sourire.

Les banales, virginales et troublantes jacinthes!

Toute sa vie, sa joie de vie, sa seule propriété, son morceau de richesse, sa femme, cela au moins à lui! rien qu'à lui, pour toujours.

Elle court. Temps encore! avant qu'il ressorte et cherche. Elle grimpe. Elle est là, entre...

Noire, la chambre.

En dessous on chante toujours. En face on tousse toujours.

L'enfant pleure.

— Ton père! L'as-tu vu?

L'enfant pleure.

— Réponds donc!

Mais la peur, les larmes ou la toux l'en empêchent.

— Répondras-tu! sale gosse!

La main s'abat; l'enfant frappé pleure plus fort. La main s'abat de nouveau, et la mère cherche dans l'ombre un fouet, quelque chose qui frappe mieux... Elle ne trouve que ses ongles. Et sa faim se repaît de l'innocente chair qui hurle...

— Mère! mère! pardon...

Pardon de quoi? De souffrir, d'être au monde, de se mourir?

— Tais-toi! te tairas-tu!

L'enfant crie plus fort. Son seul droit, tout ce qu'il peut: crier. Il n'a personne, lui, qu'il puisse faire souffrir.

Epuisée de rage, déjà elle se frappe elle-même, et retombe en torpeur. L'enfant s'est enfin tu, et c'est un peu de calme, dans le silence noir, où les deux êtres abattus, sans mouvement, entendent seulement, dans le profond d'eux-mêmes, leur ventre dont la faim ne peut pas s'endormir.

Puis de nouveau, comme un râle, dernier adieu de la douleur, l'enfant, — et cela semble de très loin, très loin, — dit un mot vague qui s'efforce à dire : j'ai mal.

La mère se dresse, le touche, et le sent glacé, qui tremble... Oh ! il ne pleure plus.

Elle le prend dans ses bras, l'étreint d'autant de caresses qu'elle l'accablait de coups...

— J'ai faim... j'ai froid... j'ai mal !

— Jacques ! mon pauvre petit... Je suis ta petite mère, je t'aime !

L'enfant rend les baisers, caresse de ses petites mains. Il n'en veut pas à sa mère du mal qu'elle lui a fait. Il comprend que souffrir, ça fait faire souffrir. Il sait qu'on ne le bat pas quand on a des sous. Heureux, il se pelotonne, aime et voudrait sourire.

Mais rien ne vient de plus à ses lèvres pâlies qu'une plainte pâle aussi et pâle comme un râle :

— J'ai faim... j'ai froid... j'ai mal !

Lentement défaille le petit corps vivant, déjà si peu vivant ! Rouge qui s'enfonce dans la cendre, et si faible, qu'un souffle qui le voudrait ranimer l'éteindrait...

Aussi la mère ne dit plus un mot ; dans ses bras elle le laisse mourir ou s'endormir, elle ne sait. Et lequel des deux sommeils vaudrait mieux, ça, le sait-elle ! Celui sans doute, dont on ne se réveille pas en disant : j'ai faim !

La chair dépouillée de sang comme un lac en hiver, lorsque s'est effeuillé le reflet des verdures, — blanche, s'immobilise, froide, et bientôt de glace. Plus un frisson. Ou tel qu'un passage d'oiseau triste, un peu de murmure sur les lèvres, un mot, peut-être, qui voudrait se poser et grelotte partout.

L'enfant rêve qu'il a faim. L'enfant rêve qu'il a froid...

Ah ! qui reposera donc du sommeil douloureux, où la vie sans pitié prolonge son cauchemar...

— J'ai faim... j'ai froid... j'ai mal, dit l'enfant endormi.

Et maintenant...

Les mots qui viennent du rêve viennent de plus loin que le rêve. Le « j'ai mal » est si loin qu'il ne fait plus souffrir. Un son vague, rauque, un ah ! que respirer entraîne... Ce son épouvantable, la mère le connaît, elle l'entendit à l'hôpital, chez des mourants. La cloche qui tinte la mort au dedans de vous-même, le râle...

Le père pas rentré. Voici que l'enfant meurt...

Femme ! sois libre !

Ni homme, ni enfant. Vends-toi et mange. Sois libre !

Délivrée ! De quel cri de joie, hideux, monstrueux mais subit, elle accueille la douloureuse délivrance... — Mais aussi, cela rend trop méchante, la faim. A force de misère, elle se faisait horreur. L'amant,

elle l'eût trompé ; elle battait son enfant. Qu'ils la quittent tous deux, ceux à qui elle n'a plus que du mal à faire ! Ils se rompent, ces liens tenaces de la misère. Maintenant, vivre ! seul but enfin de la vie : vivre ! Seule au monde, mais nourrie ; sans joie peut-être, mais avec ce sans quoi il n'est jamais de joie : la nourriture. Sois donc heureuse, malheureuse !

On tousse, en face ; on ronfle à côté. Ici l'on meurt. Le râle enfantin secoue la nuit.

Le père, s'il rentre demain ou plus tard, ne reverra plus son gamin adoré. Dès l'aube la mère, le prenant dans ses bras, l'emmitouflant de loques, doucement le descendra, et le mènera là-bas... elle sait où ; — il sera bien. On dit qu'aux pauvres qui meurent, qui veulent bien mourir, la société se fait tendre, devient une bonne mère, prépare des petits lits blancs, même offre du bon vin pour arroser l'adieu...

Oui, tu iras, petit Jacques. La patrie t'appelle un peu tôt. Patrie, terre des pères ! Patrie ! terre des morts ! Patrie, c'est ton enfant. Prends enfin soin de lui.

La mère le quittera. Et le père l'a vu pour la dernière fois.

A l'hôpital !

Un lit chaud, bien doux, blanc, de bonnes choses à manger, de grandes fenêtres claires... On y a même des sortes de mamans qui vous soignent.

La vraie maman encore une fois, berce le petiot.

— Dors dans mes bras. Demain, je te jure, tu seras mieux...

La nuit lugubre passe. Les heures fuient dans l'ombre.

Les heures !

Nulle pendule ne les sonne. Aussi elles sont si longues ! Quand quelque chose qui dit l'heure n'est pas là, le dîner, le manger ne sait pas qu'il doit venir. La faim se prolonge infinie comme l'ombre. Il n'y a plus de temps, il n'y a que de la souffrance. Un amas de nuit, un peu plus épais seulement, là où se tasse le groupe de la mère et de l'enfant... C'est plus noir là, parce que c'est plus douloureux.

Cependant ces silhouettes immobiles avancent. L'immobile nuit, les heures qui semblent s'être figées les entraînent. Ces ténèbres, comme le vent une fumée, l'aube les dissipera. Cette nuit si dense reculera devant le soleil, et le froid, si dur, un rayon, moins qu'un souffle, très doux, va le briser. Encore la nuit traînera-elle sur l'horizon, les étoiles pâliront dans une lente agonie — mais l'agonie de cette femme et de cet enfant dans l'ombre... — qu'il paraisse seulement du pain, un peu de pain, et soudaine, surgira la vie, d'un coup si brusque... que la faim et la mort s'abattront, assommées.

Des yeux clairs, des joues vives, des mouvements de joie vont fleurir de cette silhouette de deuil et d'hiver... écoutez ! écoutez ! Des pas ! des pas qui montent !

Est-ce vrai... Ils ne peuvent plus croire ! Une dernière cruauté de la faim : un faux espoir.

Elle ne sait plus comment, par où les faire souffrir. Elle les ramène en arrière, les hallucine, leur montre en rêve... — Non, pas en rêve... C'est vrai !

Lui ! Il revient ! Debout, la mère, debout, l'enfant.

C'est la lumière ! Car Jean apparaît sur la porte, glorieux, tenant haute la bougie, et dans ses bras... des choses...

Quelles choses ! Des choses de vie... il les étale... des choses à manger !

Il rit, il resplendit, beau, fort, joyeux, féroce.

Prenez ! Mangez ! Ceci est de la chair ! Ceci est du sang. Voici Dieu !

Hosannah ! Ils adorèrent, ressuscités.

Qui que tu sois, voyant cette joie de femme et de petit, voyant dans ces joues jeunes poindre cette aube rose, la renaissance, ce printemps que fait dans un être l'effroyable faim apaisée... devant ces choses, ces mangeailles qui firent ces joies, lève-toi, et ose dire : ceci est à moi !

Toi femme, tu as compris, et tu sautes au cou de l'homme... Aime-le, aime-le, lui qui donne la vie, — et les yeux dans les yeux, tu fouilles au fond de son secret, et devines à l'air de joie particulier, l'air de victoire...

— Tu as donc volé ?

— Oui.

Et ils s'aimèrent prodigieusement.

XII

Riches quelques jours, ils retombèrent à la misère, chemin sinueux où semble ramener tout sentier qui le quitte.

Or depuis longtemps, matelas, pendule et hardes mis au clou et jusqu'aux chaises passées chez le brocanteur, les quelques livres de Jean sur les quais, la mansarde était nue, eux-mêmes l'étaient presque. Il n'y avait plus qu'eux-mêmes dont ils pussent se défaire. Mais ils en vinrent là.

Le petit Jacques partit le premier. On s'en défit. Le docteur signa la reconnaissance.

L'enfant avait une richesse enviée de bien des riches : un père qui l'adorait. Il s'en sépara, pour manger.

L'enfant parti, Pilleux, navré, dit : cette fois, je n'ai plus rien.

Il se trompait : sa femme. Mais ils purent encore attendre.

Des draps blancs, un petit lit bien doux, de hautes fenêtres claires... était-ce le Paradis où l'enfant s'éveillait? La Terre Promise, le mieux espéré de tous grands ou petits, proche ou loin, passé la mort, ou avant elle... Et des soins de femmes si empressées, si vigilantes! D'où venait toute cette joie! A qui la devait-il? Aux femmes inconnues et tristes qui le soignaient, — au médecin qui venait le tripoter avec bonté, — au Christ pendu au mur?

A la société, petit, tu devais cela. A la société, qui votait des crédits considérables, intervenait, et te faisant conduite jusqu'à la mort, t'y apportait de la vie un regret que peut-être tu n'aurais pas eu. Oui, à la société qui ne voulait pas que tu meures, sans l'éblouissement de ce qu'elle « pourrait » faire.

Le beau pain blanc, le bouillon qui regarde si chaud, ce lait plein de crème, ce rouge puissant vin... regarde! mange et bois, puis dors copieusement dans ce lit tiède et tendre qui caresse tout le corps...

Plus faim! Plus soif! Froid malgré tout. Il assistait à ces bonnes choses, sans toucher, comme jadis à travers les glaces, avec envie, il regardait les bonnes choses des étalages...

Et il n'avait de désir que pour le soleil pâlot, qui s'éveillait de l'hiver de la brume encore aux yeux, mais qui, lui, ne s'éteindrait qu'ayant fait toute sa route; — et du désir pour les jardins et pour les arbres, pour la campagne...

Dans la cour, on voyait des fenêtres, un petit carré de campagne en cage, de campagne sous verre. Bientôt il y aurait là des fleurs... Mais là-bas, il y avait de la campagne bien plus grande. Il irait, se promènerait, voulait... Son grand désir...! Il n'avait de désir que pour tout l'impossible.

Rien ne lui disait plus. Hier, tout lui disait tant! il eût tant dit à tout! Mais il était un petit Jacques nouveau, bien différent.

Lui, on l'avait laissé dans la mansarde douloureuse. Et dans la vaste salle aux petits lits alignés, on n'avait apporté du vrai Jacques qu'une fleurette fanée de figure, d'où sortaient, car l'habitude est bien forte, les mots accoutumés: j'ai froid, j'ai faim, j'ai mal...

Parfois il demandait où était son père. Puis il se demandait où il était lui-même! Où est Jacques? Il se sentait absent, très loin. Il se sentait qu'il ne reviendrait plus jamais.

Et languissant, il s'étonnait... oh! de lui-même. Il ne souffrait plus; il était bien. Mais sa petite âme... Il était venu en lui une âme d'étranger, petite âme triste qu'il ne connaissait pas, triste et pleine d'idées, raisonneuse, pensant continuellement, toujours en fièvre, mais sans que rien de l'agitation de sa tête n'anime son corps, sans que rien du bien-être de son corps n'égaie son âme.

Comme il pensait! Ses yeux voyaient tout autre qu'ils n'avaient vu, ses yeux voyaient aigu; et les choses en venaient à flots à sa cervelle encombrée, et si pressées, idées, images neuves, réflexions, souffrances... déjà il ne pouvait plus se reconnaître dans ce chaos, et de nouvelles idées se bousculaient pour entrer, elles voulaient en-

trer de suite, ensemble, n'importe comment. Pourquoi se dépêchaient-elles... Comme elles se dépêchaient !

Sa tristesse lassée n'était pas faite d'ennui ; il ne demandait ni à jouer, ni à se distraire ; il n'espérait pas se lever un jour. Peut-être resterait-il toujours allongé.

D'ailleurs, l'avenir, il ne pouvait pas y songer, tant le fiévreux présent tourbillonnait en lui. L'avenir ! C'était dimanche, et ensuite jeudi. La visite, n'est-ce pas ? le jour où ils viendront me voir...

L'heure qui sonne, les quarts d'heure que l'on compte sur ses doigts, et le soleil qui éclaire les petits lits l'un après l'autre ainsi que les signes d'un cadran, lente promenade que les yeux des petits malades suivent, tout cela entraîne, tire, hisse le temps, arrache un jour, le lundi, qui est l'échelon tout de suite après le dimanche. Ce jour-là on n'espère pas, on se souvient seulement ; mais le soir on commence à espérer déjà... On dort, on se réveille, avec un bon bout de chemin fait sans s'en apercevoir. Quand on dort, le temps file. Que ne dort-on toujours ! Mais on s'est réveillé. Quel jour c'est-il. Jeudi ? Non. Encore le mardi, et encore un autre jour, ou deux, trois, je ne sais plus... l'infini ; rien ne va aussi loin. Le temps même n'ira jamais si loin que ça !

On aurait été trop heureux, si l'on pouvait aller jusque là. Parce que c'est sûr qu'après on aurait tout le bonheur. Riche, bien riche ! Et l'on irait là-bas, où tu dis, petit père, qu'il fait toujours soleil. Toujours soleil. Manger des fruits après les arbres. J'irai à la chasse, et je tuerai des bêtes avec un grand fusil. Je ferai paître des moutons. Et toi, moi, maman, rien que nous trois, sais-tu ? nous deviendrons sauvages.

Maman en serait-elle ? Il l'aimait bien, mais une femme, c'est gênant. Il aimait mieux avoir son père pour lui tout seul.

— Tu entends, petit père ! Nous allons à la chasse !

Il tournait le dos au jour, enfonçant de ses poings l'oreiller dans ses yeux, faisant la nuit, la nuit où l'on dort plein de rêves. Nuit volontaire autour de laquelle flotte bien le jour, mais il fait tout ce qu'il peut, de ses coudes, de son front plissé, des draps qu'il recroqueville, il se mure contre le jour, il barricade son rêve, il se crispe, cramponné de tout ce qui lui reste de force... — pour repousser l'assaut de la réalité.

Elle renonce, elle s'écarte, vaincue, la réalité. Elle n'a plus grand' chose à faire de si petit être, et cède. Les lits mornes alignés, la sèche et ennuyeuse cornette de la sœur qui rôde, les murs aux hautes fenêtres, tout cela que l'enfant ne voit pas, les yeux clos, mais qu'il sent, commence un va et vient, un grand balancement. C'est ainsi toujours que le vrai s'en va, comme un navire, l'ancre levée, que la vague soulève. Il part. Il sera loin bientôt. Comme tout danse... Une ! Deux ! Les fenêtres oscillent, lentes, se balancent d'un bout à l'autre de la pensée. Pleine mer ! La houle, les vagues géantes qui écument. On monte jusqu'au ciel. On fonce dans l'abîme. Haussé, précipité, à la

merci du flot. Le vertige se hâte, monte plus haut, tombe plus bas, mais de plus en plus vite. Si vite que lits, fenêtres, tous objets disparaissent, ce n'est plus qu'un énorme nuage qui tremble...

Bonheur ! On va dormir...

Terre ! On reprend pied, et l'on s'étonne du sol solide. — On dort. — Oh ! tout à fait ! je dors complètement. — Terre ! C'est la Terre Promise, l'on y est pour de bon — jusqu'à ce qu'on ouvre les yeux.

Il ne se cramponne plus. Le réel ne peut plus l'atteindre. Il laisse son poing s'abattre, puis sa tête, et s'étend, de tout son long, sur le dos, pour bien rêver ! La lumière crue qui tombe des croisées frappe ses paupières, mais vainement, car au dedans c'est une lumière éblouissante. Plein jour ! Soufflez la flamme de la réalité.

Jungles, savanes, courses folles, avides chevauchées, cris dont la poitrine jouit... à cheval, bride abattue, il mange l'espace, il est le frère du vent qui lui passe sa main âpre dans les cheveux.

Le petit moribond rêve des exploits inouïs.

Il rêve, il rêve, à toute tête déployée.

Or les petits malades s'étaient agités, causant de lit en lit, s'enfiévrant, prenant froid, découverts à force de grouiller leurs petons sous les draps, et ceux qui ne pouvaient se soulever pour voir avaient vingt fois demandé l'heure aux autres : c'était jeudi, jour où viennent ceux qui vous aiment.

De lit en lit, des lits pareils de l'hôpital, le bonheur allait donc apporter sa misère : l'injustice. Car il y aurait des riches et des pauvres, des choyés, comblés, qui riraient, guéris par joie, — et que d'autres, abandonnés, regarderaient être heureux.

Jacques fut riche ce jour-là.

Et il ne partagea pas.

Père, mère étaient venus. Ils s'étaient fait beaux ; ça allait mieux à la maison. A deux on a toujours plus que pour trois. Etait venu aussi un vieux, très vieux, l'ami de Jean, qui avait vu la grande révolte du siècle, et la Commune, et la Nouvelle, et qui, revenu, venait voir mourir les petits enfants. N'ayant pu leur offrir la République rêvée, il apportait des oranges. Monsieur Jacques, flatté, entouré, tout en fête, put s'asseoir — on l'aida, — et dominer de sa petite royauté vaniteuse les autres lits, où les délaissés s'enfonçaient sous leurs draps, gênés, et ne voulant pas entendre ce qui ne les regardait pas, faisaient semblant — ils ne pouvaient que semblant — dormir.

Ce jour-là, la mère borda son enfant, mais ne sut pas très bien, n'ayant guère pu apprendre sur le matelas par terre et sans draps de la mansarde. Ne désirait-il rien ? Non, mère, une seule chose : que tu sois toujours là !

Mais si les mères soignaient elles-mêmes leurs enfants, que feraient les garde-malades, les sœurs de charité ? Faut que tout le monde

vive, petit. Que n'es-tu tout le monde! C'est déjà beau qu'une fois par semaine, avant qu'ils meurent, les mères fouillées et surveillées, aient le droit de dorloter une heure les chéris.

Le père regardait, étonné. Il ne savait quoi dire et tournait sa casquette...

— Jacques, petit Jacques... tu n'as plus besoin de rien?

Mais non, père! La société est bonne pour moi. Elle ne donne pas à manger, mais elle donne à mourir.

Il n'eut besoin de rien le temps que met une âme à constater une joie. Déjà la toux, la fièvre reprenaient le faible corps.

On avait encore droit, mais pour ne pas le fatiguer, on partit avant l'heure. On l'embrassa, on l'embrassa fort, beaucoup de fois. Mais on partit très vite, pour ne pleurer que dehors.

Maintenant... Dimanche !

A dimanche! On reviendrait, et avec des amis. Il ne serait plus un petit Jacques malade, il se lèverait!

On revint dimanche, avec tous les amis.

Jacques n'était plus malade, et on put le lever, sans peine, sans un effort : il était si léger! Même on le sortit, dans une grande voiture. On le mena bien loin, dans les champs.

Il neigeait.

La campagne, les champs... y vivre pour toujours, rêve des petits Parisiens.

Que la campagne est triste, quand il neige!

La veille avait été un premier jour de soleil, et la sœur raconta que le petit Jacques, joyeux, s'était hissé de tout ce qu'il avait de force, pour voir ce qu'il y avait de campagne par la fenêtre: la grande cour... Du jardin en cage y végétait.

De même il avait vu la vie: par la fenêtre. Un peu de joie entre des murs y végétait. Mais il y avait les champs... Les champs qu'il avait vu deux ou trois fois... les champs... Ne pleure pas, tu vas y dormir à jamais.

Dans le carré de jardin l'écorce noire de la terre se saupoudrait de bourgeons, petites étoiles de loin qui sont des mondes de près... Sans grand air, sans grande terre, mais avec plein de ciel, des milliers d'enfants de fleurs s'en allaient vers la vie...

Dans les carrés des salles des hauts bâtiments clairs, ils allaient à la mort, les milliers d'enfants d'homme. La dernière neige qui tombe étoufferait le bruit de leurs pas qui s'éloignent; car elle tombe, la neige, pour tenir chaud aux jeunes pousses, les dorloter et caresser, couvrir de beaux draps blancs leurs petons bien au chaud. Elle vient quand il faut venir, pas comme la société, qui apporte des langes quand il faut un linceul.

Jacques avait souri et s'était mis à penser à un tas de choses, —

son papa, sa maman, certain bon Dieu dont on lui parlait depuis quelque temps...

Et les champs... et les champs...

Et les pays où c'est toujours soleil, et quand on serait sauvage! et les bonnes choses à manger, et tout ce qui peut faire des âmes heureuses d'enfants...

Rêve qui s'atténua, s'éteignit dans une brume, se fondit par degrés, se perdit jusqu'à rien...

Etre un sauvage!

XIII

C'était bien loin, mais on était venu tout de même.

— Mon pauvre Pilleux!... ma pauv' dame!

Devant eux, elle perdue dans les larmes, et lui sombre, effondré, hébété, les amis défilaient, serraient les mains, disaient quelques mots, regardaient par terre.

Ils étaient venus, religieux têtus comme des Bretons; ils avaient apporté des fleurs, des couronnes rouges. Ils suivaient leur superstition de pauvres gens. Ils allaient là où on ne disait pas la messe, Ils bravaient les curés. Ayant consolé un peu, ils s'éloignaient, formaient des groupes, causaient d'autre chose.

Mais ils étaient venus.

Sur leur dimanche ils avaient pris une large part pour leur ami. Sur leur vin ils avaient pris des sous pour la couronne. Ils faisaient tout le devoir. Ils ne se montreraient pas seulement sous le porche, aux parents, la messe finie. Ils iraient jusqu'au bout, au trou où on jette le cadavre, et ce ne serait pas tout; ils ne lâcheraient pas alors le père malheureux, mais le suivant au malheur pour le ramener à la joie, ils le prendraient avec eux, ne le laisseraient pas rentrer les bras vides d'affections, mais régalé, réconforté, et soûl peut-être, mais distrait.

Compagnons d'atelier, amis de régiment, camarades de groupe, syndicat, tous présents pour honorer les frères et la libre-pensée, ils venaient en bons soldats se serrer contre le malheur, fiers de présenter les armes à un bout d'illusion; car ils lorgnaient avec orgueil la petite fleur rouge qui d'une bravade relevait la misère de leurs frusques, redingotes peu souples, haut-de-forme des grands jours, cols extraordinaires. Ils se rangèrent derrière la voiture des pauvres, fiers d'être nombreux, rigides sous l'uniforme, émus? très peu; corrects. Ils avaient leur gauche étiquette. Quand le cheval démarra, ils suivirent en bon ordre, allant où menait le devoir. Où ne les eût-il pas menés?

Le père était resté là, ne bougeant, ne comprenant plus. On le prit par un bras, et il marcha, derrière la Mort.

Et il marcha, derrière le triomphateur, vaincu, poussé, forcé d'aller, et roulant des yeux vagues, parmi l'étranger désormais, chez ceux dont il ne sait plus la langue, les pensées, les visages...

On avait eu beau mettre de farouches fleurs rouges; le ciel les voulut blanches pour le petit, et lentement fit tomber la neige. Pantalons troussés, parapluies ouverts, les pauvres poursuivirent sans s'en inquiéter.

Jean lentement précisait le vague de sa douleur, et dans l'étroit cercueil, dessinait le cadavre, ce petit gosse à lui, qui venait de disparaître. Vouloir la mort, cela se peut, on peut à un vivant ravir chaleur, mouvement. N'avait-il pas voulu assez fort que le petit vive ?

Le cortège avançait. Etait-ce bientôt là?

La neige foulée, écrasée et pilée dans la boue, claquait sous les gros souliers, crottait les beaux pantalone noirs. Un froid humide baignait la chair, et entrait dedans. Des femmes, qui grelottaient, restèrent en route. Les autres avaient un peu pressé le pas; le cheval même, quoique l'écurie fût bien lointaine, accélérait. On finissait par aller très vite, pour conserver sa vie, tout en respectant le petit mort. Le froid aux os s'abattait sur la procession morne. Il neigeait. Le ciel était gris, la ville triste.

On la traversa toute. Tout Paris! Que ce fut long!

Pilleux marchait en rêve; il montait, et c'était une escalade sans fin. Il montait, et ne s'arrêterait que devant un trou immense, profond comme l'Océan, et qu'il remplirait de sa douleur. Il montait, en vertige. Il était le juif maudit qui doit marcher jusqu'à ce que Dieu dise : assez.

Et ce n'était pas encore là.

Des boulevards sans fin, comme des canaux, tout droits, conduisaient leur boue lente jusqu'au ciel veule; le ciel se laissait tomber sur eux en buée jaune. Alors des rues, des places, entrepôts, bâtisses dont la neige et le Dimanche faisaient des ruines en un désert... Ce n'était plus Paris, mais une ville inconnue, morte, où s'avançait la troupe d'aventuriers sinistres, qui à la queue-leu-leu, derrière le cheval lugubre, traînant l'un après l'autre leurs chaussures délayées, entraient mornes, sans une parole, impuissants à soulever le silence épais de la neige et de la mort.

C'était en des parages où nul n'était venu. Taciturne, la caravane allait toujours, s'enfonçait plus avant dans le froid et la brume, jusqu'aux neiges, jusqu'aux glaces, jusqu'à la nuit... Le pôle fuyait sans cesse, — oh! le rêve de la mer libre!

Les usines, docks, hangars, murailles, avaient cessé. Ce n'était plus que terrains vagues, plus vagues sous le duvet blanc. La terre se faisait blanche. Le ciel se faisait noir. Paris entier s'était enseveli.

Nappe toute unie. Un pieu, une palissade disaient parfois les choses du dessous.

Mer très lisse, où flottaient de maigres épaves, mer calme, que la caravane fendait, comme un navire ayant un cercueil à sa proue.

Une ville émergea. Des rues bruyantes, tout un quartier grouillant de misère, mit une tache de fange vivante dans le désert blanc. Le ciel imprégnait le sol comme une pourriture, la boue de l'un mêlée à la brume de l'autre. Ce n'était pas encore là. Et s'en allait, derrière la voiture noire, la procession lente traînant ses rangs diffus, déroulant dans la neige et la boue ses informes anneaux, telle qu'une chenille blessée qui rampe, hisse d'ornière en ornière le tas flasque de sa chair mourante, dont à chaque caillou elle laisse une écorchure, et tâtant son chemin d'aveugle, le poursuit, patiente, tant qu'un pied ne l'écrasera.

Et ce n'était pas là, mais bien plus loin encore.

Où était-ce donc ! Où Paris allait-il mettre ses morts ?

Au grand air, dans les champs, là où il aurait dû mettre ses vivants, pour qu'ils vivent.

Sous la neige, qui est douce comme un ventre d'oiseau.

Silence profond. La grille des morts était franchie.

C'était nuit noire. Mais sur la terre c'était neige pure. Sol clair comme le ciel dans une nuit d'été, pleine d'étoiles ! Les morts qui y cherchaient leur trou, à la lanterne, semblaient les âmes qui brillent dans les nuits étoilées. Ciel profond de la neige, derrière qui sont les morts.

Mer d'écume blanche, striée de vagues immobiles. Pressés comme les flots, coude à coude, plus haut, plus bas, et comme éternisés dans le geste dernier qu'ils firent en s'allongeant, les trépassés soulevaient le drap glacé qui les recouvrait tous, et ils étaient des mille et des milliers encore, toute une armée campée pour quelle nuit sans fin ! avec les tentes hautes des chefs, et les abris, et le gros de la troupe, pêle-mêle, sur le sol, et tous, sous l'œil du fossoyeur errant en sentinelle, sans que plane nul rêve de gloire ou de retour, — attendaient... — oh, pour quand, pour quand donc ! — le réveil.

Neige blanche. Des alignements de croix, de petites croix fines, perçant la neige, comme des pattes frileuses d'oiseau.

C'était la mort. Ils y étaient enfin. C'était là ?

Pas encore.

Une nouvelle ville, le Paris des trépassés, s'étendait. La ville blanche et de silence, après le Paris de fange et de bruit. Mais dans quelle banlieue irait-on s'y loger pour que cela ne coûte pas ! Ce Paris était cher, comme l'autre. On irait loin, plus loin encore, tout là-bas... Hors du centre, des beaux quartiers. Une cité, au fond d'une cour, une mansarde. Pas même. L'asile de nuit, la cité commune, l'hôpital. Oh ! pour un trou commun, tant de chemin à faire !

Comme le petit serait perdu dans la ville silencieuse !

A pas de loups, pour ne réveiller personne, le cortège s'avance.

Quelle lueur a brillé ? Un autre cortège, une autre chenille noire rampe dans l'ombre, cherchant un trou pour y déposer un fardeau.

Arrêtez. Un riche passe. Rien que quelques voitures, au grand trot. Membres-de-la-famille, un prêtre. On fera vite, vu le froid.

Le riche était pressé. Il passa.

Mais on le retrouva là-bas, au quartier des enfants. Car c'étaient deux enfants.

Debout, tapant ses pieds, le prêtre disait les prières. Payé pour cela, il était seul, près de la tombe, les parents demeurés sur la route moins neigeuse, à quelques mètres. Quatre prières, de l'eau bénite, on fila. Ce n'était que temps pour ne pas geler sur place, ou se mettre à battre la semelle sur les tombeaux. Dieu rageait de se déranger par tel temps, à telle heure, et de mêler ses morts, à lui, aux morts de rien.

Or les pauvres s'étaient rangés près de la fosse. Chacun s'était enfoui une place dans la neige. Le chapeau à la main, ils paraissaient attendre... Qui ? Il n'y avait pas de prêtre. Rien que des couronnes rouges. Le fossoyeur écartant la neige les posa autour du trou où il avait mis le cercueil. Sinistre, la lanterne veillait, posée à terre. Qu'attendait-on ? Le prêtre de l'autre mort un instant s'arrêta, et sur cette assemblée athée jeta son regard, regard haineux de femme à femme. Car la vieille barbe, celui qui apportait des oranges, le communeux de jadis, s'était détaché du petit groupe. Et dans le froid, la neige, la nuit, la mort, il avait cru convenable de prendre la parole.

Respectueux, tous écoutèrent.

Regarde, ne t'en va pas, prêtre, homme de Dieu : écoute ! Envoyé sur la terre pour répandre la foi, faire la charité, et verser l'espérance — homme sans religion ! regarde ce que peut-être tu ne vis jamais : un prêtre.

Il venait des séminaires de la Souffrance, où se garde la tradition des saints de la Révolte, suivant la règle farouche des Ordres républicains. Dès l'enfance, exilée dans une royauté, sa ferveur avait eu des apparitions. La République lui avait dit, en quel beau rêve : Va et parle pour moi ! Je suis le bonheur des hommes. — Toute sa vie il avait parlé d'elle, et pour elle. Plaidé sa cause, chanté son nom, servi son culte ! Et pour son Dieu, le prêtre avait pris le fusil.

Martyr ! Devant la mort il parla encore d'elle. Il eût dit à la tombe : la République est belle. Il le dit aux soldats, il le dit à ses juges. Vaincu, à ses vainqueurs. A ses geôliers, sur les pontons. Et il le dit encore à cette République-ci.

Saint missionnaire, vaillant, croyant, patient, pauvre, — peut-être parlait-il aux païens et aux sauvages de ce temps-ci d'un Dieu que leur âme obtuse ne pouvait pas comprendre. On riait de lui. On en trembla...

Aussi on se vengea ! Exil, prisons, tortures...

Fidèle il continuait à promener aux ténèbres immenses un maigre

luminaire, certain qu'il demeurait, où il avait passé, — fût-ce dans la fumée, — une faible lueur.

Et maintenant, très vieux, de quoi eût-il parlé, sinon d'Elle ?

Et tout lui était bon pour parler encore d'Elle, même une fête, même une tombe. A qui le voulait entendre !

Il parla comme un arbre secoué qui gémit, — le dernier, qu'ont respecté la bise et la gelée ; et ses larmes tombaient comme des fruits qui se détachent.

Il s'adressa aux champs, qui nourrissent les vivants et qui gardent les morts, à la vaste nappe blanche que le cercueil vient troubler, il s'adressa au père, bon et brave compagnon qui ne devait pas se laisser abattre par le malheur, il s'adressa au petit Jacques, un gamin intelligent, que c'était vraiment dommage, qu'on l'aimait bien, qu'il aurait travaillé, serait devenu quelqu'un, un soutien de la bonne cause ! Il dit... il ne dit rien, il dit ce qu'on peut dire, n'importe quoi, qui pût faire bon sur la douleur, mots sans suite, comme pour caresser les enfants...

Un instant sa voix s'enfla, l'on crut voir revenir la jadis chaude et mordante éloquence du vieux révolutionnaire, mais le froid, l'âge et la douleur cassèrent tout ça...

La voix tremble, s'étrangle et la neige fait étoupe... Plus rien qu'on puisse entendre...

— Jean !... Mon pauvre Pilleux... Malheur... épouvantable...

Et il resta, devant le trou, sans rien dire.

Tous écoutèrent respectueusement...

Car le bras du vieillard s'était levé, montrant tout ce qu'il n'avait ni mots ni force pour dire !

Oui, un malheur épouvantable qu'il meure des petits enfants, que la société laisse éteindre ces jeunes yeux qui brillent, bleuisse ces bouches roses, taise ces babils d'oiseau, couche en long dans ce champ de mort ces petits bons à vivre !

Voilà ce que dit le vieillard, debout dans ce champ du carnage d'avant toute bataille, défaite d'avant la guerre, le cimetière des enfants, plaine lugubre que Paris ensemence de morts ; et le vieillard semblait la triste sentinelle qui garde la retraite où sous la pierre, la nuit, la neige, — dedans la mort, refuge où la faim n'atteint plus, — avant de voir le feu, se sont sauvées les recrues.

Mais le vieillard dit aussi que cela changerait.

Alors ses bras tendus montrèrent les petites croix, pattes frileuses d'oiseau marquées dessus la neige, mesurèrent tout l'espace, gigantesque dortoir des bambins de Paris, tant, tant de milliers d'enfants, partis coucher trop tôt, quand le marchand de sable n'était pas encore passé, et qui n'avaient rien fait pour qu'on les mît au lit, dans leurs petits lits de fer, ou de pierre, ou de fleurs, ou de simples grabats, par terre, ou la terre nue ! Et voici que le silence du vieux fut entendu de ceux qui ne peuvent parler, et qu'il sembla à tous que la

neige tressaillait, des milliers de petits bras roses secouant leurs langes, et que tous ces berceaux de neige appelaient après leur mère! — O France! Je voulais vivre! pourquoi donc m'as-tu tué!

O France! est-ce vrai que ces petits si tristes de mourir pouvaient vivre! Du pain, du lait, n'est-ce pas, ce qu'il faut, un logis, des vêtements... ils ont eu tout cela! Puisque tu pouvais le faire, et tout ce que tu pouvais faire, tu l'as fait! C'est accident, c'est maladie qu'ils sont morts. Car tu as besoin d'hommes; riche, tu es généreuse. Tu es la terre des libertés, et des progrès, et de la fraternité, égalité, ô France! et n'est-ce pas, chacune de ces petites âmes, qui s'en vont avant l'heure d'un corps trop misérable... — justifierait un crime au jour de la Sociale!

— Courage! dit le vieux.

N'ayant qu'un mot : courage, il résuma son âme. Il dit au père qu'il prit dans ses bras : courage!

Et l'étreignant à force, le vieux lui en donna.

Tomba la première pelletée de terre sur la tombe.

De terre et de neige.

Beau petit lit blanc, pour bébé! Regarde, mère! Tout ce blanc! Il manquait au berceau, mais il vient au cercueil. La chambre ouatée, tapissée, blanche, et silencieuse, comme elle invite au sommeil!

La lanterne du fossoyeur, c'est la veilleuse.

De la terre, encore un peu de terre.

Mais à chaque pelletée, quelque bonne parole...

Courage! Encore un peu de terre ainsi, et la Sociale sera proche.

Courage! courage...

Et ceux qui furent cette nuit de neige, près de ce cadavre d'enfant, crurent bien la voir passer, lumineuse, se hâtant...

Viens! Viens, Révolution, s'il est vrai que tu viens éteindre la misère! Viens! vois ces files d'enfants alignés au cimetière, comme des sillons...

Sème, sème, Misère! sème la Révolte future.

Allons! une pelletée de terre! Sur celui que la misère tua, une pelletée de terre. Et aussi une bonne parole aux pauvres parents. Vaines, les phrases! Mort de misère, parbleu! on le sait... Consolations froides, mais qui réchauffent; elles sont comme la glace quand on s'en frotte... Courage! Un jour viendra... Courage!

Un jour où les enfants ne mourront plus de ça.

La quatrième partie au prochain numéro.

EUGÈNE MOREL

La Quinzaine dramatique

Ouverture du *Théâtre-Antoine*. **Blanchette**, comédie en trois actes de M. Eugène Brieux. **Boubouroche**, comédie en deux actes de M. Georges Courteline. — *Odéon*. **Alcyoné**, un acte en vers libres, de M. Guérin. **Les Menottes**, comédie en trois actes de M. Maurice Beaubourg. **L'Equilibre**, comédie en deux actes de M. Pierre Soulaine. — *Renaissance*. **Service Secret**, pièce en quatre actes d'après l'original américain de M. W. Gillette par M. Pierre Decourcellé.

Il importe tout d'abord de joyeusement épingler au haut de cet article une éblouissante promesse : *le Théâtre-Antoine est ouvert.* Menus plaisirs, menues ardeurs, directions éphémères, leurs plats trafics, opérettes caduques, vaudevilles mort-nés, claques sans échos, tout cela est à jamais loin, et on a brûlé du sucre. Désormais les jeunes gens — il faut s'entendre... mais nous nous entendons — les jeunes gens auront un théâtre, le leur, non plus d'exception, ni à côté, ni çà et là. La porte est grande ouverte et l'épreuve de cette première saison sera décisive. On sait comme triomphalement réussit le spectacle d'ouverture ; d'ailleurs il est d'attente — de longue attente — et les deux pièces qui le composent ne font que poursuivre une carrière déjà glorieuse; pourtant *Blanchette* jusqu'ici ne connut qu'une vie nomade et quant à *Boubouroche,* joué plus de cent fois sur la rive gauche, il n'y fut après tout qu'en garni.

Débitants et cultivateurs — mais le débit ne va plus guère et la terre rapporte de moins en moins — le père et la mère Rousset ont fait instruire leur fille au chef-lieu, avec les demoiselles; et, sur le mur crasseux du cabaret du village, resplendit, fier en son cadre neuf, le brevet d'institutrice. Il est l'orgueil du bonhomme qui oublie à le contempler les privations endurées et le bas de laine dégarni. Il éblouit tout le voisinage, et le père Morillon, et son fils Auguste, qui garde de ses jeux d'enfant le souvenir, comme un espoir, d'avoir été le « petit mari » de Blanchette, et Bonenfant, le cantonnier, qui ne sait pas lire, et jusqu'à M. Galoux, le conseiller général, dont la fille Lucie aime à venir jacasser avec son amie de pension, en faisant des rêves d'avenir : car Lucie a un frère et Blanchette a lu dans les romans... En attendant et comme le gouvernement ne se hâte pas de lui accorder sa place d'institutrice, elle rêve de restaurer le débit, de le transformer en café, elle expose à la mère Rousset ébahie son plan pour faire fortune; et, au milieu du cabaret fumeux, sur la poisseuse toile cirée d'une table bancale, parmi les verres ébréchés et les dominos jaunis, s'érige, cadeau dont s'enorgueillit Blanchette, une haute lampe à colonne qui vient de la ville. Mais Rousset rentre furieux : son champ est brûlé, grâce aux engrais chimiques de Blanchette. Il

crie, il s'emporte et le brevet aperçu au mur lui rappelle que la nomination ne vient pas. Il en a assez de nourrir sa fille en pure perte; non contente de ne pas rapporter d'argent elle en gâche, avec les inventions de ses livres, et elle trouve encore le moyen, en vérifiant les notes des clients, de rogner sur les bénéfices. Il empoigne la lampe, qu'il rapporte bientôt « arrangée », méconnaissable, veuve de la superbe colonne et tant bien que mal ressoudée. « Comme ça, elle éclairera sur la table. » Blanchette la saisit alors et la brise. On s'injurie, on se menace; on en viendrait aux mains sans la mère à point intervenue. Mais Rousset, sorti en maugréant, réserve à sa fille une leçon plus rude, une humiliation plus complète et, devant les Galoux, il force Blanchette à nouer à sa taille un tablier bleu, un tablier de servante et à verser une tasse de café au père Bonenfant que naguère elle a refusé de servir. Blanchette balbutie un « pardon », la rage aux dents et les sanglots à la gorge. Mais c'est plus qu'elle n'en peut supporter. Elle interrompt son père qui hurle et ordonne et, en elle le paysan hargneux et dur soudain reparu, jette à la face de l'autre son dégoût et sa rancœur. Un mantelet agrafé en hâte, elle se sauve en courant, pour ne plus revenir.

Ces deux tableaux, le second surtout, sont d'une intensité remarquable; un sujet s'y affirme, sans l'embarras d'aucun tâtonnement d'analyse, de par sa seule représentation scénique et le drame évolue, à la fois sobre et rapide, autour du brevet, de la lampe et du tablier bleu.

Reste le 3e acte que l'auteur a cru prudent de modifier, dans la crainte de s'aliéner, en allant jusqu'au bout de sa tâche, un public jusqu'alors favorable et satisfait.

Les vieux sont restés un an et demi sans nouvelles. Un soir, en l'absence de Rousset, Blanchette est revenue frapper à la fenêtre du cabaret et sa mère, affolée de joie et de peur, l'a cachée dans le grenier; mais elle n'est pas tranquille et Rousset rôde, la bouche pincée : il se doute de quelque chose. De sorte que ce 3e acte débute par une scène simple et expressive; mais il perd, dès l'entrée de Blanchette, toute assurance et toute signification. Elle n'est plus la fille tapageuse et toujours fière que M. Brieux ramena au village il y a quatre ans. Celle-ci revient pure et corrigée; elle a souffert et le dit trop bien, si bien, qu'à l'entendre on en douterait; elle n'a pas failli — ah! mais! — comme tant d'autres malheureuses « qui pourraient envelopper leur carte de fille soumise dans leur brevet d'institutrice ». C'est alors de la littérature et de la pire. On s'embrasse et le rideau tombe au milieu des bravos attendris.

On a dit, presque en manière de critique, que M. Brieux était avant tout homme de théâtre. Il est uniquement cet homme-là, uniquement et pleinement, et nul peut-être des auteurs de ce temps n'apparaît doué d'un plus incontestable tempérament dramatique. Son tort est d'ambitionner davantage et de s'obstiner en des thèses timidement rétrogrades qu'on ne lui saurait pas mauvais gré de vouloir, à la

faveur du drame, nous faire admettre, s'il savait nous aveugler jusqu'au bout. Non pas qu'il faille chicaner M. Brieux sur un dénouement d'une conception à tout prendre ni meilleure ni pire; mais parce que seulement ce dénouement est inharmonique et dès après la seconde scène, dépourvu de l'expression dramatique qui créa l'illusion nécessaire aux deux premiers actes, cette illusion dont vit le théâtre.

On conçoit, dans une œuvre de ce genre, l'importance de l'interprétation. Elle fut parfaite. Depuis de longs mois il ne nous avait été donné d'éprouver une aussi pure émotion d'art au théâtre, et c'est une des joies — non des moindres — que nous réserve la saison, cette troupe homogène et zélée, comme en vérité nulle autre part il ne s'en rencontre. On n'a pas rappelé en vain le souvenir de M. Got en parlant de M. Antoine, dont la création du père Rousset est un absolu chef-d'œuvre de composition dramatique. Notamment, à la fin du second acte, en l'âpre révolte du vieux paysan têtu, chaque riposte empourprant sa colère et la sourde menace grinçant en vrille entre les dents serrées, il est parvenu à surélever le ton de la scène jusqu'au sublime. Mlle Barny a personnifié excellemment son personnage, sachant conserver en ses attendrissements furtifs la mesure exacte d'une parcimonieuse émotion. Mlle Marthe Mellot, après avoir nuancé de gaîté babillarde, de grâce sèche, de sottise hautaine l'énervement de Blanchette, a, les larmes refoulées, férocement rugi ses cris de rage et de haine. Sous les traits d'Auguste Morillon, M. Arquillière fut tout à fait remarquable d'ardeur craintive et de bonheur épanoui. Les autres rôles ont été tenus avec un surprenant ensemble par Mlles Clem et Luce Colas, MM. Pons-Arlès, Marsay, Desfontaines et Verse. Quant à la figure du père Bonenfant, elle doit son extraordinaire relief au grand acteur qu'est déjà M. Firmin Gémier.

Il devient banal de répéter que c'est un chef-d'œuvre, le *Boubouroche* de M. Georges Courteline. Ah! qu'il est authentique, ce chef-d'œuvre là! unique, complet, définitif et *nécessaire*. Jamais le théâtre ne connut bouffonnerie plus jovialement débordante, plus tôt prête à dévier en drame pitoyable et désolé, d'autant plus navrant et lamentable qu'il fait rire plus immodérément la foule, mais *rire aux larmes* — comme un tribut que, malgré tout, elle est obligée de verser. De même que celle de *Blanchette*, avec peut-être le premier soir quelque soupçon d'incertitude, l'interprétation de *Boubouroche* a été de tous points admirable. Surtout la voix aigre, cassante et cassée de Mlle Irma Perrot a fait merveille dans Adèle et M. Pons-Arlès, la face réjouie ou l'échine terrible ou la graisse affolée et suppliante, a magistralement habité son rôle.

Un enthousiasme résolu, un ardent parti-pris d'indépendance ont inspiré *Les Menottes* et rien ne nous eût semblé plus désirable que la réussite, en un art éloigné du sien, du délicat et savoureux écrivain

qu'est M. Maurice Beaubourg. Mais, si magnanime qu'en soit l'inspiration, si fougueuse l'audace protestataire, cette pièce manque des primordiales qualités dramatiques que nécessite impérieusement le théâtre.

Un redoutable mirage attire vers la scène plusieurs idéologues de notre temps, qui se contentent d'y apporter les insuffisantes ressources de leur raison, sans la précaution de discerner quelle radicale transposition doit subir à tout prix l'*idée* à l'effet de se réaliser en *spectacle*. Un spectacle, oui, telle fut et sera toujours l'œuvre dramatique ;... mais il importe ici de dissiper un trop facile malentendu : certes, s'il vit de pur mouvement, comme la danse, sa sœur jumelle et plus raffinée, le théâtre vit aussi d'expression verbale harmoniquement appropriée. Le *verbe-spectacle*, c'est la base de notre tragédie classique, de même — il ne faut pas s'y tromper — que de tous les drames d'Ibsen, dont se réclament plus volontiers, bien que sans plus de titres, les instaurateurs du *théâtre d'idées*. Et vraiment quelle nécessité pour un pur et décidé littérateur tel que M. Beaubourg, d'user d'un mode d'art différent pour employer des moyens identiques ? Son œuvre apparaîtra hybride immanquablement.

Les menottes, ce sont ici, symbole sans éclat ni particulier à-propos, celles dont la société implacablement nous ligotte, pour nous interdire tout écart hors du sentier battu, celui du monde et de la famille. Debienne, homme politique déjà fameux, amant de Mme de Treilles, se voit persécuté par ses sœurs et ses amis pour avoir voulu étaler au grand jour le pur et grand amour qui le fait vivre et que la loi n'a pas sanctionné. C'est la révolte et la guerre ouverte : les deux victimes se réfugient au plus profond de leur tendresse, étroitement attachés, jusqu'au moment où le monde, impuissant autour de leur citadelle, finit par s'y frayer un étroit chemin de calomnie. Debienne est vite envahi par le doute, doute qui tue et désagrège, et que Mme de Truilles refuse énergiquement de dissiper. Elle ne fut pas coupable ; cependant elle part puisqu'un seul instant il la crut telle : c'est le doute et non pas sa faute qui la chasse, et leur bonheur gît désormais entre eux, à jamais mort.

Cette dernière scène, la seule de l'ouvrage, et dont le développement n'eût pas manqué de quelque solennelle ampleur, surprend comme un réveil et ne parvient qu'à mettre en lumière l'initiale méprise de M. Beaubourg. Car ce dont ne peut donner une idée l'analyse, c'est la sensation de stupeur qui se dégage de ces trois actes mornes où piétine un insaisissable conflit — insaisissable pour ce qu'il n'est que *littérairement* exprimé. Et si l'on peut jusqu'à un certain point identifier avec un reflet de la vie cette fable puérile, dont j'ai omis les plus improbables épisodes, une telle reconstitution n'est loisible qu'à l'entr'acte ; autrement dit nous ne trouvons, durant toute la pièce, l'occasion d'aucun contact avec une pensée qui se dérobe en l'obstiné refus de quelque réalisation scénique. L'impression est inefficace et la chute du rideau parfaitement arbitraire.

M. Philippe Garnier n'a pu prêter davantage à Debienne qu'une réalité capricieuse et sommaire et Mme Segond-Weber, que l'on entend mal, a trouvé le moyen de momifier son personnage par une mélopée vraiment surérogatoire.

L'ingénieuse donnée de *L'Equilibre* aurait pu fournir à M. Pierre Soulaine autre chose et plus qu'un badinage abondant et spirituel. L'auteur, qui a péché par modestie, n'est d'ailleurs pas dupe un seul instant de cette négligence. (Il ne s'en était pas rendu coupable dans sa dernière comédie, *Le Tandem* dont se souviennent avec plaisir les habitués du théâtre de l'Œuvre). Il a conscience que ses personnages bavardent et il se plaît à les écouter bavarder, ayant préféré fixer au vol un dialogue que faire évoluer une véritable action dramatique autour d'un sujet, lequel, encore une fois, s'y fût sans peine et de la meilleure grâce prêté. Il en résulte que ces deux actes — ils ne laisseraient pas que d'être, en l'état, trop minces pour supporter le drame qu'on aimerait à y poursuivre — semblent par endroits un peu trop complaisamment attardés. Cette impression se trouve accentuée par ce fait qu'une mise en scène trop hâtive exile sans cesse à l'avant-scène les acteurs, qui ont l'air ainsi de jouer en dehors du décor. Aussi bien ils jouent encore plus en dehors de la pièce. Il paraîtrait difficile d'écraser plus pesamment un texte aussi frêle que le fait M. Perny; pourtant Mlle Chassaing y parvient sans effort. Seul M. Coste se montre alerte et désinvolte comme il sied.

Cette première soirée de l'Odéon avait débuté par *Alcyoné*, un acte en vers libres pourvu de ce spécial cachet d'insignifiance que se plaît à exiger de pareilles œuvrettes le débonnaire cahier des charges du second Théâtre-Français.

Oh! quelles vilaines grandes affiches a fait placarder dans Paris le Théâtre de la Renaissance! Mais, à quoi bon se plaindre? Nous ne les verrons pas longtemps. Mme Sarah Bernhardt va bientôt revenir de tournée et déjà sans doute se perpètre en silence la série annuelle des sinistres Muchas de coton mauve. Et en somme elles n'ont pas menti ces gigantesques réclames d'outre-Atlantique : le spectacle est au moins aussi laid qu'on l'annonce et beaucoup plus extraordinaire.

Sans doute M. Pierre Decourcelle, qui a traduit la pièce tout seul, ignore les finesses de la langue britannique car, dès le titre, il a commis un contre sens. « Secret service », cela veut dire, dans l'argot des machinistes d'Amérique, cet ensemble de bruits truqués dont le spectateur, au risque de perdre toute illusion, ne doit pas soupçonner la cuisine. Ici l'on dit : bruits de coulisses. C'est en effet de bruits de coulisses qu'il s'agit en l'occurence. Ils constituent le principal attrait — disons : le seul — de la pièce de M. Gillette. Ils sont le nœud du drame, — nœud coulant : l'échec l'a prouvé du reste. Pauvres bruits de coulisses! Ils ont pourtant fait de leur mieux, pastichant à s'y

méprendre canons et cloches, trompettes et tambours, galops et cliquetis d'armes : il n'y a pas de leur faute. Malheureusement le reste de l'intrigue était moins nécessaire et sentait trop ingénument le remplissage. D'ailleurs point du tout banale, cette intrigue, et d'une audace assez sympathique qui osa muer en héros le traître, bafouer le policier honnête et clairvoyant, et ridiculiser à tel point le général en chef qu'on s'empressa de couper le rôle entre la répétition générale et la première. (Toujours les demi-mesures !)

De réputés comédiens ont gracieusement accepté — pure coquetterie — de figurer dans *Bruits de Coulisses*. M. Guitry a même trouvé le moyen d'y déployer du talent, occasion que la toute gracieuse Mlle Cerny n'a pas cru devoir saisir. M. Courtès, en bon nègre, s'est prouvé, barbouillé de suie, mime aussi adroit que sous la farine du père Pierrot et M. Brulé, en gamin, a paru aimable, ce que l'on n'aurait pas jugé bien difficile si Mlle Clary, qui débutait, ne s'était montrée si agaçante, en gamine.

Alfred Athys

Les Livres

Michel Bréarl : *La Sémantique*. — Paul Adam : *Lettres de Malaisie*.
Jacques Saint-Cère : *La Noce sentimentale*.

La Sémantique est un mot nouveau, la émantique est une nouvelle science, et quand on en a saisi l'objet, le plus grand étonnement du profane est qu'elle soit encore à créer. J'ai eu de la peine à imaginer que depuis un siècle la linguistique se soit contentée d'étudier les langues comme une matière morte, comme une architecture, comme le squelette conservé des races disparues, et que, si minutieuse à l'histoire des radicaux ou des suffixes, elle n'eût négligé des mots que leur sens. La sémantique ne veut pas être autre chose que la science des significations, par opposition à la phonétique qui est la science des sons; et cependant c'est une science nouvelle. M. Michel Bréal en a d'abord justifié la nécessité, en quoi il ne trouvera pas d'incrédule. Il en a affirmé l'intérêt, dont son livre serait à lui seul une forte preuve. Mais surtout il a en a jeté les bases, dessiné les cadres, et même il a formulé un certain nombre de principes qui sont à la fois des exemples pour les recherches futures et de sérieux résultats. Enfin on trouvera réunis à la fin du volume quelques essais que j'ai tenus à signaler, parce que l'un d'eux, sur la pureté de la langue, intéressera plus directement les écrivains, et qui sont des modèles simples et parfaits d'essais littéraires.

Ce qu'on goûtera le plus vite dans ce livre, c'est qu'il se soit mis à la portée de tout le public par un ton d'aimable simplicité et d'élégance familière. Les lois qu'expose M. Bréal ne sont pas toujours sans complexité, la voie du raisonnement n'est pas toujours facile ou unie; il y a pourtant dans la suite entière du livre quelque chose de régulier, de dégagé, d'aplani qui, loin de rebuter, conduit et engage. Il faut en reporter le mérite à la patiente élaboration d'une œuvre que depuis plus de vingt ans l'auteur éclaircit et simplifie, au point de l'avoir réduite à sa matière nécessaire et à sa plus pure expression. Elle se présente aujourd'hui avec un tel air de perfection et de transparence qu'on se verrait plutôt enclin à en méconnaître la difficulté et le travail. Il semble qu'elle n'ait pu donner aucun mal, qu'une heure de réflexion nous en eût fait dire autant à nous-même. Et cela, c'est bien la notion de l'élégance scientifique, qui est l'art de réduire un raisonnement ou un calcul à un petit nombre de formules si pures et si nécessairement déduites, que leur suite semble comme une réalité autonome et qui s'imposerait à toute raison.

Je songe à l'élégance mathématique qui est un achèvement de clarté, une prise suprême du sujet, une maîtrise. Je ne pense pas à ce que l'on nomme communément la science élégante, dans le sens où l'on dirait : « M. Boissier est le plus élégant des archéologues » ou « M. Gréard est un moraliste élégant ». On désignerait par là une variété d'esprit universitaire qui consiste à vulgariser les sujets par

l'ornement, le badinage, par une certaine platitude fleurie, et qui en somme n'a pas fait grand mal, sauf à quelques esprits trop dépourvus d'élégance naturelle.

Il faut remarquer pourtant, et l'auteur a pris les devants pour nous en avertir lui-même, que ce livre n'est pas dans son entier un livre de sémantique. Les premiers chapitres sont consacrés presque uniquement à l'extension ou la suppression de suffixes et d'exposants grammaticaux. Ce sont des chapitres de *phonétique* pure (irradiation, analogie, etc., etc.) entre lesquels les pages consacrées à la répartition et à la spécialité sont peut-être mal à leur aise. Il faudrait, je crois, pour une composition plus pure, rejeter ces deux chapitres dans la seconde partie, et c'est un changement que je propose avec modestie pour la prochaine édition. Mais je n'entends pas insinuer que dans l'ouvrage il y ait une dualité de but ou d'exécution. Ce n'est pas une phonétique ordinaire que l'auteur a réunie à sa sémantique, mais une phonétique nouvelle, elle aussi, puisqu'elle repose tout entière sur l'usage, sur la volonté populaire, sur des nécessités de l'esprit. Ainsi, loin de l'affaiblir, elle consolide l'unité et la gravité de l'ouvrage, qui est d'avoir voulu tirer la linguistique de l'impuissante autonomie où l'avaient enfermée trop de savants, de l'avoir soutenue et enrichie par le secours continuel de la psychologie et de l'histoire, d'avoir montré qu'on ne devait pas chercher dans le mystère d'une évolution naturelle les lois de la métamorphose des mots, mais dans les circonstances, dans les mœurs et surtout dans les principes universels de la raison.

On objectera que par cet effort d'une phonétique renouvelée, d'une sémantique créée de toutes pièces, M. Bréal aura rejeté la linguistique du domaine de la science pour la rattacher à l'histoire de la civilisation et à la psychologie générale. Je crois en tout cas que démarquer une fausse science serait l'œuvre d'un véritable savant. Mais au fond, ne doit-on pas plutôt penser que la linguistique, en suivant le chemin tracé par M. Bréal, entrerait au contraire dans une voie plus scientifique? Elle s'en est tenue jusqu'à ce jour au point de vue archéologique, et par là elle a isolé, individualisé tout ce qu'elle touchait. Elle a examiné les mots comme de vieilles poteries. Toute loi restait ainsi personnelle, arbitraire et fantaisiste. Le catalogue du musée des mots ne pouvait pas être une science, mais un exercice d'érudition inutile. Au contraire, si l'on fait l'effort de pénétrer jusqu'à l'esprit des langues et du langage, en s'appuyant sans cesse sur les faits, sur les coutumes, sur l'observation, on parviendra peut-être à dégager, ainsi que M. Bréal le prouve d'ailleurs par son exemple, des lois sérieuses, des lois générales et surtout des lois qui serviront. C'est en vertu des mêmes raisons que l'histoire utilitaire et sociologique des institutions a plus de chance de se constituer comme science, que l'histoire sentimentale et pittoresque des événements et des hommes, — puiqu'elle sort de l'accidentel et du fortuit, pour dégager l'universel et pressentir le nécessaire.

Ce qui est vrai, c'est qu'à travers ces trois cents pages de discussions, d'analyses, et d'exemples, on croit sentir avant tout en M. Bréal un esprit d'observateur, de psychologue, et presque d'homme de lettres. Et il a obéi, je crois, à une inclination personnelle autant qu'à une certitude objective en dirigeant vers des fins nouvelles les travaux qui avaient absorbé toute sa vie. J'ai parfois cru démêler dans ce livre comme la revanche d'un philosophe, d'un observateur ou d'un historien délicat des mœurs, contre l'érudition étroite et sèche qui, durant tant d'années, l'aurait tenu emprisonné malgré lui. Peut-être maintenant, après le repos de l'œuvre accomplie, tournera-t-il vers des travaux plus futiles, mais plus aimables, tant de fortes et de charmantes qualités. Mais, quoi qu'il advienne, la sémantique grandira, les cadres que lui a tracés M. Bréal seront remplis, on s'apercevra même que certains chapitres en ont été traités dès le premier jour avec tant d'ingéniosité et de profondeur que leur structure est presque définitive. Quand une science doit vivre, c'est quelque chose que de l'avoir créée et nommée; c'est quelque chose aussi d'y avoir déposé vingt ans de travail tenace et sérieux. Je conseillais presque à M. Bréal de s'amuser désormais avec la littérature, et je sens de plus en plus vivement de combien d'autres idées il faut emplir et enrichir la littérature elle-même pour qu'elle satisfasse un esprit sincère. Peut-être ne faut-il voir dans la littérature, comme dans les mathématiques pures, qu'un procédé d'expression qui s'éclaircit, s'enrichit, varie, mais qui doit emprunter ailleurs sa valeur et sa matière. Je crois me souvenir que M. Bernard Lazare l'a soutenu autrefois, en d'autres termes, et je ne serais pas surpris que M. Paul Adam en tombât d'accord avec moi.

Lettres de Malaisie. — Après la révolution de 1848, quelques socialistes français, disciples de Fourier et de Proudhon, imitateurs de Cabet, émigrèrent vers l'Océanie. A l'intérieur de Bornéo, ils conquirent et peuplèrent les hauts plateaux inaccessibles où durant quarante ans grandit leur civilisation inconnue. Ils surent y réaliser leurs principes : égalité sociale, organisation collective du travail, suppression du capital et des échanges. Surtout ils surent en cinquante ans, ce qui rendit leur tâche aisée, prendre un siècle environ d'avance sur la science européenne. M. Paul Adam a imaginé cette nouvelle Icarie, d'un de ces rêves précis et colorés qui instruisent mieux que les voyages.

M. Paul Adam aime ses héros, et, hors l'ambiguïté du dénoûment, il partage je crois leur philosophie. Comment s'en étonner, si elle coïncide avec celle qu'on pouvait tirer de ses propres œuvres passées, et que déjà j'eus l'occasion d'y marquer? On retrouvera la même ardeur à nier l'individualisme, la même vision épique et ionienne d'une harmonie naturelle et vivante, où l'homme ne serait qu'un moment, un aspect fuyant de la Raison Universelle. La cité de Jérôme le Fondateur est bien la cité de Clarisse. La différence est que Cla-

risse flottait perdue sur un univers impalpable, au lieu que les compagnons de Jérôme se résolvent d'autre part dans une société organisée. Mais le devoir social en est seul modifié, la place dans la cité, la tâche due, non pas la logique des sentiments et de la vie intérieure. On sera frappé de voir combien Théa et Pythie ne sont que des Clarisse simplifiées.

M. Adam aime ses héros et je les aime aussi, puisqu'ils ont vaincu l'égoïsme grossier de nos morales, et l'individualisme outrecuidant qui borne nos philosophies. Je les aime, mais je les voudrais plus simples et plus sûrs dans leurs certitudes. Il semble à chaque instant que l'idée leur monte aux yeux comme une ivresse. On leur sent ce vertige de la vérité toute fraîche qui donne aux élèves de philosophie un si gracieux dédain de l'humanité. Mais cela n'est gracieux que chez les adoscents dont la prise sur la vérité est toute neuve et faible encore. Je voudrais que des hommes graves qui ont joué leur vie sur un système nous en fissent part avec plus de sérieux et de sécurité.

Je crois bien en voir la raison, et je vais la dire, c'est qu'ils n'ont pas une certitude, mais une foi. Ce sont des croyants, plus que des penseurs, et l'on en trouvera le témoignage probant à chaque page. Les petites filles récitent à l'école de véritables litanies. La philosophie veut absorber tous les dogmes, et l'histoire officielle est un Musée des Religions. Les cérémonies publiques sont des processions où figure jusqu'à un pape. Pythie et Théa récitent comme une prière l'organisation des cités nouvelles; c'est avec l'assurance exaltée de sibylles et de voyantes qu'elles évoquent l'épopée grossie de l'Humanité. Ce sont des *mystiques*. Or elles nous décrivent un Etat logique, *scientifique*, fondé sur la plus sévère et la plus régulière abstraction. — J'ajouterai que souvent la description est trop purement visuelle et décorative. Ce sont des processions et des fêtes, où l'on retrouvera ce curieux mélange de débauche lyrique ou nerveuse sur un fond continu d'abstraction; des décors d'une richesse inouïe, où se joue l'imagination la plus somptueuse, la plus compliquée, la plus intense, mais qui à leur tour détournent l'attention et faussent l'unité.

Faut-il conclure que M. Adam a voulu humilier la sévère unité de la « caserne marxiste » avec la pompe religieuse et panthéistique d'une république du Grand Mogol? A la tristesse enfumée des cités ouvrières, a-t-il voulu opposer son Icarie libertaire et Liberty (pardon)? — A-t-il voulu accabler les théoriciens secs et précis de la science sous le poids magnifique de son lyrisme et de son imagination? Ce serait oublier que dans les *Lettres de Malaisie* il y a infiniment de justesse, de raison, de nouveauté et même de vigueur constructive. Mais M. Adam, bien que passionné de raison, n'est pas un rationaliste, et avec toute la richesse de pensée, toute la flamme de générosité qu'il a apportée dans cette œuvre, pouvait-il faire qu'il ne

fût pas, au bout du compte, un imaginatif, un visuel, un sensuel et un lyrique.

Il y a dans le livre entier une intensité de vie, une richesse d'éloquence, une ressource de tous les effets et de tous les moyens dont je ne puis rien dire d'assez fort. Je ne me lasse pas d'écrire sur M. Paul Adam. Il me faut toujours répéter les mêmes mots pour les mêmes choses ; mais vraiment, je ne vois guère, dans la littérature présente, d'esprit plus divers, plus généreux, plus prompt. Je songe que j'avais déjà cette année, et à cette place, rendu compte de *l'Année de Clarisse*, de *la Bataille d'Uhde*, et je cherche si Balzac, dans ses meilleures années, eut jamais une production plus riche. Il est certain que chacune de ces œuvres sans lien apparent fut à son tour, pour M. Adam, l'œuvre nécessaire, et que leur diversité exaltée n'exprime que le bouillonnement trop impatient d'un esprit fécond. Mais une création si complexe et si nombreuse porte en elle même des variaions nécessaires. Son génie propre condamne M. Adam à ne pas rester toujours égal à lui-même. A chaque page des *Lettres de Malaisie* on sentira imprimée sa marque profonde, car rien de ce qu'il produit ne pourrait être produit par nul autre. Mais lui-même a produit meilleur et plus parfait. Peut-être ce livre fut-il écrit trop aisément, à trop de reprises, et dans de vifs accès de facilité tourmentée. — Mais enfin il faut encore l'aimer beaucoup, et je suis si tranquille pour les autres.

La Noce sentimentale, de M. Jacques Saint-Cère, offre cette particularité curieuse d'être un livre *Vie Parisienne* et de ne pas être un livre dialogué. Depuis le temps, cela repose. Il est vrai que pour filer une nouvelle jusqu'au bout on doit y mettre un peu du sien. Et M. Lavedan nous prouve tous les huit jours qu'un dialogue de trois colonnes n'est pas une tâche fatigante.

Un exercice fructueux, pour les esprits curieux de suivre l'histoire de l'esprit *bien parisien* entre 1865 et 1895, ce serait de lire *la Noce sentimentale* après les œuvres complètes de M. Ludovic Halévy. Entre M. Saint-Cère et M. Halévy, je crois sentir une parenté d'esprit très rapprochée. Pourtant, comme tout est différent, comme tout s'est déplacé, et comme il serait amusant de chercher les causes. En poussant un peu le parallèle, on irait loin dans la psychologie de deux générations de snobs. Ceux que peint M. Saint-Cère ont subi le singulier contre-coup de courants contradictoires et trop violents. Ils dégagent comme un américanisme jobard dont l'illogisme intérieur est une fête. M. Saint-Cère l'a bien senti, l'a bien nommé, l'a bien fait voir. C'est en quoi son livre, qui a distrait ou qui distraira tout le monde, va plus loin qu'il n'en a l'air.

Léon Blum

Chronique de l'Histoire

LÉON TOLSTOI : *Les temps sont proches* (traduit du russe par Paul Boyer et Charles Salomon). — URBAIN GOHIER : *L'armée nouvelle.* — PIERRE CHOUDIEU : *Notes et Mémoires* (publiés par Victor Barrucand).

Les temps sont proches. — L'an dernier, un jeune hollandais, nommé Van der Veer, refusa de se laisser incorporer dans la garde civique et écrivit au commandant de cette milice :

« Je ne suis pas chrétien et cependant je comprends mieux que la majorité des chrétiens le commandement : *Tu ne tueras point*, sans lequel l'homme ne serait plus un être raisonnable... Je ne puis ni tuer, ni même voir tuer un animal, et, pour ne pas tuer les animaux, je suis devenu végétarien. Et vous pourriez me donner l'*ordre* de tirer sur des hommes qui ne m'ont jamais fait aucun mal ! Car si l'on enseigne aux soldats le maniement du fusil, ce n'est pas pour tirer sur les feuilles ou les branches des arbres, je pense.

« Vous me répondrez peut-être que le rôle de la garde civique est, avant tout, de contribuer au maintien de l'ordre public. Eh bien ! Monsieur le commandant, si l'ordre régnait réellement dans notre société, si l'organisme social était véritablement sain, si, en d'autres termes, les rapports sociaux ne présentaient pas de si criants abus, s'il n'était pas admis que, à l'instant où tel homme se livre à tous les caprices du luxe, tel autre homme soit en passe de mourir de faim, vous me verriez au premier rang des défenseurs de l'ordre. Mais je refuse péremptoirement de concourir au maintien de l'ordre de choses actuel, de ce que l'on appelle l'ordre établi. »

Léon Tolstoï, qui reproduit cette lettre en tête d'une curieuse brochure, croit que le refus d'obéissance de Van der Veer « sera nécessairement suivi de refus tout pareils et de plus en plus fréquents. »

« Et alors, ajoute-t-il, de la guerre et de l'armée, sous la forme qu'elles présentent actuellement, il ne restera que le souvenir. Et ces temps sont proches. »

Pour justifier sa prédiction, l'auteur constate que « cent ans seulement se sont écoulés depuis que, pour la première fois, l'idée a été clairement exprimée que l'humanité peut vivre sans l'esclavage, et, parmi les chrétiens, l'esclavage n'est plus. Cent ans ne se passeront pas depuis le jour où, pour la première fois, l'idée a été clairement exprimée que l'humanité peut vivre sans la guerre, et la guerre ne sera plus. »

Hélas ! l'esclavage n'a pas été totalement aboli... Le salariat lui a survécu. Les violences de la guerre ne survivront-elles pas à la guerre elle-même ?... Un grand progrès serait déjà accompli, si l'on réduisait ce service militaire de trois ans qui détruit toutes les facultés productrices de la ration, ruine sa culture intellectuelle et augmente

ses charges à l'excès. Notre confrère Urbain Gohier le démontre dans une récente brochure : **L'armée nouvelle**. « Les adversaires du service d'un an, dit-il, prétendent qu'il exposerait la France à de graves périls. C'est un risque, une incertitude. Avec le service de trois ans, *c'est une certitude :* une certitude de ruine. »

C'est un récit militaire que nons trouvons dans les **Notes et Mémoires** du conventionnel Choudieu que la République envoya comme représentant auprès de ses armées de la Vendée et dont les démêlés avec Philippeaux firent grand bruit il y a un siècle ; mais les pages les plus intéressantes de ce volume concernent les grands événements qui s'accomplirent à Paris depuis le début de la Révolution jusqu'à la mort du Roi. Le livre que nous offre M. V. Barrucand est une restitution exacte et complète. Les anecdotes caractéristiques y abondent.

Choudieu est un esprit juste et précis, un peu étroit peut-être, mais logique, et d'une fermeté inébranlable. Sa carrière est singulièrement accidentée. Il vote la mort du roi. Emprisonné à Ham par les thermidoriens, il profite de l'amnistie de Brumaire et il se mêle au mouvement babouviste. Après l'attentat de la rue Saint-Nicaise, il est compris dans la proscription consulaire et se réfugie en Hollande. Il ne revient en France qu'en 1814 et accepte les fonctions de commissaire extraordinaire à Dunkerque. Exilé par la Restauration comme régicide, il se retire à Bruxelles où il se fait prote d'imprimerie. Enfin, il rentre en France en 1830 et il s'éteint en 1838, rue Coquillière, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

M. V. Barrucand semble apprécier avec justesse l'inflexible conventionnel, quand il écrit : « Le vieux Montagnard avait gardé la jeunesse du peuple, et son inexpérience, et la foi qui fait les hommes d'action. Mais s'il avait pu vivre encore, et rajeunir, et se reprendre, n'eût-il point douté un jour ? lui qui espérait tout de l'opinion publique, de la véritable opinion publique, de quel front eût-il envisagé notre temps de stupeur morale, de lassitude et d'inconscience totale ? — Mais tout n'est pas dit. »

Si Choudieu avait pu « rajeunir et se reprendre », peut-être cet homme de bonne foi n'eût-il plus ambitionné la domination violente et eût-il souhaité, pour son pays, l'hégémonie intellectuelle — qui est la plus sûre et la plus noble...

Jean Guétary

Mémento bibliographique

ROMANS. — Paul Adam : *Lettres de Malaisie*, Ed. de La revue blanche, 3 fr. 50. — Anatole France : *Le Mannequin d'osier*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Louis Dollivet : *Sale Juif !*, Colin, 3 fr. 50. — Peter Nansen : *Marie* (traduit du danois par Gaudard de Vinci et illustré par Pierre Bonnard), Ed. de La revue blanche, 3 fr. 50. — Brada : *Lettres d'une amoureuse*, Calmann Lévy, 3 fr. 50.

POÉSIE. — Eugène Soubeyre : *Anxius*, Edmond Girard. — Richard Ledent : *Le Petit Paroissien où il est parlé du vent, des arbres et du bel amour*, Bruxelles, Lacomblez. — Anaïs Caumel Decazis : *Les Voix éplorées de l'Arménie*, Paul Schmidt.

THÉATRE. — Maurice Beaubourg : *Les Menottes*, Ollendorff, 3 fr. 50.

HISTOIRE. — Louis Amiable : *Une loge maçonnique d'avant 1789* (la R.·. L.·. les Neuf Sœurs), Alcan. — Léo Tolstoï : *Christian Martyrdom in Russia (Persecution of the Spirit-Wrestlers — or Doukhobortsi — in the Caucase)*, edited by Vladimir Tchertkoff, London, the Brotherhood Publishing Co, 1 shilling. — Pierre Choudieu, représentant du peuple à l'Assemblée législative, à la Convention et aux armées : *Mémoires et Notes* (avec une préface et des remarques par Victor Barrucand), Plon, 7 fr. 50. — William Lawrence : *Mémoires d'un grenadier anglais, 1791-1867*, (traduits par Henry Gauthier-Villars), Plon, 3 fr. 50.

CRITIQUE. — Catulle Mendès : *L'Art au théâtre (1896)*, Fasquelle, 3 fr. 50. — G. Belli : *Nuovo Commento alla Divina Commedia di Dante Alighieri*, Roma, Tip. editrice romana. — Achille Maffre de Baugé : *Molière et le régionalisme* (discours prononcé au nom de la maintenance du Languedoc), A. Pedone. — Jules Case : *A propos de La Vassale, lettre à M. J. Lemaître*, Ollendorff, 1 fr.

PHILOSOPHIE. — Victor Charbonnel : *La volonté de vivre*, Colin, 3 fr. 50.

POLÉMIQUE. — Gaston Mercy : *Les grands chefs et la situation actuelle*, Chamuel, 1 fr. 50.

DOCUMENTS. — Paul Verlaine : *Correspondance et documents inédits relatifs à son livre « Quinze jours en Hollande », avec une lettre de* Stéphane Mallarmé *et un portrait de Verlaine d'après la pointe-sèche de* Philip Zilcken, *sur un croquis de* J. Toorop. — Ligue belge du droit des femmes, Mme Vincent, rapporteur : *Electoral et Eligibilité des femmes aux Conseils des Prud'hommes*, Ecole profess. d'imprimerie.

SOCIOLOGIE. — Erich Rother : *Der Industriestaat und die arbeitenden Klassen*, Berlin, Joh. Sassenbach, 15 Pf.

OCCULTISME. — Amo : *Le Congrès de l'Humanité* (articles groupés et annotés par Marius Decrespe), Chamuel, 3 fr. 50.

NOUVEAUX PÉRIODIQUES. — *La Revue des Deux-Frances*, Paris, rue de Provence, 2. — *Anthologie-Revue*, Milan, via Pontaccio, 19. — *La Nervie* (nouvelle série), Braine-le-Comte, Belgique.

Le Gérant : L. FRÉMONT.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

Le numéro bi-mensuel
UN FRANC

8e année

1er novembre 1897
TOME XIV. — N° 106

La revue blanche



PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
1, RUE LAFFITTE, 1
1897

Le départ de Tiburce

Je n'ai pas oublié, ô Tiburce, cette aube indécise où Nicaise vint m'éveiller à l'heure convenue. Il faisait presque noir dans la chambre. Nicaise ouvrit la fenêtre et poussa les persiennes. La fraîcheur de l'air matinal m'émerveilla. Je m'habillai à la hâte et nous descendîmes dans la rue qui dormait encore de toutes ses maisons closes. Cette quiétude somnolente de la ville me parut une insensibilité irrévérencieuse. L'indifférence à ce qui nous préoccupe irrite, et nous ressentons l'inertie des choses au point de la leur reprocher. Quoi! Tiburce partait et tout sommeillait autour de l'événement. Les vieilles vitres verdies qui avaient si souvent reflété son passage ne le regardaient même pas? J'aurais voulu sur leur cristal brouillé de longues larmes de pluie. Quoi! pas un de ces signes imperceptibles par lesquels les objets semblent concorder avec nos sentiments? Une aube comme toutes les aubes, un jour comme tous les jours, et Tiburce allait partir.

Nous allions, par les rues désertes, rejoindre Hilaire et Magloire qui, avec Jérôme et Ursin, devaient l'attendre sur le mail. Jude avait promis aussi de s'y trouver.

Les arbres bruissaient doucement feuille à feuille; un oiseau çà et là, chantait à petits cris limpides. Le léger murmure du feuillage palpitait parfois d'une aile envolée. Entre les arbres nous distinguâmes nos amis qui nous faisaient signe de loin.

Chacun était là tenant son cheval par la bride. Celui de Magloire était une bête magnifique. Son maître ne voulait pas moins pour porter sa prestance et son orgueil. La selle rehaussait la beauté de l'animal; sa gourmette d'argent heurtait parfois la lourde bague d'or que Magloire avait au doigt. Hilaire qui aimait les formes fines montait des juments nerveuses. Celle-ci blanche, couleur de chair, frissonnait toute, au moindre contact; il la caressait voluptueusement. Jude déjà juché sur un maigre bidet la comparait à la rosse étique qu'allait enfourcher Jérôme. Quand nous approchâmes, le cheval d'Ursin se cabra et hennit : c'était un étalon rétif et dur, pommelé de noir et de gris, et comme orageux. Nicaise et moi devions nous accommoder de mules qu'on nous amenait à ce moment; la sienne patiente, la mienne, d'amble.

Tiburce seul tardait encore. Notre cavalcade amicale se proposait de l'accompagner. Vers midi le déjeuner était commandé dans une auberge de la route. Nicaise qui s'entendait à la table s'était chargé d'avance d'y régler le repas. Après on se quitterait.

Comme j'ai regardé tristement, ce matin-là, la maison sur le mail,

ô Tiburce. Elle restait silencieuse et comme déjà abandonnée. Et quand tu parus sur le seuil je sentis que tu étais déjà un autre.

Tu vivais, ô Tiburce, à cette heure divine de soi-même où l'on se termine et où l'on se recommence. Heure belle à la fois comme la Mort et comme la Vie. Ta jeunesse consumée laissait d'elle une cendre féconde. Nous t'aimâmes parce que chacun de nous avait cru à son tour se retrouver en toi, et nous t'aimâmes pour ces fraternités fugitives et partielles. Nous t'admirâmes ensuite parce que tu n'étais plus nous-mêmes quand nous sommes devenus ce que nous sommes, chacun selon son instinct dominant. Toi tu t'es sublimé en ton essence, nous, nous nous sommes réalisés dans notre matière. Tu es devenu ton dieu et nous chacun notre démon.

L'aurore se levait quand nous quittâmes la ville. Les pierres du chemin étaient blanches comme les cailloux d'un jour heureux. Ce jour était ton jour, ô Tiburce; des années en avaient mûri la venue. Tu partais pour être désormais à toi seul. Tu nous quittais après t'être quitté toi-même; tu te laissais en nous. Peu à peu les cailloux blancs se rosirent imperceptiblement et enfin le soleil parut. Nos chevaux allaient doucement sur les pierres d'or et l'herbe d'émeraude car les uns marchaient au milieu de la route et les autres en suivaient les côtés gazonnés. A un carrefour, nous prîmes une traverse par la plaine. C'était un étroit sentier, Tiburce nous précédait et je venais le dernier. De hautes haies bordaient le chemin, elles s'abaissèrent et nous nous trouvâmes dans une vaste étendue d'avoines et de blés. Verts encore ils se doraient d'une allusion à leur maturité prochaine.

Les avoines tremblaient au moindre vent; les blés ondulaient plus graves, et déjà lourds.

Les épis barbus brûlaient nos chevaux. Ces cultures appartenaient à Jérôme qui était riche. « Prenez garde de rien fouler », criait-il, en se retournant. Magloire haussait les épaules, Ursin laissa son cheval piétiner la lisière, Nicaise se pencha, cueillit un épi et en mâchonna la tige.

Nous avions gagné une autre route; le terrain s'accidenta; une forêt apparut. De grandes allées la coupaient en tous sens; au bout de l'une d'elles, au delà d'une haute grille dorée, on apercevait un château monumental. Magloire qui, de haute race, y était né se rengorgea au passage à la vue de son domaine.

Tiburce, Tiburce, durant ces heures de marche, tu parlas à chacun de nous comme si tu étais encore nous-mêmes.

Hâte-toi, me disais-tu, doucement, quand je m'attardais.

Nous rencontrâmes une tour ruinée. Sa vieille pierre descellée de lierres s'écroulait parmi les ronces. Tu la montras à Magloire.

Nous croisâmes plus loin un mendiant : tu le montras à Jérôme.

Nous rencontrâmes une jeune femme. Elle était belle et portait une faulx sur l'épaule, et tu dis à Hilaire qui s'était retourné pour la voir : Prends garde.

Le soleil brûlait dans le ciel de midi quand nous arrivâmes à l'auberge. Son toit rouge flambait parmi des arbres verts.

Elle se trouvait à l'angle de deux routes; celle par où nous devions revenir à la ville et celle que tu devais prendre, ô Tiburce, seul avec tes pensées.

La fraîcheur de la salle basse nous reposa dès l'entrée : la table s'y trouvait servie; les poteries vernissées luisaient sur la nappe bise. Un plat couvert, au centre, fumait par les interstices de son couvercle. L'eau perlait aux carafes, la panse poreuse des cruches gardait le vin frais, les fruits sentaient bon et il flottait dans la salle un parfum de viande et d'épices, de fruitier et de cave.

Nous mangeâmes et bûmes beaucoup, toi seul ne touchas à rien. Nicaise n'en finissait pas : ses dents blanches mordaient les poires juteuses et les pêches précoces qu'il avait fait envoyer de la ville car on était en été et l'arbre ni l'espalier ne portaient pas encore. Ses lèvres rouges riaient, puis il s'abattit la tête sur la table et s'endormit ivre et gorgé.

Jude qui était malingre le regardait avec envie. Magloire contemplait pensivement une pourpre de vin dans son verre. Jérôme, Hilaire et Ursin avaient disparu. Tu te levas et me fis signe de te suivre. Nous retrouvâmes Jérôme dans la salle commune attablé avec des marchands et discutant des mercuriales. Dans la grande cour de l'auberge nous vîmes de loin Ursin, les manches troussées, la figure violente, se querellant avec des rouliers. Nous sortîmes; derrière l'auberge, dans un pré, se dressait une meule de foin et nous vîmes Hilaire qui tenait enlacée la paysanne que nous avions rencontrée en chemin. Sa faulx gisait claire parmi l'herbe grise. Hilaire embrassait la bouche grasse de la faucheuse. Elle était dégrafée; son sein blanc sortait de sa chemise. Elle riait.

J'ai continué la route, seul, avec toi, ô Tiburce, dans ce soleil déclinant et jusqu'à son coucher. Nous marchions dans la campagne tranquille. Tu ne me parlais d'aucun de nos amis. Nous les avions laissés, chacun, à sa passion, et nous gardions dans nos mémoires les effigies qu'eux-mêmes venaient d'y graver.

Tu me parlais de la Beauté. « L'âme y est rétive et paresseuse, me disais-tu. La beauté est secrète et n'apparaît qu'à celui qui la cherche; il ne faut être envers elle ni lent, ni prompt, mais patient et attentif. Elle est en tout, entière et éparse, sur le visage de chair des hommes et sur la face de marbre des dieux. » Et tu ajoutais : « Nous sommes souvent allés vers elle. Je t'en ai montré les chemins. Ta faiblesse a renforcé ma faiblesse. C'est en te sentant semblable à moi que je me suis voulu plus fort. Ai-je au moins su te communiquer cette force que tu m'as donnée et que je sens en moi ? Sauras-tu revoir ce que nous avons vu ensemble et être à ton tour ce que nous avons été ? »

Le soleil s'était couché derrière les arbres. J'aurais dû te suivre, ô Tiburce. Je n'aurais pas plus troublé ta solidude que ton ombre sur

le sable ou ton reflet dans l'eau. Et pourtant j'ai écouté tes pas s'éloigner. J'étais seul ou pour mieux dire je n'étais plus.

Nous t'avions promis tous, t'en souviens-tu? de t'écrire chacun, un jour, la principale aventure de notre vie. Je ne sais si les autres accompliront leur promesse. Je puis dès à présent tenir la mienne. Tu fus ma seule aventure; tu fus une pierre dans l'eau et la ride qu'elle y traça m'a vieilli subitement de toute ma vie. La puissante activité de ton esprit pénétra mon inertie : sa vertu communicative m'imprégna de son parfum mais ne parvint pas à m'inoculer son essence et je me suis évaporé.

C'est en vain que j'ai repensé les mêmes pensées qu'avaient fait naître en moi ton invincible suggestion. Le lien entre elles était rompu. Elles ne se donnaient plus la main et se tenaient immobiles en leur stérilité égoïste. Les nymphes ivres du ruisseau étaient devenues des nixes lacustres. La pensée étale son onde en rêverie et c'est en ses eaux ténébreuses que s'est dissous mon effort.

Ah, que n'es-tu resté auprès de moi! ta vivante parole m'animait le monde et le faisait vivre en moi. Je me suis presque cru ton égal. L'écho, à distance, se confond presque avec la voix; le masque simule un visage. Que l'une se taise et que l'autre s'esquive et les simulacres muets confronteront leur inutilité, et leurs deux mensonges expieront par le silence le crime d'avoir joué à contrefaire ce qu'ils n'étaient pas.

Pendant quelque temps ta parole m'a fait parler; ta pensée m'a fait penser; tes mains m'ont fait prendre; tes yeux m'ont fait voir, et tes pas m'ont guidé.

Je les ai retrouvés autour des antiques statues que nous aimions à contempler ensemble. Notre vieille ville en contient d'admirables. Le temps les a ciselées parmi des ombrages où on les rencontre une à une, éloquentes, méditatives et nues. Quelques-unes sont doubles à cause des eaux où elles se mirent. Elles croient être seules car elles ne voient qu'elles; moi aussi je me suis vu dans un miroir; le mien s'est brisé, le leur ne passera pas; la nature le renouvelle et leur illusion est durable.

Nous avons passé de longues journées à consulter ces marbres silencieux. Quelques-uns souriaient, d'autres pleuraient. Certains semblaient s'arrêter un instant quand nous passions près d'eux, puis ils s'éloignaient de nous. Nous errions à travers leur immobilité fugitive. Une de ces statues était couchée et dormait, c'est près d'elle que je m'assis la dernière fois que je vins visiter les autres. Je ne les comprenais plus, j'avais, peu à peu, perdu leurs sens et je cessai de les fréquenter.

Il me restait encore un coin du vieux jardin où j'allais rôder quelquefois. On y avait rassemblé, à l'écart et pêle-mêle, les augustes débris exhumés en même temps que les statues entières; on avait disposé ces restes le long des allées tranquilles et ils achevaient en paix de se fendre et de s'émietter au vent, sous la pluie, sous le soleil. Le

leur était mélancolique et en harmonie désormais avec moi-même. Le fragment y touchait le tronçon; une main, sans bras, semblait caresser de sa paume moussue la joue décrépite d'une tête sans corps. Le lierre mordait de sa noire langue acérée une cheville divine debout dont la jambe brisée gisait dans l'herbe; la cassure des cornes les montrait pleines de cendre; le sable coulait par la fissure des amphores. Les bas-reliefs frustes des sarcophages s'effaçaient; la danse sculptée qui tournait autour des vases semblait s'évanouir en ses parois. Ce lieu s'identifiait à mes pensées, disjointes, interrompues, effacées et je ne pouvais pas plus me refaire d'elles que je n'aurais pu, de ces pierres éparses, reconstruire le temple écroulé sur la statue qu'il contenait.

C'est là, ô Tiburce, qu'assis parmi ces ruines j'ai lu mes derniers livres, le dernier livre. Un soir je suis parti en pleurant car le vent, seul, une à une, en avait tourné toutes les pages.

Peu à peu tout perdit son sens pour moi : les fleurs du jardin et les formes des nuages, les méandres des oiseaux, les circuits des insectes, le bruit du vent, le bruit de la pluie, les parfums et les odeurs auxquels nous avions jadis demandé leurs significations élémentaires pour en nourrir nos pensées. Ah! nous comprenions les roses, les étoiles et les grains de sable. Il n'existait pas pour nous dans la nature d'arabesques indéchiffrables et nous devinions, en sa complication ailée et naïve, l'hiéroglyphe dont la chauve-souris paraphe le crépuscule et enjolive la nuit.

J'ai vécu désormais, ô Tiburce, pareil aux autres hommes; je vis comme eux, je parle comme eux, je hais, j'aime, mais je suis une eau ténébreuse qui ne reflète plus rien et qui s'est refermée à jamais sur la bague d'or que tu as laissé tomber en elle.

HENRI DE RÉGNIER

Noa Noa (1)

LE CONTEUR PARLE

Depuis quelque temps, je m'étais assombri. Mon travail s'en ressentait. Il est vrai que beaucoup de documents essentiels me faisaient défaut; je m'irritais de me voir réduit à l'impuissance en face des plus passionnants projets d'art.

Mais c'est la joie surtout qui me manquait.

Il y avait plusieurs mois que je m'étais séparé de Titi, plusieurs mois que je n'entendais plus ce babil puéril et chantant de la vahiné, me faisant sans cesse, à propos des mêmes choses, les mêmes questions auxquelles je répondais invariablement par les mêmes histoires.

Et ce silence ne m'était pas bon.

Je me décidai à partir, à entreprendre autour de l'Ile un voyage dont je ne m'assignais pas d'une façon précise le terme.

Tandis que je faisais mes préparatifs — quelques paquets légers pour les besoins de la route — et que je mettais en ordre mes études, mon voisin et propriétaire, l'ami Anani, me regardait avec des yeux inquiets. Après de longues hésitations, des gestes commencés, inachevés, et dont la signification très claire m'amusait et me touchait tout à la fois, il se décida enfin à me demander si je me disposais à m'en aller.

— Non, lui dis-je, je vais faire une promenade de quelques jours seulement. Je reviendrai.

Il ne me crut pas et se mit à pleurer.

Sa femme vint le rejoindre et me dit qu'elle m'aimait, que je n'avais pas besoin d'argent pour vivre parmi eux, qu'un jour, si je voulais, je pourrais reposer pour toujours — *là :* elle me montrait, près de sa case, un tertre décoré d'un arbrisseau.

Et j'eus tout à coup le désir de reposer pour toujours — *là*. Du moins personne, l'éternité durant, ne viendrait m'y déranger...

— Vous autres, Européens, ajouta la femme d'Anani, vous êtes étranges! Vous venez, vous promettez de rester, et quand on vous aime vous partez! C'est pour revenir, assurez-vous; mais vous ne revenez jamais.

— Eh bien! je puis jurer, moi, que mon intention est de revenir, *cette fois*. Plus tard (je n'osai mentir), plus tard, je verrai.

Enfin on me laissa partir.

M'écartant du chemin qui suit le bord de la mer, je prends un

(1) Voir *La revue blanche* du 15 octobre 1897.

étroit sentier, à travers un fourré profond. Le sentier me conduit assez loin dans la montagne, et j'atteins, au bout de quelques heures, une petite vallée dont les habitants vivent à l'ancienne mode maorie.

Ils sont heureux et calmes. Ils rêvent, ils aiment, ils sommeillent, ils chantent, — ils prient, et il ne semble guère que le christianisme ait pénétré jusqu'ici. Je vois distinctement, bien qu'en réalité elles aient depuis longtemps disparu, les statues de leurs divinités. Statues d'Hina, surtout, et fêtes en l'honneur de la déesse lunaire! L'Idole, d'un seul bloc, a dix pieds d'une épaule à l'autre et quarante pieds de hauteur. Sur la tête elle porte, en forme de bonnet, une pierre énorme, de couleur rougeâtre. Autour d'elle on danse selon les rites d'autrefois — *matamua* — et le vivo varie sa note, claire et gaie, mélancolique et sombrée, selon la couleur des heures...

Je continue ma route.

A Taravao — le district le plus éloigné de Mataïéa, à l'autre extrémité de l'Ile — un gendarme me prête son cheval, et je file sur la côte est, peu fréquentée des Européens.

A Faoné, petit district qui précède celui, plus important, d'Itia, je m'entends interpeller par un indigène :

— Hé! l'homme qui fais des hommes! (il sait que je suis peintre...) *Haëré maï ta maha!* (Viens manger avec nous : la formule tahitienne de l'hospitalité.)

Je ne me fais pas prier, tant le sourire qui accompagne l'invitation est engageant et doux.

Je descends de cheval. Mon hôte prend la bête par la bride et l'attache à une branche, sans aucune marque de servilité, simplement et avec adresse.

Et nous entrons ensemble dans une case où sont réunis des hommes et des femmes, assis à terre, causant et fumant. Autour d'eux, des enfants jouent et bavardent.

— Où vas-tu? me demande une belle Maorie d'une quarantaine d'années.

— Je vais à Itia.

— Pour quoi faire?

Je ne sais quelle idée me traversa l'esprit, — ou peut-être disais-je bien le but réel, secret pour moi-même, de mon voyage.

— Pour y chercher une femme, répondis-je.

— Il y en a beaucoup à Faoné, et des jolies. Tu en veux une?

— Oui.

— Eh bien! si elle te plaît, je vais t'en donner une. C'est ma fille.

— Est-elle jeune?

— Oui.

— Est-elle jolie?

— Oui.

— Est-elle bien portante?

— Oui.

— C'est bien, va me la chercher.

La femme sortit.

Un quart d'heure après, et tandis qu'on apportait le repas — maïoré, bananes sauvages et crevettes — elle rentra, suivie d'une jeune fille qui tenait un petit paquet à la main.

A travers la robe, en mousseline rose très transparente, on voyait la peau dorée des épaules et des bras. Deux boutons se dressaient, drus, à la poitrine. C'était une grande enfant, élancée, vigoureuse, d'admirables proportions. Mais je ne reconnus pas sur son beau visage le type que, jusqu'alors, j'avais vu partout régner dans l'Ile. Sa chevelure aussi était exceptionnelle, poussée comme la brousse et légèrement crépue. Au soleil, tout cela fait une orgie de chromes. — On me dit qu'elle était originaire des Tongas.

Je la saluai, elle sourit et s'assit à mon côté.

— Tu n'as pas peur de moi? lui demandai-je.

— *Aïta.*

— Veux-tu habiter ma case, toujours?

— *Eha* (oui).

— Tu n'as jamais été malade?

— *Aïta.*

Ce fut tout.

Le cœur me battait, pendant que la jeune fille, impassible, rangeait à terre, devant moi, sur une grande feuille de bananier, les aliments qui m'étaient offerts. Je mangeai de bon appétit, mais j'étais préoccupé, troublé profondément. Cette enfant, d'environ treize années (dix-huit ou vingt ans d'Europe) me charmait et m'intimidait, m'effrayait presque. Que pouvait-il se passer dans cette âme? Et c'était moi, moi si vieux pour elle, qui hésitais au moment de signer un contrat où j'avais tous les avantages, mais si hâtivement conçu et conclu!

Peut-être — pensais-je — la mère a-t-elle ordonné, exigé! Peut-être est-ce un marché qu'elles ont débattu entre elles...

Je me rassurai en reconnaissant dans la physionomie de la jeune fille, dans ses gestes, dans son attitude, les signes très nets d'indépendance et de fierté qui sont les caractéristiques de sa race. Et ma confiance fut entière et inébranlable quand, après l'avoir bien étudiée, je vis en elle l'expression, claire jusqu'à l'évidence, de sérénité qui accompagne toujours chez les êtres jeunes une action honorable, louable. — Mais le pli moqueur de sa bouche, du reste bonne et sensuelle, tendre, m'avertissait que tous les dangers de l'aventure étaient pour moi, non pour elle...

Je n'oserais dire qu'en franchissant le seuil de la case je n'avais pas le cœur serré d'une étrange et très poignante angoisse.

L'heure du départ était venue. Je montai à cheval.

La jeune fille suivit derrière. Sa mère, un homme, deux jeunes femmes — ses tantes, disait-elle — suivirent aussi.

Nous revenions à Taravao, à neuf kilomètres de Faoné.

Après le premier kilomètre, on me dit :

— *Parahi téïé* (Ici arrête-toi).

Je descendis de cheval et nous pénétrâmes tous les six dans une grande case proprement tenue, presque riche, — des richesses de la terre : de jolies nattes sur du foin.

Un ménage encore jeune et d'une extrême bonne grâce y habitait. Ma fiancée s'assit à côté de la femme et me la présenta :

— Voici ma mère.

Puis, en silence, on versa dans un gobelet de l'eau fraîche, dont nous bûmes tous à la ronde, gravement, comme s'il se fût agi de quelque rite d'une religion familiale.

Après quoi, celle que ma fiancée venait de désigner comme sa mère me dit, le regard ému, les paupières humides :

— Tu es bon?

Je répondis, non sans trouble, après avoir fait mon examen de conscience :

— Je l'espère.

— Tu rendras ma fille heureuse?

— Oui.

— Dans huit jours, qu'elle revienne. Si elle n'est pas heureuse, elle te quittera.

Je consentis du geste. Le silence se fit. Il semblait que personne n'osât le rompre.

Enfin nous sortîmes et, de nouveau à cheval, je repartis, toujours suivi de mon escorte.

Chemin faisant, nous rencontrâmes plusieurs personnes qui connaissaient ma nouvelle famille. Elles étaient déjà informées de l'événement, et, en saluant la jeune fille, elles lui disaient :

— Eh! quoi? Tu es maintenant la vahiné d'un Français? Sois heureuse.

Un point m'inquiétait. Comment Téhura (ainsi se nommait ma femme) avait-elle deux mères?

J'interrogeai donc celle qui, la première, me l'avait offerte :

— Pourquoi m'as-tu menti?

La mère de Téhura me répondit :

— Je n'ai pas menti. L'autre aussi est sa mère, sa mère nourricière.

A Taravao, je rendis au gendarme son cheval, et là se produisit un incident désagréable. La femme du gendarme, une Française, sans malice, mais sans finesse, me dit :

— Comment! vous ramenez avec vous une « gourgandine »!

Et ses yeux furieux déshabillaient la jeune fille, qui opposait une indifférence altière à cet injurieux examen.

Je regardai, un instant, le spectacle symbolique que m'offraient ces deux femmes : la floraison nouvelle et la saison stérile, la foi et la loi, la nature et l'artifice. C'étaient aussi deux races en présence, et j'eus honte de la mienne. Je souffris de la voir si petite et si intolé-

rante, si incompréhensive, — et je m'en détournai vite pour réchauffer et réjouir mon regard à l'éclat de l'autre, de cet or vivant que j'aimais déjà.

Les adieux de famille se firent à Taravao, chez le Chinois, qui là vend de tout, des liqueurs frelatées et des fruits, des étoffes et des armes, des hommes et des femmes, et des bêtes.

Nous prîmes, ma femme et moi, la voiture publique, qui nous déposa, vingt-cinq kilomètres plus loin, à Mataïéa — chez moi.

Ma femme était peu bavarde, à la fois rieuse et mélancolique, surtout moqueuse.

Nous ne cessions guère de nous étudier, réciproquement, mais elle me demeurait impénétrable et je fus vite vaincu dans cette lutte.

J'avais beau me promettre de me surveiller, de me dominer, pour rester un témoin perspicace, mes nerfs n'étaient pas longs à l'emporter sur les plus déterminées résolutions, — et je fus en peu de temps, pour Téhura, un livre ouvert.

A mes dépens, en quelque sorte, et sur ma propre personne, je vérifiais ainsi le profond écart qui sépare une âme océanienne d'une âme latine, et particulièrement d'une âme française. L'âme maorie ne se livre pas tout de suite. Il faut beaucoup de patience et d'étude pour arriver à la posséder. Encore, même alors qu'on croit la connaître à fond, vous déconcerte-t-elle brusquement par les « sautes » les plus imprévues. Mais, tout d'abord, c'est l'Enigme elle-même, ou plutôt une série indéfinie d'énigmes. Au moment où l'on croyait la saisir, elle est loin, inaccessible, incommunicable, enveloppée de rire et de changement. Puis, quand elle veut, elle se rapproche, pour échapper encore dès qu'on lui laisse voir la moindre apparence de certitude. Et, pendant qu'intrigué de ses dehors, vous cherchez sa vérité intime sans penser à jouer un personnage, elle vous examine avec une tranquille assurance, du fond de son perpétuel rire et de cette insouciante légèreté, moins réelle qu'apparente, peut-être.

Pour mon compte, je renonçai tôt à des calculs qui m'empêchaient de jouir de ma vie. Je me laissai vivre, simplement, attendant de la suite des jours, avec confiance, les révélations que les premiers instants, me refusaient.

Une semaine s'écoula ainsi, pendant laquelle je fus d'une « enfance » qui m'était à moi-même inconnue.

J'aimais Téhura et je le lui disais, ce qui la faisait rire : elle le savait bien !

Elle semblait, en retour, m'aimer, et ne me le disait point : — mais quelquefois, la nuit, des éclairs sillonnaient l'or de la peau de Téhura...

Le huitième jour — il me semblait que nous venions d'entrer pour

la première fois ensemble dans ma case — Téhura me demanda la permission d'aller voir sa mère, à Faoné. Chose promise.

Je me résignai tristement, et, nouant dans son mouchoir quelques piastres pour qu'elle pût payer les frais du voyage et porter du rhum à son père, je la conduisis à la voiture publique.

J'eus le sentiment d'un adieu sans retour.

Les jours qui suivirent furent pénibles. La solitude me chassait de ma case et les souvenirs m'y rappelaient. Je ne pouvais fixer ma pensée à aucune étude...

Une semaine encore s'écoula, et Téhura revint.

Alors commença la vie pleinement heureuse. Le bonheur et le travail se levaient ensemble, avec le soleil, radieux comme lui. L'or du visage de Téhura inondait de joie et de clarté l'intérieur du logis et le paysage alentour. Elle ne m'étudiait plus, je ne l'étudiais plus. Elle ne me cachait plus qu'elle m'aimait, je ne lui disais plus que je l'aimais. Nous vivions dans une mutuelle confiance, absolue, et nous étions tous deux si parfaitement simples!

Qu'il était bon, le matin, d'aller nous rafraîchir dans le ruisseau voisin, — comme faisaient, j'imagine, au Paradis, le premier homme et la première femme!

Paradis tahitien, *navé navé fénua*, — terre délicieuse!

Et l'Eve de ce paradis se livre de plus en plus, docile, aimante. Je suis embaumé d'elle : *noa noa!* Elle est entrée dans ma vie à son heure. Plus tôt, je ne l'aurais peut-être pas comprise, et, plus tard, c'eût été bien tard. Aujourd'hui, je la comprends comme je l'aime, et par elle je pénètre enfin bien des mystères qui, jusqu'ici, me restaient rebelles. Mais, pour l'instant, mon intelligence ne raisonne pas encore mes découvertes, je ne les classe pas dans ma mémoire. C'est à ma sensibilité que Téhura confie tout ce qu'elle me dit. C'est dans mes sensations et dans mes sentiments que je retrouverai, plus tard, ses paroles inscrites. Elle me conduit ainsi, plus vite et plus loin que je n'y pourrais parvenir par toute autre méthode, à la pleine compréhension de sa race, — par l'enseignement quotidien de la vie.

Et je n'ai plus conscience des jours et des heures, du mal, du bien. Le bonheur est si étranger au temps qu'il en supprime la notion. Je sais seulement que tout est bien, puisque tout est beau.

Et Téhura ne me trouble pas du tout, quand je travaille ou quand je rêve. D'instinct, alors, elle se tait. Elle sait très exactement quand elle peut me parler sans me déranger — et nous causons d'Europe et de Tahiti, et de Dieu, et des Dieux. Je l'instruis. Elle m'instruit.

Je fus obligé d'aller pour un jour à Papeete.

J'avais promis de revenir le soir même; mais la voiture que je pris me laissa à moitié route, je dus faire le reste à pied et il était une heure du matin quand je rentrai.

En ouvrant la porte, je m'aperçus avec un serrement de cœur que la lumière était éteinte. La chose n'avait pourtant rien de surprenant; nous ne possédions, pour le moment, que très peu de luminaire, et la nécessité de renouveler notre provision avait compté parmi les motifs de mon absence. Mais je tressaillis d'une brusque sensation d'appréhension, de défiance, que je pris pour un pressentiment : sûrement, l'oiseau s'était envolé...

Vite, je frottai des allumettes et je vis...

Immobile, nue, couchée à plat ventre sur le lit, les yeux démesurément agrandis par la peur, Téhura me regardait et semblait ne pas me reconnaître. Moi-même, je restai quelques instants dans une étrange incertitude. Une contagion émanait de la terreur de Téhura. J'avais l'illusion qu'une lueur phosphorescente coulât de ses yeux au regard fixe. Jamais je ne l'avais vue si belle, jamais surtout d'une beauté si émouvante. Et puis, dans ces demi-ténèbres, à coup sûr peuplées, pour elles, d'apparitions dangereuses, de suggestions équivoques, je craignais de faire un geste qui portât au paroxysme l'épouvante de l'enfant. Savais-je ce qu'à ce moment-là j'étais pour elle? si elle ne me prenait pas, avec mon visage inquiet, pour quelqu'un des démons et des spectres, des Tupapaüs dont les légendes de sa race emplissent les nuits sans sommeil? Savais-je, même, qui elle était, en vérité? L'intensité de l'effroi qui la possédait, sous l'empire physique et moral de ses superstitions, faisait d'elle un être si étranger à moi, si différent de tout ce que j'avais pu vu voir jusque-là!

Enfin elle revint à elle, m'appela, et je m'évertuai à la raisonner, à la rassurer, à lui rendre confiance.

Elle m'écoutait, boudeuse, puis, avec une voix où les sanglots tremblaient :

— Ne me laisse plus seule ainsi, sans lumière...

Mais, la peur à peine endormie, la jalousie s'éveille :

— Qu'as-tu fait à la ville? Tu es allé voir des femmes, de celles qui vont au marché boire et danser, et qui se donnent aux officiers, aux matelots, à tout le monde...

Je ne me prêtai pas à la querelle, et cette nuit fut douce, — une douce et ardente nuit, une nuit des tropiques.

Téhura était tantôt très sage et très aimante, tantôt très folle et très frivole. Deux êtres contraires — sans compter beaucoup d'autres, indéfiniment variés — en un, qui se démentaient mutuellement et se succédaient à l'improviste avec la plus étourdissante rapidité. Elle n'était pas changeante, elle était double, et triple, et multiple : *l'enfant* d'une race *vieille.*

Un jour, l'éternel juif-colporteur — il écume les îles comme les continents — arrive dans le district avec une boîte de bijoux en cuivre doré.

Il étale sa marchandise; on l'entoure.

Une paire de boucles d'oreilles circule de mains en mains. Tous les yeux de femmes brillent, toutes la désirent.

Téhura fronce les sourcils et me regarde. Ses yeux me parlent très clairement. Je fais semblant de ne pas comprendre.

Elle m'attire dans un coin :

— Je la veux.

Je lui fais observer qu'en France cette niaiserie n'aurait aucune valeur, que *c'est du cuivre*.

— Je la veux!

— Mais quoi? Payer vingt francs une pareille saleté! Ce serait folie. Non.

— Je la veux!

Et, avec une volubilité passionnée, les yeux pleins de larmes :

— Allons! tu n'auras pas honte de voir ce bijou aux oreilles d'une autre femme? Déjà un tel parle de vendre son cheval pour offrir la paire de boucles à sa vahiné!

Je ne peux me résigner à cette sottise. Je refuse pour la seconde fois.

Téhura me regarde encore, fixement, sans plus rien dire, et pleure.

Je m'éloigne, je reviens, je donne les vingt francs au Juif — et le soleil reparaît.

Deux jours après, c'était dimanche. Téhura fait sa grande toilette. Les cheveux lavés au savon, puis séchés au soleil, et finalement frottés d'huile parfumée; la belle robe, un de *mes* mouchoirs à la main, une fleur à l'oreille, — les pieds nus : elle part pour le temple.

— Et tes boucles? lui dis-je.

Téhura fait une moue de dédain :

— *C'est du cuivre!*

Et, en éclatant de rire, elle franchit le seuil de la case et s'en va, brusquement redevenue grave.

A l'heure de la sieste, dévêtus, simples, nous sommeillons, ce jour-là comme les autres jours, côte à côte, — ou nous rêvons. Peut-être, dans son rêve, Téhura voit-elle briller d'autres boucles d'oreilles. Moi, je voudrais oublier tout ce que je sais, et dormir, toujours...

Dieu sait quel jour de l'année — il faisait beau, ce qui ne distingue pas un jour dans l'année tahitienne — nous nous mîmes en tête, un matin, d'aller visiter des amis qui avaient leur case à dix kilomètres, à peu près, de la nôtre.

Partis à six heures, nous fîmes à la fraîche le chemin, assez vivement, puisque nous étions arrivés à huit heures.

On ne nous attendait pas : grande surprise, grande joie, et, les embrassades terminées, on se mit, pour nous faire fête, en quête d'un petit cochon. Le meurtre fut accompli. Au cochon deux poules furent ajoutées. Une superbe pieuvre prise le matin même, quelques taros et des bananes complétèrent le menu d'un repas copieux et appétissant.

Je proposai, pour atteindre midi, d'aller aux grottes de Mara, que j'avais bien souvent vues de loin sans que jamais encore l'occasion se fût offerte de les visiter.

Trois jeunes filles, un jeune garçon, Téhura et moi, toute une petite bande joyeuse, nous eûmes bientôt brûlé l'étape.

Du bord de la route, on prendrait la grotte, presque entièrement cachée par des goyaviers, pour un simple accident du rocher, une fissure un peu plus nette que les autres. Mais écartez les branches, laissez-vous glisser d'un mètre en hauteur : plus de soleil, on est dans une sorte de caverne, dont le fond suggère l'idée d'une petite scène de théâtre, au plancher très rouge, distante, en apparence, d'une centaine de mètres. Sur l'une et l'autre parois, d'énormes serpents semblent s'allonger avec lenteur pour venir boire à la surface du lac intérieur : ce sont des racines qui se font jour dans les crevasses du roc.

— Si nous prenions un bain?

On me répond que l'eau est trop froide; puis, de longs conciliabules à l'écart, et des rires qui m'intriguent.

J'insiste : enfin, les jeunes filles se décident, quittent leurs légers vêtements, et, les paréos à la ceinture, nous voilà tous à l'eau.

Ce n'est qu'un cri général :

— Toë toë!

L'eau clapote et ses bruits se répercutent en mille échos qui répètent : toë toë!

— Viens-tu avec moi? dis-je à Téhura en lui montrant le fond.

— Tu es fou! Là bas, si loin! Et les anguilles? On ne va jamais là.

Et ondulante, gracieuse, elle se jouait sur le bord, comme une jeune personne très fière de savoir si bien nager. Mais moi aussi, je sais très bien nager, et, quoiqu'il m'en coûtât un peu de m'aventurer tout seul, je me dirigeai vers le fond.

Par quel étrange phénomène de mirage semblait-il s'éloigner de moi à mesure que je m'efforçais de l'atteindre? J'avançais toujours et, de chaque côté, les grands serpents me regardaient avec ironie. Un instant, je crus voir flotter une grosse tortue; la tête émergea même de l'eau, et je distinguai deux yeux brillants et fixes qui me défiaient. — Folies! pensai-je : les tortues de mer ne séjournent pas dans l'eau douce. Pourtant (suis-je donc devenu vraiment un Maorie?) j'ai des doutes et peu s'en faut que je frissonne. Qu'est-ce maintenant que ces ondulations larges, silencieuses, là, devant moi? Les anguilles! — Allons, il faut secouer cette impression paralysante de la peur!

Je me laissai couler à pic pour toucher le fond. Mais je dus remonter sans y être parvenu.

Du bord, Téhura me crie :

— Reviens!

Je me retourne, et je la vois très loin, toute petite... Par quel phé-

nomène la distance dans ce sens va-t-elle aussi à l'infini? Téhura n'est plus qu'un point noir dans un cercle lumineux.

Rageusement je m'obstine. Toute une demi-heure je nage : le fond m'apparaît toujours aussi loin!

Il me fallut une grande heure pour atteindre au but.

Un petit plateau, quelconque, et, au delà, encore un trou béant qui va... où cela? Mystère que je renonce à approfondir.

Avouons-le : j'ai vraiment peur.

Je retourne vers le bord. Téhura seule m'attend. Ses compagnes, indifférentes, sont parties.

Téhura fait une prière, et nous sortons de la grotte.

Je tremblais encore un peu — de froid. Mais au grand air j'achevai de prendre possession de moi, surtout quand Téhura, avec un sourire où je crus démêler de la malice, me demanda :

— Tu n'as pas eu peur?

Effrontément, je lui répondis :

— Nous autres Français, nous n'avons jamais peur.

Téhura ne manifesta ni pitié ni admiration. Mais je m'aperçus qu'elle m'épiait du coin de l'œil pendant que j'allais, à quelques pas de là, lui cueillir des *tiaré* odorantes pour les planter dans la brousse de ses cheveux.

La route était belle, la mer, superbe. En face de nous, Moréa dressait ses mornes altiers et grandioses.

Qu'il fait bon vivre! Et de quel vaillant appétit on dévore, au retour d'un bain de deux heures, le petit cochon savamment préparé qui vous attend au logis!

Une grande noce eut lieu à Mataïéa, — la vraie noce, la noce religieuse et légale, que les missionnaires s'efforcent d'imposer aux Tahitiens convertis.

J'y fus invité, et Téhura y vint avec moi.

Le repas fait, à Tahiti — comme ailleurs, je crois — le fond de la fête. A Tahiti, du moins, on déploie dans ces solennités le plus grand luxe culinaire. Petits cochons rôtis sur des cailloux chauds, incroyable abondance de poissons, maïoré, bananes et goyaves, taro, etc.

La table, où un nombre considérable de convives étaient assis, avait été placée sous un toit improvisé, que décoraient gracieusement des feuilles et des fleurs.

Tous les parents et tous les amis des deux époux étaient là.

La jeune fille — l'institutrice de l'endroit, une demi-blanche — prenait pour époux un authentique Maorie, fils du chef du district de Punaauïa. Elle avait été élevée dans les « écoles religieuses » de Papeete, et l'évêque protestant, qui s'intéressait à elle, s'était personnellement entremis pour conclure ce mariage, que plusieurs trouvaient un peu hâtif. — Là-bas, ce que missionnaire veut, Dieu le veut...

Toute une heure durant, on mange, on boit — beaucoup.

Après quoi commencent les discours. Ils sont nombreux. On les récite avec ordre et méthode, et c'est un concours d'éloquence très curieux.

Puis vient la question importante : quelle des deux familles donnera un nouveau nom à la mariée? Cet usage national, qui date de toute antiquité, constitue une prérogative précieuse, très enviée, très disputée. Il n'est pas rare que le débat, sur ce point, dégénère en bataille.

Il n'en fut rien, ce jour-là. Tout se passa gaîment, paisiblement. A vrai dire, la tablée était pas mal ivre. Ma pauvre vahiné elle-même (je ne pouvais la surveiller), entraînée par l'exemple, sortit de là ivre-morte, hélas! et ce ne fut pas sans peine que je la ramenai au logis...

Au centre de la table, trônait la femme du chef de Punaauïa, admirable de dignité. Sa robe en velours orangé, prétentieuse et bizarre, lui donnait vaguement l'air d'une héroïne de foire. Mais la grâce incorruptible de sa race et la conscience de son rang prêtaient à ces oripeaux je ne sais quelle grandeur. Dans cette fête tahitienne, aux fumets des mets, aux odeurs des fleurs de l'Ile, la présence de cette femme majestueuse, d'un type très pur, ajoutait, me semblait-il, un parfum plus fort que les autres et dans lequel ils s'exaltaient tous.

A son côté se tenait une aïeule centenaire, affreuse de décrépitude et que la double rangée intacte de ses dents de cannibale rendait encore plus horrible. Elle s'apercevait peu de ce que l'on faisait autour d'elle, immobile, rigide, presque une momie. Mais sur sa joue un tatouage, une marque sombre, indécise dans sa forme qui rappelait le style d'une lettre latine, parlait à mes yeux pour elle et me contait son histoire. Ce tatouage-là ne ressemblait en rien à ceux des sauvages : *c'était sûrement un tatouage fait de main européenne.*

Je m'informai.

Autrefois, me dit-on, les missionnaires, sévissant contre la luxure, signaient *certaines femmes* d'un signe d'infamie, d'un « sceau de l'enfer », — ce qui les couvrait de honte : non point à cause du péché commis, mais à cause du ridicule et de l'opprobre d'une telle « marque de distinction ».

Je compris, ce jour-là, mieux que je n'avais jamais fait, la défiance des Maories vis-à-vis des Européens, défiance qui persiste aujourd'hui encore, toute tempérée qu'elle est, du reste, par les généreux et hospitaliers instincts de l'âme océanienne.

Que d'années entre l'aïeule marquée par le prêtre et la jeune fille mariée par le prêtre! La marque reste indélébile, attestant la défaite de la race qui la subit et la lâcheté de la race qui l'infligea.

Cinq mois plus tard, la jeune mariée mit au monde un enfant bien conformé. Fureur des parents qui demandent la séparation. Le jeune homme s'y opposa :

— Puisque nous nous aimons, qu'importe? N'est-il pas dans nos usages d'adopter les enfants des autres? J'adopte celui-ci.

Mais pourquoi donc l'évêque s'était-il tant remué pour hâter la cérémonie du mariage? On en jasa. Les mauvaises langues insinuaient que... Il y a des mauvaises langues même à Tahiti.

NAVÉ NAVÉ FÉNUA

I

Dans cette âme peu à peu dégagée de solennelles erreurs sous l'afflux des joies, divines d'être, par la constance de leurs changements, selon les heures, toujours les mêmes, la lumière s'est faite et la simplicité. Et d'un progrès ininterrompu je m'élève jusqu'à ma vérité intime : déjà je l'entrevois, et c'est celle de l'absolu. — Ainsi, d'un geste large de rames, puis d'ailes, d'élément en élément plus fluides, ainsi, avec une lenteur ample, ainsi retourner à l'infini, et vers lui d'abord franchir l'ombre, puis s'éclairer et puis luire de lui, jusques enfin la minute où le temps, brusquant la tangence, s'abîmera, simplifié, dans l'immense, et laissera la parcelle lumineuse regagner le foyer primitif.

Ou bien au bord de la mer, ou bien sous les premières ramures de la forêt, je m'assieds, seul parfois, plus souvent près de moi celle dont les jambes fortes et lisses sont comme les jeunes troncs de deux cocotiers vigoureux, celle dont les lèvres savent les noms des Dieux, le mien et rire, — et nous vivons, dans la lumière, simplement.

Quand elle est sérieuse, quand on me croirait songeur, — en effet, nous réfléchissons, tous deux : moi, la lumière du soleil ; elle, le rayonnement dont il emplit mes yeux. Notre simplicité s'épanouit dans la lumière. Elle nous dit tout ce qu'il importe de connaître, au présent.

Pourtant il nous arrive de frissonner, quand nous sentons que nos âmes viennent d'être visitées par le reflet d'un Secret perdu, d'un des suprêmes secrets que possédaient les aïeux de Téhura, qui, plus près que nous du Grand Cœur, ignoraient tout de ce que nous savons. Car le Soleil, par delà les laborieuses et mal sûres opérations de la raison, aux aïeux de Téhura révélait le mystère et le motif de vivre. A nous il enseigne, en nous il éveille la vie seulement, lumineuse et simple. Mais c'est la vraie : l'horizontal domaine de l'instant où je m'agite, dans ma chair heureuse et dans mon esprit ébloui. A me contenter de ce domaine et à bien jouir de lui, je mériterai d'atteindre une station plus haute, horizontale elle aussi, et, de stations en stations, ascendantes toutes et chacune horizontale, à l'infini où sont tous les secrets je retournerai.

De ce sommet de la Terre Délicieuse, que j'ai pitié, quand ces res-

souvenirs m'importunent, aux compliqués soucis d'avenir où se fatigue l'importance citadine et d'Europe, sans éclat, que celui, morne, du métal, sans richesse, que celle-là, creuse, et la rime des monnaies, vile fanfare de temps qui passe, de temps passé, sans que rien, hors cette ritournelle, ait marqué l'affre ou le délice du passage. Comme elle a perdu le sens de l'éternité, l'Europe ignore le présent. L'activité des hommes s'y consume dans la préoccupation de l'insaisissable demain, et, quand ils ont un peu de répit, le passé, qu'ils n'ont pas vécu sous les seules espèces vitales du présent, ressuscite, aigri de rancunes, dans leur pensée brûlée de regrets. Regrets et remords, espoirs et désirs : ils furent et ils seront. Ils ne sont jamais.

Moi, maintenant, dans la Terre Délicieuse, vraiment Moi, maintenant, je vénère les menues péripéties quotidiennes et leur signification profonde. Avec simplicité je jouis de la lumière pendant qu'elle brille. Moi, maintenant, je sais vivre.

Non pas le jugement des autres m'intéresse, ni eux le mien : mais vois-tu l'ombre balancée du tamaris sur le seuil de ma case? Qu'il est heureux et beau ! Qu'il est riche ! Qu'il est généreux ! Comme il partage la joie qu'il me donne !

Non pas ce que je ferai, ce soir, ni l'échéance de demain ; non plus les fameuses Questions proposées à l'inquiétude publique. — Je regarde un sein de femme, je l'étudie et j'y trouve de graves enseignements, je l'écoute, et docile j'obéis, s'il commande.

Et je sais de même quelle science émane d'une tête tremblante de vieillard et de la bouche fraîche d'un enfant qui rit.

Et je sais que cette science est toute la science, tout l'art et toute la vie.

Par elle, on comprend ce qui est, on aime ce qui est : l'enfant, dans l'enfant. Pourquoi l'homme futur ?

Par elle, on touche à l'éternel, qui n'a pas d'avenir, — et par cette science de joie et d'amour qui fleurit dans tes jardins, ô Terre Délicieuse, j'ai connu le bonheur et je me suis guéri du mal occidental d'espérer.

II

C'est printemps ! C'est matin ! C'est fête !
Viens ! Que fais-tu, songeur, seul au seuil de ta porte ?
— J'écoute chanter dans ma tête
Le refrain d'une chanson morte.

Plus de lumière, plus de bruit.
Ferme les yeux : le ciel est tout de noir tendu.
— Non ! je vois luire dans la nuit
Le reflet d'un rayon perdu.

Dans mes yeux et dans ma pensée
La trace n'est pas effacée
De la grande aurore passée.

Sur les vagues et dans le vent
Plus haut que la voix des vivants
La voix des morts vibre souvent.

Flots, ô forêts, ô fleurs folles d'être vivantes,
Vous êtes l'épanouissement du passé,
L'épanouissement des germes entassés
Dans les profondeurs des tombes ferventes.

Et toi, race dorée, ô radieuse encore !
Le dernier reflet d'un rayon perdu
Mêle un charme fané à tes gloires d'aurore,
Et j'ai bien souvent, hélas ! entendu
Dans l'iméné des soirs, dans ta voix jeune et forte,
Le refrain mourant d'une chanson morte.

Extases de la vie, amours, clartés, parfums,
Réalités plus belles que toutes rêvées,
Vous êtes les fleurs de jardins défunts :
Elles furent d'un sang héroïque abreuvées
Qui ne coulera plus —
Chansons mortes ! Rayons perdus !

III

Douceurs, violences, gravités, caprices, tant de fois à la fois changeante, et toujours la même : elle a ses raisons.

C'est l'harmonie contrastée et constante, de la fraîcheur abandonnée de la vie au matin charmant, et des précautions et des terreurs dont le soir plein de menaces veut être accueilli.

C'est la pirogue, sur les vagues, montant et redescendant sans cesse, avec une élégance parfaite jusqu'en ses évolutions les plus vites.

C'est le sage, c'est l'humain rire, car il n'est jamais loin des larmes, d'un enfant.

C'est le jeu, assujetti à la logique des vents — mais nous ignorons leurs lois — de l'ombre longue, souple et déliée des rameaux du pandanus, de l'ombre pyramidale et plane des fougères légères, sur le gazon, indéfiniment bercé, dans ce jeu atténué, de la nuit au jour.

C'est le temps, aux approches de l'éternité, concevant le désir des multiples actions simultanées, essentielles, et qui s'évanouit, épris du Toujours, aux ardentes couleurs de la Passion, car elle est impérieusement Présente.

C'est la gamme, d'un doigté de vertige parcourue et reparcourue, et se résolvant en comme un seul accord de tout, — de tous les sentiments, de toutes les sensations qui font le prix de la vie, et c'est la

morsure dans le baiser, et c'est la blessure dans l'ivresse de la victoire.

C'est l'Ile Heureuse, c'est la Terre Délicieuse.

Et c'est Téhura.

IV

Moi, maintenant vraiment Moi, franc d'exil et le fils adopté de la Mère Délicieuse, je sais bien des choses, — et je sais comment il convient d'honorer la Lune, — après le Soleil, Dieu suprême et l'essence inaltérable des Grands Dieux, — comment il convient de peindre son image et de la sculpter, afin que les hommes aiment la Déesse, la redoutent et lui rendent hommage.

Elle est diverse, mais belle également dans sa fureur et dans sa tendresse.

Il faut célébrer d'abord Hina la Chasseresse : Hina du sang et de la mort.

Dans la nuit effrayante des fourrés, où rampent les lianes rousses, — Elle habite.

Le jour ne viole jamais cette retraite et nul bruit de la vie ne vibre de là, nul bruit, même alors que la Déesse bondit, prend sa course et s'emporte à travers les halliers. Elle est taciturne, et, sous ses pieds cruels, la terre épouvantée se tait.

Si tu regardais longtemps au fond de l'ombre, Elle est là, tu verrais, à mesure que la clarté du ciel déserterait tes yeux, dans la nuit des fourrés, la forme épouvantable et grandiose luire.

Une lumière propre émane d'Elle ; d'une lumière inféconde, qui brille sans produire de chaleur et qui n'éclaire que ses pas, dans la nuit effrayante, dans la nuit des fourrés, Hina des Bois rayonne.

Regarde longtemps.
Elle est là :

Furieuse, roulant du feu sous ses paupières,
Et serrant de ses deux lourdes mains de guerrière
Contre son ventre qu'il déchire un louveteau,
Nue, avec ses cheveux pour somptueux manteau,
Chaste, avec sa chevelure voluptueuse,
Hina des Bois, monstrueuse et majestueuse,
Ivre d'orgueil, de rage et de douleur, Hina
La Chasseresse ! Hina du sang et de la mort ! —
L'effort tend ses nerfs, gonfle ses veines. Farouche,
Affreuse, le front bas, de l'écume à la bouche,
Et les dents longues qui broient à vide : mais vois
Quel sublime incendie allument dans les bois

Les éclairs roux de sa profonde chevelure !
Mais sur sa gorge vois comme la courbe est pure
De ses deux seins de femme, au carnage étrangers,
De ses deux seins de femme, harmonieux, légers,
Et qui jurent, Amour, que ta divine joie
A sa source au cœur de cette bête de proie !

V

Fête à Hina la bienveillante et la bonne ! Fête à Hina de la vie et de l'amour !

Sous les ramures du mango vaste qui masque l'ouverture de la grande ravine — aux deux bords s'étage l'Ile, forêts et puis jardins et le rivage — les jeunes hommes, aux doigts le vivo, se sont assis.

Au dessus, les hauts lieux menaçants tonnent, où Taaroa veille.

Par groupes, devant les jeunes hommes et là même où fut, splendeur de nuit des temps, l'image en pierre sculptée, gigantesque, d'Hina, par groupes, immobiles, sans vêtements, le bronze de la peau luisant et les yeux aux dernières lueurs du crépuscule, se tiennent les jeunes filles.

Et tous, en attente, les jeunes hommes, les jeunes filles, se taisent, religieusement.

Soudain, au cri clair d'une voix de femme d'abord, que tôt poursuivent les notes aiguës du vivo, les danseuses s'abandonnent au jeu sacerdotal de la danse d'amour. Elles s'abandonnent, les danseuses, en chantant, et la Déesse, qui se plaît à leur hommage, les exalte, les cuivre du soir et de leur beauté.

Le rythme du vivo et des chants se précipite.

Une odorante chaleur humaine se mêle aux senteurs intenses des cassolettes végétales exhalant leurs adieux aux ardeurs de la journée finissante : on respire, âcre et forte, l'odeur de la vie, dans ce cercle fermé, où la fête s'affole, lascif et mystique vertige, dans cette atmosphère dangereuse d'un inabordable monde, où la fête s'affole.

La fête s'affole ! Les chants peu à peu ont cessé, et même les notes du vivo. Mais la danse, fidèle au rythme progressif que tous entendent dans le silence, mais la danse plus vite tourne, toujours plus vite tourne, et les pieds qui volent et les seins qui tressautent gardent une démente cadence. Dans le rire muet des bouches, dans le rire qui s'oublie, qui s'éternise au pli des lèvres crispées, les dents larges luisent plus vives que les prunelles. Une férocité sensuelle se trahit aux appels des bras impérieusement tendus, aux lubriques essors brusques des jambes, — tant qu'enfin, rapide, la nuit tombe, la nuit chaude, la nuit pleine de soupirs et de cris. —

De telles nuits pourrait renaître le Passé, avec sa sauvagerie féconde, avec ses Dieux réels qui sont nés de telles nuits, avec les justes privilèges de la prostitution sainte et du délire héroïque.

Et j'en crois cette folie religieuse et cette fureur amoureuse : Hina de l'amour et Hina de la mort sont bien la seule et la même Déesse, monstre au mufle de fauve avec des seins de femme...

J'écoute mes pensées, dans la nuit maintenant pleine, maintenant calme, en marchant sur le rivage, parmi l'air tout chargé encore d'effluves humains et végétaux. Les fleurs sont mortes, foulées aux pieds des amants. Je hume voluptueusement ce puissant arome, ce dictame concerté par la mort et l'amour...

Sans hâte, je regagne ma case. Déjà l'orient se colore, et, là haut, comme une émeraude immense, la Forêt, dans une apothéose verte, brille confusément de tous ses feuillages recéleurs d'éternelles clartés, jusqu'à mi-côte de l'Aroraï, la cime nue, solitaire, triste, — où Taaroa veille.

PARAHI TÉ MARAÏ (FRAGMENTS)

L'Aroraï tonnait dans la nuit du déluge,
Inaccessible et seul, phare, temple, refuge,
Parmi l'horreur de l'épouvantable marée,
Et lui dédiant leurs âmes désespérées,
Quelques-uns, les meilleurs de tes fils, race impie,
Race oublieuse du vrai chemin de la vie,
Atteignirent la Cime et purent voir encore
Sur l'abîme des eaux se lever les aurores.

Bientôt recommença la coutumière extase :
Lumière! Amour! Bientôt le seuil fleuri des cases
Sonna du rire clair des enfants. L'Ile Heureuse
Respirait à nouveau la lumière amoureuse,
Et du sommet sacré les Dieux veillaient sur elle.
Car elle fut durant de longs âges fidèle,
Et, gravissant aux jours marqués la cime rude,
Aux Invisibles de la haute solitude
Les générations longtemps, selon le rite,
Versèrent le flot des libations prescrites.

Vint le crime, et vint la peine.

Ceux qu'on oublie,
Les Dieux, se sont vengés sur ta gloire, abolie,
Race défaite, race réduite et captive,
Et tu ne mires sur l'enchantement des rives
Que l'indolence d'un sourire nostalgique
Où le ressouvenir de ta grandeur tragique,
Ecrit en traits d'inaltérable orgueil, demeure.

Qu'attends-tu, sachant la fatalité de l'heure
Et que les Dieux trahis ignorent l'indulgence?

Ah! reconquiers ton vieil honneur dans leur vengeance!
Hors du temps lâche qui lentement te décime,
Bondis jusque vers l'éternité de la Cime
Qui tonne encore comme en la nuit de l'antique
Désespoir, et plus haut que le flux méphitique
De l'injure, de l'esclavage, de la honte,
Retourne à tes Dieux, race expirante : remonte!

NOTE

Ces derniers vers, *l'actualité*, tout à l'heure l'Histoire, les souligné d'une singulièrement émouvante coïncidence.

La fière race maorie n'a pas attendu nos conseils pour se résoudre à l'héroïsme du suicide, et si elle ne remonte pas, littéralement, à la Montagne du Sacrifice, si elle accepte le mode, plus moderne, de la fusillade, c'est tout de même à la mort qu'elle va, pour l'amour de son propre et national idéal, et c'est donc à ses Dieux qu'elle retourne.

Tel, du moins, l'exemple de grandeur que donne au monde — mais la presse a là-dessus soigneusement fait le silence — la population de Raïatéa, l'une des Iles-sous-le-vent.

Les spécialistes qui dirigent notre « expansion coloniale », ayant décidé d'annexer à nos possessions océaniennes ce petit groupe d'îles, usèrent d'abord, humainement, des moyens diplomatiques. Mais ils commirent une lourde faute en confiant ce soin au nègre qui gouverne Tahiti, Lacascade.

Celui-ci envoya à Raïatéa un messager, qui réussit, par la ruse, à amener sur la plage le chef de l'île, accompagné de chefs subalternes. A peine étaient-ils en vue que, du navire de guerre qui attendait à distance le résultat de cette première tentative, on dépêchait à terre des embarcations armées, tandis que, sur le navire même, on braquait en sourdine les canons.

Les indigènes, qui ont la vue très perçante, conçurent de ces manœuvres quelque défiance et se retirèrent en bon ordre. Les troupes de débarquement furent reçues à coups de fusil et obligées de retourner à bord au plus vite. Plusieurs matelots et un enseigne expièrent la maladresse de Lacascade et de son messager.

A quelque temps de là, un des spécialistes dont nous parlions, M. Chessé, s'étant fait fort de venir à bout des révoltés par la simple persuasion, le gouvernement l'en crut. Cela coûta une centaine de milliers de francs à la Colonie, capital consacré à de nombreux envois de messagers aux différents chefs insoumis et à une infinité de petits cadeaux aux femmes indigènes : ballons rouges, boîtes à musique, etc.

Ces moyens de séduction n'ayant produit aucun résultat, il fallut recourir aux armes.

Le feu a commencé le 1er janvier 1897.

Il menace de durer, les montagnes pouvant cacher les Maories pendant longtemps.

— Pourquoi ne voulez-vous pas être, comme ceux de Tahiti, gouvernés par les lois françaises? — demandait-on à un indigène quelques jours avant l'action.

— Parce que nous ne sommes pas à vendre, parce que nous nous trouvons très bien comme nous sommes, et parce que nous voulons rester nos maîtres. Nous savons, du reste, par l'exemple de Tahiti précisément, en quoi consistent les bienfaits de votre civilisation. A peine installés, vous prenez tout, la terre et les femmes, et, sous prétexte d'ivrognerie, de vol, vous nous envoyez en prison pour nous donner, sans doute, le goût des vertus dont vous parlez beaucoup et que vous ne pratiquez pas. Et les amendes, et les papiers timbrés! Et les impôts! Et les gendarmes, et les fonctionnaires!...

— Mais qu'espérez-vous?

— Rien. Nous savons que nous serons vaincus. Qu'importe? Si nous nous rendions, les principaux de nos chefs seraient envoyés à Nouméa, au bagne, et comme, pour un Maorie, la mort loin de la terre natale est ignominieuse, nous préférons mourir chez nous. Ce n'est pas nous qui avons provoqué le trouble, mais il n'y aura pas de repos durable tant que Maories et Français seront côte à côte. Il faut donc nous tuer tous. Vous n'aurez plus alors à vous disputer qu'entre vous. Pour nous, nous n'avons d'autre recours que la fuite quotidienne dans la montagne.

LE CONTEUR PARLE

Depuis une quinzaine de jours, les mouches, rares auparavant, abondaient et devenaient insupportables.

Et tous les Maories de se réjouir : les bonites et les thons allaient monter des bas-fonds. Les mouches annonçaient la saison de la pêche, — la saison du travail : mais n'oublions pas qu'à Tahiti le travail est un plaisir.

Chacun vérifiait la solidité de ses lignes, de ses hameçons. Femmes et enfants, avec une activité insolite, s'employaient à traîner des filets, ou plutôt de longues barrières en feuilles de cocotier, sur les bords du rivage, sur les coraux qui garnissent le fond de la mer, entre la terre et les récifs. On parvient à prendre ainsi certains petits poissons dont les thons sont friands.

Quand les préparatifs furent achevés, ce qui ne demanda pas moins de trois semaines, on lança à la mer deux grandes pirogues accouplées, garnies à l'avant d'une très longue perche, susceptible d'être

relevée vivement au moyen de deux cordes fixées à l'arrière : la perche est pourvue d'un hameçon et d'un appât ; quand le poisson a mordu, il est aussitôt tiré de l'eau et emprisonné dans l'embarcation.

Nous prîmes la mer (j'étais — naturellement — de la fête) un beau matin et nous eûmes vite franchi la ligne des récifs. Nous nous aventurions, maintenant, assez loin au large. Je vois encore une tortue, la tête hors de l'eau, qui nous regarde passer.

Tous les pêcheurs étaient d'humeur joyeuse et ramaient vivement.

Nous arrivons à un endroit où la mer est très profonde et qu'on nomme le *Trou aux Thons*, en face des *Grottes de Mara* (1). C'est là, dit-on, que ces poissons, la nuit, vont dormir, à des profondeurs inaccessibles aux requins.

Un nuage d'oiseaux de mer plane au-dessus du trou, épie les thons. Dès qu'un poisson apparaît à la surface, les oiseaux se laissent tomber à la mer avec une inconcevable rapidité, puis remontent, un lambeau de chair au bec.

Ainsi, partout, dans la mer et dans l'air, et jusque sur nos pirogues, de toutes parts on médite le carnage ou on l'accomplit.

Comme je demandais à mes camarades pourquoi ils ne filaient pas une longue ligne à fond dans le Trou aux Thons, il me fut répondu que c'était impossible : lieu sacré.

— Là réside le Dieu de la mer.

Je pressentais une légende, j'obtins sans peine qu'on me la contât.

Roüa Hatou, espèce de Neptune tahitien, dormait au fond de la mer, dans cet endroit.

Un Maorie fut assez imprudent pour y aller pêcher, et, son hameçon s'étant accroché aux cheveux du Dieu, le Dieu s'éveilla.

Furieux, il monta à la surface pour voir qui avait eu l'insolence de troubler son repos, et, quand il sut que le coupable était un homme, il décida aussitôt que toute la race humaine, pour expier cette impiété, périrait.

Du châtiment, pourtant, — mystérieuse indulgence, — fut excepté précisément l'auteur du crime.

Le Dieu lui ordonna d'aller, avec toute sa famille, sur le *Toa Marama* (2), qui, d'après les uns, est une île ou une montagne, et, d'après les autres, une pirogue, une « arche ».

Quand le pêcheur et sa famille se furent rendus au lieu dit, les eaux de la mer commencèrent à monter. Elles couvrirent peu à peu jusqu'aux sommets les plus élevés, et firent périr tous les vivants, à l'exception de ceux qui s'étaient réfugiés sur (ou dans) le Toa Marama.

(1) Le mot *mara* se retrouve dans la langue des bouddhistes, où il signifie *mort* et, par déduction, *péché*.

(2) *Toa Marama* signifie « Le guerrier de la Lune ». Cette étymologie donne à penser que la maléfique Hina fut pour quelque chose, selon les croyances populaires, dans le cataclysme du déluge.

Plus tard, ils repeuplèrent les Iles (1).

Nous dépassâmes donc le Trou aux Thons, et un homme fut désigné par le patron des pirogues pour enfoncer la perche dans la mer et jeter l'hameçon.

On attendit, de longues minutes durant. Aucun thon ne venait mordre.

Ce fut le tour d'un autre rameur, et, cette fois, un superbe thon mordit, fit ployer la perche. Quatre bras vigoureux soulevèrent l'arbuste en tirant les cordes à l'arrière, et le thon parut à la surface. Mais aussitôt un gros requin bondit sur les vagues : quelques coups des terribles dents, et nous n'avions plus, au croc de l'hameçon, qu'une tête coupée.

Le patron me fit signe. Je jetai l'hameçon.

Au bout de très peu de temps, nous pêchions un thon énorme. — J'entendis, sans y prendre garde, mes voisins rire entre eux et chuchoter. — Assommé à coups de bâton sur la tête, l'animal, frémissant des spasmes de l'agonie, s'agitait dans la pirogue, et son corps, transformé en miroir brillanté de facettes, jetait les éclairs de mille feux.

Une seconde fois, je fus aussi heureux.

Décidément, le Français portait chance ! Mes compagnons me félicitaient joyeusement, protestant que j'étais un homme de bien, et moi, tout glorieux, je ne disais pas non.

Mais dans le concert des louanges, je distinguai, comme lors de mon premier exploit, des chuchotements et des rires inexplicables.

La pêche continua jusqu'au soir.

Quand la provision de petits poissons amorces fut épuisée, le soleil allumait de flammes rouges l'horizon et dix magnifiques thons surchargeaient la pirogue.

On se prépara au retour.

Pendant qu'on mettait tout en ordre, je demandai à un jeune garçon le sens des paroles échangées tout bas et des rires qui avaient accueilli mes deux captures. Il refusa de me répondre. Mais j'insistai, sachant combien peu le Maorie possède de force de résistance, comme il se rend vite quand on le presse énergiquement.

Mon interlocuteur finit par me confier que, si le poisson est pris par l'hameçon à la mâchoire inférieure — et mes deux thons avaient été pris ainsi — cela signifie infidélité de la vahiné pendant l'absence du tané.

Je souris, incrédule.

Et nous revînmes.

La nuit, aux tropiques, tombe vite. Il s'agissait de la devancer. Vingt-deux alertes pagaies plongeaient et replongeaient ensemble dans la mer, et les rameurs, pour s'exciter, criaient en cadence. Un sillage phosphorescent s'ouvrait derrière nos pirogues.

(1) Cette légende est *une* des nombreuses explications maories du déluge.

J'eus la sensation d'une fuite folle : les redoutables maîtres de l'océan nous poursuivaient ; autour de nous bondissaient, comme des troupeaux fantastiques, aux formes infinies, les troupeaux effrayés et curieux.

Deux heures après, nous approchions de l'entrée des récifs.

La mer y déferle furieusement, et le passage est dangereux à cause de la lame. Ce n'est pas une manœuvre aisée, que de bien présenter le devant de la pirogue à la barre. Mais les indigènes sont adroits, et, avec un vif intérêt, non sans un peu de crainte aussi, je suivis l'opération, qui s'exécuta parfaitement.

Devant nous, la terre s'éclairait de feux mouvants, — flammes de torches énormes que fournissent des branches sèches de cocotiers. Et le spectacle était admirable : sur le sable, au bord des flots illuminés, les familles des pêcheurs nous attendaient. Quelques figures se tenaient assises, immobiles, d'autres couraient le long du rivage en agitant les torches ; les enfants sautaient çà et là et on entendait de loin leurs cris aigus.

D'un puissant élan, la pirogue s'éleva sur le sable.

Aussitôt on procéda au partage du butin.

Tous les poissons furent déposés à terre, et le patron les divisa en autant de parts égales qu'il y avait eu de personnes — hommes, femmes, enfants, — pour concourir à la pêche aux thons et à la pêche aux petits poissons-amorces.

Cela fit trente-sept parts.

Sans perdre de temps, ma vahiné prit la hache, fendit le bois, alluma le feu, tandis que je faisais un peu de toilette et que je me couvrais à cause de la fraîcheur de la nuit.

De nos deux parts, l'une fut cuite, et Téhura garda la sienne crue.

Puis elle m'interrogea longuement sur les divers incidents de la pêche et je satisfis avec complaisance sa curiosité. Elle s'égayait de tout, contente et naïve, et je l'observais sans rien lui laisser voir de mes secrètes préoccupations. Au fond de moi, une inquiétude sans plausibles causes s'était éveillée et ne voulait plus dormir. Je brûlais de faire à Téhura une question, une certaine question... et j'avais beau me dire : À quoi bon ? Je me répondais à moi-même : Qui sait ?

Vint l'heure du coucher, et, quand nous fûmes tous deux étendus côte à côte, je dis tout à coup :

— Tu as été bien sage ?

— Oui.

— Et ton amant d'aujourd'hui, était-il à ton goût ?

— Je n'ai pas eu d'amant.

— Tu mens ! le poisson a parlé.

Téhura se leva et me considéra fixement. Son visage était empreint d'un caractère inouï de mysticisme et de majesté, d'une grandeur étrange, inconnue et que je n'aurais jamais attendue de sa physionomie naturellement enjouée, de ses traits presque puérils encore.

Une atmosphère nouvelle venait de se créer dans notre petite case: *je sentais que Quelqu'un d'auguste venait de se lever entre nous.* Oui, malgré moi, je subissais l'ascendant de la Foi, j'attendais l'avertissement d'en haut, et, tout en faisant un rapide et pénible retour sur la stérile vanité de notre scepticisme comparé aux certitudes ardentes d'une croyance et fût-ce d'une superstition quelconque, je ne doutais pas que l'avertissement ne dût venir.

Téhura, doucement, alla s'assurer que la porte était bien close, et, revenue au milieu de la chambre, fit à haute voix cette prière:

Sauvez-moi! Sauvez-moi!
Il est soir, il est soir des Dieux!
Veillez près de moi, ô mon Dieu!
Veillez sur moi, ô mon Seigneur!
Gardez-moi des enchantements et des mauvais conseils;
Gardez-moi de la mort subite,
De souhaiter le mal et de maudire;
Gardez-moi des querelles pour le partage des terres.
Que la paix règne autour de nous!
O mon Dieu, gardez-moi contre les guerriers furieux!
Gardez-moi contre celui qui erre en menaçant,
Qui se plaît à faire peur,
Contre celui dont les cheveux sont toujours hérissés!
Que moi et mon esprit nous vivions,
O mon Dieu!

Ce soir là, certes, avec Téhura, moi aussi j'ai prié.

Sa prière finie, elle s'approcha de moi et me dit, les yeux pleins de larmes:

— Il faut me battre, beaucoup me frapper.

Et devant l'expression profonde de ce visage, et devant la beauté parfaite de cette statue vivante, j'eus la vision de la Divinité elle-même que Téhura venait d'invoquer.

Que mes mains soient à jamais maudites si elles osaient se lever sur un chef-d'œuvre de la nature!

Ainsi, nue, les yeux calmes dans les pleurs, elle me semblait revêtue du manteau de pureté jaune-orangé, du manteau jaune-orangé de Bhixu...

Elle répéta:

— Il faut me battre, beaucoup me frapper, sinon tu seras courroucé longtemps et tu seras malade.

Je l'embrassai.

Et maintenant, l'aimant sans défiance et autant que je l'admirais, je murmurais en moi-même ces paroles du Bouddha: « Oui, c'est par

la douceur qu'il faut vaincre la violence, par le bien, le mal, par la vérité, le mensonge. »

Cette nuit fut divine comme tant d'autres, plus que toutes les autres, — et le jour se leva radieux.

Dès la première heure, belle-maman nous apporta quelques cocos frais.

Du regard, elle interrogeait Téhura. Elle *savait*.

Avec un jeu très fin de physionomie, elle me dit :

— Tu as pêché, hier. Tout s'est bien passé ?

Je répondis :

— J'espère recommencer bientôt.

LE CONTEUR ACHÈVE SON RÉCIT

Il me fallut revenir en France. Des devoirs impérieux de famille me rappelaient.

Adieu, terre hospitalière, terre délicieuse, patrie de liberté et de beauté !

Je pars, vieilli de deux ans, rajeuni de vingt ans, plus *barbare* qu'à l'arrivée et bien plus *instruit*.

Oui, les sauvages ont enseigné bien des choses au vieux civilisé, bien des choses de la science de vivre, ces ignorants, et de l'art d'être heureux. Surtout, ils m'ont fait me mieux connaître moi-même, ils m'ont dit ma propre vérité.

— Etait-ce là ton Secret, monde mystérieux ? O monde mystérieux d'être la Toute Clarté, tu as fait en moi la lumière, et j'ai grandi dans l'admiration de ton antique beauté, qui est la jeunesse immémoriale de la Nature. Et je suis devenu meilleur d'avoir compris et d'avoir aimé ton âme humaine, — une fleur qui achève de fleurir et dont personne, désormais, ne respirera plus l'odeur.

Quand je quittai le quai, au moment de prendre la mer, je regardai pour la dernière fois Téhura.

Elle avait pleuré plusieurs nuits durant. Lasse maintenant, et triste toujours, mais calme, elle se tenait assise sur la pierre, les jambes pendantes, effleurant de ses pieds larges et solides l'eau salée.

La fleur qu'elle portait, le matin, à son oreille, était tombée sur ses genoux, fanée.

De distance en distance, d'autres, comme elle, regardaient, fatiguées, muettes, mornes, sans pensées, la lourde fumée du navire qui nous emportait tous, bien loin, pour jamais, amants d'un jour.

Et de la passerelle du navire, avec la lorgnette, longtemps encore, tandis que nous nous éloignions, il nous sembla lire sur leurs lèvres ces vieux vers maories :

Vous, légères brises du sud et de l'est, qui vous joignez pour vous jouer et vous caresser au-dessus de ma tête, hâtez-vous de courir ensemble à l'autre Ile. Vous y trouverez, assis à l'ombre de son arbre favori, celui qui m'a abandonnée. Dites-lui que vous m'avez vue en pleurs.

PAUL GAUGUIN ET CHARLES MORICE

Autour de Montjuich

A la suite des révélations faites, il y a un an, à cette même place, la presse indépendante du monde entier entreprit une généreuse campagne humanitaire qui a abouti — un peu tard, hélas ! — à la chute du gouvernement responsable des atrocités commises.

Le chef du nouveau ministère, M. Sagasta, ayant reçu des détenus de Montjuich une pétition demandant qu'une enquête impartiale fût instituée, s'est déclaré prêt à faire une complète investigation et à punir avec la plus extrême rigueur tous les fonctionnaires qui se seraient rendus coupables de séquestration illégale et ceux qui auraient torturé les détenus. Ce sont là de belles paroles. Attendons les faits.

Les quatre-vingt-onze signataires (sur cent treize prisonniers acquittés ou non incriminés, mais encore détenus à Montjuich ou à la prison de Barcelone) ont envoyé à *La revue blanche* une copie de cette lettre, logique certes, mais rédigée en des termes on ne peut plus humbles, trop humbles même. Voici la traduction de ce document :

« A Monsieur le Directeur de *La revue blanche*, Paris.

« Monsieur le Directeur,

« A cette même date, nous avons envoyé au Président du Conseil des ministres une pétition pour réclamer la correction d'abus scandaleux antérieurement commis.

« Nous vous adressons une copie de ladite lettre que nous vous serions très reconnaissants de vouloir bien publier.

« Recevez, Monsieur, l'expression de notre très grande considération. — Les signataires. »

Fort Montjuich et Prison nationale, 8 octobre 1897.

« A M. le Président du Conseil des ministres, à Madrid.

« Très excellent Senor,

« Les soussignés, détenus par ordre administratif, ont l'honneur d'exposer, avec le plus grand respect, à V. E. ce qui suit.

« D'après le langage officiel et le langage vulgaire, il est généralement admis que nous sommes « détenus pour l'attentat de la rue des Cambios Nuevos » ; ceci est absolument faux et il est de notre intérêt de le démontrer, car, de la cause de notre détention, les mesures que peut adopter le gouvernement, pour résoudre le conflit si longtemps pendant, peuvent résulter.

« Il est évident que le fait d'être détenu au lendemain d'un crime

et pour en répondre, semble prouver qu'il existe, contre celui qui se trouve dans ce cas, des indices suffisants, des soupçons fondés, qu'il ait participé ou pu participer, directement ou indirectement, à l'exécution dudit crime ; s'il était donc admis que nous fûmes « détenus pour l'attentat de la rue des Cambios Nuevos » cela équivaudrait à affirmer que des indices suffisants, des soupçons fondés que nous ayons eu ou pu avoir une participation, directe ou indirecte, à l'attentat, ont existé.

« On peut diviser les 112 détenus actuellement au fort Montjuich ou à la prison nationale en deux groupes — et ceci peut s'appliquer aux détenus mis en liberté à différentes époques et spécialement aux 83 qui, en vertu de l'arrêté royal, furent expulsés en France ou en Angleterre. Le premier groupe, le plus important parce qu'il est le plus nombreux, est formé de tous ceux contre qui aucune instruction n'a été ouverte, qui n'ont pas même été interrogés, et n'ont jamais été informés de la cause de leur détention ; à l'égard de ceux-ci il est donc hors de doute qu'il n'existait aucun indice suffisant, aucun soupçon fondé qu'ils pussent avoir participé, directement ou indirectement, à l'acte incriminé. Le second groupe est formé de ceux contre qui une instruction fut ouverte, mais qui, par la suite, bénéficièrent d'une ordonnance de non lieu ou furent absous par le Tribunal suprême.

« L'indice rationnel et le soupçon fondé qui semblent avoir existé de leur probable participation au crime, et qui justifiaient leur détention et mise en accusation, pêchent par la base et sont entièrement détruits par le fait réel et rigoureusement vrai que, les déclarations de quelques-uns des accusés, ainsi que l'accusation qu'ils lancèrent de la participation de tous les autres à l'attentat, furent arrachés par la violence et grâce aux plus épouvantables supplices.

« Lorsqu'un individu est détenu à la suite d'un crime — surtout si ce crime est de la nature de celui de la rue des Cambios — la partie matérielle de sa peine cesse lorsque, reconnu innocent, il est relâché ; mais toujours pèse sur lui un certain soupçon entretenu par ses juges et l'opinion en général — s'il ne fut pas le coupable d'hier il peut être le coupable de demain ; et la conséquence de ceci est que tous ceux qui se trouvèrent enveloppés dans les poursuites qui suivirent le dernier attentat sont exposés aux persécutions de la police lorsqu'un nouveau crime est commis.

« La seule déduction, obligée et logique, de ce qui précède est que notre détention fut arbitraire et illégale ; partout, il est injuste et attentatoire à notre dignité, notre honneur et notre droit de nous considérer comme un péril pour l'avenir.

« A l'appui de tout ce que nous venons d'exposer, parlent hautement en notre faveur notre amour du travail et de la famille, notre profond respect de la liberté et du droit d'autrui.

« Nous avons cru nécessaire d'exposer ces considérations, et notre plus grand désir est qu'on fasse la lumière, qu'une sérieuse et sévère enquête soit ouverte et n'ait d'autre guide qu'un esprit d'équité et

de justice, démontrant ainsi la culpabilité ou l'innocence de tous ceux qui jouèrent un rôle dans ce procès social comme accusateurs ou comme accusés.

« Nous voulons voir — et en cela l'opinion publique est avec nous — dans l'esprit de droiture et les talents bien connus de Votre Excellence un gage du soin qui présidera au choix de la personne à qui une mission si délicate et de si haute portée sera confiée.

« Au risque d'abuser des précieux moments de V. E., nous devons cependant attirer Son attention sur un point de la plus grande importance et intimement lié à ce qui précède.

« Le gouvernement crut bon de faire passer une loi pour la répression de l'anarchisme — une loi dure, très dure, beaucoup plus sévère que les lois identiques votées en Suisse, en France et en Italie — seuls pays où des lois d'exception existent ; — mais, premier contrevenant à cette loi même, le gouvernement prit cette résolution, sans précédent dans l'histoire de la législation parlementaire, de donner à la loi un effet rétroactif afin de pouvoir exiler à jamais d'honnêtes citoyens déclarés innocents par le tribunal suprême et par celui de l'opinion publique ; en ceci l'arbitraire a été poussé à un tel point que l'absurde, la despotique mesure de la déportation n'a été appliquée qu'à 83 personnes sur 195 qui furent détenues, tandis que les 112 autres le sont encore, ayant déjà souffert quinze mois et plus de détention dans les immondes cachots du fort Montjuich ou de la prison nationale.

« Un si anormal état de choses doit cesser et nous tenons comme un gage d'espérance et de sûre garantie le grand amour que V. E. a pour la liberté, et ses indiscutables talents de juste et prudent homme d'Etat.

« Si, soutenu, comme tout le fait espérer, par le gouvernement que V. E. dirige si dignement, V. E. résoud un problème d'une si grande portée sociale dans le sens de la plus stricte justice, elle aura bien mérité de l'humanité, et les nombreuses familles qui, aujourd'hui et depuis si longtemps, pleurent les affreuses conséquences de l'erreur et de l'injustice conserveront de V. E. un reconnaissant et impérissable souvenir.

« Que V. E. vive de longues années.

« Francisco Bartomeu. — Francisco Abaya. — Marcelino Vilà. — Pablo Bo. — Bautista Cervera. — Jacinto Mestrich. — Ramon Ardiaca. — J. Vives. — Domingo Fruitos. — R. Ars. — »

(Suivent les signatures jusqu'à quatre-vingt-onze.)

Certes, M. Sagasta ne peut pas se plaindre de ces malheureux. Le voilà traité d'homme juste par des personnes à qui il aurait bien des comptes à rendre. En 1893, M. Sagasta étant président du Conseil des ministres, M. Larroca, gouverneur civil de Barcelone, Weyler, capitaine général de la Catalogne et les lieutenants Portas et Pena, grands-

inquisiteurs, mon ami le professeur Bartomeu subit un emprisonnement de treize mois sans qu'il sache encore de quoi on l'accusait. On le relâcha, mais en inscrivant son nom sur la liste des suspects, ce qui lui vaut d'être maintenant à Montjuich depuis quinze mois, bien qu'il ait été acquitté par la Cour suprême, malgré le fiscal Garcia Navarro qui demandait pour lui les travaux forcés à perpétuité. C'est le premier des signataires. Pas rancunier, ce pauvre Bartomeu !

Un autre détenu qui n'est point vindicatif, c'est Domingo Fruitos, qui fut tellement torturé à la même époque, que trois ans plus tard, étant à Montjuich dans le même cachot que lui, je pus encore voir sur son corps les traces des épouvantables supplices que lui avaient fait subir Portas et Pena par ordre de M. Larroca, le même que M. Sagasta vient d'envoyer comme gouverneur à Barcelone !

Et Abaya, et Ramon Ars — dont le frère fut alors injustement fusillé sur de fausses déclarations arrachées à Codina et Cerezuela au moyen de tortures épouvantables — et tant d'autres que je pourrais citer !

Eh bien ! ces malheureux pardonnent tout, pourvu qu'on fasse enfin cesser leurs souffrances. Que M. Sagasta s'empresse de saisir une si belle occasion de liquider cette triste affaire qui déshonore l'Espagne et scandalise le monde civilisé.

Qu'il se dépêche d'ouvrir, toutes grandes, les portes de Montjuich aux non accusés et aux accusés déclarés innocents.

Qu'il permette aussi de rentrer dans leur pays aux acquittés que Canova a expulsés d'Espagne et qui promènent dans le monde, avec leur misère, la honte de leurs bourreaux. Je peux faire d'autant mieux cette pétition, que je ne compte pas en profiter moi-même, car je trouve qu'il fait bon respirer l'air d'un pays vraiment libre après avoir passé sa vie au milieu des monarchistes espagnols ou des républicains opportunistes français, si doux et si hospitaliers pour les républicains étrangers. Mais tous les émigrés ne sont pas dans le même cas. La plupart ne connaissent que l'espagnol et ne sont pas en mesure de gagner leur vie hors de leur pays. Il y a aussi parmi eux des femmes qui ont bien souffert, la veuve d'Ascheri, celle de Mas, Mme Asuncion Ballvé, Mme Claramunt et tant d'autres, qui ne demandent qu'à rentrer chez elles. Mme Claramunt, que je connais depuis mon enfance, m'envoya, lors de son arrivée en Angleterre, le récit de ses souffrances. Voici la traduction de cette lettre, dont je recommande la lecture à M. Sagasta :

Relation de Mme Teresa Claramunt

« Cher ami, je t'envoie la relation des procédés dont on usa envers moi lors de ma détention pour l'affaire de la rue des Cambios Nuevos, affaire que je considérais, ainsi que je le dis au Senor Hinojosa, préfet, et au Senor Pascual Espanol, juge d'instruction, comme œuvre de la police.

« Nous fûmes arrêtés, mon mari et moi, à Camprodon (Gérone), le 14 juillet 1896. La garde civile nous accompagna jusqu'à Barcelone ; lorsqu'ils nous eurent interrogés, le gouverneur et le juge, reconnaissant notre innocence, donnèrent des ordres pour notre mise en liberté. Par la suite je fus interrogée par le fiscal (procureur public), un homme renommé pour ses moyens inquisitoriaux ; ce monsieur m'avertit que j'aurais beaucoup à souffrir si je persistais à garder le silence sur mes complices ; je devais m'y résigner, disait-il, afin de gagner le ciel, sa conviction étant, comme l'enseigne la doctrine catholique, « que Dieu réserve le royaume des cieux à celui qui lutte pour la justice ». Il me fit ensuite mettre au secret et, à la nuit, je fus conduite à la prison qui est régie par des nonnes c'est-à-dire des « sœurs de charité ». Ces « sœurs » (je ne sais si ce fut par ordre supérieur) me refusèrent mon admission dans le quartier de pistole (preferencia) — chose qui n'est refusée à aucune détenue — et je fus ainsi logée au quartier commun.

« Toutes les détenues ont un hamac à leur disposition ; je fus privée de cette commodité et dus coucher sur le plancher qui, étant souvent lavé, était très humide. Toute communication, même avec ma famille, me fut interdite. Je fus contrainte d'assister aux offices religieux ; j'eus beau manifester que je n'étais point catholique, mes protestations furent vaines, il me fallut aller à l'église. Je ne prenais part à aucune des cérémonies des catholiques, mais une « sœur » s'aperçut, que je ne me mettais pas à genoux, au moment de l'élévation. Elle me frappa alors dans le dos en me disant : « A genoux ! », ce à quoi je répondis : « Je ne puis faire cela. — Agenouillez-vous ! » répéta-t-elle. Je répondis : « Je ne veux pas ! » Le même jour on me conduisit dans l'appartement d'une des sœurs où je trouvai un curé d'un bon embonpoint et quelques dames. On voulait me persuader que ma conduite était mauvaise et, après une heure de discussion, s'il eût été possible que je fusse moins catholique, je l'aurais été ! Le jour suivant on arrêta une pauvre veuve qui, par reconnaissance pour quelques légers services, commit le « crime » de nous apporter des vivres. Cette femme fut gardée au secret onze semaines, laissant une petite fille de dix ans abandonnée à elle-même. Ensuite, reconnaissant qu'on avait affaire à une catholique, on la relâcha. A force d'être constamment exposée aux rayons ardents du soleil de juillet, je tombai malade et, sur les instances de mes compagnes de détention, je me décidai à entrer à l'infirmerie.

« A son arrivée le médecin m'examina, m'ordonna quelque chose, mais, apprenant qui j'étais il ne voulut pas m'accepter à l'infirmerie. Il prétendait que ceux qui professent des idées semblables aux miennes ne pouvaient être que des « cafres » ; ce qu'il m'avait ordonné ne me fut pas administré, des criminels aussi endurcis n'ayant droit à aucun soin. Voyant qu'ils ne pouvaient rien sur moi, ils me transférèrent au fort Montjuich escortée par deux gendarmes à pied et deux à cheval commandés par le lieutenant Canales. Je fus destinée au cachot

numéro 2 qui est, après le numéro 0 (le cachot où l'on torture), le pire de tous. Ce cachot est obscur, non aéré, petit, humide et sale : au bout de sept jours mon corps était tout enflé. Pour couchette on me donna une paillasse si sale que je ne pus dormir : paillasse et couverture pullulaient de poux et autres insectes... La visite générale des prisons arriva, j'exposai ma situation au général et il me fit transférer au numéro 11 bis où je me trouvai mieux, ayant de la lumière, mais le cachot était toujours très humide. Je fus ensuite transférée au cachot qui sert de chapelle : il est grand et contient divers compartiments, mais c'est le plus isolé et je fus tristement impressionnée (jusqu'à en tomber malade) par la pensée que je me trouvais dans le lieu où les condamnés à mort passent leurs derniers instants. J'étais tenue au secret le plus rigoureux (ce qui n'empêchait pas les nouvelles d'arriver jusqu'à moi, grâce à un homme de cœur que tant d'infamies révoltaient) j'adressai deux réclamations auxquelles le général fit droit, car, je dois vous dire ici que, quoiqu'il fût pour d'autres un bourreau, sa sévérité se relâcha pour moi. J'ignore si le général savait ou non ce qui se faisait alors, mais j'affirme avoir vu passer et repasser devant la grille de mon cachot des gendarmes en civil qui allaient accomplir leur sinistre besogne. En passant devant mon guichet ils s'arrêtaient : l'un d'eux disait : « C'est de la poudre mal usée que de la fusiller. — Qu'a-t-elle fait ? » disait un autre. « C'est une anarchiste : elle lance des bombes ou excite à les lancer », et quelqu'un de dire : « Un vrai type de... » et ils ajoutaient des mots qui me blessaient plus que leurs menaces de me fusiller. Je passai ainsi sept mois. Quand vint l'époque du conseil de guerre je fus un peu mieux traitée. Au bout de quelque temps, le torturé Gana (dont le cachot était voisin du mien) demanda à être changé de cachot ; le docteur, le voyant malade, donna un avis favorable ; — là-dessus, comme s'il se moquait, le général me fit passer de mon cachot dans celui de Gana et lui dans le mien qui était un peu meilleur ; ce changement me valut des douleurs rhumatismales et il n'y eut d'autre changement pour moi que la concession d'être réunie à mon mari après que notre acquittement nous eût été notifié — je restai dans ce cachot jusqu'à mon départ pour l'exil.

« Je dois déclarer qu'après notre acquittement on nous permit de voir nos familles une heure par jour et de recevoir quelques vivres — ce qui nous avait été refusé pendant toute l'instruction du procès.

« Pendant ma maladie je reçus la visite de l'aumônier du régiment d'Almansa ; il s'informa de ma santé et je lui dis que, ne sortant jamais prendre l'air, ma santé laissait à désirer. Sa réponse fut que comme « ministre du Seigneur » il s'intéressait aux malheureux et qu'il demanderait au général de me permettre de sortir une heure par jour ; je lui répondis qu'il agissait noblement. Deux ou trois heures plus tard ce prêtre revint me disant que c'était chose convenue pourvu que je voulusse bien assister à la messe. Cette façon d'agir

m'indigna, je répondis qu'à de telles conditions je préférais ne pas sortir et que je n'irais pas à la messe même pour avoir ma liberté.

« Voilà la vérité sur les tortures morales que j'eus à subir de la part de la « justice catholique » d'Espagne durant l'instruction de ce procès qui ne fut qu'un tissu de crimes et d'infamies.

« En foi de quoi, je signe :

« Liverpool, 4 août 1897.

« TERESA CLARAMUNT »

Si M. Sagasta veut faire acte de justice, il trouvera dans la lettre ci-dessus de curieux renseignements.

Mais ce n'est pas tout. Il faut aussi que le président du conseil procède sans tarder à la révision du procès de Montjuich, afin de pouvoir rendre à la liberté les malheureux condamnés aux travaux forcés qui sont complètement innocents, et réhabiliter la mémoire de ceux qui ont été fusillés pour un crime qu'ils n'avaient point commis. Parmi ces derniers, Mas, qui était devenu fou à la suite du supplice du casque de fer, mais qui avait des moments de lucidité, a laissé trois lettres que m'envoyèrent, avec une déclaration, trois hommes qui sont actuellement au bagne et qui ont été affreusement torturés, Ollé, Callis et Suné. Je conseille à M. Sagasta de faire examiner ces derniers par un docteur.

En tout cas, voilà le document en question :

« Les soussignés, condamnés par le conseil de guerre dans le procès suivi contre eux au fort Montjuich, et enfermés dans le cachot numéro 1, sous la place d'armes du dit fort, cachot occupé pendant sept mois par le malheureux Louis Mas Gacia, auquel il servit aussi de chapelle durant les derniers instants de sa vie, certifient qu'ils ont trouvé les documents, dont ils donnent ci-dessous copie, de la manière suivante : le premier document fut trouvé par J.-B. Ollé dans la jointure du plafond de la porte d'entrée. Voici ce document :

« Louis Mas Gacia prie celui ou ceux qui trouveraient ces lignes, « mal tracées mais raisonnablement rédigées, de les rendre publiques « et de faire des recherches sur la vérité d'un procès mystérieux qui « s'est tramé ici. Je fus condamné à mort pour avoir faussement dé- « claré ma culpabilité pendant qu'on m'infligeait d'insupportables « tortures, auxquelles je fus soumis pendant cinq mois, et après les- « quelles je dois être passé par les armes pour l'affaire de la rue des « Cambios Nuevos, dont non seulement je ne fus pas l'auteur, mais à « laquelle je n'eus aucune participation et dont les auteurs m'étaient « totalement inconnus. Vive la justice ! Louis Mas Gacia. »

« Le second document fut trouvé par Sébastien Suné entre la jointure du plafond et la demi porte ; on voit encore la trace du morceau de bois qui dut être arraché pour l'extraction de ce document, qui dit :

« Louis Mas Gacia écrit ces lignes parce qu'il fut injustement con-
« damné lors du procès suivi pour l'attentat de la rue des Cambios
« Nuevos, et pour lequel on lui infligea la peine de mort sans qu'il
« eût connaissance des auteurs du fait et de leurs complices, nulle
« charge n'existant contre lui que les fausses déclarations d'un autre
« à qui on les arracha en le martyrisant barbarement, ainsi que le
« fut celui qui écrit ces lignes et qui, lui-même, fit de fausses décla-
« rations sous le coup de constantes menaces et d'insupportables tor-
« tures qui lui furent appliquées cinq mois durant, et fut ensuite dé-
« claré coupable par un tribunal qui n'ignorait pas la manière qui
« servit à nous arracher nos aveux et nos accusations réciproques.
« 1er janvier 1897. Louis Mas Gacia. »

« Le troisième document fut trouvé derrière une traverse neuve de la porte ci-dessus mentionnée ; il est ainsi rédigé :

« Testament, ou quelle est la cause de ma fatale condamnation.
« Louis Mas Gacia ayant été barbarement martyrisé pour qu'il
« avouât où se trouvaient six bombes que Noguès prétendait fausse-
« ment avoir enterrées avec moi dans un terrain de la rue de la Dépu-
« tation. Me sentant trop faible pour supporter un si terrible supplice,
« je répondis « oui » à tout ce qui me fut demandé pendant les cinq
« mois que je fus torturé de différentes manières. Les autorités com-
« pétentes savaient fort bien quels avaient été les moyens de nous
« faire faire de fausses déclarations, ce qui ne m'empêcha pas d'être
« condamné à mort — le fait d'avoir subi pendant cinq mois de terri-
« bles tortures ne pouvant atténuer en rien mon châtiment ; car je
« fus effectivement sous la continuelle menace de supplices de plus
« en plus terribles si je ne disais pas ce qu'on voulait me faire dire
« — ce à quoi je me soumis avec l'arrière-pensée de dire la vérité lors
« de ma comparution devant le tribunal, mais je ne pus donner suite
« à mon projet, mes souffrances m'avaient réduit à un état d'automate
« entre les mains de mes bourreaux qui me traitèrent encore, devant
« le tribunal, de faussaire, sans paraître se souvenir que les faussai-
« res étaient eux, puisque c'étaient eux qui m'avaient fait parler
« faussement au moyen d'affreux tourments. Louis Mas. — En outre
« on me força à dénoncer mes meilleurs amis et entre autres un de
« mes beaux-frères dans le but de me faire paraître devant le conseil
« comme un répugnant personnage. Ne peut-on pas déduire de cela

« que je fus victime d'une vengeance de la part d'une des autorités ?
« C'est mon sentiment et je veux parler du lieutenant de gendarmes
« Portas — (Suivent deux phrases inintelligibles).

« Voilà la pure vérité sur ce qui m'est arrivé. — Louis Mas. —
« 1er janvier 1897. »

« En foi de quoi et pour affirmer que ces documents furent trouvés le 21 mai 1897 nous signons la présente déclaration, nous, qui prîmes la place de l'infortuné Mas sitôt après son exécution.

« Fort Montjuich, cachot numéro 1.

« 22 mai 1897.

« J.-B. Ollé, Francisco Callis, Sébastien Suné. »

Ce malheureux Mas, dont la veuve est actuellement à Marseille dans la plus affreuse misère, était aussi innocent que les autres. M. Sagasta en doute-t-il ? Qu'il fasse reviser le procès par un tribunal civil. Ce n'est qu'un acte de justice que nous demandons. Que le président du conseil l'accomplisse et personne, ni en Espagne ni à l'étranger, ne songera à lui marchander son approbation.

Dans le cas contraire, nous sommes disposés à poursuivre contre son gouvernement, la campagne que nous avons menée contre son prédécesseur.

Les paroles ne suffisent pas. Nous attendons les actes du nouveau cabinet.

F. Tarrida del Marmol

Terre Promise (1)

QUATRIÈME PARTIE

RÉVOLTE

I

L'un en face l'autre, mais déchirée la chair du lien qui les tenait, l'un en face l'autre, mais un grand trou entre les deux, tristes de mauvaise tristesse, amers, haineux, féroces, la misère les laissa donc, les deux amants, Georgette, Jean, l'un en face l'autre, mais pour combler le vide atroce entre les deux, pour remplacer ce qui souriait là, entre eux, — l'enfant ! dernière lueur qui prolonge l'amour, et qu'on garde allumée toute la vie, toute la nuit, rassurante veilleuse que la mort ne devrait point souffler avant qu'on dorme... — n'ayant qu'un surcroît de rage, de querelle, de dégoût.

S'adoucisse la misère ! Elle peut bien les laisser. Ils se déchireront eux-mêmes.

Seuls... Vous êtes seuls. Les amis sont partis.

Certes, ils furent bien gentils. Leur bon cœur jusqu'au bout vous a accompagnés. Jusque chez vous ! Plus loin encore. Jusqu'au soir...

Là ils vous ont laissés, chargés de bonnes paroles...

De vaines, d'insupportables... — mots qui ne servent à rien... — Si ! Un peu cependant... — bonnes et douces paroles, dont l'ennui même fait ce bien, changement de mal, que fait un linge humide aux tempes d'un fiévreux.

Ils ont fait leur devoir. Fêter le petit mort, consoler les parents...

Maintenant voici le soir... On vous laisse, n'est-ce pas ?

Là, tous les deux l'un en face l'autre. Georgette. Jean.

La nuit. Tout est fini. Les amis sont partis.

Aimez-vous, maintenant.

Soir qui tombe... La fièvre monte et brûle. La lumière qui s'en va saigne douloureusement. La nuit froide gagne pourtant, semble en-

(1) Voir *La revue blanche* depuis le 15 août 1897.

dormir tout cela... Non, déjà plus rien ne saigne ni ne crie à l'horizon. L'ombre, comme une douleur noire, pèse, pèse sur les plaies. La souffrance écrasée s'abandonne, se livre; une sorte de sommeil, sur elle, s'est étendu.

Soir qui tombe... La fièvre était lasse, sans doute?

Elle s'est assoupie. Soir qui tombe... D'autres soirs... Et d'autres... L'habitude recoud les chairs déchirées. On peut parler du mal, lorsque lui-même se tait. Déjà l'on ne pleure plus que des larmes venues de loin... de si loin qu'il y a du sourire dedans! et qu'on ne les reconnaît plus, ces larmes fatiguées, qui ont tant vu, tant vu, et miré tant de choses sur leur face d'amertume, tant de choses... — même de la joie!

Puis le temps, et l'ouvrage. Besogne de chaque jour. Pauvres, il faut travailler. On n'eut pas le temps de s'aimer, on n'a pas le temps de souffrir. En marche! Sans s'attarder à la tombe des autres, la vie a hâte de vous mener à la vôtre.

Soir qui tombe. Pleurs taris... La douleur cligne des yeux...

Georgette, Jean... la douleur, quand elle sera venue dormir, tous deux, saisis du vide qu'elle laisse en s'en allant, verront que l'amour qui vécut trop avec elle, s'est mis avec, et avec elle, s'en va.

Ils ne le surent pas tout de suite... Tant que la douleur fut là, pleine de leur tendresse, ils ne se virent pas trahis par le meilleur d'eux-mêmes.

Mais comme la chair après les très longues maladies, une âme toute neuve sort des peines très profondes.

Une âme neuve... — Amants qui ne se connaissaient pas...

Depuis longtemps l'union de leurs yeux s'étonnait... Mais ils ne savaient. Confiants l'un dans l'autre, ils s'aimaient.

Georgette, Jean... Ils se serraient l'un contre l'autre de toutes leurs forces, comme pour que le chagrin, entre eux, ne s'en aille pas!

Longues journées, longues soirées, où ils semblaient attendre... attendre...

Longues, longues soirées...

Le silence rôdait autour de la porte close.

Ils n'avaient pas faim, froid non plus, tristes à peine. A peine avaient-ils de pensée.

Ils avaient seulement peur.

Peur comme de petits enfants, perdus en la grande forêt sombre de l'avenir, seuls, tout seuls... comment sortir? et voici le froid, voici la neige, voici la nuit. Pas un bruit de vie, une lueur d'œil, fumée d'un toit, haleine d'un vivant... Mère! où es-tu?

Comme si les enfants, raison de durée d'amour, rendaient à leurs parents une maternité, ils cherchaient dans la nuit la lueur d'une

voix... — celle qui si souvent, dans l'ombre, dans la faim, plaintive, demandait : Père ! père ! m'aimes-tu ?

Et mutilés, il leur semblait, vers cette plainte, cette plainte d'enfant qu'ils entendaient toujours, vouloir tendre leurs bras — des bras qu'ils n'avaient plus.

Passent les jours. Le plus gros souci s'en est allé.

Soyez heureux ! Qui vous empêche ? On va mieux vivre.

On aura à manger. Une bouche de moins... Si petite qu'elle soit, c'est toujours quelque chose !

Puis, de l'ouvrage, on en a. Tu vois, femme, je travaille. Ce qu'on espérait, on le peut. J'en ai tant désiré, de l'ouvrage, j'en ai mendié... J'en ai, maintenant.

Mieux valait désirer.

Gagner sa vie, ayant perdu celle des autres... Faible effort, mais un effort rien que pour soi.

Pour soi ! Vaut-on la peine !

Ils languirent maussades. Ce qui vint à eux de plaisir, ils n'étendirent pas la main pour le prendre. L'ouvrage vint, et Pilleux ne rapporta pas l'argent, s'enivra. L'ouvrage manqua, la paresse le retint jusqu'au dernier sou d'en chercher d'autre, — la paresse enseignée aux terribles chômages. Le soleil sourit enfin, pavoisa les campagnes, et jusqu'en les mansardes tiédit la pauvreté ; mais ils n'allèrent pas boire la joie verte des feuilles, la gaîté bleue du ciel, le rassérènement de la terre.

Le goût de la misère demeuré dans leur bouche, le printemps ne l'ôtait pas. L'alcool ne les brûlait que d'une flamme d'un instant, et leurs baisers mêlaient seulement des amertumes.

Goût âcre et tenace de la misère subie, rancœur, bouche mauvaise de ceux qui ne se sont pas vengés, soif d'on ne sait quoi d'âcre, rouge et brûlant qui désaltérerait la bouche jusqu'à l'âme... Remords de tout ce qu'on devait faire...

Qui donc t'a empêché ?

Les petits bras autour de ton cou se sont dénoués. Frêle lien qui ne te retiendra même plus. Première plainte à exaucer tout de suite, avant toute autre, — avant toute l'humanité qui t'implorait !

Songe à elle, maintenant. Agis vite... Tu es libre !

Libre, comme le travail, qui est libre, et qui manque !

Libre ! — Mais que puis-je seul, isolé, désolé ?

Les petits bras autour de ton cou se sont dénoués. Une voix pâle chantait :

— Père, petit père ! Porte-moi jusqu'au monde meilleur !

Elle s'est tue. Vas-y tout seul, au monde meilleur. Vois-tu, c'était trop loin : tu allais si lentement ! Tu te disais : si je n'arrive pas, lui arrivera ! Non. Il était si las... Aller vers l'avenir ! A quoi bon, quand on peut attendre qu'il vienne à vous !

Dans la tombe, on est bien pour attendre toujours. Va tout seul, petit père, tu m'en rapporteras !

Seul pour accomplir ce que des siècles n'ont pas fait, — des siècles, des peuples, tant de révoltes, et tant d'efforts, — ce que rien n'a pu...

Une Révolution... — Laquelle ? la dernière, la grande, la quatrième, la cent millième, ou la première...

Ose répondre : J'y songe.

— Oui, j'y songe... — Les temps n'est-ce pas, ne sont pas venus ?

Et j'attends. Toute l'humanité songe et attend. Depuis des siècles, depuis elle-même, elle essaye, s'ennuie, espère, se secoue, s'élance, s'arrête, retombe, s'endort, et elle meurt. Elle meurt, mais elle songe toujours, et elle attend.

Quand la douleur se fut tassée en ennui sourd, croûte sous laquelle le mal se guérit peu à peu, Jean se retrouva devant les rêves d'autrefois, avec au cœur non plus l'enthousiasme, mais la rage.

Vertu plus efficace.

Le Dieu nouveau : la Société, il l'avait voulu adorer et servir. Humble il l'avait prié ; car ce Dieu-là aussi voulait l'humilité. Sourd, avare, et cupide, et vide, tel qu'un Dieu, il ne nourrissait que des prêtres, Dieu de ceux qui l'exploitaient.

La foi tenace ne cède pas aux silences divins. Le Breton frappe l'Idole, et croit encore en elle, et jadis, quand le Dieu chrétien régnait en France, des hommes de grande foi, que l'ambition décevait, se vouaient au Diable, Dieu inverse qui permet, de quelque nom la nomme, — Fierté, Orgueil, Envie, — la première vertu : le Respect de soi-même. Ceux-là voulaient un Dieu, qui les put exaucer. Un Dieu, — le Diable ! Ils opposaient au Dieu des mots le Dieu des actes.

L'homme peut rêver le bien. Il ne peut que le mal. Le Dieu des actes, l'Etre du mal.

Paradis, rêve terrestre d'où l'homme chassé déchoit, dès qu'il prétend goûter à l'arbre du réel, — communismes, socialismes, utopies, âges d'or, — et qu'on doit retrouver au-delà de la mort, — toutes doctrines du mieux dans le sort des humains, toutes les charités, les fois, les espérances germées comme un printemps après l'hiver où se sont toutes religions effeuillées, toutes qui s'épanouirent, fleurs belles à voir, mais vaines, fleurs inactives, dont nul n'a pressuré le

poison, — contenaient peut-être réellement quelque chose : du bien, de la joie ! Avant qu'elles fanent, cueille-les, il est temps, si tu veux les vrais baumes, les puissants révulsifs, drogues intenses, suc des fleurs du jardin enchanté où les hommes promènent leurs cerveaux.

Avant que ta vie, déjà à mi-route, s'achève, auras-tu, promeneur inutile, passé outre le long des idées de ton temps, sans avoir ramassé, ou bien cueilli en chemin, quelque souvenir de ton voyage fastidieux qui le rappellent à ceux qui partent d'où tu t'arrêtes ?

Hâte-toi ! Trop d'idées, de programmes magnifiques t'entravent, t'ont distrait...

Agis seulement un des rêves de ta vie.

Mais hâte-toi ! Et si le mal seul est possible...

Le mal, même d'un seul, est possible.

Fais peur !

L'Océan de larmes nourri des fleuves, des misères, n'aura-t-il pas un jour sa tempête ! On ne sait la douleur des autres qu'à leurs cris. Le monde ne souffre donc plus, qu'on n'entend plus sa voix ! Tu seras cette voix, seul, si tu es seul, mais pour être entendu de nous, tu crieras effroyablement.

L'Antéchrist paraîtra avant le règne des temps éternellement heureux. Hâte le Paradis en déchaînant le mal. Le bien, c'est impossible, on peut toujours le mal. Tu vengeras.

Il y a tant à venger ! Les révoltes passées, les peuples opprimés, esclavages... les vieillards, les petits qui meurent de faim, — ô Dieu ! venger un tout petit peu du mal que tu commets ! Car tu le commets, ô Toute-Puissante, toi qui nous tiens, bras, jambes et têtes, ô Société, Dieu nouveau, tu le commets, tout le mal que tu laisses accomplir !

Avant la lampe, à l'heure où ni bruit ni lumière imposant ce qui est, n'étouffent le prolongement de ce qui a été, le passé, toujours là, se démasque, revient et brille, — aux clartés dont la nuit dépouille le présent...

Alors des petits enfants grimpent sur vos genoux... D'où viennent-ils ? — Ils sont là... Ils n'ont jamais quitté. Morts ? Quand donc ! — Non. Ce n'est pas. Ils sont là, comme toujours. Ils se blottissent dans vos bras, jasent, jouent, vous tirent la barbe, et leur jeune rire clair...

— Père, tu m'aimes... J'ai peur. Père ! Est-ce que tu es là... Tu es là. Moi, je n'y suis plus, n'y serai jamais. Je suis triste. Je voulais tant vivre ! Père ! Tu m'aimes ?

— Oui, dors, mon petit Jacques. Dors ! je suis là, je t'aime.

— Tu m'aimes... Venge-moi donc. Non, je ne puis pas dormir. La tombe, c'est trop froid, ce n'est pas pour les enfants. Pour les enfants il faut du soleil ou, l'hiver, du bon feu, de bonnes couvertures...

Père, partons, veux-tu ? Gagne beaucoup d'argent !

Partons, là-bas, tu sais... Nous serons si heureux...

— Si j'avais de l'ouvrage !

— Pourquoi n'en as-tu pas !

Si tu en avais, tu aurais du pain. Si tu n'en as pas, c'est qu'on te le prend. Lâche ! tu le laisses prendre. Père, défends-toi donc ! — Il est trop tard ! — Alors venge-moi ! venge-moi !

Puisqu'il n'y a plus d'autre monde pour la justice !

Puisqu'il faut le bonheur sur celui-ci, — pas d'autre !

Ah ! venge-moi donc... — Non, non ! Cauchemar, vision louche, qui profitant de l'ombre, vole le pauvre repos qu'à tant de peine on gagna.

La vision se sauve, mais comme un chien qu'on gronde, et qui grogne, et qui guette, tapi dans un coin noir, l'instant de revenir, — tout beau ! — l'instant de mordre...

Et l'os qu'il guigne, un jour, — venge-moi ! venge-moi ! — l'os qu'il guigne, malgré soi on le lui donnera.

— Dis-moi, Jean ! Pourquoi ne veux-tu plus sourire ? Notre enfant est parti. Le pleureras-tu toujours ? Je l'aimais bien aussi — mais puisqu'il sera absent si longtemps, si longtemps, dis ! est-ce que sans cesse tu veilleras à l'attendre !

— Ce n'est pas lui que j'attends.

— Quoi donc ?

— Oui, j'attends... Tu sauras un jour... j'attends... j'attends...

Si au moins on sortait pour se distraire un peu !

Ils se regardaient : Bien ! Sortons.

— Il faut nous amuser, si l'on peut, ne plus songer...

Ils s'amusaient, et songeaient toujours.

Paris, ville des joies ! La nuit, millions d'yeux d'or, des yeux comme la seule douleur en fait briller ! Ciel constellé ! O la plus triste des villes ! si triste quand tu danses, ou que tu ris à crier ! Ton rire de canaille, on ne sait si ça gémit, grince ou râle. Oh ! l'horrible façon de pleurer qu'est le rire !

Ils s'amusaient !

Sans se mêler à la joie ils s'agitaient dedans. Ils secouaient leur chagrin. Un moment c'était trouble. Et puis, l'ennui dessous, la douleur surnageait.

Seuls le travail et le vin, les deux poisons, versaient au prix de plus terribles lendemains, un oubli valable quelques instants, et dépêchaient un peu la vie lente à couler.

Dans les cavernes puantes, quand le fauve est rentré, il s'étend, las, repu, près de la femelle vautrée, n'ayant plus de rugissement, laissant dans la forêt toute sa férocité. Celle de l'homme, que la rue, l'atelier ont contenue, éclate alors, quand il rentre et grimpe à sa

tanière. Ni repu, ni las, nerveux, et affamé, il entre, et avec lui sa rage inassouvie. Dans la mansarde fétide où les humains croupissent, ce sont alors grognements et cris et pleurs, et sexes énervés qui se cherchent pour se battre. Il entre, il dit : ouf! et menace déjà. Car elle est là, celle qui est tout son assouvissement, que jadis il cherchait pour des baisers, que plus tard il cherchera, vieille bête, pour le soigner, lui, son radotage, ses manies, ses douleurs et sa pourriture commençante, qui aujourd'hui lui fait la soupe et reçoit ses coups, celle qui toute une vie sera là pour son désir, son rut, sa faim, son envie de cogner, ou de parler, — sa femme! — « Sa! » la seule chose sienne, son pouvoir, sa faiblesse, centre de sa tyrannie, sa terre à lui, sa bonne terre nourricière, terre à lui, qu'à son gré il fouaille et ensemence.

Et sur quoi d'autre, donc, déborder ses instincts? Car il a tous les vôtres, gens qui avez de quoi!

Riche! — actions actionnantes, aventure du travail, hasard même de l'affaire, passion renouvelée de chaque chose qu'on fait, et commander, organiser... Le choix, toujours. Besogne qui prend, assouvit quelque chose de vous. Et plaisir même : sport, chasse, voyage, — action encore. Mais lui... — elle, elle seule. Il n'a qu'une proie, qu'une joie, sa femme. Elle seule. A commander, à faire souffrir, il n'a qu'elle. Il n'a qu'elle pour passer tout ce qui s'ennuie en lui.

Si l'on se battait, au moins! L'homme est être de lutte. Combattre, combattre... Il n'a que de la faiblesse à battre.

La Révolte qu'il a rêvée ne viendra pas.

La femme, seul objet de jouissance présente, a retenu les rêves qui partaient vers l'action, vers la conquête des joies futures... — Non. Tu resteras.

Qu'elle lui donne donc ici tout ce qu'il cherchait là-bas...

Ah! peut-être eût éclaté ce qui couvait en lui... Mais elle l'a lié, courbé aux tâches humbles, à l'effort quotidien et nécessaire du pain. Elle l'a enfermé en la geôle de ses bras. Elle l'a enfermé, lui, et la rage en lui. La rage, le désir fou... Femme, tu l'assouviras.

Il rentre. Comme il a hâte d'être là-haut, près d'elle! Il monte vers les querelles comme jadis vers l'amour. Elle est là... Elle l'attend, hargneuse, maussade...

Il rentre et sonnent aigres les mots de l'arrivée.

Quoi! la soupe n'est pas là? — Mais l'argent, où est-il? — Qu'as-tu fait? — Qui te le demande? — Répète, répète un peu? Qu'as-tu dit? — Il sent l'alcool. — Elle sent l'homme. — Ivrogne! — Putain! — Voleur! — Va-t'en! — Je m'en irai. — Va-t'en! — Va-t-en toi-même!

Qu'ils s'en aillent donc! Longtemps déjà ils s'en défient. S'arracher l'un de l'autre! — Mais lequel l'osera?

Qu'ils s'en aillent donc! L'un de l'autre et d'eux-mêmes, s'ils peuvent!

Déjà le poing baissé s'est repu d'une douleur.

Premier cri plaintif, oh ! souffre, souffre donc ! Ce premier rayon du mal que l'on a fait, éclaire, et rafraîchit, vin doux et frais, qui se coule dans le gosier altéré. Frappe et lape. Frappe encore ! Le doux cri de la chose qui souffre ! Les mains se défendent, les ongles excitent ; les pieds heurtent, les dents entrent, les poings serrent, et la chair, pincée, griffée, mordue, meurtrie, saignante, palpite et jouit. Saisis, les amants roulent à terre, l'un dans l'autre, se tenant, tas qui grouille et qui hurle, ils roulent comme jadis, aux ardentes étreintes ; elle sous lui, qui pèse, pèse comme dans l'amour ; et ce sont les mêmes râles, mêmes hoquets, mêmes spasmes, car les morsures... leur ont, aux lèvres qui saignent, mis le goût des baisers.

Les bêtes hurlent et mordent, c'est leur jeu, leur jeu de sang. Ils s'étreignent, s'étirent, griffent ; ils se font mal, ils jouent.

Alors, comme jadis, ils se reculaient l'un de l'autre, épuisés, assouvis.

Et quelquefois, alors, les malheureux s'aimaient.

Si tu attends le monde futur pour être heureux...

Si tu attends une re-jeunesse pour être heureuse...

Le monde futur ! Bah ! Il y a la révolte qui y mène, la révolte qui un instant le fait voir. La route ! Nous n'irons pas, nous n'avons plus la force, mais nous ferons la conduite jusqu'au bout du village, presqu'au bout de notre vie, à nos enfants qui partent, qui y vont, — ils y vont.

Nous autres, femmes, on a d'autres idées en tête. Ce monde-ci... il nous a semblé bon ; on y revivrait bien. On a aimé, on re-aimerait, si l'on pouvait. Et tout cela, c'est toujours de la joie qui fait souffrir ; et qu'on coupe dans les vieilles sociétés ou les trop longues tendresses, il y a toujours du sang et des larmes qui coulent !

Femme, tu n'as pas l'espoir d'une société meilleure. Tout ce que tu conçois, c'est un homme meilleur. Un monde plus aimant, qui s'occuperait plus de vous, où l'on serait mieux nourrie, traitée, faite plus belle, — ah ! si l'on était sûr que ce monde-là existe ! — plus belle, plus choyée, riche, une dame peut-être... — ah ! l'on pense à cela, ce ne sont que des idées ! — Mais que demain on voie possible, demain, l'occasion... — Ah ! l'on sait bien que quand la révolte se déclare, l'orage n'est pas plus prompt et n'est pas plus aveugle et n'est pas plus, pour ce qu'il brise, sans pitié.

La révolte, révolté ! suit tes pas comme ton ombre.

Oui, contre toi. — La femme à jamais inférieure...

Peut-être ; mais elle veut d'autre oppression que la tienne. Elle aussi, comme un peuple, elle veut changer de maître.

Jeune, et déjà fini tout amour ! — Pas encore.

Jeune ; mais il faut se hâter ; l'ombre de la vie déjà tourne. C'est

[illegible] présent est tout, l'entre — espoir-et-souvenir. Hâte, hâte de [illegible] tu veux voir, il faut agir dès aujourd'hui. Si ton cœur veut [illegible], profite que des mains se tendent...

Terre Promise, monde meilleur...

De nouveau elle mettra une fleur dans ses cheveux. Aux guinguettes où le rire et la grossièreté grisent d'une joie poussiéreuse comme la triste verdure qui s'y pend aux tonnelles, misère de campagne et misère de plaisir, où s'usent des guenilles d'arbres et des loques d'amour, elle ira traînailler ses hanches qui s'affalent, chanter, danser et humer le vin bleu qui sort des litres sombres, et les baisers bruyants des lèvres fatiguées. Oui ; d'autres lui prendront sa taille molle et ses lèvres. Elle se perdra au ciel où hissent les balançoires, et le soir les lampions, allumés en guirlande, lui seront des étoiles plus grosses et plus près. Joyeuse, et, par avance gouaillant aux souvenirs dont la douceur viendrait apporter à la fête un étonnement triste et des mines de dégoût, elle n'aura plus la pudeur tendre et l'extase vive, et l'ardente candeur des yeux aux cils desquels venait jouer la folie blonde des cheveux, — mais la grasse franchise, l'inconscience repue, où viennent mordre à belles dents les famines goulues des jeunesses vicieuses.

Jean ! O tête douloureuse, si les rêves que tu portes et que l'os emprisonne, doivent s'éteindre sans avoir brûlé d'autre que toi, tombe, laisse-toi doucement tomber et reposer ! Lourde, ne demande plus aux épaules qu'elles te portent ; lourde, lourde ! — courage, espoir, tout a plié sous toi. Incline tristement et amoureusement, jusqu'à ces seins de femme, qui veulent bien te soutenir. On est bien, là. C'est tiède. Tâche, là, de te calmer. Repose. Dors, tant que tu peux, meurs même, si tu peux... On est bien là, c'est tiède. Tâche d'y mourir un peu.

Tes yeux ne verront pas la Révolte flamboyante.

Tes yeux ne verront pas l'Avenir verdoyant...

Mais des yeux de femme reposent comme de la verdure. Des yeux de femme ont une flamme quelquefois. Regarde, mire-toi, meurs un peu dans ces yeux.

Ils sont las. Leur candeur s'est ternie d'un peu d'ombre ; un peu de fumée sur leur flamme. A leur verdure un peu d'automne. La bouche sourit moins, s'entr'ouvre sensuellement. En prenant trop la forme des baisers qu'elle donna, elle a perdu la forme du franc rire de jadis. Les joues bouffies et roses sont gaies, ont bien repris. Et puis, tiens, si tu veux, plein les mains, plein les yeux, — les cheveux, fumée d'or !

Femme, femme...

Il y a de la joie là-dedans, de la bonne joie à prendre. C'est comme un fruit, c'est bon et tendre, c'est à mordre. C'est du meilleur tout de suite et dans ce monde-ci...

Il y a dehors des gens qui souffrent... Tu disais, en des jours d'amour pur et ingénûment fou : que n'aiment-ils pas !

Repose, enfonce-toi dans ces deux seins profonds, tête douloureuse ! Que ces deux seins venant boucher tes deux oreilles empêchent d'y parvenir la plainte de l'univers. Ils souffrent... Mais tu n'entends plus, n'est-ce pas ?

— Si ! j'entends ! j'entendrai toujours... C'est loin, bien loin. Le sanglot me parvient capitonné de chair... Mais si je n'entendais plus, ce serait en moi-même, que cela viendrait crier formidablement : Je souffre... je souffre...

J'entends, oh ! j'entends bien. Mais je ne puis plus rien...

Je suis las. Laissez-moi...

Je n'irai point à leur secours. Je suis trop las. A mon propre secours, je ne puis pas aller...

La chair tiède et moelleuse... Si je pouvais dormir...

Et cependant je m'agite... je ne puis pas dormir.

Tous, il y a quelque chose qui s'est lassé en nous. Ruines de bonheurs, dont on ne peut pas se reservir, et qui gênent pour bâtir un bonheur nouveau.

Attendre que le temps use, effrite jusqu'à rien, ce qu'il a renversé. Attendre, attendre toujours ! — Mais il use notre vie et notre âme en même temps...

Pouah ! N'est-ce rien cela, cela que la souffrance aiguë s'apaise, croupisse, fasse une sorte de sommeil dessus de la pourriture...

Georgette... Jean... Amants, aimez-vous. Patience.

Amants, gentils amants... Vous aurez de l'argent.

Il n'importe comment...

Et les souffrances calmées... un peu de patience... on remplacera par un peu de luxe ce qui manque de joie. On bouchera les regrets avec des plaisirs. On mangera bien mieux, en n'ayant plus si faim.

Et l'on aura une belle chambre confortable, gaie, souriante, comme on en rêvait jadis...

Un tombeau honorable pour l'amour qui n'est plus.

Perdus, morts au bonheur, ils auraient voulu rompre ; loin l'un de l'autre, peut-être une vie sortable fût venue. Puisqu'ils ne s'aimaient plus !

Mais ils s'aimaient encore. Mort non pas leur amour, mais la joie de leur amour. La misère tue tout, sauf ce qui fait souffrir, et laisse subsister des liens douloureux.

— Il faut nous quitter, Jean, dit Georgette certain soir.

Ils étaient à table, et Georgette était douce, calme, en disant cela.

Ils étaient à table, mais le lendemain serait sans pain. C'était le bon moment de se quitter tout de suite, pour n'avoir pas encore à traîner côte à côte la douleur de quelque interminable journée. Maintenant, oui... Le bon moment...

Avant que trop de haine fasse la plaie trop brûlante...

Pour qu'il y ait du sourire encore... même dans l'horreur...

Pour faire du bon souvenir...

— Il faut nous quitter, Jean, dit Georgette certain soir.

Leurs yeux se regardèrent avec étonnement. Les mêmes yeux, autrefois, s'étant ainsi croisés, par hasard, dans des rues, s'étaient retenus l'un l'autre à l'appât de leur mystère. Les ans n'en avaient pas sondé la profondeur. On s'habitue au gouffre qu'on longe sans y regarder.

Ils regardaient, soudain. Ils se penchaient au bord de leurs yeux tout entiers. Et ils ne voyaient rien. Cependant tout au fond...

Absinthe trouble des yeux qu'a remués la douleur... Dans le trouble des yeux quel autre être a surgi? Quelle âme d'inconnu guette du fond des yeux, s'étonne, et menace et songe on ne sait quoi, trouble, être nouveau qui regarde dans le regard de l'ancien?

Ce fut elle dont les premiers les yeux craignant d'être trop vite atteints, prirent la fuite. Froides, ses lèvres ouataient leurs féroces paroles du ton plaintif et doux de paroles d'adieu. Et lui, l'œil menaçant, la voix rauque :

— Je t'aime.

Elle frissonna, tirée entre deux elle-mêmes, et ils s'aimèrent encore quelque peu ce jour-là. Ils s'embrassèrent, et peut-être, en se serrant plus fort, ils auraient mieux attaché l'amour qui les quittait. Une soif d'oubli, pardon, tendresse... faisait un vide en eux pour y recevoir leurs âmes. Leurs âmes vacillèrent, comme pour se répandre.

Mais elles ne versèrent pas.

Or elle ne parla plus de départ, de vie séparée ; mais comme la misère aigre passait de nouveau sur eux, il sentit bien en elle la ferme volonté de n'en plus supporter le poids.

Et lui donc! Mais elle seule l'y retenait peut-être. Si le rachat de la misère coûtait la vie, pourquoi marchandait-il, si sa femme, à ce si peu que c'était, ne donnait un peu de prix? Se séparer ; dans ces âmes et ces chairs, que baisers, misères, disputes, et l'habitude, et l'enfant, avaient mêlées, tailler, faire deux parts, pour quelles deux routes désormais, puisque celle de joie était à jamais close?

Et l'à quoi bon de tout les rejetait ensemble.

Alors que voulait-elle, par ces louches chatteries, ces caressantes plaintes, et ses tendres yeux faux?

— Je t'aime pourtant bien, Jean, disait-elle.

— Je t'aime. Parle donc.

Non, pas encore cette fois. Et elle l'embrassait.

Baiser glacé, qu'il rejeta comme une souillure. Vainement donc avait-il refusé la pitié, et à bout de faim et de froid, eu recours, dernière fierté, au vol, pour, sous forme de baisers, recevoir l'aumône ?

Rien à lui, ni son toit, ni son pain, ni son travail. Rien à lui, même son fils, même sa femme !

— Mais puisque je t'aime, Jean !

Ah ! oui. C'est vrai. L'on s'aimait bien et l'on pouvait encore s'aimer. Il faudrait se quitter cependant, quelque temps du moins...

— Oui, au moins quelque temps.

Oui, qui sait, — peut-être s'il consentait... — Riche, un jour. Oh ! riche... Ce serait si bon. On s'aimerait tout de même.

Il lui tenait les mains, et l'écoutait, amoureusement, tremblant un peu, pourtant, et serrant fort, un peu...

Oui, peut-être... Après tout, beaucoup vivent ainsi. Ça lui serait bien égal. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire ? Tu sais, on est jolie...

Et, si l'on s'entend bien...

— Comment ne pas s'entendre ?

— Mais tu m'aimeras ?

— Toujours !

— Tu es au-dessus de ça ?

— Je suis au-dessus de tout.

— Tu oublieras.

— Mieux ! J'effacerai.

— Mais quand je ne serai pas là, dis, que deviendras-tu ?

— Ce que je deviendrai, moi ? quand tu...

— Oui, quand je...

— Ce que tu veux que je devienne ?

Ton assassin, chérie, ton assassin.

Il ne la regardait pas, il regardait à terre...

Elle regardait aussi, à terre, quelque chose...

A terre, comme on regarde un petit enfant qui joue...

Ou qui pleure...

Ou qui meurt. — Leur amour, parbleu, qu'elle avait tué !

Rien à lui, même son fils, rien à lui, même sa femme. L'heure avait sonné où la misère, qui avait pris l'un, prendrait l'autre. Sinon il serait resté quelque chose de bon et de beau pour le pauvre. — Et il faut que l'homme sente rudement sa misère pour prix de son imprévoyance et de son incapacité.

Il la sentait, durement.

Tout ce qu'on aime est-il donc morceau de bourgeois ? Sa femme était donc belle ? Oui ; ne le savait-il pas ? Mais oui, jamais elle ne

l'avait tant été. Belle ! Jusqu'ici il l'aimait. A présent, il la regardait, la trouvait belle.

Et il ne savait pas ! Tant de richesse chez lui, inutile ! Qu'est-ce qu'il faisait de ça qui encombrait, et qu'il fallait nourrir, ça qui était si beau, et qui chez lui, vraiment, chez lui — ne faisait pas bien.

On frappe ! Le riche frappe. Ouvre donc. Que veut-il ? Quand le riche vient chez le pauvre, c'est pour prendre quelque chose. Impôt, terme, dette, crédit ? Il n'y a plus d'argent ! Les meubles ? tous vendus. — C'est une lettre de change à payer, chair contre or.

Honnête pauvre, laisseras-tu protester ? Tu crois donc que jamais l'on n'osera saisir ?

Sous scellés seulement. Tu auras la jouissance. Pour cela seulement qui ne se partage pas, la société concède un peu à la nature, et tacitement, lui laisse entendre : part à deux.

Et part à deux de la vie aussi : la joie, — la peine. Car, pour gagner sa vie... La vie, cela se gagne, la joie, cela se paye. Et l'on trouve la peine, d'abord, sur la route. Et au bout — y arrive-t-on ? — on est bien las.

Le riche ne fut pas riche toujours. Mais, jeune il s'était dit :

— J'aimerai quand je serai riche. Riche, je serai heureux.

Quand je ne pourrai plus aimer, ni être heureux...

La vie passe à cela. Mirage ! — Même, dupe-t-il ! L'espérance pour passer le temps, tromper la faim...

Gagne ta vie, gagne ton pain, gagne l'amour...

Pour quand tu seras riche...

Pauvre que n'as-tu dit, toi qui que ne seras pas riche :

— Quand la Révolution sera faite, j'aimerai.

Alors oui, tu pourrais, librement... ayant de quoi.

Mais tu sais bien que tu ne pourras plus. Il sera trop tard.

Ah ! joie de tout de suite, toi, si tu t'en allais, — chérie, ton assassin, chérie ! — tu ne seras pas à d'autres. Non. Un rêve reste rêve. La passion devient acte. A l'un des mots, c'est assez bon. L'autre veut du sang.

Et toi qui, ambitieux avare, te privant de tout, crois que tu as gagné la joie, le pain des autres, et puis leur femme, et tout...

Capable et prévoyant...

Fais encore grâce, bourgeois. Un peu de répit...

Le prix de ton imprévoyance et de ton incapacité, bientôt peut-être, tu le sentiras terriblement.

Ainsi qu'il disputait son enfant à la mort il disputa aux autres la femme qu'il aimait.

Les nourrir ! Le problème était seulement là.

Il était fort, et travailleur, apte à la besogne. Et il ne trouvait pas.

Et cela était vrai. Il voulait et ne pouvait pas. L'ouvrage manquait. Et cela est une chose qui est. C'est horrible, et la bêtise pourtant en dépasse l'horreur. Et cela est. De nos jours, tous les jours, constamment, fréquemment, — cela est.

L'enfant faible, pâlissait, grelottait, s'attristait. L'enfant allait partir. La Mort déjà l'appelait.

La femme se fardait, se parait, s'égayait. La femme allait partir. D'autres amours l'appelaient.

Un peu d'argent, et il eût retenu l'un et l'autre.

Pas de travail, pour obtenir ce peu d'argent.

Le prix de ton imprévoyance et de ton incapacité, ô société, le jour est proche où tu le sentiras durement.

Donc il la fit cesser comme il put, la misère.

Par bribes, par à coups, du moins, il l'écarta. Plus que jamais il espérait que — pour tous! — le jour allait venir de l'éloigner à jamais.

Mais elle, — ne croyait pas.

Dans le pauvre logis où elle tournait, mettant toute chose à sa place, elle n'avait jamais vu les rêves qui l'emplissaient. Côte à côte avec les chimères frénétiques, elle avait vécu douce, bornée, têtue. Elle avait conservé l'amant comme un trésor, qu'on garde précieusement, mais qu'on n'ouvre jamais, car il n'est pas à vous, et l'on doit ignorer ce qu'il y a dedans.

L'aimer, oui; elle pressait, tendre, contre son sein, la lourde tête bondée d'utopies douloureuses, au petit bonheur de l'amour qui ne songe pas à savoir, et qui couve des œufs qui ne sont pas les siens.

Mais lui, connaissait-il mieux les vagues idées dont s'agitent les nerfs et les chairs d'une femme?

Dans la petite bourgeoise de pauvresse qu'elle était, plus avare que cupide et mercantile que fière, une morale parlait qui disait que se vendre vaut mieux qu'être pas sage, et une prudence mesurant le crime au danger.

Il l'arrêta un soir, qui descendait, furtive.

— Où allais-tu? dit-il.

Balbutiante d'abord, ne sachant, puis le recul devant le danger du mensonge la faisant se retourner et tenir tête, brave et bravante, elle parla clair cette fois.

— J'allais où je voulais, j'allais où tu me chasses. Si tu veux le savoir, je le dis : à la rue! N'importe où tu ne seras pas, car tu me fais trop peur. J'ai assez des choses vilaines, louches, que je sens. La prison demain, ou le bagne... Non! je ne veux pas. Tout plutôt que cela. Je suis honnête, je suis honnête!

— L'honnêteté, ça se vend donc?

— Ma conscience est nette, mes mains pures.

— [illegible] ?

[illegible] dans une tendresse sauvage, une pitié navrée pour le pauvre être vendable, il la serrait sur lui, la couvrait de baisers, [illegible] et tes lèvres, et tes yeux, et tes seins, et ton ventre, et tout ton corps, ton cœur, ton âme...

— A toi, à toi !...

Oui jusqu'ici, mais si près du bord...

Elle se retenait à lui de toutes ses forces.

— Je t'aime, je suis toujours à toi seul, je te jure.

— Tu ne m'as pas volé ?

— Je ne t'ai pas volé !

— Et je ne vole point ! Qu'ai-je pris qui ne fût à moi ! — Tu l'étais, et je t'ai conservée, de toutes mes forces. Sois fière, lève la tête. Je te protège, et t'aime, et ils ne te prendront pas, comme ils ont fait du petit. Voler, c'est vendre ce qui n'a de prix que quand on le donne. Non, je n'ai pas volé. J'ai pris ma part de joie, d'amour... J'ai pris ma part !

Et leurs larmes tombaient, sur leur amour enfoui si profond dans leurs chairs, qu'il fallait de telles écorchures pour le mettre à nu.

Et leurs larmes tombaient, pluie d'été vite bue.

Et leur bonheur durait le temps que leurs larmes tombaient.

Elle jurait de ne jamais le quitter.

Or ce fut lui qui la quitta. Un soir et toute une nuit elle l'attendit vainement.

Certes il eut peur. Pourquoi ? Ne s'y attendait-il pas ! Mais le froid de l'eau étonne qui volontiers s'y jette. Il eut peur un instant, un seul. Puis, cette peur, qui avait glacé le cœur et le ventre, sembla descendre, traverser ses jambes jusqu'au sol, et rebondir, car là, contre le sol, soudainement réchauffée, elle remontait tout le long de lui en bon courage, qui fait face, brille aux yeux, et ricane des lèvres... Et il se sentit grand, puissant, fier, contre tous...

Contre tous, contre la voix de la foule, le cri large, haineux, couard, le « maman » que braillait la société enfant :

— Au voleur ! Au voleur !

Se sauver ? Trop tard. Il court pourtant, essaye.

Derrière lui, c'est une figure pâle d'homme-dogue, — il ne l'oubliera jamais — qui le fixe et le suit, calme, volontaire, féroce, face morne, têtue, rusée et maniaque, avec ce quelque chose de bas des gens qui font leur devoir.

Cet homme fait son devoir. Il ne sait pas ce qu'il fait. Il suit son instinct. Il exerce sa fonction. Il désigne du doigt comme d'autres

aboient. L'homme qui se sauve, peut-être est un voleur, peut-être non! Pourquoi vole-t-il, pour lui ? pour d'autres ? Qui vole-t-il ? Qui des deux possesseurs possède plus justement ? L'homme ne se le demande pas, et il n'a pas de remords, n'ayant pas réfléchi. Pardon pour ceux qui ne savent pas ce qu'ils font... Voyant courir, ils courent après, en hurlant.

De loin, Jean l'avait vu. Il avait hâté le pas, pris des rues de traverse. A chaque tournant, l'homme avait reparu, plus près. Filé, Pilleux cherchait à dépister, vainement. Vaincu d'avance, bloqué en des rues sans issues, il pouvait se rendre. Mais il continuait toujours. Pourquoi ? Pour rien, par amour de cette chasse qui lui remettait au cœur un peu de vie luttante, active, un peu de joie et de danger.

Mais il était traqué, forcé. Ce n'est plus derrière, mais devant lui que l'homme louche vient d'apparaître. D'autres avec lui.

Dernier effort. Pilleux se sauve à toutes jambes.

Au voleur ! Au voleur ! Quel cri a retenti ! Les maisons cachaient-elles des armées dans leurs caves, ou des pavés un monstre les a-t-il fait sortir ? Quel vent de révolte a soufflé sur la foule lâche, qu'à mille contre un elle est devenue valeureuse, qu'elle s'ébranle, et s'élance furieuse à la bataille, et que devant le fuyard, en un instant, de toutes parts, des barricades s'érigent ?

C'est la Propriété qui se lève, et qui parle.

— Au voleur ! Au voleur !

Comme à la voix de Dieu, les peuples feront halte...

Tous se sont retournés, la foule interrompue a remonté son cours, ils ont crié : Ah ! Oh ! Tous s'y sont mis, comme à la curée le chien qu'on lâche. Et ces pauvres — c'en était, — ces sans-le-sou, ces volés, ces exploités, imposés, tondus, ces miséreux, obéissant à la voix soudaine du maître — ont été chercher ; ils rapportent.

Ah ! quel ensemble ! La Liberté ne crée pas de tels enthousiasmes. La religion n'en fait pas de tels. Même la faim ne déchaîne pas des torrents de révolte si puissants. Sauve-toi, va ! On te traque à droite, à gauche, devant. Les agents seuls n'ont pas de hâte. La foule travaille pour eux, emmène le voleur.

Il faut bien le dire, c'est un beau jour, un grand moment. Il compte dans une vie l'instant d'être seul contre tous, sur le pavois de toutes les haines qu'on a levées, et se gonflant, enorgueilli, grandi, sublime, — de marcher devant tous comme dans un triomphe.

Il eut un peu honte seulement quand le commissaire lui fit remarquer sa rare maladresse, et le peu de chose du vol. C'eût été lui...

Habitué, faisant un métier comme un autre, il respectait l'ouvrage, honorait ses clients, et ne demandait en somme que de bonnes affaires.

Cet homme fut très poli. Pilleux le remercia.

(*A suivre*). EUGÈNE MOREL

Un nouveau musée londonnien

TATE GALLERY

Il est assez commun de trouver au delà du détroit des hommes qui, après s'être consacrés au devoir, c'est-à-dire, avoir gagné beaucoup d'argent, sont pris de la passion des œuvres d'art. La mort venue, leurs précieux trésors vont libéralement enrichir les collections nationales. De leur vivant même, ils prêtent volontiers leurs plus chères acquisitions si, en dehors de la question d'amour-propre, ils y voient quelque gloire pour leur ville ou simplement une utilité certaine. La National Gallery s'embellit ainsi de nombre de chefs-d'œuvre temporairement confiés. En sorte que, en dehors du trésor stable, il y a des choses d'autant plus attrayantes qu'elles ne s'y trouvent que pour un temps ; un Mr Salting prête ainsi, en ce moment, entre autres belles peintures, une princesse de Médicis inoubliable.

De même, l'intérêt du South Kensington serait bien amoindri s'il n'était assuré d'un appoint temporaire. Mais pourquoi insister sur une action louable que n'imiteront jamais « les Amis du Louvre » ?

Cependant il est bon de dire encore que tous les libres esprits considèrent la célèbre exhibition des trésors d'art, à Manchester, en 1857, comme un important fait d'histoire supérieur à ces choses : le sacre de Napoléon, le siège de Sébastopol ou l'entrevue de Cronstadt, simples parades de galonnés militaires ou diplomatiques.

Un anglais, Mr Henry Tate, a voulu dans son pays un musée du Luxembourg. Il a donné pour cela une collection de toiles de noms considérés, les millions nécessaires à la construction d'un palais, une rente permettant d'entretenir et d'augmenter largement la collection.

Isolé du bruit de Londres, le nouveau musée se trouve sur les quais de la Tamise, au delà du palais du Parlement, vers Chelsea, le quartier des artistes. Les rues qui l'entourent, rues d'entrepôts, sont peu agréables. Aussi le mieux est d'y venir par la Tamise, c'est-à-dire par le chemin le plus apte à préparer le visiteur : sur la large nappe d'eau il y a toujours un peu de brume et du vieux bateau à roue qui va d'un quai à l'autre, les maisons, les choses, les êtres prennent des aspects étranges, impressionnants. Tout apparaît par plans, se silhouette dans une gradation de pénombre lumineuse. Parfois le soleil irise cela et une ville de nacre allant du gris au rose surgit, se transforme selon le miroitement de l'eau et les ciels changeants.

Tate Gallery se trouve donc mieux située que la National Gallery, à laquelle on ne peut arriver qu'après avoir lutté contre la vulgarité d'une foule affairée.

Tate Gallery, un monument blanc, inévitablement à fronton et à colonnes, comprend de spacieux salons bien éclairés, séparés par des portiques décorés de sculptures et de plantes où l'œil se repose. Au point central, une rotonde, au milieu de laquelle un jet d'eau éparpille ses gouttelettes sur des herbes aquatiques.

Comme au musée du Luxembourg, on trouve ici des choses fort mêlées. Le fondateur ne se piquait pas, j'imagine, d'esthétisme et il a distribué son or sur les toiles des hommes les plus considérés : Sir J.-E. Millais, que l'on peut voir dans ses transformations successives, sir Edwin Landseer, Briton Rivière, Albert Moore dont les œuvres font si bien chez les marchands de photographies. — Des constatations sur ces peintres, qui ont leur équivalent dans les renommées françaises du même ordre, seraient assez banales. — La donation Chantrey est venue ajouter un fort appoint. D'abord elle contient un G.-F. Watts auquel ne saurait nuire un lord Leighton, le Cabanel anglais. Il y a aussi des toiles modernes d'émotion et de couleur dues à MM. Ridley Corbet, Frank Bramley, J. S. Sargent, George Clausen, Gotch, et à sir E. J. Poynter, président de la Royal Academy.

Mais l'intérêt réside surtout dans la réunion devenue possible d'une partie de l'œuvre de G. F. Watts, le plus beau peintre de l'Angleterre. — Deux toiles significatives de Gabriel Dante Rossetti, un admirable tableau d'Alphonse Legros et des cartons d'Alfred Stevens, peintre, sculpteur, décorateur dont il sera parlé plus loin, complètent la partie solide de cette galerie.

Sir Edward Burne Jones, qui n'est pas représenté à la Tate Gallery, est regardé par tous les gens qui se piquent d'art comme le plus parfait dessinateur de l'Angleterre. Considérées en reproductions ses œuvres, dans lesquelles la peinture est peu de chose, loin de perdre, gagnent en précision. Cela, joint à ses qualités littéraires, au charme de ses sujets, à son maniérisme, n'a pas peu contribué à son universelle renommée. Il n'en est pas de même chez G. F. Watts que j'ai senti être plus sympathique à la masse des artistes anglais. G. F. Watts s'affirme comme peintre avec toutes les belles qualités que peut résumer ce mot. Penseur il l'est, expressément, et d'une façon très haute; mais toujours le dessin et l'ambiance colorée sont à l'unisson de la pensée. Il fait parfois songer à Rubens, mais à un Rubens du Nord, dont la couleur ne déborde jamais l'idée qu'elle enveloppe. De plus, ainsi que cela se constate chez tous les véritables artistes, il est apte à exécuter les choses les plus diverses pourvu qu'elles puissent légitimement intéresser. Le même peintre qui a signé « Psyché », figure mélancolique et virginale, « l'Amour et la Vie », que l'on juge mal d'après la répétition du Luxembourg, ou le mystère sensuel des « Eves » peut peindre avec une solidité réaliste les robustes chevaux attelés à un haquet, sujet du « Repos de Midi ». Watts n'a certes pas l'étrangeté d'un Boecklin, ni la philosophie panthéiste de Puvis de Chavannes, mais un tempérament poétique qui lui fait intensifier les

passions avec moins de faste mais plus d'âme que M. Gustave Moreau.

Le peintre Alphonse Legros a quitté la France depuis 1863. Exilé volontaire il a obtenu rapidement en Angleterre la consécration que les coteries d'ici, avec l'âpreté malfaisante qui les caractérise, lui avaient obstinément refusée. Une toile placée très haut et récemment descendue lorsque l'arrivée récente, au Luxembourg, d'un Christ et d'une série d'admirables crayons ne permit plus de perpétuer l'injustice, un autre tableau donné au musée de Dijon, pouvaient affirmer dans son pays d'origine la rare valeur d'un artiste puissant, dessinateur impeccable, peintre supérieur, aquafortiste de la famille de Rembrandt, médailleur aussi, et de la belle manière. C'est tout cela que l'Angleterre a recueilli. Et si en France ses œuvres sont rares, les musées anglais s'enorgueillissent de ses peintures. Dans le même salon où G. F. Watts s'impose, une place parmi les plus belles a été réservée à Alphonse Legros pour ses « Femmes en prière ». Elles font songer à Holbein. Songer seulement, car le dessin, la technique, l'expression sont bien personnels et affirment le maître un peu triste, tout gris aujourd'hui, qui ne se rappelle guère parmi les gens coudoyés autrefois de l'autre côté du détroit que ces deux hommes : Degas et Rodin.

Quoiqu'il soit malséant peut-être d'apparenter les noms de Hogarth et de Dante Gabriel Rossetti, un satiriste et un lyrique, j'avoue que j'ai eu vis-à-vis d'eux, au point de vue technique, une sensation identique : j'avais des doutes sur leurs facultés peintres. L'esprit devait nuire à l'un comme la poésie à l'autre. Et non. Tous deux sont bons techniciens. Il y a quelques Lancret, bien des Pater qui ne valent pas la série du « Mariage à la mode », et plus d'un peintre simplement manieur de pinceaux aurait beaucoup à apprendre auprès des rêves peints que D. G. Rossetti a appelés « Ecce Ancilla Domini », « Beata Beatrix », où la distinction d'un visage familier se transforme au gré du poète.

Dès ma première visite au British Museum, où tant de beautés se rencontrent, j'avais été frappé par le noble aspect de crânes petits lions placés à la base des rampes d'escalier. Ils n'avaient certes pas la vie des Barye, mais une svelte allure décorative qui me les fit croire venus de très loin. Je demandai leur origine. On me donna le nom de leur créateur : Alfred Stevens.

Au South Kensington, au milieu d'un monde de moulages de civilisations différentes, je vis une œuvre anglaise : des fragments d'un monument élevé dans la cathédrale Saint-Paul à Wellington, ce demi dieu britannique. Les canons, les cuirasses, les casques, les plumets amoncelés dans un bas-relief, au lieu d'avoir leur ridicule habituel, se groupaient et s'éclairaient avec une habileté infinie. Plus loin c'était une cheminée ornée de deux cariatides : la forme en était belle.

J'appris que toutes ces choses étaient de feu Alfred Stevens, un artiste anglais aussi méconnu que son homonyme belge est choyé.

Chose étrange dans un pays où les sculpteurs sont rares et en général assez médiocres.

Alfred Stevens, pour vivre, dut être tour à tour sculpteur, peintre, décorateur, ornemaniste, réduit à créer des modèles pour les fabricants de poëles en fonte et de vases céramiques.

Grâce à Tate Gallery et à la persistance d'Alphonse Legros qui, sentant en lui un frère d'infortune, s'est acharné à le défendre, des cartons décoratifs de Stevens, ballottés depuis des années, de maga sins en greniers, vont affirmer enfin sa haute valeur dans le musée élevé à la gloire des artistes modernes d'Angleterre. Espérons que les dessins du même artiste, conservés à la bibliothèque de South Kensington, dessins qui pourraient lutter, dans les plus célèbres musées, avec ceux de bien des maîtres, viendront un jour trouver place près de ses cartons, complétant par leur beauté la gloire de cet incompris.

CHARLES SAUNIER

Chronique politique

LES SOCIALISTES ALLEMANDS SONT-ILS PATRIOTES?

Pour répondre à cette question il faut rappeler les solutions proposées par les derniers Congrès socialistes internationaux aux problèmes de la guerre et des nationalités ; il faut encore examiner l'attitude prise par les socialistes français en face de la paix armée, des sacrifices qu'elle réclame et des alliances qu'elle impose.

Le Congrès socialiste international de Zurich (1893) a rejeté le plan de refus de service et de grève générale en cas de guerre présenté par le leader du parti révolutionnaire hollandais, Domela Nieuwenhuis. Le Congrès socialiste international de Londres (1896) a adopté les déclarations suivantes :

« La classe prolétarienne seule peut avoir la volonté sérieuse et le pouvoir de réaliser la paix du monde ; elle réclame :

« 1° La suppression des armées permanentes et l'organisation de la nation armée ;

« 2° L'institution de tribunaux d'arbitrage chargés de régler pacifiquement les conflits entre nations ;

« 3° La décision définitive sur la question de guerre ou de paix laissée directement au peuple pour le cas où les gouvernements n'accepteraient pas la sentence arbitrale.

« Et elle proteste contre le système des traités secrets.

« Mais la classe prolétarienne ne pourra, en cette matière comme en n'importe quelle autre revendication ouvrière, arriver réellement à son but qu'en conquérant une action maîtresse sur la législation... »

Ces propositions se ramènent à une lutte pacifique, légale, à longue échéance contre la guerre et le militarisme. Elles excluent les moyens révolutionnaires et l'antipatriotisme brusque (1).

Une pareille tactique avait été suivie en France, depuis les succès électoraux de 1893, par presque tous les députés socialistes et leurs partisans. M. Millerand, dans son discours-programme de Saint-Mandé, le 30 mai 1896, s'écriait : « A aucun moment nous n'oublierons qu'en même temps qu'internationalistes, nous sommes Français et patriotes. »

Entendu de la sorte, l'internationalisme se réduit à une sympathie

(1) On trouvera l'analyse documentée en même temps que la critique passionnée de l'atténuation progressive de l'internationalisme intransigeant dans F. DOMELA NIEUWENHUIS, *Le Socialisme en danger*, Stock, 1897.

pour les partis ouvriers et socialistes étrangers, semblable à celle qui unit les catholiques ou les franc-maçons de tous les pays, supérieure simplement parce qu'elle implique l'espoir de rendre les guerres moins faciles et de diminuer les armées. Dans les mêmes sentiments, M. Guesde, le leader du Parti ouvrier français, protestait de son patriotisme dès son élection à Roubaix, et son groupement présentait au Congrès international de Londres un projet de licenciement progressif des armées par entente internationale.

Intransigeants au contraire, les blanquistes, par l'organe de M. Vaillant, protestaient à la Chambre contre le budget de la guerre et réclamaient la suppression immédiate des armées permanentes; les allemanistes par la voix du député Fabérot déclaraient au Parlement que la patrie est un vain mot.

Mais ces deux groupes sont considérés comme trop hétérodoxes par le parti socialiste allemand, dont la sympathie est acquise aux amis de M. Guesde et aux députés socialistes indépendants de la nuance Millerand qui composent la grande majorité du groupe socialiste au Palais-Bourbon. Les Allemands chez eux, au Congrès de Hambourg, n'ont guère fait des déclarations plus chauvines que leurs amis de France chez nous, et les uns et les autres n'ont point reculé en arrière des principes communs adoptés aux derniers Congrès socialistes internationaux.

La surprise causée par certaines paroles prononcées à Hambourg est affaire de forme plutôt que de fond. Le député Schippel a dit que dans certains cas il faudra voter les crédits pour les canons, afin que les soldats allemands, en cas de guerre, ne soient pas inférieurs à leurs adversaires. Les collègues de Schippel au groupe socialiste du Reichstag ont déclaré faire cause commune avec lui, non sans confesser qu'il avait été « maladroit ». Mais Liebknecht déjà, au Congrès de Halle (1890), avait déclaré : « Personne, si enthousiaste qu'il soit des idées internationalistes, ne dira que nous n'avons pas de devoirs nationaux. » La nouveauté de Hambourg, c'est la « maladresse » et la maladresse s'explique par l'énervement qu'ont donné aux socialistes allemands l'alliance franco-russe et l'attitude de leurs amis de France dans cet événement diplomatique. Tous les Allemands exècrent la Russie et les socialistes partagent le sentiment commun contre les Moscovites. « L'attaque contre la Russie officielle, cruelle, barbare, a écrit Bebel (*Vorwaerts*, 27 sept. 1891), voire même l'anéantissement de cette ennemie de la civilisation, est notre devoir le plus sacré... » D'autre part, tous les Français étaient gênés de se sentir seuls en Europe; l'annonce seule d'une alliance les a soulagés et l'allégresse commune a été partagée par presque tous les socialistes. Les socialistes d'Allemagne ont éprouvé quelque peine à voir leurs amis de France s'abandonner au courant russophile au lieu de lui résister. J'ai entendu Liebknecht exprimer son amertume à ce sujet. « Nos camarades, disait-il, ne nous rendent pas ce que nous avons fait en 1870 quand nous sommes allés en prison pour avoir protesté contre

l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine. » Bref, l'adhésion — pourtant fort réservée — que la plupart des leaders socialistes français ont donnée à la double alliance (1) a produit outre-Rhin le même effet désagréable que les paroles de Schippel en France. Il s'est donc produit une déception réciproque, peut-être un malentendu, mais non pas une rupture. Jaurès a beau écrire que le réveil sera terrible si le peuple français apprend que l'alliance franco-russe reconnaît la cession de l'Alsace-Lorraine comme un fait accompli; d'autre part, le député socialiste allemand Auer a pu faire au Reichstag l'affirmation suivante (9 février 1891) : « L'annexion de l'Alsace-Lorraine est un fait accompli, et ici dans cette enceinte nous avons, de la façon la plus catégorique, déclaré que nous reconnaissons comme de droit l'état actuel des choses. » Malgré cette antinomie, l'union entre les partis ouvriers de France et d'Allemagne peut subsister, puisqu'aux termes des Congrès internationaux elle repose, non sur une définition commune du droit des nationalités, mais simplement sur une entente contre la guerre et pour la diminution des effectifs permanents. Les socialistes parlementaires attaquent le militarisme, sans toucher à la patrie. Entre ces deux termes, ils laissent une marge dans laquelle chaque parti conserve chez lui toute liberté d'action. Pour affirmer que la majorité du Congrès de Hambourg a dépassé la limite (2), il faut des preuves plus positives que la « maladresse » d'un orateur.

Il est bien entendu que je ne me crois aucune qualité pour trancher quel est le bon et quel est le mauvais internationalisme. J'ai simplement essayé d'expliquer une situation dénaturée, au cours du dernier mois, par des critiques trop passionnées.

ALBERT MÉTIN

(1) Recueil des déclarations des principaux socialistes français au sujet de l'alliance franco-russe, dans le *Bulletin officiel du Parti socialiste polonais* de janvier 1897. (7, Beaumont Square, Londres.)

(2) La *Petite République* du 22 octobre 1897 a publié une lettre de Liebknecht dans laquelle on lit : « Je puis vous assurer que malgré les paroles mal choisies d'un de mes collègues au dernier Congrès, notre tactique au Reichstag est encore et sera toujours : Pour le militarisme, pas un homme, pas un sou ! »

La Quinzaine dramatique

Gymnase : **Les Trois Filles de M. Dupont,** comédie en quatre actes de M. Eugène Brieux. — *Nouveautés :* **Petites Folles,** comédie en trois actes de M. Alfred Capus. — *Odéon :* **Richelieu,** drame en cinq actes et neuf tableaux, d'après Bulwer-Lytton, par M. Charles Samson.

De toutes les pièces de M. Brieux, qui devient le plus fécond des nouveaux venus au théâtre, celle que représente en ce moment le Gymnase est peut-être bien la plus significative du talent de son auteur, pour ce qu'on y rencontre les dons les plus rares à côté des défauts les plus accentués. M. Brieux excelle non seulement à imaginer un sujet initial sous un angle propice à la scène ; il en conçoit originalement les distinctes étapes et plusieurs de ses œuvres eurent le mérite peu commun d'inaugurer un nouvel aspect dramatique. Mais, alors qu'en ces dernières années il s'est produit chez le dramaturge un développement moral des plus sensibles, on a pu remarquer que l'exécution de ses drames semblait d'autant moins heureuse que s'élargissait leur conception, une telle disparate s'accusant la raison de ce développement même, dont M. Brieux néglige, dirait-on, de se rendre compte. Les moyens d'expression que l'on estima parfaitement adéquats dans *Blanchette* sont tout-à-fait insuffisants lorsqu'il s'agit d'une œuvre à visées plus hautaines. Qu'arrive-t-il ? Séduits par les imprudentes promesses de l'auteur, nous devenons singulièrement exigeants et, parce que sa cause nous est plus proche, nous trouvons qu'il ne la défend pas avec assez d'ardeur. Dans *Les trois Filles de M. Dupont*, M. Brieux, à plusieurs reprises, a touché à de la beauté ; il faut s'empresser de dire, malgré toutes réserves, que ce contact ne laissa pas de communiquer aux deux derniers tableaux une exaltation salutaire.

Elle a complètement fait défaut aux deux premiers qui, à l'exception pourtant de quelques fragments épars d'ordre plus relevé, ne dépassent guère la moyenne des vaudevilles ordinaires dont ils adoptent fidèlement le ton comme la technique. C'est pourquoi, le premier mouvement d'humeur réprimé, on ne saurait trop en vouloir à Mme Jenny-Rose de se servir ici des procédés en usage dans la parodie : ils sont à peine déplacés. Nous en dirons autant d'une mise en scène outrancière et sans discrétion qu'après tout semblait autoriser le texte.

Dès le troisième acte, M. Brieux a tenté de s'évader hors du cadre trop étroit de sa comédie bourgeoise et, s'il n'y est pas complètement parvenu, parce qu'il était déjà trop tard, du moins faut-il lui tenir compte de cet effort qu'aussi bien il n'a pas fait en pure perte. Le

début de l'acte a paru délicieux. Angèle, la deuxième fille de M. Dupont, qui fut chassée par son père, après sa faute, revient, au bout de dix-huit ans, dans la maison de son enfance, étonnée de ne ressentir aucune joie à la vue des objets familiers, triste d'éprouver si peu de trouble en se retrouvant devant son père, qui l'examine, les yeux secs, plus embarrassé qu'ému. Mlle Mégard et M. Léraud ont d'ailleurs réalisé avec une intelligence remarquable cette fort jolie scène. On peut regretter que l'auteur en ait à l'avance amoindri la portée en se résignant à une demi-mesure. Il n'a pas osé affronter la situation de face, en laissant à la fille les torts qu'elle eût dû supporter pour que la scène ne perdît pas de son humanité et de sa force; il a préféré charger Dupont, qui a bon dos, en lui supposant impitoyable une vertu que plus d'une fois pourtant nous avions surprise en défaut, et il a fait d'Angèle non pas une révoltée mais une victime, à peine différente du monde qui la rejette. Il n'y a peut-être pas grand mérite à avoir si facilement raison.

L'incertitude de M. Brieux se révèle plus clairement encore dans la scène finale de ce troisième acte, où Julie, la plus jeune des trois filles, exprime à son mari sa ferme volonté d'indépendance, née de la précoce et décevante expérience d'une union stérile et sans joie, laquelle ne fut qu'un honteux marché, où passivement, voire complaisamment, elle se consentit marchandise. Traitée avec beaucoup d'ampleur et non moins d'adresse, jouée dans l'exacte mesure par M. Mayer et chaleureusement par Mlle Duluc, qui n'avait que faire de péniblement s'efforcer vers une émotion absente de son rôle, cette scène a néanmoins déconcerté par sa disproportion, l'auteur ayant omis d'élever dès l'abord ses personnages au niveau du conflit qui les met aux prises.

Au dernier acte nous voyons reparaître Mme Jenny-Rose et déjà le vaudeville reprend ses droits, lorsque surgit un admirable épisode, inespérément. Avec une structure plus sobre et plus sévère, la scène, qui met les trois sœurs en présence, (Mlle Cécile Caron a rendu très fidèlement la physionomie de l'aînée). eût fourni à cette pièce inégale un dénouement d'une imposante et tragique grandeur. Julie, farouche et désemparée, sur le point de s'enfuir elle aussi de ce foyer où elle étouffe, de cette existence où plus rien désormais ne consolera sa rancœur, entend les lamentations de ses deux sœurs, désolées et suppliantes, d'Angèle, qui souffrit tous les déboires, de Caroline qui jamais ne connut le bonheur. Et l'on dirait que toute la féminine misère s'exhale de ces deux sanglots. Julie se résigne, elle cède, elle ne comprend pas qu'il vaudrait mieux partir sans écouter personne, que la vie libre, avec peut-être une heure de joie, serait préférable à l'abject et définitif esclavage. Elle reste. Et M. Brieux lui non plus n'a pas osé franchir la porte.

—

Une qualité séduit tout d'abord chez M. Alfred Capus, le plus

authentique des humoristes contemporains : c'est l'aisance spontanée de sa fantaisie, naturelle, simple, immédiate, et qui jamais n'extravague. Il n'en dit pas plus que la vie et ne fait qu'y choisir les moments, sans apprêt, et l'on dirait presque sans malice ; mais avec quel tact et quel sens précis du ridicule ! Tout son art consiste en ce choix ; voilà pourquoi, ignorât-on *Qui perd gagne* ou *Rosine*, on pourrait appeler un « moderne classique » l'auteur de *Petites Folles*, le récent succès du théâtre des Nouveautés. Classique par l'inspiration sinon par la discipline, — mais en vérité n'a-t-on pas attribué à celle-ci une trop capitale importance, depuis Boileau, qui ne comprit pas Molière ? et un plus sévère souci dans la composition ne risquerait-il pas d'enlever aux œuvres de M. Alfred Capus cette grâce capricieuse qui si intimement nous charme et qui même est de tradition, quoi qu'on dise, et de la plus pure ? Les « petites folles » ce sont encore Cathos et Philaminte ; Bridel ou Leverquin c'est toujours Chrysale ou bien Gorgibus ; quant au tapissier, *modern style*, dont s'énorgueillit Mme Varinois, il doit être à n'en pas douter l'arrière-neveu du tailleur qui jadis garnissait de mirifiques fleurs « en en-bas » l'habit de cour de M. Jourdain.

Un tel rapprochement n'est-il pas moins arbitraire que cette critique, négligemment griffonnée au lendemain de la première — ou le dimanche qui suivit : « l'esprit dont est rempli *Petites Folles* n'est que de l'esprit de chronique, du bagout de la « Vie Parisienne », du mot-de-la-fin. » Voilà qui est bientôt dit, et comme ce reproche — c'en est un — s'est trompé d'adresse ! Tout au contraire l'esprit de M. Capus est de n'en pas faire, et ses personnages n'en font pas. Il jaillit à chaque instant des situations mêmes, qu'il teinte d'une supérieure ironie. Et cette ironie va souvent très loin, révélant, à travers le sourire qui persiste, une si indulgente sérénité ! C'est ainsi que M. Capus réussit à faire admettre sans murmures les audaces les plus subversives parce que les plus généreuses : il les aborde de plain-pied, sans avoir l'air de se douter du péril. Faut-il rappeler *Rosine* et l'inoubliable Desclos ? Certains passages de *Petites Folles* sont de qualité identique. Aussi ne peut-on se défendre d'un regret à surprendre, par endroits, comme une défaillance dans le ton de cette ravissante comédie, où plusieurs jeux de scène et quelques plus nombreuses répliques s'accusent trop bénévolement apparentés aux facéties ordinaires. Mésalliance peut-être indispensable au succès total et sur laquelle on ne doit pas trop chicaner M. Capus, qui nous permit, fortune rare, de passer aux Nouveautés une soirée d'agrément et de littérature.

La tâche n'était pas aisée pour les acteurs de ce théâtre d'interpréter dans le ton qui convenait une fantaisie à ce point différente des parades quotidiennes qu'elle ne redoute pas le malentendu de, çà et là, quelque fugitive ressemblance. Ils n'y ont pas unanimement réussi, et si MM. Germain et Colombey ont su refréner à l'unisson du

dialogue leur habituelle cocasserie, qui n'eût guère été de saison, si M. Tarride s'est montré artiste avisé d'un bout à l'autre de son rôle, par contre l'interprétation féminine, si l'on en excepte Mlle de Miramont, fut d'une insuffisance au-dessous de tout éloge. On attendait mieux de Mlle Lender et moins mal, tout de même, de Mlle Demarsy. Mme Macé-Montrouge, immodérément exubérante, a massacré sans pitié ses plus délicates répliques.

—

En montant le *Richelieu* de Bulwer-Lytton, adapté par M. Charles Samson, M. Ginisty doit avoir obéi à un étrange caprice d'érudit en délire, qui ressemble fort à de la dépravation littéraire : il a patiemment recherché le plus piteux spécimen d'un genre oublié, le mélodrame à la fois le plus sot et le plus languissant, le plus maladroit et le plus boursouflé ; il en a, pour que la fête fût complète, confié l'interprétation aux plus fâcheux représentants de sa troupe, au milieu desquels M. Candé a dû se donner bien du mal pour paraître aussi exécrable que M. Amaury lui-même ; enfin les jeux de scène ont été réglés avec cet imprévu malicieux dans l'incohérence bien fait pour pimenter la saveur de cette reconstitution de haut goût. Et tout cela n'a pas semblé curieux outre mesure, et l'on n'a souri que du bout des lèvres. C'est peut-être qu'en vérité il n'y a pas de quoi rire et que cette plaisanterie lamentable n'est pas de nature à rassurer les craintes légitimes que nous inspire le programme de la saison odéonienne. En attendant, on répète *les Corbeaux* de M. Becque. Puissent-ils ne pas sortir trop déplumés de l'aventure ! Mais ceux-là, pour M. Ginisty, ne sont pas encore les plus redoutables. Gare aux corbeaux ! cher M. Ginisty, à ceux qui tournoient, le soir des défaites, sur les champs de bataille abandonnés — comme votre Odéon.

ALFRED ATHYS

Musique

Il y a vingt ans, la ville de Paris prétendit mettre au jour, au moyen d'un concours, triennal, je crois, les ouvrages des jeunes compositeurs. Le premier révéla deux partitions estimables, couronnées *ex-æquo*, le *Paradis perdu* de M. Th. Dubois et le *Tasse* de Benjamin Godard. Les suivants firent connaître la *Tempête* de M. A. Duvernoy, les *Argonantes* de M[me] Holmès, le *Chant de la Cloche* de M. d'Indy, *Rubezahl* de M. Hue, *Merowig* de M. Samuel Rousseau, enfin le *Spahi* de M. Lucien Lambert, qui vient d'être représenté à l'Opéra-Comique.

Les sentences prononcées durent être assez équitables puisque la divulgation des productions non primées n'a pas eu pour effet de déjuger le jury. Or, pour ma part, je ne crois pas beaucoup au génie sous le boisseau. Bien que, pour le musicien, les conditions d'accès auprès du public soient infiniment plus compliquées et plus onéreuses que pour le littérateur ou le peintre, dans toute œuvre de valeur gît une force latente dont les germes, fatalement, s'épanouissent un jour à la lumière. Elle ne peut donc rester longtemps ignorée, surtout avec les moyens de diffusion que nous possédons actuellement. Si portée aux choix médiocres que soit une assemblée où les juges compétents sont l'exception, il est probable que si une seule des œuvres couronnées révéla un talent hors de pair (je fais allusion au *Chant de la Cloche*), les candidats des autres concours avaient fait preuve de qualités simplement estimables. Le plus récent lauréat de la Ville de Paris me paraît être précisément dans ce cas.

C'est au titre de poème dramatique donné à son ouvrage que M. L. Lambert en doit la représentation sur un théâtre. L'affabulation a paru mince : — Les chagrins d'amour d'un spahi du Sénégal, repoussé par Cora la mulâtresse, sont consolés par l'esclave Fatou. Leurs noces sont célébrées, avec les signes les moins équivoques de l'expansion coloniale, par un chœur de *griots* et de négresses. Fatou bientôt s'empare des économies du sous-officier pour acheter des bijoux et des amulettes. Jean la chasse, puis, radouci, lui pardonne. A la suite d'une trahison, le camp français est surpris par les noirs. Les compagnons de Jean sont massacrés; lui-même, blessé à mort, expire dans les bras de sa maîtresse. — Tels en sont les épisodes ; je n'ai pas souvenance de les avoir vus dans le livre de Pierre Loti. Répéter ici, après tous les journaux quotidiens : Quelle pièce pouvait-on extraire du *Roman d'un Spahi ?* me semble superflu. Aussi n'est-ce pas probablement le drame qui a séduit le musicien (il résulte tout entier de l'invention assez mesquine de ses collaborateurs, MM. L. Gallet et André Alexandre), mais la teinte d'exotisme, la couleur africaine du sujet, les souffrances et les joies d'un soldat français expatrié au pays noir. M. Lambert n'est pas le seul à avoir subi ce charme exotique ; il y a eu des précédents dans l'adaptation scénique des romans de Loti : *Pêcheur d'Islande*, de MM. Tiercelin et G. Ropartz, joué au

Grand-Théâtre de M. Porel, *Madame Chrysanthème*, japonnerie agrémentée de musique par le subtil André Messager, à l'éphémère Renaissance lyrique de M. Détroyat.

Malheureusement ce que voient les musiciens dans ces sujets exotiques, c'est un cadre à décors amusants, l'occasion de faire du pittoresque à peu de frais, au moyen de la couleur pseudo-orientale et de quelques effets de timbres, c'est l'épisode : chœurs à secondes augmentées, danses bizarres, cérémonies religieuses, etc., facile à traiter avec des formules apprises déjà sur les bancs du Conservatoire, surtout quand le Prix de Rome est sorti de la classe de Massenet. Mais qu'il y ait dans les données un intérêt dramatique, qu'il s'y trouve un élément lyrique, c'est la dernière chose de laquelle ils se préoccupent. Aussi, bientôt lassé de ces parades foraines, de ces danses du ventre, de cette tintinnabulation de sistres et de crotales, amusette à badauds, annonce sonore d'un drame et d'un lyrisme qui ne lui seront pas offerts, le public retourne, sinon à la *Dame Blanche*, du moins à *Carmen* où les zingaras ne se bornent pas à tirer les cartes et à claquer des castagnettes et les ténors à endosser le dolman du dragon d'Alcala.

Tout le monde n'est pas de force à créer une *Carmen*, direz-vous. Eh! que ne le tentent-ils, nos jeunes compositeurs? Quelques-uns ne sont pas dénués de tempérament. La peur de sembler croire que c'est arrivé les paralyse. Seule cependant la sincérité fait l'ascendant d'un drame lyrique. Vous voulez nous conter les amours d'un sous-off de spahis et d'une négrillonne du Sénégal? Soit, bien que, pour ma part, je ne vois pas le sous-off lyrique (j'ai déjà de la peine à accepter le brigadier de Bizet, qui lui, du moins, a étudié et peut s'exprimer en beau langage), cela nous change des brigands calabrais et des contrebandiers espagnols, chers à l'ancien opéra-comique ; mais alors ne vous bornez pas à placer dans un cadre exotique une action quelconque, faites jaillir de vos personnages, vulgaire à leur image, s'il le faut, toute la vie qui est en eux !

Or, c'est cela qui manque le plus au *Spahi* de M. Lambert, c'est la vie, c'est l'accent humain, vibrant, celui qui prend le spectateur à la gorge et fait monter les larmes à ses yeux. Comment s'intéresser à une action si vide et si prompte, si le compositeur ne supplée pas aux lacunes du poème, au moins par l'émotion lyrique? Les quelques scènes indiquées sont embryonnaires, sans nul développement. La page capitale du drame est celle où Jean, apprenant qu'il a été volé par Fatou de ses pauvres deniers, péniblement amassés pour être envoyés aux vieux parents, s'emporte en éclats de colère (les sous-off n'aiment pas beaucoup donner de l'argent aux femmes !), la chasse et finit par lui pardonner comme à un petit animal inconscient. Cette discussion pécuniaire prête mal au lyrisme, mais au moins, pour nous toucher, le compositeur aurait dû marquer avec plus de force et de sincérité l'attachement du soldat pour sa famille, la pauvreté des parents, les privations qui peuvent résulter pour eux de ce vol, et l'im-

possibilité pour l'esclave nègre de comprendre ces sentiments. De même en ce qui concerne la scène finale. Il y avait peut-être quelque poésie lugubre dans la fin de ce pauvre diable de spahi, achevé par des chercheurs de butin, agonisant dans un désert d'Afrique, loin des siens, dans les bras d'une sauvagesse qui l'aime, espérant l'arrivée vengeresse de l'armée dont il entend l'approche lointaine et mourant dans cet espoir. Mais tout cela à peiné esquissé, effleuré, formulé presque en pantomime, ne prend pas le spectateur.

A l'élaboration de cette mince donnée sont combinés des ressouvenirs de *libretti* connus : *Mignon*, *Carmen*, *Lakmé*, dans la scène du marché de Saint-Louis, par exemple où, à la danse avec chœur des négresses, se mêle la chanson militaire des spahis sur un refrain de caserne. Il y avait peut-être un contraste amusant à tirer de ce contrepoint; il est peine indiqué. Il aurait été peut-être intéressant, sinon lyrique, de peindre avec force la soldatesque coloniale en contraste avec l'élément indigène. Une fausse chanson de Bruant au troisième acte s'y essaie sans succès, à laquelle répond une mélopée africaine dans la coulisse qu'on n'a pour ainsi dire pas le temps de saisir. C'est du mélodrame à la vapeur, sur le modèle de la *Navarraise* de Massenet. Les intentions dramatiques sont à peine en germe dans la partition; la situation, quand il s'en présente une, n'est pas traitée, tant la crainte de verser dans la formule vieux-jeu, de couler sa pensée dans les moules anciens, gêne le compositeur. Or, comme, ces moules brisés, il n'est, pas plus que ses confrères, apte à les remplacer par la symphonie dramatique de R. Wagner, son œuvre n'offre d'intéressant, avec des berceuses et cantilènes alanguies — pour l'applaudissement — que des accompagnements distingués, d'assez jolis détails d'instrumentation dans certains passages des second et troisième actes, d'agréables effets de sonorité. Assez ingénieux et pittoresque avec ses timbres aigus et grêles : harpes, flûtes, célesta, le dessin du rôle de Fatou que Mlle Guiraudon aura marqué d'une empreinte originale.

Petite, pas jolie, la jeune artiste, déjà remarquée dans *Kermaria*, a fait apprécier une voix pure et bien conduite, un sentiment scénique personnel, et composé adroitement son personnage de Mignon moricaude. Les mêmes qualités n'ont pas apparu chez le baryton Badiali, promu pour cette fois à un rôle de premier plan. Voix mal posée et peu sympathique, tenue défectueuse en scène. Ce chanteur consciencieux s'est montré acteur insuffisant dans un personnage d'ailleurs mal venu dont il n'a pas su rendre les quelques accents dramatiques sincères. Les chœurs m'ont semblé vulgaires et criards, peut-être par respect de la couleur locale. L'orchestre, bien dirigé par son nouveau chef M. Luigini, a interprété avec chaleur et délicatesse, alternativement, l'œuvre du débutant que M. Carvalho a encadrée de décors assez pittoresques.

GEORGES SERVIÈRES

Les Livres

Anatole France : *Le Mannequin d'osier.* — Peter Nansen : *Marie.* — Henri Ouvré : *Sur les Marches du Temple.* — Louis Dollivet : *Sale Juif !*

Au pied de *l'Orme du Mail,* M. Bergeret, l'an dernier, discutait avec M. l'abbé Lantaigne de politique, de science et de théologie. Mais M. Bergeret, rentrant un matin dans son troisième étage, trouva sur le canapé triste de son salon Mme Bergeret unie avec M. Roux, dans une attitude voluptueuse et gênée. M. Bergeret passa de la colère au doute, puis à l'indifférence, puis au dégoût. Il ne renonça pas aux conversations ni aux visites chez le libraire Paillet, mais son mutisme obstiné finit par chasser de sa maison la femme coupable. Ce nouveau volume nous montre ainsi, entre les comparses ordinaires, un Bergeret domestique, attristé par la gêne de sa vie, enfermé dans le cabinet triste qu'envahit le tambour de l'escalier, et où se dresse, symbole fragile, le mannequin d'osier qui supportait les jupes nouvelles de madame et de mesdemoiselles Bergeret.

M. Bergeret, trompé, pauvre, détesté de ses collègues, dégoûté d'un travail fade et mal payé, sent âprement la médiocrité de sa vie. On a vu ces derniers samedis qu'il eut à subir de rudes attaques. Pourtant, on doit l'aimer et le plaindre ; il n'est pas heureux. Sous ses vêtements fripés et dans son cabinet obscur, il poursuit le rêve douloureux des élégances défendues. Il évoque les villas du Pausilippe, le golfe divin et les rivages où fut Troie. Il pense aussi qu'à d'autres femmes que la sienne furent dévolues des grâces qu'il eût su goûter. J'aime le silence cruel et têtu qui du moins le délivrera d'une femme détestée. Voici M. Bergeret tranquille et seul, s'étant libéré non par une franchise brutale, mais un instinct tenace et silencieux. La brutalité ne sied point aux sages ; mais les sages même ont le droit d'aimer la vie et de quitter le chemin qui ne conduit pas au bonheur.

Pourtant, il est bon que M. Bergeret ait souffert. C'est de sa souffrance qu'est né son courage. S'il eût goûté trop tôt la vie plus douce qu'il regrette, il fût devenu paresseux et mou. La solitude, le regret, l'aigreur et quelquefois une douce envie affranchirent et fortifièrent sa raison. C'est l'œil serein d'un sage peu bienveillant qu'il promena désormais sur le monde. M. Bergeret méprise les hommes qu'il aime et qu'il plaint. Mais sa raison inflexible et sûre sait percer les apparences, rejeter les artifices et dire toutes les vérités. C'est le charme incomparable de ce livre. Une raison forte s'y exprime toujours sans peur.

La mollesse charmante de la forme fait appât et fera peut-être illusion. Mais, on l'a dit et il faut le dire encore, c'est dans les derniers

livres de M. France, depuis *les Opinions de Jérôme Coignard* jusqu'à celui-ci, qu'on trouvera la peinture la plus forte, la plus sévère, la plus méprisante que personne ait encore osée sur ce temps. La fiction des pseudonymes et des anachronismes, où M. France se plaisait jadis, est écartée. C'est d'un doigt direct qu'il désigne les veuleries administratives, les cruautés philanthropiques, les sottises universitaires, et toutes les vanités et tous les snobismes, et les bassesses des gouvernements, et l'automatisme des religions. M. France parle sans méchanceté, sans colère, mais sans crainte. Sa parole sera dangereuse et portera loin parce qu'elle est désintéressée et tranquille, et surtout parce qu'elle est exprimée dans un tel charme de style qu'elle ne périra pas.

Je sais que le monde va comme il peut, qu'il ira longtemps comme il va, et que personne n'y changera grand chose. D'ailleurs je vois à M. France un esprit trop exigeant et trop nuancé pour se satisfaire jamais de la grossièreté nécessaire des systèmes et des révolutions. Je crois même que toute la sévérité de sa critique ne hâtera pas d'un jour la fin de cette société qu'il méprise; car il médite comme un sage et s'exprime comme un philosophe, et ceux qui pourront le comprendre pensaient sans doute déjà comme lui. Mais on ne le louera jamais trop d'avoir fait sa voix plus assurée et plus courageuse à mesure qu'elle était plus écoutée. M. France grandit chaque jour. Il ne pouvait devenir meilleur écrivain ou plus sûr artiste, car il fut, dès le premier jour, bien près de la perfection; à peine dira-t-on que sa perfection est plus ferme, plus simple, plus variée. Mais chaque livre nouveau a haussé le point de vue d'où il domine les hommes et la vie. Il montre aujourd'hui tout le courage d'une raison libre et instruite, sûre d'elle-même, forte de son expérience du passé et de son désintéressement. Renan qui avait plus d'imagination fut moins attentif à la réalité contemporaine. Mais je pense à ceux qui furent les grands hommes de lettres, les grands journalistes des derniers siècles, à un La Bruyère, à un Diderot.

—

Le roman de M. Peter Nansen, **Marie**, est célèbre dans les pays du Nord. J'avoue que je ne connaissais pas M. Nansen, mais j'ai lu *Marie* dans cette revue même, et je l'ai relue en volume avec un plaisir que je ne veux pas dissimuler. Il faut croire que nous nous faisons de l'esprit et de la littérature scandinave une idée bien incomplète et bien étroite, car aucun roman ne pourrait sembler moins scandinave. N'était l'air particulier de la contexture, l'agencement des chapitres, — qui rappelle d'ailleurs la manière des Goncourt, — on irait même volontiers jusqu'à dire que *Marie* est un excellent roman parisien. Il manque peut-être d'intensité, de profondeur, de difficulté, et il est certain que ce charmant petit livre se séparerait en cela je ne dis pas des chefs-d'œuvre du roman russe, mais même de la moindre nouvelle de Tourguénief. Les qualités maîtresses qu'on y remarque sont en

revanche la jeunesse, la délicatesse, l'intelligence. On y goûtera des tableaux pleins de grâce et de poésie, des analyses d'une finesse et d'une sensibilité extrême. Les discussions que parfois, souvent même, l'auteur s'interrompt pour engager avec la morale familière sont le plus souvent conduites avec un charme réel d'esprit et de dextérité. L'idée d'avoir traduit *Marie* en français est certainement heureuse, car M. Nansen est bien près d'être un esprit français. Il n'est pas jusqu'à l'émotion discrètement mesurée et heureusement apaisée des derniers chapitres qui n'ajoute à cet air de ressemblance.

Ce qui est propre à M. Nansen, c'est l'abondance, la vivacité dont il a su enrichir un sujet très limité, le sujet d'une très courte nouvelle; c'est la brisure si simple du récit, c'est la variété poétique et lyrique du développement. Mais pourtant, je crois bien que la grande raison du charme de ce livre — au moins pour nous — c'est d'évoquer avec des procédés si proches des nôtres des personnages si éloignés de ce que nous sommes. Car, Marie et l'amant qu'elle aime et le fabricant qui l'aime ne sont pas pour nous des personnages familiers. On me dira que les idées générales qu'on peut dégager de *Marie* sont pourtant bien aussi nos idées. Peut-être, mais elles sont pour M. Nansen un point de départ et pour nous un point d'arrivée. Je veux dire que pour M. Nansen elles sont acquises et si naturelles qu'elles peuvent diriger son roman, tandis qu'ici il faudrait un roman entier pour préparer et justifier chacune d'elles. C'est pourquoi je pense que tout le monde se plaira à lire les amours de Marie, l'orgueil et la dureté de son amant, son mariage projeté avec le fabricant symbolique, son mariage définitif avec le volage bien-aimé. Il faut ajouter que la traduction est si limpide et si bien suivie qu'elle doit être assurément excellente, et que M. Pierre Bonnard a orné le texte de quelques dessins où l'on retrouve sa grâce heureuse et sa charmante facilité.

—

Sur les Marches du Temple est une suite de récits dont la chaîne, d'ailleurs fort interrompue, pourrait présenter une histoire de l'hellénisme à travers les âges. Elle commence aux temps préhistoriques sur l'île perdue de l'Archipel où l'art et la poésie n'abordèrent pas encore; elle s'achève avec la triste aventure d'un savant qui, ayant retrouvé dans la terre d'Egypte les tragédies perdues de Sophocle, mourut fou. Il y a dans ce volume quelques récits, qui feraient, isolés, de charmantes nouvelles. Mais M. Henri Ouvré est certainement érudit et philosophe, et l'on dirait que de ces visions poétiques et précises du monde grec, il ait voulu tirer comme une philosophie de l'érudition. Peut-être son livre ne suffit-il pas à justifier sur ce point la préface, et l'on peut penser que ses tableaux sont quelquefois réunis par l'ordre chronologique plutôt que par un lien nécessaire. Mais on y reconnaîtra l'œuvre d'un esprit plein de goût, bien qu'un peu sec

et trop asservi souvent à ces précisions de la science dont il cherche à se dégager, et surtout d'un écrivain net, brillant et juste.

—

Un chirurgien de talent, mais juif, s'éprend d'une jeune fille libre et charmante, mais née de bourgeois orthodoxes et vaniteux. René Lewy aime Hélène Dupan ; Hélène aime René Lewy. Chacun se heurte à l'opposition d'une famille pieuse et désolée. Là-dessus on imagine qu'ils vont se révolter, fuir ensemble, que du moins cette blessure modifiera leur vie, fera saillir le fond de leur caractère. Point du tout. Les deux amants ne se revoient plus. L'un épouse la fille d'un négociant sémite et opulent ; l'autre un jeune distillateur apostolique et romain. Qu'a voulu montrer M. Dollivet par ce roman gauche, indélicat et bavard ? Je n'en sais rien. Ses personnages sont, en vérité, trop médiocres. Et le roman que l'habileté de son titre fera peut-être acheter par une douzaine d'antisémites, qui se trouveront d'ailleurs singulièrement escroqués, est sans portée parce qu'il est sans talent. Il laisse seulement le regret d'un sujet gâché et de temps en temps l'agacement de personnalités maladroites.

—

Je retarde depuis trois mois, par fatigue et par modestie et par paresse, d'aborder le beau livre de M. Charles Andler. Mais tout de même ce sera pour ma prochaine chronique.

Léon Blum

Chronique de l'Histoire

William Lawrence : *Mémoires d'un grenadier anglais.* — Henri Loizillon : *Lettres écrites de Crimée.* — Charles Felgères : *Essais d'Histoire et de Littérature.*

Pendant que Ney, sans chapeau, sans épée, menait à la mort les lourds escadrons de Millaud, pendant que la vieille Garde s'ébranlait pour la charge suprême, et que Wellington « invoquait Blücher ou la nuit », un grenadier anglais n'avait qu'une seule préoccupation, celle de cacher aux Prussiens, « race de pillards », un jambon et deux poulets qu'il avait trouvés dans le sac d'un soldat mort. Sans doute, notre homme se battait bien, mais il ne s'inquiétait guère des destinées du monde qui se jouaient sur ce champ de bataille. Le sergent Lawrence voyait en sergent, c'est-à-dire par le petit côté, les splendeurs et les deuils de cette terrible journée, et c'est pourquoi il nous a laissé un récit simple et naïf, mais vécu et, par conséquent, savoureux des grandes guerres dont il fut un des figurants. Les charges épiques de notre cavalerie à Waterloo ne lui arrachent que cette réflexion :

« J'ignore pourquoi on lança sur nos carrés inébranlables toutes ces charges de cavalerie, quand on vit qu'elles étaient constamment repoussées. C'est un meurtre d'envoyer de la cavalerie contre de l'infanterie disciplinée, à moins qu'elle ne soit accompagnée d'artillerie agissant conjointement; alors seulement elle peut enfoncer les carrés et saisir l'avantage, une fois qu'ils sont mis en déroute, mais non autrement. »

On voit que le grenadier anglais est quelque peu parent du « Conscrit de 1813 ».

Comme le dit M. Henry Gauthier-Villars, qui a traduit fort élégamment les Mémoires de ce bon reître :

« Pourvu qu'il trouvât sa pâtée, la marche du monde laissait le sergent Lawrence bien indifférent; ce n'est pas lui que l'écroulement des empires ou le triomphe des principes empêcha de dormir; la capacité de son estomac était trop vaste et le cercle de ses idées trop étroit. Très probablement, il n'eut de la patrie qu'une notion confuse, mais un sentiment précieux, celui du devoir, suffit pour faire de ce mercenaire au cerveau épais un excellent soldat. »

De fait, il semble bien que Lawrence ne comprit jamais pour quoi ni pour qui il guerroyait. On l'envoyait combattre les Espagnols à la Plata, puis on l'expédiait à Vitoria afin de défendre ces mêmes Espagnols. Il obéissait, sans chercher à s'expliquer ces jeux de la politique et de la diplomatie. Un Latin eût été certainement moins docile que cet Anglo-Saxon. Sincère et naturel dans tous ces récits, Lawrence

termine ses Mémoires par cette phrase : « Tout en regrettant de ne pouvoir donner aux lecteurs plus de détails sur la guerre d'Espagne et la bataille de Waterloo, je pense que si des camarades ayant pris part à ces mêmes campagnes viennent à trouver mon ouvrage et l'examinent, ils ne pourront pas dire du moins que les informations qui s'y trouvent sont inexactes. »

En effet, on ne trouverait pas dans ces pages la moindre rodomontade. Les épisodes dramatiques y sont présentés sans hyperboles. Notre homme est, d'ailleurs, totalement dépourvu d'imagination.

A la vérité, je voudrais qu'il fût un peu plus « sensible ». Il raconte les plus grandes atrocités sans se départir de son flegme... britannique. Toutefois, s'il tua, ce fut sans passion, par devoir professionnel. Il n'avait qu'un but : mériter les éloges de ses officiers.

Tout autre est l'impression que l'on éprouve en lisant les **Lettres écrites de Crimée** par un officier de la vieille armée française, que vient de publier Ernest Flammarion. Si l'*écriture* de cette correspondance est un peu fruste, il y a là beaucoup d'entrain et de bonne humeur. Le capitaine Loizillon écrit à ses parents de courtes missives d'un ton charmant. Il leur rend compte, en ces termes, du rôle — modeste, mais périlleux — qu'il a joué à l'attaque du Mamelon-Vert :

« ... Le colonel Delaville, notre chef d'état-major, conduisait deux bataillons au Mamelon-Vert, et, moi, j'avais reçu l'ordre de le précéder près du général de Wimpffen pour me renseigner et savoir où l'on devait placer ces deux bataillons. Le général Brunet les fit diriger sur la droite avec défense de dépasser les parallèles russes, mais les soldats n'en ont pas tenu compte et se sont élancés sur le Petit-Redan ; nous avons été ainsi jusque près de cette batterie et nous fûmes ramenés à la position indiquée.

« Lorsque tout fut parfaitement réglé, je revins à notre tranchée, où était le général Brunet et, pour le joindre, j'étais obligé de repasser par ce terrain que les batteries russes, faisant feu de toutes pièces, labouraient en tous les sens.

« Arrivé à la tranchée, je rends compte des faits au général Brunet qui me dépêche au général Bosquet pour l'en instruire. Le général Bosquet, après ma narration, me prend par le cou, m'embrasse et me dit : « Retournez vite auprès des généraux Lamon et Brunet et dites-leur que je suis dans l'enchantement. Leur troupe a été ce que j'en attendais, c'est-à-dire magnifique. »

Le capitaine constate que les troupes françaises sont en assez mauvais termes avec leurs alliés les Anglais et entretiennent, au contraire, les plus cordiales relations avec leurs ennemis, les Russes. Pendant l'armistice qui précède la conclusion de la paix, il écrit à ses parents :

« ... On a toutes les peines du monde à empêcher les armées française et russe de fraterniser. Malgré toutes les patrouilles que nous

[illegible] on ne peut empêcher les Russes de venir chez nous et les Français d'aller chez eux. Avant-hier, six officiers russes sont venus dîner au mess d'un de nos régiments ; on leur a fait une réception cordiale. C'était vraiment curieux de voir la sympathie qui règne entre les deux armées et l'importance que les Russes attachent à l'opinion que nous avons d'eux.

« Quant aux Anglais, ils les détestent et ne leur parlent pas. »

Les **Essais d'Histoire et de Littérature** de M. Charles Felgères vont de *M. Maurice Bouchor* à La Révellière-Lépeaux, de M. Paul Bourget à Léon de Lusignan, qui fut le dernier titulaire de la royauté d'Arménie. Ils sont bien du domaine d'un « chroniqueur d'histoire ».

M. Felgères consacre un très long et intéressant chapitre à La Révellière. Il est fort dur pour le collaborateur de Barras qu'il traite [illegible] personnage de « grotesque ». C'était, dit-il, « un petit avocat dégoûté de son métier, verbeux et pédant, bossu et rageur, gonflé de philosophie et frotté de botanique... nature de sectaire sous des [illegible], dur et obstiné en dépit de sa pompeuse sensiblerie et de son [illegible] vertu, faux modeste, faux brave, faux modéré. »

On ne saurait reprocher à un homme d'être bossu, et, partant, d'être rageur. Qu'il ait été « frotté de botanique », ce n'est pas non plus un crime. Ce qu'il est permis de reprocher à La Réveillère, c'est sa lâcheté. Cet homme qui disait, en 1791, à la tribune de l'Assemblée Nationale : « Le jour où la France cessera d'avoir un roi, elle perdra sa liberté et son repos », et qui écrivait, deux mois plus tard à ses commettants : « Je suis invinciblement déterminé à maintenir la Constitution monarchique, laquelle a toujours été le vœu du peuple français et la seule qui puisse lui convenir », — cet homme devait voter l'abolition de la royauté et la mort du roi, sans appel ni sursis.

Ceci dit, il n'est que juste de reconnaître que La Réveillère fut probe et qu'il eut à l'égard de l'empereur l'attitude la plus digne. Il refusa le serment, il refusa l'Institut, il refusa une pension, il refusa le Sénat. M. Felgères prétend que Napoléon se « contenta de sourire ». Je suppose que ce sourire ne fut pas gracieux. L'empereur n'admettait pas qu'on repoussât ses faveurs.

C'est vraisemblablement le réveil de la question arménienne qui a suggéré à M. Felgères la pensée de faire connaître au public l'étrange destinée de ce Léon de Lusignan qui, élevé au trône d'Arménie par les acclamations populaires, assiégé ensuite dans sa capitale, trahi et fait prisonnier par le sultan du Caire, fut délivré après cinq ans de captivité et vint mourir à Paris où Charles VI l'avait accueilli. Ce fut, en effet, une noble figure. Juvénal des Ursins a dit qu'il fut fort regretté « pour sa belle vie et honneste conversation ».

JEAN GUÉTARY

Les Lettres anglaises

On comprendrait malaisément **The Christian** en France et il serait difficile de s'imaginer M. Hall Caine à Paris. C'est à ce point de vue que l'étude de ce roman pourrait offrir de l'intérêt et qu'apparaîtrait assez curieusement la figure de ce romancier. Il faut véritablement une mise au point nouvelle de l'esprit pour apprécier l'émotion que ce roman vient de soulever en Angleterre, les furieuses polémiques, encore loin de s'éteindre, qu'il y a suscitées. L'art n'est pas en cause. M. Hall Caine paraît ignorer la préoccupation littéraire, et le souci du style lui semble étranger. Qu'il trouve sur son chemin le mot juste, l'expression vivante, il est tout joyeux de l'aubaine, mais il ne s'inquiète pas autrement de hasards moins heureux. Il poursuit sa route, — route confuse et vagabonde, accidentée, étrange, parfois morne, belle parfois.

Indifférent à l'art, M. Hall Caine perçoit obscurément un but peut-être plus haut, qu'il poursuit et qui lui échappe, et je m'imaginerais volontiers que M. Hall Caine en souffre fort. C'est le romancier martyr. A n'en pas douter d'ailleurs c'est, somme toute, un sincère. Il a conçu vaguement une œuvre belle et forte, l'a façonnée avec passion, et voici qu'achevée, elle est informe. Pour le lecteur il s'agit d'y voir cette première conception confuse, sans quoi il n'a que faire de lire le livre.

Deux personnages, aux noms heureusement choisis, sans doute, dans ce monde étrange et primitif qu'est l'Ile de Man et qu'aime M. Hall Caine. Glory Quayle et John Storm incarnent l'idée obscure dont l'œuvre voulait être l'expression. L'un, c'est le chrétien, âme sombre et furieuse, que brûle la lumière de la foi comme un feu, pasteur passionné, se jette dans cet enfer qu'est l'East End de Londres, pour le sauver. L'autre, figure plus réelle que celles que M. Hall Caine parvient à créer d'ordinaire, est une jeune fille à l'âme ardente et joyeuse, désirant vivre, assoiffée de vie pleine et libre. Elle apprend, chanteuse à la mode, l'ivresse du succès et des adulations, se livre sans pensée à cette vie où elle oublie presque tout, se donne presque, se reprend, affole ses séducteurs en leur échappant. Elle aime John Storm, elle aime en lui une nature profondément ennemie de la sienne. Il veut la reprendre à ce qui pour lui est la vie de perdition, la convie au nom de leur amour à fuir avec lui chez les lépreux, sacrifice expiatoire pour l'un et pour l'autre. Elle refuse, se replonge dans l'ivresse de sa vie, se damne aux yeux de John Storm tout en l'aimant. La foi et l'amour affolent ce pasteur passionné. Glory rentre chez elle après une nuit de fête, mais elle rentre seule, trouve John Storm, hagard et fou, dans sa chambre. Il est venu pour la tuer, pour se tuer lui-même. Elle l'implor vainement,

elle s'accroche désespérément à la vie; la volonté de vivre aussi bien que son amour pour cet amant furieux, lui inspirent ce qui seul peut la sauver : elle arrache dentelles, fourrures, soies qui font horreur au chrétien. « Tu m'aimes mieux ainsi? dit-elle, telle que tu m'as connue. » Elle enivre de sa beauté le farouche sacrificateur, le conquiert, se donne à lui. Le lendemain, tandis que John Storm s'en va tête basse sous le poids du péché mortel, Glory Quayle s'éveille joyeuse, d'un bonheur profond et doux. John meurt, épousant Glory Quayle *in extremis*.

Il est certain que, roman français, *The Christian* serait assez ironiquement accueilli. Ce n'est donc guère du point de vue parisien qu'il faudrait l'envisager. Je crois (je n'en suis pas sûr, bien qu'il l'affirme lui-même) que M. Hall Caine a voulu voir en son héros le Christ revenu sur la terre aux prises, comme le Joshua Davidson de madame Lynn Linton, avec une société qui se dit chrétienne. Mais John Storm triomphe-t-il? Sa défaite est-elle donc aux yeux de l'auteur une victoire? La sympathie, l'amour du lecteur vont vers Glory Quayle. C'est bien plutôt la lutte entre la vie qui respire en elle et la mort que porte John Storm, qui fait l'intérêt moral de ce roman, auquel l'intérêt littéraire manquerait complètement si, le hasard aidant, la sincérité de M. Hall Caine ne lui eût inspiré parfois des accents vibrants et vrais.

Le défaut d'art ne paraît guère, du reste, émouvoir le public de M. Hall Caine. C'est sur le terrain religieux que se livre à l'heure qu'il est la bataille. A Paris, l'on trouverait à M. Hall Caine et à son œuvre des ridicules qu'ils n'ont pas. C'est tout le contraire à Londres. Je citerai de ces débats le trait le plus comique. Glory Quayle et John Storm ont-ils consommé le péché mortel? M. Stead, de la *Review of Reviews*, le soutient, arguant de là que c'est à la faillite et non au triomphe du chrétien que conclut le roman de M. Hall Caine. Or ce dernier, paraît-il, qui semble connaître mal la valeur des mots ou méconnaître le bon sens humain, déclare qu'il n'a jamais eu la pensée que Glory et John commissent ce péché.

Au fond, le mérite de *The Christian* est surtout de représenter assez exactement l'une des directions confuses et contradictoires que suit le roman anglais contemporain, très mobile et très vivant quoi que l'on dise. Une foule d'idées et d'aspirations l'agitent. Il ne veut avec George Moore qu'être réel. L'art délicieux d'un George Meredith lui donne une finesse et une subtilité merveilleuses, en fait un instrument d'une étonnante délicatesse qui reproduit toute la complexité, chaque nuance de la vie. Thomas Hardy peint avec force des natures simples, les passions qui mettent à vif l'âme. George Egerton, Olive Schreiner s'attachent à la douloureuse figure de la femme moderne. Madame Sarah Grand veut refaire le monde à son image.

C'est au groupe d'idées représenté par cette dernière que se rattache M. Hall Caine. Ecrivains aux vœux infinis, de volonté infirme, les

romanciers de ce groupe ont la vision des éternelles antinomies et pour entreprendre de les résoudre leur courage est sans bornes. Ils s'y jettent avec fureur, s'y perdent, vont à l'aventure. Ils veulent refaire la vie, et dans leur œuvre la vie elle-même se dresse, les déconcerte, les déroute, les entraîne loin de leurs entreprises à d'autres qu'ils ne tentaient pas. Mais avoir vu ce qui dans la vie se contredit et se heurte et voulu concilier ces contraires est déjà quelque chose, et le péril a une certaine beauté.

LAURENCE JERROLD

Mémento bibliographique

Histoire. — Stendhal : *Napoléon...*, fragments inédits, recueillis, publiés et introduits par Jean de Mitty, trois portraits de Stendhal par Félix Vallotton, Librairie de La revue blanche, 3 fr. 50. — Philibert Audebrand : *Napoléon a-t-il été un homme heureux?* Calmann Lévy, 3 fr. 50.

Romans. — Henry Fèvre : *Galafieu*, Stock, 3 fr. 50. — M. Reepmaker : *Calvaire*, Stock, 3 fr. 50. — Jean Psichari : *Le rêve de Yanniri*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — René Boylesve : *Sainte-Marie-des-Fleurs*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Hugues Le Roux : *Les Amants byzantins*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Jean Kermor : *Echelle d'amours*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Maurice Montégut : *Les Détraqués*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Remy Saint-Maurice : *Temple d'amour*, Lemerre, 3 fr. 50. — B. Guinaudeau : *L'abbé Paul Allain*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Jean Bertheroy : *Sur la Pente*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Louis Enault : *Le Rachat d'une âme*, Hachette, 3 fr. 50. — Henri de Régnier : *La Canne de jaspe*, Mercure de France, 3 fr. 50.

Poésie. — Victor Hugo : *Toute la Lyre* (tome I, nouvelle éd.), Hetzel et May, 2 fr.

Critique. — Paul Mantz : *La Peinture française du IXe siècle à la fin du XVIe siècle* (introduction d'O. Merson), L.-Henry May, 3 fr. 50.

Théâtre. — Eugène Morel et André de Lorde : *Dans la nuit*, cinq actes en prose, Librairie de La revue blanche, 2 fr. — Alexandre Meunier : *Ghislaine*, Vanier. — Pierre Soulaine : *L'Equilibre*, Ollendorff, 1 fr. 50.

Sociologie, Politique, etc. — Albert Savine : *La question cubaine et les intérêts français*, Lib. de l'Art Social, 0 fr. 50. — Yves Guyot : *La Comédie socialiste*, Fasquelle, 3 fr. 50. — F. Bonnal : *Apothéose de la Femme*, fasc. I, Vanier, 0 fr. 60. — *La Fédération internationale des marins et des travailleurs des ports et entrepôts (juin 1896-juin 1897)*, circulaire n° 17 du Musée Social. — Emilio Castelar : *La Politique européenne*, Félix Alcan, 3 fr. — Marie-Letizia de Rute : *Lettres d'une voyageuse (Vienne, Budapest, Constantinople)*, Félix Alcan, 3 fr.

Nouveaux périodiques. — *Matines*, revue mensuelle de littérature et d'art, 42, rue Fontaine-Saint-Georges, Paris. — *Revista Moderna*, publicaçao quinzenal illustrada, 48, rue de Laborde, Paris. — *La Normandie artistique et littéraire*, revue mensuelle, 30, rue Corbeau, Paris. — *Revista politica e letteraria*, 3, via Marco Minghetti, Roma. — *Paroles d'un Socialiste*, revue mensuelle, 9, Cour des Miracles, Paris.

Littérature allemande. — Ludwig Fulda : *Der Sohn des Kalifen*, drame, Stuttgard, J. G. Cotta, 2 Mk. — Adolf Wilbrandt : *Hildegard Mahlmann*, roman, Cotta, 4 Mk 50 Pf. — Friedrich Thudichum : *Promachiavell*, Cotta. — Max Prager : *Die Waehrungsfrage in den Vereinigten Staaten von Nordamerika*, Cotta. — K. Heinrich von Stein : *Vorlesungen ueber Aesthetik*, Cotta. — Paul Linsemann : *Die Theaterstadt Berlin, eine kritische Umschau (mit einem Geleitwort von* Maximilian Harden), Berlin, Taendler, 1 Mk.

Littérature italienne. — Giuseppe Gigli : *Le Sorelle*, roman, Milan, Galli, 3 fr. 50. — Tullo Massarani : *Poesie scelte di Elisabetta Barrett Browning (versione libera)*, Milan, Treves, 4 fr.

Littérature anglaise. — Hall Caine : *The Christian*, Londres, W. Heinemann.

Le Gérant : L. Frémont.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Frémont



15 Novembre 1897. 8e année TOME XIV. — **N° 107.**

La revue blanche



PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
1, RUE LAFFITTE, 1
1897

L'Impératrice Eugénie
et la Guerre franco-allemande

I

C'est une opinion fort commune en France que l'Impératrice Eugénie a voulu la guerre de 1870, qu'elle a tout fait pour la rendre inévitable et, les hostilités engagées, qu'elle a puissamment influé sur les déterminations stratégiques d'où devaient sortir nos désastres. Ainsi posée, la question n'est peut-être pas mûre entièrement pour l'histoire. Les contemporains ne connaissent jamais l'ensemble des documents. N'oublions pas que le XVIIe et surtout le XVIIIe siècles ont attribué, sans hésiter, à madame de Maintenon la responsabilité d'un acte qu'elle eût voulu éviter; j'ai nommé la révocation de l'Edit. Pareillement, toute la France, révolutionnaire et royaliste, a cru l'entente de Marie-Antoinette et de la première émigration. Nous savons aujourd'hui que jamais dessein ne put être commun à la Reine et à Monsieur. D'une semblable méprise l'Impératrice Eugénie pourrait être victime. Il faudra examiner les faits un à un en se résignant à ignorer ceux dont aucun témoignage n'établit la réalité.

L'Impératrice Eugénie était, en juillet 1870, à l'apogée de sa beauté et de sa gloire. Je ne dis pas de son influence. C'est un point très remarquable que, jusqu'alors, nul n'avait songé à lui faire honneur ou grief d'aucun des événements du règne. Ni dans la guerre de Crimée, ni dans celle d'Italie personne n'avait vu sa main. Il a fallu attendre fort tard pour lui imputer la guerre du Mexique, en complicité avec la Princesse de Metternich. En général, l'opposition la plus injurieuse ne lui attribua de politique personnelle que dans la question romaine où il est si visible que sa piété d'espagnole, si elle agit, demeura sans efficace. On peut feuilleter la collection assez nombreuse des pamphlets conservés à la Bibliothèque. Sauf après sa chute, ils n'ont pas songé à cette terrible accusation d'ingérence extérieure que la presse de 1792 aiguisa en couperet contre « l'Autrichienne ». Le fait est que l'Impératrice se désintéressait fort de l'échiquier international. Eût-elle voulu y jouer sa partie, qu'elle en eût été empêchée par son mari. Ce tenace rêveur abandonnait à la camarilla la direction intérieure de la France; mais il se réservait jalousement l'Europe, comme un bouillon de culture pour ses utopies. Qu'importait au surplus à la châtelaine de Pierrefonds? Ignorante et versatile, imprévoyante et bornée, les combinaisons compliquées de la diplomatie napoléonienne lui échappaient doublement. Elle cachait sous un charme éclatant une invincible sécheresse et, sous le vernis d'une lit-

térature légère, une frivolité de cocodette. L'Empereur lui-même semble n'avoir pas fait grand cas de son intelligence. Il est probable qu'il ne s'appliqua jamais à lui développer la politique des nationalités. L'expérience de dix-huit années l'autorisait à croire qu'il ne laissait derrière lui qu'une Régente de nom, trop heureuse d'abandonner aux mains du Conseil l'exercice d'un pouvoir redouté par son incompétence et sa paresse.

Mais cette Régente n'avait jamais cessé de vouloir la guerre. « C'est ma guerre », affirme un propos que tout le monde répète et dont personne n'a jamais témoigné. Et elle aurait ajouté, montrant son fils : « Si l'on ne répare pas Sadowa cet enfant ne régnera jamais ! » On ne dit pas (le savait-elle elle-même?) comment devait s'opérer cette revanche de Sadowa. Il y a là une première assertion qu'il faut renoncer à vérifier.

Ni dans les rares documents que nous possédons, ni dans les mémoires contemporains, ni surtout, fait bien important, dans les *Papiers de la famille impériale* publiés en 1871 avec la partialité que l'on sait, on n'aperçoit donc, avant le mois de juillet, trace d'une intervention de l'Impératrice dans les préparatifs de la guerre. Au début de ce mois fatal, la dernière charade de M. le duc de Massa ou la dernière pommade de M. Gustave Droz bornaient tout son souci. Quelques jours après, au lendemain de la dépêche falsifiée par Bismarck, je vois bien qu'elle voulut la guerre ! Elle la voulut comme les trois quarts de la France — et sans y avoir plus réfléchi.

Une anecdote assez curieuse qui pourrait faire croire à quelque préméditation mérite cependant d'être rapportée ici. Elle n'est pas entièrement inédite ; le professeur Germain Sée la racontait à qui voulait l'entendre.

Peu de temps avant les dernières et irréparables maladresses, une crise de sa maladie de vessie appela en consultation, auprès de l'Empereur, six médecins et chirurgiens, parmi lesquels le baron Larrey, Nélaton et Sée. Un premier examen suffit à déterminer le diagnostic, et Germain Sée, avec cette décision qu'il poussait trop souvent jusqu'à la brutalité, de proposer l'immédiate intervention. Le baron Larrey fut chargé de communiquer cet avis à l'Impératrice. Il revint aussitôt porteur d'un *veto* formel. Les docteurs votèrent néanmoins ; la voix de Nélaton qui, venant de perdre le maréchal Niel à la suite d'une lithotritie, redoutait d'avoir à pratiquer sur l'Empereur une semblable opération emporta la balance ; par quatre voix contre deux, il fut décidé que Napoléon III n'avait point la pierre.

Le docteur Sée estimait que dans cette grave occurrence, la conduite de l'Impératrice avait été dictée par des motifs politiques. Il pensait que c'était à raison de la guerre prochaine, préparée de longue main, qu'une opération nécessaire s'était vue différée par des médecins courtisans. Mais il oubliait une pièce capitale signée de sa main, le 3 juillet 1870, heureusement retrouvée et publiée depuis. Aux termes

de ce document, lui, docteur Sée, après avoir, à la vérité, diagnostiqué une pyélocystite calculeuse, concluait bénignement à un simple « cathétérisme de la vessie à titre d'exploration ». Il n'y a donc pas eu d'opération proposée et l'Impératrice ne s'est pas trouvée dans le cas d'exposer, pour mieux assurer *sa* guerre, les jours de l'Empereur. Au surplus, alors même qu'une intervention plus grave eût été envisagée comme possible, que conclure du fait rapporté par M. Sée? Que l'Empire s'attendait un jour ou l'autre à combattre la Prusse? Mais pas un homme en Europe n'en doutait. Mais, dès 1867, le plan de mobilisation sur le Rhin était arrêté par les soins du maréchal Niel. Seulement il s'agissait d'une mesure de précaution, prise *sine die*, bien plus en vue de la défensive que de l'offensive. On ne voit pas en quoi la responsabilité de l'Impératrice s'y trouverait engagée.

En résumé, pour conclure cette première partie de nos recherches, force est bien d'avouer qu'à part certaines anecdotes suspectes et invérifiables, aucun texte, aucun document avoué de la critique ne nous livre, jusqu'à présent, la preuve que l'Impératrice Eugénie ait voulu attaquer la Prusse de parti-pris. Le fait est possible, mais incertain. Résignons-nous à ignorer; c'est un aveu qui ne nous coûte guère; qui ne sait ignorer et attendre n'est point né pour l'histoire. Nous serons peut-être plus heureux, nous découvrirons peut-être des faits plus précis en étudiant la politique de l'Impératrice comme Régente.

II

L'Impératrice avait pris possession de cette autorité nouvelle le jour même que Napoléon III quitta Saint-Cloud avec son fils. Ses pouvoirs politiques étaient strictement énumérés et limités par l'acte même qui lui conférait la Régence. Toute action sur les événements militaires lui demeurait interdite. Elle n'avait même pas le droit de donner à un officier général des lettres de service pour l'armée. Le 1er août, elle commet cet excès de pouvoir; son décret est aussitôt télégraphiquement annulé par l'Empereur. On se figurera avec peine que la Régente ait pu, dans ces conditions, prétendre à dicter les marches et les batailles. Il est cependant certain que, déjà, elle ne voyait de salut pour la dynastie que dans la victoire et de victoire que dans la marche vers l'Est.

Pendant la fin du mois de juillet et les premiers jours du mois d'août, tant que Napoléon III, non encore écrasé par les premiers désastres, non encore décomposé par l'hématurie, reste, à l'armée, le généralissime et, dans l'Etat, l'Empereur, l'Impératrice (en apparence du moins) demeure fidèle au rôle peu actif que lui assignait la constitution. Mais, après Forbach, après Reischoffen, sa situation se transforme. Cette loque humaine, qui vainement cherchera la mort sur le chemin de Sedan à Bazeilles, ce débris d'empereur, pompeux accessoire aux bagages de Mac-Mahon, ne peut même plus songer à don-

ner un ordre. Le gouvernement, l'initiative, l'action ont reflué jusqu'aux Tuileries. Pendant ces quelques jours, jusqu'au matin du 4 septembre, l'Impératrice régente et règne.

Son premier acte vraiment personnel est tout un programme : le 8 août, le Corps législatif lui ayant rendu le service de congédier M. Ollivier et ses collègues, elle appelle en toute hâte, de Lyon, son fidèle correspondant, l'homme dont elle avait fait son héros, le plus brutal des partisans de l'offensive, le plus inintelligent de la situation des partis et de l'esprit public en France, le pillard du palais d'Eté, Palikao. Que la nomination de ce soudard ait été voulue par l'Impératrice et par l'Impératrice seule, c'est ce qui ressort avec évidence de toutes les dépositions recueillies devant la Commission d'enquête parlementaire, de celle même du principal intéressé. Entre Palikao et l'Impératrice, ignorant, important, brouillon, vient prendre place M. Rouher. Dès lors le sort de la guerre se dessine; la politique de la régente s'affirme et va triompher.

Sitôt le cabinet Palikao aux affaires, tout change de face sur le théâtre stratégique. Déjà l'armée de Mac-Mahon, poursuivant une retraite intelligente et nécessaire, était arrivée à Châlons. Déjà commençait à prévaloir parmi l'état-major général le plan développé avec une netteté admirable par le général Trochu dans sa lettre au général Waubert. Il n'est pas d'épisode de la guerre mieux connu, en tous ses détails, que cette conférence de Châlons d'où faillit sortir le salut de la France. Entraînés au bon sens de Trochu, à la ferme et claire éloquence du Prince Napoléon, l'Empereur, le maréchal de Mac-Mahon, tous les membres du Conseil de guerre, acceptaient l'idée de reporter la défense sous les murs de Paris, avec l'aide de l'armée de secours qu'allait constituer la province. C'est alors qu'arrivent, coup sur coup, à Châlons deux dépêches irritées, impératives, signées Palikao et Eugénie. L'Empereur ne rentrerait pas vivant dans la capitale ; l'intérêt de la dynastie exigeait la jonction avec Bazaine. Seuls des traîtres pouvaient conseiller un pas de plus en arrière.

Presque en même temps que ces dépêches, tombait au camp M. Rouher. Que venait faire dans une armée ce président du Sénat? Il a nié qne son voyage fût ordonné par l'Impératrice. Mais il parlait en son nom; mais c'était sa volonté qu'il venait signifier! « M. Rouher », dit Mac-Mahon, dans une déposition solennelle, « m'exposa que l'Impératrice désirait que je me portasse au secours de Bazaine. » Et c'est de la main de l'ancien vice-empereur que furent écrits les ordres décisifs.

Bien des hypothèses ont été émises pour expliquer cet acharnement de la Régente à pousser l'armée vers sa perte. La plus naturelle, la plus généralement admise ne suffit peut-être pas. Sans doute, l'Impératrice a voulu sauver, femme, la vie de son époux, mère, le trône de son fils. Mais ayant goûté au pouvoir, n'était-ce pas aussi pour le

pouvoir qu'elle combattait? Elle n'avait pas vu sans une violente colère l'influence très réelle et (pour une fois) très bienfaisante prise par le Prince Jérôme au sein du Conseil de guerre. Elle crut, comme tout son entourage, à « un projet de l'empire ressuscité par l'Empereur et avec l'Empereur, sans le ministère et sans la Régente ». En vain plus tard soutiendra-t-elle n'avoir pensé qu'à la France. Ni l'intérêt patriotique, ni même, moins noble mais relativement désintéressé, l'intérêt dynastique ne la guidèrent seuls. L'ambition s'était eveillée en cette âme autoritaire et vaine. L'intérêt de cette ambition décida des événements.

Du jour où M. Rouher rapporta aux Tuileries la soumission de Mac-Mahon aux ordres de Palikao, les communications avec l'armée, déjà rares, deviennent presque nulles. Mais c'était peu que d'avoir imposé un plan de campagne, il fallait assurer son exécution. C'est alors que nous voyons arriver au camp de Châlons, à la tête, non d'un régiment, mais d'une brigade d'agents secrets, un personnage mal défini, « sans situation régulière à l'armée », dit-il lui-même, et qui, sous prétexte de recueillir et de centraliser les renseignements, n'avait d'autre mission que de surveiller, pour le compte de la Régente, le maréchal et l'Empereur.

Cet officier n'était autre que le colonel d'artillerie Stoffel, longtemps attaché militaire à Berlin. L'opinion républicaine, qui devait plus tard faire à ce bonapartiste un piédestal de ses fameux rapports sur l'armée prussienne, ignore encore que, dès le mois de janvier 1870, il conseillait au maréchal Lebœuf de prendre sur le Rhin une énergique offensive. Mais il ne s'en tenait pas à une inconséquence près. Elégant et besogneux, homme d'esprit, militaire de cour, il avait été introduit par les Aguado, dont il était la créature, dans le cercle présomptueux et frivole de l'Impératrice. Elle avait fait sa fortune; il allait assurer la réussite de son plan le plus cher. L'histoire de son intervention est celle même de la fameuse dépêche du 20 août.

III

Le 20 août 1870, le maréchal Bazaine, déjà rejeté et presque cerné sous Metz, adressait à Mac-Mahon, devenu son lieutenant, la dépêche suivante :

« *J'ai dû prendre position près de Metz. L'ennemi grossit toujours auprès de moi. Je suivrai très probablement pour vous rejoindre la ligne des places du Nord. Je vous préviendrai de ma marche, si toutefois je puis l'entreprendre sans compromettre l'armée.* »

Pour qui se rend compte de la position des belligérants à cette date du 20 août, l'importance d'une telle dépêche, son influence décisive sur

les opérations futures ne sauraient être exagérées. « Ce télégramme » a dit le maréchal de Mac-Mahon, « m'*aurait permis d'arrêter le mouvement vers l'Est.* » Et l'on sait si Mac-Mahon était à l'affût du moindre prétexte qui lui permît de rester à Châlons. Ainsi, la dépêche du 20 août reçue, c'était — tout simplement — l'économie de Sedan.

Mais ce document ne parvint jamais à son adresse.

L'instruction du procès Bazaine, quelques recherches nouvelles nous permettent de reconstituer, heure par heure, l'histoire du morceau de papier qui portait les destinées de la France. Nous le voyons, écrit sous la dictée du maréchal par le général Manèque, quitter le Ban-Saint-Martin dans l'après-midi du 20 août. L'original avait été confié à une femme Imbert; un inspecteur de la sûreté nommé Flahaut était porteur d'une copie.

Ces deux braves gens arrivèrent à Thionville le 21 août vers midi. Le télégraphe venait d'être coupé par l'ennemi. Néanmoins, le colonel Turnier, commandant de place, put faire parvenir les dépêches à Longwy par l'intermédiaire successif du commissaire de police Guyard, du polytechnicien de Bazelaire, du colonel Mazzaroli et des policiers Rabasse et Miés. Le 22 août, à 4 h. 50 m. du soir, ces deux derniers agents télégraphiaient de Longwy copie du document qu'ils adressaient *non au maréchal de Mac-Mahon seul destinataire,* mais au colonel Stoffel par qui ils avaient été amenés à l'armée. Quatre jours après, le 26 août, Rabasse et Miés rejoignaient l'état-major à Rethel et remettaient au même colonel Stoffel, l'original de la dépêche.

Le colonel Stoffel ne communiqua à son chef ni l'original, ni la copie.

Le fait est-il possible ? Un officier français, quels que fussent les ordres reçus, a-t-il pu assumer une aussi écrasante responsabilité ? Comment oser l'affirmer coupable d'un « acte à ce point inouï » ? Les débats de Trianon, ses propres explications si confuses et contradictoires, d'autres textes jusqu'à ce jour inédits, tout confond le colonel Stoffel.

Sous la foi du serment, le maréchal de Mac-Mahon affirme, en décembre 1873, n'avoir reçu aucune communication du maréchal Bazaine « depuis le 19 août ». Dira-t-on que sa mémoire le trahit à une si longue distance des événements ? Mais le 27 août 1870, en pleine crise, il télégraphie au ministre de la guerre la même absence totale de nouvelles. Ses aides de camp, le colonel d'Abzac, le colonel Broye, tous les officiers de son état-major ont ignoré la fameuse dépêche et tous attendaient avec trop de fièvre des nouvelles de Metz pour avoir laissé échapper le moindre renseignement. A la vérité, les agents Rabasse et Miés ont soutenu qu'ils avaient communiqué *le 26 août* leur message au colonel d'Abzac. Cet officier les dément. Notre choix est fait entre son témoignage désintéressé et celui des agents prêtés à M. Stoffel par M. Piétri. Mais, alors même que le colonel d'Abzac

ferait erreur, alors que le document lui aurait été remis le 26, il resterait à justifier le détournement de l'ampliation dès le 22. C'est à cette date que le crime a été commis ; le 26, on était à Rethel, en marge du gouffre, trop tard pour éviter le naufrage.

De cet incident si grave, dont l'on peut dire, avec vérité, qu'il fut le pivot de la guerre dans sa seconde et décisive période, la génération nouvelle avait gardé un confus souvenir. On ne se souvenait guère que du vif débat de Trianon au cours duquel le témoin Stoffel avait cru, faute d'arguments, pouvoir servir sa cause par des injures. Ce fut à la suite de l'outrage proféré par lui contre l'intègre rapporteur du procès Bazaine, le général de Riviéres qu'une enquête fut ordonnée.

Dans une brochure publiée en 1874, le colonel Stoffel supplie « l'administration de la guerre de publier l'instruction à laquelle s'est livré le colonel Clappier, commissaire spécial du gouvernement près le 2e Conseil de guerre permanent de la 1re division militaire. M. Stoffel affirme que de cette instruction, dont il connut seulement l'acte final, sortira la preuve de son innocence ; M. Stoffel se trompe audacieusement.

J'ai pu parcourir les pièces essentielles de l'enquête ; il m'a été permis non de les publier, mais de les résumer. Comme l'a soutenu le commissaire du gouvernement, la preuve est faite que le colonel Stoffel a soustrait la dépêche du 20 août. Une autorité supérieure « que l'on ne pourrait atteindre », écrit au ministre de la guerre le général de Ladmirault, gouverneur de Paris, avait prescrit ce détournement. Et c'est ainsi que l'ordonnance de non lieu — attendu, dit-elle, que le fait seul d'intercepter une dépêche n'est pas prévu par la loi — innocente seulement le colonel du chef de « lacération ou destruction ».

L'histoire du colonel Stoffel ne nous a qu'en apparence éloigné de l'Impératrice Eugénie. Aucun doute ne subsistait dans l'esprit des officiers enquêteurs. C'est elle qui avait envoyé M. Stoffel à l'armée. C'est elle qui lui avait donné pour mission d'intercepter toute dépêche de nature à modifier le plan fatal. C'est à elle que la dépêche du 20 août a été expédiée, par elle anéantie. Ce fut, en l'état de nos documents, sa dernière mais sa plus terrible responsabilité.

IV

Il faut se résumer.

Mieux que personne je sais combien cet article reste incomplet. J'ai dit la prudence de ma méthode et les lacunes de mon information. Ne sommes-nous pas autorisés cependant à conclure :

1o Que le rôle de l'Impératrice Eugénie avant la déclaration de guerre, quel que fût d'ailleurs son peu d'amitié pour la Prusse, reste

mal déterminé ; qu'on ne sait si elle a prémédité la guerre, si elle l'a voulue avant le mois de juillet ;

2° Que son action personnelle sur les événements politiques et militaires date, non du jour où elle a assumé la Régence, mais de celui où elle installa Palikao au pouvoir ;

3° Que, de ce jour pour le moins, elle n'a cessé de pousser l'armée vers l'Est ; que, dans ce but, elle a fait révoquer les décisions de Châlons, soustraire par le colonel Stoffel un document d'une portée décisive ; ce, par quoi elle demeure cause très efficiente de Sedan.

Pendant que survivent à leur œuvre néfaste quelques-uns des acteurs de ce drame, M. Stoffel, l'Impératrice elle-même, j'ai voulu poser ces conclusions que je livre sans crainte aux rectifications des intéressés et à la critique des historiens.

Louis-N. Baragnon

Deux enfants perdus de l'anarchisme

SOLOWIEFF : *Histoire de Russie.* —
LAVELAE : *Histoire du socialisme*
et journaux de 1877-1878.

Bakounine a dit : « Nous sommes exactement dans la même situation que nos pères au temps d'Alexis Mikaïlowitch, père de Pierre le Grand, lorsque le Cosaque Razine souleva les paysans pour la liberté, Aujourd'hui, tous les intellectuels déclassés formeront un nouveau Razine qui, étant collectif, sera invincible, et la révolution triomphera sur le monde. » Il est intéressant de jeter un rapide coup-d'œil sur cette tentative révolutionnaire du Cosaque Razine que Bakounine considérait comme le type du mouvement anarchiste, et sur les essais que les anarchistes modernes ont faits dans le même sens.

Le « mouvement » de Razine se place en 1667, sous le règne du tsar Alexis Mikaïlovitch, le second des Romanoff, et celui qui a inauguré ce régime de compression qui, perfectionné par ses successeurs, a fait de l'empire moscovite une chiourme idéale. L'instant était fort heureusement choisi pour tenter quelque chose de libertaire, car outre que le peuple était très malheureux du régime tyrannique des boyards, la Russie, à peine remise de la crise qu'elle avait traversée au temps des « faux Démétrius », était fort agitée par les questions religieuses : le patriarche Nikone, qui avait tenté de réformer l'église orthodoxe et de la nettoyer de ses superstitions, avait succombé devant une coalition des boyards et du haut clergé ; un concile l'avait déposé et séquestré à la suite d'un procès demeuré mystérieux, mais où il fut vraisemblablement accusé de pactiser avec l'église catholique, et le peuple, qui l'aimait comme tous les réformateurs, était fort troublé à son sujet. Il ne manquait plus qu'un homme, ce fut Stenko Razine, le Cosaque.

Comme il était interdit aux serfs de quitter leurs maîtres, beaucoup s'enfuyaient avec leurs femmes et leurs enfants dans les steppes du Don pour s'y faire « Cosaques » ; c'était à peu près ainsi que les Cosaques du Don se recrutaient depuis des siècles. Mais, dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, l'hetman Kornil Jakowleff, persuada à ses compatriotes, déjà fascinés par la discipline moscovite, de repousser les nouveaux venus qui n'apportaient pas grand'chose à la communauté et étaient mal vus du tsar. Il fallut donc que ces malheureux vécussent à part de leurs misérables ressources : ils formèrent une horde et prirent pour hetmans deux frères : Stenko et Frolle Razine. Dans le même temps, la guerre sévissait entre la Russie et la Pologne : le tsar attira auprès de lui une partie des nouveaux Cosaques avec Frolle Razine pour en faire des soldats ; mais,

calcul arrêté d'avance ou mouvement soudain d'injustice, il les accusa bientôt de trahison, et le chevaleresque Frolle qui s'était remis entre ses mains, fut, à la suite d'un jugement inique, condamné à mort et ignominieusement pendu. A cette nouvelle Stenko Razine déploya son étendard et appela tout le peuple à la liberté et à l'égalité cosaque.

Quelle épopée que la courte vie de ce Stenko Razine qui a laissé tant de souvenirs dans l'imagination de la plèbe slave. Repoussé par l'hetman Jakowleff, presque traqué, à peine suivi, menacé par les troupes impériales qui viennent achever sur lui l'exécution de son frère Frolle, il gagne en fugitif les steppes glacées de l'Oural, s'empare de la petite ville de Jaïk et y établit ses quartiers d'hiver. Le peuple s'émeut : c'est comme un grand frisson que les appels héroïques de Razine ont fait courir au long des steppes orientales. Les troupes impériales arrivent enfin près de Jaïk et s'enfuient honteusement devant la fougue des chevaliers errants de l'Oural. C'est plus qu'une déroute, plus qu'une panique, une folie qui se répand de cantons en cantons, et de villes en villes : Razine est un sorcier que les balles ni les boulets ne peuvent atteindre. Tout se disperse ou va grossir le camp de l'heureux vainqueur qui descend aux rives de la Caspienne, capture les galères du tsar et du shah de Perse et, jetant à pleines mains la richesse à ses compagnons, déploie intrépidement, comme un défi entre l'Asie et l'Europe, sa libre bannière autour de laquelle viennent se réfugier tous ceux que la vie sociale a blessés. Mais ce n'est là encore qu'une œuvre de brigand heureux. L'outlaw va se changer en Libérateur.

A la fin de 1669, une armée sort d'Astrakhan pour réduire l'insolence du rebelle ; mais, prise d'épouvante à son approche, les généraux du tsar lui offrent la paix et l'indépendance dans ses steppes pour lui et ses complices, s'il consent à faire une soumission officielle et à rendre les trophées qu'il a pris aux armées impériales. Razine se rend à Astrakhan pour discuter les conditions qu'on lui propose ; il y trouve les gouverneurs et les généraux impériaux tremblants, n'osant rien exiger, la populace frémissante, les Cosaques du Don dégoûtés de Jakowleff et surexcités en sa faveur ; l'immense espoir des peuples monte à lui comme un appel. Il l'entend, il prend conscience de lui-même et, quittant Astrakhan, arbore de nouveau son étendard. Cette fois, les Cosaques se rallient à lui, le peuple se lève.

Ce n'est pas un bouleversement effroyable, une lutte d'extermination comme les grandes guerres sociales de l'Asie, les révoltes des Babek et des Li-tsi-tching, mais une sorte de marche triomphale, l'épanouissement de la liberté qui s'éveille au son des trompettes de guerre. Razine se proclame le champion de tous les opprimés, du patriarche Nikone comme de l'humble serf tremblant sous le knout : les paysans chassent leurs seigneurs, tous ceux que la tyrannie froisse. Nikonistes, catholiques, sociniens, acclament le chevalier du Don.

Les villes ouvrent leurs portes avec enthousiasme ; les troupes régulières s'enfuyent. Devant Tscherny-Jar, Razine rencontre enfin la grande flotte du prince Lwoff, qui paraissait disposé à le combattre ; mais Razine marche droit aux soldats qui se jettent sur leurs officiers, et les enchaînent aux cris mille fois répétés de « Vive Razine, notre sauveur, notre protecteur ! » — « Que dit-on de moi à Astrakhan », demande l'hetman à ses nouveaux compagnons. — « On t'attend avec impatience. » Razine marche sur Astrakhan : le peuple court aux remparts, mais c'est pour tendre les bras aux Cosaques et les aider à franchir plus aisément les créneaux. La victoire était complète : le peuple, sans plus attendre, pilla les richesses du gouvernement, des nobles et des marchands et mit tout en commun ; après quoi Razine organisa la commune cosaque avec ses assemblées générales pour les grandes affaires, ses petites sections de familles administrées par des chefs élus.

Tout le pays du Volga adhéra sans combat au nouvel ordre de choses et fut organisé de la même façon ; des envoyés de Razine coururent jusqu'à Novgorod annonçant l'approche de Razine et l'avènement de la liberté et de l'égalité ; la populace de Moscou s'agitait déjà comme au temps du faux Démétrius et les esclaves grondaient sourdement contre leurs maîtres. Il semblait que le vieil empire des tsars entrait en décomposition.

Mais Razine et ses compagnons étaient restés Cosaques et aventuriers de la steppe sous leur apparence de révolutionnaires ; il leur fallait de grands coups d'épée et de beaux butins. Au lieu de marcher sur Moscou, l'hetman s'obstina un mois devant Symbirsk et permit au prince Bonatinsky de lever une dernière armée et de l'enfermer entre la ville et lui. La bataille fut perdue, et cette lâche plèbe slave, pétrie et dégradée par l'esclavage, abandonna son héroïque tsar, sitôt qu'elle ne le crut plus invincible. Razine, après des prodiges de valeur, avait pu s'enfuir avec quelques Cosaques ; mais toutes les villes épouvantées fermèrent leurs portes au vaincu. Le chevalier du Don voulait combattre encore. Il regagna tout chevauchant sa steppe ; mais Kornil Jakowleff l'attendait pour satisfaire enfin sa jalousie de quatre années. Razine, attiré dans un guet-apens fut livré au tsar Alexis qui le fit torturer, puis décapiter le 6 juin 1671 et découper en quatre quartiers. L'extermination de ses adhérents fut complète et effroyable. Les historiens nous avouent cent mille victimes.

Il est certain que Razine fut aussi près que possible du triomphe définitif. L'anarchisme moderne ne devait jamais l'oublier. Boulavine, sous Pierre le Grand ; Pougatscheff (1), sous Catherine II, ten-

(1) Il est bien entendu que par ce nom de Pougatscheff non plus que par l'expression de « faux Démétrius », je n'entends nullement préjuger du mystère qui enveloppe ces deux personnages énigmatiques, peut-être réellement les

tèrent de relever l'étendard de l'hetman des pauvres, mais avec le génie et même la foi en moins; aussi n'aboutirent-ils qu'à provoquer des crises de désordre sans grandeur qui démontrèrent seulement la faiblesse cachée de l'autocratie moscovite. Lorsque l'idée libertaire eût été définitivement étranglée par les tsars, en Russie, Bakounine porta dans l'Europe occidentale les espérances et la tradition du « mouvement » spontané, tel que Razine l'avait conçu et tenté. Notre temps si peu propice aux épopées a cependant vu plusieurs fois les communistes se lever avec cette audace, ce dédain des réalités qu'on ne retrouve que chez des hommes de foi. Tout récemment, l'Europe a vu avec stupeur des chefs anarchistes espagnols se jeter avec quelques centaines de paysans sur une ville de cinquante mille habitants comme Xérès, en plein jour, pour y proclamer la révolution sociale. Mais nul « mouvement » ne présente plus d'intérêt et de caractère que celui du chevaleresque Cafiero près de Bénévent, en 1877. Ce Cafiero était un très riche propriétaire qui avait consacré toute sa fortune au triomphe de la cause sociale qu'il croyait juste.

L'ancien royaume des Deux-Siciles était déjà, comme aujourd'hui, désolé par l'horrible misère agraire qui, pour ce peuple infortuné, a signalé le passage de la tyrannie théorique des Bourbons à la tyrannie pratique de la maison de Savoie. On était dans les premiers jours du mois d'avril 1877. Le bruit parvient au gouvernement que Cafiero, Capo d'Istria, Malatesta et quelques autres personnages suspects se réunissent, au nombre d'une vingtaine, dans une maison écartée du village de San-Lupo, près de Bénévent, et on envoie pour les surveiller une compagnie de carabiniers. Le 6 avril 1877, à la nuit, les conspirateurs se mettent en marche, armés. Les carabiniers veulent s'opposer à leur passage : quelques coups de feu s'échangent, deux carabiniers sont atteints, le reste se disperse, et, au soleil levant, les paysans de Letino voient paraître une troupe singulière précédée d'un drapeau rouge et dont le chef porte une écharpe de même couleur. Les envahisseurs gagnent la mairie, s'en emparent et, pour décharger le conseil municipal de toute responsabilité, lui délivrent le papier suivant : « Nous, soussignés, déclarons avoir occupé le municipe de Letino, à main armée, au nom de la Révolution sociale. »

De là Cafiero se rend au presbytère et explique au curé Fortini qu'il vient établir l'égalité et procéder au partage des terres. « C'est la vraie doctrine de l'Evangile », s'écrie le bon curé et il suit le chef sur la place où le peuple s'est rassemblé autour de la croix. Cafiero fait un discours où il expose qu'il vient partager les terres ; le curé Fortini lui succède et recommande à ses ouailles de suivre les préceptes du rebelle. L'enthousiasme est à son comble : on apporte au pied de la croix les papiers publics, les titres domaniaux, l'argent de la caisse du percepteur et les fusils de la garde nationale. On fait un

vrais tsars Démétrius et Pierre III, martyrs, comme le Richard IV d'Angleterre, le dom Sébastien de Portugal, le Louis XVII de France, d'une politique infâme et de l'histoire officielle, toujours complice.

autodafé des papiers, Cafiero distribue l'argent et les armes. « Le partage ! le partage ! » crient les femmes. — Vous avez des armes, vous êtes affranchis », répond Cafiero. « C'est à vous de faire vous-mêmes vos partages. » Le lendemain, après une journée de fête, on marche sur Gallo. Le curé Tamburini, prévenu de ce qui s'est passé à Letino et de l'approche des révolutionnaires, rassemble les paysans. « N'ayez pas peur d'eux, enfants », dit-il, « ce sont de bons garçons qui viennent renverser le gouvernement et partager les terres », et tout le peuple, le prêtre en tête, sort au devant de Cafiero avec des acclamations. Mêmes scènes qu'à Letino : les légitimistes et les catholiques fraternisent avec les révolutionnaires. Destruction des titres et des instruments de l'impôt, sans violence sur les personnes, partage de l'argent, discours, réjouissances populaires, ce fut une fête de quatre jours pour cette malheureuse population. Mais le quatrième jour la fête prit fin au son des tambours et des clairons de l'armée royale. Cafiero et ses amis, ne voulant pas exposer les paysans aux conséquences d'une bataille, se retirèrent dans les bois, à la façon des partisans bourboniens. Malheureusement pour eux, il y eut une reprise de l'hiver : la neige tomba à gros flocons et couvrit la terre ; mourant de froid et de faim, mais persistant jusqu'au bout dans leur noble résolution d'éviter toute inutile effusion de sang, les anarchistes se rendirent sans combat et furent menés en prison. Au mois d'août 1878, ils comparurent avec les deux curés, Fortini et Tamburini, devant la Cour d'assises de Bénévent. Leur aventureuse équipée avait éveillé tant de sympathie dans la population napolitaine que le jury, saisissant avec empressement l'occasion d'une amnistie que le roi Humbert avait prononcée à son avènement, prétendit les accusés couverts par cette mesure de clémence et les renvoya absous à la grande indignation du gouvernement qui ne parla de rien moins, à cette occasion, que de supprimer le jury. Mais il se ravisa et préféra laisser tomber dans l'oubli le souvenir de cette petite épopée pacifique qui semble si dépaysée dans notre prosaïque, sanglant et égoïste dix-neuvième siècle.

Albert Delacour

Terre Promise (1)

QUATRIÈME PARTIE

RÉVOLTE

II

Hors du monde...

Chose grise, têtue, là, devant soi! — un mur. La prison! Pas plus dure que la liberté dont on revient. C'est étroit comme un crâne pour contenir des rêves, c'est étroit comme le monde pour les réaliser; pas plus rogue qu'un qui n'a pas d'ouvrage à vous donner, pas plus sourd qu'un à qui on veut se faire comprendre...

De l'ouvrage, il y en a. Le pain, le gîte, on l'a.

Et sûr. Bien sûr. Chaque jour...

Ainsi que cela sera...

Comme cela sera au lendemain de la Révolution...

C'est peut-être cela, la société meilleure!

Prison blanche. Pas chez soi. Ah! l'on peut réfléchir! Mais on ne peut pas crier autant qu'on le voudrait... Agir, — ça, quand donc et où est-ce possible?

Dans la mansarde, la nuit, c'était la femme, l'enfant, — leur sommeil comme un poids sur sa bouche, sommeil lourd qui pendait après un fil de rien au-dessus de la faim et de l'horrible froid, où l'haleine d'un seul les cassant de l'inconscience, les ferait retomber... — Et au-dessus, dessous, à côté, en face, toutes ces misères parquées, séparées de cloisons minces, et venues geindre, agoniser, tousser, se tourner et rire, côte à côte...

Ici, les longues galeries, rayons d'étoiles, convergent. Hautes, claires. Des murs, du fer, des fenêtres à grilles. — Du ciel, non pas! D'autres murs. Pas une feuille, pas un coin de ciel, rien qui soit une chose que la nature ait faite telle. La pierre des murailles est peinte. Tout est œuvre d'homme. — Comme les vices échoués là.

Et près de vous sans doute geignent bien des misères, plus qu'ailleurs. Seulement les murs protègent bien. Il y a du silence. Le pas seul des gardiens... Le pas des gardiens, de temps à autre qui résonne, rattache les chaînes de l'âme distraite, qui s'échappait.

(1) Voir *La revue blanche* depuis le 15 août 1897.

Mais elle s'échappe quand même ! Les seuls liens la tenant ferme seraient des chaînes de tendresse, des soucis de pain pour d'autres, des besoins de femme ou de joie... Ici, rien ; elle est libre.

Travail, pain, gîte... Triste, oui. Mais l'âme est libre !

Hors le monde ! L'âme le contemple, face à face. Elle n'est pas une partie du monde. Hors de lui... Mais elle alors elle voit, elle est libre, — elle peut...

Agir... non. Pas encore. Il faudrait que le corps l'aide. Le corps est là, prisonnier...

Patience ! Les murs de la prison vont s'ouvrir.

Hors le monde...

Loin des hommes, dans le sable du désert, entre des murs de prison ou sous l'ombre des forêts, loin des hommes — sont nées toutes les idées qui devaient changer l'homme. Orage venu du désert, Révolution ! souffle de la solitude sur les sociétés, vent qui passe, bouleverse, arrache les choses mortes, fait place...

Apôtre de la solitude, messie de la religion sociale où nous fûmes nourris. Rousseau avait appris au fond de sa retraite, comme au désert, Jésus, et comme Bouddha, comme Mahomet, — loin des hommes, — que l'homme déteste profondément son semblable, qu'il le rabaisse s'il ne peut s'élever au-dessus, et qu'il lui fait toujours de mal tout ce qu'il peut, — et pourquoi les bienfaiteurs d'hommes, afin de pouvoir du bien aux hommes, les fuyaient. Leur sympathie n'allait qu'à du vague et des mots, car la pitié pour la douleur présente, et que malgré soi, tant la vue en est forte, on partage, n'est encore qu'une forme de ce besoin de mal qu'on nomme autorité, et qui rabaisse, qui souille d'aumône, charité ! — Joie qu'on entoure de misère pour la faire ressortir.

Le jour erre lentement aux murs de la prison. Plus monotone que cette lueur tombée des grilles, dont le cercle semblable met seul un changement au décor qui l'entoure. le prisonnier tourne et retourne dans sa cage étroite, met les mains sur sa tête, devant lui, derrière son dos, il s'étire et il bâille, tourne et tourne dans le même cercle, monotone comme dans son orbite un soleil.

L'astre dont le cercle étroit est toujours identique traîne pourtant à sa suite des myriades de vies qu'il couve, réchauffe, fait vivre !.. Et les grands bois et les printemps, et toutes les buées, eaux, vapeurs, végétations, et tout le remuant et vivant inconnu grouillant sur les planètes où nous ne pénétrons pas, viennent du rond monotone que cette boule en feu accomplit dans sa cage.

Elle est aussi une boule en feu qui tourne et retourne, la tête du prisonnier fébrile, qui s'exaspère. Elle réchauffe aussi des mondes qu'on ne sait pas. Dans son rond monotone rien ne la vient troubler. Rien ne retient tout le mauvais qu'elle charrie. Mais, enfermé dans le cer-

cle identique qu'il décrit, l'astre a une place, cellule de sa prison, dans la nuit! Il semble ne pas bouger dans l'assemblée des astres. Son système est à lui, le reste de l'ombre aux autres. Mais si quelque jour, changeant sa courbe séculaire, lâché de sa prison, aveugle, l'astre a jailli, — alors, à tout hasard dans l'espace il s'en va, de sa flamme et de son poids perturbant les systèmes, — à la recherche d'un monde meilleur...

Qui l'attirera, le fixera à un autre système...

Ou l'anéantira!

Le solitaire sortira de sa prison. Il a réfléchi. Un contact déchargera l'action accumulée. Années de rêve vide! — En vérité il agira. — Ah! que le monde qu'il a quitté était mauvais! Mais lui donc! Comme il s'est fait, loin du monde, semblable au monde! Maintenant l'un et l'autre, ils vont se retrouver.

« Est-ce qu'un homme, un seul, jeté aux sociétés, peut en soulever la masse inerte et croupissante ? » — Oui, oui! Il peut cela, il le peut, le révolté tombé dans le troupeau docile ; en courant à la mer ils iront à la mer, tous, avec lui, dociles à la révolte comme à la soumission. De gros bouillons mousseront de cette vase stagnée, si, sous l'action d'on ne sait quel ferment — d'un seul! — elle tourne, par quelque soir orageux.

Pas de travail. Il y en aura. J'en aurai.

Les hommes s'étouffent. Ils sont trop nombreux ? Ils seront moins...

Voici que l'action qui hésitait, si lâche, cherchant on ne sait quelle garantie de demain, voulant fonder, bâtir sur ruines, semer en forêt, et pleurait d'impuissance à féconder des morts, — se précise, résignée à son rôle d'action, d'action simple, qui ne rêve pas, agit seulement, fait son rôle d'action : détruire.

Tout détruire, pierre à pierre et mensonge à mensonge, extirper tout ce qui mange un coin de terre sociale. Droit, progrès, liberté, mots en *té*, en *isme*, République même, mots qui brillent et font peur, glu tenace des bienfaisances, avarice des retors, politique économie, tout ce qui garotte le pauvre en quête de travail, science, bien-être, — et la patrie, religion nouvelle, comme l'ancienne, si de celle-là il reste du Dieu...

Nous ôterons.

Descendants de ceux-là qui un siècle avant nous, révolutionnaires du cœur et des pensées, ont fondé dans nos âmes un culte libre de Dieu, travaillons, arrachons... faisons toute notre tâche...

Creuse. Sois tranquille. La vie sème derrière toi.

Tranche le mal. Sois tranquille. La vie recoud les chairs.

Le froid du couteau te fait mal. Ah! le chancre est tenace... Il plonge profond... — Tranche profond. Et sans s'inquiéter de ce qu'on met à la place...

A la place du mal...

Laisse! Laisse... Ote ces liens, que les membres soient libres. Il faut que le sang circule! Que rien ne serre. Les mains gênent...

Pourquoi t'arrêtes-tu? — Je succombe... je n'en puis plus.

— Qu'est-ce que cela, si lourd? — Rien. Ce que je portais toujours. — Mais quoi? — Je ne sais pas.

Regarde! — Je n'ose pas. J'avais toujours cela. Je sais seulement qu'il faut que je porte cela, toujours...

Ah! je suis à bout de forces, je voudrais poser à terre ce poids épouvantable qui casse mes épaules...

— Eh bien? — Mais ce sont les armes! — Bah! les routes sont sûres. — Des vivres! — On trouve de tout. — De l'argent. — A crédit... — Des habits! — Mais les tiens... — Ma route... — Tout le long, des bornes disent le chemin...

— Qui donc parle! Sans doute un voleur qui voudrait... Non, non! je porterai ma charge jusqu'au bout...

Hâte. Hâte... Mais il ne peut plus. Ah! pose donc à terre...

Non, le fardeau l'y jette, car il ne l'a pas lâché!

Eh bien? Armes rouillées, vêtements mangés des vers, routes que l'on ne suit plus, argent qui n'a plus cours... Et si lourd, tout ça, que même le soulever, on ne peut pas...

Eh bien! te voilà libre, alerte, léger. Repars.

— Non, je vais trop vite! Ce poids manque à mes épaules! Je l'ai toujours eu, comme on a une religion, comme on paye l'impôt, comme on fait son service! Oui, le devoir!.. être soldat... Et les lois, qu'on respecte... C'est nécessaire, cela. Par quoi remplacerai-je ce qui ne m'écrase plus?

Il y a des cailloux sur la route, ramasse-les.

Marche donc! avance, humanité stupide. Quelles raisons te faut-il? Quelles preuves, quelles... — Eh! pas de preuves, pas de raisons. Des coups!

Mais les boulets aux pieds, marcher, on ne peut pas!

Laisse donc qu'on te délivre! Je cherchais, je cherchais... Lueur, étoile nouvelle pour un chemin nouveau... Mais elle est là, toujours, de toute éternité. Ouvre seulement les paupières. Regarde. Devant toi. Là!

Aveugle! — Il n'y a pas de lumière plus éclatante. Mais il faut extirper cette taie de tes yeux!

On sait. Tout fut prouvé des mille et des mille fois, le bon sens le plus simple, la raison la plus haute conviennent, voient possible, lucide... aussi clair que le cri même de la souffrance, — qu'on peut, vous entendez, demain, tout de suite, dès qu'on voudra, l'on peut... — Mais si l'on peut faire taire le cri de la souffrance... — Effroyable silence! L'humanité recule... On peut, oui, raison de tête! Avant qu'elle descende dans les pieds, et que tu avances, humanité, quel miracle...

A coups de bâton, déjà, et à coup de miracles, tu as pourtant marché, corps humain, âme humaine.

Un miracle ! Qu'il soit l'éclatante victoire, les malades guéris, les massacres, le sang... Le seul étonnement débouche les oreilles. A l'impossible que tu fais se mesure ce que tu peux. L'invraisemblable seul prouve les vérités que tu dis. Un homme ne se grandit qu'en rapetissant les autres. Sans miracle, Jésus aurait prêché en vain. Et sans miracle, vainement l'empereur et vainement quatre Révolutions... — Ah ! il n'est pas besoin que le miracle soit en vrai !

Faites place. Voici le miracle ! Faites place... comme lorsque l'armée va passer...

Il y avait des rêves plus beaux et plus doux. Mais depuis le temps qu'on parle, puisqu'ils ne comprennent pas ! Les mots et les idées ne leur disent rien ; ils béent. Arrière ! Ils regardent, hébétés, le train qui vient sur eux. Place donc ! Voyez-vous pas qu'il va vous écraser !

Puisqu'il faut cet engrais, la peur, et qu'il faut faire des trous profonds comme des fosses, pour que tienne la racine et fleurisse la tige de la plus simple idée, bêchons le sol humain, sarclons, et élaguons ; la mort est de bon fumier qu'on étend sur les champs, pour que les jeunes sociétés poussent vertes et drues.

Des morts, du sang... C'est du sang que nous voulons.

On a tué tant et tant depuis Quatre-vingt-neuf !

Pas assez, pas assez ! Puisqu'il en est resté !

On a tué, on a proscrit, et tué encore. Quatre révolutions, et des guerres... Mais depuis...

Nous, nous n'avons rien vu ! Du sang, un peu de sang !

Ah ! surgis donc, vieille haine, chose du fond des âmes, bête vivante, fauve en cage au fond de nous veules et ternes, au fond de nous paisibles, soumis, et morfondus. Vieille haine ! surgis, rugis, qu'on tremble, qu'on saigne ! — mais que quelque chose de victorieux fume sur nous !

Il y a trop longtemps qu'on ne tue plus, aussi...

Qu'on parle de révolte, espoir, monde meilleur, et régimes politiques... autre chose de tout, — ah ! surtout de nous-mêmes...

Au temps où, de ses poings armés de pierres pointues, de ses griffes éclatées à même le rocher, l'homme cassait les crânes, fracassait les vertèbres pour sucer les moelles tièdes et se faire des parures, et courait par les bois en poussant de grands cris...

Qui parlait de révolte et de monde meilleur ?

Pleure au fond de ta fosse ! bête qui rugissais à l'air libre, pleure et geins ! Déchire-toi... Il faut bien que l'on griffe quelque chose !

L'air libre... Plus tard, peut-être un jour... on ne sait quand... Chimère de la mer libre après les glaces du pôle, qui réchauffe la fastidieuse route de froid et de nuit. — Plus tard, au bout de toutes les civilisations, — l'homme, comme l'enfant, rêve... — Plus tard, être sauvage !

Bête née dans sa cage, — et qui pourtant, se souvient.

Révolte ! Il ne se peut pas que tu sois morte !...

On ne s'est pas résigné. La douleur est trop forte. Prisonniers, parqués dans sa cellule chacun, — on ne peut pas se voir, s'appeler est défendu ! — mais tous, on s'entend bien.., autant de malheureux dans autant qu'il y a de cases, autant de têtes où luit la même vision libre ! Ils voient... — tenez : le soleil, je suis sûr : une vaste prairie verte, au mois de juin, où l'on se promène... — tous, identiquement, tous... — verte, ensoleillée.

Seul... que peux-tu faire — isolé, désolé...

Qui dit que je suis seul ! Je croyais... J'étais fou ! J'étais seul, oui, quand je parlais à des tas de gens, que je faisais des efforts, et que j'avais cette naïveté : faire comprendre !

Faire sortir de moi une vision, et, absurde, vouloir, sans qu'elle s'évanouisse, la faire entrer en d'autres ! Leur âme pleine débordait de leurs rêves à eux. Aveugle, qui ne voyais pas que leur rêve était le mien...

Je croyais être seul. A présent, loin de tous, seul réellement, je me sens million, je me sens tous. Je sens, je sais ! Je suis eux. Je suis tous. L'humanité est moi.

Non ! Il n'est pas besoin de convaincre les autres. Agir seulement. Ils comprendront.

L'acte... Il n'importe. La chose d'agir... Que l'on ose ! Voilà tout.

Echouer... Bah ! Toute chose qui s'est faite, fût-ce un crime, est bien hors du néant et n'y peut pas rentrer. En ondes incalculables ses résonnances, parties, s'étendent, se diffusent, s'immensifient...

Enfant, te rappelles-tu ? Si on avait osé ! Si un acte... Ah ! comme on se serait de suite précipité ! On ne voulait que croire, on ne voulait que suivre, dans un de ses enthousiasmes où l'âme va si vite, et devance tellement les corps époumonnés, qu'au dernier de tous il semble qu'il est le premier devant.

Murs nus, arides, de la prison... — immensité !

Nus comme la mer...

Ma pensée libre écrit sur vous à l'infini.

Libre ! — Rien. Pas un objet, pas une tache, le mur nu, mur sans objection... — Désert !

Enfin tu m'apparais, Révolte !

Oh ! tu parles si bas... Si bas qu'une plainte, même d'enfant, couvre ta voix.

Mais rien... Les gardiens dorment. La nuit est vide. Rien... Même le silence se tait...

Tu dis ? J'écoute. Il semble... J'ai entendu... Tu as dit... N'as-tu pas dit :

— C'est toi !

Moi ! Quel orgueil ! Bien-être qui me prend, et de la tête descend sur moi... m'enveloppe...

Comme il fait bon et chaud dans une certitude, — la certitude qu'on agira !

— N'hésite plus.
— Je n'hésiterai plus.
— Agis.
— Que ferai-je ?
— Tout ce que tu pourras.
— Que puis-je ?
— Tu le verras. Ton bras saura bien mesurer...
— Quand ?
— Tout de suite.
— Mais... prisonnier...
— Tout de suite...
— Ah ! que les murs de la prison s'ouvrent, et j'agirai !
— Non... On ne sait pas. Tu ne voudras plus. Il sera trop tard. Fais tout ce que tu pourras, tout de suite, sans compter.

Ta vie n'est rien. Toi ! — D'autres...

D'autres encore...

Et des milliers... millions. Tous ! Chacun ce qu'il peut.

Si tu peux frapper, frappe. La force est seule Dieu.

Si tu ne peux que parler, parle, pour que d'autres frappent. Tâche de convaincre. Et si tu peux, écris, n'importe où, ni comment. Frappe de toutes façons, par les mots, quels qu'ils soient, qu'ils entrent dans les têtes sortis de tes mâchoires, ou gravés de ton couteau sur des murs de prison, ou sur les arbres comme font les amoureux, ou mieux encore, les mots, les mots... à la volée ! par ces sillons que tracent les lignes dans un livre.

Qu'importe ! Flamme, fais ton devoir. Flambe, pétille, étincelle, tout ce que tu peux, consume et fume seulement, couve en dessous, ou même, si c'est mouillé, sèshe, réchauffe un peu... — C'est toujours un peu de chaleur qui a passé.

Et toi, les mains liées, tu peux crier peut-être. Tu ne peux pas frapper, eh bien ! crache au visage ! Crie ! Mais l'on te baillonne. Mords... Non, tu ne peux plus rien. Tu es au fond de ta prison... Nul cri ne s'entend, tu es à merci...

Eh bien ! « veux ! » Veux de toutes tes forces. Tu ne sais pas... Peut-être... Tu crois que cela ne s'entend pas, une volonté ardente...

Tu te trompes. Rien de ce qui sort du néant n'y rentre. Les astres savent-ils qu'ils nous éclairent ? Non. Toi, qui dans l'ombre veux et presses, pèses, entasses, contre la digue si forte qu'elle soit, de ces murs, toute ta volonté que tu crois impuissante...

Tu ne sais pas... Peut-être cela éclaire, bien loin !

Rayonne. Eclaire le monde du fond de ta prison. Ici, tête douloureuse, si longtemps contenue, tu es au large, tu te répands, t'épanouis...

A genoux ! Oui, le corps cède à la tête trop lourde. A deux ge-

noux, et à quatre pattes, sur les coudes. Et sur le ventre, tout de son long, affalé...

Oui, sur le sol, le corps, bête crevée, inutile...

Mais la tête libre, éclatant les parois du crâne, se dresse, monte, jusqu'aux murs qu'elle écarte, et au toit qu'elle emporte, et au ciel qu'elle soulève...

O visions qui planent sur le monde sombré!

Seul... Tout seul.

Pour accomplir ce devant quoi, depuis des siècles, des peuples hésitent? — Oui.

Mais que puis-je... — Oh! l'on peut tout de même beaucoup de mal.

Et si vous ne voulez pas que les joies se partagent, si le travail, le pain, la maison et la femme, toutes choses de vies, sont possédées par vous qui ne partagez pas... — moi aussi, je suis riche, combien riche! Mais je partage. — L'exemple! Regardez... Riche, je donne l'exemple. — A tous tout ce que j'ai, haine, douleur et rage... A tous! De gré ou de force, partagez avec moi.

Et moi aussi, je suis le maître : je fais le mal.

Science! tu ne donnes pas la lumière, mais la force.

Tu mets entre nos mains le glaive... On tremblera...

Par toi, un seul peut se faire entendre à des milliers : Une chose grosse comme le poing jette à bas des palais. La haine d'un pauvre diable terrifiera un peuple.

Seul... Un seul... Anonymes, comme jadis un de la foule, quand il y avait des révoltes, qui s'y ruait.

Anonyme, maintenant que la douleur s'isole, et que doit s'accomplir dans l'ombre et le silence, l'œuvre énorme d'un seul qu'on ne saura jamais.

A moi seul! Moi! — Si c'était Moi! — Ce sera Moi!

Révolte suprême! J'ai crevé tous les impossibles. Je peux, je veux... Détruire! Mais suffirai-je à tout ce qu'il y a à détruire!

Oui, à moi seul.

Oh! que de sang! Du sang... du sang. J'en aurai tout mon saoul. Et des cris de douleur! Des cris que j'entendrai, qui me feront du bien, en dedans! Il y en aura tant, il y en aura tant... que toutes les souffrances seront lavées à plein sang.

Fusils, sabres, canons, dynamite... Jouets d'enfants! J'ai mieux. Et quoi! Jamais tout cela ne suffirait. J'ai mieux. Je ferai ainsi qu'à des lapins, — là-bas, aux terres australes, où ils mangent toute l'herbe, et dévastent tout, comme les enragés ici, font du travail, — la chasse aux hommes, la chasse à ce fléau : les hommes, — armé de rage, de peste, de fièvre, de choléra...

Oh! les visions qui planent sur le monde sombré...

Des spectres! Au galop! Au galop! Par charretées...

Des tombereaux de cadavres qui s'écroulent. A l'égout!

Pas le temps d'enterrer. A l'égout! A l'égout.

Vous allez voir comme il y aura du travail! Plus de concurrence! Le monde vide! Assez pour tous!

A l'égout, exploiteur, bourgeois, goujat, patron, Monsieur le contre-maître, et vous, beaux militaires! Oh! les beaux galons d'or que vous avez... A l'égout. Aux latrines, les hautes couches de Dame Société!

Bleuis, noircis, verdis, les uns en habit de fête, les autres dans leur suaire, godiches, dans leur chemise, ou graves dans leur frac, ou raides, dans leur cercueil, les os perçant la peau et les bubons aux lèvres, les uns morts subitement, dans la rue, tombés là, d'autres au lit, pelotant leurs femmes, ou dormant, celui-ci en cage, derrière les grilles de sa caisse, ceux-là en bloc, au théâtre, dans la salle effondrée, tandis que les acteurs, tout d'un coup devant une flamme plus vive que la rampe, au spectacle sinistre, étonnés, assistaient...

O pot-au-feu géant du ventre de la mort, soupe de sang et de flamme, soupe bonne pour calmer les grand'faims des colères, qui nourrira de bonne vengeance chaude et fumante... Déjà, à la sentir, cela fait clapper la langue, tandis qu'à petits bouillons, patiente, elle mijote, dans la cervelle exaspérée des malheureux...

Chante, chante... Ça fume bon. Le couvercle se lève... Non... pas encore... Ça chante... Des mots seulement... chansons! Mais cela va bouillir.

Ah! dans quelles halles grandioses, par une nuit louche et morne, les maraîchers sinistres, pour composer le goût d'une pitance si vaste, d'une pitance à gaver la rage de tout un siècle, déballeraient ces légumes non pas nourris des excréments de la ville, mais poussés en pleine viande humaine, multicolores, au potager de la misère et de la faim...

Fards merveilleux des florescences jamais vues... Fin de siècle en fleurs, bouquets, fusées, éblouissement! — Gales tendres, tendres, et rose-bleues, plus frêles que lilas de mai, plus juteuses que poire mûre, chancres aux cramoisis plus crus et plus saignants que l'anthurium, cette langue! — arc-en-ciel, feu humide des plaies décomposées... — tumeurs, ventres et crânes, bedonnement de la chair, majesté de sénateurs, parasite des viscères, qui y siège, y fait sa loi, ronge, se gonfle... tentacules ramifiées, pieuvre des dermes malades, armée soudaine, organisée, et qui draine tout le sang d'un corps... Printemps subit surgi dessus la peau d'un peuple... Pourriture!

Vite, plus vite! Que de fleurs! Jonchez la route... Elle passe. Elle, la Mort, la bonne Mort qui soulage.

Vite, plus vite. Comme elle court! Torrent de vie qui coule, pourriture si alerte à muer les charognes en bêtes d'or, qu'entre le cadavre qui croule, et, gerbe de fleurs et d'êtres qui en jaillit : la vie, — pas même un seul instant la mort ne s'est posée!

Générateurs de générandeurs!

Fervents avides rués à la grande Révolte!

A l'œuvre! Accomplissez, vous, ce qu'un homme n'a pas pu...

A l'œuvre! Rendez le vieux monde aux végétations. Faites sortir de ses entrailles la houille qui sommeille, rendez la vie aux cadavres de ses forêts... et recouvrez de choses qui vivent sans souffrir, la face ridée, humide de larmes de ce monde, forêts mouvantes, molles, bariolées, et suintant le pus entre des lèvres pâles... Car donc enfin, croûtant la face du monde d'une horreur que des yeux ne savent pas encore, elle te sort par la face, ton âme, ô Société!

Terre de haine! on va donc être les plus forts!
Oui, la Sociale, Révolte, la dernière, la Grande!
Oh! celle-là, on aura de si belles armées...
Celle-là, on tuera tellement, ce sera si beau...
Qu'il n'y aura rien, plus rien, même des yeux pour pleurer...
Rien. Gloire des gloires, personne même pour la chanter!

Or la bataille est proche. Les belles armées s'alignent. Comme elles sont droites! On ne dirait pas que c'est vivant... — Déjà?

Si! elles vivent! Terribles, l'une sur l'autre elles avancent...

Oh! une seule gamelle un peu intelligente... Gamelle, obus, on ne sait quoi... Il suffirait...

Là-bas, les filles. Ce sont les filles de la Revanche. Car on emploie maintenant les femmes aux armées. Elles allaient aux chenils traire les chiennes enragées, emplissaient les obus d'un lait républicain... Et maintenant des krupps d'envergure plus féroce crachent une mort plus dense, qui féconde d'autres morts.

En ligne, les belles armées! Belles lignes... comme de l'écriture, à lignes serrées, des lignes écrites avec de la vie, sur la plaine...

Quelle éponge vient de passer, qui efface tout!

En ordre! Ralliez les hommes. Il n'est plus temps. En ordre... Pour le combat! Lâches, qui fuyez... En ordre! Par colonne! En avant...

Qu'attendez-vous? Le chef? — Il n'y a plus de chef.

Eh bien! qu'un autre le remplace... — Il n'y a plus d'autres.

N'importe qui! qu'un soldat commande! — Un soldat... Où?

Belles armées! Armées de la meilleure Revanche... Elles ont compris, avant que le commandement s'achève... elles ont compris que l'ennemi était en elles!

En avant sur elles-mêmes, les armées enragées.

Rage, rage, folie, elles se mordent, mêlent leur bave. L'ennemi, où? L'ennemi moi-même. A mort, à mort! Oh! que la Mort...

— Oui... Elle vient.

Frénétiques, tous s'agitent dans l'écume et dans le sang...

Mais à la mort, nuit où toute flamme, mer où tout fleuve... — va toute rage.

Et elles se sont couchées en long, les belles armées, tout de leur long. Loin de la bataille, loin de l'ennemi, loin du foyer, sans gloire, elles vont dormir leur long sommeil pourri, tout de leur long, les belles armées anéanties.

Ressuscite, maintenant, peste au regard d'opale, toi qui verdis les faces comme l'eau trouble l'absinthe, et toi, vérole noire, qui marchant dans les rues, précédée de drapeaux sombres, pavoises les maisons d'un quatorze juillet qui rappelle un affranchissement plus définitif, et toi, le dernier-né, prompt et sûr choléra, toi qui prends les humains où ils ont le cœur, — au ventre.

Venez! car c'est assez qu'un homme l'ait voulu pour que l'humanité qui se torture elle-même, et peine à faire l'enfer où elle trouverait le ciel, sache en voyant le mal que le bien est possible, et trop lente à se tuer de misère et de haine, coure aux revanches, aux héroïsmes, en se tenant le ventre, et d'une seule fois, purgée enfin, gloire et ordure! — fasse ses entrailles, son sang, son âme! et vide sa haine.

Car tu te reposeras, travail féroce des hommes; soif des richesses, tu ne boiras pas tout. Le néant n'est pas un pauvre qui laisse prendre sa part.

Si trop puissante, la destruction ne laisse rien, si des derniers croulements de ces humanités-ci, aucune autre, jamais, ne doit se relever... Dernier hoquet de la société râlante, — joie à l'entendre! et à périr une triste vie devant le ciel inerte, sûr d'être le dernier, qu'après soi tout ne soit rien!

A moins que des boules d'or du ciel ou à la place d'un Dieu faisant le bien partout, errent des mondes où sans doute on souffre comme ici, ne tombe quelque germe nouveau qui recommence tout, et refasse des hommes... — D'autres?

Patience! les murs de la prison vont s'ouvrir.

Tu te sacrifieras, Messie, ô pauvre diable. Pour les hommes, que tu aimais tant, — la Société, comme tu disais! — la Société...

Tu te sacrifieras. Mais pour son bien, non pas!

Rage! Pensées de vaincu et orgueil de vaincu.

Mais ils m'ont rendu tel. — Oui, vaincu, tu l'es bien.

Tu ne peux rien, tu ne peux rien.

Au fond de la prison... — Oui, mais elle va s'ouvrir...

Tu ne peux rien, tu ne peux rien...

Quand même, jamais! — D'ailleurs rêver ainsi fatigue. Tu es las, tu vas dormir. Mal! Mais quand même...

Dors. Cela manque d'un sein de femme que l'on aime...

Mais tout de même...

Quand on n'a pas pu faire tout le bien qu'on voulait..,

Quand tout le mal qu'on n'a pas pu faire, on l'a rêvé...

Oh ! n'importe quoi. La terre nue... Où ça, — c'est même meilleur ; — un grabat de prison...

On dort. On dort.

Et en dormant on s'imagine des bonheurs ! On a conscience qu'on dort, car on ne dort pas très bien. Sommeil autour duquel il se passe des choses... Sommeil anxieux qui doit se réveiller de très bonne heure... Dormir !

Bah ! c'est si bon, si nécessaire, il faut tellement... Il faut, ne fût-ce que pour souffrir mieux demain matin, — il faut !

Puis, quoi ? On ne croit plus à une foule de choses. Les révoltes sont passées ; on ne les a pas vengées. Tout dort. Chut ! Ecoutez... — C'est le pas du gardien. La ronde de nuit... Le gardien s'assure que tout dort.

Quand tout, autour de lui, ici, complote sa mort...

Sommeil d'un peuple... Hélas ! On lui prit tant de sang ! Laissez-le reposer, qu'il s'en refasse un peu, avant de lui demander ne fût-ce que ça d'effort !

Il dort, exténué. On est tranquille : il dort...

Oh ! non ! tout ne dort pas ! Cela semble. Ce n'est pas... Ou ce sommeil est troublé d'étranges cauchemars... De visions qui parlent tout haut quelquefois... Qui parlent, qui crient, et qui se lèvent la nuit, dit-on, et qui font peur, et qui font terriblement peur...

Sommeil mauvais d'après la mauvaise journée.

Non, non ! Il ne faut pas... Réveille-toi. Debout ! Allons, de gré ou de force, réveille-toi. Debout !

Oh !... Quelles pensées hideuses... Je ne sais où je suis. Est-ce que je rêvais ! Sans doute, c'est la prison, auberge habituelle de ces songes détestables, qui m'a fait voir, m'a fait penser...

Ou bien, c'est eux... — eux qui pour se promener prennent les terres qu'on cultive, qui pour se faire beaux prennent sur le lit des petits enfants les couvertures, qui prennent les femmes aussi, et prennent même le travail, la peine, oui... même la peine !

La lutte, quoi ! Ils sont les vainqueurs. C'est leur droit !

Vainqueurs. Pourquoi ! Il n'y avait pas à lutter. Il y avait assez sans rien se disputer... Vainqueurs, couverts de gloire ! Est-ce bien de la gloire ! — Mais non, ce n'est que de la haine. C'est toute notre haine !

Vainqueurs, non pas ! tant qu'il y aura des vaincus !

O vous tous qui tenez le loup par les oreilles, tenez bon ! — Dans vos mains, le vaincu, le captif, garde encore la victoire, et vous n'y toucherez pas !

O tête cariée, chicot qui rages et ne peux mordre, chose vaine, fardeau douloureux des épaules, puits de souffrance, intarissable, intarissable... Ah ! t'arracher, te trancher, quelque justice, quelque échafaud — t'ôter de moi !...

Peut-être, oui ! Mais il faut mériter pour cela.

Mériter, oui. Le devoir. Ecoute. Dans le silence... Dans le silence de la prison — et de toi-même, — au fond de ton cachot, au fond de ta conscience...

— Agir !... Oui, toi ! Toi seul. Agir. Agir !

— Quoi donc !

— Tout ce que tu peux.

— A moi tout seul !

— A toi tout seul. Tout ce que tu peux.

Patience ! les murs de la prison vont s'ouvrir.

III

Libre? Au travail.

Besoin de rien? — Non, repassez? — Oh! pas pour le moment?...

Cherche de l'ouvrage !

Galonné de prison, que n'as-tu rengagé ! Dans le civil, toi, de l'ouvrage?

Non, il ne cherche pas. Il en a, de l'ouvrage.

Il a la joie, d'abord, et s'y livre tout entier. Joie de réveil, ayant dormi, ne sait combien de temps, — ayant dormi un atroce sommeil de cauchemar..

Mais il se retrouve; et le matin clair fait la vue nette, les idées arrêtées, les résolutions prises.

Et avec joie, avec la joie même de tous, il s'abandonne au flot de la foule qui le mène, flux et reflux des plages dorées du capital, un de ces animaux coutumiers de l'étrange vie, libérés, eux aussi, mais seulement pour une heure : le manger ou le dormir.

Et lui va être de nouveau un de ceux-là qui acceptent la misère qui crée le travail, le travail qui crée à son tour la misère, être le bon cheval attelé il ne sait à quoi, qui mange, dort, et tire... obéit, — s'abandonne.

Changé? Non. Rien ne change. Le soir tombera ce soir comme il faisait avant, et la ville souffre et rit comme lorsqu'il l'a laissée.

La maison sombre aux hauts murs jaunes troués de noir, elle est là. Triste, sale. Il en retrouve la puanteur. A distance, le malheur même sentait bon. Mais il est revenu. D'ailleurs, c'est comme avant. On tousse, là-haut, on se cogne, en bas! La mansarde... tout au faîte, c'est là. Rien de changé...

Est-ce que le petit Jacques ne l'attend pas aussi, riant, guettant les poches : Petit père! Rapportes-tu quelque chose?

Non. Les mains vides... Il rentre, l'âme seule bourrée de plus de haine... Le petit Jacques l'attend peut-être... Pas ici. Ni là-haut dans la mansarde... Plus bas, plus bas, sous terre... — Petit père, dis! tu viendras?

— Je viendrai... oui. Tout à l'heure... Dors. Je vais venir...

Elle, — Georgette — l'attend. L'aurait-elle deviné? La lucarne... On dirait qu'elle s'ouvre... Les vitres remuent...

Non. Ce n'est rien. Le soleil! — le soleil qui se joue.

Elle est là, cependant. Elle ne se doute pas...

Un rayon de soleil éclaire la maison...

Longs mois d'attente, tassés comme une tumeur qui gonfle, — le mal, le mal qui tend la peau, tire le sang... — des mois, des mois d'attente qui veulent s'épancher... — Un rayon de soleil crève le mal à point.

Elle — là! — derrière la vitre où se joue le soleil...

Ah! tout ce temps, comment a-t-elle vécu! Comment? — Pas de nouvelles... C'était à croire qu'on oubliait...

La ville, ce n'est pas une prison où l'être, bien clos, enferme amours, tendresses et vice, crime, rêve, et tout! — tout, hermétiquement, pour que rien ne s'en aille... Les autres se chargent de le nourrir... — oui, d'autres... la société, — pour conserver intacte, à l'abri de tout souci, même de la faim, cette âme mauvaise! — Mais la ville, la ville touffue, fébrile, où l'âme s'éparpille...

Georgette... Georgette...

Un rayon de soleil éclaire la maison...

Dans un rayon de soleil jadis, elle, — Georgette — toute gaie, toute de soleil, — soleil âme et cheveux, — elle était venue à lui...

Le déjeuner fumait entre les deux assiettes, et son rire entre ses lèvres, vers ses cheveux, fumait d'or...

Un jour il l'emmena vers les champs et les bois.

Il l'attendit. Elle vint. Il l'attendit, extasié, sans faire un pas, n'osant pas, ou craignant peut-être qu'un mouvement de lui fasse aller le temps plus vite...

Elle vint, elle vint, toute de soleil, et lente, si lente, que cela dura, ce bonheur-là, on ne sait pas... — si lente, le plus lentement possible, elle vint vers lui, — toute soleil, sur la terre, ainsi que dans du ciel, si bien que l'on ne voyait pas qu'elle avançait...

Elle vint. Il l'eut.

Voici la maison. Je viens à toi... Flamme! flamme de tes yeux!

chauffe, réchauffe-moi ! D'un hiver rigoureux, — murs nus de la prison — après des mois, des mois, mon cœur s'échappe... Viens!

Le soleil... sur la maison... — Oh ! du feuillage de tes cheveux enveloppe mon corps! Comme un oiseau dans la verdure j'enfouis ma tête... en tes cheveux! Et dans tes yeux, ton âme, — mon âme, — je l'enfouis.

Tu venais vers moi, lente, le plus lentement possible...

Vite, le plus vite possible, je vais, je cours à toi.

Je cours... Ah! ralentis... On est très lent, si c'est vers le bonheur qu'on va. — Comme on se hâte, lorsque vers des larmes on va...

Vite, vite, vers ceux qui ne seront plus là...

Il entre... — Le soleil éclaire la maison.

Il entre. Que veut-il? On ne le connaît plus.

Exprès peut-être? On ne veut pas le reconnaître.

— Mais je suis... C'est moi qui... — Possible! Est-ce qu'on sait!

La cour, voyez! entrez! C'est bien là? Vous êtes sûr? Vous vous reconnaissez...

Nous... Non! On ne sait pas. Il y a si longtemps! Est-ce qu'on sait même l'adresse et le nom de tous les gens... — cité! auberge de misère; il en passe, il en passe... — de tous les gens qui vinrent souffrir un instant là!

Pourtant c'est bien ici. Qu'est-ce donc qui a changé?

Rien! Mais rien... Ecoutez. On crie, on se cogne, en bas. Ce sont d'autres ivrognes. On chante, au-dessus. Ce sont d'autres esprits heureux. Là-haut, on tousse... Mais c'est une autre poitrinaire. Ça ne peut pas toujours être la même qui se meurt...

Et lui, — l'amant de la belle blonde, — qu'on disait...

Ils s'adorent toujours. Seulement c'est un autre.

Bien.

Libre! plus libre encore qu'il ne l'avait pensé.

Toute chaîne morale rompue. Toute! — Libre, vraiment libre. Rien à lui, même sa femme. Libre, effroyablement.

La Liberté! Cela danse d'abord dans la tête. Etrange... — Réveil subit après un cauchemar. Ivresse louche. Eblouissement d'en dedans qui erre par les ténèbres, Lumière fiévreuse, qui blesse vos yeux lâches, bêtes de nuit!

Que manque-t-il donc au ciel, — si grand, si nu, si vide! — Que manque-t-il donc au ciel, pauvre oiseau! — Des grillages?

Les grillages rassurants, aimants, — qui tenaient chaud...

Partie! Aux joies de ce monde la belle s'en est allée.

Elle n'a pas attendu qu'une société meilleure, rêve de plaisir durable, facile et abondant, comble toutes les famines par des satiétés...

Les phalènes, la nuit, vers les clartés des lampes, éblouis, laissent traîner leur lourd vol enfantin. Pourtant les étoiles brillent — pas si fort, pas si gros! — les étoiles là-haut! — y aller, y aller! — Les phalènes ont des ailes, ils pourraient essayer.

Les femmes ont des yeux qui semblent bien un rêve. Mais non. Un rêve... — c'est qu'il s'y mire d'autres yeux. Toi, quand tes bras se tendent, c'est parfois vers la nuit. Elles, il faut que ce soit vers quelqu'un, quelqu'un d'ami. La nuit, dehors, c'est froid! les étoiles, c'est très loin. La lampe est douce, il fait meilleur, il fait plus clair. Et pas toute seule surtout... Il faut bien quelqu'un, là. Quelqu'un d'ami... Même qu'on aimerait moins que toi. Mais quelqu'un... quand ce ne serait que pour songer à toi.

Puis, il faut rire. On croit que leurs lèvres s'ouvrent, toujours rien que pour des baisers, rien que pour moi. Non. Quelquefois, oui... on est gentille, on aime bien. Mais d'ordinaire, elles s'ouvrent, c'est pour rire simplement.

Et pour manger aussi... Oh! oui... de bonnes choses...

Et ces seins qui s'avancent, et ce corps qui se penche... Pour des caresses, non pas... Pour la danse, la danse...

Partie, aux joies de ce monde la belle s'en est allée.

O Messie, Rédempteur des hommes, pauvre diable! Tu as cherché une foi pour agir... La voici.

Ecoute... Dans le fond de toi-même, dans ton âme, ta conscience,— bien plus! dans ton corps même, du bulbe des cheveux qui se dressent aux doigts de pied qui se crispent — sens, regarde, écoute, admire... Sens-tu bien comme cela fait... la foi, la Foi sincère, réelle, celle qui va agir, tout de suite... — celle qui agit.

Sens-tu comme l'être se tord,— les mains s'agitent, saisissent... on ne sait quoi! mais les deux bras veulent étreindre... Et puis le cerveau fou, et qui veut s'envoler, tire, tire tout le corps, veut l'emporter... l'entraîne.

Alors — il semble qu'on était mille — on n'est plus qu'un. Les pensées, les déchets, bribes d'idées... toutes ces hésitations s'émiettent, fondent, foncent, sont rien. L'être entier, âme et corps, converge... On croit. On va.

Crever de faim devant des mangeailles entassées, grelotter de froid la nuit à la porte des palais, débattre son corps fébrile entre des murs de prison, chiner à la besogne fastidieuse de la vie, gémir dans la défaite sûre et irrévocable des idées ou patries pour la gloire desquels on serait mort joyeux, — bien plus ! devant des gens qui ne veulent pas comprendre, échec atroce de la pensée et de l'orgueil, crier, tâcher, vouloir de toutes ses forces, sous le flot des railleries, faire émerger un peu de sa conviction, à soi, de ce dont on est sûr, qui serait le bonheur de tous! — ah! même des enfants qu'on aime... les entendre, sans une croûte de pain chez soi, dire : J'ai faim ! — et

lentement, dépérissant, les voir, les voir... — Ah! tout ça, des souffrances dont on ne meurt pas, soi! Tout ça, c'est des souffrances qu'un cœur d'homme supporte, et porte sans plier — et sans se révolter.

Mais deux lèvres qu'on voudrait embrasser, — ne pas pouvoir...

Non, ça, il n'est de bonté, il n'est de dieu, de bête, qui y tienne! Des lèvres, que l'on croyait à soi... Lèvres de la femme aimée... Lèvres, lèvres — et sur ces lèvres, la souillure d'autres lèvres...

Depuis combien de temps, pourtant, réfléchis-tu?

Agir... agir... Ah! oui. La misère, le travail, monde mauvais à détruire, monde meilleur à atteindre... Même dans la prison, tu disais : Je vais agir. Que les murs s'ouvrent, de la prison! Ils s'ouvrent! Tu cours à elle. — Qui?... La Révolte? — Non. La femme!

Mais maintenant...

Tu n'as pas dit une seule fois : Je vais agir. Non. Tu ne sais même pas où tu vas. — Mais tu vas. Toi... — Non, pas toi... Un autre qui est entré en toi, un autre décidé, et calme, et sûr de lui...

Un autre, qui se promène tranquillement dans la rue...

Et tu te demandes : où va cet autre? Où vais-je?

Ici. Toi et lui ensemble, vous arrêtez.

Ici, devant cette boutique, où se vendent des choses à tuer. Jadis on ramassait des cailloux, simplement. Au lieu que maintenant...

C'est beau, une belle lame bien tranchante qui brille.

— Combien, monsieur?

L'argent gagné dans la prison. Gagné en travaillant et en songeant à elle...

Georgette. chérie... douce, très enfant. Qu'elle était belle! Des cheveux fous... de la fumée de soleil! Comme tu l'aimais...

Comme tu l'aimes maintenant que tu es sûr, bien sûr...

Et tu serres le couteau dans ta main ferme et calme, et tu le serres contre ton cœur et tu l'y presses, — amant qui tient enfin, après des mois de prières, un mot de l'adorée qui lui dit : Viens! Je t'aime. Viens demain... — Oh! de même que ces mots lui rentrent dans la tête, il voudrait que la lettre qui les lui dit lui rentre dans le corps!

Non! Tu ne souffrais pas vraiment comme tu souffres. La Société, la vaste, hideuse Société, ça ne vous fait pas le mal que fait une petite main de femme, presque de petite fille... Non! La faim, le froid, l'oppression, l'injustice, ça ne fait pas des colères comme celle que vous fait... un peu de peau de femme qu'on vous prive de caresser.

Puis toutes ces idées, rêves... révolution... Ça ne se venge jamais bien. Tandis qu'ici, on sait. On souffre. Mais... un peu de sang! et l'on ne souffrira plus.

Songe aux autres pourtant.

Une fille qui a faim et qui, songeant peut-être encore à toi, vend

ses baisers... une fille qui, suivant sa pauvre âme de fille, — se résigne... — Ah! les autres, toute l'humanité qui souffre aussi, qui a faim, vend sa chair, son travail, aux désirs qu'elle déteste, toute l'humanité qui se vend sans révolte — est autrement coupable... Songes-y bien.

Mais la douleur de tous n'a pas suffi, la tienne, même la tienne, ce n'était pas assez pour que tu agisses... Il a fallu le vil orgueil, la chose du mâle... Pour agir, il faut bien que ce soit quelque chose d'ignoble. Ça ne pouvait être beau, si cela sortait du rêve.

A présent, sacrifié, songe aux autres. A ceux qui n'ont ni toit, ni pain, ni rien, ni femme. Venge donc un peu des autres en te vengeant! — Après toi. Venge-toi d'abord! — Mais après...

Ne sacrifie pas ta vie à ta seule vengeance... Toi qui cours vers le meurtre quand on prend ton amour, et qui réfléchissais quand on prenait ton pain... Toi, libre! répands sur nous un peu d'affranchissement... — Un peu de sang... les premières gouttes de l'orage.

Maintenant, va! Tu sais où elle demeure, n'est-ce pas? Ce n'est pas long de retrouver quelqu'un que l'on veut tuer... Quand on veut bien. Ah! si l'on voulait une fois bien... Ce ne serait pas long de trouver un monde meilleur...

Utopies! Non, non! vous ne serez pas vaines. Un peu de sang, c'est déjà un peu de réalité. Et l'on saura à voir une trace rougie, et l'on saura, à la fumée de ma souffrance, qu'ici brûla et s'est éteint un malheureux...

C'est là. Elle, ici... Mais... elle est heureuse, alors! Riche, on dirait... Presque. Maison de bonne apparence...

Tu vas pouvoir...

— Oui, oui...

— Toutes tes précautions...

— Qui veut bien, n'oublie rien...

— Es-tu sûr...

— Oui, sûr. La tête n'est plus un poids lourd sur le corps. Elle s'élance au contraire, le corps retient son vol. Enthousiasme, rage, folie de crime, — qu'importe! C'est la fièvre des batailles, la foi des religions, l'extase divine, l'absorption de l'être — on croit, on veut...

Et l'on agit. — Action lâche... — Bah! l'on agit...

Et l'on va vers le crime tête haute et croyant, plein de ferveur, ainsi que l'on va au martyre...

... Tu saigneras, douce chair tendre ensoleillée.

Entre! Ne fais pas de bruit : elle pourrait s'éveiller.

Elle a beaucoup souffert, t'ayant beaucoup pleuré. Une souffrance de plus... Non. Qu'elle meure. Il suffit.

Sur la pointe des pieds... Chut! chut... Entre sans bruit...

C'est elle... Là... Dans l'ombre... — Mais elle dort! — C'est elle! Cache la lueur de la bougie avec ta main.

Ne la réveille pas... elle dort si heureusement!

Pauvre, respecte un peu le bonheur — le sommeil.

Regarde-la un instant... Mais ne la réveille pas...

Elle... Georgette... Qu'elle est belle!

Oh! embrasse-la une fois encore... Baise ces douces lèvres. Caresse-toi la joue de ces cheveux d'or fou...

Mais ne la réveille pas. Si tu la réveillais ce serait vainement. Cache la lumière. Eblouissant le bleu de ses yeux, nul rayon n'en viendrait à son pauvre cerveau qui ne peut pas comprendre.

Georgette... Chut! Elle dort.

Te rappelles-tu, amant? Regarde! — Ces frisettes dorées, et ces lèvres, ces bonnes grosses lèvres de bébé, ces yeux qui se sont clos sans savoir que c'était pour bien plus d'une nuit, son bras demi-nu par-dessus sa tête, comme un enfant, et ces joues jeunes, joufflues comme des joues de petit ange, — mais ces mains, pas si blanches, jadis! et ce fichu, cette dentelle, et ce petit peu de rouge, tout cela que tu ne lui donnais pas, dans la misère, oh! belle! — tout ça qui la refait de nouveau si jeune, de nouveau si belle!

Te rappelles-tu, petit père? Il avait ces belles joues, lui, — lui, il les avait. La misère que tu lui fis les eut tôt amaigries. Il avait ce beau geste de bras blanc par-dessus sa tête. Le geste de sa maman, le même, tout enfant. Les bras sont retombés tout le long de son corps; ils auraient tenu trop de place dans le petit cercueil. Rappelle-toi... Ecoute. — Le silence aussi parle des ressemblances... tu vas entendre... Oh! si ces lèvres s'ouvraient! Lèvres rouges... — Jadis, petites lèvres pâles, qui t'appelaient : j'ai faim, j'ai froid... — Rappelle, rappelle-toi!... Il était sorti d'elle.

Penche-toi sur la jeune et belle et pauvre femme, penche-toi comme sur un pauvre petit enfant qu'elle est, embrasse... Dernier baiser... Où le poseras-tu? Ni au front ni aux lèvres. Car là et là il y eut d'autres baisers dessus! — A combien, à combien les dignes baisers du front! A combien, à combien les chauds baisers des lèvres?

Pouah! A d'autres! A d'autres! C'était à eux, ce mien corps-là! Eh! bien! c'était peut-être là un morceau de bourgeois! Oui, tes restes, qu'ils se payaient, et à grand prix. Et toi, tu venais souiller, violer, frapper leur femme, tu venais manger leur chair, forniquer à leur table.

O peau fine, parfums de la chair, nacre des dents, ô fruit juteux des lèvres, alcool puissant des yeux, pressions suaves, cambrures, alanguissements du corps, et comme le pétillement blanc du vin doré, mousse fine du linge... — à eux! A toi, aussi!

Part à deux. Tiens! prends de l'or, sur la table laissé. Prends donc! Mais tu es riche. Fruit mûr très peu mordu. Tu t'es sorti de misère, tu as conquis ta place, ta part de bourgeoisie. Tu vas vivre. Buvons à ton avènement à l'honneur d'être un homme.

Boire! Boire assez pour noyer toute la rage qui vous étouffe! La noyer de vengeance... boire à grandes lampées!

Non. Il n'accepte pas la richesse telle quelle. Pas plus que la pauvreté. On a de l'honneur. Pauvre, l'on vole; et riche, on donne.

Ainsi avant d'ouvrir les mains on les tient hautes, pour montrer qu'elles sont pleines. Et lui devant cette richesse vivante qu'il adore, avant de la tuer, avide, il s'en remplit les yeux.

Chérie! Chérie! La peau un peu lasse de baisers, n'est-ce pas? Il y avait encore un vague hoquet d'amour, dans le râle très doux qui berçait ton sommeil, le copieux sommeil d'après le bon éreintement.

Tiède encore, chaleur des dernières caresses, elle dormait, la chère et pure prostituée. Mais l'oxygène, sifflant entre la lèvre et les dents, venait fraîchir en douce brise la fièvre des nuits chaudes, gouttelait une rosée d'aube sur la tension des nerfs, pour la refaire dispose à de nouveaux baisers, à de plus tuantes orgies.

Toute chérie! J'avais fait un fils dans ta chair, et je t'aime, toute belle, toute chérie!

Tu dors... Tu ne sais pas! — Tu ne dormirais pas...

... Si tu savais que je t'aime tant, chérie! chérie!

Et maintenant élève ton bras où la lame brille...

Une dernière fois regarde-la sourire...

... Elle, en dormant, calme, comme une enfant, — heureuse...

Et toi, aussi, République, tu dors tranquille! On te laisse dormir. Tu es belle, souriante. Et facile! Beaucoup ont eu de tes baisers. Dors! Dors! Les affamés te regardent dormir.

Quand l'heure sera venue, sois sûre qu'on te réveillera. Horrible réveil! Puisses-tu d'un pied si agile et si sûr, faire le saut du sommeil à la mort qui t'attend, que tu ne voies pas le gouffre de sang qui les sépare.

C'est ton amant, ton premier amant... — c'est le Pauvre! Il t'attend. Celui qui te fit femme, et que tu as trahi. Repens-toi, tu t'étais pour toujours donnée à lui, sous les plus augustes serments. Prostituée, tu l'as lâchement abandonné. Tu as été aux riches, tu t'es vendue pour de l'or. Lui t'aimait. Tu as sali ses rêves. Lui t'aimait. Tu as empoisonné sa vie. Tu as cru que jamais il n'oserait se venger, que d'un baiser et de quelque monnaie satisfait, il accepterait un rôle infâme, et que la honte, la faim et son amour pour toi... auraient raison de lui.

Il est venu. Il vient réclamer tous ses droits.

Comment! Il savait donc...

Qui donc l'a averti?

Ce n'est pas un prêtre. Il ne les écoute plus. Ce ne peut pas être un prêtre. Est-ce que ce serait un Dieu?

La Bonne Parole s'est répandue sur la terre...

A nous, apôtres, messies, venez à la Bonne Parole. Il faut qu'on sache. Il y a du nouveau sur la terre. Il y a du nouveau qui est venu du ciel.

Il est dit qu'on peut être heureux, ici, tout de suite...

Machine stupide ruée vers quelles catastrophes! qui donc, t'avertissant par un signal subit, tel qu'un train sur ses rails au signal du danger, fera rebrousser chemin aux activités des hommes, et renversant toutes les vapeurs de leurs âmes, les lancera vers de plus propices avenirs!

O antique bonhomme, roué, courbé, battu, chair à corvées, chair à canon, chair à plaisirs, Bonhomme faiseur de richesse, écoute...

La Bonne Nouvelle s'est répandue sur la terre...

Il est dit qu'on peut être heureux ici, tout de suite...

Il y a assez pour tous! Crève le monde! Que le fer qui tranche dise où est le mal. Nous saurons, nous verrons, nous allons voir : la vie humaine — heureuse! — est une chose possible.

Esclave et serf, qui lentement et durement, jusqu'à la liberté t'es hissé par les siècles... — ô Massacreur de nobles, de prêtres et de rois, bonhomme qui t'affranchis, chose humaine, bête infime, nain rabougri! — lève ton cul de terre et tes genoux aussi; achève, dresse ta taille, lève la tête, ô géant! Debout! Conquiers, jouis, aime, prends toute ta part de bonheur et de vie.

Et s'il faut un tonnerre pour réveiller tes pauvres membres engourdis, si ma voix est trop faible pour tes oreilles dures, à mon aide! puissance aveugle et formidable, toi dont la voix s'entend même des riches, — Dynamite, parle donc, prêche le droit des hommes... Crie de toutes tes forces... Répands sur toute la terre...

... — Il est dit qu'on peut être heureux, ici, tout de suite...

Répands la bonne Nouvelle d'un geste de murailles!

Georgette ne put savoir, ne put jamais savoir...

Elle vit son amant et lui tendit les bras.

Purifiée, dans ses bras, doucement, elle mourut.

Agile, rouge et chaud le sang court dans la chambre. Jean devient fou à boire à la source vermeille.

Une action. Il a donc fait une action!

Si peu de chose! Un coup un peu fort, le sang coule. Et c'est tout. Quoi! la vie, cela tenait si peu! Car on l'enlève, du bout des doigts, ainsi qu'un premier cheveu blanc.

Et l'on se redresse, fier.

Son œuvre! Le cadavre, par terre. Tout à l'heure, ça vivait. Qu'il a fallu peu de chose pour en faire une chose... — Injustice, que faut-il donc pour t'abattre?

Peut-être... un coup qui ose! Et tu ne vivrais plus!

Au levain du sang monte, pétrie, la rage. Ivre, le meurtrier râle, ivre de joie, et s'exalte. A nu, ce corps que nu il possédait. Comme

ses lèvres jadis il y replonge le couteau. Ce ventre qu'il ne peut plus féconder, il le crève. Où ça, l'âme? Aux entrailles, d'où les excréments sortent? A mort! A mort! On ne peut donc tuer qu'une fois! A coups de pieds! Tiens! Encore! Ma femme, ma femme à moi! Et aux autres... C'est-il comme ça qu'ils t'embrassaient? Que de sang! Liberté! Orgueil! Puissance! Joie! Je suis roi, je m'affirme! J'existe au-dessus des autres. Rouge, rouge! Triomphe rouge! Et moi aussi, j'ai eu ma portion de victoire!

Et moi aussi, couvert de ma bave et de son sang... moi assassin, — ... la gloire! la gloire!

Tel au champ de bataille où la neige et la mort étendent la misère de la plus grande des gloires, un homme au-dessus des hommes apeurés se dressait, un homme qui regardait fuir du malheureux ennemi, traqué et réfugié sur la glace des lacs.

Il se dressait et ricanait, couvert de gloire. Et il pensait aussi : ne peut-on vaincre qu'une seule fois?

Il la fit canonner, cette glace frêle qui portait des humains. Des mille hommes s'écroulèrent dans la mort, des mille machines de pensées, d'amour, de joie, un tas énorme de pères, de fils, d'époux, d'enfants...

L'Empereur fredonna, n'osant danser de joie.

Certes, ça valait la peine. Voilà qui était tuer. Crever un ventre de femme à coups de couteau, ça n'est pas comme crever, et à coups de canon, un lac chargé de ce poids humain : une armée.

Mais on est des pauvres, on se paye de pauvres joies...

On fait ce qu'on peut... En temps de paix, n'est-ce pas?

De nos jours, en France, c'est à peu près tout ce qu'on peut tuer. Et par les rideaux louches d'une chambre d'hôtel meublé, le même soleil, celui des plaines d'Austerlitz, étend un peu de clinquant de gloire sur du sang.

Et maintenant vas-tu régénérer le monde? Qui? — toi, l'empereur! qui le peux, — toi, l'ouvrier, qui le rêves!

Ils vont toucher au monde de leurs mains ensanglantées.

Eh! que peuvent-ils! Mais rien! ni l'un ni l'autre, rien! — Répandre un peu du trop de douleur qui est en eux.

Faire souffrir, encore un peu plus, faire souffrir.

On ne peut rien... — Si! L'on peut tout de même un peu de mal.

O vieux Monde, tant de fois si cruellement régénéré, qu'il te faudra souffrir, saigner, mourir encore! — avant que tu aies fini d'inventer la Justice!

(A suivre.) EUGÈNE MOREL

Vues dissolvantes

A J. DE NITTIS.

Toi qui vis dans les flots Orion s'abîmer
Alors qu'au haut du ciel glacialement pur
La lune était sereine : écoute, et dis-moi, sur
La grève si le vent pleure encor, sur la grève
Et dis-moi si le flot pleure encor ; et d'aimer
Dis-moi si tu pleuras, à moi qui n'aime plus
Et qui pleure de n'aimer plus. — La nuit s'achève
— Est-ce la nuit, est-ce le jour ? je ne sais plus —
Et dans mon cœur bruissent des souvenirs de rêves,
Mes souvenirs s'attardent aux ans révolus,
Les ans révolus sont amers au souvenir.

Toi qui vis dans les flots les étoiles faillir,
Sais-tu que ma jeunesse est morte avec ses rêves ?
Ses rêves, un à un, plus beaux que des étoiles
Sont tombés dans des flots plus profonds que la mer.
Mon front est dégarni de rêves et d'étoiles,
Et ma jeunesse dort en quel pays désert ?

Je voudrais être mort avec mes rêves, ma
Jeunesse, mes amours et toutes les étoiles.
Mais toi qui ne sais pas que c'est d'avoir souffert
Vois comme dans les flots le soleil s'abîma.

I

Une jacinthe riche a par mes soins fleuri,
Et penché sur l'éclat des fleurs sombres et drues,
C'est une exquise et douloureuse griserie,
C'est par l'intensité du souvenir, accrue,
La joie des fêtes autrefois que tu m'offris
En la candeur adorable de ton corps nu,
Et penché sur l'éclat des fleurs où s'exténue
Ma maladive étreinte, ô toi que je reveux,
Je vois les boucles fermes de tes noirs cheveux,
J'aspire leur parfum, et ta chair me sourit.

Sous tes cheveux, ton front dur et blanc ; et tes yeux !
O le regard lascif et pensif de tes yeux
Qui ressuscite en vos étoiles violettes,

Fleurs ! et c'est droit et rigide, vers moi jailli,
En la plante, son *corps odorant qui s'apprête*
Sous le souffle de mes baisers à se pâmer,
Jacinthe qu'au jardin du passé je cueillis,
Pour qu'en toi s'assouvît mon vain désir d'aimer,
Et qui — trop tard trop ardemment — meurs, d'être aimée !

II

De mes désirs issues
Les beautés illusoires
Où mes yeux longuement jadis s'étaient complus,
Devant mes yeux, trous d'ombre à présent, et miroirs
Irréparablement brisés,
Les beautés ne sont plus.

Autour de moi le fleuve des ténèbres coule,
S'allonge, s'élargit, devient mer étale,
Puis goutte à goutte, flots à flots se désagrège,
Avec lenteur, sans bruit, dans l'Infini s'écroule ;
A sa place, et voici surgir un champ de neige,
Immense, éblouissant, que tes yeux verts étoilent,
O toi dont la blancheur triomphe de la neige !

III

Tu dis ? — Personne n'a parlé. Je suis très seul.
Quelqu'un est là pourtant, et tisse mon linceul.

Tu dis ? — J'écoute en vain, comme si j'étais fou,
Et quelqu'un d'invisible est devant moi, debout.

— La mort a dans mon flanc donné de l'éperon,
Hagard et j'ai posé mes deux mains sur mon front.

L'arène est sans issue et tout le monde y rit.
Où me réfugier ? — Conscient du mépris,
Et j'ai ployé, fauve indomptable, mais blessé,
Les deux genoux, devant l'Invincible, lassé.

Mais c'est trop tôt mourir, trop aisément, au gré
De la foule tumultueuse que récrée
Le spectacle d'un inhabile désespoir.
— Si brutal le soleil que le ciel en est noir.

Tu dis? — Je veux entendre et comprendre ta voix :
Qu'elle s'élève, et, soit dérisoire fanfare,
Sonne ma mort, soit inespéré cri de joie,
Renverse autour de moi les murs de cauchemar. —

Tout à l'heure c'était la foule et le soleil.
Et maintenant dans la ténèbre et le silence
Sur une énorme mer voici que j'appareille,
Et la houle, propice aux sommeils, me balance.
Comme l'épée emplit le vide des fourreaux,
La vague aiguë emplit les grands creux de la mer,
Et m'entraîne au fond d'abîmes originaires
Qu'en lieu d'algues tapissent de muets sanglots.

Caressé de sanglots inexprimablement,
O volupté de choir, qu'une crainte dément :
Tantôt se réveiller dans la chambre déserte,
Blafarde d'aube, où l'invisible Ennemi guette,
Et murmure des mots, et tisse mon linceul...
... Tu dis? — Personne n'a parlé. Je suis très seul.

IV

Je m'en irai parmi les myrtes,
Je m'en irai parmi les roses.
Mais au bord de la mer, sur la plage déserte
Je m'étendrai, je dormirai.

Je serai seul parmi les myrtes,
Je serai seul parmi les roses,
Mais au bord de la mer, lorsque je dormirai,
Ton pied léger se posera,
Légère et vers moi tu viendras.
Tes lèvres frôleront les cils de mes yeux clos,
La fraîcheur de ton sein pénétrera mon cœur,
Et tu me chanteras la chanson de la mer.

Lors je m'éveillerai, las de mon long repos,
Lors ne te verrai point, messagère de mort;
Mais en moi chantera la chanson de la mer,
Mais en mes veines coulera le sang d'amour,
Mais en mes immobiles yeux
Le ciel sera d'un azur plus foncé,
Le ciel où les mouettes blanches
Palpitent comme des baisers...

V

Je cherche à consoler par de vaines paroles
Mon lamentable amour en moi qui se désole.
Je fais surgir pour l'égayer des paysages
Et j'erre avec lui dans la douceur des mirages,
Tandis qu'à sa beauté qui s'immatérialise
Mon désir inutile en douleur se précise.

— Par la mélancolie automnale du parc,
Quand la lune entre deux peupliers tend son arc,
Viens-t'en ! lui dis-je. Allons la main dans la main. Molle
Et d'odeur triste, l'herbe caressera nos flancs,
Et le vent chassera vers nous des feuilles mortes
Alors que nous irons muets, à pas très lents,
Vers le but inconnu où nul ne nous conduit.

Voici l'étang qui dort, étoilé par la nuit,
Et le vieux chêne y développe une ombre immense.
Rejoignons-y le compagnon qui nous devance,
Taciturne et si beau que l'on dirait la Mort.

Et si tu veux, voici l'aurore sur les flots ;
Les palais alignés nous rient au fond du port,
Dans l'anse rose des barques sont au repos.
Partons. Le vent se lèvera pour nous. La mer
Endormira nos cœurs au mouvement facile
Et large et lent et régulier des hautes houles,
Et nous ne saurons plus que nous avons souffert.

Le désert étincelle et la soif nous dévore.
Bouche à bouche nous nous sommes couchés dans l'or
Brûlant du sable, et nos baisers nous désaltèrent
Comme la source que Moïse fit jaillir
D'Horeb ; et nous raillons les soleils éphémères,
Jaloux de nos baisers qu'ils ne sauraient tarir.

ROBERT SCHEFFER

Exposition Bœcklin à Bâle

Bâle n'est pas peu fière de son beau musée, le premier de la Suisse, — et le culte qu'elle voue à la mémoire du plus illustre de ses fils, Holbein, montre bien qu'un grand artiste ne passe pas dans un état social sans en modifier quelque peu l'aspect et les habitudes. Cette ville de banque et de gros commerce dont la prospérité date de haut, ne semblait guère à première vue propice à l'éclosion et au développement d'un artiste quelconque ; cependant les Bâlois prétendent à beaucoup en ces matières : si on devait les croire, tout l'essor artistique allemand leur serait dû. En la personne de Holbein, ils se glorifient de l'homme qui sut, lors de l'épanouissement du XVIe siècle, porter à son plus haut point la forme germanique du portrait, l'homme dont l'œuvre reste comme un modèle de conscience, d'honnêteté, de force, et même de grâce, de cette grâce toute spéciale et attendrie, si chère au cœur et à l'esprit allemands.

Mais, si grand que soit un passé, il ne peut être mauvais d'y ajouter. Ce que Holbein fut en son temps, Bœcklin l'est de nos jours ; là-dessus, tout Bâlois est, depuis un mois, catégorique. C'est le premier peintre de son époque, dit-on dans les gazettes, et on l'y dit d'autant plus fort qu'on ne s'en doute que depuis peu. Il a fallu toutes les trompettes d'Outre-Rhin sonnant la gloire du vieil artiste pour que ses concitoyens s'en aperçussent. On s'est informé. Bœcklin touchait à sa soixante-dix ans, l'occasion était là : un « Jubilé Bœcklin » fut décidé.

[illegible] de la « Kunsthalle » bâloise furent donc garnies des œuvres [illegible] le Musée en possédait quelques-unes, ce [illegible] tant suisses qu'étrangers offrirent leurs [illegible] d'une centaine de toiles furent ainsi rassemblées [illegible] des dessins et des peintures de la première jeu[illegible] pour suivre l'évolution de ce curieux esprit ; dès [illegible]

[illegible] à examiner cet œuvre, et le résultat de ce [illegible] semble m'apparaître assez nettement. [illegible] un esprit inquiet. De bonne [illegible] que peindre est une tâche d'élection qui oblige [illegible] toutes par ses confrères ; [illegible] toile par toile, il expéri[illegible] triomphe, mais [illegible] et doit laisser d'intimes [illegible]

[illegible] et de toutes les [illegible] et d'expression. Certaines [illegible] l'inspiration de [illegible] l'écriture est molle.

le sentiment des valeurs nul ; la forme et la couleur même sont hésitantes et sans conformité entr'elles. Plus tard, des énergies se font jour, les oppositions deviennent violentes avec un grand souci de la silhouette ; puis des tons apparaissent qui sont raisonnés, et souvent éloquents. Une autre période nous le montre préoccupé de Rubens, essayant de rendre son faire plus clair et plus coulant, passionné de mouvement, de nus et de chairs blanches à quoi tout son vouloir peine et bute, sans donner d'impression plus forte que celle bien touchante d'une énergie aux prises avec un idéal qui n'est pas sien.

C'est là, je crois, le côté intéressant de ce peintre amer, tourmenté de rêves baudelairiens et de réalisations hors de ses moyens ; il a pratiqué son art en croyant, et a dû en tirer de nobles joies, mais aussi de bien terribles douleurs ; cela se voit avant toute autre chose dans cette exposition. Bœcklin est allemand autant qu'on peut l'être, et il semble qu'il ait toute sa vie tenté de le faire oublier ; ses conceptions sont aussi éloignées que possible des conceptions traditionnelles de sa race. Il eût voulu remonter à la source originelle de toute beauté, et, comme Gœthe, tenter de faire refleurir l'idéal grec sous une forme rajeunie ; mais ses ciels, si intense que soit leur bleu, n'ont rien d'attique ; ses faunes, ses tritons et ses satyres sont d'une gaîté truculente et d'une expression qui n'a rien à voir avec le rire mythologique, et quant aux centaures qui bondissent dans ses cadres, ils évoquent plutôt les lourdes chevauchées des hordes ancestrales que les ébats de ces fantaisistes légendaires.

Le dessin est chez Bœcklin la moindre des qualités, on croirait même le moindre des soucis. Il se contente d'affirmer en gros des formes plus littérairement que plastiquement réfléchies, par contre ses toiles sont un échantillonnage de tons, extraordinaire jusqu'au saugrenu, mais il a parfois des trouvailles qui laisseraient croire à des éclairs de génie. — J'ai le souvenir d'un petit tableau représentant un paysage d'automne : de hautes frondaisons surplombant une pièce d'eau ; au premier plan et de dos, un homme assis, en pourpoint rouge d'un éclat inouï sur les rouges assombris des feuillages. C'est tout à fait bien, et tout à fait beau, d'une impression profonde et presque musicale qui me semble être de la plus haute signification. — Ces qualités se retrouvent à doses inégales dans d'autres toiles, mais l'outrance y est parfois gênante, cela devient d'une éloquence qui confine au juron, la lassitude en vient tôt.

Quoi qu'il en soit, la mise au jour de cette œuvre ne sera pas sans profit. Cela nous vaudra sans doute en Allemagne une abondance de mythologies où s'étaleront aggravés tous les défauts du maître. D'autres esprits y trouveront un exemple de plus en plus rare aujourd'hui, celui d'un homme dont l'ambition fut haute, et l'effort acharné.

Félix Vallotton

La Quinzaine dramatique

Comédie-Française : **Tristan de Léonois**, drame en vers, en quatre actes et sept tableaux de M. ARMAND SILVESTRE. — *Odéon :* **Les Corbeaux**, comédie en quatre actes de M. HENRY BECQUE.

Monsieur Armand Silvestre, qui rima de nobles poèmes au Parnasse, mais paraît surtout se complaire au retentissement d'échos plus familiers, — l'esprit souffle où il veut — a le tort de trop fréquemment s'adonner à des besognes anodines, telles qu'improvisations indifféremment inaugurales ou funéraires, qui ont fini par lui gâter la main; si bien qu'à présent le voilà désespérément veuf d'une inspiration qui fut courte et qu'il a gaspillée sans prudence. Le plus élémentaire discernement l'eût détourné de porter à la scène le livret inutile de *Tristan de Léonois*, œuvre faite non pas pour le plein feu de la rampe mais bien pour le repos des tiroirs et le silence poudreux des cartons.

L'auteur a-t-il voulu restituer une légende? Il importait de lui conserver sa couleur, d'animer de fougue brutale et de passion immodérée les champions d'aussi héroïques prouesses. Ses héros à lui sont civils et sages, irrésolus et langoureux; ils paraissent avoir indûment usurpé leurs noms farouches et sanglants. Chacun n'est que le porte-vers de M. Armand Silvestre, le récitant de quel indigent poème! Lorsque, dès le début du premier acte, le roi Argius renvoie tous ses compagnons et demeure seul dans la nuit, au milieu de l'orage qui épouvante la grève, ce n'est pas pour pleurer son malheureux frère que massacra le chevalier Tristan; c'est — étrange lubie de vieillard — pour déclamer les strophes sans éclat d'un implacable monologue, auquel M. Fenoux prête par bonheur la sonorité de sa voix. La physionomie du roi Mark est moins vigoureuse s'il se peut et, littéralement, se perdrait dans le décor — celui-ci n'est-il pas de M. Jean-Paul Laurens, comme il conviendrait? — n'était la face frémissante de M. Paul Mounet, à qui échut cette figuration. Yseult même, que Mme Bartet vêt de grâce souple, n'apparaît guère plus vivante, et l'on en vient à s'étonner que cette modeste amoureuse livre à Tristan autre chose que le bout de ses doigts. A cet amant falot, M. Albert Lambert fils prête en vain sa personnelle exubérance; et quand, après le tournoi du deuxième acte, en présence d'Argius, qui ne rugit ni ne tressaille, le chevalier au casque d'or se démasque, en disant : « Je suis Tristan de Léonois! » on voudrait crier à ce faux preux : « Tu mens! Tristan depuis des siècles est mort, et tu n'es toi que Lancelot, valet de trèfle! »

Il fallait donc prendre le parti d'adapter la légende suivant une conception d'imagerie somme toute acceptable et désempanacher le poème d'un héroïsme hors de propos. Au reste la tâche n'eut pas laissé d'être périlleuse, dont tout l'agrément se fut réfugié dans l'attrait de la langue poétique. Celle de M. Armand Silvestre est uniformément pâteuse et sans saveur, aussi faussement sonore qu'arbitrairement

imagée. L'épithète choisie est, règle invariable, la plus terne, et la rime se devine, inévitable, dès le premier pied de l'alexandrin. Au surplus il est loisible aux interprètes — ils ne s'en font pas faute — d'écorcher à plaisir ces vers anémiés où rien ne crie. Le public n'y prend garde car, on peut aisément s'en rendre compte, *il ne les entend pas.*

L'Odéon vient de reprendre *les Corbeaux* de M. Henry Becque. Certains, même enthousiastes, semblent s'être abusés sur la portée de cette reprise à laquelle on doit dénier aujourd'hui tout caractère d'audace ou de tentative à rouvrir les débats d'un procès dès longtemps revisé. Simplement le second Théâtre-Français a enfin mis à son répertoire un des plus réels chefs-d'œuvre de la comédie contemporaine; et l'on peut aujourd'hui, après quinze ans, distinctement reconnaître de quelle capitale importance fut dans le cours dramatique moderne l'apparition des *Corbeaux :* l'échec initial n'avait pas suffi. Pourtant il éclata comme un triomphe; et combien de triomphes auraient sujet de jalouser la gloire d'une telle défaite et son efficace! Elle porta l'angoisse au camp des vainqueurs et fit soudainement pâlir leur renommée. Le clairon de la retraite sonna l'appel au bon combat; il fut spontané, sans relâche, incessant d'escarmouches. Et si, à l'instar du Théâtre-Libre s'équipèrent d'innombrables cohortes d'*à côté*, vassales de multicolores bannières, (on se rappellera quels succès ont illustré ces francs-tireurs de l'art dramatique), si, à cette heure, la plupart des troupes permanentes, subventionnées ou non, ont dû secouer une obstinée somnolence, si, fidèles à un chef génial et acharné, quelques conscrits de la première heure viennent à leur tour de se constituer en troupe régulière, n'est-ce pas à l'auteur des *Corbeaux* que revient l'honneur de ces décisives conquêtes?

En dépit de certaines appréhensions, après tout légitimées par de récentes déconvenues — ceci dit sans établir aucun parallèle — et malgré que, depuis ces quinze années, nombre d'essais et quelques réalisations nous aient accoutumés à suivre la voie qu'inaugurèrent *les Corbeaux*, l'œuvre n'a rien perdu de cette vigueur qui causa sa chute devant un public alors apeuré, de cette fraîcheur non plus, qui ne para que de grâce éphémère la plupart de ses cadettes. A présent elle a conquis son aspect définitif; la mode n'a plus de prise sur elle; elle est immuable désormais. Tout au plus y peut-on regretter quelques imperceptibles taches d'outrance purement verbale et que le metteur en scène semble avoir pris plaisir à indiscrètement souligner, vraiment comme s'il s'était agi d'une reconstitution archaïque. Quant au début du premier acte, que l'on s'accorde à trouver vieilli, il ne l'est pas sans déjà ce charme suranné et comme de patine qui sied aux chefs-d'œuvre. C'en est un. Notre littérature dramatique en possède fort peu de plus puissants; elle n'en compte pas de plus complet. M. Becque y est descendu au plus profond de son amertume. Les Corbeaux ne laissent pas derrière eux que la ruine. Un deuil total

gémit au sillage de leur vol, deuil des espoirs et des courages, deuil des tendresses et des foyers, des volontés et des fois, deuil à jamais, car — c'est l'affreuse et suprême fin du drame — les Corbeaux ont fini par propager l'ignoble contagion de leur ressemblance. Et n'est-il pas en vérité, ce drame, comme une farouche tragédie des temps modernes, et le désespoir de Madame Vigneron qui, frustrée de tout son bien, se voit enlever encore, parmi les décombres de la famille ébranlée, tout le fragile bonheur de ses filles, ne nous représente-t-il pas, avec non moins de sublime ampleur, l'angoisse en pleurs de quelque antique reine dépossédée ?

La pièce d'ailleurs n'affecte à aucun moment une allure héroïque qui, contrastant avec la modernité des personnages, menacerait de laisser s'évanouir, en l'exprimant, cette émotion tragique qu'elle prétendrait restaurer et qui surgit ici d'elle-même. L'œuvre au contraire apparaît d'une constante et parfaite harmonie, écrite comme elle est conçue, âprement et sans emphase, en une langue rigoureusement appropriée, et l'auteur en est demeuré le maître jusqu'au bout. Il ne s'est pas laissé entraîner par le quasi romantisme de son thème, et n'a jamais permis à ses Corbeaux qu'un trop majestueux coup d'aile, qu'un coup de bec trop altier les rendît, un seul instant, semblables à des aigles et les fît bénéficier d'une majesté illusoire. Et plutôt que de leur consentir le victorieux orgueil de leur infamie, il a préféré que le rideau tombât sur l'apparence de leur probité.

La mise en scène et l'interprétation des *Corbeaux* ont déconcerté les moindres exigences. On a paralysé à ce point le drame qu'il peut bien paraître inerte et languissant. Les scènes qu'aucun mouvement n'anime, qu'aucun lien scénique n'enchaîne les unes aux autres, semblent se suivre sans nécessité, finissent même par se ressembler toutes. C'est à peine si l'on eût montré plus d'inconscience en jouant chacun des actes à l'envers. — M. Albert Lambert a été remarquable dans Bourdon, dont il a rendu à merveille et sans effort la bonhomie perfide et empressée, tandis que M. Decori grimait et grimaçait Tessier en traître de mélodrame. M. Cornaglia a assez exactement personnifié Vigneron, mais sans assez d'éclat et d'en-dehors. Il ne faut pas manquer de faire le reproche contraire à MM. Coste et Garbagni et surtout à M. Prince, qui a gâché par d'inopportunes pitreries le joli rôle de Merkens, le professeur de piano. M. Darras a traité fort soigneusement un épisode. On ne peut que féliciter l'excellente artiste qu'est Mlle Grumbach de l'intelligence et de la simplicité avec laquelle elle a rendu son émouvant personnage. Mlle Marcya, dont la tâche était malaisée, a fait preuve de talent et d'adresse dans Mme de St Genis. Mais qu'est devenu le drame aux mains inexpertes de Mlle Maufroy? Elle a tout simplement escamoté son rôle. Comme elle, nous n'y avons rien vu. Pareillement Mlles de Fehl et Mylo d'Arcylle ont vraiment étalé par trop d'insuffisance.

ALFRED ATHYS

Les Maîtres-Chanteurs à l'Opéra

On sait (formule courtoise) que l'Empereur du Brésil ayant demandé à Richard Wagner un ouvrage pour la troupe italienne qui fonctionnait à Rio-de-Janeiro, le maître allemand entreprit, à l'usage de ces signori, la composition de *Tristan et Isolde*.

Assurément, il ne lui fût jamais venu en tête de destiner à une scène étrangère les *Maîtres-Chanteurs*, œuvre sur toutes autochtone et nationale, à ce point qu'on la peut affirmer, en quelques parties, pénétrable pour les seuls Allemands.

Tandis que *Faust*, *Roméo et Juliette* s'affirment en leur essence même de tous les temps et de tous les lieux, tandis que le drame de passion — partant de compréhehsion universelle — s'avère capable de résister victorieusement aux adaptations déformatrices, la comédie d'ordre général soumise à mainte contingence, évolue dans des milieux déterminés, dont elle ne peut s'éloigner sous peine de devenir incompréhensible. Les exemples abondent : depuis les efforts qu'exige de nous l'intelligence de la gaîté shakespearienne, jusqu'à l'incompétence des Allemands devant le comique de Molière, sans oublier cet aveu de M. Jules Lemaître : « Il peut m'arriver en lisant un Grec ou un Latin d'être ému de tendresse ou d'admiration, mais jamais d'éclater de rire. » Il semblerait donc que les *Maîtres-Chanteurs*, tableau comique de mœurs germaines où la passion n'a qu'un rôle en quelque sorte épisodique, dussent rester, pour l'immense majorité du public français, œuvre fermée ? Oui, mais la musique est là ! (1)

Grâce à cette autre aile de l'âme, comme l'appelle Berlioz, à ce « volapük psychique », selon le mot du D[r] Steinherz, nous pénétrons plus loin que la surface des choses, nous parvenons au sentiment éternel dont les héros de la pièce ne sont que les représentations passagères, au type général dont Hans Sachs, Walther, Beckmesser ne sont que d'arbitraires projections, personnages que la précision de l'époque et des coutumes où ils se meuvent, rendaient au premier abord spéciaux et individuels.

La musique nous révèle l'Essentiel. Dès lors il ne s'agit plus de l'aventure d'une petite bourgeoise allemande du XVI[e] siècle, que se disputent à coups de strophes le beau chevalier Walther et le grotesque greffier de Nuremberg (M. Lionel Dauriac, dans une récente étude du *Signal* compte un troisième concurrent : Hans Sachs ; il a tort). Ces personnages familiers, ressemeleurs de souliers et mangeurs de saucisses, se magnifient jusqu'au symbole. En eux s'incarne la lutte éternelle de la routine pédante contre la libre inspiration. Et le triomphe des spontanéités fougueuses est salué par les acclamations

(1) Sans son concours, a dit M. Chamberlain, de tous les drames wagnériens, les *Maîtres-Chanteurs* seraient le moins intelligible.

de la foule en qui, seul des Maîtres-Chanteurs, Hans Sachs eut confiance, Hans Sachs, âme déjà visitée par la Muse, comme l'a excellemment qualifié Saint-Auban, pas encore affranchie définitivement des formes archaïques, mais prête à les secouer pour refleurir sous le souffle du génie libérateur.

Certains, pour qui toutes les cartes sont transparentes, ont voulu voir dans les *Maîtres-Chanteurs* un drame à clefs : à les écouter Walther serait Wagner, lui-même, Sachs (le réconciliateur de l'inspiration et de la doctrine) l'abbé Liszt, et Beckmesser un critique rosse. Foin de ces individualistions rapetissantes ! L'œuvre plane plus haute. Aux Wagner n'ont jamais manqué les Hans Sachs tendant loyalement la main à l'art nouveau, ni les Beckmesser, utiles eux aussi, de qui l'attitude hostile s'humanise peu à peu, et ne résiste pas indéfiniment aux enthousiastes poussées de la foule. Hanslick, qu'on voulait deviner sous les traits de l'encroûté marqueur si âpre aux improvisations primesautières, a fini, lui aussi, par rendre hommage au puissant génie qu'il a si longtemps méconnu.

Quant à M. Camille Bellaigue — lequel n'a rien, Dieu merci ! de la rudesse pédante d'un Beckmesser — s'il n'a pas encore fait amende honorable à tous les musiciens placés malicieusement par lui dans les niches du temple de l'Ennui, du moins s'est-il incliné devant l'un d'entre eux : Wagner, à qui, dans un article tapageur (Revue des Deux Mondes, 15 mai 1885) que, sans doute, il n'écrirait plus aujourd'hui, il reprocha d'avoir composé pour les *Maîtres-Chanteurs* une musique où manquent le rythme et la tonalité. Bach, Beethoven, César Franck attendront leur tour.

Le sujet, qui l'ignore ? Les maîtres-chanteurs de Nuremberg, corporation commerçante férue de belles lettres, sorte d'académie régionale, ont institué un concours de poésie dont la fille de leur collègue Pogner, Eva, sera le prix. Contre le greffier Beckmesser — barbon enté de cuistre, raté piontifiant, défenseur hargneux de la sacrosainte tabulature, à cheval sur la discipline scolastique et versé dans le ton de « la fleur de mélisse » comme dans celui du « pélican » — Walther se présente, aristocratique improvisateur, ennemi des règles ou plutôt insoucieux de toute formule en son lyrisme de poète amoureux. C'est le libre chanteur de Franconie qui l'emporte. Aimé d'Eva il l'épouse, aux acclamations de Nuremberg charmé, grâce à l'intervention du bon Hans Sachs qui sent, dans la fouge déréglée de Walther, frémir l'art nouveau devant lequel sa vieille science s'incline.

O mythos dêloi oti, la jeunesse et l'amour sont les plus sûrs moyens de parvenir jusqu'à l'éternelle Beauté, sans préjudice des honneurs officiels, car enfin Walther accepte le collier de maîtrise, « comme on se laisse faire académicien sur ses vieux jours », selon le dire ingénieux de Catulle Mendès.

« On a ri dans le temple ! » s'exclamait, autrefois, à Wagneropolis, notre ami Dujardin, scandalisé de voir les bouffonneries d'un Beckmesser profaner la scène où Parsifal avait fait luire la rougeur divine

du Saint-Graal. Et le sâr Péladan répétait en écho : « On a eu tort de monter l'œuvre à Bayreuth (1). » Oh ! que non pas ! Et combien notre Ernst a raison contre eux, quand il montre, en ses *motifs du Héros*, que, pour être « un héros tout moral, saint par le renoncement, sans l'éclat extérieur, la prouesse visible, que l'on attribue d'ordinaire aux personnages héroïques », Hans Sachs, héros d'essence humaine, n'en demeure pas moins grand parmi les plus grands, et de qui la place est aussi à Bayreuth parmi ses frères divins ou légendaires. En tous cas, M. Gailhard lui-même ne prétendrait point ranger l'Opéra de Paris au nombre des temples et le rire n'y pourra sembler inconvenant à personne. Beaucoup donc y riront aux déconvenues du pédant berné — et leur rire vengera tant d'artistes, tant de poètes méconnus pour ce qu'ils refusèrent de s'encager dans les conservatoires et les académies. D'autres s'enivreront du charme sensuel versé par cette mélodie si généreuse — italienne pourrait-on dire — que Wagner jette là sans compter. Certains, émus par la haute bonté de Sachs, frissonneront à l'issue de la scène inoubliable où la foule, en une ovation prodigieuse — non sans qu'un grave sentiment religieux s'y mêle — rend hommage au poète qu'elle aime, reconnaissante de ce que lui seul, synthétisant les indécis vouloirs populaires, sait, par la précision de son verbe, réaliser leurs aspirations éparses et confuses. Quelques-uns, puissamment documentés, saisiront au vol les « leitmotifs » catalogués par Ferdinand Pfohl (ce chercheur) et par Hugo Dinger (cette moule) et se réjouiront innocemment de constater leur passage. Des musiciens entendront avec plaisir (et peut-être en feront-ils leur profit) les sages leçons de prosodie données par Sachs — les très jeunes, impatients de tout joug, apprendront, il faut l'espérer, que l'inspiration pour parvenir à être un art, doit cependant revêtir une forme. Ceux d'entre eux qui soupçonnent l'importance de la tonalité (il en est jusqu'à 3 que nous pourrions nommer) constateront, non sans joie, le rôle que Wagner lui attribue, réservant le ton d'*ut majeur* pour tout ce qui se rapporte aux Maîtres-chanteurs : marche — bannière — chant de concours. Attentifs, ils souriront en entendant à la fin du second acte, alors que la lune brille et que le veilleur a constaté le calme tardif de la ville, la facétie d'une clarinette jeter passagèrement le desarroi dans la tonalité en esquissant le thème de la malencontreuse sérénade, origine des vacarmes tragi-comiques de la nuit. Et, de nouveau ils souriront en pensant à M. Andriès de Rosa, musicologue naturiste, lequel déclare que « Wagner et aussi Berlioz se soucièrent peu de la possibilité technique et théorique de leurs accords..... » et se plaint que « leur inspiration ait été parfois limitée à cause de leur éducation scolastique » ! Il s'en rencontrera pour pi-

(1) Le même Péladan, discourtois envers les musiciens, affirme encore : « On pourrait appeler les *Maîtres-Chanteurs* la partition des musiciens, puisqu'ils la déclarent techniquement supérieure aux autres (qui te l'a dit ?...) probablement parce que l'absence de sublimités les aide à comprendre. »

La sublimité d'Hans Sachs reste donc incomprise pour quelques Tesmothètes... de veau ?

menter leur satisfaction d'un peu de politique, enthousiasmés de ce constat : le suffrage universel cassant l'arrêt oligarchique des classes dirigeantes de Nuremberg. A la vérité, l'élu du peuple est jeune seigneur de Franconie ; mais il est si révolutionnaire, au moins en art ! c'est fichtrement mieux qu'un rallié ! Enfin, s'il est des esprits assez larges pour goûter tous ces plaisirs ensemble, ceux-là seront les plus heureux. Et puis, n'oublions pas les anciens wagnériens, ceux qui pélerinèrent à Bayreuth — ils sont légion aujourd'hui — et qui écoutant l'universel applaudissement prendront un petit air suffisant, sembleront presque recevoir des hommages.

Que de gens éprouveront, comme disent les ecclésiastiques et les somnambules, « une grande consolation » à cette représentation triomphale des *Maîtres-Chanteurs* ; oui, triomphale, il est peut être temps de le dire, non parfaite, certes. M. Alvarez, ténor de son état, s'est obstiné à ne pas comprendre qu'il représente le héros passionné, tout amour et jeunesse, triomphant parce qu'il est la jeunesse et l'amour ; il s'est complu aux mimiques de convention, aux gestes de passion codifiés par le guide du parfait jeune premier ; crime plus impardonnable : il a fait de chaque note un canapé, « et pour montrer sa belle voix » déplorablement ralenti — donc alourdi — tous ses couplets (car ce sont bien des couplets n'est-ce pas ?). M. Delmas nous a fait la surprise d'un cordonnier, ennobli de poésie assurément, mais qui ne songe point à renier sa vulgaire profession ; on pouvait craindre qu'obsédé par le souvenir des héros wagnériens — ou aultres — qu'il interprète à l'ordinaire, il ne dépouillât pas suffisamment la dignité du Landgrave Hermann ou la toute-puissance de Wotan. Craintes vaines ! Avec une voix superbe — telle que nulle représentation bayreuthienne ne nous en a offert jamais — il a chanté le rôle simplement, mettant la poix quand il fallait, et sachant aussi, sans brusquerie ni disparate, élever à propos son geste aussi haut que sa bonté. Quant au rôle, très en dehors, de Beckmesser, il est facile d'y faire rire : difficile de s'y montrer bon. M. Renaud y est merveilleux, merveilleux d'intonations férocement envieuses, merveilleux de drôlerie méchante, de tout point merveilleux. David, ce scherzo vivant, M. Vaguet, sautillant, narquois, gourmand de saucisses et de caresses, un moineau lascif, exquis. Eva, c'est Mlle Bréval, transformée ! Comment imaginer que la fière Walkyrie se pût muer en cette fillette au cœur tendre, coquette un brin ? Pour la voix, nul ne s'étonnera d'apprendre qu'elle sonne adorablement et, dans le quintette notamment, plane au-dessus des « imitations » vocales et de la luxuriante floraison épanouie à l'orchestre, limpide, aisée, un chant d'oiseau. Galvanisés par Claudius Blanc, les choristes chantent sans regarder le souffleur, les choristes jouent pleins d'une verve imprévue, les choristes se gourment avec une très remarquable précision rythmique dans l'extraordinaire tohu bohu musical qui clôt le deuxième acte ; honneur aux choristes ! honneur à Claudius Blanc qui a réalisé le desideratum d'Appia et donné aux *Maîtres-Chanteurs*

« le maximum de vie réaliste ». Jamais en somme depuis que les œuvres de Wagner ont été installées à l'Opéra nous n'avons été gratifiés de semblable représentation, et si l'honneur en revient aux artistes dont nous venons de parler, il revient aussi en première ligne à M. Alfred Ernst. Son labeur obstiné, la patience courtoisement tenace de ses luttes, avant d'aboutir à cette victoire éclatante, on n'y saurait songer sans effroi. Ce n'est pas à des lecteurs de *La revue blanche* qu'il est besoin de rappeler ses ouvrages, les plus complets, les meilleurs (au dire des Allemands eux-mêmes) qui aient été publiés sur l'œuvre du Maître. Quant à ses traductions, sauvagement attaquées, pour la première fois l'essai en est tenté sur une scène parisienne ; c'est un triomphe. Et chacun comprend, le mot tombe sous la note, sous le geste, l'accent suit la sonorité orchestrale. C'est que M. Ernst possède la connaissance des trois langues si justement réclamée de tous ceux qui abordent la traduction des drames wagnériens : l'allemand, la musique... et le français. Feu Wilder, lui, en connaissait une quatrième : le belge, polyglottisme funeste en vertu duquel il écrivait

> Son vin et son ragoût
> Ne sont-ils pas de notre goût ?

et

> Un poëte inspiré, mais pour le bon motif,

et

> Je n'ose y fourrer mes petons,

et mille autres gentillesses. Il savait bien la musique, disent ses partisans. On n'y contredit point. C'est-à-dire qu'il n'ignorait pas qu'une blanche peut se décomposer en deux noires, quatre croches ou huit double-croches ; et il usait de ces décompositions sans se préoccuper de la déclamation, de la ligne mélodique... Mais quoi ! à l'époque — point si lointaine — où les œuvres de Wagner se dressaient devant l'universelle ignorance comme des sphinx redoutables, l'Œdipe brabançon fit œuvre utile en déchiffrant vaille que vaille leurs énigmes, et une petite place doit lui être réservée dans l'apothéose d'aujourd'hui. Une place plus grande est méritée par MM. Brinn'Gaubast et Barthélemy qui, dans leurs traductions faites sans préoccupation rythmique (analogues à la belle et pure version de *Parsifal* due aux soins pieux de Judith Gautier), ont si bien su donner le mouvement poétique et dramatique de la pensée de Wagner — et à tant d'autres qui recevront justement derrière le bon Ernst-Sachs les hommages reconnaissants des convaincus, des roublards et des snobs qui constituent tout public, même wagnérien.

WILLY-BREVILLE

Tammany Hall

Le juge van Wyck, que 235,181 suffrages ont élu, le 3 novembre, à la mairie de New York, était le candidat de Tammany Hall. Ce nom désigne le *ring* ou syndicat du parti démocrate dans la cité de New York. Aux Etats-Unis chaque parti maintient en permanence ses comités électoraux échelonnés depuis le simple groupement de circonscription jusqu'à l'assemblée réunie dans la capitale de l'Etat. Tammany Hall est un rouage de ces *machines*, comme les appelle la langue politique américaine.

Dans tous les quartiers de New York, des clubs à la mode anglo-saxonne, avec bar, salles de jeu et de réunion ; au Hall central, ou, comme disent les familiers, à la baraque, un comité général que forment plusieurs milliers de délégués envoyés par les clubs : tel est Tammany. Le comité général désigne, pour chaque circonscription, un *leader* qui préside le comité local d'élection ; dans chaque section de vote est nommé un capitaine qui s'occupe à faire distribuer les bulletins, à gagner des voix au parti, bref à tout ce qu'on nomme le *canevas*. L'araignée de cette gigantesque toile est le *boss*, le patron, qui préside la commission des finances nommée par le comité général. A lui le soin de trouver de l'argent pour la campagne, de produire les candidats qui se chargent, une fois en place, de rémunérer les bailleurs de fonds, à lui de conclure avec les autres *machines* ces pactes qu'on appelle franchement *deals*, des affaires.

A ces entreprises de politiciens, commanditées par des banquiers, il faut, comme ouvriers, des électeurs. Tammany recrute les siens dans le peuple, particulièrement dans la masse des ouvriers étrangers. Plus de la moitié de la population new-yorkaise se compose d'immigrés irlandais et écossais, allemands, tchèques, italiens, juifs de Russie et de Pologne, foule aux langues multiples, aux mœurs différentes, n'ayant de commun que sa misère en face du luxe des milliardaires, que son effarement devant la raideur des gentlemen anglo-saxons. Tammany lui montre le politicien bon enfant, le candidat aux poignées de main, aux gros mots et aux grosses farces. Le juge van Wyck est représenté — par ses adversaires — comme une sorte de Falstaff, engloutissant d'un coup six livres de beefsteak. Fernando Wood, l'un des premiers triomphateurs de Tammany, était entré à New York dans la jambe d'un éléphant de toile qu'il faisait mouvoir avec l'aide de trois compagnons. Au comité central beaucoup de noms sont étrangers. C'est un peu l'espoir d'une fortune égale à celle de Fernando, c'est beaucoup un instinct sourd de race et de classe qui pousse le misérable habitant des *tenements* à voter dans sa section suivant les ordres du capitaine nommé par Tammany. Voilà tout ce qui reste au parti démocrate des Etats-Unis pour justi-

fier son nom : l'embrigadement des étrangers pauvres. On les fait naturaliser par milliers à la veille des élections.

En 1868, quand Tammany voulut porter son candidat à la présidence de l'Etat de New York, il y eut en quelques mois 41,000 naturalisations contre 9,200 seulement dans les dix années précédentes. Il convient d'ajouter que le nombre des votants en 1868 se trouva supérieur de 8 o/o au total des inscrits.

Maître de New York pour la première fois en 1868, Tammany avait été chassé du pouvoir en 1871 à la suite de détournements commis par ses chefs pendant qu'ils occupaient la municipalité. De 1876 à 1894, Tammany reprit la direction de la ville et de l'Etat de New York. Battu aux élections municipales de novembre 1894 par l'Union civique ou parti de la réforme, coalition de républicains et de dissidents démocrates, le syndicat vient de remporter une victoire plus grande que les anciennes. Le New York de 1890 avait 1,800,000 habitants ; la *cité-empire* d'aujourd'hui, agrandie par l'annexion des villes voisines, compte 3,100,000 âmes. C'est la seconde municipalité du monde ; elle vient immédiatement après le Comté de Londres, tel qu'il existe depuis 1889. A New York, le maire élu directement par le suffrage universel reste en charge 4 ans, nomme directement plus de 12,000 fonctionnaires, contrôle l'emploi d'un budget plus considérable que celui de la ville de Paris, peut opposer un veto suspensif à toute loi relative à sa commune qui pourra être adoptée par le parlement de l'Etat de New York siégeant à Albany. Quelle proie pour une bande dont le cri de guerre est « *The spoils to the victor !* », les dépouilles au vainqueur ! Aux *boss*, aux *leaders*, aux *capitaines*, les commissions ; aux élus, le pouvoir et les traitements ; aux agents pauvres, les places de la voirie, de l'enseignement, des finances, de la police ! Aux vaincus les révocations, les taxes arbitraires, les vexations de toute sorte ! Le *blackmail* — nom de l'abonnement que les propriétaires de la plaine versaient dans l'ancienne Ecosse aux *highlanders*, afin de n'être point dévalisés par eux — est payé comme une prime d'assurance aux policiers du New York actuel, par qui veut s'amuser en paix ou frauder, tourner la loi sans crainte des procès-verbaux. Qu'un cabaretier se fasse *capitaine* de section ou *leader* de circonscription, le voilà maître de tenir son *saloon* ouvert tous les jours, malgré la loi qui ordonne la fermeture des débits pendant la journée du dimanche. Et les adjudications, fournitures, entreprises de tout genre arrachées aux concessionnaires et offertes à des amis ! C'est le triomphe des deux maximes de la politique individualiste « Enrichissez-vous ! » et « Laissez-faire, laissez-passer » ; c'est une appropriation des finances publiques qui fait se récrier les défenseurs les plus acharnés de la propriété privée du sol et des usines.

Ailleurs qu'en Amérique la politique devient un *deal*, une affaire ; en Amérique seulement, elle l'est sans phrases.

ALBERT MÉTIN

Les Livres

ROMANS

Le Roman de l'Energie Nationale, dont **Les Déracinés** forment la première partie, sera sans doute l'ouvrage le plus important de la littérature française depuis vingt-cinq ans, non seulement par le talent, mais par la volonté, la portée, l'étendue. C'est une joie et une fierté pour nous qui aimons M. Barrès, qui l'avons toujours aimé, de le voir s'élever si haut, même au-dessus de ce qu'on pouvait attendre.

Les Déracinés ne rappellent assurément que par la saveur, le style, et le caractère, les œuvres précédentes de M. Barrès. Nous n'avions de lui que des romans très courts, des essais, des nouvelles où il aimait réunir et condenser des résultats, des moments vifs, les paroxysmes. Dans son nouveau livre, au contraire, on trouvera un effort de synthèse, une filiation constante des effets et des causes; une minutie continue de description et d'explication. Pour le désigner en quelques mots, j'aimerais dire qu'il rappelle *les Origines de la France Contemporaine*, mais retournées. C'est un effort analogue à la méthode de Taine, mais inverse. Je veux dire que Taine dans un ensemble de faits donnés, cherchait de démêler un système de causes, tandis que M. Barrès, nanti des causes, cherche à les exprimer dans un système de faits. C'est la plus grande difficulté de l'art. Rien n'est plus aisé que de trouver les idées générales sensiblement expressives de faits donnés; rien n'est plus difficile que de découvrir les faits caractéristiques qui rendent une idée sensible et vivante.

Sur un certain nombre d'idées admises, telles que la centralisation, la corruption parlementaire, le déclassement social, qui expliquent l'état présent de la France, M. Barrès a donc construit ce roman synthétique et symboliste où chaque personnage, comme dans *les Misérables* ou *l'Homme qui Rit* a sa valeur abstraite. *Les Déracinés* sont le premier argument d'un théorème social. L'œuvre achevée sera un résumé de l'histoire contemporaine condensée, simplifiée, et expliquée par un petit nombre de principes clairs. Dans ce premier roman, voici les Lorrains naïfs que Paris attire, le Paris centralisateur et républicain de la France régénérée, le Paris de Bouteiller et de Gambetta. Les voici pris par la politique d'affaires, par la faim, par l'amour, par l'ardeur nerveuse de la gloire, par la passion tenace et critique de la vérité. Le Parlement, l'Université, M. Taine et Napoléon, Astiné Aravian et Léontine, mais surtout les nécessités inexprimées des circonstances et des milieux, voilà ce qui façonne et anime Renaudin, Rœmerspacher ou Mouchefrein, voilà ce qui mène Racadot à l'échafaud, et qui, sans doute, l'an prochain conduira François Sturel et Suret-Lefort au boulangisme.

C'est assurément un chef-d'œuvre d'art d'avoir su, dans cette multiplicité d'événements et de personnages, dans cette précision continue d'abstraction, conserver le charme pur de l'imagination et de la fantaisie. Mais j'aimerais en dégageant ce qui paraît être la pensée maîtresse de M. Barrès, lui présenter ici quelques objections théoriques.

Ce qui modifie, altère et gâte la plupart des personnages de M. Barrès, c'est d'avoir quitté leur province, de s'être laissé déraciner. Nous les trouvons tous, à la dernière page, débarrassés « de toute particularité lorraine ». M. Barrès aurait aimé que pour toujours ces jeunes lorrains restassent unis à la terre natale. Car M. Barrès est nationaliste et fédéraliste, et cette conviction s'exprime depuis *l'Homme Libre* jusqu'à son discours de Bordeaux. Mais je demande si M. Barrès, en cela, comme Taine, n'a pas attaché trop d'importance à l'action des milieux, s'il n'a pas cru trop imprudemment à l'âme des peuples et des contrées? Cette croyance nous a valu trop de belles pages sur l'Espagne et sur l'Italie pour que je veuille m'en plaindre. Mais, pour enrichir ces jeunes Lorrains qui vieilliront tranquilles dans leur village, y a-t-il vraiment une âme lorraine? En quoi Suret-Lefort ou François Sturel, nés tourangeaux, seraient-ils différents de ce qu'ils sont? — Surtout, à M. Barrès qui fut le théoricien du moi et qui est resté un individualiste, je demande ce que deviennent dans sa théorie le moi et l'individu. La famille, la commune, rien ne fausse et ne diminue l'énergie comme de tels groupementst. Ce sont les collectivités les plus dangereuses parce que nous les aimons et parce qu'elles nous retiennent. Contre le développement libre de l'individu, ce n'est pas la contrainte ou la misère que je redoute le plus, mais les liens de l'affection partagée et du bonheur médiocre. Nous ne refoulons pas un désir devant la contrainte, nous le restreignons ou nous l'annulons en nous-même par crainte de la douleur qu'il peut développer autour de nous.

C'est dans une nation centralisée, unifiée, nivelée que les individus sont vraiment libres. Et les Montagnards de 93 l'avaient bien vu contre ces Girondins dont se réclame M. Barrès. Ce qui est vrai, c'est que dans la société présente, la centralisation n'est pas justifiée, c'est que dans l'Etat présent on est plus heureux à son village. Il faudrait nourrir ceux qu'on déracine...

Quoi qu'il en soit il faut aimer dans *les Déracinés* un effort constructif et descriptif d'une puissance et d'une volonté extrême. Il y a là une largeur de conception et de touche, une qualité d'abstraction que depuis Michelet et Balzac, on n'avait pas retrouvées unies. Et en décomposant l'œuvre, en triant dans cette ample composition les morceaux les plus achevés, quel beau recueil de portraits et de nouvelles : Bouteiller et Portalis, la visite de Taine, le grand récit d'Astiné, son assassinat, tant d'autres pages!!

Avons-nous trop de sympathie pour M. Barrès, trop d'entraînement, trop d'affection? On nous l'a dit quelquefois. Ce qui est sûr, c'est que nous l'aimons. Alors même qu'il ne serait pas un grand

écrivain comme il l'est, sûr de son style et de sa pensée, maître d'une forme qui est bien à lui, nul ne lui contesterait ce mérite plus rare, d'avoir empreint d'une marque indélébile l'esprit de toute une génération. Entre les jeunes gens qui entrèrent dans la vie depuis 1890, qui donc échappe à son influence ? Je sais bien que M. Zola est un grand écrivain; j'aime son œuvre qui est puissante et belle. Mais on peut le supprimer de son temps par un effort de pensée; et son temps sera le même. Si M. Barrès n'eût pas vécu, s'il n'eût pas écrit, son temps serait autre et nous serions autres. Je ne vois pas en France d'homme vivant qui ait exercé, par la littérature, une action égale ou comparable. Je sais bien que cette action ne s'exprimerait pas aisément en une doctrine, ni même en une formule. Mais ce n'est pas toujours par des doctrines qu'on agit le plus efficacement sur son temps. Y a-t-il une philosophie chez Voltaire? Y a-t-il une philosophie dans Chateaubriand ? Comme eux, M. Barrès a créé et lancé dans le monde, qui l'a recueilli, non pas l'armature provisoire d'un système, mais quelque chose qui tenait plus profondément à notre vie, une nouvelle attitude, un mode d'esprit inconnu, une forme de sensibilité nouvelle.

La canne de jaspe. — « Ecoute chanter les fontaines. Elles sont intermittentes ou continues ; les jardins qu'elles animent sont symétriques. La statue y est de marbre ou de bronze ; l'if taillé... » M. de Régnier aime les parcs réguliers, les arbres taillés en formes vivantes, le jeu machiné des eaux. Moi qui admire Le Nôtre et les jardiniers classiques, je voudrais que M. de Régnier pût me composer un parc, ce parc mystérieux d'Hermas où les bassins et les bronzes s'absorbent dans leurs reflets confondus. Eau métallique, branches raidies dans leur figure, image muette des statues, angle volontaire des allées ! Là, passent sur les feuilles sèches, des personnages tranquilles et minutieux, des vierges et des philosophes dont les histoires sont de mystérieuses mythologies : Hermagore, Hermotime, Hertulie, aspect des sages et des mages, moyen âge et *modern style*, platonisme et symbolisme, tout le présent qui se reflète et se décompose dans l'eau morte du passé.

L'art de M. de Régnier est égal à de tels sujets ; il en a la majesté calme et la recherche définitive. Pour le désigner d'un terme il faudrait isoler et multiplier ce mot : la tenue. Rien d'ordinaire, de flottant, d'attendu. La phrase est plus unie que les allées d'Hermas, et mieux taillée que ses cyprès ; l'image et l'idée s'y distribuent avec une aussi sûre précision que l'eau dans les canaux ou dans les fontaines. Il n'est pas de prose plus serrée, plus métallique et plus drue que celle de ce poète. Pour peindre M. d'Amercœur, ce Barbey d'Aurevilly épique, vous la trouverez inspirée même de grandeur, la grandeur secrète des émigrations, des châteaux délabrés, des aristocraties qui meurent.

La Canne de Jaspe, Contes à Soi Même, le Trèfle Noir ! de tels titres ont leur portée ; ils sont froids, polis et intérieurs. On sent quelque

chose de méprisant dans leur justesse. Les héros de M. de Régnier ont de la race et de la beauté ; mais je sens les jointures craquer sous leur allure trop raide, et, dans la majesté morne du décor, leur pensée quelquefois n'est plus qu'un chef-d'œuvre d'horlogerie. « Un roman ou un conte, dit M. de Régnier dans sa préface, peut n'être qu'une fiction agréable. S'il présente un sens inattendu au-delà de ce qu'il semble signifier, il faut jouir de ce surcroît... » Pouquoi cacher que chez M. de Régnier cette fiction me semble souvent trop figée, et ce « sens inattendu » trop obscur ? Dans cette enveloppe, si bien jointe, de décor et de poésie, je cherche malgré moi la vérité et la vie.

C'est le procès de toute une esthétique, et de dix générations qu'il faudrait faire. On l'a fait ; nous le ferons encore. Mais ce qui est sûr, c'est que toutes les conceptions de l'art ont su inspirer des œuvres égales, et personne n'oubliera qu'aux plus récentes tendances de l'art français, M. de Régnier aura fourni en vers et en prose leur plus parfaite expression. Il a le don et le charme. J'ai noté sur cette dernière œuvre des sensations un peu éparses. Mais ce que je nomme imperfection m'y séduit autant que ce que je nomme qualité. C'est la marque des œuvres durables.

J'avoue que je n'ai pas saisi grand'chose au livre de M. ALFRED JARRY : **les Jours et les Nuits**. Je suis pourtant de ceux qui sentent et qui goûtent la beauté d'Ubu. Je vois bien aussi ce qui fait le comique spécial à ce roman, c'est-à-dire une folie précise et scientifique, un dogmatisme halluciné, cet air astronome et philosophe des moindres gestes, et surtout cette raideur, ce sens compassé de pince-sans-rire. Mais je ne saurais dire autre chose de ce roman d'un déserteur. Je n'ai pu pénétrer dans le récit que par des lueurs trop courtes. Si je le dis, ce n'est nullement pour faire le professeur de grammaire, mais parce que M. Jarry a certainement du talent, qu'il est peut-être un grand génie, mais qu'il me paraît vraiment, cette fois, avoir forcé la mesure, même pour ses amis et contemporains.

J'aime extrêmement la courte plaquette de M. JEAN VIOLLIS : **l'Emoi**. C'est peu de chose, « une circonstance, une destinée, un paysage ». Vous n'y verrez qu'une rue tranquille, des meubles usés et des cœurs simples. C'est un tout petit conte qui commence avec du soleil et finit avec quelques pleurs. Il n'est pas parfait, je crois même que la fin en est tout à fait manquée. Mais j'y vois les plus belles qualités, celles qui chez un tout jeune homme peuvent donner le plus d'espoir : la franchise, l'émotion, l'ampleur, et non pas la finesse vide, mais cette délicatesse si pleine et si riche du cœur latin. Le style est orné sans trop de recherche. C'est un début, je crois bien. C'est, en ce cas, un début qui promet beaucoup.

J'ai lu les **Lettres d'une Amoureuse** avec une vive joie. Ce n'est rien qu'une aventure d'amour, sans événements, presque sans personnages. Mais comme c'est bon d'entendre une fois dans un livre les

vrais cris aigus de la passion. Je ne prétends pas énoncer un paradoxe, mais ce dernier roman de Brada ne me paraît pas tellement inférieur à d'Annunzio. Il est aussi ardent, aussi intense, plus délicat quelquefois, et il y a de si beaux paysages, de si belles fleurs, de si beaux palais.

Brada n'est pas, à ce que je crois, un écrivain considérable en Italie. Et je ne crois pas non plus que d'Annunzio, bien qu'il ait des dons de grand écrivain, doive tenir une place importante dans l'histoire de la littérature italienne. Et pourtant personne ne peut échapper ici à leur séduction. Je suis convaincu que même les romanciers moyens d'Italie — ce qui serait ici Maizeroy, Maurice Leblanc, Prévost, — ont de la chaleur, de l'ardeur, de la vie. Vraiment c'est une race autrement douée que la nôtre pour la passion et pour l'art. Qui sait? Peut-être là-bas va-t-il se lever un jour de vrais écrivains de génie. Peut-être allons-nous revoir une Renaissance Latine.

On m'informe au dernier moment que Brada n'est Italienne que par alliance. C'est fâcheux.

LE NAPOLÉON DE STENDHAL

Dans ce qu'on est convenu de nommer l'église stendhalienne, entre MM. Stryienski, de Nion, Auguste Cordier, nul n'est plus vif, plus averti et plus moderne que M. Jean de Mitty. Ce que Stendhal eût aimé en lui, c'est le soin et l'art de tirer de ses trouvailles, avec la richesse psychologique d'une confidence, toute la saveur moderne d'une allusion. *Lucien Leuwen*, qui avait l'aigreur et la sécheresse d'un roman d'hier, ouvrait sur la vie de Beyle les aperçus les plus vifs et les plus riches. Les fragments que M. de Mitty a recueillis sous le titre : **Napoléon** ont encore ce double charme. Rien n'a plus d'intérêt présent, de force de récit, d'actualité ; nulle part Stendhal ne s'est entretenu de plus près sur lui-même, avec plus d'abandon, de détail et de familiarité.

Cela est naturel. La bibliothèque de Grenoble, exploitée depuis quinze ans, ne livre plus que des fragments serrés et brefs ; des notes menues, la monnaie quotidienne de l'analyse et de l'auto-confession. C'est là que notre voix sur nous-mêmes est la plus sincère, que notre vue sur le monde est la plus vive, la plus brillante de franchise, d'intelligence et d'irrespect. Ce qui doit nous désoler c'est que maintenant voici le fonds de Grenoble à peu près vide. Elle est tarie, la source inépuisable des inédits et des posthumes. On s'habituait à l'idée que Stendhal vivait toujours, qu'il poursuivrait toujours par de sûrs truchements sa chronique ininterrompue, mais il paraît décidément que Stendhal est mort.

Les notes et l'introduction de M. de Mitty qui précèdent les fragments ou s'y intercalent, sont excellents de documentation, d'esprit,

et souvent de plaisanterie. Les fragments sont de dates très diverses et de valeur inégale, mais ils sont distribués dans un ordre excellent et offrent tous un intérêt. Les chapitres sur la Cour, sur l'administration sont de premier ordre. Quelques pensées sont de toute beauté. Mais il faut tout lire. Et quand on aime Stendhal comme il faut l'aimer, c'est une joie de le retrouver toujours le même, toujours lui-même, de goûter cette saveur qui relève la phrase la plus plate, et qui est tellement à lui. Décidément je ne puis m'habituer à la pensée qu'on ne publie plus de posthumes. Mais je suis sûr que M. de Mitty en trouvera encore.

Léon Blum

LES POÈMES

Gabriel Vicaire : **Le Clos des Fées.**

La Muse de M. Gabriel Vicaire s'en va, comme plusieurs autres Muses, remplir sa cruche à la fontaine d'où coule intarissable le beau flot d'argent de la chanson populaire, et elle écoute les oiselets qui pépient autour de la source sacrée. Il semble que, quand elle revient au logis du poète, elle pose sa cruche à côté d'un broc de clairet, un peu faible, mais savoureux, sentant fort son terroir, pas traître, sans ivresse profonde, sans bouquet complexe (en tout cas c'est du vrai vin), que le poète a été chercher dans son cellier ; et il tend tour à tour à son lecteur le gobelet de vin et le verre d'eau. C'est bon et c'est frais. Il n'a tort que quand il coupe eau et vin, c'est alors d'un plaisir moins franc.

Les uns ont choisi dans notre vieux fonds populaire, les attitudes douloureuses, les enfantines désespérances, les cris brefs et naïfs des souffrances profondes. Le folk lore a ses idyllistes, ses dramaturges, ses élégiaques; presque tous transposant. M. Vicaire transpose aussi: mais il recherche le ton bonhommé, le ton bonne femme de la vieille poésie (et c'est une note personnelle). Cette vieille poésie est pour lui pédestre et légère, à cotillon court joliment et sobrement rayé.

Si l'on admet ce point de vue, admissible s'il n'est pas généralisé à l'excès, si on reproche en passant à M. Vicaire de mettre au service de cette chanson vivace une technique trop immobile, on peut se plaire et beaucoup à l'histoire de *Fleurette*, à celle du *Joli rossignol* qui languit pour une rose et renaquit à la joie grâce à une jolie clochette, et surtout goûter le curieux travail d'art de *Rainouart au Tinel*, un exemple de fabliau renouvelé, alerte et neuf, volontairement exhaussé de quelques expansions lyriques peut-être un peu bien brèves; mais enfin, cela, en son but, tel quel, est réussi.

Stuart Merrill : **Poèmes.**

M. Stuart Merrill réunit les poèmes qu'il a ciselés de 1887 à 1897.

Les Gammes et *les Fastes*, vers colorés et savants, empreints des élégances et des roideurs d'une technique parnassienne très affinée, ne nous semblent pas valoir quelques-uns des frissonnants petits *Poèmes d'Automne*. souvent empreints d'une grâce sérieuse, et indéfinie, malgré le corselet de rythmes très précis, un peu trop précis, ni certains autres de ces petits *Poèmes d'Automne* claironnants dans quelque atmosphère orangée, comme un fond d'incendie à la Delacroix. Mais combien je préfère à ces intéressantes, habiles, précieuses joailleries, à ces pierres dures serties avec tant de goût que sont les anciens Poèmes de M. Stuart Merrill, les beaux, les très beaux vers encore épars, qui apparaîtront dans son prochain volume, ce songe si gradué d'ombre et de couleur, *les Poings à la Porte*, qu'ont applaudi les auditeurs des Samedis populaires de l'Odéon. Ces vers nouveaux résonnent des plus nobles passions de liberté et de charité sociales; et avec ces idées humanitaires, dont l'expression poétique est si difficile à réaliser, qui, chez la plupart, dépriment le poème jusqu'à l'apparenter à un *devisier* de mirlitons pour fêtes nationales, M. Stuart Merrill réussit à de nobles effets d'art.

Pierre Quillard : **La Lyre héroïque et dolente.**

M. Pierre Quillard réunit sous ce titre ses courts lieder et ses évocations longues autour de deux poèmes dramatiques, *l'Errante* et *la Fille aux mains coupées*, déjà depuis longtemps connus et même représentés. M. Pierre Quillard est le plus caractéristique des poètes qui tout en restant, pour la forme et le rythme, absolument fidèles à la technique parnassienne, se retrempent pour le fond, dans les nouveaux courants poétiques. Tout en souhaitant que M. Pierre Quillard s'évade de ce musée aux blanches figures antiques dont il étudie et retrace sans cesse les immobilités, il faut convenir qu'il a le don du vers condensé et de l'image évocatrice, mais évocatrice de passé. Qualités et défauts de cet art se trouvent pour le mieux synthétisés, pour son point de départ, d'un vers trop martelé, aux timbres uniformes, dans *l'Aventurier*, et pour son point d'arrivée, au *Jardin de Cassiopée*, vers plus libres, plus larges, mieux disposés. Il serait injuste aussi de ne point signaler comme une page élevée et robuste les derniers vers de *l'Errante*. Tout le livre de M. Pierre Quillard porte d'ailleurs la marque d'une haute et noble ambition d'art.

Raymond Roussel : **La Doublure**, roman en vers.

Le roman en vers n'avait plus guère tenté personne depuis l'*Edel* de Paul Bourget, et pas même Bourget lui-même ; d'ailleurs *Edel*, comme l'*Olivier* de François Coppée, est plutôt une nouvelle qu'un roman en vers. M. Raymond Roussel, l'auteur de *la Doublure*, tient à ce que ses lecteurs appellent son livre un roman, et les avise que « ce livre étant un roman, il doit se commencer à la première page et se finir à la dernière ». C'est plus facile à prescrire qu'à exécuter et si le critique doit se conformer docile à cette indication, je crains

bien que le dilettante, infiniment plus libre, ne pose très rapidement le volume, à moins qu'il ne le laisse à son insu glisser, et doucement entre dans le royaume des rêves; car, vraiment, c'est fort ennuyeux.

En surplus, la question de savoir si le roman en vers est un genre possible n'est point du tout tranchée, car *la Doublure* n'est nullement un roman en vers : c'est un grand placage descriptif du carnaval de Nice, ne mesurant pas moins de 170 ou 175 pages, intercalé entre deux courtes anecdotes, encore fatigantes de leur description outrancièrement minutieuse. Au temps où l'on cherche à écrire le vers synthétique et autant que possible serré et de poésie pure, M. Raymond Roussel s'attache à le rendre prosaïque et plat, et c'est à cela seul qu'il a bien réussi.

JOHN-ANTOINE NAU : **Au Seuil de l'Espoir.**

C'est un nom à retenir, que celui de M. John-Antoine Nau, qui, sous ce titre banal, *Au Seuil de l'Espoir*, nous apporte un poème serré, massif et concis, infiniment plus près de la forme possible du roman en vers que celui de M. Roussel. D'ailleurs, M. John-Antoine Nau n'a point de prétention au roman, et son livre se présente sans explications préalables d'aucune sorte. Un poète qui a aimé une femme belle et intelligente, un poète que les hasards de la vie ont fait marin, se rappelle et évoque, autour de sa première maîtresse, les errantes amours de sa vie d'escales ; et les confronte, et cherche ce qu'il y eut en tous ces caprices et ces amourettes de traces de son plus profond sentiment. Elle avait lu avec lui bien des poètes, Dierx, le divin Baudelaire :

L'ange déchu Verlaine aux tourments ingénus
et le magicien Poictevin dont la prose
est un vers plus fluide à l'orient troublant
qui surprendrait l'émoi nuancé, tressaillant
de la rosée au cœur d'aurore d'une rose
ou la musique des rayons sur un cristal.

Les autres évocations nous détaillent une femme de couleur, nonchalante et dure, dont le poète s'efforce à tracer les atavismes et la grâce barbare, ou bien près des villages océaniens :

des femmes de jais fauve aux cheveux de crin droit,
dont le splendide corps nu, bestial, inspire
une admiration qui se teinte d'effroi
et dont miroitent les grands ongles de vampire,
les yeux torridement sombres et scintillants
de cruauté tendre, — ont (vaguement aiguisée ?)
la dent trop blanche en la gencive lilacée.

Mais toutes ces silhouettes anxieuses et imprévues conservent en leur être un trait essentiel de celle qu'il aime par-dessus tout et qu'il appelle « la pure Fatale ».

L'intérêt du poème n'est point en son sujet, non pas même en ces silhouettes féminines, mais en une multiplicité de brefs paysages, falaises de nos pays ou rades dès tropiques, d'un accent particulier et de charme exotique. Je cite encore pour inspirer le désir d'en chercher d'autres au cours du livre...

Ses yeux pers ont brillé derrière ces volets
voletant, comme deux lucioles diurnes
de vifs froufroutements de duveteux rubis
de l'oiseau-mouche aux verts rayons des colibris,
près des fleurs recelant des nectars dans leurs urnes
suivant, dans la pénombre en les glacis lustrés
les glissements du jour soyeux sur les feuillées
les éclipses de gros insectes mordorés
sous le bronze terni d'écorces fendillées —
ou bien les rampements étirés et félins
des petits noirs, traînant leurs pieds gonflés et lisses
sur l'allée ample aux chauds carreaux incarnadins,
suivant le soleil — et buvant avec délices
de la bouche, des yeux d'émail noir grands ouverts,
de tous les pores de leurs narines de faunes
la grande flamme douce aux enchantements jaunes.

Varia.

M. Charles-Adolphe Cantacuzène a tenté « *d'éterniser l'aspect de la modernité* ».

Nous doutons qu'il y ait réussi et que les âges futurs aillent puiser des documents sur nous, dans les **Douleurs cadettes** ; en tout cas ne seraient-ils pas un peu ahuris d'apprendre que toute femme est un Mallarmé, c'est-à-dire un arcane ; il y a dans ce livre une ambition de préciosité et d'élégance sèche tout à fait avortée et c'est jeunet, jeunet.

Le livre énormément long, chargé, touffu, de M. Pierre Courtois, **Dans la paix du soir**, montre le poète qui s'éveille et va vers la ville, et la beauté des chemins, la contemplation de la ville et de la foule le ramènent heureux et fort dans sa maison, toute embellie par la paix du soir. C'est plein de bonnes intentions, et parfois une note douce et possible comme celle-ci :

Ce qu'il faut demander à Dieu
C'est la simplicité de vivre
Et dans l'âme un coin du ciel bleu
Comme une légende dans un livre.

Mais cet abondant effort pour traduire des rêveries vagues et des pénétrations de l'homme par la nature, manque d'art et de relief.

Les Chansons épiques, de M. Paul Delair, sont empruntées au plus beau de notre fonds national, et ne sont point faites pour en donner

l'impression au lecteur. Il est facile de dire qu'on a choisi le vers de dix pieds comme plus semblable au mètre des trouvères; il n'était point besoin d'affubler les beaux poèmes, de cette langue incolore; la tentative est à recommencer.

M. PAUL SEURE, l'auteur d'**Au gré du vent**, a reçu et nous en fait part, les encouragements de M. Jules Lemaître ; ce n'est point de ces certificats si brillants ; les vers de M. Paul Seure parcourent les blancs du livre d'un petit pas monotone et fatigué, c'est limpide, convenable et indifférent. Et rien de plus passionnant ne se rencontre aux **nouveaux petits poèmes et poésies diverses** de M. STÉPHAN BORDÈSE, ni au **Toujours plus haut** un peu vieillot pour le moins de M. ALAUX. Les **Symphonies pyrénéennes** de RAOUL LAFAGETTE que réédite et augmente une main pieuse n'ont aucun intérêt à sortir de l'oubli, et le nom de Raoul Lafagette dormira en paix parmi les petites gloires de clocher, de clochers qui n'ont pas eu de cloches. Il y a quelques chansons dans le **Petit Paroissien** de M. RICHARD LEDENT, les plus simples sont les meilleures. **Le Jeu sanglant** de M. FRÉDÉRIC DE NEUFVILLE ambitionne d'être comparé à une joyeuse et turbulente sortie d'écoliers ; sans doute ; mais il n'y a que de vagues indications dans ce jeune ébrouement, quelques pièces sobres, mais si de circonstance. En tête des **Raisins noirs et bleus** du musicien LÉOPOLD DAUPHIN, qui a voulu nous prouver qu'il était aussi un poète, Stéphane Mallarmé a inscrit ce qu'il fallait dire, comme toujours, sans laisser place à nul autre, sauf pour combattre inutilement son avis toujours juste. M. SOUBEYRE n'est point un esprit vulgaire, il manque quelque largeur en plus à sa conception, comme il manque quelque largeur aussi à son vers, net, correct, bien fait, mais ni assez creusé, ni assez net, ni assez multiforme pour fixer absolument l'attention, et son mélange de vers et de prose est sans nécessité, un peu déconcertant.

GUSTAVE KAHN

LA PHILOSOPHIE SOCIALE

CHARLES ANDLER : **Les Origines du Socialisme d'Etat en Allemagne.** — Je crois qu'en France, où le nom de Karl Marx devient presque populaire, le nom de Rodbertus était à peu près inconnu. Pourtant ce fut un homme d'une extrême profondeur, un historien et un économiste remarquable ; et son action fut grande dans ces vingt dernières années. C'est à son influence que se rattache le développement du Socialisme d'Etat en Allemagne ; Socialisme Universitaire ou Socialisme Officiel, c'est son inspiration qui dicta la dernière politique bismarckienne et la fameuse conférence du Travail. Rodbertus est véritablement le héros du livre de M. Andler, avec Ferdinand Lassalle, son ami et son disciple, sur qui ce travail vient jeter un jour imprévu. C'est que tout

l'effort de la pensée allemande dans ce siècle se retrouve dans la théorie de Rodbertus, qu'il a concilié avec le dogmatisme philosophique de Hegel et la précision scientifique et minutieuse de Thuenen tout le lyrisme romantique et nationaliste d'un Savigny ou d'un List. On sent se confondre en lui le double effort du rationalisme et du patriotisme allemand. Pour montrer comment ces tendances, qui logiquement se contredisent, ont pu se concilier dans une théorie, M. Andler a évoqué tout le travail de la pensée allemande dans ce siècle.

Le livre de M. Andler n'est pas un exposé suivi des doctrines ; ce n'est pas un ensemble de biographies historiques. C'est une suite de *monographies d'idées*. M. Andler discerne et sépare un certain nombre de problèmes essentiels ; il expose et critique les solutions provisoires qu'ils ont reçues ; mais jamais il ne fait effort pour rattacher la théorie isolée d'un penseur à l'ensemble de son système. Pour reconstituer dans leur ensemble les théories de Rodbertus ou de Lassalle, il faut dépouiller l'un après l'autre tous les chapitres. C'est une histoire des idées et non pas des systèmes. Une telle méthode est singulièrement courageuse. Elle suffit pour enlever à un ouvrage cet intérêt romanesque qui se tire généralement du récit, des anecdotes et des traits de caractère. Nous pouvons deviner à travers les noms de Thuenen et de Rodbertus des images fortes et sympathiques. Je me figure en eux des hommes droits et réfléchis qui cultivaient laborieusement leur terre, et lisaient le soir sous la lampe, comme le Levine de Tolstoï, des hommes exacts et minutieux à leurs intérêts, mais justes. Voilà une imagination qui peut être heureuse ou inexacte, mais dont M. Andler m'a laissé tout le plaisir et tout le risque. — C'est que le livre de M. Andler n'est pas un récit d'histoire ni même, en dépit des apparences, un effort critique — si ce n'est à la manière de la Philosophie de Hamilton de Stuart Mill, où l'exposé et l'examen des doctrines ne sont qu'un prétexte, une transition, une commodité pour mener à la pensée propre de l'auteur. C'est en réalité un ouvrage dogmatique abrité sous des recherches d'histoire. Or la beauté des biographies ou l'architecture des systèmes n'importe pas à la vérité.

Dès lors on ne peut plus qu'admirer l'art avec lequel ce livre est conduit et disposé. Que nous passions de Hegel à Savigny, de Gans à List, de Thuenen à Rodbertus, tous ont l'air de se suivre, ou de se compléter, ou de se contredire, comme dans une conversation réglée. C'est le charme d'un dialogue platonicien. M. Andler est là, comme Socrate, pour mener ses personnages à la conclusion nécessaire. Et comme Socrate, M. Andler ne laisse pas passer une erreur qu'il ne rectifie, un sophisme qu'il ne redresse, une faute de calcul qu'il ne corrige. On admirera ce qu'il y déploie de science et de force critique, cette défiance aiguë, ce contrôle tenace des idées.

Mais pour établir entre des pensées si diverses, souvent contraires, ce niveau commun, cette égalité de plan, je crois qu'il a fallu mieux que de la science, que de l'art et même qu'une ardeur personnelle de

certitude. Il a fallu cette profondeur de raison qui permet d'élever une idée au point où elle n'est plus la propriété d'un philosophe ou la dépendance d'un système, mais un élément de la vérité universelle.

On s'étonnera peut être que M. Andler, qui a établi avec tant de précision les critériums qui distinguent les doctrines socialistes et les doctrines économiques et libérales, n'ait pas établi une démarcation aussi nette entre le Socialisme démocratique, celui de Marx, de M. Liebknecht ou de M. Guesde — et le Socialisme d'Etat. C'est sans doute que Marx et Rodbertus ne furent pas tant séparés par leurs doctrines, dont M. Andler montre même l'identité sur quelques points, que par des tendances politiques et par des oppositions sentimentales. Le Socialisme d'Etat fut une transaction entre le respect pieux du passé et l'espérance dans un avenir de Justice. Ce double caractère de la doctrine répond à la diversité de ses origines ; il répond aussi à des nécessités psychologiques, et, si ardente que soit notre foi dans un idéal de justice, il n'appartient à aucun de nous de se dégager entièrement du passé. La raison abstraite le peut sans doute, et Marx fut en effet un rationaliste, un hégelien pur, tandis que Rodbertus ne pensait pas que tout ce que la raison conçoit comme nécessaire fût pour cela déterminé objectivement, ou même simplement réalisable. Théoriquement le Socialisme d'Etat voulut donc insérer dans la Société un maximum de réformes avec un minimum de dégâts. En fait il devint l'arme hypocrite ou naïve de toutes les aristocraties et de toutes les réactions, d'un Disraëli ou d'un Churchill comme d'un Léon XIII ou d'un Bismarck. On devine ainsi ce qui sépare M. Andler du marxisme. Convaincu que les réformes sociales impliqueront toujours des réformes politiques, M. Andler n'accorderait pas à Marx que les révolutions politiques soient nécessairement déterminées par un état social donné. Il y a dans la pensée de Marx un fatalisme, un optimisme et aussi un dogmatisme supérieur, devant quoi M. Andler me paraît s'arrêter d'un air sceptique. Le différend peut sembler surtout métaphysique. Mais il est naturel que M. Andler, qui est un métaphysicien, n'aime pas les métaphysiques médiocres.

J'ai trop peu dit ce qu'il y a dans cette œuvre considérable de science, de profondeur de pensée et d'art littéraire supérieur. Ce qu'on peut souhaiter, c'est que bientôt, sans cet échafaudage de faits et d'histoire, M. Andler vienne à exposer dans un ensemble cohérent et didactique ce qu'il a volontairement dispersé à chaque page de ce livre. M. Andler a toutes les qualités pour devenir un grand philosophe social. Son action n'est encore intelligible que pour une élite, car sa pensée est parfois difficile et elliptique. Mais il a la force, la lucidité, le don des formules, et sa concision un peu sèche convaincra mieux que bien des éloquences. Surtout il est impossible de ne pas sentir dans son action une sincérité, une probité, une candeur, une certitude qui, à travers le livre, suffiraient à faire aimer l'homme.

Léon Blum

LA PHILOSOPHIE

Th. Ribot : La Psychologie des Sentiments.

Cette deuxième édition contient quelques changements de détail et, en outre, est enrichie d'un important chapitre entièrement nouveau qui complète les vues de l'auteur sur le sentiment esthétique. L'ouvrage est assez connu maintenant pour dispenser d'une analyse.

Ce qu'il faut dire avant toute chose, c'est que la publication de ce livre est l'événement psychologique le plus considérable qui se soit produit en France depuis un quart de siècle. — Ce qu'il faut dire ensuite, c'est que l'ouvrage est d'un haut intérêt, non seulement pour le psychologue de profession, mais aussi pour l'honnête homme, tel qu'on l'entendait autrefois, d'esprit orné et de curiosité attentive. Quelle lecture plus attrayante, en effet ? M. Ribot a choisi pour matière de son étude ce que notre nature enferme de plus intime ; nos peines et nos joies, nos appétits, nos émotions et nos passions.

Cette œuvre magistrale, d'une simplicité un peu nue, a ce cachet d'élégance que Léon Blum a si joliment définie à propos de M. Bréal, ce quelque chose de régulier, de dégagé, d'aplani, cet achèvement de clarté, cette prise suprême d'un sujet longuement élaboré et lentement mûri. Les ignorants et les esprits superficiels s'y trompent et disent volontiers : « Il ne nous apprend rien que nous ne sachions d'avance. » La clarté de M. Ribot n'est pas celle, banale et vide qui vient du manque d'idées ; tout au contraire il est riche à profusion d'aperçus ingénieux ou profonds, mais comme ils sont exprimés sobrement, au passage, sans artifice qui prévienne le badaud, celui-ci ne les soupçonne même pas.

Un des mérites de la *Psychologie des Sentiments* est son extrême brièveté. On se rappelle le célèbre post-scriptum de la *Provinciale* que l'auteur n'avait pas eu le temps de faire plus courte. M. Ribot a le loisir d'être concis : son volume a moins de 500 pages. Mais c'est la moindre originalité de ce travail. Ce qui achève de lui donner tout son prix, c'est qu'il est véritablement la première tentative en vue de démêler quelques lois, d'établir quelque fixité dans le pêle-mêle ondoyant de la vie affective. Chose à peine croyable, sur ce terrain qu'il parcourt et décrit avec tant de sûreté et d'exactitude, M. Ribot a eu peu de devanciers. Jusqu'ici la majorité des psychologues se désintéressaient de ces problèmes ; ils en abandonnaient l'exploitation et la solution à la poésie, au roman, à la comédie... M. Ribot a proprement effectué un voyage de découverte. Des pays mal connus qu'il a visités, l'habile explorateur nous rapporte, outre son riche butin d'observations personnelles, un plan topographique bien établi, *a general survey*, comme disent les Anglais. — Ce que Taine, avec son livre *De l'Intelligence*, a fait pour l'esprit, M. Ribot vient de réussir à son tour pour les sentiments. Il a fallu vingt-cinq ans et plus aux continuateurs de Taine pour constituer de façon à peu près passable

la psychologie de l'intelligence. Il faudra vingt ou trente ans de patientes investigations pour remplir le programme dressé par M. Ribot, remuer les problèmes qu'il indique, vérifier les solutions qu'il propose ou qu'il esquisse, et construire une science acceptable du cœur.

TH. RIBOT : **L'Evolution des Idées générales.**

Dans ce livre, résumé de leçons professées au Collège de France, l'auteur ne parle ni de catégories, ni de catégorèmes ; il ne s'abîme pas davantage en extase devant les mystiques vertus du verbe substantif. Il n'est logicien ni métaphysicien, mais psychologue. « Le but principal de cet ouvrage, nous dit-il, est d'étudier la marche de l'esprit lorsqu'il abstrait et généralise, de montrer que ces deux opérations sont à évolution complète, c'est-à-dire qu'elles existent déjà dans la perception, et, progressivement, par étapes successives qu'on peut déterminer, atteignent les formes les plus élevées, le symbolisme pur, accessible seulement au petit nombre. »

L'auteur distingue trois espèces d'idées générales : celles que l'on peut penser sans l'intervention du langage, — celles qui nécessitent l'emploi du langage : elles sont constituées par un mot, *plus* une image mentale, — celles enfin qui ne sont plus représentables, et se réduisent au mot seul.

Les premières, les plus humbles, existent chez l'enfant, et déjà chez l'animal. J'ai médit de l'éléphant dans la dernière chronique, en dévoilant certains petits défauts de cet honorable pachyderme. Disons le bien à côté du mal, et croyons-en leur ami Romanes qui les a beaucoup observés : « On est fondé à croire que les éléphants conçoivent les idées abstraites. Je suis convaincu qu'ils acquièrent par expérience l'idée de dureté et de poids. » — Un singe observé par Darwin, se servit d'un bâton comme d'un levier pour soulever le couvercle trop lourd d'un coffre. « L'usage du levier comme moyen mécanique est un exploit dont on ne connaît pas d'exemple en dehors du singe. » Les animaux sont donc capables de raisonnements par analogie, raisonnements tout pratiques, dont les images forment la matière et fournissent les termes.

Les enfants qui ne parlent pas encore et les sourds-muets non éduqués dépassent à peine ce niveau inférieur. M. Ribot leur consacre deux chapitres bien documentés et d'un vif intérêt. Il passe ensuite à l'étude du langage (langage des gestes et langage articulé), lequel est la condition des idées générales du second degré. Ici encore le travail de l'esprit se réduit à saisir et à isoler des analogies ; seulement ces analogies sont plus délicates, plus fugaces.

Nous voici parvenus aux formes les plus élevées de l'abstraction, qui appartiennent proprement à l'humanité, et, dans l'humanité, à un petit nombre seulement de privilégiés. Quelle est la nature psychologique de ces concepts à symbolisme pur, où le mot paraît le seul élément qui existe dans la conscience ? Est-il vrai que nous pouvons

penser effectivement et utilement avec des mots, rien qu'avec des mots, comme on l'a soutenu à satiété ? L'auteur s'est livré à ce sujet à une enquête personnelle des plus édifiantes dont il nous communique le résultat. Cette enquête a porté sur 103 personnes, qui devaient répondre à cette question : Qu'avez-vous dans l'esprit, immédiatement et sans réflexion, quand on prononce devant vous un des mots : chien, animal, couleur, forme, justice, bonté, vertu, loi, nombre, force, temps, rapport, cause, infini ? On lira dans le volume le détail des réponses et les réflexions de l'auteur.

Donnons seulement sa conclusion. « En ce qui concerne les plus hauts concepts, ils ont une nature psychologique propre : d'une part un élément clair et conscient, qui est toujours le mot et quelquefois en sus un lambeau d'image ; d'autre part, un facteur obscur, inconscient, mais sans lequel la pensée symbolique n'est qu'un mécanisme qui tourne à vide, sans rien pouvoir produire que des fantômes. » — En d'autres termes, la pensée, sous sa forme supérieure, est une espèce d'algèbre, qui ne garde de valeur qu'autant qu'on peut en remplacer les symboles par des valeurs correspondantes ; nos idées doivent toujours pouvoir se ramener à l'expérience sensible ; sinon elles ont tout juste la valeur d'une lettre de change tirée sur un habitant de la Lune.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude des principaux concepts : nombre, espace, temps, cause, loi, espèce, dont M. Ribot décrit l'évolution et les transformations au cours des âges. Prenons pour exemple la notion de cause. Le mot cause a une double acception : l'une primitive et populaire, l'autre ultérieure et savante. Le caractère propre de la première période est « de rester subjective, anthropomorphique, de se représenter toujours la cause comme une activité intentionnelle, qui ne produit de mouvements qu'en vue d'une fin ». La deuxième période commence avec la réflexion philosophique et se poursuit par la lente constitution des sciences ; la cause pour un savant n'est rien de plus qu'un *rapport* fixe, constant, invariable, entre un antécédent et un conséquent déterminés. L'opinion que chaque homme a en lui la notion innée de la loi de causalité universelle vient de ce que depuis trois siècles les écrits des philosophes et des savants ont popularisé cette notion. Mais la conception populaire se révèle toujours vivante par la croyance au miracle et au hasard.

Cette analyse sèche, hâtive, écourtée, ne peut donner qu'une idée imparfaite et très insuffisante d'une telle œuvre. L'esprit de M. Ribot est un merveilleux instrument de classification et d'interprétation. C'est le trahir que de séparer des théories les faits sur lesquelles elles s'appuient. La lecture de ce livre sera profitable à chacun, mais surtout au jeune philosophe impatient de s'envoler à tire d'ailes dans l'éther métaphysique. A celui-là, il sera prudent et sage de méditer ces lignes de la conclusion : « Les concepts vides se rencontrent surtout dans le monde de la spéculation pure. Ils sont les noms représentatifs d'un savoir incomplet, partiel, insuffisant ou mal organisé ; ils correspondent non à une élimination de l'inutile, mais à un déficit

du nécessaire. Sans contact possible avec la réalité, ils flottent dans une atmosphère irréelle et sont les matériaux d'une architecture fragile, à rapide écroulement. La pensée par concepts a pour fin de substituer à des états complexes des états simplifiés qu'on peut tourner et retourner dans tous les sens pour en mieux découvrir les rapports; ici, par la nature des choses, l'activité inconsciente, le travail qui s'opère silencieusement dans les couches inférieures, appliquée à une matière pleine de lacunes et de fissures, ne projette dans la conscience que de fausses lueurs. »

N. Mikhaïlowsky : Qu'est-ce que le Progrès ? — Examen des idées de M. Herbert Spencer.

Nouvelliste, romancier, critique, essayiste, M. Mikhaïlowsky est encore si l'on veut philosophe par le penchant qu'il a aux considérations générales et oratoires. On le connaît peu en France, mais il est fort célèbre chez nos « amis et alliés »; les plus jeunes, surtout, ne jurent que sur son nom. Il est le Maître, le grand homme. Cet *Examen des Idées de Spencer* est proprement son *Vase brisé*.

Il est fâcheux qu'on nous convie à juger le mérite de M. Mikhaïlowsky sur un tel échantillon vieux de trente ans, et non sur un travail plus récent et plus élaboré. Il y a des modes pour les idées comme pour la couleur des gants et la forme des chapeaux. En 1897, une discussion de l'idée spencérienne du progrès offre sensiblement la même sorte d'intérêt qu'une réfutation en forme de la théorie platonicienne des idées : louable matière de scolarité.

Ceci dit, nous devons rendre justice aux qualités de cet essai : la discussion est souvent ingénieuse, menée avec vigueur et verdeur, intéressante pour les Russes de 1869 ; mais on lui a fait un tort en l'important, car nous avons mieux chez nous.

L. Bélugou

L'HISTOIRE

Louis Amiable : Une loge maçonnique d'avant 1789.

Les amis de feu M. Louis Amiable, qui fut, de son vivant, membre du Conseil de l'Ordre du Grand-Orient de France, viennent de publier chez Félix Alcan, un livre qu'il terminait lorsque la mort le frappa.

C'est la monographie de la Loge des « Neuf sœurs » qui reçut Voltaire en 1778 et à qui Louis Blanc et Henri Martin avaient déjà donné la consécration historique : « La réception de Voltaire chez les francs-maçons, a écrit Henri Martin, fut un épisode digne de mémoire. Leur secret n'était que le sien : *humanité, tolérance*, et, là, le bien était sans mélange. »

La Loge des Neuf sœurs (ou des neuf Muses) compta, parmi ses

adeptes, la plupart des grands hommes de la fin du dix-huitième siècle : Condorcet, Cabanis, Houdon, Joseph Vernet, Piccini, etc.

Fondée en 1776 sous les auspices du duc de Chartres — depuis Philippe Egalité — elle disparut en 1792, se reforma en 1805 et, après de nombreuses vicissitudes, s'éteignit définitivement en 1848.

Ses Archives ayant été dispersées, M. L. Amiable a pu reconstituer à peu près son histoire, grâce aux correspondances de Grimm et de Bachaumont et à certains documents imprimés de l'époque, mais il ne nous donne que des indications bien vagues sur le rôle politique qu'elle joua aux approches de la Révolution.

La Franc-Maçonnerie, qui apparaît dans la trame de l'histoire vers le milieu du dix-huitième siècle, — elle avait été introduite en France en 1725 — prépara incontestablement la crise terrible qui devait éclater en 1789. Si le parti clérical — ou le « parti-prêtre », comme on disait en 1848 — a chargé la mystérieuse Association de tous les crimes d'Israël, les Francs-Maçons n'ont pas été plus sincères en prétendant que leur seul but était « de rendre l'opinion publique plus éclairée, plus sage et plus forte ».

Ler arrière-loges ont exercé de tout temps une action politique. Les sinistres honneurs de la « voûte d'acier » que les Francs-Maçons rendirent à Louis XVI, lorsqu'il fut ramené à Paris après le 5 octobre, avaient une terrible signification... Le roi était d'ores et déjà condamné. La reine était également vouée à la mort. Que Cagliostro fût ou ne fût pas un occultiste émérite, il pouvait, à coup sûr, faire à la fille de Marie-Thérèse la sombre prédiction que l'on sait. Le grade important qu'il occupait dans la Maçonnerie lui permettait d'annoncer à Marie-Antoinette l'affreuse destinée qui lui était réservée.

Il est peut-être intéressant d'apprendre, par le volume de M. Amiable, que le doux Florian, Parny, Cubières, etc., firent partie de la Loge des Neuf sœurs, mais il eût été infiniment plus curieux de savoir dans quelle mesure ce groupe maçonnique, placé sous l'invocation des muses, prit part au grand drame révolutionnaire...

La « Napoléonite », qui sévit depuis près de cinq années, a inspiré à M. Philibert Audebrand un livre qui porte ce titre quelque peu bizarre : **Napoléon a-t-il été un homme heureux?**

L'auteur suit son héros depuis Brienne jusqu'à Sainte-Hélène et, finalement, constate qu'il n'a jamais pu jouir pleinement des faveurs, pourtant si extraordinaires, de son extraordinaire destinée.

« Tous ceux qui ont tenu registre de ses faits et gestes, dit M. Audebrand, et Bourrienne et la duchesse d'Abrantès et le duc de Vicence, et le *Mémorial de Sainte-Hélène* et jusqu'au valet de chambre Constant, énumèrent mille et une causes d'ennui, les ordres mal compris ou mal obéis, le fait de se tromper en matière d'hommes, ce qui lui a si souvent fait choisir ses pires ennemis; l'envie, qui sortait avec tous ses serpents, du cœur de ses rivaux d'hier dont il avait fait des inférieurs, les fils emmêlés de trois ou quatre polices étrangères, qui

s'enroulaient, jour et nuit, autour de ses jambes pour le faire tomber; trois armées debout à maintenir sur le pied de la discipline; un général inhabile ou malheureux à redresser; un pape hostile, dix cardinaux aux aguets, cent évêques déchaînés, quarante mille prêtres disposés à vomir contre lui des prêches incendiaires, etc. »

Sauf les évêques qui, loin d'être « déchaînés » contre l'Empereur faisaient, en général, figure de courtisans très plats, le grand homme eut, en effet, à lutter contre de nombreux ennemis, mais il me semble que l'on n'a pas à se plaindre de la Fortune, lorsqu'on a successivement échappé aux périls de cinquante batailles rangées, à la peste de Jaffa, au poignard d'Arena, à la machine infernale de la rue Saint-Nicaise et à l'épée de ce terrible partisan qu'on appelait Georges Cadoudal — grand et glorieux plébéien, plus noble et plus fier cent fois que les Charette et les Bonchamps.

M. Audebrand indique que peu de femmes aimèrent Bonaparte.

C'est vrai! mais la chose s'explique de reste. S'il y a des brutalités qu'on pardonne, il en est d'autres que l'on n'oublie point.

« Tiens! comme vous êtes grêlée! » disait un jour l'Empereur à une grande dame, qu'il voyait pour la première fois aux Tuileries. « Ah! Sire, répondit-elle, un Français me l'aurait fait oublier. »

Il serait intéressant d'établir un parallèle entre Napoléon Ier et son pseudo-neveu, le « doux entêté », — au point de vue de l'amour.

Tous deux ont aimé les femmes, l'un les a traitées en soudard et l'autre en amoureux. Il n'est donc pas étonnant que celui-ci ait inspiré des dévouements qui ont fait défaut à celui-là. Napoléon Ier dans tout l'éclat de sa gloire, à l'apogée de sa puissance fut peu ou point aimé. Le prisonnier du château de Ham, pauvre et malheureux, rencontra moins de cruelles qu'un surintendant.

Plus tard, lorsqu'il occupa les Tuileries, par droit de conquête, lorsqu'il dicta ses volontés à l'Europe, il resta simple et doux, généreux et fidèle. Il n'eut jamais rien d'un parvenu.

L' « Autre » n'était point de cette humeur débonnaire. Lorsque sa Cour, brillante et morne, était plus sombre encore que de coutume, M. de Talleyrand s'efforçait, souvent en vain, d'égayer tout ce monde là.

« Mesdames, disait-il alors de son ton le plus gravement ironique, Mesdames, l'Empereur ne badine pas : il veut qu'on s'amuse!... »

JEAN GUÉTARY

LES LETTRES ALLEMANDES

Un livre sur Nietzsche (1). — Par une ironie des destinées, c'est autour d'un inconscient, autour d'un homme devenu une chose, que

(1) *Fr. Nietzsche, der Künstler und der Denker*, ein Essay von Aloys Riehl, professor der Philosophie an der Universitat Kiehl, Stuttgard, Fromman, 1897.

se fait aujourd'hui en Europe le plus grand mouvement de pensée. Tandis que Nietzsche demeure inerte, abîmé dans la morne contemplation dont il ne sortira plus, son œuvre, sa pensée d'hier si vivante et si fougueuse reçoit chaque jour un surcroît de vie des polémiques qu'elle suscite. Il a créé une forme inimitable, qui — conséquence nécessaire — a trouvé aussitôt en Allemagne des imitateurs. Un culte s'est formé, d'un caractère un peu posthume, et sa sœur, madame Fœrster-Nietzsche a institué à Naumburg les Archives de Nietzsche, à l'instar des Archives de Gœthe à Weimar. Nietzsche entre vivant et fou dans l'immortalité !

Ces mois derniers ont apporté leur moisson habituelle d'écrits sur l'auteur de Zarathustra, livres, articles de revue où l'on examine cette grande pensée défunte avant de lui donner sa place définitive, tâche difficile, car l'allure passionnée de l'œuvre ne permet guère d'aller d'un pas modéré et l'on se trouve presque irrésistiblement emporté aux jugements extrêmes. Aussi faut-il louer l'effort de M. Riehl qui, calme, froid, sévère parfois, en a pu suivre, sans se perdre, le cours impétueux à travers ses soubresauts et ses transformations. La personnalité et la pensée s'y entrelacent presque inextricablement et c'est le mérite de M. Riehl d'avoir su retrouver l'une grâce à l'autre.

M. Riehl dit excellemment que Nietzsche est le plus personnel des penseurs. Il est l'*ego ipsissimus*. Ce serait une raison avant toute autre pour dénier à son œuvre tout caractère philosophique. Ce n'en est pas une pour M. Riehl qui prononce dès le début de son livre une parole étrange pour un professeur de philosophie : « Nietzsche, dit-il, a tiré de sa propre expérience que toute philosophie a été jusqu'ici la confession de son auteur et une sorte de « mémoires involontaires », et que chez le philosophe il n'y a absolument rien d'impersonnel. *Mihi ipsi scripsi !* s'écrie-t-il aussitôt l'œuvre faite. »

A l'encontre de M. Riehl et de Nietzsche, j'oserai dire qu'un domaine essentiel où la personnalité de l'auteur doit se séparer de l'œuvre, c'est précisément la philosophie — qui tend à se délivrer de tout caractère de contingence. M. Riehl hésitera d'ailleurs plus tard à lui reconnaître ce titre de philosophe, mais pour une autre raison — parce qu'il n'est pas assez « gesund », mot qui n'a pas son correspondant exact en français et qui signifie à peu près sain de corps et d'esprit. « Car, ajoute-t-il, la santé aussi, personne ne le sut mieux que lui, appartient à la philosophie. »

Le livre de M. Riehl présente, dégagées du tissu des contradictions, les directions maîtresses de la pensée de Nietzsche. Elles se déclarent déjà dans les premiers écrits de 1869, se détournent, disparaissent et réapparaissent puissantes et définitives dans Zarathustra.

C'est l'affirmation de la nature vivante en face du concept, du devenir en face du préétabli, de la force en création, en transformation constante en face de la Vérité.

Dès l'origine il est en révolte contre la domination que Kant a

exercée sur tout son siècle et par une pente naturelle il est porté vers Schopenhauer.

Avec Schopenhauer il ne voit dans la pensée « qu'un certain rapport des instincts entre eux »; dans la raison et dans ses lois « pas beaucoup plus qu'un préjugé grammatical ». C'est là le plus grand écart de la direction donnée à la philosophie par Kant. Schopenhauer a déplacé le point central de la philosophie et l'a transporté de la raison au problème de la valeur de l'être.

Toute la pensée de Nietzsche restera tournée vers ce point central et dans ses évolutions, dans ses révoltes contre son premier « éducateur », il ne s'en écartera jamais; M. Riehl attire l'attention sur cette parole de Schopenhauer : « L'œil du philosophe repose sur l'existence, il doit en fixer de nouveau la valeur. » N'y a-t-il pas là déjà en germe tout le projet du « Renversement des valeurs — *Umwertung aller Werte* » — qui apparaît dans un éclat de fanfare en ses derniers écrits.

Nietzsche nie le monde-vérité indéformable, immuable qui exclut le devenir ou l'enferme dans un a-priori, il nie la matière, il nie la conception éléate et aboutit à une vision fuyante des choses qui a quelque rapport avec les idées d'Héraclite. Mais au fond, c'est toujours Schopenhauer. Jamais il ne secouera son influence qu'il subira encore même au milieu des imprécations qu'il prononcera plus tard contre lui. En réalité c'est un instinct, un attrait d'artiste qui le porte vers lui. Schopenhauer est de tous les modernes celui qui se rapproche le plus de sa conception du monde considéré comme phénomène esthétique. Le Monde comme Volonté et Représentation, dit M. Riehl, est une vue d'artiste et c'est par là que Schopenhauer exerce sur lui une action qu'il reconnaît « fascinante ».

A l'époque où il était sous le charme de Schopenhauer, il connut Wagner. Ce fut une passion, ce fut une « maladie » — c'est son propre terme — dont il ne guérit jamais.

M. Riehl essaie de trouver une origine unique à ces deux influences : « Entre une philosophie qui donne aux choses comme essence unique une impulsion aveugle, une volonté sans but, et une musique où se perdent toutes formes dans les vagues informes d'un océan de sons, il y a une parenté profonde. » Je crois que cette parenté a des raisons psychologiques plutôt que strictement philosophiques. Quand il se détachera d'eux plus tard, il leur reprochera de résumer en eux « la modernité » autrement dit les maladies de l'âme contemporaine. Or, lui aussi et à bien meilleur titre, dit M. Riehl, « résume en lui-même la modernité », et voilà aussi, ce me semble, la raison de leurs affinités.

Son livre *L'origine de la Tragédie*, est sorti de cet accouplement. « Je veux assembler ensemble Schopenhauer, Wagner et la Grèce antique, et donner ainsi au monde la vue d'une civilisation admirable. »

Déjà Schopenhauer avait placé la musique à part des autres arts

parce qu'elle n'est pas comme ceux-ci une reproduction de phénomènes, mais une image immédiate de la volonté et, en face de tout le côté physique du monde, en représente l'élément métaphysiqne. Il en résulte qu'il ne faut pas la mesurer d'après la catégorie Beauté et que son action ne repose pas sur le plaisir des belles formes. A cette conception de l'essence de la musique, Nietzsche rattache ses idées esthétiques. Deux instincts d'art tout puissants dominent d'après lui dans la nature et se manifestent dans les œuvres d'art. Nietzsche les nomme d'après les deux divinités grecques Dyonisos et Apollo : dyonisiaque et apollonien. Dans le domaine de la création artistique, ces instincts se réalisent dans l'art non plastique dyonisiaque et l'art apollonien des formes et de la poésie épique. D'une part, le monde de l'art dyonisiaque de « l'ivresse », de l'autre, le monde de l'art apollonien du « rêve ». Tous deux créent en face l'un de l'autre des œuvres chaque jour plus hautes jusqu'à ce que, pour la première fois réunis, ils donnent la tragédie attique, œuvre autant dyonisiaque qu'apollonienne.

Ainsi la tragédie est issue du chœur dithyrambique, des chants passionnés que l'on chantait dans les danses et dans les cortèges en l'honneur de Dyonisos.

Sous le nom de Dyonisos, Nietzsche a fait comme source et comme but de la musique, la passion surexcitée et déchaînée. Le charme contraire d'Apollon devait servir de modérateur à cette excitation.

Attribuer la musique exclusivement à Dyonisos est une hypothèse gratuite, sans base historique sérieuse. Comme le remarque très justement M. Riehl, la musique considérée au point de vue de la symétrie animée des rythmes, de l'harmonie des tons et du caractère de la tonalité est un art essentiellement apollonien.

Mais Nietzsche n'hésite pas, pour établir la démarcation nette entre le monde de l'ivresse et celui du rêve, à refaire l'histoire à son gré.

D'ailleurs, la conception apollonienne le gêne, elle est sereine, claire et enjouée, c'est la pleine lumière tombant sur la blancheur des marbres du Parthénon. Il y a là un caractère défini qui contrarie la vue mobile de Nietzsche. Apollon annonce Platon, Platon auquel il fait grief de dire : « Moi Platon, je suis la Vérité » et qu'il espère faire *rougir de honte* quand il aura démontré le néant du Monde-vérité (*Histoire d'une erreur*). Aussi oublie-t-il insensiblement Apollon et reste-t-il à Dyonisos.

Sa foi est inébranlable au « fondement dyonisiaque des choses ».

Dyonisos, c'est l'instinct librement épanoui, c'est la force, la surabondance, le gaspillage de vie par excès de richesse; c'est la lutte sans fin, joyeuse, meurtrière, cruelle d'où sort encore la force. La pensée unique de Nietzsche éclate désormais. Dyonisos est son premier et son dernier culte.

Il n'accepte Schopenhauer et Wagner qu'autant qu'il y retrouve Dyonisos, il en rejette tout ce qui s'en écarte.

Dyonisos c'est l'instinct, et l'adhésion momentanée de Nietzsche à

la morale de pitié de Schopenhauer, provient de ce qu'elle est chez lui, non pas une loi morale, mais un instinct, il passe insensiblement de la pitié-instinct à l'instinct pur et simple, aux instincts qui se retournent contre cette pitié qu'il a adorée hier.

C'est Dyonisos qui lui fait insulter l'idéal ascétique, l'idéal de renoncement, qu'il soit bouddhique, chrétien, schopenhauérien parce qu'il est la mort de l'instinct, l'affaissement des puissances nerveuses et des énergies de l'homme.

C'est Dyonisos qui lui fait pousser ce cri : « Non pas retour en arrière à la nature, mais en avant en pleine nature ! »

C'est Dyonisos qui l'appelle vers les individualités monstrueusement développées qu'il entrevoit dominant et fouaillant le monde. César Borgia pape !

Dyonisos, la foi absolue en soi, l'orgueil qui assume toutes les responsabilités, qui fait table rase de l'histoire, qui n'est pas un épigone, un aboutissant de générations, mais qui est en soi un commencement et une fin. C'est là le Surhomme rêvé par Zarathustra, qui ne respecte rien hormis lui-même.

Il me semble maintenant qu'il n'y a plus à examiner s'il mérite ou non le titre de philosophe.

Il y a en lui la furie de la prêtresse antique,

..... secouant sa crinière tragique
Et comme trépignant sur le trépied de fer
L'œil fatal...

M. Riehl dit : « Il est incontestable que c'est le philosophe à la mode de l'époque, peut-être seulement, la mode de l'époque. » C'est injuste.

Son œuvre n'est pas une philosophie, mais elle durera. Elle est une attitude. C'est un geste immense au-dessus d'une époque en décomposition : superbe du Stoïcien, chant du Spartiate dansant couronné aux Thermopyles. En formules brèves, concises comme des bulletins de victoire, il proclame la Volonté reine du monde. Non la volonté de vivre, mais la volonté de la force, de la puissance. C'est la morale de maîtres, opposée à la morale d'esclaves, à la morale chrétienne : « Qu'est-ce qui est bon ? — Tout ce qui élève le sentiment de la puissance, la volonté de la puissance, la puissance même dans l'homme. Qu'est-ce qui est mauvais ? Tout ce qui a sa racine dans la faiblesse. Qu'est-ce que le bonheur ? Le sentiment d'un accroissement de puissance, d'une résistance vaincue. Non pas contentement, mais plus de puissance, non pas paix, mais guerre, vertu, mais vaillance. »

M. Riehl montre le contraste absolu entre cette grandiloquence et l'homme. « Nietzsche avait une manière de parler sans éclat, une démarche prudente et réfléchie, une physionomie tranquille et des yeux tournés en dedans et comme perdus dans un lointain intérieur. Il était d'une apparence si peu frappante qu'il pouvait facilement passer inaperçu. Dans la vie courante, il était d'une douceur presque

féminine, il aimait les gens de manières distinguées, et dès la première rencontre on était frappé de son accueil plein d'urbanité. »

Pour M. Riehl cette aspiration fébrile vers la force, la volonté, c'est le cri désespéré d'une organisation affaiblie qui a conservé l'instinct de la santé. Nietzsche dit en effet quelque part cette parole douloureuse et sublime qui semble un aveu : « Nos faiblesses sont les yeux par lesquels nous voyons l'idéal. » Pourtant il y a dans son œuvre une surabondance qui exclut l'idée de faiblesse. Mais la nature ne l'avait pas fait pour l'action et il se sentait de volonté faible, ce fut peut-être là le regret aigu qui lui fit clamer désespérément : Volonté ! Volonté ! comme s'il eût été placé sous l'hypnose de la volonté.

Je crois quant à moi que sa révolte est une révolte d'artiste et très voisine de celle de Flaubert. Mais chez Flaubert la révolte ne passa pas de la personne dans l'œuvre ; la Tentation et Salammbô demeurent en dehors de sa personnalité souffrante, tandis que le Zarathustra de Nietzsche n'est qu'un chapitre de sa « Correspondance ».

M. Riehl a fait silence sur les influences françaises qui pénètrent toute l'œuvre. Elles sont pourtant nombreuses, profondes et évidentes.

Cette vision d'un hellénisme antérieur à celui des philosophes du ve siècle et tout différent où les dieux ne sont pas seulement des forces, des puissances, des causes, mais des lois vivantes, où le monde est une cité immense formée d'êtres différents vivant d'une vie personnelle et indépendante, et qui place la personnalité de l'individu comme fin à la nature et à lui-même, c'est à Louis Ménard, dix ans avant l'apparition de Nietzsche qu'elle revient en propre. Je cite simplement ce passage de *la Morale avant les philosophes* :

« L'homme se sent une force intelligente, une cause libre, une loi qui se connaît elle-même. Il s'affirme devant la nature, il trouve son idéal en lui-même. Regardant autour de lui, il retrouve cet idéal dans l'ordre et la beauté du monde, et au lieu de voir dans la nature des choses inertes, il y voit des personnes libres et indépendantes ; au lieu d'y voir des forces aveugles, il y voit des lois vivantes : ces lois sont les Dieux. » N'y a-t-il pas là déjà en germe l'Uebermensch.

M. Riehl est resté fidèle à la conception d'un hellénisme clair où la pensée et l'œuvre d'art sont des manifestations satisfaites d'une âme aussi transparente que les eaux du Céphise, et il a des effarements de professeur devant la découverte qu'il attribue à Nietzsche d'une Grèce tout imprégnée de la douleur des choses qui se laisserait glisser à un pessimisme bouddhique, au renoncement définitif de la volonté, si l'art n'était là comme *interna* et *externa solatio*.

L'art fut pour les Grecs la seule explication et justification de l'existence et du monde. On retrouve cette idée dans les *Rêveries d'un païen mystique* et elle n'est qu'affirmée plus fortement par Nietzsche.

Il a subi aussi très fortement l'influence de notre dix-huitième siècle, de Chamfort et de Voltaire, tout comme Schopenhauer, et

leurs affinités s'expliquent en partie par là. Il en a importé dans la langue allemande le « bon goût » — il emploie lui-même le mot français — et il a voulu créer un style dans une langue qui n'en a pas. Fidèle pourtant à sa haine pour la loi, il n'a pas de rhétorique, et la vitalité, l'éclat de sa langue proviennent du régime auquel il la soumit.

« Nietzsche, dit M. Riehl, aime à penser dehors, il se donne un grand mouvement physique sur les falaises solitaires au bord de la mer, là où les chemins suivant son expression, deviennent méditants, il se promène dans ses pensées. »

Ainsi ses œuvres sont composées en plein air, l'âme des choses le pénètre et son âme s'épand sur les choses. Et quand sa grande voix tumultueuse et prophétique se tait, voici qu'on entend monter un souffle doux, un murmure qui semble être la plainte d'un autre être et qui chantait continuellement mais qu'on n'entendait pas parce que l'autre voix parlait :

« C'est la nuit, et maintenant parlent tout haut les sources jaillissantes. Et mon âme aussi est une source jaillissante. C'est la nuit, et voici déjà que s'éveillent tous les chants de ceux qui aiment, et mon âme aussi est le chant d'un être qui aime. »

Que l'on me permette encore de citer ce passage que je trouve dans le livre de M. Riehl, plainte tout empreinte de cette inexprimable tristesse que seul connaît l'artiste.

Nietzche parle de la « pensée écrite et peinte » et demande quelles sont les choses qui se laissent reproduire par le pinceau ou la plume.

« Ah ! la fleur, seulement quand elle se flétrit ou qu'elle commence à perdre son parfum, l'orage, quand il est épuisé et qu'il se retire, les sentiments, quand ils sont tardifs et décolorés, les oiseaux, quand ils sont fatigués, qu'ils ne peuvent plus voler et se laissent prendre à la main. Nous ne rendons éternelles que des choses qui ne peuvent plus ni vivre ni voler, lasses et bientôt mortes. Et, ô mes pensées peintes et écrites, c'est seulement pour votre après-midi que j'ai des couleurs, beaucoup de couleurs peut-être, quantité de fines nuances, quinze jaunes, bruns, verts, rouges : — mais personne ne me révèlera comment vous êtes à votre matin, vous, étincelles et merveilles soudaines de ma solitude, vous, mes vieilles, mes aimées — méchantes pensées. »

M. Riehl est un philosophe. C'est une qualité, mais une mauvaise condition pour porter un jugement définitif sur une pareille œuvre. Devant ces appels furieux à la puissance, il se trouve un peu désorienté et il s'écrie en conclusion : Wohin ? Wozu ?— traduction large : « A quoi tout cela rime-t-il ? » Et il propose de canaliser ces puissances, ces forces évoquées dans l'individu vers un but qui ne me paraît pas beaucoup plus déterminé. Wille zur Macht, devient pour lui, Wille zur Persœnlichkeit, Wille zur Vernunft. Il propose « l'unité, l'union du général et de l'individuel » « L'individu s'élève à la personnalité par la vie pour des buts communs, par la vie de la raison », concep-

tion exactement contraire à celle du Surhomme et sur laquelle Zarathustra a asséné sa massue.

L'œuvre de Nietzsche ne doit être jugée que sur les mouvements d'âme qu'elle suscite : c'est une symphonie, c'est un chant de guerre qui nous fait frissonner et auquel répond au fond de nous le grondement de tous les instincts forts. Elle fait sentir bien plutôt qu'elle ne fait penser. Son aspect sibyllique interdit d'en serrer le sens. Elle demeurera à travers les temps une source d'inspirations. Et Nietzsche restera le dernier grand-prêtre de Dyonisos.

H. LASVIGNES

LES LETTRES ITALIENNES

Contre le Parlementarisme est un opuscule de M. SCIPION SIGHELE publié à Milan, chez Treves.

Le succès de cette mince brochure a été grand. Elle est bien écrite, pleine d'arguments caractéristiques et d'aperçus ingénieux; on y peut voir un excellent chapitre d'une plus complète étude sur la psychologie des foules.

M. Sighele démontre bien que l'élection d'un député n'est pas le fait du suffrage d'hommes libres librement exprimé en connaissance de cause, mais qu'elle a pour base le consentement des foules obtenu par des forces hypnotiques au premier rang desquelles il faut placer la parole et le journal.

« La puissance suggestive des discours de troisième ordre est démontrée, dit-il, par le fait du très grand nombre d'avocats qui siègent à Montecitorio... » Cette vérité peut passer les Alpes.

« Le Parlement une fois formé, il fonctionne encore et toujours à base de psychologie collective... La psychologie collective souvent semblable à la psychologie féminine est faite de contradiction et de cruauté, et passe, ou mieux saute très facilement d'un sentiment donné à son contraire. De même qu'un acteur peut compromettre le succès d'une comédie par un défaut de jeu, ainsi un député ou un ministre peut avoir un mot malheureux qui dominera tout son discours.

« La Chambre en somme est psychologiquement une femme et souvent même une femme hystérique.

« Il suffirait, pour prouver la vérité de cette définition humiliante, d'observer la différence qui existe entre les députés en séance et leur physionomie dans les couloirs. Les hommes que vous avez vus une minute auparavant se menacer de la parole et du geste, s'insulter entre eux du regard, vous les voyez maintenant s'aborder le sourire aux lèvres et la main tendue. Qu'un ministre passe et ceux qui le couvraient d'injures l'accueillent en riant, le félicitent à propos de sa *brillante réplique*.

« Les rapports sont changés et plus encore les parole et les jugements. Les discours applaudis, la proposition appuyée d'un vote personnel deviennent l'objet de critiques acerbes. L'un parle avec ironie de la doctrine qu'il a défendue, avec amertume des personnes qu'il a soutenues. Un autre s'exprime avec une grande modération sur le compte des hommes et des idées qu'il a violemment attaqués. Les phrases faites qui se clament à la tribune avec une force axiomatique sont maintenant tournées en ridicule. Tel qui lançait que « le salut du peuple est dans la liberté! » explique maintenant qu'il faudrait un homme, c'est-à-dire un dictateur, pour sauver la situation. Vérité au-delà de la porte, erreur en-deçà. D'un côté la scène, de l'autre la vie. »

M. Sighele note encore très justement que la politique d'intrigues nécessaire à qui veut réussir par les voies parlementaires « n'est pas faite pour fortifier le caractère ».

Il insiste sur les causes de la corruption : les hommes acceptent des exemples bien plus que des raisonnements, et surtout les mauvais exemples; la santé n'est pas si contagieuse que la maladie; d'ailleurs les dénonciateurs sont rares parmi ces honorables aux mœurs faciles et policées.

« De même que pour être un héros sur les champs de bataille il faut être un peu cruel, de même pour être courageux et franc dans le monde politique, il faut être affranchi d'une certaine délicatesse de sentiment. »

Son réquisitoire fini, M. Sighele, qui est l'auteur d'un beau livre : *La foule délinquante*, cherche un remède au parlementarisme :

« Qui oserait, dit-il, combattre le droit suprême de la majorité et conséquemment le pouvoir des parlements?

« D'ailleurs quel remède apporter au fait que toute réunion, tout groupe d'hommes est moralement et intellectuellement inférieur aux éléments qui le composent, si la vie sociale n'est en somme que l'activité complexe des groupes que nous appelons classes, églises, associations, partis? »

De remède à cet état de choses, évidemment il n'y en a pas; et la constatation de cette vérité est peut-être la réflexion la plus pessimiste qu'on ait jamais formulée en sociologie.

A défaut de remède on trouverait une atténuation du mal, dit M. Sighele, dans le fait de diminuer le nombre des députés. Si par exemple les représentants de la nation étaient réduits à 100, il est certain que la moyenne de ces 100 serait supérieure intellectuellement et moralement à la moyenne des cinq cents députés actuels en Italie. En outre la responsabilité divisée en 100 au lieu de l'être en 500 sera plus fortement ressentie par chacun.

Pour conclure avec élégance M. Sighele fait observer que certains poisons à dose restreinte sont des remèdes.

Il serait assez facile de critiquer le parlementarisme restreint qui est ainsi proposé. Une constatation qui a échappé à M. Sighele, c'est

que le pouvoir est toujours exercé par un petit nombre d'hommes commandés eux-mêmes par les circonstances. Ainsi s'explique le rôle équivalent de tous les gouvernements qui se contentent de gouverner. La monarchie n'a point encore été abolie et la division des pouvoirs elle-même n'est qu'un vain mot.

Plutôt que de concentrer l'autorité entre les mains d'un seul ou d'un petit nombre d'élus ne vaudrait-il pas mieux décentraliser le pouvoir en renforçant les attributions des groupes spéciaux et en assurant à l'individu un minimum de liberté réelle ? mais cette manière de voir n'est point celle des gouvernés par tempérament qui se soucient bien moins de la liberté que de l'égalité dans l'esclavage. Il leur reste, il est vrai, la satisfaction de dire que c'est la justice, et d'y croire.

La poétesse Rachele Botti Binda publie chez Barbèra, éditeur à Florence, un joli missel de vers, **Rayons et ombres.**

Ces lignes souples et faciles attestent une âme poétique suivant la traditionnelle éducation des bons pensionnats. Il y a là, dans ce livre d'heures et de loisirs, de jolies broderies sans aucune originalité, des babillages et des berceuses correctes. Et cependant un sentiment plus rare s'y manifeste parfois, le sentiment de l'impersonnalité, — et cela est bien féminin, — l'évaporation du cœur dans les encens votifs, un renoncement mystique et voluptueux.

Sous le maquillage poétique de cette âme se cache un teint délicat. En lisant ces vers d'un rythme implacable, je pensais à des choses indécises, au profil noyé d'une jeune femme derrière les vitres du salon fané, et j'écoutais la pluie du matin qui pleurait sur le pavé de la cour.

Malgré les exhortations de plus d'un critique, les massacres d'Arménie n'ont rien inspiré que de banal aux jeunes français qui s'essayent en vers ; et cependant la muse s'est « croisée » contre le Turc. Nouveau Pierre l'Ermite, ce n'est pas à Clermont que M. G. Boner lance à nos barbares complicités son cri d'indignation, mais à Messine, je crois, au pays des Vêpres, encore que ses vers **Musa crociata,** soient édités à Turin chez Roux, Frassati et Cie. Ce livre n'est point négligeable, il est animé d'un beau souffle. Il ne fait point oublier les *Châtiments*, mais il y fait penser.

L'ode carduccienne y triomphe avec de grands éclats de voix et des dessins de couleur violente. — Garibaldi, Mazzini, Foscolo, Alfieri, y sont invoqués.

On a beaucoup parlé d'art social ces temps derniers. Le livre de M. Boner relève de cette théorie, et cependant il atteste plus de poésie que maintes fioritures. Je crois même que ces vers supporteraient la traduction et qu'il en resterait quelque chose : un beau cri, des imprécations et de l'érudition lyrique.

Sous ce titre innocent, **les Ismes contemporains**, M. Luigi Capuana vient de publier à Catane, chez Niccolo Gianotta, éditeur, un livre de critique alerte et bien venu. Les *ismes* correspondent à *vérisme, symbolisme, idéalisme, cosmopolitisme*, etc.

L'auteur proteste contre cette opinion formulée naguère par un Italien que *l'Italie n'a pas de littérature contemporaine et qu'elle n'en aura pas de longtemps.*

Poésies choisies d'Elisabeth Browning, traduites par Tullo Massarani. — Le nom de la célèbre poétesse anglaise était cher aux Italiens qui savent combien elle aima l'Italie, sa seconde patrie. Mais jusqu'à ce jour son nom seul était populaire dans la péninsule. La traduction libre de M. Tullo Massarani — trop libre quant au sens, trop esclave quant à la rime — y vulgarisera les charmants petits poèmes de la Browning. Ce volume élégant comme toutes les éditions de Treves, s'ouvre par une étude biographique et critique du traducteur qui discourt longuement de la femme et de la poétesse.

Victor Barrucand

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Romans et Nouvelles. — Auguste Gaud : *Ma grand'mère Toinon* (avec une préface d'André Theuriet), Lemerre, 3 fr. 50. — Maurice Taconet : *L'Aurore des temps nouveaux*, Lemerre. — Max Lyan : *Cœur d'enfant*, Société lib. d'édit. des gens de lettres, 3 fr. 50 — Maurice Barrès : *Les Déracinés*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Léon Miral : *L'Eternelle faiblesse*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Michel Corday : *Confession d'un Enfant du Siège*, Simonis Empis, 3 fr. 50. — Marie-Louise : *Ils ont aimé!* Didot, 3 fr. — Paul André : *L'Habit d'Arlequin* (préface de Paul Adam), Georges Balat, 3 fr. — Marcelle Tinayre : *Avant l'Amour*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Georges Eekhoud : *Mes Communions*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Paul Brulat : *Le Reporter*, Perrin, 3 fr. 50. — L. Marville : *Les amours de Jeannette;* L. Marville : *Rose-Claire;* L. Marville : *Autour de la gamelle;* E. Moret : *Cœurs d'élite;* Fortunio : *Les Femmes qui aiment;* Paul Pansolle : *Autour de la lune de miel;* Walter Scott : *Les deux Bouviers;* Charles Monselet : *Petits Péchés;* Charles Deslys : *L'Epreuve;* Paul Ginisty : *Un jour d'angoisses;* J. Lermina : *A brûler;* L. Marville : *L'Eventail rouge;* Jules Mary : *Le Boulet d'or;* Voltaire : *Zadig;* Fiévée : *La Dot de Suzette;* Voltaire : *L'Ingénu;* La Fontaine : *Contes et Nouvelles*, 2 vol.; l'abbé Prévost : Manon Lescaut, 2 vol., — 20 vol. à 0 fr. 20, Didier et Méricant. — Joleaud-Barral : *La Caverne*, Bibl. de la Réforme. — Samuel Cornut : *Chair et Marbre*, Perrin, 3 fr. 50 — Remy Montalée : *Claude Rameux*, Ollendorff, 3 fr. 50.

Poésie. — Emile Delaunay : *Le Soir*, Lemerre, 3 fr. — Jacques Turbin : *Du fer*, Lemerre, 3 fr. 50. — Jacques André et Michel Merys : *Premiers Vers*, Vanier. — Gérard de Nerval : *Les Chimères et les Cydalises* (avec un portrait par Félix Vallotton, une préface par Remy de Gourmont et un autographe), Collection de la Ciguë, Mercure de France. — Stuart Merrill : *Poèmes (1887-1897, les Gammes, les Fastes, Petits Poèmes d'Automne, le Jeu des Epées)*, 3 fr. 50. — Gustave Kahn : *Le Livre d'Images (Images d'Ile de France, la Tapisserie des Quatre éléments, Images du Rhin, Mosellanes, Par la lande et la mer grise, Images de Provence, Images d'Orient)*, Mercure de France, 3 fr. 50. —

Saint-Georges de Bouhélier : *Eglé ou les Concerts champêtres*, suivi d'un *Epithalame*, Fasquelle, 3 fr. 50. - Amédée Bonnet : *Le Chant de la prochaine guerre*. Ollendorff, 1 fr.

Sociologie. — Paul Radiot : *Le Monstre et le Prophète*, chez l'auteur. — Maurice Charnay : *Almanach Socialiste pour 1898*, à la Petite République, 0 fr. 30. — Emile Pouget : *Almanach du Père Peinard pour 1898*, au Père Peinard, 0 fr. 25. — P. Argyriadès : *Almanach de la Question Sociale pour 1898*, à la Question Sociale, 1 fr. 50. — Ernest Charles : *Théories sociales et Politiciens (1870-1898)*, Fasquelle, 3 fr. 50. - Jean Cruppi : *La Cour d'assises*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. – Eugène Demolder : *Sous la robe*, Mercure de France, 3 fr. 50.

Philosophie. — Docteur Edmond Dupouy : *Sciences occultes et physiologie psychique*, Société d'éditions scientifiques, 4 fr. — Th. Ribot : *La Psychologie des sentiments*, 2e éd., Alcan, 7 fr. 50. — Th. Ribot : *L'Evolution des Idées générales*, Alcan, 7 fr. 50. — N. Mikhaïlowsky : *Qu'est-ce que le progrès ? Examen des idées de M. Herbert Spencer* (traduction du russe, revue par Paul Louis), Félix Alcan et Lib. de la Revue Socialiste, 2 fr. 50. — Paul Regnaud : *Comment naissent les mythes (les Sources védiques du Petit Poucet, la légende hindoue du Déluge. Pururavas et Urvaci)*, Alcan, 2 fr. 50. — Paul Regnaud : *Précis de logique évolutionniste (l'Entendement dans ses rapports avec le langage)*. Félix Alcan, 2 fr. 50. — James Mark Baldwin : *Le développement mental chez l'enfant et dans la race)*, Alcan, 7 fr. 50.

Voyages. — Pierre Loti : *Figures et choses qui passaient*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. – Emile Deschamps : *Au Harem (notes, croquis, souvenirs impressions)*, Soc. lib. d'édit des gens de lettres, 3 fr. 50.

Critique. — Joseph Capperon : *Notes d'Art et de Littérature* (avec une notice biographique par Max Leclerc), Colin, 4 fr. — Georges Bertrin : *La Question homérique (Histoire de la Question, Système des Chorizontes, l'Unité primitive de l'Iliade)*, Poussielgue, 3 fr. 50. — Eulalie Hortense Jousselin : *Pour mes Planètes rocheuses* chez l'auteur, 110, rue Cambronne.

Histoire. — Hippolyte Rodrigues : *Les Origines des troisièmes chrétiens*, Calmann Lévy, 7 fr. 50. — Arthur Chuquet : *La jeunesse de Napoléon, Brienne*, Colin, 7 fr. 50.

Littérature italienne. — Alessandro d'Ancona : *Federico Confalonieri (su documenti inediti di archivj publici e privati)*, Milan, Treves, 4 fr – Giorgio Arcoleo : *Palermo et la coltura in Sicilia*, Milan, Treves. — Domenico Ciàmpoli : *Il Barone di San-Giorgio*, roman, Treves, 3 fr. 50. — Clelia André : *Ventagli chinesi*, Turin, Speirani, 3 fr.

Littérature allemande. — Julius Duboc : *Das Ich und die Uebrigen (fuer und wider Max Stirner)*, Leipzig, Otto Wigand. — Arthur Holitscher : *André Schœnheit*, trauerspiel, Paris, Leipzig, Munich, Albert Langen.

Littérature anglaise. — William Théodore Peters : *The Tournament of Love (le Tournoi d'Amour), White Scarabees (les Scarabées blancs)*, texte anglais, traduction par Charles Read et Paul Rellay, Paris. Brentano, 2 fr.

Nouveaux périodiques. — *Comme il vous plaira*, mensuel d'art et de littérature, par Georges Rency, André Ruijters, Arthur Toisoul, Henri Van de Putte, 29, rue du Taciturne. Bruxelles, 0 fr. 25. — *La feuille*, par Zo d'Axa et Steinlen, 25, rue de Navarin, Paris, 0 fr. 05.

Le Gérant : L. Frémont.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Frémont



Éditions de La revue blanche

Paris, rue Laffitte, 1

Collection in-18 jésus a 3 fr. 50



PAUL ADAM

Lettres de Malaisie

ROMAN



PETER NANSEN

Marie

ROMAN

illustré par Pierre Bonnard



STENDHAL

Napoléon

AVEC DES NOTES ET UNE INTRODUCTION

PAR

JEAN DE MITTY

1er Décembre 1897. 8e année TOME XIV. — No 108.

La revue blanche



PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
1, RUE LAFFITTE, 1
1897

BUREAUX : 1, rue Laffitte, Paris.
TÉLÉPHONE 147 09.

La revue blanche

bi-mensuelle

DIRECTEUR

Alexandre NATANSON

COLLECTION COMPLÈTE DES TREIZE VOLUMES DE LA REVUE BLANCHE (1891-97) : 115 fr.

N°s 1-5 : 5 fr. l'un ; n°s 6-14 : 2 fr. ; n°s 15-38 : 1 fr. ; n° 39 : 5 fr. ; n°s 40-71 : 1 fr. ;
n° 72 : 5 fr. ; n°s 73-108 : 1 fr.

	UN AN	SIX MOIS
FRANCE	20 francs	11 francs
ÉTRANGER	25 francs	13 francs

L'édition de luxe, tirage restreint, exemplaires numérotés :
40 francs par an.

DANS SON PROCHAIN NUMÉRO

LA REVUE BLANCHE

COMMENCERA LA PUBLICATION DE

Le Harem

Féminisme et antiféminisme

Ces deux doctrines ont été jadis très nettement formulées et admirablement développées par deux grands noms, à tous les points de vue, je veux parler de Proudhon et de Stuart Mill.

On ne peut rien ajouter aux arguments du philosophe anglais en faveur du féminisme ; tout a été dit en sens contraire par le plus acharné de ses adversaires, Proudhon.

Après les événements récents, et au milieu des préoccupations encore actuelles de l'opinion publique, touchant l'extension des droits des femmes et l'accès à des fonctions et à des écoles jusque-là encore réservées aux hommes, n'est-il pas curieux de rappeler les raisonnements de Proudhon pour écarter les femmes de toutes les professions, et les principes invoqués par Stuart Mill pour leur ouvrir au contraire toutes les carrières que leur intelligence les rend aptes à bien remplir, pour leur accorder même, en vertu des droits naturels communs à tous êtres humains, jusqu'à l'exercice des droits politiques ?

On s'en souvient, Proudhon ne s'est pas contenté, comme les misogynes de l'antiquité et du moyen âge, de charger la femme de tous les défauts et de tous les vices qui se peuvent rencontrer, hélas, dans la nature humaine.

Il a voulu faire mieux.

Il s'est appliqué à établir très rigoureusement, il a démontré scientifiquement, et avec le secours des mathématiques, s'il vous plaît, la triple infériorité de la femme :

« La femme, a-t-il dit, est inférieure au point de vue physique ; elle est inférieure au point de vue intellectuel ; elle est inférieure au point de vue moral. »

« Elle est inférieure physiquement ; cela est si évident qu'il est à peine besoin de le démontrer ; n'est-il pas vrai qu'en général, la force musculaire est moindre chez les femmes que chez les hommes ? »

« La femme, continue Proudhon, est un diminutif de l'homme ; c'est un être passif, sacrifié d'avance à la fonction maternelle ; tout, jusqu'à la conformation de son cerveau, la prédispose à cela, et la rend incapable de faire autre chose. » — « La femme n'a pas de raison d'être en dehors de sa fonction spéciale. » — « Inférieure devant l'homme à tous les points de vue, c'est une sorte de moyen terme entre lui et le reste du règne animal. »

De cette première infériorité, Proudhon tire la conclusion *scienti-*

fique que la femme est à l'homme comme 2 est à 3. La justice sociale consistera à donner à la femme dans la famille et dans la société une place inférieure, comme 2 est à 3. L'égalité de droits dans les rapports de l'homme et de la femme est réalisée par cette formule, qui nous surprend un peu de la part de Proudhon, le grand apôtre du socialisme :

« A chacun selon sa force physique. »

L'infériorité intellectuelle de la femme est la conséquence de son infériorité physique.

Elle vient s'ajouter à celle-ci comme une seconde raison pour maintenir la femme dans la subordination la plus complète.

« La femme, dit Proudhon, a l'esprit faux, irrémédiablement faux. Son infirmité intellectuelle porte sur la qualité de la pensée aussi bien que sur l'intensité et la durée de l'action. Dans cette faible nature, la défectuosité de l'idée résulte du peu d'énergie de la pensée. »

Le principe d'où part le plus terrible adversaire des doctrines féministes est d'ailleurs assez contestable ; il ferait sans doute sourire plus d'un psychologue moderne :

« La pensée, dit-il, en tout être vivant, est proportionnelle à la force, car la force physique n'est pas moins nécessaire au travail de la pensée qu'à celui des muscles. »

De sorte que les forts de la halle et les clowns sont à priori les hommes les plus intelligents du monde ; il n'est pas d'homme de génie qui leur soit comparable.

Les femmes ayant l'esprit faux et étant infirmes d'esprit comme elles sont faibles de corps, la justice sociale consiste à les écarter de toute espèce de fonctions. Il faut aussi les détourner de tout travail intellectuel ; car elles s'y épuiseraient en de vains efforts ; bien plus, elles y perdraient leur caractère de femme :

« La femme qui exerce son intelligence, dit Proudhon, devient *laide, folle, guenon...*, etc. »

Comme on le voit, Proudhon va jusqu'à la brutalité dans l'argumentation. Emporté par la passion, il n'est sortes d'injures qu'il ne jette aux femmes de talent, même de génie, — madame George Sand est du nombre.

Ces femmes-là, en effet, sont ses pires ennemies ; elles sont la réfutation triomphante de ses prétendues démonstrations scientifiques qui dès lors demeurent aux yeux même des moins féministes, des affirmations arbitraires.

Proudhon ne s'en tient pas là. Il démontre, ou plutôt il croit démontrer et il se borne encore à affirmer, l'infériorité morale des femmes.

D'après lui, la femme étant plus faible physiquement que l'homme, il en résulte que sa conscience est plus débile. C'est un être immoral, la preuve en est... qu'elle a de la timidité et de la pudeur ! Elle n'a

pas le sens du droit ni du juste ; sa responsabilité ne devrait commencer qu'à 45 ans ; on se demande même pourquoi elle commencerait.

Aussi d'après Proudhon, faut-il toujours veiller sur la femme, « cet animal féroce, qui, bien qu'apprivoisé, retourne souvent à ses instincts, et lui faire incessamment sentir la domination du maître. »

A la thèse de Proudhon, s'oppose celle de Stuart Mill.

Le philosophe anglais a tout d'abord sur son adversaire l'avantage incontestable d'être infiniment plus bref dans ses développements ; il ne s'embarrasse pas, lui, de formules ni de démonstrations scientifiques, il parle simplement le langage de la raison. Stuart Mill part des principes de justice et de liberté; il en déduit l'égalité civile, politique et sociale des femmes. Dans la famille, dans la société, la femme doit être traitée sur un pied d'égalité absolue avec l'homme; la conscience humaine l'exige, et la société comme la famille y gagneront. Stuart Mill, qui sans doute s'y connaît mieux en psychologie que Proudhon, ne confond pas l'intelligence et la conscience morale avec la force musculaire; il ne croit pas qu'une « baleine » ou un bœuf, par exemple, soient supérieurs en intelligence à un homme, parce qu'ils sont incomparablement plus développés au point de vue de la force physique.

« Les femmes, dit Stuart Mill, ont surabondamment prouvé qu'elles sont les égales des hommes par la pensée et par le sentiment, par le cœur et par la raison. »

« Il faut étendre leur influence dans la famille et dans la société, il faut leur ouvrir toutes les carrières. La famille y gagnera des épouses plus éclairées, des mères plus dévouées; la société y gagnera des artistes, des professeurs, des savants, des fonctionnaires, voire même peut-être des gouvernants consciencieux et honnêtes. »

Loin d'interdire tout travail aux femmes, Stuart Mill veut que celles-ci reçoivent une éducation et une instruction en tout semblables à celles des hommes.

Loin d'accepter la subordination des femmes, le grand philosophe veut que la famille soit une république où les décisions seront prises en commun par le mari et par la femme : « Chez les peuples libres, dit-il, la justice doit être le seul principe, et on ne peut admettre que la cellule sociale, la famille, demeure une tyrannie. La société ne peut pas être une république en général et une agglomération de monarchies dans le détail; une telle société ne peut pas prospérer, car elle enferme la contradiction, germe de destruction fatale. »

Stuart Mill va plus loin encore, il souhaite que les femmes, libres et consultées dans la famille, participent dans l'Etat, à l'administration et au gouvernement avec les hommes.

Si la question féministe était demeurée dans le domaine de la philosophie et des discussions théoriques, on pourrait peut-être ne tenir

compte que de ses opinions et de ses impressions personnelles, pour donner raison à l'une ou à l'autre des deux doctrines adverses.

Encore serait-il difficile aux partisans déclarés de Proudhon, de réfuter les principes qui servent de point de départ à l'admirable traité du philosophe anglais sur *l'Assujettissement des femmes.*

Mais le féminisme est aujourd'hui plus qu'une théorie ; il est devenu dans cette fin de siècle et il devient de jour en jour, même en France, une réalité plus vivante et... plus inquiétante pour les disciples de Proudhon.

La réalité des faits a donné deux fois tort, sinon trois fois, aux théories de l'auteur de *la Justice dans la Révolution* sur l'infériorité de la femme.

Au point de vue intellectuel d'abord, les faits qui, par leur rareté première, avaient pu, au début, être présentés comme des exceptions confirmant la règle, sont devenus si nombreux aujourd'hui, qu'ils sont eux-mêmes à la veille d'être une règle nouvelle. Quelques années encore, et on considérera avec étonnement et comme des exceptions les femmes qui ne feront pas avec succès les mêmes études que les hommes.

Qui ne sait que les jeunes filles assez courageuses pour briser les barrières d'ignorance dont tentent encore de les entourer l'opinion publique et nos mœurs arriérées, qui ne sait que ces jeunes filles-là voient leurs efforts toujours couronnés de succès? — Non seulement dans les arts, dans la musique, dans la peinture, dans la sculpture, où les noms de Rosa Bonheur, de Léon Bertaux, d'Augusta Holmès sont trop connus et trop illustrement connus pour avoir besoin d'être rappelés ici, mais dans les lettres, dans le roman, dans la poésie, la philosophie, les sciences les plus abstraites et dans les arts pratiques comme la médecine, les femmes démontrent par l'argument le plus convaincant, par le fait contraire, la fausseté absolue des théories de Proudhon.

Contre la théorie proudhonienne de l' « imbécillité » et de l' « idiotie » de la femme, et en faveur de la thèse de l'égalité intellectuelle soutenue, après Stuart Mill, par tous les psychologues modernes, je crois qu'il n'est pas de meilleur argument que « la femme nouvelle ».

L'égalité morale des femmes est prouvée de la même manière, par des faits.

Les statistiques d'Europe et d'Amérique ne nous informent-elles pas, notamment, qu'il y a moins de femmes voleuses que d'hommes voleurs ; qu'il n'y a que très rarement des femmes assassins? Et depuis que les femmes sont caissières dans des maisons de commerce, depuis qu'on les accepte dans les administrations en qualité de comptables, pas une n'a été poursuivie, ni même congédiée, pour faits d'indélicatesse ou d'irrégularité dans les comptes.

A un autre point de vue, celui de la tempérance, un exemple curieux est celui de la Norvège :

L'alcoolisme faisait, il y a quelques années, des ravages terribles dans ce pays. Le gouvernement, afin d'enrayer les progrès inquiétants du mal, eut la sagesse de donner aux femmes le droit de vote pour toutes les mesures relatives à l'hygiène publique.

Le résultat de cette innovation hardie surpassa tout ce qu'on en attendait. Par leur vote les femmes obtinrent d'abord la fermeture de tous les débits de boissons alcooliques; elles obtinrent ensuite la prohibition absolue de la vente de l'alcool sous quelque forme que ce soit.

Aujourd'hui, l'alcoolisme n'existe plus en Norvège (1).

La vérité de la thèse de Stuart Mill, démontrée par les faits, a frappé aussi le législateur moderne et ceux qui sont au pouvoir.

Les femmes françaises n'en sont plus à réclamer une éducation sérieuse. La loi de 1880 a créé pour elles un enseignement d'Etat, les universités, les écoles de droit, de médecine, de pharmacie, des beaux-arts même, leur sont ouvertes.

Presque toutes les professions et fonctions leur deviennent accessibles.

On s'occupe enfin au Parlement de réformer en faveur des femmes les dispositions de nos lois qui les maintiennent encore dans une sorte d'inégalité au point de vue juridique, et qui sont, selon l'expression de Stuart Mill, une « dissonance monstrueuse » dans l'harmonie du concert de toutes les libertés et de toutes les égalités, principes des civilisations modernes.

Le féminisme est-il donc à la veille de triompher, et l'influence des femmes va-t-elle s'étendre au point que leur âme sensible et tendre, que leur cœur dévoué et généreux soient mêlés à la vie tout entière des peuples, qu'ils pénètrent jusque dans les conseils publics? — Sans doute il n'y aurait pas lieu de s'en plaindre, car c'est un principe d'économie sociale, qu'il ne faut rejeter aucune force. La société doit au contraire accueillir toutes les intelligences, toutes les capacités qui peuvent la pousser dans la voie du progrès.

Un Etat qui écarte volontairement, de par je ne sais quelle tache originelle purement chimérique, la raison, le courage, le dévouement de toute une moitié de ses membres, est un Etat qui s'appauvrit.

« Là où des énergies, des puissances, des capacités sont tenues à l'écart, a dit Stuart Mill, il y a germe de dépérissement et de faiblesse; là où, de par la loi et les mœurs, toutes les virtualités peuvent vivre et se développer, il y a au contraire occasion de prospérité et de grandeur. »

JEANNE CHAUVIN

(1) Louis Frank : *La Femme contre l'Alcool.*

Sur « Jean Gabriel Borkman » (1)

A monsieur Jacques de Boisjolin.

Le conflit pour la Beauté dure éternellement. Comme ces aventuriers des antiques légendes qui partent sur la mer à la conquête de neuves Atlantides, postulateurs du Graal ou chevaliers des Princesses douloureuses, l'Humanité, quittant ses besognes viles et ses lâches pensers, embarque, par instants, vers le mirage de gloire que les poètes font splendir à ses yeux,

Devant les fontaines closes et le jardin fermé de l'Inconnu, son désir entreprend des luttes mémorables où s'affirme la présence, le triomphe d'une esthétique, jusque là insoupçonnée.

Chaque peuple fournit son contingent de passions et de rêves : puis, le déclin venu, transmet aux familles plus jeunes le soin d'articuler, pour l'avenir, une parole suprême de colère, d'amour ou de fraternité.

Lorsque ce pauvre monsieur de Voltaire, pour flagorner la grande Catherine, disait en plein XVIIIe siècle : « *C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière* », il se montrait aussi bon courtisan que mauvais historien.

Les races latines, prédominantes encore dans le conglomérat français, touchaient à l'une des plus hautes manifestations qu'ait fait paraître leur génie. Par le réveil de 89, par l'acquisition de la république, elles allaient reprendre leur rôle d'initiatrices et, cette fois encore, enseigner l'univers.

Plus d'un siècle a passé depuis les jours héroïques. Dans ce crépuscule d'un âge à son déclin, le courant intellectuel semble remonter vers les peuples septentrionaux. Ceux que Carlyle confond sous le vocable ingénieux de *norses*, germains, anglais, scandinaves, ont envahi la plupart des domaines spirituels, histoire, exégèse, poésie, métaphysique, édifiant sur le monde moderne d'incomparables monuments. Leurs conquêtes armées ne firent oncques autre chose qu'attester, dans l'ordre temporel, économique et militaire, cette victoire de l'Esprit.

Au théâtre, les Germains (allemands ou scandinaves) se glorifient, en la dernière moitié de notre siècle, par deux poëtes : Wagner, Ibsen, auxquels nous sommes redevables d'une évolution, d'un mouvement sans analogue, depuis les matins verdoyants de la Renaissance. Nous pourrions même, sans grand effort, trouver une influence pareille jusque dans le carnaval de 1830 auquel le nom du danois Shakespeare servit de parure et de drapeau. Nous la trouverions dans les sources, même, de notre Corneille, Northman aussi, dont le verbe

(1) Conférence faite au théâtre de l'Œuvre les 8 et 9 novembre 1897.

grandiloque, çà et là, fait songer aux poëmes abrupts où bat le cœur simple, rude et généreux des vieux Rois de la Mer.

Le renom d'Ibsen ne s'est pas implanté, sans coup férir, sur les planches françaises. De notables escarmouches, des prises d'armes éclatantes signalèrent chaque étape de son exode parmi nous. A présent même, que le Maître

Génie entré vivant dans l'immortalité.

impose au monde le rayonnement de sa pensée, combien de mensonges sournois, combien d'injures perfides dressent leurs têtes vipérines sur sa voie triomphale ! Réclamations intéressées, gémissements de l'impuissance, craintes pour la recette et les inquiétudes pécuniaires qui gouvernent, au théâtre comme ailleurs, les affections des « chers maîtres » ou des « confrères glorieux » : ces malpropretés, au demeurant, n'entravent en rien l'ascension d'Ibsen au théâtre sa main mise sur les meilleurs esprits de notre temps.

Ainsi que le remarque judicieusement le comte Prozor, dans une de ces préfaces lumineuses qui ont si énergiquement contribué à diffuser la gloire d'Ibsen : « Les principes qu'il a semés germent, en « France comme ailleurs et, peut-être, mieux qu'ailleurs. En art, ce « que MM. de Curel, Hervieu et Jules Lemaître, lui-même, tiennent « de lui se manifeste par des œuvres infiniment plus intéressantes « que les produits de l'ibsénisme allemand, parce que ces œuvres ne « sont pas de l'imitation, mais des continuations. »

En effet, ce qui donne une signification nonpareille au mouvement que l'auteur de *Rosmersholm* incarne avec tant de grandeur, c'est qu'en dehors même de son génie, Ibsen a suggéré aux écrivains de notre pays une rénovation complète de la formule dramatique. Grâce à lui ont disparu, à jamais, la frivolité, le bavardage, l'esprit du boulevard, le drame en vers, toute cette nauséabonde, inepte et mercantile phraséologie dont les fournisseurs à la mode empoisonnaient, depuis si longtemps, la ville et les faubourgs. Sans prétendre énumérer, dans ce bref entretien, les causes profondes et multiples d'une si grande évolution, je signalerai trois caractères essentiels du drame ibsénien. A savoir : la structure de la fable dramatique ; le tempérament excessif, barbare et sans atténuation des personnages ; enfin la logique poussée à l'absurde de la thèse ou de la situation.

Ces caractères, vous les retrouvez aussi bien dans Shakespeare et dans Ibsen que dans les épopées de Snoor ou de Seemund ; ils blasonnent les poëmes de la *Tétralogie* aussi bien que les sagas confuses du « Grammairien Saxon » ; ils différencient l'art scandinave de la technique latine, ordonnatrice, avant tout, déclamatoire et juste milieu.

Ces caractères, je les prendrai pour thème de ma causerie ; j'en ferai, s'il vous plaît, les trois points de mon sermon, puisque, jadis,

un critique aussi parisien que fourré de sagesse m'accusa de chanter la Messe Ibsénienne et, même, — horreur ! de la gasconner.

En restituant à la tragédie sa fonction didactique et sacerdotale, fonction entrevue, au siècle dernier, par Denis Diderot : « Le comédien sera, disait-il, appelé à succéder au prêtre », les scandinaves rejoignent, dans le passé, la plus haute époque théâtrale, ce matin sans second des libres républiques où, dans la sainte lumière d'Athènes, parurent les tragiques grecs.

Mais ce n'est point le seul rapport des hellènes avec les norses que cette religieuse gravité du concept dramatique. L'une et l'autre familles condensent, presque toujours, leurs imaginations en épopées ou bien en tragédies, cependant que, chez nous, français, le roman, héroïque, analytique ou familier, le récit d'histoire ou de légende, sont la forme nationale par excellence, tiennent le premier rang, au point qu'il est juste de qualifier poëtes dramatiques, et certes les plus grands que notre sol ait portés, des conteurs comme Balzac, Saint-Simon ou Michelet.

Une égale parenté existe aussi entre les inventions dramatiques des deux peuples. Le point de vue, dans l'une et l'autre scène, est près de la fin. Les acteurs savent, dès le début, quelles forces les conduisent, quel héritage exécré pèse sur leurs têtes, quel inéluctable pouvoir guide leurs démarches impuissantes vers un abîme de désespérance et de malheur.

Assises sous le frêne Ygdrassil ou dans la nuit primordiale de l'Erèbe, les Parques et les Nornes tissent pour les Ephémères la trame des irrévocables jours.

Dans les pièces d'Eschyle ou de Sophocle, comme dans celles d'Henrik Ibsen, chaque mot du dialogue découvre les fils d'une destinée antérieure, se mêlant pour aboutir à la catastrophe comme chaque faisceau de nerfs aboutit au cerveau. Le canevas de ces fils convergents, intriqués l'un dans l'autre, suffit pour étreindre sans rémission les victimes choisies par la Fatalité. C'est dans le passé, dans l'origine même des personnages que l'intrigue prend sa source. Le meurtre d'Agamemnon, les noces infâmes de Gertrude, la débauche d'Alwing le père suscitent de formidables « revenants » : Oreste, Hamlet, Oswald.

Ici la situation domine les êtres. Elle découle d'un ensemble de causes supérieures à l'énergie humaine, participant de quelque manière à l'insensibilité, à l'irrésistibilité des forces cosmiques. Les esprits de la terre, de la mer insidieuse et du ciel noir d'orages, le rut bestial des Centaures, les embûches mortelles du sphinx, les ténèbres et les épouvantes mettent quelque chose de leur antique effroi dans les « égarements » d'Œdipe ou de Pasiphaë. L'on entend gronder encore la voix tumultueuse de jœtuns septentrionaux dans la passion furibonde et la tempête sans accalmie que l'auteur de *Borkman* déchaîne en ses héros.

La situation, je le répète. domine, ici, les êtres. La nécessité les

étreint. Elle projette sur eux une lumière fantômale, une atmosphère maladive qui les enveloppe comme un suaire et les exclut, pour jamais, de l'univers.

Empoisonnés comme d'une malaria, ils agissent avec la précision et la véhémence des spectres. Les femmes d'Ibsen : Hedda Gabler, par exemple, Rébecca West ont des mouvements somnambuliques. Toute leur énergie se dépense à rêver d'abord, puis à vouloir la Fatalité qui les étreint.

Une telle forme ne saurait admettre de hors-d'œuvre ni d'enjolivements. Quels discours, en dehors de leur unique et sombre aventure, ne messiéraient point à ces redoutables héros? Leurs paroles sont des glaives. Ils ne se rencontrent que pour entrechoquer leur fureur, que pour rendre sensibles les arrêts du Destin, échangeant des répliques mortelles, des affirmations qui brisent irréparablement leurs existences. Ils ne s'abordent que pour des entretiens utiles, offensants et meurtriers. Cela suffit à les départir de la société parisienne où tout ce qui n'est pas fadeur, snobisme, faux esprit de journaleux et commérages de portiers fait longueur et passe pour déplaire.

Cet artifice dramatique : poser, au début, la catastrophe inéluctable est justement le contraire des procédés à la mode parmi nous.

Le théâtre contemporain, en France, part du premier acte, tire les noms avec les situations, dans un chapeau, et, remorqué par eux, en déduit les effets. C'est la tessiture en faveur dans les zarzuelas des comiques espagnols : Lope de Vega, Moreto, Calderon, Cervantès et dans les imbroglios des bouffons italiens ; c'est la formule conduite à sa dernière perfection par Eugène Scribe et les faiseurs qui l'ont suivi ; l'art d'embrouiller, débrouiller, déranger et remettre en place les cartons d'un jeu de patience, les pièces hétéroclites d'un casse-tête chinois.

L'action pouvant « ad libitum » devenir *autre*, par le seul caprice du littérateur, puisqu'elle ne repose sur aucune ossature profonde, sur aucune charpente quidditive, demande, pour être agréée du public, des protagonistes étrangers à son essence, dont le rôle consiste à favoriser les tours de passe-passe, à divertir l'auditoire, cependant que l'escamoteur dramaturge travaille de son état. Le ténor de ces sortes de comédies, c'est le beau parleur qui pérore en dehors de la pièce, débite des calembredaines et confabule, si je l'ose dire, avec le parterre, sur la pluie et le beau temps, la fragilité des femmes, le recrutement de la galanterie et la façon de tuer les ours. C'est le conférencier nécessaire d'Alexandre Dumas lequel, sans protestation, peut donner la recette minutieuse d'une salade aux truffes pour mettre en scène les erreurs et le relèvement de Francillon.

La loi d'architectonique voulant que l'œil humain embrasse d'un coup l'ensemble d'un monument parfait trouve son application la plus immédiate et la plus haute dans les drames d'Ibsen comme dans les tragédies grecques. La simplicité, que l'Ecole du Bon Sens, Augier, Ponsard, pour ne citer que les défunts, a le tort de confondre, sans

cesse, avec la platitude, fait ici paraître son irrésistible omnipotence. Le marbre neigeux de Thorwaldsen révèle des formes non moins pures que le Paros ensoleillé de Polyklète ou de Phidias.

—

Si *Jean-Gabriel Borkman* n'était, à présent, dans toutes les mains ; si Prozor, le traducteur qui a tant fait pour l'expansion de l'âme scandinave parmi les lettres françaises n'avait publié naguère cet admirable ouvrage, je tenterais, ici, d'en donner l'argument. Soin inutile ! Car vous les connaissez *tous déjà* ces héros d'Ibsen, à la fois allégoriques et vivants, ce groupe méduséen de vaincus et de désespérés : Borkman, le banqueroutier ; Gunhild, sa femme ; Ella Rentheim et l'adolescent Erhart, optimiste héritier des crimes paternels. Il vous sera donc aisé d'entendre ce qu'ils portent en eux d'humanité générale et d'ethnique spécificité.

Madame Borkman, avec son fils Erhard, a ses pareils en France et même en tout pays. Tandis que sa sœur Ella recherche, dans l'homme qu'elle aime, l'expansion de ses idées, la femme de Borkman aspire à la situation mondaine de celui qu'elle épouse. L'une attire à soi, pour en bénéficier, la puissance de la famille ; l'autre rayonne par son abnégation, son dévouement et sa bonté sur la famille désagrégée.

Ce violent contraste des sœurs ennemies, contraste qui fera tableau, dans la dernière scène, quand elles se pencheront toutes deux sur l'homme agonisant pour une étreinte suprême de réconciliation et de désespoir ; ce contraste détermine aussi bien la divergence des races que l'antagonisme des complexions.

Madame Borkman est une femme du monde, au sens le plus vulgairement œcuménique de ce mot. Elle défère à l'opinion publique, aux préjugés sociaux, au respect des gens titrés, riches ou médisants. Le « devoir éternel d'être brave » n'existe point à ses yeux. Tous les actes de sa vie ont une teinte de couardise et de servilité. Si elle ne consent pas à la réhabilitation de l'époux, ce n'est point qu'elle juge coupables ses malversations, mais parce qu'il est déchu de son prestige social.

Ella Rentheim, au contraire, est une fille des libres civilisations du Nord. C'est la Germaine de Tacite, accompagnant le brenn aux cheveux roux, dans les plaines de neige, sur les chariots sanglants des migrations hâtives, par les soirs de déroutes ou de festins. Walkyrie devenue femme, comme Brunehild, pour avoir combattu aux côtés d'un guerrier, elle porte haut la franchise de ses origines et de son cœur.

C'est Velléda, c'est Norma, la prêtresse inspiratrice du camp de la forêt. Son âme est ingénue, grandiose, étrangère superbement aux simagrées courtisanesques, aux mensonges, aux réticences, aux lâchetés quotidiennes sur quoi reposent, en France, les ménages les mieux assortis. Elle porte la franchise nette d'une conscience qui

n'apprit jamais à feindre ou à transiger. Sa droiture native éclate dans les moindres propos : c'est le *sermo galeatus* dont parle Saint-Jérôme.

Avec moins de décision, mais d'une allure aussi hardie, la petite Frida oriente sa puberté vers les entreprises sentimentales. Son tendre courage lui dicte les accents les plus résolus, dès qu'il faut prendre parti dans la lutte pour l'amour. Telle, aussi, la candeur véhémente de Juliette découvrant son âme au « beau Montague » sur le balcon de Vérone; telle Cordélie ou bien Virginia « le gracieux silence » engageant, pour un baiser, leur âme incorruptible.

Borkman, qui de toute la vigueur de son intelligence féconde l'action et la domine, manifeste énergiquement, pour sa part, le type norse venu des asgards immémoriaux.

Ce banquier, brasseur d'affaires et chercheur d'or qui, dans le carillon de la « Danse macabre », écoute chanter le minerai joyeux de sa délivrance, le minerai, bondissant hors des puits, vers l'activité sociale et les conquêtes industrielles, Borkman est un Kobold préposé aux choses souterraines. C'est un fils de la Nuit, un esprit de la terre, un gnôme des « Niebelungen » qui n'a cessé de forger une épée à Siegfried, de marteler l' « Urgence » sur l'enclume du Destin que pour intenter le conflit économique, seule campagne ouverte aux ambitieux modernes. Il impugne les forces adverses de la banque et du marché avec le même geste dont ses aïeux pourfendaient les monstres polaires, emmi les fjords glacés. Il brandit le marteau de Thor dans les menées de l'intrigue et les spéculations d'argent. C'est un « Roi de la Mer », un druide imbu d'absolutisme religieux. Les sacrifices humains lui paraissent chose ordinaire et légitime. Il ruine sa famille, ses amis, ses clients comme il eût, jadis, immolé des prisonniers de guerre dans le chromlech de Wotan ou d'Irmensul.

Borkman. est le véritable chef, l'aristocrate né, celui qui, regardant les hommes comme une vaine poussière, n'hésite pas à sacrifier leur existence ou leur bonheur pour des fins comprises de lui seul.

La contagion de cette humeur impérieuse gagne peu à peu l'entourage de Borkman. Dans la violence du plaisir, dans la curiosité sensuelle, madame Wilton, l'aventurière, Erhart, fils de Borkman, composent un groupe harmonique à ce prince dont la dépossession n'a pas brisé l'absolutisme.

Seul, le vieux poëte Wilhem Foldal, avec son orgueil puéril, ses ambitions étroites de mandarin lettré, fait à Borkman un contraste ironique et lamentable. Son humble utopie : être compris, forme antithèse à la royale utopie de Borkman : être obéi, et, par cette opposition, dégage une amère gaîté qui reste bien dans le ton général ; car cette gaîté, selon un mot célèbre, « repose sur le sérieux et la tristesse comme l'arc-en-ciel repose sur la pluie ».

Ce n'est point le Hadès antique ni l'Enfer chrétien qu'habiteront ces âmes furieuses. Après la consommation de leurs destins, elles iront s'asseoir, entre les génies monstrueux, les eübages et les guerriers,

dans le Walhalla sanguinaire, où les braves, après la bataille, se passent à la ronde une coupe d'immortalité,

> Ainsi que les héros buvant, à pleines cornes,
> L'hydromel prodigué dans les festins guerriers,
> Quand les skaldes chantaient sur la harpe des Nornes.

—

Le caractère de Borkman et celui des femmes qui luttent pour son amour font jaillir, des contradictions sociales, à la fois la situation et la doctrine du poëme :

Contradiction d'une société qui punit le vol et qui encourage la richesse ;

Contradiction d'une institution, le mariage, qui est fondée sur l'amour et qui prétend discipliner l'amour ;

Contradiction de la famille dont chaque membre choisit, pour l'enfant, une situation artificielle, en désaccord avec ses instincts, alors que l'enfant, lui-même, préfère vivre et tourne en dérision leurs espérances comme leurs enseignements.

Le drame pivote sur ces antinomies. Borkman a voulu « créer des millions ». *Maître des mines, des carrières, des chutes d'eau, de mille exploitations naissant sous sa main*, il a tenté *d'ouvrir à la richesse des routes nouvelles, de constituer d'énormes compagnies*, de rendre le « minéral » vivant et agissant dans le congrès des hommes. A cette ambition il a tout immolé : tendresse, honneur, probité, le droit régalien du génie, antérieur, supérieur à toute civilisation représentant, seul, pour lui, un impératif digne de son intelligence. Les dépôts confiés, les valeurs commises à sa garde, l'épargne du pauvre et le pain de ses enfants, il a tout consumé dans la fournaise, pareil à ces alchimistes qui, pour faire de l'or, brûlaient jusqu'aux étais de leur grabat.

Mais la trahison démantela son œuvre à la veille du succès. Isolé depuis, paria volontaire, seul *comme un Napoléon qu'une balle aurait estropié à sa première bataille, comme un aigle blessé, comme un loup malade*, plein de hurlements, il habite un logis sépulcral dont il fait sa prison. Là, devant l'hostilité furieuse d'une épouse implacable, sorte d'erynnis familière, il attend le jour de la revanche, l'heure libératrice où le pays entier viendra lui demander, à genoux, d'être, à jamais, son guide, son argentier et son héros.

Hélas ! Il n'est pas d'homme indispensable en affaires, les plus abjects étant les plus habiles dans le maniement des intérêts.

Il semble qu'Ibsen, moins préoccupé de créer des symboles que des hommes dans son drame nouveau, ait ici fait quelque erreur touchant la signification de son protagoniste. Pourquoi faire de l' « homme représentatif » un dompteur de matière, un Lesseps, si vous voulez, puisque les seuls conducteurs de peuples sont en réalité les contem-

platifs, les rêveurs, les *idéologues*, ceux qui méprisent et qui passent loin du contact déshonorant de la vie quotidienne.

Laissez aux pieds-plats les soins de l'argent ou de la politique. Que plus haut tende l'effort du « surhumain »! Pour l'œuvre matérielle, progrès industriel, économique, etc., — comme Ils disent — l'homme supérieur est de trop. Sa forte volonté, sa noblesse, la hauteur inviolable de ses desseins font tache et peur en cette cuisine. C'est une besogne bien mieux faite par la coopération multiple et quasi-inconsciente des animalcules sociaux. La systématisation n'y peut que nuire.

Le « Volontaire » qui, de notre temps, apporta, dans l'action, le plus de vigueur et de netteté, celui dont les petits arrivistes d'hier et de demain font leur idole et leur manitou (à peu près comme des punaises s'exerçant au vol de l'épervier), Napoléon, n'a rien sauvé, n'a rien bâti qui soit durable. Son œuvre sanglante s'est effondrée avant lui. D'autres, les nains, en cueillirent les épaves, en ressucent encore les fructueux débris.

Au surplus, le droit de Borkman, formulé par Ibsen, est un absolu qui, comme tous les absolus, résulte d'une question mal posée. Les devoirs envers les proches, les voisins, les créanciers et les devoirs envers le genre humain ne sont pas de même nature. Souvent même en collision, ils ne sauraient être jugés les uns par les autres. Ce n'est pas une des moindres gênes du dramaturge que d'avoir à mesurer entre eux ces incommensurables.

Les servitudes collectives et les obligations privées ne se font la guerre qu'à cause qu'elles sont mal entendues. Ainsi Borkman pouvait suivre toute son audace financière sans enfreindre le code et sans ruiner les siens. Il érige sa maladresse en emportement.

A quoi bon, d'ailleurs, cette violence impériale pour industrialiser un district norvégien?

Nous touchons à une époque où l'intuition des affaires, la puissance hors ligne dans les choses de l'argent, seront devenues insignifiantes, inutiles et quelconques, tout le monde faisant état de féconder les deniers publics. Bientôt, sans doute, il n'y aura pas plus, en économie politique, de « secrets des cabinets » qu'en diplomatie, tant le niveau bourgeois est efficace pour aplatir les facultés les plus brillantes!

Le génie des temps futurs se déploiera bientôt dans les arts d'échapper à la société, dans la récupération de l'individu par lui-même, dans l'édification de cette « tour d'ivoire » où Solness prétend se donner un refuge contre la laideur ambiante, la bassesse des hommes et leur imbécillité.

Deux erreurs graves, au surplus, expliqueraient très suffisamment le désastre de Borkman.

C'est d'abord son illusion quant aux moyens de réaliser l'Idée, puisqu'il ne croit pas, jusqu'au bout, à sa solitude et consomme en vain le désespoir de celle qu'il aimait; puis sa folle confiance dans l'avocat Hinkel, ennemi congénital, sa croyance enfantine dans un

appui du dehors. Ce qui explique cette aberration d'où le drame jaillit, c'est précisément le nordisme de Borkman. Prométhée appartient aux types lumineux des Aryas, tandis que Borkman sort des brouillards de la Scandinavie. Une sorte de brume enveloppe les cerveaux les mieux trempés dans ce monde crépusculaire. Des fantômes redoutables surgissent dans les cavernes de leur « moi », comme ces apparitions que le soleil de minuit évoque sur la neige des banquises et les nuages du pôle. L'originalité même de Borkman, son profond et rude génie, sa foi tenace dans le succès le rendent impropre au maniement de ses contemporains. Pirate, chef de bande, guerrier, son tempérament excessif l'emporte, à chaque instant, hors des bornes sociales. Ces brusques décisions, cette confiance indéracinable, ces colères soudaines sont les vertus, les vices topiques du Barbare ainsi que cet orgueil d'autant plus redoutable qu'il s'abreuve de lui-même et se replie en soi. La superbe intérieure de Borkman est le poison sublime dont il lui faut mourir.

—

Borkman tombe, en effet, sitôt qu'il veut reprendre contact avec les choses. Il meurt pour avoir estimé que le commandement des forces matérielles l'emporte sur la joie et la gloire de penser et que l'homme fait impunément banqueroute à l'amour.

Néanmoins sa fin est enviable qui lui rend, avec la compréhension des choses, la tendresse de l'amante et le respect de l'épouse, le trésor intégral du bonheur déserté.

La mort, en effet, rouvre la paix et la consolation à quiconque veut fortement et pense avec hauteur. C'est le baptême, le sacre et l'investiture des magnanimes cœurs.

Après avoir vécu comme Robert Macaire, Borkman meurt comme Socrate, avec des pleurs de femme sur ses pieds engourdis par la neige et le trépas. Il meurt, dans un soir de blanche épouvante, un soir d'apothéose boréale que hantent les visions confuses et magiques des paradis perdus.

Telle est, en sa robuste économie, en sa riche unité, le nouveau drame soumis à l'incompréhension des normaliens.

Je comparais, au début, l'art des tragiques grecs avec celui d'Ibsen. Personne de vous ne contredira ce juste hommage. Oui, les types éternels que crée, de nos jours, le Maître scandinave égalent en beauté simple, en grandeur superbe les demi-dieux qu'enfanta, pour Athènes. le vieux soldat de Marathon.

Les fils de H'Rold marchent pareils à ceux d'Erechtée. Leur barque à proue aiguë qui conduisait le roi Olaff sur les côtes de Norvège et les Northmans à la conquête du monde, leur barque de pêcheurs, de bandits et d'apôtres vogue près de la galère salaminienne sur l'océan de l'Idéal !

LAURENT TAILHADE

La Bataille mahdiste

Le goudron guérit de la gale ; le Soudan guérit de la pauvreté.....
MAHOMET (*le Koran*).
..... et de Paris.
Jehan SOUDAN.

POUR VOIR L'EMIR OSMAN DEKNA

Soakim, Mer Rouge.

ψένοδοχεῖον του Σουδανου
Hôtel du Soudan

Grec caressant d'agence Cook et français d'enseigne, cet écriteau du quai me raccroche jusque sur la passerelle du *Zagazig*, notre bateau égyptien qui accoste. Carte d'hospitalité moderne, tendue vers l'homme d'Europe, au débarcadère des Tropiques d'Afrique, sur la grève de désolation.

Au Soudan ! J'y suis. Treize jours de Marseille, Corse, Sicile, Crète, Canal, Mer Rouge.

Mon talon bat le dur madrépore, frange de corail brûlant au désert roux. Un génie farouche fait, là, sentinelle au mystère d'Ethiopie, sur le récif sonore où s'éventrent les nefs des chrétiens maudits, pour le naufrageur bédouin de l'Erythrée.

L'hôtel ? Pauvre vérandah de planches frustes où les banquettes sordides du café arabe sont des chambres à coucher, à boire, à rêver et fumer en plein azur — devant le verre de *raki* opalin, et les soucoupes de poisson sec, olives — hors-d'œuvre de tradition hellène, le zagouski russe, qui rappellent, au seuil du désert, le *free lunch*, déjeuner gratuit des *bars* yankees.

Au pied de notre échelle d'atterrissage, un fracas levantin. Des champignons de parasols s'érigent sur des vestes militaires en coutils fauves, sur des corsets d'écarlate. Les ombrelles protègeant des casques hindous, à pointe prussienne, des barbes saxonnes abritées par des voilettes de femme, font écran à des prunelles bleues cachées sous la double cloche de lunettes « fumées ». — Ce sont les nouveaux maîtres de Soakim — dernier proconsulat installé par l'Anglais, à la porte égyptienne des *Grandes Indes d'Afrique*.

De courtes jupes en plaids d'Ecosse mettent à nu les genoux nerveux, les blonds mollets nourris de beefsteak. Messieurs les officiers

impatients de la distribution du *Post Office*, viennent au-devant de la malle qui apporte les nouvelles du *home*. *English spoken here*.

Plus encore, ici, le français se parle. N'y a-t-il pas les majors, les beys des bataillons égyptiens, les *kaïmakams*, les *effendis* de l'administration khédiviale? tout un état-major de caïrotes, rondes têtes, cachetées du fez rouge en goulots de bordelaise, et farcies de leçons de maîtres français, aux écoles du Caire et de Paris.

Quelques mathurins de Sa Gracieuse Majesté. Puis, un grouillement d'indigènes, grèles statues d'ombre, que drapent des haillons gris sous le soleil.

Devant moi, sur le quai, un parasol se campe.

« — Comment ! C'est vous ? A Soakim? Et pourquoi faire ?

« — Tiens ! Lemay !... Eh bien, et vous ?

« — Moi? Je suis consul !

« — Ah! Vous avez une excuse, vous!... »

C'est Gaston Lemay qui dit, naguère, bonsoir au *Temps* de M. Hébrard pour aller explorer les Touareg de Ghadamès. A présent, par les 49 degrés à l'ombre du Soakim anglo-égyptien, il vient suivre « l'action coloniale » de notre République ; vers le Soudan de richesse, continuer la tradition de la vieille France de saint Louis, du Roi-Soleil, de Bonaparte, Charles X, Louis-Philippe et Napoléon III.

Une centaine de bâtisses, cubes d'un blanc crayeux, autant de paillottes de palmes, jetées sans ordre sur un bas îlot de corail. Un millier de pas en long, trois cents en large. Voilà Soakim, versifiée aux Lusiades du Camoens, et d'une turquerie très *mille et une nuits*, [quand, tout éclaboussée de lumière, elle surgit de la mer de saphir à la bordure des fauves sables qui, par une douce pente fuient vers les monts chauves de l'horizon soudanien.

Boum ! Boum ! Salut militaire à notre navire, des fortins de la ville et des vaisseaux du port. Nous sommes ici dans une place forte.

Cinq cuirassés à l'ancre, canons braqués sur la chaussée qui unit l'îlot à la terre ferme : *Euryalus*, *Coquette*, *Sphinx*, *Ranger*, sous pavillon anglais, et le *Rapido*, à la croix de Savoie.

Deux autres bateaux égyptiens, le *Thor* et le *Gaffarieh*, distillent pour la garnison l'eau des marmites, — car le terrible Osman Dekna (1) tient puits et sources, hors la ville.

Soakim est un camp. Et, proche la mer de turquoise, voici la ville des tentes militaires qui gardent la ville de pierre.

En un coin du port, l'escadre indigène ; une douzaine de *sembouks*, galères arabes, de modèle primitif. A l'antenne, la loque romantique des barbaresques ; le croissant turc des uscoques, avec l'étoile égyptienne, sur champ de sang.

Dans la suffocante accalmie de la mousson pâmée, l'étoffe rouge s'alanguit flasque au mât, tache pourpre où flambe le soleil torride. La flottille de la Commune — au Soudan.

(1) Orthographe la plus proche de l'accentuation arabe.

Ce que cherche mon regard ? Oh le moindre aviso, montrant grand comme la main d'une vedette tricolore. Mais espérez plutôt le fanion de la reine des Malgaches. En ces parages voisins du Suez de Lesseps, à l'entrée de l'Abyssinie, assise sur la grande route d'Obock, de Madagascar et du Tonkin — nos couleurs gardent la tradition de Fontenoy : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers ! »

Drapeaux égyptiens partout, en revanche, à côté de l'anglais — pour la fiction de la suzeraineté khédiviale — sur la douane, la poste, aux tentes de l'état-major, au *divan* du gouvernorat, sur un petit fortin gardant la pointe de l'île, et sur deux pauvres mosquées dont les courts minarets semblent deux bougeoirs éteints.

Tiens ! Voilà qu'en l'infini du ciel, au long d'une perche effilée sur la plus haute terrasse de l'île — soudain fleurissent les taches bleu, blanc, rouge. Et l'atavique instinct cocardier s'éjouit en moi, devant ce manche à balai qui arbore sur l'implacable azur, le symbole familier de la puissance de ma race. J'en ai une fraîcheur physique, à l'instant de m'engager sur ce sable hostile où l'œil affolé par la brûlure de lumière, cherche l'absente verdure des paysages coutumiers.

« — La maison de France ! dit G. Lemay. Je vous y conduis. »

Et, par les ruelles tortueuses, nous allons. Aux narines picote le relent des gourbis ; encens, musc, séné, fumée de suif fondu.

Des enfants nus, singes sautillants, des femmes lentes, les vieilles, sinistres sous la tunique indigo et la cagoule noire ; d'autres, plus jeunes, geignant sous le poids des *gherbas*, outres soudaniennes — boucs, moutons, veaux cousus en leurs formes vivantes — et d'où suintent des gouttelettes. Ce sont les porteuses d'eau — deux sous *la voie*, comme aux vieux faubourgs de Paris.

Des marins butors, pleins de *gin* ou de *whisky*, festonnent et vocifèrent aux passants. Les naturels font galerie, silencieux, méprisants pour l'abjection de l'ilote *giaour*.

Mais, dans un crochet, John Bull qui perd l'équilibre, se raccroche à un bras de bronze. « *Kanzir !* » hurle une voix gutturale. C'est, en arabe, le petit nom du compagnon de saint Antoine. Le biceps noir se détend. John va rouler dans le sable, damnant ferme en la langue de Shakespeare. Le bédouin, court à une *gherb'*, et, frénétiquement, efface la souillure du *nazaréen* par les sept grandes ablutions du Koran.

J'examine l'auteur de cette impertinence. Tête nue sous le dévorant soleil, énorme toupet crépu — éponge noire coiffant le crâne haut et droit. Fichée en travers de cette toison, une longue épingle de bois ; celles dont usent nos Parisiennes pour leurs chapeaux légers. Aux tempes, de lourdes tresses graisseuses pendent, larges bandelettes de sphinx.

C'est le « cousin » du Soudan, celui que je suis venu voir de près. « Vêtu de soleil », haut de stature, c'est le nomade, l'homme libre du désert nubien ; le lybien antique de Salammbô. Superbe gaillard au

torse nu, aux gestes souples, aux jambes graciles, nerveuses. Les traits fins, les joues presque glabres d'un galbe délicat. Noble race qui n'a rien de vulgaire. La lèvre bien dessinée, le nez aquilin, l'oreille menue, le pied sec, de belles attaches ; tout dit le « pur sang ». Rien du nègre — malgré le foncé de l'épiderme. Et l'œil! Regard droit, ardente flamme, éclair de diamant noir. Très « chic », le « cousin ». Je l'adopte, à première vue.

Dans un groupe d'arabes à turban et babouches, de mercantis grecs et hindous du bazar, voici un autre nomade. Il n'a pas déposé la pesante hallebarde, cette sagaie qui se lance, au combat, comme un javelot. Son bras gauche, chargé de fétiches dans leurs gaînes de cuir, porte un bouclier épais en peau d'hippopotame où d'éléphant, pareil à un vaste chapeau de jardin.

Un autre encore; les pieds chaussés de sandales à l'antique. Il s'appuie sur son *nabout*, bâton de bois durci au feu, le pacifique *nabout* pastoral des personnages de la Bible de M. Renan, qui leur sert à pousser le chameau dans les scènes de Gustave Doré, mais dont les moulinets furent mortels à plus d'un fils de la Tamise, dans les rencontres du désert, sur le sentier des guerres de Dieu!

Ces nomades, reçus en armes dans la ville, ce sont les guerriers des « tribus amies » — style officiel — les bédouins en querelle de vendetta ou de rivalité avec les autres tribus qui bloquent Soakim.

L'Anglais ne marchande pas les guinées pour détourner ces indépendants de rejoindre Osman Dekna, l'émir du Madhi.

Ces « tribus amies » n'en sont pas moins une branche des Hadendaoahs, parents des héros de Tokar, de Sinkat, de Teb — des Hadendaoahs neutres que l'Anglais tenace espère toujours faire marcher, au premier jour — ainsi les Gaulois de César, contre ceux de Vercingétorix.

Et déjà je les aime, les héroïques « cousins » du sable nubien, les sectateurs du prophète madhiste, civilisés par les fusils anglais; comme en la Prairie du Grand Ouest américain, j'aimai les Rebelles peaux-rouges de Sitting Bull, civilisés par les balles yankees; comme au Canada, j'aimai les Rebelles métis, les français Bois Brûlés du prophète chrétien Louis Riel, pendu au nom de Sa très Clémente et Gracieuse Majesté Victoria...

Dans la douceur du soir, sur la terrasse du consulat, une idéale salle à manger, dîner de parisiens qui se retrouvent devant le Pernod apéritif et les tripes à la mode de Caen — conservées.

Pour troisième convive, M. Marquet, de la tribu des trois frères Marquet de Karthoum, Soakim, et le Caire, où, jusqu'à l'ère madhiste, ils tinrent en des mains françaises le commerce du Haut Nil soudanien.

Joyeusement, au café, délicieux moka à l'Arabe, on s'étale sur l'*angareb*, sofa et lit du Soudan, fait d'un treillis de lanières, montées sur quatre pieds, hors la portée des scorpions du sol. Kassem, noir

cawas et bonne à tout faire du Consulat, prépare les *chichas*, narghilés du pays. Et l'on s'installe pour la veillée.

De là haut, sous la caresse d'une jeune lune, Soakim déroule le panorama de ses toits carrés et plats, de ses épais murs blancs qui, dès l'aurore, burent le feu.

Pour réverbères, ça et là dans les gourbis, une vacillante lueur, tels des vers luisants à mes pieds. Des cases un bruissement régulier monte, dans le sommeil de la mer. C'est la meule soudanienne, deux pierres grinçant l'une contre l'autre, dont les femmes écrasent le mil, monotone refrain en sourdine qui, désormais, bercera mes nuits.

Vers ma tête les astres énormes clignent leurs yeux vivants. En ce ciel brûlant la Grande Ourse ne hasarde plus la neige de sa fourrure frileuse. C'est la chaude Croix du Sud qui, lentement, s'élève au-dessus de l'horizon.

La fluidité molle de l'air, aux brises mortes, a bien cette grande rêverie dans les *bayous* du Mississipi. Mais, ici, sans l'intense vie invisible qui peuple l'air humide des vallées de fleuve. C'est la sécheresse immobile, métallique, le décor artificiel et rigide du rêve de Baudelaire.

Oh! l'ironie du parler de lettres n'y peut mordre. C'est la nuit d'Orient, la « poésie » d'Orient comme dans Gautier, Nerval et Loti! celle de Fromentin, Regnault, Félicien David, Flaubert et Renan, — le nocturne Orient pour lequel on renonce aux noctambuleries de chez nous — et qui n'a rien à leur envier...

Mais quel décevant effort à prétendre faire tenir en des vocables, la vérité des formes, des couleurs, des sons, des silences, la vie des choses, des êtres, des pays nouveaux! Dans l'impuissance des mots apparaît le mensonge des phrases, la défaillance des syntaxes conventionnelles, la misère des « écritures », simple ou artiste.....

Sitôt débitées mes « nouvelles », Gaston Lemay répète sa question : « — Que venez-vous faire à Soakim? » — « Voir! Savoir! Ces armées de dix mille hommes, avec état-major anglais, fusils, canons derniers modèles, anéanties par le Mahdi rien qu'en soufflant dessus, comme pour les armées de Cambyse!... Et ce lieutenant du prophète noir, cet Osman Dekna narguant la tactique des généraux de Soakim!... Voilà qui m'attire... Par le Nil, remonter du Caire à Karthoum, à travers 300 lieues de désert, au milieu d'une expédition anglaise? Merci bien!... Je l'ai dit à Olivier Pain, à son compagnon le fils de Rochefort : dans un an, ils seront encore au Caire! Et s'ils parviennent à forcer le passage, comment seront-ils reçus au Soudan?... Comme des « informateurs » anglais... Pas de ça!

« De votre côté, c'est plus court, plus sûr. Les Madhistes à quelques kilomètres... J'ai calculé cela sur la carte à Aden, en piochant l'arabe. Et me voilà, comptant bien, mon cher ami, que vous allez m'aider. N'est-ce pas? »

M. Marquet et le consul partirent, ensemble, d'un bel éclat de rire :

« — Vous aider! A aller chez les Madhistes?... Tenez! dit Lemay, regardez. Là-bas, dans le désert! Vous voyez d'où part ce faisceau électrique, fouillant les abords de la ville? C'est le fort des puits, tout contre les « arbres » de Soakim, quatre figuiers de Pharaon, pas un de moins. Notre jardin public... Vous verrez cela demain. On va jusque-là en toute sûreté. Un kilomètre de ma main.

« ... A partir de là, vers les montagnes, c'est le mystère madhiste. Ce qui s'y passe? Pachas égyptiens, officiers de la Reine et consuls, nous en savons tous autant. Pas ça! Quant à y aller voir? Laissez moi rire... Ecoutez, il y a une quinzaine, un marchand de la ville, un certain Guido Lévi, ancien ami d'Osman Dekna, le cerveau un peu à l'envers, voulut tenter l'aventure... Il est parti. L'on n'a plus entendu reparler de Guido Lévi... »

Gaston Lemay s'arrêta court, Près de nous, sur la terrasse, deux silhouettes avaient surgi, dans la demi-clarté de la nuit. C'était, avec Kassem, un arabe appuyé sur un bâton...

« — *Min di?* Qui est là? cria G. Lemay.

« — C'est moi! » répondit l'arabe, en français, d'une voix faible. Vous ne me reconnaissez pas, monsieur le consul?...

« — Guido Lévi!... »

Et Lemay fit un bond. Je lâchai mon narghilé, Marquet le sien.

« — Oui! monsieur Lemay... Je viens de *là-bas*... du camp d'Osman Dekna... J'arrive de Tamaï... »

Sa main ondulait vers le Sud-Ouest.

« — Vous arrivez de chez?...

« — Les Rebelles, les Sauvages! Oui, monsieur Lemay. »

Le consul se tourna vers moi :

« — Eh bien! Je crois que voilà votre homme! Le *premier*, à ce jour, qui ait le droit de parler d'Osman Dekna et de ses guerriers. Vous pouvez vous vanter d'arriver à propos, mon cher Lévi. »

Et il nous présenta. Je serrai les mains de Lévi, — non sans considération.

« — Je suis, depuis midi, à l'état-major, dit-il. On m'y a gardé, tourné, retourné, à l'*Intelligence Department*... Je n'ai pas encore revu ma maison. J'ai mieux aimé entrer chez vous d'abord... Et, si j'osais, monsieur Lemay... je vous demanderais... Tenez, monsieur le consul, donnez-moi, je vous prie, à coucher, ce soir!... De retrouver des civilisés, de parler français, et non plus l'hadendaoah ou l'arabe, avec des sauvages... vrai! je suis tout ému... Je crois que j'aurais peur de rester tout seul, ce soir... »

Il dit ces paroles, hésitant, avec un accent profond, troublé.

Gaston Lemay le rassura. Trois coups frappés dans la main, et Kassem apporta un *angareb*. Lévi s'y effondra.

Sur un *coursi*, tabouret du pays, le noir disposa du café fumant, des dattes, une gargoulette d'eau fraîche, des citrons, des verres, et, dans de hauts bougeoirs de jardin, à longs manchons de verre, des lumières.

Je vis alors Lévi. En turban autour de sa tête, s'enroulait un torchon gras.

Au fond des orbites, sombres d'un cerne de fièvre, des myosotis pâles et rêveurs; et sur le visage terreux, parcheminé, la blondeur d'une barbe du Nord, arrondie à la bédouine, les joues creusées par les privations, la fatigue. Aux pieds, pour chaussures, des loques (1).

Kassem acheva notre « ménage » pour la veillée, rechargea les narghilés de tombek frais, de braises ardentes.

Reculé vers un coin obscur, Lévi, silencieux, fuyait la clarté.

« — A quoi bon ceci? » dis-je, montrant les lumières.

Sur un mot du consul, elles disparurent avec Kassem. Un moment, nous restâmes muets, tous respectueux de la songerie du « voyageur »... Enfin, par monosyllabes, peu à peu, nous tirâmes Lévi de son rêve; nous questionnant, lui contant, sous la splendeur de la voûte infinie, — la rumeur du rivage accompagnant, des coups de feu aux avant-postes ponctuant le récit...

Et, j'ouïs l'étrange odyssée de ce petit marchand juif qui, mû par son seul caprice, vit hommes et choses du désert révolté, d'un peu plus près que tous les soldats et correspondants spéciaux, envoyés de Londres, tout exprès, pour surprendre le mot de l'énigme soudanienne . . . .

. . . .

—

... Sous la mousseline rose du lit de camp, l'obsédant bzz bzz du *namous*, cousin d'Afrique du *mosquito* américain, me tient en un énervant éveil, dans ce consulat enténébré où tout dort, même Lévi, je crois... Mais c'est plus encore, l'aventure de cet homme, reproche étrange à mes curiosités, qui m'empêche de clore l'œil. Et je ne suis guère reposé quand le canon des cuirassés et des forts tonne le réveil pour la garnison. Aux quatre coins de la ville turque se répand un turlutu de clairons et trompettes.

Ah! ça! Je ne rêve pas? Non! C'est bien la « *Casquette du Père Bugeaud* » sonnant la diane au quartier des troupes égyptiennes, instruites « à la française ».

Soakim se lève. *La Il'Allah!...* « Dieu seul est Dieu! » Je m'apprends à saisir au chant des muezzins l'invocation rituelle — angelus sans Vierge, sans lys et sans ange Gabriel du culte islamique.

Dans les gourbis, dix mètres au-dessous de ma chambre à coucher, j'ai la vue des indigènes qui s'étirent sur leurs *angarebs*. Ils ont dormi là, veillés par les étoiles.

Une des couchettes primitives étale à mes regards trois femmes

(1) Le *Graphic* de Londres a donné le portrait de G. Lévi, retour du camp madhiste.

silhouettées contre la natte verticale qui sert de mur mitoyen à deux gourbis. Le mari matineux quitte ses épouses. Monsieur est de peau noire, très peu vêtue. Un nègre du Haut Nil. Ces dames, de teint non moins foncé, font de grandes taches dans les linges blancs.

Mais elles aperçoivent ma lorgnette. Vite, elles se voilent la face, pudiquement, laissant toute nue la chair du sexe. Logique musulmane de chasteté orientale...

Un tour de jumelle à l'horizon. En ceinture à l'îlot, des troupes de garçons et filles, pêle mêle. De l'ébène au bronze clair, de trois à vingt ans; égal mépris pour la chimérique feuille de vigne, ils ou elles s'ébrouent, insoucieux des requins, — tritons noirs ils battent l'outremer de la berge.

Au large dans la petite baie, un noir barbu, vêtu d'un turban, flotte sur un primitif radeau, trois bûches de palmier assemblées par une tresse de latanier. Adroitement de ses jambes, comme des pagaies, l'homme chevauche la mer, à pas réguliers, tel un génie arabe.

Une apparition. Dans le cintre d'un balcon de cèdre ajouré qui s'avance à la façade d'une haute maison blanche, tout historié de découpages, voici une petite moricaude à sa toilette. Le geste est jeune et gracieux. Et je m'amuse à regarder.

.... La main du consul abaisse ma lorgnette : « Ça ne se fait pas. La maison d'un riche turc. Pensez-vous! Surtout n'allez prendre cette jeune personne pour une sultane. Elle a pu coûter dans les 300 à 350 francs, aux marchés de l'intérieur — de 3 à 3 fr. 50 la livre — L'esclavage! aboli? Sans doute. Les villes du Soudan Egyptien ont, toutes, leur bureau d'affranchissement, avec officiers italiens, anglais, grecs, américains, français même... Je vous en présenterai... Ils sont payés par le Khédive. Toute esclave peut leur demander protection. On la vend alors, au profit du Khédive. Les plus jolies restent à l'officier. »

Voilà donc pourquoi Gordon arrivant à Karthoum, n'eut rien de pressé comme de proclamer l'esclavage soudanien « très légitime »...

Mais, courons aux visites de rigueur. A l'état-major, pour la *passe* de correspondant. « Permis au représentant du *Voltaire* et du *Clairon*, journaux de Paris — de circuler librement » signé, paraphé du courtois capitaine G. W. Freeman (1), faisant fonction de prévôt militaire, à l'*Intelligence Department*. Le bristol délivré à mon nom est contresigné du colonel Clery (1), chef du service de Sûreté — qui parle le parisien des cafés « Anglais » et « Américain » au Boulevard — Coût de la « passe »; un shilling, le droit des ambulances.

Je suis à Soakim le seul écrivain non anglais. Mais tous les « news papers » de la Grande-Bretagne sont « représentés » par les rois de la profession : W. Burleigh du *Daily News*, arrivé de la veille, le célèbre Cameron (1) du *Standard*, Melton Prior, dessinateur à l'*Illustrated*, Georges Villiers au *Graphic*.

(1) Tué par les madhistes.

Je viens de serrer la main à ces fameux confrères, de bons garçons, types d'énergie, de sang-froid, d'endurance, tous coutumiers de belles prouesses, au milieu des épisodes d'une guerre sauvage.

Par exemple : Scudamore (1) du *Times*. A El Teb, il y a quelques semaines, le général Baker fut frappé d'un obus au visage. Sa troupe se mit à fuir devant les Soudaniens. En retraite, le journaliste à cheval croise le gros lieutenant Melton démonté. Scudamore met pied à terre, pousse en selle à sa place l'officier fort empêtré, et prend le pas de course, en criant : « Je suis maigre. Je m'en tirerai avec mes grandes jambes. Vous et votre ventre, vous arriverez après moi! »

Rude mais lucratif métier, celui de correspondant de guerre. Mais ils sont riches les *news papers* qui, de Soakim, se font, chaque jour, envoyer à Londres de longues colonnes serrées de nouvelles, à 6 fr. 50 par mot. Et le *Schiltern*, bateau télégraphe où s'accroche le câble marin ne désemplit pas.

Les confrères anglais entendent le français. Et nul n'a peur d'une « coupe de *Champain* » de France. Cordiaux vraiment, et accueillants au *périsien* qui parle anglais.

Je cueille des détails sur le désastre de Baker et Sartorius à El Teb. Nulle réticence devant le *Frenchman*. Très libres critiques des opérations, francs propos indépendants :

« On s'était porté en avant, avec l'ordre de ramener Osman Dekna mort ou vif. Les généraux anglais avaient 3,000 hommes passé : réguliers égyptiens, bachibozouks turcs et albanais. Les officiers, c'étaient ceux de la gendarmerie internationale : turcs, grecs, italiens, égyptiens, même deux français, dont un revint, M. Cantel. La cavalerie égytienne était sous les ordres du major anglais Gilles. Ce fut elle qui lâcha pied d'abord. L'infanterie, surprise par les bédouins sortis de trous creusés dans le sable, et taillant les chevaux des officiers aux jarrets, fut bientôt en confusion horrible. Les hommes se ruèrent aux mules, aux 300 chameaux portant les vivres, les munitions et l'eau. En dix minutes, cette masse n'offrit qu'une proie sans défense aux 7 ou 800 bédouins, que rien n'arrêta dans l'égorgement. Les nomades « amis » se battirent bien. Sur 400 il en revint 70 seulement. Du bataillon turc 30 survécurent. La compagnie de gendarmes européens fut anéantie.

« Lâchant leurs armes, les égyptiens tombaient à genoux, imploraient la vie, expédiés aussitôt par les bédouins. Les cris de victoire, les hurlements des égorgés s'ouïrent jusqu'à la baie de Sinkat, plusieurs milles. La chasse aux civilisés se poursuivit vers la mer, cinq kilomètres de long. Elle s'arrêta au fort Baker, d'où l'armée, au matin, s'était mise en marche. Des furieux poussèrent jusque dans le port les fuyards, qui sautèrent à l'assaut des barques. Les marins anglais, revolver au poing, tirèrent pour éviter de chavirer.

« Le général Baker, son chef d'état-major anglais durent charger pour se dégager. Le chef d'état-major indigène fut tué avec six autres

(1) Tué par les mahdistes.

officiers anglais. La perte officielle fut de 2,333 hommes, 2 canons Gattling, 2 canons Krupp, 3,000 fusils, etc.

« Si Osman Dekna se fût présenté devant Soakim, il entrait sans combat... »

... Les maisons de Soakim semblent lavées à la brosse, pour une Hollande d'Orient. Mais le corail blanc des murailles n'a rien des végétations arborescentes, vendues à Dieppe et Trouville, comme « souvenirs » des bains de mer. Ce sont d'épais et lourds blocs compacts, scintillant aux rayons solaires — travail lent des infusoires madrépores qui bâtissent en silence des îles, obstruent les golfes, comblent les mers.

Les monuments notoires : la poste, le consulat grec, le consulat de France, la douane. Aux murs de chaux s'accrochent les pavillons de bois délicats, les fameuses jalousies en *moucharabieh*, chefs-d'œuvre patients de l'ébéniste hindou, persan, caïrote. Et partout, l'entrée des demeures reste à peine visible, préoccupation musulmane de cacher le *harem* derrière un mur d'ombre fraîche.

Au centre des maisons et gourbis, le pauvre bazar, douzaine d'échoppes, où des mercantis grecs débitent leurs olives noires, leurs figues sèches, en ruminant leurs rêves panhelléniques. Admirables enfants perdus de la race ingénieuse, intrépide et tenace qui rattache l'Europe à l'Orient — de qui les essaims se retrouvent aux plus inaccessibles oasis d'Asie et d'Afrique, l'une des aristocraties esthétiques de l'humanité, fils reconnaissables de l'industrieux Ulysse, le grand « colonial » des temps homériques.

Entre deux boîtes de thon ou de *poutargue*, et des flacons de « mastic » de Chio, vendus à l'arabe riche ou au passant européen, le « palicare » dévore les nouvelles de la patrie toujours présente, dans les *Ephémérides* d'Alexandrie d'Egypte, dans l'*Hora*, la *Palingénésie*, la *Proïa* d'Athènes. C'est là, au centre du monde, qu'après fortune faite, il espère rentrer un jour pour fonder des académies, des écoles. En attendant, il rogne sur sa ration quotidienne, pour envoyer son obole aux comités des « hétairies » qui conspirent à la « grande idée », poursuivent la glorieuse chimère de reprendre au Turc la sainte coupole de la Vierge de Constantin...

Au mur de la douane, une affiche neuve est commentée par des indigènes. C'est l'offre de l'amiral Hewet, au nom de la Reine Victoria : « *500 livres sterling* — 2.500 francs — *pour la tête du rebelle Osman Dekna, l'imposteur qui, par ses fourberies détestables, abuse le peuple honnête du Soudan.* »

« — Un moyen sur lequel l'amiral anglais fera bien de ne pas trop compter ! me dit, riant, M. Marquet. La tête d'Osman Dekna ! Elle est solide sur ses épaules ! »

Et il m'offre d'aller visiter la maison qu'habita l'émir à Soakim. — Je crois bien ! — On l'a confisquée, au départ du « rebelle » ; mais nul n'oserait s'y installer ou l'acquérir. Allons voir.

Il faut, pour cela, quitter l'îlot de Soakim, passer sous une haute

porte de ville en maçonnerie. Un poste égyptien en garde les trois ouvertures, de forme byzantine éthiopique.

On suit une étroite chaussée sous le canon du *Ranger*.

Nous voici en terre ferme, devant les docks de Chenouï bey, le millionnaire, commandant Hériot de ces « *Magasins du Louvre* » soakimois, bondés de *Manchester goods ;* cotonnades, soieries, conserves, quincailleries. Naguère, s'empilaient ici les ivoires, les peaux, le musc, la gomme, le coton de la Haute Nubie pacifique, les plumes d'autruche, venues du Soudan intérieur, cet inépuisable réservoir de richesses que le *Foreign Office* espère bien, « à la paix », endouaner à son profit, avant l'arrivée des commerçants de Hambourg et de Marseille.

Et commence le misérable faubourg indigène, muet, dépeuplé par l'insurrection, avee un lamentable bazar de victuailles et légumes bédouins ; laitages, pâtisseries grossières, dattes en pâte où volent des nuages de mouches.

Aux bouts d'une perche en balance, tel un porteur japonais d'éventails, un homme promène, sur son épaule, des quartiers de poisson. A la nacre irisée de cette friture, les ors du soleil se prisment. « *Kelb el bahr !* Chien de mer ! C'est du requin, en bas âge. Pour ces gens, notre maquereau ! — maquereau qui sort de l'eau!

Dans le sable, des chiens jaunes, croisés de chacal ; les chiens errants de l'Orient. Ils dorment dans des trous — ne se dérangent pour quiconque — en obéissance à Musset — rêveurs méprisants pour l'intrus blanc.

Fini le faubourg bédouin. Jetée dans la plaine du désert énorme, où les taches sombres des mimoses s'élargissent sur l'ocre uniforme, du lointain de la ville, voici la « maison d'Osman Dekna » ; basse maçonnerie, en rez-de-chaussée.

Petite porte écrasée, une cour intérieure ; puis, au fond, le logis, une grande chambre, l'antre du lion. Pour meubles, des *nugarebs* collés aux murs, et couverts de minces matelas de coton. C'est là que le futur lieutenant du Mahdi tint ses premiers palabres de conspiration, ses premiers prêches aux cheicks complices. Ici l'on arrêta tous les détails du plan de révolte. Cette grossière sparterie du sol vit les prostrations, génuflexions rituaires des premiers convertis madhistes de la Mer Rouge.

Au plafond, trois « suspensions » de zinc, épave des bazars de Marseille, avec trois lampes à pétrole en porcelaine bleue. Sur un escabeau, un chandelier de verre blanc, avec un un culot de bougie à sa fin — soufflée dans la nuit où Dekna, furtif, s'évada de la ville des Anglais, pour prendre le désert.

Deux autres chambres encore — meublées de vide et de silence. Une dernière, le retrait de la « favorite ». Le même primitif sofa des autres pièces, mais plus moelleux, drapé de rouge cotonnade populaire. Ainsi le mur. Seuls efforts de luxe, confort et mollesse, pour le nid secret du guerrier farouche. L'andrinople uni se relève d'ara-

besques en perles de couleur, et coquilles du Soudan intérieur. Accrochés aux murs; des harnais de gala, une housse pour un chameau de femme; d'autres objets, ornés de ces mêmes cauris de l'Afrique centrale. Tout ce qu'un maître du désert, amoureux et puissant, peut offrir de naïfs présents, de bibelots primitifs à la coquetterie peu compliquée de l'épouse préférée.

Moi, je pense : Ici, l'Omar sans pitié du nouveau Mahomet sanglant, le terrible dominateur des tribus — faible devant le désir de sa chair, autant que tous ses confrères — hommes à peau claire ou foncée — fut, dans le silence des nuits de volupté, un jouet fragile aux caprices d'une négresse sans nom. Ici, dans le mystère des tendresses viriles, Fathma la noire vainquit de son sourire, fit esclave Dekna, le chef redouté des esclaves soudaniens, affranchis de l'Anglais...

J'écoute M. Marquet parler d'Osman Dekna qu'il connut et dont l'énigmatique figure me hante, à l'égal de celle de son maître, le prophète.

« Certes, dit M. Marquet, Dekna n'est pas un homme vulgaire. Sa souche paternelle est Hadendoah ; mais le père de sa mère fut Arabe. Il a toute la grâce de cette race polie, une haute taille mince, un beau front, les lèvres fines, un teint de cuivre foncé, des yeux noirs, très doux. Il est né à Tokar vers 1841 — a demeuré 20 ans à Soakim, d'abord petit marchand de pastèques, oranges, citrons, concombres, dattes et bananes. Puis, il a vendu des plumes, de l'ivoire. A la fin, conducteur de caravanes, il se fit négrier. A Soakim, nous l'appelions le « silencieux ». Osman Dekna? ma foi, va pour le mot : c'est un patriote. Il souffrit impatiemment le joug de l'Egyptien, nouveau maître au Soudan, vers la naissance d'Osman Dekna.

« Une première fois, en 1878-79, il rêva de se rendre indépendant. Pas encore question du Messie arabe, en ce temps-là. Mais le « bureau d'affranchissement », par le zèle des officiers anglais, arrivés à Karthoum, avec la première mission de Gordon, venait d'arrêter tout le commerce du Soudan. On avait détruit les réserves du grand Sultan du Darfour, le fameux Zubeihr, massacré son fils, confisqué des nègres appartenant à Osman Dekna. Furieux, celui-ci tenta de soulever les « cheicks ». Mais l'affaire était prématurée...

« En 1881 Dekna se lia avec Mohamed Ahmed, le fils annoncé du charpentier Abdullah et de Fathma, le pieux ermite de l'île d'Aba sur le Haut-Nil, d'où le saint homme commençait à laisser filtrer dans les sociétés secrètes religieuses la grande nouvelle qu'il était le Mahdi, messie musulman prédit par Mahomet et suscité d'Allah pour ramener l'Islam à sa gloire et pureté primitives.

« L'insurrection d'Arabi, les complications anglaises absorbant l'attention des autorités égyptiennes, et retenant les troupes dans le Delta, le Mahdi put sans effort pousser sa prédication en armes dans les tribus. Il proclama sa mission divine, appelant à lui les patriotes arabistes, échappés d'Alexandrie et de Tel-el-Kebir. Ceux-là gagnèrent le Soudan, le cœur plein de rage, contre les envahisseurs et les

traîtres du Caire. Ils acclamèrent le Messie patriote. Le prophète des noirs s'enhardit. Plus de commerce, plus de rentrée d'impôts! Les marchands d'esclaves sont les banquiers du Soudan. Ils refusèrent les avances à un gouvernement qui les ruinait. On imagina un impôt sur les biens des congrégations religieuses. Voilà les confréries du côté du Mahdi, déjà allié aux négriers. Par des mariages il acquit l'appui de la riche et guerrière tribu des Baggarahs. Bientôt, il fut assez fort pour battre les soldats des pachas de Karthoum, et se faire sultan du Kordofan.

« C'est à El Obeid, sa nouvelle capitale, qu'Osman Dekna le revit en 1882. Les deux dompteurs de peuples furent vite d'accord. Osman Dekna promit au Mahdi la conversion des Hadendoahs pour 1882, qui correspond à l'an 1300 de l'ère arabe — date prophétique, marquée dans les traditions islamiques, pour l'avénement du Mahdi victorieux... Comment Dekna tint parole, vous le savez.

« Avec le titre d'Emir du Mahdi, pour les cheiks il rapporta d'El Obéid des lettres du nouveau Messie noir ; récits de rêves, à l'arabe, visions mystiques, copies des révélations surnaturelles de l'ange Gabriel à Mahomet, dont se compose le Koran... Guido Lévi nous a dit comme l'émir, chaque vendredi, commente pour ses guerriers les songes du Mahdi, décrits dans ses lettres...

« Mais, ce dont on se fait mal l'idée, c'est la somme des habiletés, ruses, énergies diverses que comporte le rôle de chef de grandes caravanes soudaniennes. Osman Dekna y fut le maître des maîtres. Le voyage prend, aller et retour, deux années, de Soakim à Gondokoro et aux Grands Lacs. Il faut une vigueur d'esprit peu commune ; du sang-froid, du jugement, du coup-d'œil, de la prudence, du courage, une endurance physique sans défaillance pour mener les convois d'hommes, de femmes, de bétail en marche. Il faut connaître l'art des campements et des combats, savoir les étapes, les puits d'approvisionnement, se défendre contre une révolte, contre la trahison, contre la soif, contre le simoûn, contre les maladies, les embûches, les bandits et les fauves du désert.

« Et, à la fin du voyage, plus d'une fois, je vis les infortunés, arrachés à leurs cases du pays nègre, ces femmes et hommes à peau d'ébène, traînés jusqu'à Soakim. Tous disaient *qu'ils aimaient aujourd'hui Dekna plus que leur père, son pays plus que leur pays...* »

... Nous voici loin des dernières maisons du faubourg indigène. Dans le sable sourd, péniblement, nous marchons à la muette. Mon corps ruisselle sous le soleil torride de neuf heures.

Nous sommes au fort des Puits, aux « arbres » de Soakim. Sur le fort en pisé, battu de plâtre, un large drapeau égyptien. A côté, le drapeau anglais. En avant du fossé, on a semé des chausse-trapes naturelles, suivant le principe enseigné par notre vieux professeur de « fortif » à Saint-Cyr. Ce sont des fagots de mimosas dont les longues aiguilles acérées rendraient difficile aux pieds nus de l'assaillant le « couronnement des crêtes ».

A des mares boueuses, des femmes bédouines puisent l'eau saumâtre dans des *gherbas ;* gardées par les canons du fort et les baïonnettes du poste anglais.

Les sentinelles sont de grands irlandais, poil de carotte, coiffés de casques, vêtus de blouses grises. Très amusant à suivre le manège du factionnaire, en son « flirt » avec les bédouines à la fontaine. Celles-ci rient, montrent leurs dents, mènent un vacarme de caillettes, caquettent sous le voile flottant, qui agace le mâle — comme une cape rouge le taureau. Les yeux agrandis au kohl assassinent le blanc d'œillades provocantes. Ce sont des contorsions d'épaule, sous l'amphore de cuir, avec des tours de reins, des frémissements de gorge, des ondulations de croupes, tout une gratuite danse du ventre qui tantalise le troupier, fait passer devant la rêverie de sa prunelle bleue le mirage du voluptueux harem défendu...

Le soldat blond voudrait bien. La noire vénus de carrefour ne dirait pas non, sans doute. Mais la consigne est sévère. Permis à *Thomas Atkins* — le Dumanet, le Pitou des caricatures anglaises — de se « rincer l'œil » et c'est tout. Il y a des « révérends » attachés, comme chapelains, à l'expédition. Et puis, des idylles anglo-arabes ont tourné en tragédies de vengeance patriotique, en douloureuses comédies d'hôpital...

J'ai voulu pousser plus loin le plaisir nouveau de ma première course à pied dans le désert soudanien. Après deux cents pas, il faut faire halte. Fiff! Bing! Un coup de fusil, là-bas. Je vois la fumée sur un haut buisson. Fiff! Bing! Un autre. Bzz! Le plomb s'abat dans le sable, à dix pas. Je le ramasse. Une balle de Remington. Ceux de Hicks Pacha, sans doute... Et voilà le tireur, ombre noire dont je vois la silhouette à la jumelle. Lentement l'homme s'esquive sous les salves inutiles du poste anglais. Mon cousin-rebelle! Un vrai. celui-là! Bonjour cousin!

« — Rentrons! » dit M. Marquet.

Il a raison. D'ailleurs, moi, qui laboure aisément des kilomètres d'asphalte parisien, je suis « rendu », de cette courte pointe dans le sable. Les pieds me brûlent, à travers l'épais cuir de route.

Tiens! Une fleurette jaune, drue, farouche, — corolle de parchemin sans sève — un sauvage *edelweis* du roc calciné, poussé dans l'ombre d'un buisson de mimose. Cueillons la fleur du désert. Ce sera gentil, dans une lettre à Paris. *Picciola* du Soudan!

Dire que « *mes* Madhistes » sont là, dans ces gorges de montagnes rugueuses barrant l'horizon à l'ouest! Là-bas, quelque 20 milles de l'aride plaine rôtie où nous cuisons, s'étend la fertile plaine de Tokar, arrosée des eaux fraîches de ces monts rosâtres sous le soleil, avec des puits toujours pleins, et des champs de coton, des carrés de dourah dont les tiges tendres comme du maïs, réjouissent le chameau.

Un peu vers le nord-ouest, ce sont les monts de Sinkat. Du doigt M. Marquet m'indique deux petits mamelons. Ici fut égorgé le con-

sul anglais capitaine Moncriff et sa troupe. Et là, au nord, le commandant Kassem avec ses 800 noirs. Là sont les puits d'Handoub, par où rentra Lévi, fuyant les hommes de l'émir Osman Dekna...

C'est dommage de retourner.

Aux puits du fort, je retrouve mes factionnaires blonds, toujours en arrêt sur les belles filles noires de la fontaine biblique.

Et, sur l'origine des nuances de la peau humaine, oyez une légende arabe du livre saint :

« Avant Noé, père de l'ivresse, les enfants d'Adam et d'Eve eurent tous l'épiderme brillant, comme de cirage Nubian.

« Puis Allah se fatigua de cette teinte monotone. Le Très-Haut manda les trois fils de l'ivrogne. Cham accourut.

« — Jette-toi là dedans ! commanda le Seigneur — tu deviendras de la couleur de mes anges !

« Allah montra le trou d'un puits, creusé au roc du désert par son Vouloir créateur.

« Cham fait un pas en avant. Soudain une peur l'arrête, au bord, tout tremblant. Japhet, lui, d'un bond, saute au puits, tête en avant, d'un élan de foi. Il reparaît, avec l'épiderme laiteux des vierges de Circassie.

« Alors, jaloux de son frère, Sem s'élance vers le miracle.

« Mais déjà la source est tarie. Juste en reste-t-il assez pour éclaircir le teint de Sem, père des olivâtres sectateurs de Jehova et de Brahma.

« Rassuré maintenant par la double expérience de ses frères, Cham, à son tour, s'avance. A peine au fond du puits, une flaque boueuse ; de quoi pâlir un peu les lèvres, le globe des yeux, la plante des pieds, la paume des mains. Et de ce temps, Cham voué à la couleur de deuil, reste soumis à ses frères pour avoir eu le doute d'Allah... »

Le général Sartorius, gracieusement, m'invite à me joindre aux officiers de son état-major pour aller visiter le cheik Maghrani. C'est le seul chef religieux du pays qui n'ait pas encore passé aux « rebelles ». Une vieille vendetta contre l'émir Dekna le garde « fidèle » à ceux qui le combattent.

Allons. Le cheik tient son chapitre de dévots en la salle basse d'une petite mosquée de la ville. Nous y sommes. Et tout de suite je m'y éjouis à l'ironie de ces officiers anglicans, accourus des brouillards de la Tamise pour soutenir, au seuil d'un désert de la mer Rouge, l'orthodoxie officielle d'un prêtre musulman contre l'hérésie des anarchistes bédouins ! Demi-jour de chapelle rurale. Bruits de sabre dans le silence de quatre murs à la chaux.

Par une baie sans porte, je vois, tout proche, la mer bleue.

Le cheik, vêtu d'une simple *gallabieh* de coton blanc, le front ceint d'un turban vert, reçoit assis en tailleur sur un angareb drapé d'un tapis usé.

Sur une natte, à terre, des lieutenants, capitaines, soldats égyptiens, pêle-mêle, sont assis de même. Plusieurs ont retiré leurs chaus-

sures, et manient leurs pieds gantés de chaussettes blanches, tout en égrenant des rosaires d'ambre. Parmi les tarbouches, çà et là, une coiffure hadendoah. Quelques « tribus amies » appuyées sur la lance. Aux abords, une demi-douzaine de mendiants pieux, *fagara* en loques, rôdent en dehors.

Le général s'approche du cheik, lui serre la main, après le salut arabe. Compliments, café. Chaises en bois courbé de Vienne, pour le général et les visiteurs.

Comme le cheik parle au général un *fakir* entre, sans façon, se prosterne, s'empare du bas de la robe du saint, la porte à ses lèvres. Le cheik s'interrompt, bénit le mendiant — que je ne voudrais pas rencontrer seul au coin d'un bouquet de mimosa — puis, achève sa phrase au général.

C'est le tour d'une vieille. Elle aussi veut toucher l'habit du saint homme. Le cheik la laisse faire, et lui impose les mains. La vieille s'éloigne, saluée par l'aigre *zagarit*, ululement des femmes indigènes...

Une heure, ensuite, pour l'étiquette, le cheik Maghrani a rendu la visite au général. La garde du poste égyptien est sortie rendre les honneurs au saint personnage. Et, cette fois, la scène point ne fut banale. Une vingtaine d'officiers égyptiens, élevés à Paris et à Vienne pour la plupart, plusieurs sortis de St-Cyr, les autres du Theresianum, qui, sous l'élégante tunique à boutons d'or du bon faiseur, tombent à terre, pris subitement d'une attaque de danse de St-Guy, à la vue du cheik... Flexions en arrière, en avant, de côté, le front au sol; puis, des bonds en l'air, comme des derviches, avec des transports divins: « Allah ! Allah ! » Des hommes du poste, fusil à la main, imitent les officiers. Le reste porte les armes.

Quel dommage de n'avoir pas un bon photographe pour un instantané ! Mais herr Bode, un prussien, venu à Soakim, tout exprès, pour prendre des scènes de guerre, a disparu dans la déroute d'El-Teb. Et l'on attend toujours son remplaçant, un yankee du Caire.

Traversant le bazar, j'ai surpris une vente à l'encan, la défroque d'un officier bachi-bozouk resté dans la plaine. Il y a un beau cheval noir, des pistolets turcs aux crosses bossuées de vieil argent. On y joint des poteries persanes, tirées d'un steamer anglais naufragé sur les récifs de corail, à son retour en Europe.

On commence par le cheval de l'officier, pur sang que fait courir un palefrenier. Le commissaire-priseur crie : « Haraj ! A vendre », sur le ton de nos camelots : « Voyez la vinte ! » Des toits prochains, du seuil des portes, les marchands du bazar pontent. Un « amateur », pharisien pieux, à genou sur une natte, dans le sable de la rue, expédie sa prière et crie sa « mise ». Le fausset du muezzin chantant l'invocation, marque l'*adjugé*, comme chez nous, le coup de marteau d'ivoire...

... Je suis, maintenant, tout à fait camarade avec nombre d'officiers turcs, arabes, égyptiens, anglais, tous de parfaits *gentlemen*,

et « troupiers finis ». Je passe des heures aux casernes, au camp, aux manœuvres.

Le major Cough, qui commande le corps des dromadaires, m'a fait assister à l'exercice de ces bêtes de l'Apocalypse.

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau.

Moi, pas ! Cette bête m'attire. Combinée avec l'« habit rouge » du fantassin anglais, elle donne les plus réjouissantes complications.

Echouée dans le sable, comme lui d'une teinte roussâtre, la masse velue émerge d'un lacis de cordages ; tel un aérostat dégonflé, ou la carène d'une barque séchant ses filets sur la grève.

Sous la rotondité difforme de cette coque désemparée s'écrasent quatre membres tordus, articulés en cassures nerveuses, parcheminées, calleuses.

En proue, un gros cou charnu, beaupré vivant, balance à un mètre du sol sa tête grimaçante, ébauche maladroite où sont assemblés l'œil de l'autruche, le profil du bédouin, le poil de la gazelle et la lèvre du nègre.

Le monstre hurle, glapit, comme en mal d'enfantement. J'attends, vomi de la gueule immonde, le petit chien magique du *Diable amoureux* de Cazotte...

Le vaisseau du désert est à l'ancre, je veux dire au piquet.

— *Ready* ! commande l'officier.

Thomas Atkins pose une main à la bosse de l'animal accroupi, saisit de l'autre les cordelettes qui flottent en crinière.

— Up !... La longue jambe d'araignée passe en travers de la selle.

Patatras ! L'arrière-train de la bête se dresse à dix pieds en l'air. L'écuyer s'effondre en avant, le nez au-dessous des genoux, arrêté dans sa chute par un rude coup de pommeau dans l'estomac. L'avant-train remonte à présent. Ballotté par ce tangage de terre, John va se rompre les reins — par équilibre, contre le dossier de bois dur.

— All right ! dit gravement l'officier,

Johnny, peu à peu, se familiarise avec cette équitation spéciale, finalement, lui découvre des charmes. Dans son commerce avec John, le chameau bédouin étend le cercle de ses connaissances humaines. Il apprend l'anglais : *Go ahead*, *pull up !* Le mal est que, souvent, au cri *stop* ! la brute part ventre à terre. John a beau tirer de la bride, sur l'anneau rivé au naseau. Rien n'y peut.

Et il y a les ruades, le ronflement, les pleurnicheries, les appels rauques, les aigres et furieuses malédictions chameau, coupées d'interjections anglaises. La marche, l'arrêt sont également grotesques et horribles. Descente ridicule et effrayante. D'abord, il faut que le cavalier imite le *gueurgl* du chamelier, un aboiement bédouin, difficile à attraper par un gosier saxon. Si le chameau veut bien, il n'y a plus qu'à se cramponner. Mais si la bête résiste — c'est autre chose.

Pour faire « asseoir » sa monture, un bédouin, devant moi, saute au cou du chameau qu'il chevauche tel un mât incliné, happe entre ses dents la lèvre pendante du rebelle, et se pend comme un bull-dogg qu'enlève un taureau. Horrible à voir! Les cris du chameau voilent le tympan. Lui, secoue l'homme qui serre et tient bon. A la fin, l'animal cède, vaincu, s'agenouille. Hou, la vilaine bête!

Qu'y faire ? Le chameau naquit en colère. Tout le long du jour, il ne dépose une minute son indignation comique contre le Destin. Toute tentative pour le panser, le faire boire ou manger, le met en rage folle. La main qui lui tend la ration, il cherche à la mordre — surtout la main blanche. Seule celle du noir bédouin qui lui tord la queue, le fait obéir.

Et, pourtant, au désert rien de possible à l'homme sans le chameau! Il est bon à tout — même à manger. J'en ai goûté. Il n'y a pas à dire!

Amusant aussi, le Highlander montant l'âne du pays, et suivi par le maître de l'animal qui le pousse du bâton.

Non sans intérêt les parties de *crockett* au désert, les jeux ; courses en sac, boxe, tournois de force et d'adresse gaëliques-irlandais, et les *matches* de *lawn-tennis*, notre ancien jeu de paume des Français qui l'ont oublié, mais y reviennent parce que c'est un sport anglais.

... Je viens d'être témoin d'une laide chose à la *Zaptieh*, prison de ville. On a donné la *courbache* à 35 soldats égyptiens et à 13 chameliers. Ces derniers, condamnés à mort par une cour martiale pour mutinerie et abandon de leurs chameaux, ont vu leur sentence commuée en *courbache*. C'est le *fouet* égyptien, épaisse lanière de cuir d'hippopotame durci au soleil, une variante africaine du *knout* de Sibérie, ou de l'ex-*schlague* des caporaux de Prusse. Cela remplace au pays du Nil la bourgeoise salle de police de notre armée de citoyens-soldats.

Le capitaine Baldwin, de l'*Euryalus*, avec une bordée de ses marins, est chargé de l'exécution, que S. E. l'amiral Hewett et S. E. le sous-gouverneur anglais de Soakim Brewster bey, honorent de leur présence.

Chaque bédouin est solidement lié à la roue d'un fourgon d'artillerie. Et militairement, deux marins de la Reine, manches retroussées, vont opérer.

A haute voix le capitaine compte : *One! two!* Le cuir brutal tombe en cadence, cravache les épaules, les reins nus, chaque coup zébrant la peau noire d'une longue tache plus foncée. Au quatrième coup, l'épiderme est emporté ; le sang coule par gouttelettes. *Five! Six!* Le sang coule. Pas un cri. Nulle plainte. Dents serrées, les bédouins gardent un silence d'apache au poteau de torture. Au douzième coup, c'est fini. On détache les soudaniens. Un officier les prêche, en arabe. Ils s'éloignent, stoïques.

C'est le tour des réguliers égyptiens. La scène change. Au premier coup, ce sont des hurlements, supplications, grincements de dents, des bonds affolés. Mais les liens sont solides. Impassibles, les matelots

anglais lèvent et abattent la *courbache*, automatiques. Au chiffre 35, *stop !*

Rendus libres, les fouettés se roulent à terre, s'arrêtent, essuient leurs larmes et leur sang avec des linges. La cuisson s'éteint, la grimace aussi. Tenez, voilà nos patients qui se relèvent, un à un. Ils gesticulent avec des flots de paroles.

Brusquement, le sanglot meurt dans le refrain traînant, dolente chanson séculaire du fellah résigné. Tout est oublié. C'était écrit ! Hurrah pour la libérale Angleterre de M. Gladstone.

Le doux Gordon l'a dit : « La courbache est le sceptre du Soudan. »

JEHAN SOUDAN

Terre Promise[1]

QUATRIÈME PARTIE

RÉVOLTE

IV

A la volée, comme cloches enthousiastes de Pâques, comme les grelots tintant aux marottes des fous, les rues, les bois, les champs dévalèrent dans son crâne, fuite éperdue, tumulte, cascade de visions ; — car il fuyait, sans but, n'ayant qu'une soif d'espace, la gorge serrée de la foule des idées qui se pressaient, ne pouvaient passer, tassées dans leur hâte d'être une fois criées ; et son geste seul semait, emplissant l'étendue ; il se hâtait, courait, semant, semant toujours, ainsi qu'un laboureur qui doit avant le soir ensemencer jusqu'aux confins de l'horizon, — il courait, les gens se retournant sur lui, il courait, mais si vite que nul ne pouvait l'atteindre, et nul ne pourrait l'atteindre, même le temps, entassant heures, jours, semaines, années, car son vertige allait plus vite que l'heure qui passe, que la nuit qui se précipite et dévore le jour ; le sol même, acharné à sa suite et courant dessous lui, reculait devant ses pas, le ciel effarouché se sauvait au-dessus de lui, et devant lui c'était toute la nature qui fuyait ; — ses pas si follement rapides à battre l'espace, sa tête les devançait, entraînait, et ses pieds arrachés, saignants, se laissaient traîner, remorqués au-delà des choses qui sont fixes, par la tête lancée à des vitesses d'astres.

Nuit louche... — Ondes vagues des rêves et vapeurs indécises. Mauves gluants de l'aube, choses molles de l'air, et molles des pensées...

Des gens... des rues...

Il passe, il ne sait pas... Des champs, des plaines... Il va toujours... — Quand donc s'arrêtera-t-il ?

Il s'arrête. — Silence !... C'est Elle. La voici.

— Georgette.

— Oui, moi.

— Tu m'aimes ?

— Viens.

Elle a posé sa main très douce sur son front. Et cette main cueille toute la douleur qui est dedans...

(1) Voir *La revue blanche* depuis le 15 août 1897.

Et voilà tout. C'est tout simple.

Comme ils s'aiment !

Il n'a plus, à présent, la vision qu'elle est morte. Il n'a plus devant lui le cadavre, là, par terre, la flaque rouge, la chair bleuissante et crevée, l'odeur âcre...

Traînée de dégoût que laisse la vie en s'en allant...

Non, c'est elle, plus loin, encore, bien plus loin que cela !

C'est elle jadis, c'est elle tout enfant, toute jeunette... Ils marchaient dans les bois, en se tenant par la main, car on craint tant de se perdre quand on s'aime depuis peu !

Plus loin encore... Quand ils n'osaient pas se parler.

Fumée d'or de cheveux... Son âme s'y évapore.

Regard trouble des yeux ! Son âme s'y endort.

Il tombe, enfin ! — C'est elle ! C'est elle plus loin encore. C'est elle tellement loin que cela n'est plus rien...

C'est du sommeil... du bon sommeil, d'au bout de tout.

Oui... c'est lui : le sommeil. Il frappe pour qu'on lui ouvre. Toc, toc ! au fond du crâne. Toc ! toc ! à coups pressés. Ça danse, ça danse... C'est le sommeil qui entre... Et puis ça tourne, cela s'en va... On ne sait plus.

Personne. Il faisait très froid et grand silence.

Il émergeait péniblement d'un long sommeil. Il se traînait jusqu'à une conscience précise, une idée qu'il avait laissée près de lui en s'endormant, et qu'il ne retrouvait plus. Péniblement, de ses sensations engourdies, il tentait de dégager un : où suis-je ? et qu'ai-je fait ?

Bah ! rien. Du passé. Ce n'était plus.

A présent il n'y avait qu'un mur, très long, devant lui.

Ce mur devait être dans ou près de Paris, où sa course de fou, comme un phalène aux flammes, sûrement l'avait ramené. Près de Paris. A droite, maisons éparses, champs maigres. A gauche ce mur.

Mur étrange. Il était si long, si long...

Jean longeait ce mur, qui tournait et continuait encore. Il semblait revenir pour lui barrer la route.

Jean alors avançait ses mains contre le mur, comme pour l'écarter. Mais les pierres en étaient si douces, si tendres, qu'il s'oubliait à les caresser comme de la chair, ces pierres molles, ces pierres charnues, ces pierres vivantes...

Il longeait de nouveau le mur, le mur sans fin.

Il se ruait pour l'abattre, il le démolirait, il verrait au travers, — ce qu'il y avait de vivant derrière cette façade. Il plongeait ses poings dans la pierre flasque, les retirait pleins de sang, et se ruait encore. Ah ! le mur éventré pantelait donc ! Il voyait...

Le mur n'avait pas crié, s'était seulement plaint très doucement, ne sachant pas pourquoi on lui faisait du mal, comme ces innocents que le peuple exécute, qui ne savent pas que nés rois, ils avaient avant de naître commis tant de forfaits.

Eh bien! Derrière ce mur...

Des croix, des tertres, des pierres; un champ d'automne qui se fane sur des souvenirs de vies qui fleurirent autrefois...

Cimetière, ville endormie.

Des millions de souffrances, s'étant éteintes, ont jeté là les loques de leur existence usée. Habits de travail, de fête, de guerre. Tout cela qui a servi et ne peut plus se porter. Des couronnes! Autrefois des têtes de vivants en portaient. Des emblêmes de souvenirs qui s'effritent pour bien montrer qu'ils oublient. Et des fleurs par milliers. Des fleurs toutes rouillées.

Du pâle soleil d'automne caresse sans réchauffer, caresse doucement comme pour consoler, — ou craint de réveiller.

Retiens aussi ton souffle! Ne réveille pas! Si quelque clairon résonnait, tous ces morts si bien couchés en rangs, il semble... S'ils se levaient, ils seraient déjà en ordre de bataille.

Mais rien ne retentit. Le sommeil est très doux. Une femme qui dort les bras au-dessus de sa tête, les lèvres entr'ouvertes — et qui ne sait pas qu'elle ne doit pas se réveiller! — Chérie, chérie, que tu es belle! Et le cimetière aussi, chérie, dort gentiment. Ame douloureuse, tu dormiras comme cela. Car ils furent agités de farouches convulsions, ces morts qui se dressèrent de tant de rage et d'héroïsme, qui montèrent si haut pour tenter si vainement de réaliser leur rêve, et de planter le drapeau de la dernière révolte. Mais revenus de ces voyages excentriques, ils sont descendus de tous ces rêves, et de la vie.

Ils dorment là, les pauvres héros inutiles...

Les pauvres héros... les derniers.

Voici le mur, l'endroit du saint anniversaire!

Hélas! morts pour rien. Sacrifiés sans raison. Leur sang jeté à des sillons infertiles. Ils ont été dormir sans même une promesse d'un meilleur lendemain.

Et depuis il n'y a plus rien eu.

Ici, à ce mur, la dernière révolte a craché le dernier espoir. Ici la France agonisante s'est couchée.

Et depuis il n'y a plus rien eu.

Et puis, il n'y aura plus jamais rien!

La Revanche!

Vous aussi! Une revanche! Les fleurs se sont rouillées... Printemps, printemps, venge-nous! Il les vengera faisant jaillir mille autres fleurs. Mais il y a plus de vingt ans que l'hiver sévit; si le printemps est mort en route, qui le vengera?

Gamin, tu te rappelles; oh! les belles journées! Pantalons rouges, képis galonnés... Pif et paf! Ça tombait sous les balles. Gamin! que tu en tuas! Homme, tu peux aussi meurtrir nos sociétés, découdre beaucoup de galons, et mettre d'autre rouge aux jambes que la garance.

Pourtant tu ne fus pas victorieux.

Le droit était pour toi. Le devoir était pour eux! La force décide.

Tu tuais pour faire mal, ils tuaient pour faire bien. Deux stupidités. Nul ne savait ce qu'il faisait. Mais à présent tu n'es ni un gamin féroce ni un soldat aveugle. Tu as réfléchi, et tu agis, responsable. Et le crime que tu commettras est odieux, et justement parce que ce crime a une idée. Du juge, du soldat, ça ne sait pas ce que ça fait, ça tue comme les bœufs paissent, comme tu tuais, enfant, parce que c'est féroce, que leur instinct d'homme est de tuer, féroce, ou simplement docile, que ça obéit, ou en un mot que ça fait son devoir.

Le devoir, — l'idée des autres.

Tu as la tienne. Quelle est-elle donc, l'idée que tu as qui peut se changer en un acte ? Est-elle nouvelle, puisque tu veux qu'elle change le monde ! Est-elle puissante, puisque tu te dresses en conquérant, au-dessus des hommes, toi, tout seul, ayant raison.

Mais puisque les hommes ne veulent plus !

La Revanche ! Derrière soi un peuple, c'est la Révolution. Elle fait ce qu'elle veut, elle est la voix de tous, elle ne répond de rien ; le vent passe ; tout se courbe. Mais toi, individu, qui crois savoir mieux ce que tu fais qu'une foule, tu répondras, pour tout le sang que fera couler une idée même la plus haute et généreuse, tu répondras.

Les plus stupides, sans que nul en réponde, en ont tant fait verser ! Vides et niaises phrases des responsabilités. L'histoire jette là-dessus de telles pelletées de terre ! La Révolution, la grande et victorieuse, a vidé de pleins tombereaux de choses vivantes et pensantes, pour jeter quelques bases de son œuvre inachevée. Et une bataille, la moindre, pour un lambeau de pays, jette bas que de milliers d'existences tronquées ! — Et moi, libérateur, pour le bonheur humain, je ne disposerais pas de quelques existences !

L'œuvre, une machine grosse comme le poing peut la faire. Une aiguille tourne, quand elle en sera à tel point, les murs s'écrouleront et les vies affolées s'enfuiront loin des corps, un cri épouvantable arrêtera ceux qui passent... Pour affaire, pour plaisir... ils passent. Hàlte ! Ecoutez ! — C'est le cri de ceux que vous écrasez. Vous ne saviez donc pas que vous faisiez souffrir ?

De quelle chaire parlera-t-elle, quel piédestal la mettra en haute lumière, la petite machinette à la puissante voix ?

Sous un palais quelconque, somptueux, inutile ?

Chez tous ceux qui détiennent des portions d'injustice, — autorité, propriété, servilité. Juges, prêtres, soldats, financiers, — ou bien les employés des administrations ?

Ou la foule, la simple foule et grande coupable. Meurtre anonyme de l'anonyme ! Du peuple-roi !

Emblème, sans frapper de vivants, frappe un emblème. Ici, tiens, cette statue de ville que les Français pleurent, l'ayant perdue, et où couronnes, drapeaux attestent haut regrets, lâchetés, et crient vengeance, dans le silence de ceux qui n'osèrent pas se venger, et laissèrent dans son lit mourir roi l'oppresseur, — Plus loin, cette pucelle,

libératrice de France, brûlée vive par les prêtres, depuis souillée par eux, Notre-Dame de la Quête, pilulles de Dieu qu'on sucre de patrie, pour vendre... — Et, dominant Paris... — ville des révoltes, tu dors, ville de liberté, tu es à mes genoux, — honte des hontes! est debout, s'achève le Sacré-Cœur.

Et il domine aussi les morts, — ses morts, — à côté même du temple, un peu plus grand que lui, un peu plus grand que Dieu, Thiers le très-petit. Bah! laisse ces ruines. La foule une fois l'an passe, sans même songer, — dimanche! boutiques fermées, — près des deux temples, ou des deux tombeaux, oubliés...

Prends au hasard plutôt un homme connu de tous, prêtre, général ou magistrat, ou simple riche. Désigne ce bouc émissaire de nos souffrances. Qu'il aille dire à ceux de sa caste : Châtiment! nous sommes des criminels, nous sommes des criminels...

Expie donc, ô conscience publique, légalisée, toi, juge, qui répandis des siècles de prisons, coupa des têtes, et sus faire d'honnêtes gens avec des messieurs bien, un instant calomniés. Que s'éparpille à tous les coins du tribunal, la cervelle qui contint le fameux libre-arbitre, ton auguste cervelle, réceptacle de justice!

Bah! le simple hasard... Quand on veut faire du mal... Au hasard, par les rues, quelque part, sans chercher.

Les têtes des humains sont des cases bien closes. Les yeux même savent ne laisser percer que des mensonges, et les oreilles se bouchent aux idées; — mais des murs, dans une rue, des murs de maisons somptueuses, cela a des fenêtres; volets ni rideaux ne ferment bien. Le soir, lorsqu'on se promène, on voit de la lumière. Ici l'on rit, ici l'on chante, ici l'on danse... Il y a ici, autour de la lampe familiale, de tranquilles bonheurs qui causent gentiment, et d'autres qui lisent, travaillent bien avant dans la nuit... Ah! que la Terreur se dresse, que la voix de la Révolte retentisse une fois, — toutes ces bouches parlant le même cri d'épouvante, d'accord, s'uniront pour maudire, mourir... — ici l'on rit, ici l'on chante — ah! que l'on meure! du moins partout on tremblera.

Des musiques ici, versent de douces joies...

Le reflet au plafond blanc des lustres du salon, laisse par les jalousies, comme la jalousie des pauvres aux vitrines, sur la nuit et l'ennui filtrer lumière et joie, brillantes comme du pain devant qui a bien faim...

Le pauvre, en bas, regarde les fenêtres allumées.

Pourtant la réunion s'imagine bien close. Intime... On est chez soi. Les volets sont tirés; tapis, bourrelets aux portes. Comment donc entrerait la douleur?... Cependant...

Elle entrera, abattant tout, murailles et gens...

Le passant malheureux, a vu de la lumière. Il s'est dit : il y a du monde... Et quand on dit : il y a du monde, on pense ceci : ils s'amusent. Le monde... cela voudrait dire que l'on souffre.

Comment donc la douleur fera-t-elle pour entrer?

Qui sait? Peut-être une enfant, rien qu'en disant une fable, apporterait un peu de la douleur du dehors... Mais non! Vers pleins de pitié, beaux vers attendrissants... Mais un enfant n'a pas assez de voix pour qu'on entende, sans doute... Parle, toi, Révolte, élève ta voix terrible! En l'air, pleurards, murailles, choses, bêtes et gens... L'allégorie des fables va se faire comprendre...

Non! pas encore. Attends que le soleil soit de la fête. Passe le printemps. Qu'encore quelques amours fleurissent. Il y a l'anniversaire d'une journée de révolte. Si ce jour-là la tombe de la révolte se couvrait de fleurs?

Ce jour-là, radieux jour, au plus chaud du soleil, la France sort ses robes de fêtes, ses robes du temps jadis, toute son armée, pimpante, et l'on dirait toute neuve, comme si encore on s'en allait partir en guerre!

C'est beau à voir. Saint-Cyr, espoir de la nation pavane sous l'œil des mères enchantées. Des mères qui ont des fils, et friandes, trouvent beau le défilé de bataille.

Un homme commande et devant la tribune royale, la France pivote, tourne, marche, fait le chien savant...

Si ce jour-là, le cri de douleur se faisait entendre?

A cette voix, garde à vous que l'on n'attendait pas, la manœuvre serait pour tous, chefs, spectateurs, armée, et nul ne distinguerait pour la bonne tenue dans la pirouette d'ensemble, le premier bataillon de France des Corps constitués.

Massacre, haine, vengeance, stupidité! Plus bête que la misère et le sans-pain qui nous blesse, cette faiblesse de ne pas égaler en mépris votre arrogance, vous qui vous bouchez les oreilles...

Mais vous vous retournerez, vous entendrez quand même...

Car si pourtant, quelque atrocité que ce soit...

Si cependant, — vraiment, — il ne fallait que cela!

Quelques morts. Pour l'exemple!

L'exemple! raison de la justice!

Est-il sûr que ce ne soit détruire que pour détruire?

Et si pourtant c'était pour sauver la patrie!

Sauver notre patrie. Ah! notre sang, tout notre sang! Serait-ce trop!

Le drapeau passe. Chapeau bas. Salue cette grande idée. Ce n'est qu'un morceau de bois chiffonné de couleurs. Mais c'est une chose pour laquelle on se fait tuer, pour laquelle on est fier et heureux de mourir.

C'est la gloire, l'histoire, — dévouements, héroïsmes!

Pour sauver pas même une patrie, mais son emblème, ouvre au hasard le livre des siècles révolus; la grêle ne précipite pas tant de grains sur les champs ensemencés, que le drapeau de morts sur les champs de bataille. Sache que nul ne s'est plaint, et que nul n'hésita, hier encore, quand dans la dernière des hautes tueries, ce maréchal duc pria des hommes de mourir pour sauver dix minutes la gloire du pays.

Six régiments ! Six beaux régiments étincelants !

— Messieurs, je ne vous demande que dix minutes de résistance !

Dix minutes. Cela suffit pour qu'il n'en reste pas un. Et ils se sont rués, et l'ennemi stupéfait, s'est arrêté, en s'écriant :

— Ah ! les braves gens !

Ce n'est pas dix minutes, messieurs, pas dix minutes, c'est une seule seconde que l'anarchie vous demande.

Et ce n'est pas, voyez-vous, pour sauver la patrie. C'est pour l'humanité, pour toute l'humanité !

Ça ne vous dit rien ? Ça n'a ni galon, ni drapeau.

Ecoutez. C'est vous d'abord, c'est la patrie, et vos enfants, et votre famille, tous les vôtres, et tous les autres, et toutes les familles des autres, et toutes les patries, et toute la planète, si tant est que jamais nous ne montions plus haut ! Et c'est l'avenir, et ce sont les petits qui naîtront, qui, comme nous, venant on ne sait d'où, vers on ne sait où, de la mort à la mort s'arrêtant à la vie, voudraient, dans cette auberge où ils passent si peu de temps, trouver bon feu, bon gîte, hôtesse accorte et le reste, pour repartir contents.

Au nom de l'humanité, beaux régiments, courage ! Quelques minutes, quelques minutes de résistance !

La mitraille pleut. Les hommes tombent. Le ciel rougit.

Les six beaux régiments... — il n'y a plus de régiments !

Oh ! les braves gens ! Rudes gars aux cuirasses étincelantes... Dans le fossé, pêle-mêle, pieds, têtes, armes, âmes et chevaux.

Il reste de cela ? Ici de la chair pourrie. Là-bas, des femmes qui pleurent.

La poudre se tait, ainsi qu'a fait la vie.

Vers le ciel les nuages de poussière s'évaporent. Du ciel le calme et le silence tombent. Un peu de poudre encore, fumée, panache blanc, rien, vapeur, ombre, moins encore, plus rien : un peu de gloire.

La France pas sauvée. La douleur plus énorme...

Pour la gloire, seulement ! — quelques minutes de résistance !

Regarde. Voici la ville. Immense, lumineuse. Paris ! La grande rumeur, la magique lueur. Elle t'attirait jadis. Nuits brûlantes d'espoir... Une voix retentissait. Quelqu'un, de la ville, t'appelait, te disait : Va ! Il faut. Sois le Messie...

Une voix te commandait d'aller sauver les hommes.

Regarde. Voici Paris. Des lueurs, des rumeurs. La voix parle toujours, elle se plaint et t'appelle. Qu'y a-t-il de changé ? Rien. Ecoute, regarde...

L'humanité souffre toujours.

Chaque matin. chaque soir, flux et reflux de travail aux grèves du capital, la misère va porter ses richesses aux riches.

Il manque un être, une femme, que tu aimais, que tu as tuée. Il

manque un autre, d'autres... Non, il ne manque rien. Cela ne se voit pas. Peut-être n'y a-t-il de moins que, dans ton cœur, l'espoir que tout va changer et qu'on va être heureux...

Insensé! Mais regarde donc... Que peux-tu faire? Rien! dans... ça, cette ville, qui n'est qu'un coin du monde, dans ce qu'est un instant dans l'infini des siècles...

La ville, à toi tout seul, dans une seule journée... élargis ton geste, ouvre les bras, il faut l'étreindre... il faut soulever toute la misère qui pèse dessus.

A toi tout seul...

La voix qui t'appelait se moquait donc? Tu as cru cela, puisque tu en as écouté d'autres. Les mots d'amour, les mots qu'un enfant balbutie, détournent les enchantements. Mais tout s'est tu soudain. Les esprits, les fantômes, les êtres de sorcellerie, et les espoirs d'un monde qui serait un peu meilleur, se réveillent dans l'ombre comme si ce qu'on nomme « Silence » n'était que le tumulte formidable de leurs cris.

A nous! Fais ce que tu peux pour nous, toi qui es libre. Avant de rentrer à la mort dont tu sortis, repasse par la jeunesse, où tu laissas des rêves. Réalises-en un peu, le peu que tu pourras...

Le peu que je pourrai... Ce peu sans doute est rien.

Si je ne faisais rien?

La colère brûle, s'use, se consume. Le vide s'est fait autour. Le feu ne se communique pas. Il n'y a pas d'incendie. Rien qu'un feu triste, qui se meurt.

Ce qu'un homme peut faire? Mais... du mal, et encore pas autant qu'on voudrait!

Un peu de bien aussi, pourtant. Très peu, mais sûr. De la joie répandue, une douleur de moins, ça se voit, on est certain, et cela vous fait aussi du bien, à vous.

Que vas-tu faire? Nul bien ne justifie nul mal. Pour soulager le poids trop lourd de nos misères, tu jettes une épée de l'autre côté de la balance. L'épée l'emporte, c'est vrai. L'autre poids n'est pas moins lourd. Acte d'homme, la justice aggrave l'acte d'homme. Tu frappes, comme des juges te frapperont demain. Le mal ne compense pas le mal, il s'y ajoute. Un crime puni, cela fait deux crimes. Un exemple! Exemple de tuer qui sera suivi.

A quoi bon te venger! Même si tu réussis, si le signal que tu donnes sauve vraiment le monde — toi, tu ne le verras pas. Peut-être sèmes-tu le bonheur, mais tu le sèmes, songes-y, sans ce sillon : ta tombe.

Beau militaire, ce sera pour la gloire seulement.

Le livre ici se ferme et le héros va mourir...

Mourir? A moins, pourtant... — S'il avait réussi?

Agir! Faire ce que les hommes nomment : une action.
Est-ce que, par hasard, il aurait réussi...

Réussi! Mais alors, ce ne serait pas un livre. Un hymne! Des cantiques... des actions de grâces! Toutes les bouches chanteraient la joie de tous les cœurs... Qui donc oserait parler d'une voix isolée pour célébrer de telles choses! Qui donc... — Mais des plus humbles, des âmes les plus basses, l'enthousiasme ferait des poètes! — si un homme...

— Un homme! Mais ce n'en serait plus un! A deux genoux, nous tous, priant et adorant...

Tous, tous, même ceux qui se croient riches aujourd'hui... on adorerait...

Bien plus qu'un Dieu... — qu'on craint seulement, — on aimerait...

« Celui qui apporta le Bonheur sur la terre... »

Si cependant un poète, — de tellement de génie — donnait, par la magie d'un rêve de géant, l'illusion — rien qu'un semblant : une illusion — que cet homme — était-ce un homme? — a réussi, entendez-vous? a réussi!

Il a agi! lui, le pauvre!... — Il a agi! Ce fut pour le Salut du monde! Il a crié si fort sa misère et la nôtre, qu'on entendit... Un acte... — Lequel! — Parbleu! un crime! Un meurtre, des meurtres, n'importe, une chose de sang, une lâcheté cruelle, une action enfin, mais qui fut le signal que tous, morts et vivants, depuis des siècles, attendons. Clairon qui souffle du sang, diane d'allégresse rouge, qui doit soulever les dalles des tombes vermoulues, secouer le sommeil lourd de ceux qui ne sont plus, qui réveillera les morts, toute la foule des morts des révoltes passées, — tout ce qui dort, semble mort, et se résigne en nous, — nos âmes, cimetières d'espoirs évanouis, — et qui dressant debout les couchés à jamais, — pour la grande bataille, jugement, — le dernier! celui qui fera élue ou réprouvée la société, le monde meilleur, ou bien son néant à jamais, — rendra vie aux cadavres et courage aux vaincus, et te rendra donc à nos cœurs lâches, toi, Révolte!

Oh! l'illusion! le rêve que cela va s'accomplir! Rien qu'un peu d'illusion, le semblant que cela est, le semblant, pour un instant, — un peu d'illusion, — d'ici la dernière page...

Mais tu le peux, puisque rien de tout cela n'est vrai... Fiction seulement; reflet du monde sur une âme. Pourquoi cette âme, miroir enchanté, miroir d'or, qui reflète seulement quelques rayons venus d'ailleurs, les renvoie-t-elle nus, sans les tremper de joie?

Fouille dans ton cœur, tâche d'y trouver un peu d'espoir. Pour colorer un peu la vie des pauvres gens, trouve, délaye un peu de poudre de bonheur resté des illusions pas tout à fait ternies; fais beau-

coup avec peu, étends, — pour que ça brille, pour que cela semble heureux...

Fouille dans ton cœur! Quand tu en sortirais toute la peine qu'il contient, quand tu pourrais la jeter toute sur l'univers en des phrases telles que tous sentent ce que tu sens... Parmi tant de douleurs, quoi! une de plus... qui la verrait?

Mais une goutte de joie, cela se verrait tout de suite.

Et le héros aussi, au moment de frapper, se demande : ne pourrai-je faire un peu de bien?

Il hésite, cherche en lui, et voudrait sur ce monde, la Société — le mot vague qu'il aimait tant, — répandre quelque chose d'espérant, de consolant...

Rien. Il ne trouve pas. Il n'a en lui que sa rage.

Eh! bien, pourquoi agir! Renonce... Dernier effort... Cette croix d'espoir en un monde meilleur, porte-la jusqu'au bout du calvaire de ces temps-ci... Quelques pas, d'ici ta tombe. Tiens! c'est tout près... C'est là...

Non, il ne peut pas. Déjà ses genoux cèdent. Et toute sa bonté croule dessous sa rage.

Patience... Encore un pas... Un effort! — Impossible. Oh! c'est trop lourd, aussi, cette croix de nous tous, ce que l'on nomme, m'a-t-on dit, la Résignation.

Il cède. Il n'ira pas jusqu'à sa propre mort...

Et il laissa tomber toute sa rage de lui.

Pour la gloire seulement, quelques minutes de résistance...

Cela suffit quelquefois pour la victoire... Quelques minutes... Mais non, toute cette mort, ce sang, et l'horreur de ces crimes, cela ne sauvera pas le monde, cela ne sera que de la vraie douleur qui ne fait de bien à personne... Tueries! Et voilà tout. Ce ne sera que pour la gloire...

Pour la gloire seulement...

Pas même pour la gloire!

Ainsi qu'un long sanglot qui s'étouffe comme la misère qui l'enfanta, le long feu d'une plainte, l'effort du ver de terre sous le pied qui l'écrase...

Imbécile! C'est donc cela que l'on nomme une action!

Eh! qu'importe laquelle! Du sang, de la douleur, inutile toujours, ce avec quoi on fait de la gloire, quand on s'arrête...

Mais on ne s'arrêta pas. On n'avait pas le temps.

— Avez-vous entendu... Avez-vous entendu?

— Où cela? Quoi donc?

— Ici. Des cris de douleurs. Un acte vient de s'accomplir. Une

chose inouïe. C'est extraordinaire. Des gens sont morts un peu plus tôt qu'ils n'auraient dû...

— Morts... Des morts, des blessés. Combien? Dites, dites vite.

— Combien en faut-il pour que cela soit très beau?

— Des morts, des morts. Des innocents... Ceux qui n'avaient rien fait...

— Qui sait. Peut-être, en mourant, ils auront fait beaucoup...

— Peut-être un jour...

— Bientôt...

— D'autres agissant de même...

— Non, non! Demain les morts seront tous enterrés. On oubliera. On recommencera, toujours de même. C'est une plainte de plus...

— Celle-là, on l'entendit. Des gens qui ne savaient pas s'arrêtèrent, stupéfiés : quelqu'un a crié là.

— Cela venait de la misère...

— Bah! Ne faites pas attention!

— Cette plainte pourtant signifiait quelque chose...

— Chut, des pas...

— Quelqu'un est là... qui marche...

— Quelqu'un... Plusieurs... Ce n'est pas un homme, c'est une troupe...

— Ou une armée...

— Un peuple!

— Ecoutez! On ne peut dire s'ils viennent ou s'éloignent...

— Mais on peut dire pourtant qu'il y a quelqu'un là.

— Et c'est celui sans doute qui ne s'éloigne jamais ..

— Qui reste toujours, tapi dans l'ombre des lâchetés, et surgit, lumineux, quand on l'attend le moins...

— L'Esprit de révolte...

— Cette plainte signifiait quelque chose...

— L'Esprit de révolte a balbutié en dormant.

— Que disait-il! Avez-vous compris? que disait-il?

— Ceci :

— Il y a des douleurs qui ne se résignent pas.

— Et qui espèrent...

— Et qui agissent...

— Font quelque chose pour souffrir moins.

— Font quelque chose... Mais quoi !... des souffrances de plus...

— Et si cependant, — vraiment — il avait réussi?.

Non, cela ne se peut pas, puisque nous sommes ce que nous sommes. Inconsciente brute, héros, prophète, criminel, il fit comme les autres, comme sous les religions, sous les empires, sous les républiques, sous la nôtre, — il tua.

Propagande d'une camelote de doctrines, pour faire quand même à tous et de force acheter, sur prospectus, sans la montrer, sans même en présenter un dessin alléchant, cette société meilleure, qu'il ajouta

au stock de rêves démodés, dont, même au rabais, les malheureux ne veulent plus, il fit du bruit, beaucoup de bruit, tout le bruit qu'il put...

Et puis il fut méchant comme on le fut pour lui, il se fit criminel pour s'ériger en juge, fit un exemple, — qui fut suivi.

Le hasard d'une machine avait mis quelque peu de puissance dans sa main...

Comme les lois en mettent tant en d'autres mains.

Aussi fit-il du mal comme ceux qui sont puissants.

Il n'en fit pas beaucoup, parce qu'il l'était peu...

Ayez pitié! Ayez profondément pitié.

V

Or un homme vivait d'une profession basse et humiliante, servant les désirs de ses semblables, attendant son salaire de leur générosité. Il ne pensait pas. Il était heureux. Il saluait le drapeau qui passe, et avait été bon soldat. Il lisait le *Petit Journal*. Il aimait la compagnie de ses semblables. Satisfait de son sort, il n'en savait de meilleur.

Un homme vint et lui demanda à manger, et s'étant bien repu dit : que nous sommes malheureux!

L'étranger parla alors de choses étranges.

Il dit que les temps étaient venus de vivre plus heureux, que les serviteurs mangeraient à la table des maîtres, et que loin de rien attendre de leur générosité, ils partageraient ensemble, confraternellement.

Il dit que l'inégalité était monstrueuse, que l'intelligence et la beauté mal réparties, cela suffisait sans que la fortune le soit aussi.

Il dit que l'armée était inutile et odieuse, que l'argent qu'elle coûtait causait notre misère, et qu'il fallait forcer les gens à s'entr'aimer.

Il dit qu'on nous avait promis le bonheur au ciel pour nous empêcher de le chercher sur la terre.

Et il osa dire qu'il y avait de quoi manger pour tous.

Et il dit encore qu'il ne fallait plus tarder à l'accomplissement des grandes choses, mais frapper les esprits par des actes terribles.

Ceux qui se trouvaient là faisaient cercle, et riaient. Ils riaient. Les bêtes rugissent, les hommes rient. Et c'était comme une cage où l'on serait venu dire : tigres, voici des brebis, surtout aimez-les bien!

Mais l'esclave ne riait pas, et pensait. Il n'avait jamais pensé. Ces choses qu'il entendait dire lui glaçaient le cœur. Son âme, chauve-souris égarée au soleil, touchée par un idéal subit, avait mal.

Quoi! plus d'armée, plus de maître, plus de patrie, plus de pourboire!

Etre obligé d'être soi-même, — individu.

Son collier s'était pourri. Tandis qu'il s'attardait à renifler quelque chose, le maître était parti. Seul, perdu, pauvre chien errant, la queue basse, il s'en allait flairer à toutes les jambes quelque maître nouveau qui voulût bien de lui...

Ah! l'homme qui concevait de ses rêves sublimes, était vraiment hors de la société, était vraiment anti-humain, monstrueux. Et l'esclave dit : c'est peut-être l'assassin que l'on cherche.

Ainsi fut reconnu le crime à la beauté de ses rêves.

Et Pilleux fut livré, pour que Justice soit faite.

(*La fin au prochain numéro.*) EUGÈNE MOREL

La Quinzaine dramatique

Théâtre-Antoine. **Le Bien d'Autrui,** comédie en trois actes de M. Emile Fabre. **Hors les Lois,** comédie en un acte en vers de MM. Louis Marsolleau et Arthur Byl. — *Gymnase.* **Médor,** comédie en trois actes de M. Henri Malin. **Le Monsieur Noir,** comédie en un acte de M. Ch. Dantin. — *Théâtre de l'Œuvre.* **Jean-Gabriel Borkman,** comédie en quatre actes et cinq tableaux par Henrik Ibsen, traduction de M. le comte Prozor, précédée d'une causerie par M. Laurent Tailhade. — *Grand Guignol.* **Le Protecteur,** scènes de la vie politique par M. Eugène Fournière. **Le Retour du Marin,** comédie en un acte de M. Tristan Bernard. **Lui!** drame en un acte de M. Oscar Méténier. — *Gaité.* **Mam'zelle Quat' Sous,** opéra-comique à spectacle en quatre actes de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières, musique de M. Robert Planquette. — *Bouffes-Parisiens.* **Les P'tites Michu,** opérette en trois actes de MM. Albert Vanloo et Georges Duval, musique de M. André Messager.

Cette quinzaine fut indigeste. Quel Laforgue dira la Complainte des Sommaires Encombrés? Dardant là-haut le sien, encore incomplet, où *Borkman* coudoie *Mam'zelle Quat' Sous*, selon la fantaisie des soirs, qui fait rimer Ibsen avec Desvallières, ma chronique a l'air de tirer la langue — une langue chargée.

M. Antoine a inauguré ses Soirées d'Avant-garde devant un public revenu nombreux et favorable, qui lui a prodigué des bravos de bon augure, impatients d'être enthousiastes et plus unanimement justifiés.

Dans *Le Bien d'Autrui,* M. Emile Fabre porte à la scène un cas de conscience. Denis Roger, que la mort brusque d'un cousin a sorti d'une besogneuse aisance, découvre par hasard un testament qui le déshérite. Froisser pour le jeter au feu l'intrus papier est son premier geste, qu'une intime révolte interrompt. Il confie l'événement à sa femme et dès lors sa probité devient inébranlable, car il n'en est plus le maître, n'étant plus seul. Malgré les supplications de madame Roger, les railleries et les colères du fiancé de sa fille cadette, malgré l'aveu en larmes d'Alphonsine, l'aînée, que la ruine va perdre sans retour, Roger refusera de garder cet argent qui ne lui appartient pas, il le rendra à Mlle Manon, la maîtresse du cousin, il ne prendra pas le bien d'autrui. Et lorsqu'on lui apprend que Manon subitement est morte il s'en va livrer cette fortune à tout le monde, à personne, à l'Etat.

Un cas de conscience, la pièce se limite à cet exposé, l'auteur n'ayant pas ambitionné davantage; du reste il l'a poursuivi jusqu'au bout, compliquant ingénieusement sa donnée et sans en omettre aucun point. Il a donné à son héros bourgeois toutes les immédiates raisons pour garder l'héritage; il l'a soumis aux pires récriminations domestiques; il l'a fait successivement menacer et implorer par tous les membres de sa famille atterrée; il a, en supprimant Manon, mis ses scrupules théoriques à l'épreuve du plus décisif événement. On ne saurait plus consciencieusement poser un problème. Mais est-ce

de cela qu'il s'agit au théâtre? Et si, au lieu d'accumuler tant de raisons, dont l'extraordinaire simultanéité finit par nuire à la vérité dramatique, celle indispensable au ton comme au genre de cette comédie, il avait pris soin de nous intéresser vivement à une seule d'entre elles en la développant et en nous initiant à l'intime personnalité de quelqu'un de ses fugaces personnages, peut-être aurions-nous écouté sa pièce avec plus qu'une distraite curiosité. Mais M. Fabre n'a souci que du sort de l'héritage. Aussi, dès que Roger, les dernières hésitations refoulées, a franchi la porte, le testament en main, la pièce est finie, le cas étant résolu. Et toutes les figures s'effacent au moment où enfin nous commencions à les reconnaître. Ce ne fut pas sans peine, car la plupart sont tout juste ébauchées ou d'un dessin dont l'indécision déconcerte; et si d'aventure elles nous ont donné l'illusion de la vie, n'est-ce pas grâce peut-être au prestige d'un réglage adroit dont l'honneur revient au metteur en scène? Comme tel, autant que comme interprète M. Antoine a été parfait, M. Gémier divertissant, encore qu'un peu démesurément dans un rôle au reste inharmonique et qui soudain, par un inconcevable déclic, fit virer la scène en vaudeville; M. Marsay a montré de l'autorité et de la finesse. Dans Mme Roger, Mme Marcelle Jullien a réussi à émouvoir et Mlle Legat, dans Alphonsine, s'est promise comédienne.

Hors les Lois, de MM. Louis Marsolleau et Arthur Byl, nous transporte en un lointain îlot de luxuriance équatoriale où le Chevalier et la Marquise, petits-neveux de quelques naufragés du grand siècle, devisent galamment à l'ombre des cocotiers en fleurs, lorsque surgissent d'entre les rochers de la plage trois inopinés voyageurs : c'est Bibi, la Môme et le Financier, frais évadés d'une Europe inhospitalière. Et voilà que malgré la distance et comme en dehors du temps, s'improvise une intimité et que, sous l'œil alangui et déjà troublé de l'huissier presque notaire, s'exaltent les récents couples délicieusement inappariés. On dirait, mis en vers argotiquement tendres et funambulesques, quelque épisode des *Lettres de Malaisie* ou de *la Saison au Bois de Boulogne*. Entre Mlle Dornay et M. Desfontaine, pittoresques, Mlle Legat et M. Marsay, fastueusement ingénus, M. Firmin Gémier s'amuse à déployer un luxe étourdissant de verve jamais tarie.

Bien que conçue selon une technique un peu surannée, la pièce de M. Henri Malin, que le Gymnase a réservé pour ses soirées d'abonnement, marque un début remarquable au théâtre. Par une profusion de détails propres à délimiter ses personnages comme à créer une atmosphère, l'auteur y a ingénieusement dosé l'intérêt, lequel s'éveille dès le début.

La modeste salle à manger des Valuche est le décor propice à ces trois actes de petite-bourgeoise intimité. Madame Valuche et sa nièce

Jeanne — on a fait l'économie d'une femme de ménage — y mettent, ainsi que chaque soir, le couvert du dîner, lorsque le mari, de retour du bureau, annonce, la mine maussade, un convive, dont le coup de sonnette vient interrompre la scène, devinée coutumière, de réciproques récriminations. Bondaine est le camarade de collège qui, au cours d'une rencontre fortuite, s'est invité lui-même, avec ce gros rire qui jadis fut la terreur quotidienne de Valuche. On s'est mis à table et aussitôt Bondaine se dilate au récit des prouesses juvéniles : « Ce pauvre gringalet de Valuche! lui en ai-je fait des misères! Il m'appartenait, c'était ma chose, passive, c'était Médor : ici Médor! » Tandis que Bondaine s'esclaffe, que madame Valuche sourit et que la petite Jeanne, tout en faisant le service, lance furtivement au nouveau venu des regards déjà conquis, Valuche de plus en plus se renfrogne et s'apeure, redevenu Médor. L'autre a tout de suite subjugué les deux jeunes femmes; on propose de ne plus se quitter. Bondaine, au second acte, habite à l'étage au-dessous et il est devenu le pensionnaire des Valuche. Et Médor voit revenir les atroces jours d'esclavage qu'il avait cru enfuis à jamais.

Sauf le reproche — que je hasarde vaille que vaille et sans insistance — d'une minutie peut-être trop dispersée et de quelques plus sensibles lenteurs qui s'accusent à la scène, toute cette première partie est de la plus franche, de la plus heureuse venue, d'une inspiration abondante, d'une notation spirituellement exacte qui sans doute auraient ravi Flaubert. La qualité de l'ouvrage ne laisse pas de faiblir lorsque plus précisément apparaît le drame. La scène dans laquelle Valuche apprend d'une commère l'opinion du quartier sur l'équivoque situation de Bondaine dans le ménage et la trahison probable de sa femme frappe autant par son exécution négligente que par l'insuffisance de sa conception. M. Malin aurait pu trouver mieux. Une autre tare, non loin, est plus significative, dénotant une absence de mesure, intolérable en cette sorte de théâtre, et plus grave, car le public y applaudit. Médor parti à son bureau, Bondaine, en attendant l'heure du rendez-vous enfin accordé par Mme Valuche s'amuse à questionner la petite Jeanne qu'il ne soupçonne pas éprise : elle hésite, tressaille, s'aventure, précise et Bondaine ne comprend toujours pas... Bref l'inévitable déclaration par devinettes que l'on n'oserait prévoir fourvoyée en si bonne compagnie. Et l'auteur, qui n'a pas compris que c'était grand dommage, s'acharne à gâter la scène avec une presque atténuante obstination dans la maladresse. Le charme de plusieurs autres épisodes, en particulier l'explosion de colère finale qui soulève Médor enfin déchaîné se trouve malencontreusement rompu par le même défaut, décidément caractéristique et qui, au demeurant, ne dépare qu'accidentellement cette jolie et émouvante comédie.

D'ailleurs une outrance semblable, partant presque justifiée, nuit à la fantaisie souvent irrésistible de M. Galipaux (Valuche). M. Hugue-

net qui, durant tout le premier acte, s'est affirmé une fois de plus comédien de premier ordre, a le tort, au cours des deux autres, de ne pas assez sévèrement se tenir en garde contre un dangereux penchant à simuler déjà sa propre manière. Mlle Mégard, qui est bien jolie, trop finement jolie pour personnifier madame Valuche, parvient, grâce à un très réel talent à triompher de cette invraisemblance, et Mlle Dallet se contente d'être simplement, j'entends sans fausse simplicité, charmante.

Elle avait obtenu un succès très vif et mérité par un jeu animé et tout plein de ressources dans *Le Monsieur Noir* qui complétait heureusement le spectacle. L'acte de M. Ch. Dantin, où l'on retrouve, rajeunie, la verve ingénieuse d'un Verconsin et la jovialité sereine et délaissée des proverbes, a franchement et continûment diverti par l'agrément de l'anecdote et le choix habile des détails.

Au terme de la causerie alerte et flamboyante dont M. Laurent Tailhade fit précéder la représentation do *Jean-Gabriel Borkman*, le poète conclut ainsi : « Le théâtre ibsénien rejoint en arrière les drames hiératiques de Sophocle et de Théognis, la barque à éperon tranchant des guerriers polaires vogue de concert avec la galère salaminienne sur la mer de l'Idéal. » Un tel rapprochement se légitime s'il ne s'impose, mais au particulier sujet de *Borkman*. Le paradoxe commencerait à vouloir l'étendre à toute l'œuvre d'Ibsen. En Gœthe prétendra-t-on que ressucita l'âme hellène, pour ce qu'il composa *Hermann et Dorothée* ? Si *Borkman* présente la sévère ordonnance des tragédies antiques, ce caractère lui appartient en propre, lui attribue une place spéciale parmi les drames précédents, fort éloignée, malgré l'apparence, de *Rosmersholm*, même de *Solness le Constructeur*, inaugure ce que sans doute, dans les futurs manuels scolaires, on appellera la « dernière manière » d'Henrik Ibsen. C'est surtout aux intimes de son œuvre intégrale que la pièce récente apparaîtra différente et nouvelle. L'auteur de *Maison de Poupée* semble avoir épuré sa conception dramatique : désormais dédaigneux du charme de toutes contingences, il est uniquement préoccupé d'abstraire de la vie sa pure signification théâtrale, pour ne pas dire symbolique. Il ne faudrait pas en conclure qu'Ibsen aujourd'hui s'isole aux jeux inabordables d'une obscure idéologie : nulle méthode n'est plus étrangère au dramaturge qu'il n'a cessé d'être. Son but dans *Borkman* est seulement d'incarner pour les mettre aux prises d'énergiques volontés humaines, jalousement concentrées vers une fin particulière et débarrassés de tous éléments transitoires ou de parade. Par une logique imperturbable d'écriture plus que jamais scénique, chacun des personnages, on peut dire : des héros, ne prononce que les paroles nécessaires, — qui donnent à l'ouvrage l'étrange et double caractère de plénitude et d'aridité. L'intérêt non pas capital mais unique surgit de cet entrechoc farouche et sans répit : le drame n'est pas ailleurs, et

s'il ne présente pas — ah ! certes non ! — l'agrément multiple, somptueux, imprécis, enchanteur de tels autres que, comme *la Dame de la mer* ou *le Canard Sauvage*, on peut continuer de préférer, il semble du moins inégalé par l'intensité soutenue de sa véhémence.

Jean-Gabriel Borkman, le banquier génial et failli, a, au sortir de la prison, retrouvé à l'hostile foyer la cellule d'infamie. Dans l'obsession de voir changer un jour sa destinée et de revenir au pouvoir, de réaliser enfin tous les magiques rêves dont le vieux copiste Foldal, seul ami qui lui resta fidèle, demeure l'humble et dévoué confident, il rôde tout le jour dans sa chambre, le « loup malade », comme dit Mme Borkman, de qui l'inflexible orgueil mondain demeure muet et sans pardon. Gunhild Borkman, elle aussi, ne vit plus que pour une idée et vers un espoir, celui de relever le nom des Borkman. Elle compte, pour accomplir cette mission, sur son fils Erhart, qui doit un jour « répandre un tel éclat autour de lui que personne dans tout le pays n'aperçoive plus l'ombre jetée par son père. » Mais Erhart, qui fut élevé par sa tante Ella Rentheim, et que la mère n'a repris que depuis peu d'années, déjà lui échappe. Il n'a que faire d'une mission ; il veut vivre, simplement, sans savoir, vivre. Aussi, lorsqu'après huit années d'absence, Ella revient dans cette maison, qui est la sienne, pour redemander Erhart, Gunhild s'insurge, puis s'affole à l'idée d'abandonner son fils et tout l'espoir de la mission réparatrice. La haine s'avive entre les deux sœurs : toutes deux jadis ont aimé le même homme ; mais Borkman, malgré son violent amour pour Ella, qui fut la seule passion humaine de sa vie, n'a pas hésité à la sacrifier à un autre dont dépendait son ambitieuse gloire. Du même coup il a sacrifié son simple bonheur et tué en Ella la vie d'amour : là fut son grand, son irrémissible crime, qu'à cette heure, trahi et seul, peut-être il comprend. Et comme Erhart, loin du pénible devoir qui l'attend entre ses deux mères, loin du joug qui l'opprime et du vieux toit qui l'étouffe, a fui vers le bonheur de vivre, Borkman aussi s'échappe, pour ne plus revenir, vers la vie libre, vers le monde de ses rêves irréalisés où, après quelques pas enivrés, il meurt au seuil de son royaume, tandis que les deux sœurs unissent enfin leurs mains au-dessus du cadavre.

N'est-il pas immédiatement aisé, quelque particulière et différemment ordonnée que soit la pièce nouvelle, d'y découvrir les éléments primitifs et invariables du théâtre d'Ibsen, dont la conception fondamentale demeure identique, se traduit par des conflits voisins, s'exprime par des types apparentés ? Ne retrouve-t-on pas, dans la chambre de Borkman, audacieux comme Solness, comme Stockmann honni et seul, où le vieux Foldal, cette autre épave, se ranime à la chaleur de leur foi réciproque, l'atmosphère du mystérieux grenier du *Canard sauvage* où le vieil Ekdal arpente fiévreusement son réconfortant mensonge ? Erhart ne fait-il pas songer à Oswald Alving impatient de soleil et Ella Rentheim, la sœur de Gunhild, ne serait-elle pas aussi la sœur de Rébecca et d'Agnès ? Comme Agnès, la dévouée,

l'inspiratrice, elle se voit sacrifiée au farouche et chimérique idéal, cet idéal impossible, sacrilège, dévastateur et maudit que, par des voies différentes, ni Brand, ni Solness, ni Borkman n'atteindront et dont Ibsen, à l'issue de tous ses drames, a toujours fini par sourire.

Mais l'éternel débat mis à part, autre chose plus particulièrement frappe à l'audition plus encore qu'à la lecture de *Jean-Gabrel Borkman*, c'est la prodigieuse intensité de l'expression dramatique. La pièce est uniquement conçue du point de vue de la scène. Le drame est inséparable du décor. C'est l'histoire d'une soirée autour de ce décor mouvant, presque vivant, l'histoire de la maison, comme de ses hôtes, de cette maison taciturne aux portes qu'on ne franchit pas, où Borkman pas encore apparu se devine, où chaque geste retentit autant que chaque parole. On peut aisément constater sur la brochure (1) quelle importance Ibsen attache à l'exacte mise en scène qu'il a conçue. Aucune des pièces précédentes ne surprenait par un soin aussi méticuleux dans les indications purement scéniques. Moins que jamais on pourra souffrir, après *Borkman*, l'insupportable antienne : « Ibsen est fait pour être lu. »

Il est fait pour être bien joué. L'Œuvre a mis au service de *Jean-Gabriel Borkman* une des meilleures exécutions dont on ait eu à féliciter ce théâtre, qui ne mérita pas toujours d'aussi peu restrictifs éloges. M. Lugné-Poe peut compter Borkman pour une de ses plus heureuses compositions. M. Luxeuil s'est tiré sans dommage du rôle fort difficultueux d'Erhart. Quant à M. Henri Burguet, il a su donner à Foldal une interprétation d'autant plus satisfaisante que son originalité demeurait attentivement respectueuse du texte ibsénien. Si Mlle Brindeau, dont la voix est sourde, n'a rendu qu'imparfaitement la physionomie de Mme Borkman, en revanche, Mlle Maupas a intelligemment compris et très ardemment vécu le personnage d'Ella Rentheim, et Mlle Hedvig Morre s'est montrée toute gracieuse dans la courte apparition de la petite Frida.

Le Grand-Guignol a renouvelé son spectacle par trois pièces de MM. Eugène Fournière, Tristan Bernard et Oscar Méténier. En de courtes scènes de café, traitant avec l'irrespect qui convient des petites misères et des grandes duperies de la vie politique, M. Eugène Fournière a mis çà et là suffisamment d'esprit, sinon du plus fin et du plus neuf. M. Albert Mayer (Trottabas) amuse par une plaisante désinvolture et M. Homerville (Bouvillon) par une drôlerie énorme, travestissant en éclat de rire les moindres boutades et jusqu'aux locutions les plus anodines.

On sait ici mieux qu'ailleurs quel exquis autant que personnel iro-

(1) La traduction française, due cette fois encore à M. le comte Prozor, est parue chez Perrin.

niste est M. Tristan Bernard et sur quel fonds d'humanité rigoureuse aime à s'étayer sa fantaisie. Mais il y a plus que de l'observation, plus que de la gaîté dans *le Retour du Marin* ; l'auteur a apporté dans cette rapide saynète son rare don d'extérioriser ses personnages, de nous intéresser, jusqu'à l'angoisse, à leurs désirs ou seulement à leurs passagères préoccupations, si familières, si intimes soient-elles. Et en vérité M. Tristan Bernard parvient à nous communiquer un instant la fièvre impatiente dont trépigne à souhait M. Scheler sous l'uniforme du commandant Lecarme, lequel revient au foyer après trois mois de mer, sans escale ; si bien que notre sympathie est loin de lui tenir rigueur de ce que, ne trouvant pas ce foyer assez immédiatement conjugal, il s'apprête aussitôt à le constater simplement domestique... même beau-maternel... Je me garde d'insister, de peur de déflorer l'épisode, qui perdrait tout son sel à être conté ; il risquerait par contre de paraître poivré outre mesure, et voilà qui serait grand dommage, car ce n'est pas un mince mérite pour M. Tristan Bernard que de n'avoir vulgarisé par aucune obscénité facile un aussi périlleux sujet.

En dépit d'une outrance de médiocre aloi et d'une complaisance trop arbitraire dans la conduite de l'impersonnel « faits-divers » qu'il met en scène, *Lui* de M. Oscar Méténier, qu'on sait expert en ces matières, est un saisissant petit drame. A côté de Mlle Gabrielle Fleury qui incarne la fille avec tant d'aisance dans l'exactitude, M. Albert Mayer prête à l'assassin, à travers ricanements et hoquets, une fort impressionnante mine.

Depuis nombre de saisons condamnée, l'opérette se meurt, s'épuise en une interminable agonie, de-ci de-là ragaillardie par d'illusoires soubresauts qui de plus en plus se font rares. Cependant quelques théâtres encore s'acharnent à l'espoir d'une cure improbable, malgré tout fidèles à la science et à l'inspiration taries des Audran, des Planquette et autres guérisseurs en renom ; certains même, que ne décourage point le triste exemple d'échecs incessants et de faillites accumulées, appellent à la rescousse de plus jeunes, mais guère plus hardis praticiens. Et tandis qu'à la Gaîté M. Paul Fugère, désopilant d'adresse fertile, Mlles Cocyte et Sully, l'une grassement avenante, l'autre subtilement gamine, peinent à dérider une fable sénile comme sa musique et irritante de belle humeur factice qui dès le titre sonne creux, la nouvelle direction des Bouffes-Parisiens ne remporte qu'un semblant de demi-succès, malgré la jovialité épanouie de MM. Regnard et Brunais, la mutinerie jumelle et apprêtée de Mlles Bonheur et Dulac, malgré la sympathique curiosité qu'excite à bon droit toute partition nouvelle de l'exquis compositeur André Messager, naguère plus délicatement inspiré.

ALFRED ATHYS

Ce qu'on n'entend pas dans les Maîtres-Chanteurs

Béni sera celui qui ramènera en honneur, parmi nous, le vieil art des coupures!
T. DE WYZEWA

Lorsque, étayé de MM. d'Indy et Gabriel Marie, M. Lamoureux nous donna l'unique et inoubliable représentation de *Lohengrin*, il nous fit entendre l'œuvre de Wagner dans son intégralité, si bien qu'au sortir de l'Eden, le grand chef d'orchestre bavarois Hermann Levy déclarait, avec une admiration jalouse, qu'une telle représentation était une honte pour l'Allemagne. Il n'en aurait pas dit autant après la *Walküre*, où furent pratiquées si cruellement ce qu'on appela d'un beau nom « les coupures d'Allemagne » encore aggravées de quelques amputations de France. On n'ignore point qu'aucune œuvre, sur aucune scène (1), n'échappe à ces collaborations chirurgicales considérées comme « de principe » dans le cabotinage haut et bas. Les entrepreneurs de théâtre ont des rigueurs à nulle autre pareilles, qu'ils se nomment Raymond Deslandes ou Porel, Halanzier ou Perrin; on a beau les prier, les procustes qu'ils sont se bouchent les oreilles, et laissent crier les auteurs, Bergerat ou Becque ou Reyer. Leurs dépeçages n'épargnent personne : Berlioz qui, dans l'avant-propos des *Troyens* poussait la minutie jusqu'à exiger des accompagnateurs de la partition de piano qu'ils ne doublassent pas les basses en octaves, Berlioz, il y a cinq ans, subit à l'Opéra-Comique des charcutages particulièrement imbéciles. Quant à Wagner — l'éternel découpé — il saigna toute sa vie, aussi bien en Allemagne qu'en France (puisse cette constatation lénifier les remords(?) des écuyers tranchants de l'Opéra). Il s'en plaignit amèrement à Liszt lors de la 1re de *Lohengrin* à Weimar. Vingt ans plus tard, il protesta de nouveau quand les *Maîtres-Chanteurs* parurent écourtés sur la scène de Berlin. On continua de trancher dans le vif. On continue encore. A Munich même, *Tristan*, *Lohengrin*, le *Ring*, les *Maîtres-Chanteurs* ne sont respectés qu'en présence des pèlerins wagnéromanes convoqués à un *cyclus*. Les indigènes de cette Wagnéropolis bavaroise « à l'instar » craindraient, en recourant à des adaptations sacrilèges, de perdre leur renom de ville demi-sainte (Bayreuth restant la ville sainte par excellence) et de se compromettre, spécialement auprès des Français, car nous passons pour très sévères. Du moins en voyage.

(1) Je ne sais que Bayreuth où, jusqu'ici, on n'ait pas osé infliger aux drames du maître des « allégements » conformes aux habitudes et aux estomacs des spectateurs.

Chez nous, ces belles ardeurs d'intransigeance esthétique s'éteignent vite, et notre débonnaireté s'accommode à merveille de la *Walküre*, par exemple, bretaudée avec une telle ineptie que, la moitié du deux disparue, on pourrait défier madame Cosima Wagner et même Alfred Ernst de plus rien comprendre aux lambeaux de poésie disjectés sur la scène de l'Opéra.

On coupe trente mesures, parce que *On* trouve qu'elles « font longueur. Quel est cet *On* au toupet formidable, et de quelle autorité condamne-t-il une page que l'auteur n'a cependant écrite qu'après mûre réflexion ? Si un autre trouve un passage écourté, l'amplifiera-t-il donc?...

Ces mutilations, déjà cruelles quand on les effectue sur un drame dont, fatalement, elles faussent le sens, deviennent mortelles dès qu'il s'agit de musique. Effectivement, à rapprocher vaille que vaille des fragments qui, dans la composition de l'œuvre se trouvaient éloignés l'un de l'autre, il arrive que les tonalités se heurtent, que l'instrumentation se désagrège... L'auteur lui-même ne saurait opérer de la sorte sans faire subir à sa pensée première une refonte complète (1). mais qu'importe aux entrepreneurs d'art ou de wagnérisme ?

Dans les *Maîtres-Chanteurs* il leur fallait *gagner* une demi-heure pour se conformer aux habitudes mondaines ou digestives du public de l'Opéra. Qu'y avons-nous perdu ? Voici :

Au premier acte un coup de ciseaux dans la scène entre Walther et David nous a privés des conseils de chant donnés au chevalier par le jeune apprenti, et de maints amusants détails d'orchestre relatifs au chevrotement ou à la pose des fioritures ; sous un autre est tombée une partie du discours de Pogner, et plus loin un ensemble des maîtres, protestant contre le projet de referendum prôné par Sachs, qui voudrait faire le peuple juge dans ce concours de poésie dont Eva est le prix. Le poète-cordonnier disait « savoir si vous suivez la franche vérité, un seul le peut, qui ne sait rien de la Tabulature ». Sur ce mot, qu'ils considèrent comme une déclaration de guerre à la grammaire, dans la partition primitive, exclamation de joie des apprentis. Pour rendre plausible l'apparition à l'orchestre de leur thème spécial. conserver ce jeu de scène et expliquer le mot rageur de Beckmesser « Hé! ils sont contents les drôles! » dans la partition remaniée la joie puérile éclate sur ces mots qui n'offrent rien d'hilarant, même pour un apprenti : « Laissez le peuple juger aussi, il verra les choses tout comme Eva. »

Lorsque Walther a chanté, Beckmesser, rappelé au calme par Pogner, énumère les fautes contenues dans l'improvisation du jeune concurrent. Ce très court fragment a, lui aussi, été jugé inutile.

Au second acte, un peu avant que pour la première fois résonne la corne du veilleur, Walther écourte son mouvement de colère halluci-

(1) C'est ainsi que dans *Fervaal* M. d'Indy a dû accepter des coupures qui l'ont obligé à des resserrements que certainement il n'aurait pas écrits ainsi.

née contre l'iniquité des maîtres pédants. Mais c'est dans la scène entre Sachs et Beckmesser que les ravages sont le plus sensibles : Contre-partie de celui où le greffier reprochait au poète-cordonnier de vouloir s'élever « ultra crepidam », le dialogue où Sachs excuse son bruyant travail nocturne par la nécessité de livrer à heure fixe les souliers commandés a disparu ; o niaiserie ! Peu après Beékmesser doit à son tour renoncer à une explosion rageuse amenant une ironique réponse de Sacas sur les douceurs du métier de « marqueur » : et nous perdons, nous, une exquise page de musique, construite sur un fragment curieusement modifié du thème des maîtres. On n'a pas craint ensuite de retrancher le deuxième couplet de la sérénade du greffier, partant de détruire toute l'économie du crescendo si admirablement ménagé par Wagner. Le premier couplet est accompagné seulement par le luth (dû à l'ingéniosité de M. Gustave Lyon), l'orchestre n'intervenant que par quelques interjections, destinées à souligner les gestes de Beckmesser. Puis, à la seconde strophe (supprimée) les altos emboîtent le pas du scribe amoureux, les violoncelles ponctuent de leurs *pizzicati* ses soupirs grotesques, une clarinette, un basson succèdent aux altos pour doubler le chant, les cors disant aussi leur mot, et peu à peu tous les instruments s'éveillent, les uns prenant parti pour Beckmesser dont ils suivent la voix, les autres accompagnant les exclamations de Sachs, pour se mêler enfin aux cris des voisines, des chaudronniers, des tailleurs, des boulangers, des maîtres, des compagnons, des apprentis, de toute la ville réveillée par ce vacarme (qui devrait être progressif) dans le plus étourdissant tohu-bohu musical qui ait jamais été réalisé.

Au troisième acte la suppression de la seconde partie du *Traumlied* amène conséquence aussi regrettable. D'abord accompagnée en harmonie presque constamment plaquée, la mélodie chantée par Walther s'épanouissait sur un orchestre plus mouvementé, où de fréquents arpèges de harpe mettaient comme des coups d'ailes, où les violoncelles et les altos s'emparant du dessin mélodique l'exaltaient peu à peu, et préparaient ainsi l'explosion finale (en *mi bémol*) dont, faute de cet intermédiaire, la soudaineté, sans lien avec tout ce qui précède, abasourdit ; si M. Alvarez, qui cependant a fait depuis la répétition générale de louables efforts pour corriger quelques-uns de ses défauts, consentait à observer les mouvements demandés par l'auteur, et à comprendre que *nicht schleppend* signifie « sans traîner » (et non « moderato » comme on a traduit dans l'édition française) on pourrait peut-être chanter ce second couplet en « gagnant » le temps souhaité. Au commencement de cette même scène nous perdons aussi les quelques nobles paroles de Sachs défendant contre son fougueux ami l'honneur des maîtres — et encore cette touchante justification des règles, créées par « de tristes cœurs de maîtres, sur qui longtemps pesa la vie », règles qui font que, à l'hiver de l'existence, « chacun conserve les chants de la jeunesse éclos à son insu aux jours bénis d'avril ».

La scène entre Sachs et Beckmesser a été, elle aussi, déchiquetée en deux endroits. On a jugé inutiles quelques mots du patron de David un peu avant le quintette — un fragment de son discours au peuple — un bref mais indispensable dialogue entre lui et le greffier au moment où celui-ci va « commencer » son chant d'épreuve — et sa déclaration à la foule étonnée : « Je dis que le chant » (défiguré par le concurrent de Walther) « est fort beau (1) ».

Dans ce même troisième acte, coupure plus grave : celle de l'aparté de Sachs après qu'il a laissé glisser la jeune fille aux bras du chevalier. C'est là — en dépit des paradoxes développés par M. J. du Tillet avec une ingéniosité subtile — qu'il se montre véritable héros wagnérien, c'est là qu'il « renonce » et consomme son sacrifice; et avec la première partie de cette scène disparaît aussi le côté si touchant et si délicatement exprimé de son caractère.

Voilà où mène la nécessité de commencer le spectacle à 8 heures moins le quart pour finir à minuit. On ne pourrait donc pas commencer à 7 h. 1/4? ou bien jouer l'œuvre en deux jours, accompagnée d'un joli ballet, *la Maladetta* par exemple, pour laquelle, malgré tout son wagnérisme, M. Gailhard ne doit pas encore ressentir trop d'éloignement ; ou bien (la *Revue wagnérienne* le proposait jadis) « célébrer » de temps en temps, selon le principe de Bayreuth qui, en somme, n'est pas encore faussé, célébrer respectueusement quelques représentations des œuvres du Maître, indépendamment de toute exploitation, de toute nécessité commerciales.

Telles sont donc les parties qu'on n'entend pas dans les *Maîtres-Chanteurs*, parce qu'on ne les joue pas (2).

Il en est d'autres qu'on n'entend pas, et que cependant, on *voit* jouer, par l'orchestre. C'est ainsi que vous pourrez, au troisième acte, à la fin du deuxième discours de Sachs, ouïr violons, clarinettes et violoncelles chanter l'hymne de l'art nouveau, tandis qu'il faudra vous contenter de voir les mains des contrebassistes glisser le long du manche de leurs instruments, les joues des bassons s'enfler selon le rythme du thème des Maîtres, sans que vous espériez en percevoir une seule note. De même, après le second appel du veilleur, quand la clarinette appuyée sur les cors reprend l'extatique thème d'amour, la doublure de toutes les parties à l'octave aiguë par le grésillement des

(1) Ces raccourcissements portent surtout préjudice à la musique, pour laquelle ils nécessitent des raccords fréquents, presque toujours fâcheux, et en somme une anonyme collaboration dont Wagner se serait bien passé.

(2) *Dernière heure.* — La rage d'amputation s'est encore aggravée. On coupe sans relâche, deux mesures ici, cinq mesures là ; on recolle au petit bonheur : la partition est devenue une incohérente marqueterie. Le rôle de Sachs au 3e acte n'existe pour ainsi dire plus. Il ne prononce plus sa seconde harangue, ne parle plus au peuple de l'Art et des maîtres qui furent un jour l'honneur de la patrie. Simple officier de l'état civil il place la main d'Eva dans dans celle de Walther, et le drame s'arrête ; ce mariage est à l'Opéra, le sujet des Maîtres-Chanteurs !... Malgré le talent des artistes, la belle représentation du 10 novembre n'est plus qu'un souvenir. Gailhard a vaincu Ernst.

cordes reste exclusivement sensible pour les yeux. Et il en va de même dans la plupart des cas analogues ; à l'Opéra (du fait de la salle) ce qu'on n'entend pas assez c'est l'orchestre, ce qu'on n'entend pas du tout c'est le quatuor.

Pendant longtemps les œuvres de Wagner furent exécutées dans les seuls concerts, où les instruments sont étagés de telle manière que leur sonorité arrive directement à l'auditeur, submergeant les chanteurs placés au milieu d'eux. De là cette vieille légende, non abolie encore, que Wagner écrase les voix. De là cette préoccupation des *Capellmeister* obsédés par le souci d'atténuer, d'éteindre, avec tant de zèle que parfois rien ne subsiste. Même, dans le tumulte final du deuxième acte, où l'on ne pouvait certes craindre de couvrir ces voix, ces voix précieuses, l'orchestre ne sonne pas, n'a pas d'éclat ! On ne le répétera jamais assez, la salle de l'Opéra ferait peut-être une superbe gare pour le métropolitain, mais quant à y entendre de la musique il faut y renoncer. Aussi bien les gens qui vont là semblent s'en rendre compte, car ils traitent avec une étrange désinvolture cette pauvre musique dès qu'elle s'avise d'exister sans le concours de la voix. Et je ne parle pas des ménestrels attardés pour qui les *Maîtres-Chanteurs* sont un « assez vilain morceau d'art ». Mais des fervents, grâce aux applaudissements desquels nombre des pages, par exemple l'extrême fin du deuxième acte, si délicieuse, ne s'entendent point.

Ce qu'on n'entend pas non plus, c'est battre le cœur du peuple, alors qu'il acclame son poète Hans Sachs au 3ᵉ acte. Tous ceux qui ont vu les *Maîtres-Chanteurs* en Allemagne, fût ce sur une petite scène, ont conservé de ce passage un souvenir ému, auquel ils ne peuvent songer sans un frisson. Pourquoi l'impression disparaît-elle ici ? La scène est-elle trop grande ? L'estrade des maîtres trop vide ? La foule trop éloignée ? Son mouvement pas assez spontané ?... Peut-être ne leur a-t-on pas assez expliqué, à ces choristes, à ces figurants (qui tout à l'heure sauront si bien rire aux bévues de Beckmesser) ce qu'est Hans Sachs. Peut-être ignorent-ils quel héros bon et grand, quel humble sublime leur acclamation doit glorifier. Et puis, pour s'échauffer au cantique de la Réforme sorti du cœur de Sachs, pour montrer l'enthousiasme communicatif dont vibrent les comparses allemands, peut-être faut-il être protestant ? (Le protestantisme facteur d'enthousiasme, c'est drôle, tout de même !)

Enfin, ce qu'on n'entend pas, c'est un petit rire discret circuler dans le public lorsque David, l'esprit encore tout plein des événements de la nuit, se trompe de mélodie et chante à son maître son choral sur le thème de la malencontreuse sérénade de Beckmesser. Personne ne reconnaît donc cet « air » que toutes les voix, tous les instruments ont corné à toutes les oreilles. Et cependant ces oreilles sont toutes différentes, d'inégale grandeur — il en est qui savent distinguer une phrase musicale, comprendre un rythme, une harmonie — elles ne sont pas toutes celles de M. Pougin !

WILLY BRÉVILLE

Triomphe des nations en Autriche-Hongrie

Quand Joseph II révoqua les ordonnances qui divisaient ses Etats en treize départements d'organisation uniforme, avec l'allemand comme langue officielle, les Hongrois déchirèrent les plans du cadastre et ordonnèrent qu'on enseignât exclusivement le magyar dans leurs écoles. C'était un mouvement national, borné aux nobles qui tenaient les assemblées des comitats et le Parlement. A la même époque, les aristocrates polonais souhaitaient le rétablissement de la Pologne pour restaurer leurs privilèges. Mais les italiens n'étaient pas encore séparatistes, les roumains de Bukowine et de Transylvanie, les serbes de Croatie ne voyaient pas alors dans la péninsule des Balkans des groupes de leurs homogènes constitués en nations ; les sujets slaves des Habsbourg, serbo-croates et tchèques, n'avaient pas de littérature et leur parler passait pour un patois plutôt que pour une langue.

Survint l'agitation de la Jeune-Europe entre 1830 et 1848. Les Bohémiens retrouvèrent, inventèrent — l'un et l'autre sans doute, — d'anciennes épopées nationales ; le patriote Palaky écrivit l'histoire de Bohême ; le tchèque redevint une langue littéraire. La même fortune échut au serbo-croate ; les Etats provinciaux d'Agram le déclarèrent obligatoire dans les actes et discours officiels ; ceux de leurs membres qui figuraient à la Diète de Hongrie refusèrent d'y parler magyar et prétendirent s'exprimer en latin, à l'ancienne mode. La bataille des langues commençait. Mais à quel propos ? Slaves et Magyars étaient-ils contre l'absolutisme de Metternich ou contre le germanisme ? Ils se soulevèrent contre tous les deux en 1848, furent battus et replacés sous l'hégémonie allemande. L'assemblée générale des évêques autrichiens, réunie à Vienne, affirma que les aspirations nationales étaient un reste du paganisme, attendu que la différence des langues remontait à la tour de Babel.

Comme les nationalités soumises aux Habsbourg ne pouvaient être tenues en bride par une seule main, on les partagea entre deux maîtres par le compromis de 1867 qui a donné à la Hongrie un parlement et dix ministres distincts de ceux de l'Autriche. On prétend que Beust, le chancelier de Vienne, aurait dit au président du conseil de Buda-Pesth : « Gardez vos hordes, nous garderons les nôtres. »

Les hordes, en Cisleithanie, comprennent 7 millions de Tchèques et Slovaques, 3.800.000 Polonais, 3 millions de Ruthènes et près de 3 millions de *minores* (Slovènes, Italiens, Roumains de Bukowine), contre moins de 9 millions d'Allemands. Les ministres ont essayé de

diviser pour régner, poussant les nationalités l'une contre l'autre et brouillant dans la même les conservateurs et les progressistes. Les Allemands ont fini par avoir le dessous, car le gouvernement ne pouvait avec eux se faire une majorité. De 1879 à 1893, le comte Taaffe a cherché la sienne dans la coalition de toutes les fractions aristocratiques ; chacune a retiré de son concours des avantages en proportion avec son importance. Ce sont les Vieux-Tchèques, l'ancien parti bohémien, national et conservateur, qui ont obtenu le plus de concessions, savoir une université, des écoles et le droit de parler leur langue dans les tribunaux et devant les fonctionnaires. De là, révolte du germanisme, coalition de tous les teutons ; le ministre actuel, le gentilhomme polonais Badeni, perd presque tous ses défenseurs allemands ; en revanche il recueille, bien que réactionnaire et clérical, les voix des Jeunes-Tchèques, laïques et radicaux, mais nationalistes avant tout. C'est ainsi que les passions nationales, grandissant au cours de ce siècle, ont fini par dominer toutes les autres dans le Parlement de Vienne.

La situation est la même à Buda-Pesth : j'ai déjà parlé ici du conflit qui s'aggrave avec les magyars et les serbo-croates. La Croatie-Slavonie est à la Hongrie ce que la Bohême est à l'Autriche. La langue, les inscriptions et le drapeau magyar sont honnis dans Agram comme à Prague les emblèmes et le parler allemands.

Enfin, le compromis austro-hongrois qui doit être renouvelé à la fin de 1897, est mis en question, comme si les deux nations les plus nombreuses ne pouvaient même pas s'accorder pour résister à l'assaut de toutes les autres.

En Autriche-Hongrie, le particularisme prime si bien les autres questions qu'il vient de s'imposer à la démocratie socialiste. Le congrès des socialistes austro-hongrois en 1897 a décidé qu'il y aurait dans l'empire autant d'organisations que de langues différentes. Innovation considérable, si l'on songe que la démocratie socialiste allemande, prototype de celle d'Autriche, est un parti centralisateur hostile au groupement fédéraliste, un parti internationaliste qui évite de se prononcer sur la délivrance de la Pologne et qui refuse d'employer le français à sa propagande dans la Lorraine annexée.

Lorsqu'on voyait l'esprit national survivre à la réaction de 1849, on croyait qu'il serait étouffé quand renaîtraient les mouvements politiques et révolutionnaires. Or, la démocratie, le socialisme sont revenus au monde plus forts que jamais, et dans l'Autriche-Hongrie, le nationalisme a été plus fort qu'eux.

ALBERT MÉTIN

Les Livres

LES ROMANS

Sainte Marie des Fleurs est un livre de passion. Je voudrais mieux dire ; c'est même un livre d'amour. On n'y trouvera pas d'autre aventure que l'amour contrarié, heureux ou tragique de deux enfants délicats et nerveux qui surent jouir et aimer, mais qui surent aussi se faire souffrir. M. René Boylesve l'a contée sans événements et presque sans analyse, mais avec une délicatesse fine de décors, et avec un charme extrême de tendresse et d'abandon : « Il faut avertir le lecteur, dit-il, que c'est ici un livre où le cœur se donne franchement, absolument. » C'est un livre où le cœur se donne, où l'amour anxieux halète, où bat le cœur précipité, où le rire aigu de la tendresse s'achève en larmes.

Ce n'est pas un livre parfait. Les défauts en sont visibles et franchement avoués. La première partie est un peu tirée ; les lettres de deux amants à Paris ne vont pas sans maniérisme, sans une sorte de gongorisme sentimental, qui est visiblement le danger de cette littérature. La phrase, qui est facile, cavalière et dégagée, se perd souvent dans une sorte de diffusion finale ; on voudrait trancher cette traîne un peu molle qui en affaiblit le dessin. Mais surtout je crois que l'expression est souvent au-dessous de la volonté, et même de la pensée de l'auteur. Je sais combien la force et la précision sont des qualités difficiles quand il faut peindre des mouvements délicats du cœur. — « En général, dit Stendhal dans une note de son Journal, je ne puis pas bien exprimer les nuances fines des événements, le profond, le meilleur de la chose, parce que les termes manquent, et qu'il faudrait deux ou trois heures pour y plier les termes de la langue. » J'y ajouterais volontiers une autre raison, qui est de métier, et un peu mesquine, c'est l'incroyable pauvreté de notre vocabulaire sentimental. Mais en dépit de charmantes trouvailles, malgré le bonheur fréquent du mot, j'ai l'impression que M. Boylesve aurait pu cependant chercher davantage. Et comme la composition est un peu arbitraire et mal soudée, on comprendra ce léger sentiment de gêne, d'attente, qui dans les meilleures parties de *Sainte Marie des Fleurs*, fait que nous attendions un peu plus encore que l'auteur ne nous a donné.

Le travail, dans ce joli roman, ne vaut pas l'intention et l'émotion. Mais comme il est jeune, spontané et plein d'une fière désinvolture. Avec quel plaisir j'ai suivi les tendres héros de M. Boylesve sur le marbre des Esclavons, sous les cyprès de Florence, dans le cimetière de Ferrare. Comme j'aime leur amour inquiet, rapide et tôt attristé. J'ai épié leurs cœurs anxieux qui battent vite. Il y a quelque chose dans ce roman qui est venu me toucher au fond de moi et qui en touchera bien d'autres, c'est l'accent vrai de la passion, le goût des vraies

larmes, la joie d'aimer et de souffrir. M. Boylesve y a répandu une sensibilité sincère et joyeuse, et aussi des délicatesses charmantes, les plus heureuses trouvailles d'expansion et d'attendrissement. Ce livre est plein d'une fraîcheur aiguë et triste, d'une passion ardente, avide et peureuse. C'est un livre qui fera pleurer des âmes tendres ; ce qui est une grande nouveauté.

Auprès de telles qualités, mes reproches pourront sembler peu de chose. Assurément ils ne valent rien pour affaiblir le charme ou la valeur propre du livre. Et pourtant je devais les dire, car M. Boylesve voulait et pouvait donner mieux. Sous l'influence de Stendhal, de Barrès, et surtout du XVIIIe siècle, voici que le roman paraît revenir à l'émotion pure, à la tendresse, à la sensibilité. Le mot sensibilité abonde déjà dans les esthétiques et dans les préfaces comme dans Jean-Jacques et dans la correspondance de Diderot : « L'homme sensible ! » Il y a bien du péril en tout cela, mais le théâtre et le roman nous auront bientôt rendu l'homme sensible. Nous avons vu tour à tour dans ce siècle triompher l'imagination, l'observation, l'abstraction. Le moment est-il venu des nerfs pincés, de la passion, de la bonté pitoyable ? Je le dis sans ironie ; c'est peut-être un changement nécessaire, et M. Boylesve sera un des maîtres de ce changement. Sans doute nous avons assez raisonné, et il est temps que nous passions à autre chose. Moi, je suis un raisonneur, et le danger d'une telle évolution me frappe. Il est clair que tous les procédés de l'art seront trop vite à la portée de tout le monde. Nous reverrons la littérature insipide des élèves de Jean-Jacques et de l'école de Chateaubriand. Mais le snobisme et la médiocrité ne sont pas encore entrés en scène. Aujourd'hui on ne peut qu'aimer et applaudir.

Le roman de M. RÉMY SAINT-MAURICE, **Temple d'Amour**, ne peut que plaire. Il est simple, uni, et attachant. On y goûtera l'émotion grave du récit, l'art certain, mais contenu de la forme, et une distinction si discrète qu'on en est flatté malgré soi.

Son défaut le plus grave, à mon sens, c'est qu'il est trop concerté, trop régulier. La fable en est calculée et mathématique au point que l'auteur, après quelques pages, a pu se donner le luxe de nous en prédire le cours. De tels procédés ne vont pas sans me choquer. Le drame ou le roman deviennent par là comme un théorème dont la formule, dès l'exposition, serait posée, et tout l'effort n'est plus que dans l'ingéniosité, l'élégance de la démonstration. C'est le système où Dumas fils excella, et en lui-même il serait parfaitement légitime. Mais comme il faut pourtant que l'émotion et la curiosité du lecteur aient leur part, on se condamne à faire intervenir au dernier acte, dans ces événements si bien déduits, une péripétie inattendue et trop souvent injustifiée. Presque tous les dénouements de Dumas fils sont de cet ordre, et celui de M. Saint-Maurice leur ressemble un peu.

A travers cette marche rectiligne du récit, M. Saint-Maurice a mêlé

d'ailleurs deux sujets différents. Le premier, qui est le plus neuf et le plus délicat, c'est Clessé, qu'Hélène Wamont a aimé après trente-cinq ans, et qui, par delà les mers et les années, aime, jalouse et regrette l'Hélène de dix-huit ans qu'il n'a pas connue, la fleur d'adolescence qu'il ne respirera plus ; c'est Clessé oubliant cette amertume dans sa tendresse pour Georges Wamont, le fils d'Hélène, pour Yvonne, sa cousine, qui tous deux rappellent les portraits d'autrefois de sa maîtresse, s'oubliant surtout dans la tendresse des deux enfants l'un pour l'autre, bâtissant son vrai *Temple d'Amour* dans leur amour. Imagination charmante et vraie, mais dont l'analyse n'est indiquée que dans quelques linéaments, dans quelques notations trop brèves. Le second sujet est plus intense, plus dramatique. C'est le débat d'une mère amoureuse entre la passion qu'elle veut garder pour son amant et la pureté qu'elle veut conserver près de son fils ; les transes de l'amant peureux de rougir un jour aux yeux de ce jeune homme qui le chérit ; la souffrance d'un parent ardent et jaloux, qui a surpris le secret, mais qui lui aussi sacrifie tout pour que Georges l'ignore. Autour de Georges, autour de son innocence, autour de son ignorance se dispose et s'élargit le drame. Drame malheureusement dénoué par une péripétie peu vraisemblable et difficile à admettre. Sur le rôle du fils, j'aurais aussi beaucoup à dire. Il est difficile de ne pas songer au *Charlie* de Fernand Vandérem, où la thèse inverse paraissait si naturelle... Que pourrait bien répondre Georges Wamont à un aveu courageux, énergique de sa mère ou de Clessé ?

Je ne tins pas à l'unité d'action, mais il est visible qu'entre ces deux sujets, M. Saint-Maurice a hésité, et cette hésitation dans son récit affaiblit parfois la vie. Au reste, mes remarques se ramènent toutes à la même impression, c'est que *Temple d'Amour* fut écrit par un effort de conception et d'intelligence plutôt que par une vivacité d'émotion, et de cette cause unique découle ce que je sens dans ce livre à la fois d'apprêté et d'incertain. C'est un livre de psychologie intelligente et logique, mais qui n'a pas de racines assez profondes dans la réalité. Je n'en suis nullement inquiet pour M. Rémy Saint-Maurice, qui prouve assez dans le détail continu du récit, le goût, les ressources et la souplesse charmante, presque féminine, de sa sensibilité, la vue fine et étendue de son analyse. J'en conclus seulement que M. Saint-Maurice nous donnera beaucoup mieux que *Temple d'Amour*. Il a de très belles qualités et surtout il les a pures des défauts qui les gâtent d'ordinaire : il est délicat sans mollesse, élégant sans snobisme, et surtout il sait faire mouvoir, sans fadeur et sans moralisme, des personnages qui sont tous sains, fermes, honnêtes et bons. C'est un romancier qui ne collectionne que de beaux exemplaires de l'humanité, ce qui fut toujours, ce qui est encore une marque de vigueur et de talent.

LÉON BLUM

LES POÈMES

Georges Bertrin : **La Question homérique.**

Il n'est pas clos, le vieux débat ouvert par Scaliger, repris avec éclat par Wolff. Homère a-t-il oui ou non existé? L'Ionie a-t-elle enfanté, presqu'à l'aube de la civilisation hellénique, un puissant et primitif poète dont l'Iliade et l'Odyssée sont les deux grandes œuvres demeurantes? ou bien faut-il, sous le nom d'Homère, entendre, au lieu d'Homère, prononcer les Homérides et croire qu'un éditeur colligea les plus beaux des chants héroïques qu'inspirèrent la beauté d'Hélène, la légende d'Achille, la vie des Ajax, et l'aventureuse carrière d'Ulysse? Cet éditeur est-il Pisistrate ou Solon, un tyran ou un législateur; n'est-il pas, en leur place, le Lacédémonien Lycurgue? Est-ce un Athénien ou un Spartiate? Sept villes se disputent d'être le berceau d'Homère; ne sont-elles pas toutes la patrie des rhapsodes homérides?

Ce texte encore remanié au IIe siècle avant notre ère, si souvent purgé d'interpolations, obtient-il son apparente unité de par ce travail critique, ou le garde-t-il de la force créatrice qui le pensa? L'œuvre authentique d'Homère est-elle, comme le dit Godefroid Hermann, deux poèmes de médiocre étendue, l'un sur la colère d'Achille et l'autre sur le retour d'Ulysse, amplifiés, grossis, enchevêtrés?— ou bien, l'Iliade comprit-elle, comme le veut Grote, 14 chants narratifs des gestes d'Achille? ou bien, comme le soutient M. Maurice Croiset, faut-il voir en l'Iliade quelques poèmes primitifs isolés, plus tard réunis et reliés, et, selon la métaphore de l'éminent historien littéraire, des tours d'architecture robuste « élevées sur l'immense terrain de la légende et reliées peu à peu par d'autres constructions poétiques plus richement décorées, mais moins simples et moins grandioses », ce qui est peut-être la plus séduisante des théories sur Homère et un acceptable moyen terme.

Mais il ne s'agit pas de moyens termes en matière d'érudition: dans cette science (est-ce une science?) grave et futile tout ensemble, grave par le but, futile par toutes les adresses qu'on y déploie et les subtilités de polémique, il faut prouver tout; M. Bertrin est là-dessus intraitable. Pourtant, et notons-le tout de suite, M. Bertrin très épris de l'idée d'un grand poète primitif, de l'Aveugle du beau poème de Chénier, transige sur l'Odyssée. Au sens même de cet énergique défenseur de la tradition, qui accepte Homère, en bloc, même quand il somnole (M. Croiset lui en épargne le reproche par son habile théorie), l'Odyssée n'est pas de la même inspiration que l'Iliade. M. Bertrin se rend aux preuves suivantes : les dieux de l'Odyssée sont beaucoup plus policés que ceux de l'Iliade, et l'auteur de l'Odyssée ne connaît pas la géographie des lieux que l'auteur de l'Iliade possède nettement. Ce second Homère confond le Bosphore avec le détroit de

Sicile et les roches bleues de la Mer Noire avec celles de Charybde et Scylla. — Cela au premier abord paraît grave et ne l'est peut-être guère.

Des érudits acceptés, admis, professeurs, trouveront peut-être bizarre qu'à côté d'eux on évoque le nom peu connu de Théophile Cailleux. Cet homme curieux tendit à prouver que la civilisation de tous les peuples était d'origine celtique. La civilisation étant originaire des régions atlantiques et de là s'étant répandue sur les deux continents, le pays des Celtes n'ayant jamais reçu de colonies des peuples orientaux, les poèmes d'Homère, au dire de Cailleux, furent faits en Ibérie; ils décrivaient l'Atlantique et non la Méditerranée. Troie était en Angleterre et l'Iliade raconte comment elle fut assaillie par les peuples continentaux. L'Odyssée « est une description du pays et un exposé symbolique de la religion des anciens Celtes. » Aussi bien Cailleux plaçait l'ancienne Judée en Europe et Jérusalem à Tolède avec agrément, avec relief, avec un jeu de probabilités amusant; s'il ne voulait trop prouver on pourrait souvent être tenté de croire qu'il a raison.

Je ne le dis pas, ni ne dis le contraire; car il y a dans les travaux de Cailleux des choses, sinon vraies, au moins spécieuses, plausibles, possibles et amusantes. Ses biographes le font naître à Folies-en-Santerre. Cailleux a-t-il existé, ou n'est-il qu'une création de ses biographes? C'est encore une autre question; mais, bref, Homère dont il admet l'existence eût écrit en grec le poème des héros ibères, l'île des Phéaciens serait Lancerote, une des Canaries, l'île de Calypso Saint Michel des Açores. Ce ne serait qu'en Algarve que Neptune eût pu déchaîner contre Ulysse en route vers Odyssea à dix-huit journées des îles Açores et à l'orient de l'île Saint Michel, une tempête où se soient mêlés les quatre vents, du nord, du sud, d'est et d'ouest. Cailleux admet l'existence d'Homère et ne lui conteste aucun de ses poèmes, ni la réalité historique d'aucun de ses héros.

Admettons un instant que notre civilisation disparaisse, et que les romans de la Table Ronde soient pour de futurs érudits un des plus anciens textes connus. Il est fort probable que ces érudits seront bien embarrassés, quand, après beaucoup d'efforts pour situer la Cournouailles (en admettant qu'ils y arrivent), il leur faudra trouver les places exactes des royaumes de la Déserte, et du Sorelois.

Ce sera peut-être le même genre de difficulté qu'on a à replacer, entour d'Ithaque, l'île de Circé et le pays des Lestrigons.

Bien, nous dira un érudit; mais nous avons un point de repère sûr, qui est Ithaque. Soit. Mais le roi Claudas habite Bourges: mais quand il quitte ce Bourges où va-t-il? sur Brocéliande et toutes les forêts de Merlin, et toutes les forêts dont les lacs magiques défendent les abords. Jamais les primitifs d'aucune race dans leurs créations épiques ne se sont souciés de géographie, à peine de réalité, même de cette menue parcelle de vérité qu'on pourrait appeler la réalité légen-

daire. Après toute la civilisation antique, les invasions des barbares suffirent longtemps pour qu'on admît des romans aussi historiques que les romans des Sept Sages ou les romans de Joseph d'Arimathie. La proximité relative des temps a permis de connaître les noms de Gautier Map, de Robert de Boron, etc... Mais imaginez ces romans d'origine plus ancienne, imaginez qu'un Chrestien de Troyes ait refait tous les romans de la Table Ronde; tout l'ancien cycle épique ne lui attribuera-t-on pas? Et Homère ne peut-il être un rassembleur de textes, un écrivain refondant à neuf la légende?

Pour ceux qui admettent l'existence d'Homère les différences géographiques, les différences du caractère des dieux dans l'Iliade et l'Odyssée ne sont pas suffisantes pour lui ôter un de ces poèmes. L'Iliade pouvait être le poème de la première partie de sa vie, et l'Odyssée le poème de sa vieillesse. Oh, simple conjecture, mais aussi solide que toute autre, c'est-à-dire aussi peu solide.

Un argument auquel, je crois, on n'a pas pensé pourrait être invoqué en faveur de l'existence d'un poète créateur de l'Iliade et de l'Odyssée ou tout au moins de la création de ses poèmes par un groupe, par une école de poètes. (M. Schuré dirait par un groupe d'initiés de la même initiation.) C'est que si un éditeur avait eu à un certain moment à réunir les légendes du vieil hellénisme, il les eût toutes englobées dans ce recueil. Si c'eût été un grand poète, un Homère dont il n'y aurait qu'à fixer plus récemment les dates de vie, il n'y eût probablement pas failli, et ne se fût pas restreint à Achille, à Ulysse et en somme à des récits consacrés surtout à la puissance et à la sagesse d'Athéné. Admettons plusieurs Homères qui se sont suivis et se sont répétés, utilisant chacun l'un après l'autre, ou contemporains dans des villes différentes, des mythes sur le héros-force ou le héros-sagesse de leur race, mais ne rejetons pas tout à fait l'idée qu'il y ait eu un jour un seul Homère qui, dans son patrimoine de contes, de légendes et de mythes, se choisit deux terrains et se les circonscrit, le poème d'Hélène et le poème d'Ulysse ou d'Athéné prudente. Le génie hellénique pouvait le produire.

En tout cas, on peut parfois voisiner d'avis pour des raisons bien différentes. Quoique, encore une fois, ne discutant pas cette question à la manière des érudits, et ne m'occupant que de la vraisemblance des opinions, je crois qu'on peut fort bien se figurer un Homère, parce qu'il y a toujours eu de grands poètes, qu'il y a bien eu un Shakespeare, un Corneille, un Wagner, un Kalidasa, etc...; mais ce qui met M. Bertrin en défiance contre Scaliger, Wolff et toute la critique homérique, c'est que, à son dire, « depuis longtemps (quand Wolff écrivit) un souffle de scepticisme agitait l'Europe...; l'esprit de critique, hostile aux opinions accréditées, passa du domaine de la Foi dans celui de la littérature, en même temps qu'il faisait une incursion redoutable dans les questions de l'ordre social. » Evidemment Homère existant, cela fait partie du bloc de croyances et d'opinions littéraires et sociales dont l'intégrité importe à M. Bertrin pour la

défense de l'ordre établi et de la morale. Et sur le terrain homérique, sur le terrain philologique, le fait de n'obéir pas aux mêmes préoccupations que lui, et d'étudier les textes homériques en dehors de toute actualité *sociale* et *religieuse*, confère à ses adversaires, les partisans de l'origine multiple des poèmes, une notable supériorité sur lui.

A. Gisaide : **Poèmes romanesques.**

Guillaume au Court-Nez semble occuper à nouveau les cervelles des poètes. M. Gisaide a touché à son héros sans maladresse. Sa forme relève de la Légende des Siècles. Dans un poème voisinant, le Lendemain de Bataille, Gilbert, un trouvère français, dit hardiment leur fait à l'avarice, à la cupidité des barons qui suivirent Guillaume le Conquérant, et au Conquérant lui-même. Ce poème un peu monotone de technique est loin d'être sans intérêt. La Pécheresse errante, le troisième de ces poèmes romanesques gâte un peu par une affabulation par trop naïve l'impression, qu'on avait prise aux premiers de ces poèmes, de lire un écrivain adroit.

Maurice de Faramond : **Le Livre des Odes.**

Voici un livre qui n'est pas sans nouveauté. Parnassien, il ne l'est pas, quoique des noms antiques et même assyriens trouent le tissu du vers; vers-libriste ou symboliste, non plus, quoique certaines strophes aux cadences cherchées démontrent que l'auteur n'est pas indifférent aux nouvelles recherches prosodiques. Rythmiste assez habile, il n'est point épris de musique, mais plutôt d'une plastique élégante, sobre, un peu sèche; mais tout cela n'est pas une absolue nouveauté, et ce livre des Odes donne une impression un peu déconcertante, c'est-à-dire fraîche, mais difficile au premier abord à préciser. Cela tient à ce que cette nouveauté est composée de deux éléments : une recherche constante de ne point se figurer la poésie comme une suite d'élans lyriques, grandiloquents et musicaux, mais comme une série de notations dont l'élégance et l'intérêt doivent être dus à un resserrement sobre des images en une note stricte, et une recherche de faire tableau, de donner la notion de quelque tapisserie, non point moyen-âgeuse et fruste en son art simple, mais fin de grand siècle. Le poète songe surtout à ne point forcer la couleur, à ne point hausser le ton et pourtant à être lyrique. Il y réussit souvent. Voyez le poème où Enée prend congé de Didon en termes que n'eût point reniés un poète de l'époque classique ;

Princesse (puis-je encore te nommer autrement)
Cesse de retenir aux remparts de Carthage
Les orageuses nefs de ton amant.
Ce n'est pas qu'il soit si barbare et ne partage
La douceur d'aimer et puis le tourment,
Mais c'en est trop que tant de larmes

Et si quelqu'un doit pleurer
C'est celui-là qui revêtant ses armes
S'en retourne à des mers inhumaines, errer.

Et le tour particulier dont nous est présentée (dans le poème : Un Sculpteur) une sorte d'Aphrodite aux dures blancheurs d'Artemis :

Lorsqu'une fois une étrangère trop barbare
Pour n'être pas divine, entra dans ma maison
Cheveux épars, ayant poussé la barre
D'un geste introducteur de l'horizon

Elle ne m'a pas dit : Maître je te salue,
Mais elle a bandé l'arc de frêne plein de fer
Et vingt fois se glorifiant d'être impollue,
Elle frappe les faux simulacres de chair,

Et je la vis qui d'une jambe sûre
Regravissait les monts dardant également
Les porcs sauvages qui se lèchent leur blessure
Et les cerfs dispersés par son seul mouvement.

Et moi j'empoignai, plus brutal encore,
La massue inassouvie aux taureaux
Et vingt fois j'assommai d'un bras sonore
Mes faiblesses de cœur en marbre de Paros.

Vers solides et concis, ambition de plastique élégante et sobre, avec beaucoup de modernisme à manier les masques antiques. M. Maurice de Faramond est certainement un poète intéressant ; il a, ce qui est la plus belle qualité du poète, une note personnelle, et cela nous promet de sa part un curieux développement.

L'Académie et le vers libre.

La maison de Montyon, c'est l'Académie que je veux dire, a varié hier la récitation de son palmarès par quelques aperçus sur la contenance qu'elle entend prendre avec le vers libre. A vrai dire, on ne le lui avait pas demandé, et il n'y avait pas urgence.

Les vrais poètes du vers libre se moquent un peu de l'Académie, mais l'Académie avait-elle hâte de rester fidèle à son rôle de vieille bonne femme sourde qu'elle s'est précipitée sur quelques malheureux vers libres, épars et gênés de leur présence dans le sage recueil de M. Fernand Gregh, et s'est hâtée d'en prendre texte? on a par deux fois donné de la publicité à cette imposante démonstration. En laissant savoir qu'on primait M. Gregh, en le primant publiquement, on a bien spécifié que c'est non parce que, mais quoique ; on lui a compté

comme circonstances atténuantes qu'il n'était pas le créateur de ce dangereux système.

Evidemment ce créateur n'est pas M. Gregh, puisque c'est moi; c'est donc à moi que s'adressait M. Boissier, c'est à moi de lui répondre; et voici :

Personnellement, quoique jugeant que l'argent légué à l'Académie pour aider ou récompenser les efforts d'art est bêtement distribué, je n'en ai jamais demandé et n'en demanderai jamais. Pourquoi? Parce qu'il me faudrait le demander et par cela même me soumettre à la juridiction de l'Académie. Je m'y refuse et n'envoie aucun livre à l'Académie. Pourquoi? 1° Parce que la compagnie de médiocres, de toujours médiocres (en très grande majorité) qui n'a reconnu ni Balzac, ni Nerval, ni Gautier, ni Baudelaire, n'a pas qualité pour juger les novateurs ni en leur esprit ni en leur langue. 2° Parce que l'Académie actuelle en son assemblage de lettrés aimables, de vaudevillistes à tout faire, de poètes parnassiens (il en manque *et les meilleurs*), d'historiens spécialistes et de critiques étroits, ne peut pas comprendre une théorie nouvelle. Eussent-ils isolément de l'esprit et du jugement, ils le perdent étant réunis. 3° Parce que l'Académie, en cette occasion écoutant la voix de ses poètes naturellement conservateurs, et de ses critiques naturellement conservateurs, n'apporte en ces questions aucune impartialité, et que ses moyens d'action, ses prix, sont utilisés comme moyens de combat, au service de ce qu'ils appellent la bonne cause, sans voir assez l'interprétation défavorable qu'on peut avoir de leur conduite; car l'admiration qu'on peut avoir pour eux est intimement dépendante de la conservation du vieux système.

Or contre le flot montant des théories et surtout des poèmes nouveaux, contre l'influence indéniable exercée pendant dix ans par le vers libre, influence à laquelle aucun bon poète jeune, pas même M. Gregh, n'a échappé, on lutte à coup de récompenses; on lutte avec ce qu'on peut, et je ne dis pas que pour la majorité de la jeunesse cette arme ne soit la meilleure. Il restera toujours une minorité qui se fera gloire comme nous de son indépendance littéraire, par-dessus tout.

En tout cas, la jeunesse est prévenue. Des vers libres — pas de prix, pas de vers libres — des prix.

Cela, je le répète, promulgué sans occasion (car M. Gregh ne prêtait pas bien cette occasion), mais promulgué parce qu'on avait résolu de saisir la première occasion.

L'Académie n'étant, comme nous l'avons dit, qu'une compagnie médiocre en goût et en connaissances, et absolument esclave du gros goût public qui demande longtemps à être conquis, nous n'avons jamais conçu l'espérance ni le désir ni d'être couronné par elle, ni d'être admis à en faire partie. Pour n'engager personne, je spécialiserai. Je ne désire de l'Académie aucune approbation d'une façon quelconque. Je note seulement son avis sur le vers libre, pour plus tard.

L'Académie couronnera nos élèves, et elle élira nos élèves qui cou-

ronneront les élèves de nos élèves, et elle demeurera ainsi dans sa tradition, qui n'est pas une noble tradition.

J'en aurais fini si je ne voulais relever un petit mot de M. Gaston Boissier, qui n'est d'ailleurs en cette occasion que le porte-parole des poètes et des critiques académiciens — « ce que l'Académie refuse à un système dont il (M. Gregh) n'est pas le créateur et que quelques-uns de ses amis ont déconsidéré par leurs exagérations ». On aimerait être fixé. Qui vise-t-on ici. Si l'on avait affaire en M. Boissier et ses amis, à des gens bien informés, il faudrait croire qu'un ami de M. Gregh, un jeune homme comme lui de vingt-cinq ans, a coupablement distendu et exagéré la rythmique du vers libre. Mais ce ne doit pas être cela. Je penserai plutôt que l'Académie adresse habilement une tendresse à des poètes qui ne sont pas entrés franchement dans la voie du vers libre, et ne sont pas non plus restés absolument fidèles à l'ancienne technique. M. Henri de Régnier représente notamment ce compromis. Et alors, dans ce sens, ce seraient les vrais vers-libristes qui seraient accusés d'aller trop loin. L'Académie, toujours fine, et instruite, au lieu de savoir qu'il y a eu réforme, et qu'ensuite certains esprits ont jugé sage de choisir dans cette réforme les éléments qui leur convenaient, et de les juxtaposer à leurs connaissances traditionnelles, s'imagine qu'on a commencé par de timides efforts pour se déganguer et qu'ensuite certains, moi peut-être, ont été excessifs, vraiment excessifs. Non, M. Boissier, le vers libre est allé tout d'un coup, lors de sa création jusqu'au bout de ses nécessaires audaces, et s'il y a eu des assagissements et des arrangements, cela est postérieur.

L'histoire de cette question est, je crois, connue à l'Académie, au rebours; ce n'est pas la seule question qui apparaisse ainsi à la docte assemblée. Cela n'a d'ailleurs pas d'importance. La conscience d'avoir créé quelque chose en poésie française nous suffit, et nous n'avons pas besoin de lauriers officiels et conventionnels.

Nous avions eu déjà cette année quelques notions de l'opinion académique, d'abord à la *Revue des Deux-Mondes* où il serait parfois curieux, à titre de document, d'avoir l'opinion de M. Brunetière. Malheureusement, depuis qu'il s'exporte on n'a que celle de M. Doumic inutile à garder. M. Doumic a écrit sur la poésie nouvelle, cette année, une petite drôlerie trop sotte pour nous occuper. M. Deschamps, du *Temps*, a vagué autour de ce terrain, et c'est à lui que j'ai une observation à présenter.

M. Deschamps cite des vers de M. de Souza, c'est son droit, il peut à sa guise les citer et même les aimer par-dessus tout; ce qu'il ne peut, sans être taxé d'ignorance ou de mauvaise foi, c'est décerner à M. de Souza le titre peu enviable de Boileau de la nouvelle école poétique, et le constituer de son plein droit un exemple théorique et pratique (pour ses lecteurs) de ce que je fais, de ce que font d'autres poètes, Verhaeren, par exemple. Il y a là une nuance. M. de Souza s'est rangé dans les rangs de la nouvelle école, quelques années après son

éclosion. Il émet à côté des vers-libristes plus anciens ses opinions et publie ses poèmes. Je ne discute nullement ici son talent, j'infirme seulement, mais absolument, le rôle extensif que M. Deschamps, par simplisme ou par non-simplisme, veut lui attribuer aux yeux des lecteurs du *Temps*, dans le mouvement du vers libre.

GUSTAVE KAHN

L'HISTOIRE

Le maréchal Suchet. — Ils étaient tous les mêmes, ces lieutenants de Bonaparte. Jacobins d'abord, ils avaient ensuite applaudi au dix-huit Brumaire, puis ils s'étaient parés orgueilleusement des titres et des cordons que leur décernait l'Empereur. Ils finirent par acclamer Louis XVIII.

Suchet, dont M. FRANÇOIS ROUSSEAU vient de nous retracer la carrière, ne manqua pas à la règle. Lorsqu'il était chef de bataillon, c'est-à-dire en 1793, il écrivait au représentant Maignet — qui avait fait massacrer un grand nombre de citoyens de la commune de Bédouin, coupables d'avoir renversé un arbre de la liberté — cette lettre enragée :

« Egalité, baïonnette en avant, liberté.

« Il est impossible, mon cher Représentant, de te témoigner toute mon admiration pour les arrêts salutaires que tu viens de lancer contre l'infâme commune de Bédouin. Tu es vraiment digne de la Montagne, car tu connais bien ses principes, tu sais punir avec sévérité comme récompenser avec justice. J'allais monter à cheval au moment où ton arrêté est arrivé, pour te proposer de faire fusiller sur les lieux, mais ton génie révolutionnaire surpasse tous mes désirs. »

Or, ce soldat, qui offrait spontanément de faire office de bourreau et qui admirait le « génie révolutionnaire » de Maignet, répondait, quelques années plus tard au premier consul qui avait daigné lui dire : « Le temps est beau aujourd'hui » — « Mon général, vous êtes accoutumé à commander au temps. »

On voit que le courtisan dans le soldat ne s'était pas fait attendre. Il n'est donc pas étonnant que Suchet, créé par l'Empereur maréchal et duc d'Albufera, ait manifesté, en 1814, un enthousiasme royaliste extrêmement chaleureux. Il écrivait alors : « Je suis assuré que sous le gouvernement de nos Rois, les services *seront appréciés* et je redoublerai d'efforts pour prouver aux descendants du grand Henri que je suis digne du rang élevé où mes actions m'ont placé. »

Pendant les Cent Jours, le prudent Suchet eut une attitude assez équivoque — n'est-ce pas un des principes de l'art militaire qu'il faut assurer ses derrières ? — et Louis XVIII le tint pendant quelque temps à l'écart, mais notre homme se montra si contrit que le roi finit par lui jeter sur les épaules le manteau de pair de France.

Toutefois, si le caractère du duc d'Albufera ne fut pas glorieux, il montra de la probité et, parfois même, une certaine générosité. M. F. Rousseau le constate et il a raison. Alors que Lannes, par exemple, exigeait — pour sa part — un million de francs des malheureux et héroïques défenseurs de Saragosse, lesquels, ne sachant où prendre une somme aussi considérable, offraient au général français la majeure partie des trésors de N.-D. del Pilar, — Suchet refusait tout présent, et frappait même avec sévérité les officiers sous ses ordres qui avaient suivi l'exemple du duc de Montebello.

Et maintenant, si Suchet « n'occupe pas dans le souvenir des générations qui ont suivi la place à laquelle il a droit », convenons qu'il n'a pas eu à se plaindre de la Fortune. Aussi bien, se trouve-t-il en bonne compagnie. Catinat et Vauban n'ont-ils pas eu le même sort ? Ce Crémille, qui prépara les victoires de Maurice de Saxe, n'a pas laissé dans l'histoire plus de traces que le vainqueur de Tarragone.

La jeunesse de Napoléon. — C'est encore à l'Empire que nous ramène le livre de M. Arthur Chuquet. Nous ne nous en plaignons pas. Un de nos confrères constatait dernièrement que les dessous de cette époque étaient encore très peu connus. Ce n'est pas assez dire. Non seulement les coulisses n'ont été que bien superficiellement explorées, mais le décor même — ce décor rutilant et fragile — s'est effondré si vite qu'il a laissé peu de traces. On sait, par exemple, que la France comprenait, en 1812, cent trente départements, mais j'imagine que plus d'un bachelier serait embarrassé si on lui demandait à brûle-pourpoint quels étaient alors les chef-lieux des départements français de la Méditerranée, de Marengo, de la Dyle, des Bouches de l'Elbe, du Zuyderzée, etc., etc., et qu'il ne répondrait pas sans broncher : c'étaient Livourne, Alexandrie, Bruxelles, Hambourg et Amsterdam.

De fait, quand on parcourt la liste de ces départements, on croit rêver... Si on lisait : département des Iles-britanniques ; chef-lieu : Londres, on ne serait pas autrement surpris. Mais si l'on reste confondu en examinant l'œuvre immense accomplie par le grand condottiere, comme on comprend bien que sa chute était inévitable ! comme on s'explique ses inquiétudes, ses défiances, ses colères !

Sa correspondance est caractéristique à cet égard. On l'a constaté ici même. Ses lettres semblent avoir été écrites par un homme qui était perpétuellement en fureur. Ce n'était pas seulement l'Europe coalisée qu'il craignait, c'était aussi, c'était surtout les sociétés secrètes qui existèrent — au sein même de l'armée — pendant tout son règne.

On croit, en général, que l'attentat de Nivôse et la conspiration de Cadoudal furent les dernières tentatives des ennemis de Napoléon contre sa personne. Nous ne parlons pas de la conjuration Malet puisqu'elle était dirigée contre le gouvernement impérial et non contre l'Empereur.

La vérité est, que ni les républicains ni les royalistes ne désarmèrent. Si l'on ne sait rien de précis sur leurs agissements, c'est que la police impériale avait établi le régime de la Terreur, mais il est à peu près prouvé aujourd'hui que la *Société des Philadelphes*, fondée par des officiers démocrates, comptait de nombreux membres dans l'armée. Des hommes comme le colonel Oudet, qui mourut mystérieusement à Wagram — après la bataille, — inquiétèrent souvent l'Empereur. Celui-ci ignorait les noms des affiliés, mais il connaissait bien leur existence, il devinait leur but, il sentait qu'une vaste conspiration se tramait autour de lui et c'est ce qui le maintenait dans cet état d'irritation qui effrayait ses plus intimes familiers,

On connaît aujourd'hui les diverses conspirations militaires qui se sont formées sous la Restauration ; on n'a que des données incertaines sur les complots qui s'organisèrent sous l'Empire. De 1804 à 1814, nombre d'officiers supérieurs et généraux furent frappés — mis d'office à la retraite ou placés en disponibilité — sans qu'on sût les motifs de leur disgrâce.

La conjuration Malet — un chef-d'œuvre! — fut bien près d'aboutir; elle consterna Napoléon, qui se montra surtout froissé que les conspirateurs contestassent son génie. Il est à remarquer, à ce propos, que les officiers hostiles de l'Empereur en parlaient généralement avec un dédain, injuste sans doute, mais sincère. C'est ainsi que le chevalier de Malet — frère du général — qui avait été, au régiment de la Fère, un des chefs du futur maître de la France, portait sur lui ce jugement assez peu flatteur : « Bonaparte était d'une capacité intellectuelle très médiocre ; tout au plus, était-ce un espèce de fou. »

M. Arthur Chuquet, qui reproduit cette appréciation dans le livre — **La jeunesse de Napoléon** — qu'il vient de faire paraître, a eu la patience de rechercher les noms de tous les officiers qui furent, à Brienne, les camarades de « Napolione de Buonaparté », et de retracer leur carrière. Chose curieuse : la plupart de ces jeunes gens eurent peu de part aux faveurs du maître. Il est vrai que les trois quarts d'entre eux émigrèrent, à l'époque de la Révolution et allèrent prendre du service à l'armée des princes. Selon l'expression de l'Empereur, ils avaient « le cœur blanc » et non le « cœur bleu », mais ceux qui restèrent dans les rangs de l'armée française n'obtinrent pas de grades élevés. Je ne vois guère que Nansouty qui soit arrivé au premier rang.

M. A. Chuquet a accompli un labeur de bénédictin. Les archives de la guerre et les archives nationales, les pièces inédites, les documents originaux, il a tout consulté et tout dépouillé. Il a suivi de si près son héros pendant les premières années de sa jeunesse qu'il est parvenu à indiquer à peu près exactement la date à laquelle Bonaparte fut... déniaisé. La chose eut lieu — d'après M. A. Chuquet — en 1787. Le jeune lieutenant au régiment de la Fère, qui avait alors

dix-huit ans, rencontra, aux Galeries de Bois, une jeune Nantaise dont « le teint pâle et l'allure timide » attirèrent son attention. « Ce fut sa première maîtresse », écrit l'auteur de *La jeunesse de Napoléon*. Il y aura certainement des Nantais qui seront heureux d'apprendre le fait. Déjà, M. Loiseleur avait indiqué l'année et même le mois où Anne d'Autriche céda aux ardeurs de Mazarin. Nous saurons maintenant que l'Impératrice Marie-Louise eut pour... devancière une promeneuse des Galeries de Bois. On ne peut pas toujours avoir des archiduchesses.

Introduction aux Etudes historiques. — En juillet dernier, cette question fut posée aux candidats du baccalauréat moderne : « A quoi sert l'enseignement de l'histoire ? Quatre-vingts pour cent de ces jeunes gens répondirent en substance : « A exalter le patriotisme. »

En formulant cette ineptie, les susdits candidats étaient-ils sincères, ou bien croyaient-ils plaire à leurs examinateurs ? Peu importe. Mais, à ce compte, il faudrait que chaque nation altérât l'histoire dans le sens de ses préférences? Nous n'en sommes plus là, une science n'a de valeur qu'autant qu'elle est *vraie*. On ne doit demander à l'Histoire que la vérité, et non des leçons de morale ou de beaux exemples de conduite.

Il n'y avait rien de plus extraordinaire que les « précis » dont on se servait, il y a seulement vingt-cinq ans, dans certaines écoles. J'ai lu, naguère, dans un de ces volumes, qu'une princesse du VIe ou du VIIe siècle disait à un roi franc, en lui accordant sa main : « Si j'avais connu en Europe un plus galant homme que vous, il eût été mon époux. »

Comme le dit très justement M. Ch. Seignobos, « jusqu'à la fin du second Empire, l'histoire apparaissait comme une série de guerres, de traités, de réformes, de révolutions qui ne différaient que par les noms des peuples, des souverains, des champs de bataille, et par les chiffres des armées. »

L'éminent maître de conférences explique comment on enseignait l'histoire à cette époque, car il ne faut pas oublier que c'était alors une matière accessoire, à laquelle on n'avait pas attribué une classe spéciale, comme à la philosophie :

« L'ensemble des leçons, déterminé par le programme, formait « le cours ». L'élève devait écouter en écrivant (c'est ce qu'on appelait « prendre des notes ») et rapporter par écrit ce qu'il avait entendu (c'était « la rédaction »). Mais comme on négligeait d'apprendre aux élèves à prendre des notes, presque tous se bornaient à écrire très vite, sous la dictée du professeur, un brouillon qu'ils copiaient à domicile en forme de rédaction, sans avoir cherché à comprendre le sens ni de ce qu'ils entendaient, ni de ce qu'ils transcrivaient. A ce travail mécanique, les plus zélés ajoutaient des morceaux copiés dans des livres, d'ordinaire sans plus de réflexion. »

Dans ces derniers temps, une pédagogie historique est née. En

composant leur livre, écrit en une langue singulièrement sobre et savoureuse, MM. Ch.-V. Langlois et Ch. Seignobos n'ont pas voulu présenter un résumé de l'histoire universelle ; ils n'ont pas voulu davantage enrichir ce que l'on appelle « la Philosophie de l'Histoire ». Ils ont eu l'intention — comme M. Langlois l'explique dans son Avertissement — de « faire connaître et de justifier logiquement la théorie des procédés vraiment rationnels, assurée dès à présent en quelques-unes de ses parties, encore inachevée sur des points d'une importance capitale. »

M. Langlois ajoute que lui et son collaborateur ont eu « en vue d'avertir les étudiants nouveaux de la Sorbonne de ce que les études historiques sont et doivent être ». Mais leur volume intéressera aussi les curieux des choses de l'histoire, car les auteurs y ont mis un peu de tout, de la méthodologie, de la critique, des descriptions de l'état actuel de la science, et même de la satire.

La Tradition française aux pays normands. — Une Société normande de Tradition et d'Art populaires qui a pris pour titre : *Le Vieux Honfleur*, prépare un « Congrès normand » qui sera tenu à Honfleur l'été prochain. M. Jehan Soudan de Pierrefitte, chargé par la Société d'établir un Rapport à ce sujet, vient de publier une intéressante plaquette. L'auteur est de ces hommes, de plus en plus nombreux, qui veulent se retremper à nos traditions de race et de terroir.

Jean Guétary

LA SOCIOLOGIE, LA POLITIQUE

Ernest Charles : **Théories sociales et politiciens.**

Les mots de M. Charles, ils sont jolis, mais il y en a trop. Afin de conclure par le panégyrique de M. Paul Deschanel. (« La théorie sociale qu'il a conçue deviendra par lui la règle effective de la société », p. 367), — laissez-moi rire, — M. Charles remplit 320 feuillets de badinages, légers d'intention et typographiquement compacts sur les théories sociales de Gambetta, de Léon Say, du comte Albert de Mun, de Léon Bourgeois, de Jules Guesde, de Jean Jaurès. Encore termine-t-il par « La politique sociale et le parlementarisme nouveau ». On ne lui reprochera donc pas d'être un dilettante de l'éreintement et les braves gens sauront ce que pense l'auteur et ce qu'il préfère. Cela ne les sortira guère de leurs habitudes. M. Charles ne dérange que les verbes, les sujets et les épithètes ; l'ordre qu'il trouble est surtout celui des propositions. Son style est assurément ce qu'il a voulu faire de plus neuf.

Yves Guyot : **La comédie socialiste.**

C'est une quantité de paragraphes rédigés en forme d'articles ou de filets ; ils furent écrits ou du moins imprimés avec une précipitation dont les traces sont nombreuses. Exemples : que signifie : « La Suède-Norvège compte un représentant socialiste » (p. 45). C'est M. Eugène Baudin le député, et non M. Pierre Baudin le conseiller, qui est socialiste-révolutionnaire et qui a parlé au banquet des municipalités socialistes (p. 93). Le conseiller du Xe arrondissement de Paris n'est pas M. Faguet (p. 200), mais M. Faillet. Parmi les députés allemanistes (p. 264), il ne faut ni mettre M. Chauvin, guesdiste, ni omettre M. Dejeante. Mais M. Yves Guyot ne fait pas de l'érudition. Il est polémiste et son seul désir est de taper dru. Ce sont toujours les mêmes coups, et sur la même quintaine.

Marie-Letizia de Rute : **Les lettres d'une voyageuse.**

Ce sont des notes sur Vienne, Buda-Pesth et Constantinople (nov. 1896-janv. 1897). A détacher les détails sur les dernières élections à la diète hongroise et la mise au point, qui me semble juste, de la situation des femmes turques.

Emilio Castelar : **La politique européenne.** Recueil d'articles bimensuels (1er oct. 1896-25 janv. 1897). Les impressions du célèbre publiciste et homme politique espagnol n'ont ni la sécheresse ni l'utilité d'un répertoire.

La Bibliothèque socialiste internationale, fondée par M. Alfred Bonnet, secrétaire de la rédaction du *Devenir Social* (Giard et Brière), vient de commencer sa série in-8° par la traduction de l'**Histoire du Trade Unionisme** de Mme et M. Webb. Je renvoie à l'éloge que j'ai fait ici même de cet ouvrage et de la méthode scientifique de ses auteurs. C'est une lecture essentielle à faire, non seulement sur la question, mais sur toute l'histoire contemporaine de l'Angleterre.

De la série in-18 de la même collection, nous avons reçu deux volumes :

Gabriel Deville : **Principes socialistes.** — Recueil de cinq conférences où se trouve développée la doctrine du socialisme parlementaire, telle que la résuma par la suite M. Millerand dans le discours-programme de Saint-Mandé.

Karl Marx : **Misère de la Philosophie.** — Examen critique de la

Philosophie de la Misère de Proudhon, publié en français par Marx en 1847, réédité avec des additions et des corrections qui, malheureusement, ne sont signalées ni par des notes ni par des signes typographiques, et préfacé d'une esquisse intéressante d'Engels sur les précurseurs du marxisme.

ALBERT MÉTIN

LES LETTRES ÉGYPTIENNES

Les écrivains, en Egypte, ont à lutter contre l'apathie d'un public qui, habitué depuis des siècles aux fastidieux récits des conteurs publics, aime mieux entendre narrer ou lire un conte ou un poème que de se donner la peine de prendre un livre et de lire.

Les journaux et revues indigènes sont encore le meilleur moyen de vulgarisation, mais, articles politiques mis à part (il y en a de fort remarquables), ce sont les œuvres d'Alexandre Dumas père ou d'Eugène Suë, traduites en arabe, qui ont le plus de succès, ou les vieux récits du moyen âge musulman.

Cependant toute une pléiade d'auteurs s'est levée.

Le plus en vogue en ce moment est certainement AHMED CHAWKY à la fois romancier et poète, attaché à la cour de S. A. le Khédive Abbas dont la bienveillance est acquise à tous ceux de ses sujets qui lui semblent appelés à rehausser l'éclat d'une nation si malheureuse et si patiente. Chawky, après de brillantes études en Egypte, a vécu en France quelques années, le temps de faire son droit et de passer sa thèse. De retour au Caire il a publié divers poèmes, des contes et enfin un roman *les Anciens Egyptiens*, étude sur l'éducation, et quantité de morceaux réunis depuis en volumes. Sa dernière œuvre est un poème héroïque, en deux volumes, sur les guerres turco-grecques.

Citons aussi : ISMAIL-ASSEM, déjà fort connu comme romancier, et dont un des livres, *l'Éducation de la femme,* est dans toutes les mains professorales ; GORGUI ZIDAN, auteur de *Ghadet el Andalouz* (*Récits d'Andalousie*) ; le cheikh OSMAN ZANATI, poète de grand talent, peu connu encore, mais destiné à un bel avenir littéraire ; MOHAMED-MASSAOUD, directeur du journal *Memphis*, auteur de plusieurs ouvrages et recueils littéraires.

Le cheikh ALY-IOUSEPH, est le directeur du journal *El Moaijad*, dont le procès retentissant mit une fois de plus en relief la perfidie de l'Angleterre en Egypte, et coûta sa place au magistrat intègre et patriote qui avait osé manifester ses sympathies pour le vaillant directeur du seul organe libéral de l'Egypte. Les articles du cheikh Aly-Iouseph passent pour des modèles du genre. La langue en est sobre, mordante, les mots profonds, les conclusions toujours sûres.

Parmi les poètes, nommons encore le trop fameux ABDALLAH-

Nedim, qui mit son réel talent au service de son fanatisme. Il ne fut pas étranger aux massacres de 1882. Sa revue *El Oustaz (le Maître!)* lui valut de la part du gouvernement plusieurs rappels à l'ordre et enfin une sentence d'exil qui fut jugée une peine trop douce par nombre de ceux-là même qui admiraient Abdallah-Nedim. C'est dans son exil, à Constantinople, qu'il termina une existence plutôt agitée, encensé pour son talent, méprisé pour son caractère et franchement haï de toute la nation.

M. Kassem-Emin, un jeune écrivain très moderniste et conseiller à la Cour d'appel du Caire, a écrit de fort jolis contes arabes et un très beau livre conçu dans le français le plus pur, *les Égyptiens*. Ce livre est une réponse très courtoise et cependant véhémente à un livre paru, il y a trois ans, sur l'Egypte et fait par un touriste avide de confier à sa plume des impressions passagères.

L'art dramatique a fait, ces dernières années, de réels progrès en Egypte.

Cela tient sans doute à l'introduction des femmes sur la scène, chose absolument inconnue autrefois. Des jeunes filles syriennes ou israélites égyptiennes sont parvenues à vaincre le discrédit attaché au métier théâtral pour la femme ; et les succès qu'elles y remportent les ont largement dédommagées de leurs peines premières. Témoin la célèbre Leila, chanteuse et comédienne, qui a fait et défait tant de fois sa rapide fortune.

Parmi les pièces les plus connues et les plus jouées, citons : *Mamlouk-el-Charied (le Mamlouk errant)*. Tout le monde a lu le fait historique connu. Le vice-roi, ayant surpris le complot que ses mamlouks tramaient contre sa vie, les réunit tous en un festin où il les fit égorger. Un de ces officiers, qui n'avait cependant point lu l'histoire de Britannicus, flaira le danger et, péril pour péril, fit exécuter à son cheval un saut vertigineux du sommet de la citadelle. Le cheval mort sous lui, le mamlouk à peine blessé se sauva dans la campagne. Sur ce thème assez dramatique Zidan a brodé quelques scènes assez remarquables et toujours goûtées du public naïf et bon enfant qui les écoute.

Harmanoussa el Massria (Harmanoussa l'Égyptienne), drame d'Ismael Assem, est un épisode assez bien présenté de la conquête musulmane. L'action se déroule autour de la charmante et malheureuse Harmanoussa, fille du gouverneur romain d'Alexandrie.

Bon nombre de drames et de comédies ont été tirés des *Mille et une Nuits* et des vieux contes préislamiques ; ce ne sont pas les moins suivis. Il y a surtout l'histoire d'un pauvre couple d'amoureux (cela s'appelle, je crois, *Oppresseur et Victime!*) auquel un oncle barbare fait subir, durant trois actes interminables, les plus horribles vexations. Il montre au jeune homme désespéré le sang de son amie coagulé dans une bouteille et emploie le même stratagème auprès de la jeune fille, dans l'espoir de les voir renoncer chacun de son côté à un amour sans espoir. Naturellement tout se découvre et c'est le

propre sang de l'oncle barbare qui passe réellement dans la bouteille à l'acte final pour le triomphe de la vertu. J'oublie le nom de l'auteur. Cette pièce légèrement macabre a le don de faire trépigner d'aise les assistants.

Des traductions de Shakespeare, *Othello* entre autres, ont un grand succès.

La comédie, genre Molière, est très appréciée en Egypte et c'est peut-être une des formes que les poètes arabes réussissent le mieux parce qu'ils la comprennent davantage. J'ai vu des comédies satiriques où tout l'acte roulait sur la querelle d'un propriétaire et de ses fellahs, absolument délicieuses d'esprit et de verve.

En somme, la littérature arabe, dégagée du culte exclusif de ses auteurs anciens, s'oriente nettement vers des destinées nouvelles.

JEHAN D'IVRAY

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES. — Georges Lecomte : *Les Valets*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Henri Allais : *Histoires pénales*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Pierre de Lano : *L'Enfant*, Simonis Empis, 3 fr. 50. — Antoine Albalat : *Marie (Premier amour)*, Colin, 3 fr. 50. — Georges Héry : *L'Inutile Amour*, Lemerre, 3 fr. 50. — Eugène Morel : *Les Morfondus*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Jules Bois : *La Femme inquiète* (avec un frontispice de Valère Bernard), Ollendorff, 3 fr. 50. — Joseph Bouchard : *Le Triomphe de l'Amour*, Lemerre, 3 fr. 50. — Frédéric Plessis : *Le Mariage de Léonie*, Colin, 3 fr. 50. — Paul Neveux : *Golo, roman de campagne*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Georges Darien : *Le Voleur*, Stock, 3 fr. 50. — Ernest Maury : *L'Impuissance d'aimer*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Anatole Le Braz : *Pâques d'Islande*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Remy de Gourmont : *D'un Pays lointain*, Mercure de France, 3 fr. 50.

POÉSIE. — Robert de Souza : *Sources vers le Fleuve*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Pierre Quillard : *La Lyre héroïque et dolente*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Th. de la Loge d'Ausson : *Les Glanes*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Sébastien-Charles Leconte : *Le Bouclier d'Arès*, Mercure de France. — J. Strada : *Don Juan*, Ollendorff, 5 fr. — Achille Segard : *Le Départ à l'Aventure*, Bibl. artistique et littéraire, 3 fr. — Maurice de Faramond : *Le Livre des Odes*, Stock, 3 fr. 50. — Paul Gourmand : *La Fiancée de l'Océan*, Lemerre, 3 fr. — Eugène Gauley : *Pages intimes*, id., id. — Georges-Eugène Bertin : *En quittant la Vie*, id., id. — Véga : *Légendes et Chansons*, id., id. — Pierre Dufour : *Poèmes légendaires*, id., 3 fr. 50. — Edmond Pilon : *La Maison d'Exil*, Mercure de France.

THÉATRE. — Louis Marsolleau et Arthur Byl : *Hors les lois*, un acte en vers (couverture lithographiée, de Henri de Toulouse-Lautrec), Stock, 1 fr. 50. — François Dejoux : *Aïssé*, cinq actes en vers, Lemerre, 3 fr. — Henry Bataille : *Ton Sang* précédé de *La Lépreuse*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Remy de Gourmont : *Le Vieux Roi*, tragédie nouvelle, Mercure de France.

Sociologie. — *Boycottage et Sabottage, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897*, Emile Pouget, 2 cent. et demi. — Lucien Descaves : *Soupes*, Stock, 3 fr. 50. — Elisée Reclus : *L'Evolution, la Révolution et l'Idéal anarchique*, Stock, 3 fr. 50. — Pierre Deloire : *De la Cité Socialiste*, Revue Socialiste. — Dr A. Tripier : *Médecine et Médecins*, id., 50 cent.

Politique. — Bernard Lazare : *Une Erreur judiciaire, l'affaire Dreyfus (Deuxième Mémoire avec des expertises d'écritures de MM. Crépieux-Jamin, Gustave Bridier, de Rougemont, Paul Moriaud, E. de Marneffe, de Grav Birch, Th. Gurrin, J.-H. Schooling, D. Carvalho, etc.)*, Stock, 3 fr. 50. — Charles Benoist : *L'Espagne, Cuba et les Etats-Unis*, Perrin, 3 fr. 50.

Critique. — Auguste Vacquerie : *Profils et Grimaces* (nouvelle édition), Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Pierre de Barneville : *Le Rythme dans la Poésie française*, Perrin, 2 fr. 50. — Georges Meunier : *Le Bilan littéraire du XIXe siècle*, Fasquelle, 3 fr. 50.

Biographie. — Paterne Berrichon : *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, Mercure de France, 3 fr. 50.

Histoire. — Alfred Duquet : *Paris, le Bombardement, Buzenval*, Fasquelle, 3 fr. 50. — André Lefèvre : *L'Histoire, Entretiens sur l'évolution historique*, Schleicher, 6 fr. — Jehan Soudan de Pierrefitte : *La Tradition française aux pays normands*, Le Havre, L. Murer.

Sciences. — Dr Marage : *Etude des cornets acoustiques par la photographie des flammes de Kœnig* (avec trois planches), Masson.

Littérature anglaise. — Charles Whibley : *Studies in Frankness*, London, William Heinemann. — John M. Robertson : *Montaigne and Shakespeare*, id. The University Press. — William Somerset Maugham : *Liza of Lambeth*, id., T. Fisher Unwin.

Littérature suédoise. — August Strindberg : *Inferno*, traduit en allemand par Christian Morgenstern, Berlin, Georg Bondi et Stockholm, C. et E. Gernandt.

Littérature italienne. — Seraf Rocco : *Anima in Solitudine*, vers, Turin, Roux Frassati, 1 fr. — Regina di Luanto : *Tocchi in Penna*, nouvelles, id., id., 2 fr. — Virgilo Barbieri : *Presso una Gulla*, vers, id., id., id. — Dante Alighieri : *La Vita Nuova* (*la Vie nouvelle*), traduite en français et accompagnée de commentaires par Max Durand Fardel, Fasquelle, 3 fr. 50.

Nouveaux périodiques. — *De Paradox*, bi-mensuel, par Alexandre Cohen, La Haye, Chasséstraat, 41 a.

Le Gérant : L. Frémont.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Frémont

Sociologie. — *Boycottage et Sabottage, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897*, Emile Pouget, 2 cent. et demi. — Lucien Descaves : *Soupes*, Stock, 3 fr. 50. — Elisée Reclus : *L'Evolution, la Révolution et l'Idéal anarchique*, Stock, 3 fr. 50. — Pierre Deloire : *De la Cité Socialiste*, Revue Socialiste. — Dr A. Tripier : *Médecine et Médecins*, id., 50 cent.

Politique. — Bernard Lazare : *Une Erreur judiciaire, l'affaire Dreyfus (Deuxième Mémoire avec des expertises d'écritures de MM. Crépieux-Jamin, Gustave Bridier, de Rougemont, Paul Moriaud, E. de Marneffe, de Gray Birch, Th. Gurrin, J.-H. Schooling, D. Carvalho, etc.)*, Stock, 3 fr. 50. — Charles Benoist : *L'Espagne, Cuba et les Etats-Unis*, Perrin, 3 fr. 50.

Critique. — Auguste Vacquerie : *Profils et Grimaces* (nouvelle édition), Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Pierre de Barneville : *Le Rythme dans la Poésie française*, Perrin, 2 fr. 50. — Georges Meunier : *Le Bilan littéraire du XIXe siècle*, Fasquelle, 3 fr. 50.

Biographie. — Paterne Berrichon : *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, Mercure de France, 3 fr. 50.

Histoire. — Alfred Duquet : *Paris, le Bombardement, Buzenval*, Fasquelle, 3 fr. 50. — André Lefèvre : *L'Histoire, Entretiens sur l'évolution histori*

Éditions de La revue blanche

COLLECTION IN-18 JÉSUS A 3 FR. 50

PAUL ADAM

Lettres de Malaisie

ROMAN

PETER NANSEN

Marie

ROMAN

illustré par Pierre Bonnard

STENDHAL

Napoléon

AVEC DES NOTES ET UNE INTRODUCTION

PAR

JEAN DE MITTY

et trois portraits de Stendhal par Félix Vallotton

COLLECTION IN-16 A 2 FR.

ROMAIN COOLUS

L'Enfant malade

DRAME EN 4 ACTES, EN PROSE

ANDRÉ DE LORDE-EUGÈNE MOREL

Dans la Nuit

TRAGÉDIE EN 5 ACTES, EN PROSE

15 Décembre 1897. 8e année TOME XIV. — No 109.

La revue blanche



PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
1, RUE LAFFITTE, 1
1897

BUREAUX : I, rue Laffitte, Paris.
TÉLÉPHONE 147 09.

La revue blanche

bi-mensuelle

DIRECTEUR

Alexandre NATANSON

COLLECTION COMPLÈTE DES QUATORZE VOLUMES DE LA REVUE BLANCHE 1891-97 : 120 fr.

Nos 1-5 : 5 fr. l'un ; nos 6-14 : 2 fr. ; nos 15-38 : 1 fr. ; no 39 : 5 fr ; nos 40-71 : 1 fr. ; no 72 : 5 fr. ; nos 73-109 : 1 fr.

	UN AN	SIX MOIS
FRANCE	**20** francs	**11** francs
ÉTRANGER	**25** francs	**13** francs

L'édition de luxe, tirage restreint, exemplaires numérotés : 40 francs par an.

Extraits des tables de la huitième année (1897) de

La revue blanche

ROMANS. — Paul Adam : *Lettres de Malaisie;* Peter Nansen : *Marie;* Eugène Morel : *Terre Promise.*

THÉATRE. — Tristan Bernard : *Le Fardeau de la Liberté;* Romain Coolus : *L'Enfant Malade;* Gustave Guiches : *Snob.*

POÉSIE. — Des vers de Stéphane Mallarmé, Gustave Kahn, Jean Lorrain, Francis Vielé-Griffin.

ENQUÊTES. — Sur *les Lettres scandinaves*, sur *la Commune de 1871*, sur *l'Œuvre de H. Taine.*

CORRESPONDANCES. — Lettres de Schumann, de Wagner, de Rimbaud.

TRADUCTIONS de Nietzsche, de Multatuli, de Poe, d'Ibsen.

INÉDITS de Stendhal, de Jules Laforgue.

SOUVENIRS, MÉMOIRES, VOYAGES. — Antonin Proust : *Edouard Manet;* Jehan Soudan : *La Bataille mahdiste;* Choudieu : *Mémoires sur la Révolution ;* Paul Gauguin et Ch. Morice : *Noa Noa.*

DESSINS de Manet, Vallotton, Bonnard, Luce, Rimbaud, Verlaine.

Dans l'ombre du harem

I

De longues années j'ai vécu au harem. J'en ai gardé les plus doux souvenirs, et les comparaisons que j'ai pu faire dès que les hasards de la vie m'eurent amenée à partager l'existence des femmes européennes n'ont fait qu'aviver la mélancolie de ces souvenirs. Les sentiments les plus naturels aux femmes, l'affection, le dévouement, la décence se développent au harem dans une tiède et favorable atmosphère. Quel charme paisible, quel calme profond dans les grandes pièces pleines d'ombre ! Assise sur les coussins, les pieds nus croisés sous elle, la musulmane, derrière le grillage des moucharabiehs, regarde les bateaux qui passent sur le Bosphore; elle fume lentement une cigarette parfumée, en buvant à petites gorgées du café odorant dans une tasse minuscule. Sur son front blanc que nul souci ne ride, la belle circassienne dispose des sequins en chantant une mélodie en mineur : elle ne songe qu'à conserver sa beauté; elle se repose après les soins compliqués du hammam; elle goûte longuement la joie de plaire; elle s'amuse avec les enfants; elle a pour se distraire mille joies puériles qui emplissent les heures...

J'ai connu tout cela, mais si j'ai grandi dans la paix du harem, aimée et respectée, j'ai vu aussi de très près les drames de la politique orientale, et les soi-disant progrès des mœurs européennes bouleverser profondément l'existence paisible des sultanes et des odalèques.

La mort du dernier des grands seigneurs musulmans, homme à qui je devais le plus profond respect, me déliant de ma promesse de ne jamais rien écrire, lui vivant, — je serais heureuse si je pouvais montrer combien les idées que l'on se fait de la vie des harems sont fausses.

Presque toujours le repos et la dignité du harem sont compromis par l'institutrice anglaise ou française qu'il est de mode de faire venir pour initier les jeunes turques aux beautés de l'éducation à l'européenne. Heureusement l'influence de la « miss », de la « madame » ou de la « mademoiselle » n'a qu'une durée éphémère. Ces éducatrices scandalisent les musulmanes qui ont le souci de leur propre dignité; elles ne les entraînent que rarement. Elles viennent de Paris ou, le plus souvent, de Marseille; leur moralité douteuse leur a laissé généralement peu de chance de trouver à s'employer dans leur pays. Je me rappelle l'une d'elles qui fut très funeste à une charmante jeune femme. Cette « mademoiselle » avait été chanteuse de café-concert. Munie d'une lettre d'un archevêque arménien très célè-

bre, elle avait aisément pénétré dans le joli yali de Balta-Liman : elle poussa la gracieuse F. Hanem à faire mille folies qui obligèrent son mari, aide-de-camp de Sa Majesté, à demander le divorce.

Parmi toutes ces institutrices en quête d'aventures, je dois faire une exception en faveur de miss Albert que j'ai vue, pendant mon enfance, élever les filles du prince égyptien M. F. Elle avait été recommandée au prince par un membre de la famille royale d'Angleterre. Elle a laissé le souvenir d'une européenne honnête : aussi fut-elle aimée et respectée. Cependant je crois qu'on peut dire bien haut : Il y avait une fois en Turquie une institutrice européenne respectable; elle était Anglaise! Et malgré tout, cette éducation ne peut qu'amener des désordres dans les idées des jeunes musulmanes. Les princesses, élèves de miss Albert, furent peu heureuses. L'une d'elles veuve du fameux K... Pacha, célèbre à Paris sous le second empire, se compromit gravement avec un juif richissime : elle fut obligée de quitter Constantinople pour le Caire où, depuis l'occupation, elle comble les Anglais de ses faveurs, et elle a plus de cinquante ans! Les européens semblent, du reste, apprécier beaucoup les beautés des temps anciens : l'un d'eux, riche et aimable diplomate d'un petit pays du Nord, enleva récemment une autre beauté très mûre et très compromise, ce qui fit dire au vice-roi : « Dieu merci *(chukur Allah!)* quand nos folles deviennent vieilles, il se trouve toujours un européen pour nous en débarrasser! »

Tout cela est fâcheux, mais bien difficile à éviter. Les harems riches seront encore longtemps livrés à cette fausse éducation « à la française », le caractère turc étant fait de confiance et de légèreté, et les ottomans étant dans l'impossibilité d'obtenir des renseignements sur les institutrices qu'on leur envoie. D'ailleurs la foi musulmane est inébranlable, les demoiselles passeront et l'islamisme restera.

C'est une erreur que de croire à la possibilité de l'instruction approfondie chez la femme musulmane. Une erreur propagée par les rares européennes admises pour une heure ou deux dans un harem. Elles n'ont point compris le vrai caractère de la famille et du ménage turcs. Les maris d'aujourd'hui connaissent le danger d'épouser les filles de grandes familles qui ont reçu l'éducation française. « Mademoiselle » leur apportait de mauvais romans et se chargeait des billets doux adressés aux attachés d'ambassade qui, sans elle, eussent été privés de toute distraction orientale.

L'homme sage n'apprécie que bien peu l'amour en dehors du harem; il aime ses aises et a peur de l'inconnu. Il épouse l'esclave circassienne, belle et saine, et, dans son harem, il est si bien gardé, si bien épié qu'il ne peut se passer ces fantaisies qu'on lui prête. Avec l'esclave qu'il a épousée, il a ses odalèques (femmes de chambre) et, s'il distinguait une esclave du harem autre que celles désignées par le titre d'odalèques, il serait obligé de l'installer dans une maison à part, et ce serait la paix du ménage compromise et son repos perdu. Aussi la police des harems est-elle merveilleusement faite et la

vertu d'une jeune femme y est mieux sauvegardée qu'en nul autre milieu.

Au surplus, tous les enfants sont légitimes, et l'une des choses les plus touchantes qui soient dans le harem, c'est l'amour de toutes les femmes pour les enfants du maître, fussent-ils nés d'une négresse. Quant à la « miss » ou à la « mademoiselle », je la défie bien de séduire le maître ou les fils de la maison.

II

Cela dit, je vais commencer le très exact récit de ma vie et de mes aventures au harem. Si j'écris le français si maladroitement, il faut en attribuer la responsabilité à une « mademoiselle » qui flirtait avec les eunuques vieux ou jeunes. Elle les remplissait d'admiration en soulevant le bout de leur nez avec la pointe de son pied afin de les initier aux mystères du cancan.

Sous le règne magnifique du Sultan Abdul Aziz, vers l'année 1864, arrivait au village de Stémia, sur la côte d'Europe, une petite fille de quatre à cinq ans que traînait par la main une bohémienne sordide. La femme s'approchant d'un batelier qui amarrait son caïq lui proposa de garder l'enfant pendant qu'elle entrerait dans le village pour y acheter du pain.

— Tu devrais rendre cette enfant à ceux à qui tu l'as volée, misérable kiafir de tchingénée ! s'écria le caïqdjé. Je vais te mener chez le kadi, si tu ne me dis pas tout de suite où tu as pris cette fillette !

— Je fais le serment yéméni que j'ai trouvé sur la route cette fille d'anglais ! répondit la tchingénée sans s'émouvoir. Puis elle marcha vers le village abandonnant l'enfant.

— Machallah ! fit le caïqdjé en la regardant, les rayons du soleil sont dans tes cheveux et le velours de Damas dans tes yeux !

Et comme la bohémienne ne revenait point, Hussein, le batelier, poussa un nouveau « Machallah daha néler ! » et, prenant la petite fille par la main, il entra dans le village.

L'enfant était habillée d'un intari de soie jaune et d'une fourrure de zibeline très usée ; sur sa tête, un fichu de gaze rose ornée de fleurs de soie ; à ses pieds nus des lalennes (petits sabots) à pompons roses.

— Mon âme me fait mal, dit-elle, au batelier Hussein.

Et celui-ci acheta aussitôt un gâteau que l'enfant mangea avidement.

— Tu es fille d'anglais, n'est-ce pas, mon agneau ? demanda-t-il.

L'enfant dit oui, puis non. Hussein, imbu du préjugé que tout être très blond, très rose, très blanc doit avoir du sang anglais dans les veines, pensa que c'était oui. Avec la délicatesse innée des islamites, il ne voulut pas conduire l'enfant dans un milieu musulman, et il frappa chez une chrétienne, nommée Cocona Ellenco.

Cocona Ellenco, bavarde et menteuse ainsi que la plupart des grecques de Constantinople, se hâta de prendre à témoin tous les saints de sa religion (et Allah sait ce qu'il y a de saints grecs!) et jura que l'enfant était une pure merveille.

— Ah! Kaïmeni, Kaïmeni! répétait-elle, que la Sainte Vierge la protège. La bohémienne est passée, elle ne reviendra plus.

Puis comme rien n'entretient l'amitié hellénique autant que les petits larcins, elle enleva à l'enfant le mouchoir brodé d'or fin qui était passé dans sa ceinture et conseilla à l'honnête Hussein de mener cet agneau de Dieu sous un autre toit que le sien et elle reprit ses protestations et ses compliments.

Hussein conduisit l'enfant chez Doudou Artine, une arménienne qui vivait dans un yali au bord de la mer. Doudou accueillit la fillette avec un sourire, remarqua qu'on était nombreux chez elle, mais voulut la garder. Elle lui offrit du pain et des olives noires que l'enfant mangea de grand appétit.

Le yali dans lequel Doudou et ses filles habitaient était placé en face du moulin de M. Pigeon, un brave français très vulgaire qui mangeait en festins son moulin et sa farine. Des capitaines grecs aux barbes noires et aux yeux d'incendie venaient apporter du blé pour ce moulin et les petites goëlettes glissaient doucement devant le yali avec leurs voiles blanches repliées comme des ailes d'oiseaux fatigués.

Les vertueuses filles de Doudou avaient grand plaisir à regarder les capitaines grecs et cela contrariait les projets de leur mère. Elle avait la race grecque en horreur et, à défaut d'arméniens, elle aurait préféré les voir épouser des musulmans : car les arméniens et les turcs, tout en différant de religion, ont les mêmes goûts et les mêmes idées patriarcales; le père de famille turc comme le père de famille arménien est un modèle de dévouement et de bonté pour ses enfants, il aime la vie paisible, demeure fidèle à ses croyances, ne boit pas, ne joue pas et ne trouve de plaisir qu'au milieu des siens.

De tout temps, les turcs, reconnaissant les qualités des arméniens, leur ont donné chez eux des postes de confiance : les bijoutiers particuliers, les aïvasses, les intendants sont presque toujours des arméniens. Quelques intrigants, membres du haut clergé arménien, travaillent à susciter des troubles en Arménie; ils sont, dit-on, payés par une nation européenne; mais il est douteux que ces aventuriers, dont la vie n'est qu'une longue suite d'abominations, réussissent dans leurs menées.

Doudou Artine, ainsi que la plupart des arméniennes, était de mœurs austères : elle avait le respect des belles traditions et vivait dans la crainte du mal comme les musulmanes ses voisines... Dans ce milieu honnête, la petite fille recueillie grandissait sans qu'on pût vaincre ses instincts de vagabondage. Doudou était très pauvre et vaquait aux soins du ménage, tandis que ses filles peignaient des

fleurs éclatantes sur des mouchoirs de mousseline appelés « yéméni » qu'elles vendaient pour vivre.

Mais l'enfant ne pouvait tenir en place. Elle allait dans les rues où des matelots grecs buvaient du raki. Elle montait sur les tables devant les cabarets, elle chantait, faisait de grands gestes, envoyait des baisers aux rudes marins. Elle les haranguait avec des mines gentilles, leur disant : « Matia mou, mes beaux capitaines grecs aux bårbes noires et aux yeux d'incendie, que m'avez-vous rapporté de vos voyages? »

Et les marins aux cheveux épais et aux cous vigoureux émergeant de leurs chemises multicolores étaient ravis et répondaient : « Mon âme, ma jolie fillette, voici ce que nous avons rapporté d'Odessa, nous n'avons pas été plus loin! Viens, ajoutaient-ils, prends, c'est pour toi. » Ils lui offraient de menues babioles dorées et brillantes qu'on disait venir de Paris. L'enfant, heureuse, les yeux brillants, acceptait tout comme une offrande qui lui était due. Elle avait encore un grand commerce d'amitié avec le sous-officier et les soldats du corps de garde ottoman, elle tyrannisait ces braves soldats et sa tyrannie se faisait cruellement sentir sur leur bourse qui ne recevait la paye que bien irrégulièrement. Mais un instinct sûr l'avertissait quand cette paye avait été faite et elle arrivait avec ses impérieux désirs ; il lui fallait du mahallebi, des friandises, et le naïf sous-officier payait les caprices de cette âme de pillarde.

Pendant le mois de Ramazan, elle se glissait comme une couleuvre dans la petite pièce basse où le modeste iftar, le hors-d'œuvre avec lequel on rompt le jeûne, était disposé. Au premier coup de canon, elle avait tout avalé; les tranches de pasterma avaient disparu dans son jeune et avide gossier ; le rude soldat qui eût pu l'écraser comme une mouche entre ses gros doigts regardait cela avec de grands yeux bêtes en disant : « Machallah — Gloire à Dieu! »

Dans ses jours de sagesse, l'enfant qu'on avait définitivement appelée Ela, aidait Artine effendi à ouvrir le ventre de ses maquereaux fraîchement pêchés et à les étaler au soleil avec une feuille de laurier soigneusement posée sur la plaie rose. Le soir venu, elle se couchait par terre sur un matelas auprès de Doudou qui la réchauffait et lui promettait des choux et du riz pour le lendemain. Mais ces lendemains devenant rares, Ela songeait de plus en plus à fuir au village voisin, sur la côte d'Asie, où venait de s'installer, pour y passer l'été, un prince égyptien qu'on disait riche et beau comme le calife Haroun-al-Raschid.

Cette enfant indomptable, cette Ela capricieuse, c'était l'auteur même de cette véridique histoire. Bien des années ont passé sur ces souvenirs d'enfance, mais je revois encore nettement les rues du village, les petits cabarets où se disputaient les matelots grecs, la maison de la pauvre Doudou que, dans ma cruelle inconscience, je martyrisais par mes caprices et mon ingratitude.

Lasse de vivre aussi pauvrement, je partis un jour avec Cocona Ellenco qui allait vendre des parfums aux harems du grand-vizir Fuad Pacha. Le petit-fils du pacha remarqua ma jolie frimousse où brillaient des yeux d'un éclat surprenant pour mon âge; il me conduisit près du vizir que mes mines amusèrent beaucoup et qui promit aussitôt de veiller à ce qu'on vînt en aide à ma famille adoptive. Mais je gâtai tout en lui disant : « Pourquoi as-tu une femme aussi laide et aussi vieille? tu ferais mieux de m'épouser. » Cela fit beaucoup rire, et le fils de la maison, qui parlait français couramment et promettait d'être le plus prodigue des dandies, ajouta : « Cette petite ira loin, j'en donne ma parole! »

Cela ne fut qu'un premier incident sans conséquences. Bientôt je réussis à pénétrer, grâce à la Cocona, au harem de K...-Bey, l'introducteur des ambassadeurs. J'y fis quelque sensation et l'on résolut de me garder comme compagne de jeux des enfants de Son Excellence. Au bout de huit jours, le fils aîné du pacha me prenait en grippe et on me renvoyait à Doudou. Je revins les yeux pleins d'une rosée de larmes et les bras chargés de robes que m'avait données F... Hanem, fille aînée du bey, une femme charmante qui elle aussi a voulu tâter de l'éducation et de la vie européennes. Elle est venue passer à Paris un hiver chez une femme de la haute société parisienne, et est retournée avec joie au harem, bien désillusionnée sur de prétendus progrès.

Cependant Doudou poussait de grands soupirs et, me prenant dans ses bras, disait en levant les yeux au ciel : « Agneau de Dieu! tu dois avoir dans les veines du sang de circassienne pour tenir tant à être vendue! » Et moi, je lui baisais les mains en la suppliant de me vendre au Palais. « Tu verras, Doudou, je serai sultane, et tu pourras parer tes oreilles de belles émeraudes et porter une fourrure de martre zibeline. »

Je ne comprenais point alors combien m'aimait la pauvre Doudôu; je ne voyais rien de la beauté d'âme de ces gens si droits, si bons, si honnêtes, qui n'avaient jamais menti et vivaient sans une mauvaise pensée, en paix avec eux-mêmes. La propreté de leur âme égalait celle de leur maison qui était éclairée par le grand jour, et cet intérieur chrétien était digne de respect à l'égal de ceux des islamites.

III

Mais le jour arriva où résolument je m'échappai. Je ne retournai plus chanter sur les tables des cabarets grecs, j'abandonnai ces hommes naïfs aux mains hachées par les cordages, aux cheveux bouclés sur des têtes énormes, qui se privaient du nécessaire pour jouir de mes joies enfantines. Je leur dis seulement : « Adieu, mes âmes. » Et ce fut tout.

Je m'en fus trouver Hussein le caïqdjé et lui contai que mon âme

désirait aller se promener du côté du yali du prince égyptien. Et Hussein, qui ne savait rien me refuser, m'emmena dans son caïq. Justement le prince et sa suite s'apprêtaient à partir dans des caïqs à trois paires de rames lorsque la barque entra dans le petit golfe de Keurfesse.

Hussein passa respectueusement au large, mais enlevant vivement ma robe je m'entourai d'une large serviette aux couleurs vives et je sautai à la mer. Je nageais comme un poisson ailé et tout en fendant l'eau je promettais mille largesses au pauvre Hussein ébahi : « Si le prince m'adopte, tu seras mon bach caïqdjé », lui criai-je.

Je nageais toujours et mon cœur sautait dans ma poitrine glacée par l'eau. Le prince et sa suite regardaient avec curiosité cette enfant qui s'approchait d'eux. Le pacha me demanda doucement si je n'étais point fatiguée : « Non, puisque je te vois, fils de roi », lui répondis-je en rougissant comme un beau coucher de soleil.

— Aidez cette enfant à sortir de l'eau et amenez-la-moi, ordonna le prince qui rentra précipitamment au selamlec.

IV

— Que compte faire Votre Altesse, pour sa conquête sortant des flots amers? demanda un vieux monsieur français, aux allures de grand seigneur.

— Vous savez quels sont mes projets, répondit le prince. Les arméniens qui ont recueilli cette enfant la croient anglaise, je la laisserai donc complètement libre jusqu'à l'âge de vingt-un ans. A ce moment, elle choisira elle-même le genre de vie et la religion de ses préférences. Jusque-là elle sera au harem, d'où elle sortira à sa guise. Je la veux libre, forte, vigoureuse, indépendante.

— C'est l'exil qui vous donne de telles idées républicaines, monseigneur! dit en riant le vieux français.

Le prince tourna la tête du côté du Bosphore et, secouant les cendres de son cigare dans un tavela d'argent massif placé près de lui sur le sofa, dit simplement :

— J'espère survivre à la douleur d'avoir quitté l'Egypte et Choubra.

Son exil cruel durait depuis six mois, et, perdant subitement l'espoir de le voir cesser, le prince songeait à se créer une nouvelle existence. Lorsqu'il reçut au Caire l'ordre impératif d'avoir à quitter l'Egypte, il avait cru cette chose impossible. Il était le dernier des fils de Méhémet Ali et la plus belle partie de l'Egypte lui appartenait. Son nom était synonyme de puissance et de grandeur ; le charme de sa conversation, son amour des sciences, des arts et des lettres, qu'il protégeait en prince généreux, l'avaient fait célèbre.

Tous les hommes illustres passant en Egypte sollicitaient l'honneur

d'être reçus à Choubra et le quittaient enthousiasmés de l'accueil qu'ils y avaient reçu.

Le prince Halim, qui était du type le plus pur de la race bédouine, avait la parfaite distinction des grands seigneurs orientaux. Ses yeux splendides, d'une beauté inquiétante, son nez fin aux narines toujours palpitantes, ses dents blanches sous ses moustaches brunes, son pied nerveux et cambré chaussé par le meilleur faiseur de Londres, contribuaient à faire de lui un type accompli de grâce et d'élégance. Il dépensait royalement ses immenses revenus, et Choubra étant au cœur même de l'Egypte, le vice-roi Ismaël avait été bientôt inquiet d'un pareil voisinage. Les rapports entre le prince et le vice-roi étaient vite devenus plus que difficiles. Déjà, Halim-Pacha avait miraculeusement échappé aux fameux attentats contre les princes héritiers. Sur un pont rompu d'avance d'après les ordres du Khédive, le train qui emmenait tous les prince invités à une fête khédiviale s'était effondré dans le Nil. Non seulement Halim se sauva, mais encore il arracha son mameluk préféré à la mort.

Comme le vice-roi écrasait d'impôts les fellahs du prince, celui-ci voulant tenter une dernière démarche conciliatrice auprès de son neveu Ismaël, lui offrit une fête à Choubra. Il faut dire que le trône d'Egypte, revenant au plus âgé des princes de la famille royale, Halim Pacha ne pouvait régner qu'après la mort de son neveu Ismaël et du prince Mustapha-Fazil; celui-ci d'ailleurs ne survécut pas longtemps à son exil.

A cette fête de Choubra, tous les princes furent invités avec leur harem; les plus belles femmes du royaume se trouvèrent réunies ce soir-là dans le merveilleux palais. Le harem du prince Halim se composait de cinq cents femmes, vivant dans le palais. Il était partagé en beugluks (divisions). Il y avait la division de la reine douairière, femme du fondateur de la dynastie Méhémet-Ali; la division des princesses; la division de la grande princesse de l'ortenja hanem-effendi, etc., et celle de chaque enfant arrivé en âge d'avoir un train de maison.

Ces immenses appartements avaient leurs services distincts, leurs esclaves, leurs eunuques, leurs hammams, leurs voitures. Cela faisait, en réalité, plusieurs états de maison réunis en un même palais. Les salles y étaient si grandes que les petites esclaves nouvellement achetées s'y égaraient, et prises de peur s'endormaient en pleurant au pied des immenses candélabres d'argent, en forme de palmiers, alignés en avenue. Les princesses de la maison se rendaient cérémonieusement visite une fois ou deux par mois et se faisaient annoncer selon toutes les règles de l'étiquette. Les dames du Palais avaient entre elles le même souci de la hiérarchie et des grandes manières. Rarement une réelle intimité unissait entre elles deux divisions.

Le prince rend visite aux princesses chez elles, et les femmes élevées au rang d'odalèques sont de service à tour de rôle près de sa personne. Douze d'entre elles font le service de jour pendant huit

jours et sont remplacées par douze autres. Le service de nuit est fait de même à tour de rôle pendant huit nuits par une udalèque qui s'étend chaque soir sur un matelas de satin en travers de la porte donnant dans la chambre du prince. Le piquant est que cette garde de nuit est souvent montée par des esclaves antipathiques au maître de la maison. Mais, chacune des esclaves achetées pour ce service ayant droit à huit nuits de garde, le maître les subit, respectueux de l'ordre des choses. Les huit jours de chacune de ces dames sont réglés suivant l'état de leur santé. Elles prennent le bain réglementaire, un séjour de quatre à cinq heures dans un hammam n'étant point de trop pour les embellissements méticuleux d'usage.

Quand l'une d'elles devient mère, elle n'apparaît devant le prince qu'un an après la naissance de l'enfant ; elle prend dès lors le titre d'Oumil-Bey quand c'est un fils et d'Ouma-Hanem quand c'est une fille. Un nouvel état de maison surgit qui ne suscite nulle haine, nulle jalousie, tous les enfants étant légitimes.

Les mêmes usages règnent chez le sultan et les princes impériaux.

V

Le prince avait décidé que la fête donnée en l'honneur du Khédive aurait lieu dans la division de la vice-reine douairière, sa mère. La veuve de Méhémet-Ali était si imposante et si belle encore avec ce grand air, apanage des souverains autocrates, qu'Ismaël se sentait peu à l'aise devant elle. Elle était veuve du chef de la dynastie et blâmait ouvertement la tyrannie du Khédive envers les fellahs, lui prédisant les inévitables embarras que devait amener le désordre de son gouvernement.

La veille de la fête, la grande kalfa (dame du Palais), ordonnatrice des fêtes, fit venir les trésorières, les cafédjés, les chiboukidjés, les chanteuses, les musiciennes, les danseuses et les servantes des tables, et le rôle de chaque groupe fut réglé selon la coutume.

Les eunuques, personnages importants, seuls intermédiaires entre la vie du harem et celle du dehors, se promenaient oisifs d'appartement en appartement ; ils regardaient tous ces préparatifs, riant, et se moquant de la coquetterie des femmes. Leur chef, Billal Agha, se munissait de ses bijoux et s'inquiétait de savoir s'il devait recevoir la vice-reine sur la troisième ou sur la première marche de l'escalier. La crainte d'un possible exil pour son prince inspirait quelque humilité à l'orgueilleux personnage. C'est que le chef eunuque du palais impérial a un rang équivalent à celui du grand vizir ; les ministres redoutent ses intrigues. Dans quarante ou cinquante ans ils n'auront plus à les redouter, il n'y aura plus d'eunuques, même chez le sultan ; c'est un luxe qui passe.

Les femmes prêtes pour le rôle qu'elles avaient à jouer se groupaient dans l'appartement de la reine douairière.

Les musiciennes accordaient leurs instruments, tandis que leur chef d'orchestre, une belle circassienne âgée de vingt-cinq ans, leur indiquait les morceaux du programme. Il faut remarquer que la mémoire musicale est prodigieuse chez les femmes turques : elles reproduisent aisément et avec variations un morceau entendu trois ou quatre fois. Un professeur européen qui voudrait leur apprendre selon sa méthode les principes musicaux n'en obtiendrait cependant rien de bon. Il faut les laisser à leur méthode primitive et aux avantages d'un don précieux.

Les chiboukidjés couchaient le tabac doré dans des chibouks aux bouts d'ambre enrichis de pierreries. Ceux qui s'ornaient de gros rubis devaient être présentés au vice-roi et aux vice-reines, et ceux enrichis de diamants aux princes et aux princesses de second rang. Les plateaux destinés à porter ces longs chibouks étaient de pures merveilles. Ils étaient grands comme des assiettes à soupe et faits d'or massif. Au fond de chacun d'eux était figuré un jardin avec au milieu un palmier entouré d'un serpent d'émeraudes et de diamants qui mordait les dattes simulées par de gros rubis; au pied du palmier coulait une rivière en diamants. Le trésor du prince comprenait douze de ces magnifiques plateaux.

Déjà les chiboukidjés, suivant leur rang, s'avançaient l'une après l'autre précédées d'un eunuque qui écartait la foule des esclaves.

Les cafédjés disposaient leurs draps de soie brodés de perles et d'or avec poussier de diamant et leurs zarffes d'or semés de saphirs. Chaque tasse posée sur un zarffe devait être portée sans qu'une seule goutte de café fût renversée jusqu'au divan, situé à trente pas au moins de l'endroit où le café était versé.

Les danseuses pliaient leurs reins en arrière aussi bas que possible et secouaient tout leur corps d'un frisson d'amour gracieusement mimé. Tous les bijoux du trésor étaient répandus sur elles et elles penchaient la tête comme des fleurs aux corolles pleines de rosée.

Les chanteuses ne parlaient plus pour ménager leurs belles voix de contralto. Elles étaient vêtues de pur linon blanc tissé de fils d'ananas et leur cou très dégagé portait des perles fines enfilées à des soies blanches. Leurs cheveux étaient couverts de hotoz blancs en tartalane d'Orient piqués de fleurs de jasmin.

Un à un s'allumaient les grands palmiers d'argent. Au pied des colonnes de marbre blanc on pouvait voir des esclaves pieuses qui priaient accroupies sur leurs tapis de velours jaune. L'immense bassin s'emplissait du murmure d'une eau limpide coulant par la gueule des lions de marbre. Des chapelets d'ambre retenaient des gobelets d'argent massif pendus à la crinière des lions. De jeunes esclaves y venaient boire furtivement; elles regardaient de leurs yeux élargis leur propre image reflétée par l'eau du bassin. Une journée passée au hamman avait donné une fraîcheur nouvelle à la peau soyeuse de ces jeunes femmes ; leurs yeux soigneusement agrandis par le castec et le surmé brillaient d'un éclat extraordinaire. La peur de faire un

faux pas en présentant le café aux princes les agitait d'un léger tremblement.

Soudain un eunuque passa près d'elles en criant : Destour ! destour ! (attention). Vingt à trente eunuques suivirent en courant et répétant le même cri. Les esclaves s'alignèrent, les bras croisés sur la poitrine.

Les saïs, coureurs des vice-reines, s'arrêtèrent brusquement devant les marches de l'escalier d'honneur. Leurs torches de résine embrasaient la façade d'une grande lueur pourpre. On entendait le bruit désordonné de leur souffle haletant. L'un d'eux, la bouche ouverte, les yeux fous, la face crispée, tomba foudroyé... On l'emporta vite ; à sa place une tache de sang rougit la dalle de marbre.

Ecrasées sous le poids de leurs bijoux, les vice-reines soutenues par des eunuques firent leur entrée dans la salle des fêtes. Les douze premières femmes portaient les plus rares pierreries du trésor; elles étaient chaussées de hautes bottines de satin blanc dont chaque bouton était taillé dans un gros diamant, détail qui, rapporté plus tard au Sultan, le décida à augmenter l'imposition qu'il prélevait sur le vice-roi d'Egypte.

Ismaël suivi des princes arriva à son tour. L'orchestre des femmes l'accueillit par un morceau fort bien exécuté, suivi des chants des chanteuses arabes et turques.

Le dîner fut annoncé par vingt-quatre jeunes femmes portant sur leurs bras des serviettes brodées d'or. Il était servi à la française. La table portait un surtout et des bouts de table en or massif couverts de pierreries ; les esclaves aux cheveux répandus sur leurs épaules, servaient en grand décolleté.

Le prince Halim, fin gourmet, avait un chef français fameux, nommé Bernard, qui s'était surpassé ce jour-là. La chère fut exquise et le dîner se prolongea un peu au-delà des limites admises par l'étiquette.

Les illuminations des jardins de Choubra, merveilleux spectacle, amusèrent un instant le Khédive, qui se montra impatient de voir une jeune danseuse circassienne, appelée Céhère, dont la réputation était récente et que le prince Halim venait d'acheter. Elle dansait pour la première fois devant ce public choisi ; quoiqu'elle ne fût point jolie elle avait un grand charme. Elle espérait plaire au vice-roi et comptait bien que, si cela se réalisait, son maître l'offrirait en présent à Ismaël.

Elle entra dans la salle du Divan sous la conduite d'un eunuque qui lui désigna le vice-roi, les princes et les princesses. Au milieu du cercle formé par la brillante assistance, Céhère arrêtée semblait hésitante et agitée tout à la fois. Chacun la regardait avec une grande curiosité ; sa poitrine se soulevait comme le flux de la mer et faisait scintiller les sequins et les joyaux dont elle était couverte.

Tout à coup elle éclaira ses yeux de désirs et s'avança en secouant les épaules avec un bruissement de serpent à sonnette jusqu'aux pieds

d'Ismaël. Elle renversa brusquement son corps en arrière en ployant les reins avec une science consommée, puis d'un mouvement de la tête elle inonda le tapis de tous ses beaux cheveux qui formèrent comme un rayonnement d'ombre autour d'elle.

Ismaël secoua légèrement la cendre de son cigare dans le tavela et regardant fixement la danseuse, il lui dit :

— Afferim kez (bravo, fille !) — ce qui surprit tout le monde. Céhère se releva très lentement et dansa en s'éloignant avec des frémissements de tout son corps. Elle penchait sa tête en cadence sur son épaule et semblait dire par une mimique troublante : viens ! suis-moi ! Puis, elle s'arrêtait brusquement, faisait claquer ses castagnettes et fuyait avec la légèreté d'une gazelle. Elle revenait aussitôt en secouant ses épaules grasses d'un mouvement saccadé de plus en plus accéléré, enfin éperdu.

Cela était très irritant et les princes, en signe d'admiration, ramenèrent avec ensemble leurs fez un peu plus sur leurs yeux.

Mais ce qui était écrit arriva : c'est que Céhère qui cherchait à se faire donner au vice-roi examina curieusement son maître, le prince Halim, qu'elle n'avait jamais vu ; en vraie circassienne, elle changea instantanément d'idée et se persuada qu'elle l'aimait à mourir ! De telles passions subites, assez ordinaires aux femmes turques, changent souvent en fort modestes réalités leurs ambitieux projets. Il en fut autrement pour Céhère qui ne put donner suite à ce caprice amoureux. Elle avait plu au vice-roi, et le prince le pria d'accepter la danseuse. Céhère, enveloppée d'un haïck de soie bleue, fut donc aussitôt conduite chez le vice-roi.

La danseuse ainsi offerte pour le service du Khédive prit, dès son entrée au harem, un tour de garde de nuit. Elle fit en elle-même le serment de résister autant qu'elle le pourrait à cet homme qu'elle n'aimait point, ne se doutant qu'elle allait ainsi décider de l'exil du prince dont elle venait de s'éprendre. Aux premières questions que lui adressa Ismaël animé pour elle d'un sentiment très vif, elle répondit qu'elle ne pourrait jamais aimer d'autre homme que le prince Halim. Le Khédive en conçut un certain dépit et cette jalousie vint s'ajouter à beaucoup d'autres plus ou moins anciennes. Il en résulta mille vexations dirigées contre Halim-Pacha. Celui-ci riposta un jour à l'une d'elles par une lettre restée célèbre. Le lendemain il dut quitter la Choubra précipitamment pour l'exil. Le prince laissait derrière lui sa mère, ses enfants et leurs mères et une femme légitime qu'il aimait particulièrement.

Ismaël se conduisit très lâchement envers ces pauvres femmes affolées qui dans leur désespoir voulaient se laisser mourir. Il donna des ordres pour que les vivres leur fissent à peu près défaut et, quand il vit que cette cruelle mise en scène avait assez duré, la mère du prince avait succombé, tuée par le chagrin plus encore que par les privations. Avant de soupirer son âme à Allah, elle prophétisa l'exil du persécuteur de son fils.

En débarquant à Constantinople le prince s'installa dans un conak de Stamboul. Le conak prit feu grâce à la persistante colère d'Ismaël. Mais Halim et sa suite échappèrent à cette troisième gracieuseté khédiviale ; on dut chercher alors un yali assez grand pour loger le prince égyptien, et celui du Keurfesse fut choisi.

Cependant l'impossibilité de ruiner le prince ayant ramené le vice-roi à la raison, les choses s'étaient arrangées peu à peu en Egypte. Un soi-disant prince polonais, espion d'Ismaël, attaché à la personne d'Halim, persuada à celui-ci que le mieux était : renoncer à tout espoir de rentrer au Caire et accepter le revenu d'un million et demi que l'Egypte s'engageait à lui payer.

La perte de son domaine de Choubra fut la plus cruelle pour le prince Halim. Il hésita longtemps avant d'accepter cette proposition, enfin le Khédive eut la joie de voir les choses terminées selon son désir et il donna au polonais trois millions à titre de backchiche.

Tout un monde d'esclaves et de mamelucks abandonna alors la Choubra, les uns pour venir rejoindre le maître dans son yali de Stamboul, les autres pour s'entasser dans un palais du Caire habité par une femme divorcée du prince, à qui celui-ci avait conservé son train de maison.

Quand le yacht royal qui amenait la fille aînée du prince, suivi de tous ceux ou de celles qui avaient le bonheur de venir partager l'exil du maître, jeta l'ancre dans le petit golfe, l'orchestre du bord joua la marche égyptienne et ce fut un grand déchirement pour le cœur des maîtres et pour celui des esclaves. La malheureuse princesse, dont la beauté, l'élégance et la générosité étaient proverbiales en Egypte, ne put, malgré sa grande fierté, garder une attitude de souveraine en quittant le vaisseau égyptien. Elle pleura comme une simple fellahine.

On vit alors le curieux spectacle du débarquement de tout le harem, et celui des caisses contenant les vêtements et les trésors. Et cela dura trois jours.

VI

Pendant une semaine entière le yali de Keurfesse retentit des cris, des larmes et des serments de vengeance poussés par toutes les femmes du harem. Elles se trouvaient mal logées dans ce yali meublé à la turque et regrettaient le luxe de Choubra. Sur le parquet, de fines nattes couleur de blé mûr remplaçaient les riches tapis, et les sofas étaient misérablement couverts de cretonnes aux couleurs éteintes, avec des lambeaux tout blancs et des rideaux blancs aux fenêtres! Les odalèques claquaient des dents et s'enroulaient dans des couvertures de laine; elles marchaient dans les grands corridors nus pour se réchauffer, car le changement de climat les faisait beaucoup souffrir.

Les eunuques vaquaient tristement aux soins de la nouvelle instal-

lation; ils allèrent chercher les aïvasses, serviteurs arméniens dont la venue apporta quelque distraction aux femmes. Ces serviteurs sont généralement de beaux hommes, superbement vêtus dans les maisons riches; ils ont des vestes brodées et, autour des reins, des ceintures de fin cachemire des Indes; à leur cou très dégagé s'enroule une chaîne d'argent retenant une montre prise dans plusieurs boîtiers d'écaille. C'est un plaisir de les voir entrer au harem avec leurs larges plateaux posés sur leur tête et couverts de mets. Un dôme de métal couvre ces plateaux et sur le tout on jette un drap de soie pourpre. Quand ils arrivent à la file on croirait voir de gigantesques coquelicots qui marchent.

Le prince avait attaché au service de sa cour l'inévitable miss qui apprenait le français et l'anglais aux enfants et aux esclaves désignés comme ayant mérité cette faveur. Je fus de ceux-là, et miss B. me déclara intelligente, mais indomptable. C'est en vivant à ma guise, en effet, et courant à droite et à gauche que je suivis les leçons de la pauvre miss qui cependant me profitèrent.

Je ne pouvais quitter des yeux le prince Halim. Dès ce moment je m'attachai à ses pas, lui présentant ses cigarettes et m'offrant pour toutes les commissions. Lui, quand je restais trop longtemps absente, me faisait chercher, m'asseyait avec lui sur le sofa et, prenant ma tête dans ses mains, il m'embrassait et enroulait mes longs cheveux blonds autour de son cou :

— D'où viens-tu, mon enfant? me disait-il doucement, tu te feras voler par quelque brigand, tu cours dans les marchés et tu laisses loin de toi les esclaves.

— Jamais, lui répondais-je, tout le monde me connaît et m'aime. On m'aime de te plaire, on sait que plus tard je serai ta femme et que tu seras le roi de ton Egypte.

Il souriait doucement et caressait mon front de ses doigts fuselés, tandis que je le regardais de tous mes yeux, déjà les yeux d'une femme qui aime...

Cependant le besoin d'aller et venir était chez moi plus fort que tout. Suivie à distance par une aïvasse, j'allais visiter les harems des grands personnages. J'y avais une réputation de gentillesse et de drôlerie qui me faisait partout bien accueillir. Quelquefois je dansais pour les pauvres caïdqjés, puis, en les quittant, j'entrais au harem du Cheik ul Islam où je prenais part à la prière des vieilles dames fanatiques. On lisait le Coran sans le comprendre, on soufflait pieusement dans ses mains. Pendant le Ramazan, j'allais rompre le jeûne tantôt avec un aide de camp de Sa Majesté, tantôt avec la femme d'un misérable pêcheur. Ou bien je suivais un enterrement grec qui promenait le mort à visage découvert et, guidée par Cocona Ellenco, j'allais boire l'eau miraculeuse d'une source de la Sainte-Vierge.

En rentrant au Palais, je me glissais dans la chambre du mollah pour attendre l'heure du muezzin. Comme il était beau, le prêtre

chanteur avec son turban de mousseline des Indes blanc comme la neige des montagnes! C'était un arabe du Hedjaz, un sang pur. En le voyant passer à travers les grillages, les femmes pâlissaient d'émotion, elles entr'ouvraient les lèvres pour se nourrir de lui; son image imprégnait leurs âmes. Quand, enveloppé de son intari de lin blanc et d'un caftan de drap noir, il s'avançait sur le quai du Palais en chantant Allah u Ekber, et appelant les fidèles à la prière, un silence uni et doux se faisait dans le petit golfe, car musulmans et chrétiens étaient frissonnants à l'appel de cette voix dont la douceur et le charme caressant surpassaient toutes les musiques du monde. Le prince lui-même oubliait ses préoccupations et l'écoutait avec ravissement, disant à ceux qui l'entouraient que si la célèbre Patti eût entendu Mollah Izzedin, elle eût compris ce qu'était la voix humaine et n'eût plus osé une seule roulade.

Comme j'étais en grande amitié avec le ministre de la guerre et son harem, je revins un jour de chez lui avec une petite carabine et je demandai au prince de me faire apprendre à tirer. Il m'envoya sur le haut de la montagne voisine sous la conduite d'un aïvasse et de deux eunuques. Là je trouvai Demir-Aga-Couroudje, le gardien de la propriété, assis sur un tapis. Demir-Aga était un héros très brave qui avait livré maintes batailles; il avait été un chef de brigands très redouté et portait dans ses mollets plusieurs balles et sur sa figure de grandes balafres.

Demir-Aga avait une grande noblesse dans les manières et contait d'interminables histoires que son père, qui était né grec, tenait de son grand-père.

Il était devenu musulman dès sa jeunesse et n'avait gardé du bandit grec que l'habitude d'enlever les bourses des passants. Mais depuis qu'il était au service du prince Halim il ne songeait plus qu'à garder la propriété au lieu de l'attaquer.

Pour arriver jusqu'à lui, il avait fallu suivre un long chemin bordé de cyprès séculaires et les eunuques avaient eu grand peur :

— Ela Hanem, mon agneau! disaient-ils en tremblant, si cet ancien brigand se mettait en colère, que deviendrions-nous?

— Je n'ai point peur, mes lions, leur disais-je, il nous recevra bien.

En effet, il recommanda avec dignité aux eunuques de dire au prince qu'il se chargeait de veiller sur l'enfant qu'il lui envoyait.

— Baché ustuné, sur ma tête, je réponds d'elle, donnez-moi son paquet, leur dit-il.

Ils étaient cependant peu rassurés et s'empressèrent de redescendre la montagne après lui avoir fait de nombreux et profonds saluts.

— Ma fille, me dit le vieux héros en me regardant de son œil d'aigle, tes cheveux sont des fils d'or pur et tes yeux du plus beau velours de Damas.

Je m'assis près de lui sur le tapis où étaient étalés symétriquement

à sa droite son chibouk, ses armes et ses effets, tandis qu'à sa gauche, sur le gazon, étaient posées ses chaussures. Un magnifique pin parasol nous couvrait de son ombre et, tout autour, d'autres pins plus hauts encore formaient comme des ombrelles et tamisaient doucement les rayons du soleil. Un peu plus loin, dans la prairie semée de milliers de pâquerettes aux corolles tournées vers l'orient, une cible noire se dressait toute droite avec un cœur blanc au centre.

Le Bosphore coulait très bas au pied de la colline ; je regardais le vieil aga qui me contait une histoire que je n'écoutais point, il passait sa main sur sa figure en disant : « Machallah ! », et le soir vint lentement couvrant la terre de ses grandes ombres et les ailes grises des chauves-souris effleurèrent nos âmes apaisées par le silence et le mystère de la nuit grandissante.

Le vieil aga avait le cœur tendre et, me voyant attristée, il étendit une serviette sur mes genoux et, ouvrant un plat à couvercle d'étain, il prit un dolma et me le mit dans la bouche; puis cassant de petits morceaux de pain, il essuyait doucement l'huile qui coulait au coin de mes lèvres en disant :

— Tu vois si tu plais à mon âme, puisque je te donne la becquée de ma propre main; ne pleure pas, ma mignonne, fais comme les oiseaux au-dessus de ta tête, rassasie-toi et dors.

Il peigna mes cheveux avec un peigne à six dents, puis m'enroula dans une peau de mouton et me coucha sur le tapis. Mais les étoiles qui brillaient au ciel avaient ce soir-là un éclat si extraordinaire que je les fis admirer au brigand. Lui, n'attachant plus d'importance à ce qui se passait au-dessus de lui, répondit :

— Mon agneau, à cette heure, il faut dormir.

Il s'assit près de moi et se mit à chanter pour m'endormir. Son chant était fait de cinq notes et célébrait ses actions de courage. Demir-Aga étant parvenu à la dixième tête coupée par lui, je lui dis :

— Mon père, je dors!

Quand le soleil revint sur la terre, je m'éveillai et, trouvant devant moi sur une feuille de figuier un simitte et trois olives noires, je mangeai.

Puis les soins de propreté furent très longs. Il fallait enlever les moindres miettes tombées sur le tapis, laver les chaussures, secouer les vêtements de nuit, les rouler sur un rouleau de bois et enfin laver ses pieds, ses mains, ses narines, ses oreilles en disant des paroles de piété. Alors on serrait sa ceinture et il fallait viser et tirer juste au cœur de la cible.

Puis l'autre partie de la journée se passait à ne rien faire, à rester assis sans bouger. Pourquoi s'agiter alors qu'on n'a rien à dire ni à faire? Voilà ce qu'on appelle le kief.

Comme la nuit précédente, j'écoutai la chanson des têtes coupées. Une de ces têtes, paraît-il, s'était mise à remuer les yeux après avoir été tranchée, ce qui déplut à l'aga. — C'était la tête d'un grec! —

L'aga lui dit : « Si tu continues à remuer les yeux, je te coupe la langue ! » Et la tête ferma les yeux.

Mais, le lendemain, je dis doucement à l'aga :

— Seigneur brigand, mon âme s'ennuie, je te baise la main, ramène-moi au Palais.

Et je descendis la colline suivie de Demir-Aga qui avait mis ses plus beaux habits et faisait grande figure.

En me quittant, il appela sur moi la bénédiction d'Allah et je lui baisai la main comme on doit la baiser à tous ceux qui nous ont enseignés.

La suite au prochain numéro.



La réforme des offices ministériels

A M. E. Tarbouriech.

Les Français, qui ont fait la Révolution, sont encore étonnés de leur audace. Satisfaits de cette œuvre, ils s'imaginent volontiers qu'ils marchent encore à la tête du monde civilisé, et que les autres peuples ont peine à les suivre. En quoi ils se trompent. Car, pendant qu'au prix de coûteuses révolutions ils arrachaient à leurs gouvernements de pompeuses réformes de principe — la plupart inféconées — les monarchies voisines réalisaient sans effort quelques-unes des conséquences de la Révolution que nous attendons encore.

En matière de justice, nous en sommes à peu près au système de Louis XIV, dont l'ordonnance de 1667 n'est pas inférieure à notre Code de procédure civile.

Les charges de magistrats ne se vendent plus, mais les offices ministériels (greffes, études d'avoués, de notaires, d'huissiers, charges de courtiers, d'agents de change et de commissaires-priseurs) se vendent encore, alors que l'Allemagne, la Belgique, la Suisse et l'Italie ont depuis longtemps renoncé à ce régime suranné.

Et cependant l'Assemblée constituante a aboli la vénalité des offices, et aucun texte précis ne l'a rétablie. Aussi ne *vend*-on pas les offices ministériels : on les *cède*, ou plus exactement on exerce le *droit de présentation*. Affaire de mots. En fait, on trafique des charges publiques comme avant 1789, avec cette différence toutefois que la vénalité ne s'applique plus aux charges de magistrats.

En pratique, le progrès n'est pas aussi profond qu'on pourrait le croire. Le magistrat moderne est peut-être plus indépendant à l'égard des justiciables que celui de l'ancien régime. En revanche, bien qu'inamovible, il est sous la dépendance du gouvernement. Si le garde des sceaux ne peut révoquer le juge qui a déplu, au moins reste-t-il maître de son avancement, — en dépit de ce fameux principe de la séparation des pouvoirs, dont il est fait un usage si fréquent et si peu approprié.

La réforme eût été plus féconde, si elle s'était maintenue pour les offices ministériels. La justice, avec ses lenteurs et ses frais, est restée immuable au milieu de la transformation générale. Les conditions de vie ont été bouleversées par les innovations de la science : l'administration de la justice n'a pas avancé d'un pas. Le chemin de fer, le télégraphe nous ont fait d'autres mœurs et des relations sociales toujours plus complexes : le tarif des frais de justice ignore tout cela ; il en est encore au temps de la chaise de poste.

Les plaintes soulevées par les abus sans nombre — imputables plus

encore aux institutions qu'aux individus, — n'ont rien pu contre l'inertie des gouvernements et l'hostilité des classes dites dirigeantes.

C'est qu'il ne s'agit plus seulement de changer un rouage de l'administration. La légendaire routine, — ce frein du char de l'Etat, — n'est pas le seul obstacle à vaincre. Contre toute réforme de la justice, si infime qu'elle se puisse concevoir, il y aura une résistance particulièrement puissante, parce qu'elle vient de toute une classe de privilégiés, la classe des officiers ministériels.

Par la nature même de leurs fonctions, ces derniers sont les adversaires obligés de tout perfectionnement dans l'ordre de la justice civile. Le produit de leurs charges est fait uniquement des frais et honoraires prescrits par les tarifs. Toute diminution de tarifs correspond donc à une diminution du produit des offices. Or les officiers ministériels ont acquis leurs charges à des prix souvent élevés ; ils sont pour la plupart persuadés, — et le public avec eux, — qu'ils sont propriétaires de ces charges. Par suite, toute disposition législative qui a pour conséquence une diminution du produit des offices sera réputée attentatoire à des droits acquis et ressemblera à une spoliation.

Interrogez sur ce point un avoué ou un notaire : vous entendrez exposer formellement cette théorie.

Que deviennent les droits de l'Etat dans cette affaire ? Si nous le demandons à ses représentants autorisés, nous risquons fort d'obtenir une dissertation bourrée de savantes distinctions, qui conciliera tout, sans rien affirmer qui puisse compromettre quelqu'un ou quelque chose.

Et cependant la question présente la plus grave importance.

Les justiciables y sont directement intéressés, par la raison que c'est sur eux que retombent les frais de justice, on sait de quel poids !

Nous payons encore un impôt de justice, alors que depuis plus d'un siècle la Constituante a posé le principe de la justice gratuite. Cet impôt diffère des autres en ce qu'il n'est pas acquitté entre les mains de l'Etat. D'où il résulte qu'il ne se justifie plus du tout.

Notre soif de progrès ira peut-être un jour, après combien d'efforts isolés ! jusqu'à exiger la gratuité absolue de la justice à tous les degrés, envisagée comme un devoir du corps social au même titre que l'assistance et l'instruction. Mais, — et c'est ici qu'apparaît l'intérêt fiscal de l'Etat, — si l'impôt de justice ne peut pas disparaître encore de nos institutions, qu'il cesse au moins d'être perçu au profit des particuliers. Les justiciables, il est vrai, le paieront quand même. Mais ils paieront au bénéfice de la communauté, et garderont en outre l'espoir d'un dégrèvement, comme ils espèrent toujours voir diminuer ou disparaître les autres impôts de consommation.

Au contraire, les intérêts des officiers ministériels sont un obstacle perpétuel à toute espèce de progrès dans ce sens. Les tarifs ne seront

pas changés, la justice restera lente et coûteuse, tant que les impôts de justice iront aux officiers ministériels, qui en sont les fermiers généraux, sans cependant payer à l'Etat aucune redevance.

Il faut donc détruire cet obstacle. Il faut reprendre aux mains des particuliers les fonctions publiques qui ont été soustraites au pouvoir de l'Etat ; les officiers ministériels qui seront jugés indispensables au fonctionnement de la justice seront des fonctionnaires nommés et révoqués par le pouvoir exécutif, et percevant les frais de justice pour son compte. En un mot il faut abolir la vénalité des offices, rétablie il y a quatre-vingts ans en violation de tous les principes du droit public moderne, par une assemblée de malheur, au milieu des agitations de la Terreur royaliste.

—

L'histoire des offices ministériels dans notre siècle est ignorée du public. On chercherait en vain, dans les manuels officiels d'histoire contemporaine qui sont entre les mains de nos écoliers, le récit de la manœuvre de 1816, qui a rétabli en fait la vénalité.

Ce silence est tout à l'avantage des officiers ministériels. On n'apprendrait pas sans surprise que la loi du 28 avril 1816 a rendu les officiers ministériels propriétaires de leurs charges sans aucun profit pour l'Etat, lequel n'a rien reçu en échange de ce cadeau de plus d'un milliard. La détestable institution de la vénalité aura vécu, le jour où la foule des justiciables, pour qui l'apologue de l'huître et des écailles n'a pas cessé d'être juste, connaîtra la vérité.

Ce n'est pas le lieu de discuter la portée juridique de l'art. 91 de la loi de 1816, incorporé au budget de 1817, et dont le moindre défaut est d'être conçu en termes aussi peu précis que possible. Qu'il nous suffise de dire que l'application qu'on en fait est très discutable, et que le principe même que cet article semble poser est contraire au fondement du droit public.

Nous nous bornerons à exposer cette page de l'histoire de la Restauration ; ce n'est pas la moins honteuse.

A la rentrée des Bourbons, la vénalité des offices se pratiquait en fait, mais dans une très faible mesure en comparaison de ce qui se passe de nos jours. Le chef de l'Etat nommait et révoquait tous les fonctionnaires de l'ordre judiciaire. En droit, l'Etat était absolument maître de son choix. En fait, un grand nombre de nominations avaient lieu sans que le successeur présenté fût agréé. Aussi les prix payés pour les charges de notaires, d'avoués et d'huissiers étaient-ils dérisoires, en comparaison des prix qu'atteignirent les mêmes offices dès 1817. L'auteur d'une pétition rédigée quelques années plus tard fait remarquer qu'avant 1816 on trouvait des études de notaires à Paris pour quelques milliers de francs ; il en cite une qui, achetée 20.000 francs en 1814, fut revendue 150.000 francs en 1820.

Cette vénalité de fait — peu grave en somme puisqu'elle ne liait pas les pouvoirs publics et laissait le champ libre aux réformes les

plus étendues — a été remplacée par la vénalité actuelle, qui a les apparences de la légalité.

Il n'est pas certain que les législateurs de 1816 aient compris la portée de leur œuvre. Cela ressort de l'examen des débats parlementaires qui s'y rapportent. Le titre des cautionnements, qui comprend l'art. 91, a été apporté par la commission d'examen et voté sans discussion.

Eh bien ! même si on se rappelle que l'Assemblée de 1816 était la Chambre Introuvable, élue au milieu des agitations de la Terreur blanche, on ne peut concevoir que ce texte n'ait soulevé aucune protestation, si toutefois il signifiait ce qu'on lui a fait dire par la suite.

D'autre part, il est permis de penser que le gouvernement de Louis XVIII était au contraire dans l'intention de faire aux officiers ministériels ce don de joyeux avènement.

Non pas dans le but de réparer l'expropriation de 1789, comme il le fit pour les émigrés. Les officiers de 1816 n'étaient pas les successeurs des officiers de l'ancien régime ; c'étaient des fonctionnaires de l'Empire, nommés par l'« Usurpateur ». En outre la Révolution, aussi peu révolutionnaire que possible, avait elle-même très largement indemnisé les officiers dépossédés. Elle avait payé cette indemnité en assignats ? Mais qu'importe ? Les assignats étaient reçus aux guichets de l'Etat, et pouvaient au moins servir à payer ces biens nationaux, qui furent l'origine d'un grand nombre de fortunes aujourd'hui réputées très anciennes.

Il faut, pour trouver le mobile des auteurs de la loi de 1816, se rappeler que le gouvernement des Bourbons, fondé avec l'aide des baïonnettes étrangères, avait besoin de trouver un appui dans la bourgeoisie. Les ruineuses folies de l'Empire avaient bien rendu possible, pour quelques années de repos, la monarchie légitime. Mais était-ce bien là un gouvernement durable ? Les émigrés rentraient en France, ruinés dans leurs biens et dans leur influence de classe ; ils ne constituaient plus une puissance capable d'imposer le gouvernement de son choix. Une nouvelle classe était arrivée à la vie publique, enrichie des biens nationaux, ayant seule tiré profit de la Révolution, et prête à soutenir tout gouvernement qui lui garantît la paisible possession de ses récentes conquêtes. Cette classe n'acceptait qu'à regret le gouvernement des Bourbons. Elle craignait que la réaction déchaînée ne remît tout en question, non seulement les conséquences politiques de la Révolution, mais encore et surtout l'origine et l'état des fortunes privées.

Le gentilhomme revenu d'exil retrouvait le petit procureur d'autrefois devenu grand propriétaire foncier et défenseur convaincu des principes fondamentaux de l'ordre social ; en remontant à quelques années en arrière, on aurait retrouvé cet ancien officier de justice seigneuriale installé dans les fonctions de procureur au tribunal révolutionnaire, d'où il pouvait envoyer à la mort ses anciens maîtres, après avoir confisqué leurs biens.

Pour les parvenus de la Révolution, renégats de tous les principes révolutionnaires, le devoir du gouvernement de Louis XVIII se résumait en ces trois mots : rassurer les intérêts, c'est-à-dire ratifier et garantir l'expropriation générale en quoi se résume la Révolution française.

A cette condition la bourgeoisie était prête à sacrifier tout l'esprit révolutionnaire et à « renouer la chaîne des temps ».

Il est probable que, dans l'esprit des ministres de Louis XVIII, la loi de 1816 était un gage donné à la bourgeoisie. C'est par ces considérations politiques qu'il faut expliquer l'obscurité du texte de cette loi, obscurité voulue, à notre avis.

L'art. 91 accordait le droit de présentation en ajoutant qu'une loi particulière viendrait règlementer l'exercice de ce droit. Cette loi n'est pas venue. L'art. 91, qui ne donnait guère qu'une espérance, fut néanmoins interprété dans le sens de la vénalité la plus large. Nous vivons encore là-dessus.

Cette incertitude même n'était-elle pas une perpétuelle menace sur la tête des officiers ministériels, recrutés exclusivement dans la bourgeoisie ? Sans abroger formellement l'art. 91, le gouvernement pouvait toujours, en présentant la loi de règlementation annoncée, apporter au droit de présentation des restrictions importantes. Il avait dépouillé l'Etat au profit des particuliers ; mais l'acte de spoliation était fait de telle sorte que la bourgeoisie tout entière, devenue complice, était en quelque sorte associée à la destinée du régime.

Afin de ne rien affirmer qui pût être interprété dans le sens d'une concession définitive, il était nécessaire d'éviter toute discussion sur le principe de la vénalité. La discussion n'eût pas manqué de mettre en lumière le véritable caractère de la loi. Bon gré, mal gré, il eût fallu limiter son champ d'application, faire enfin une œuvre claire, définitive. C'eût été dépasser le but. Pour faire la loi convenable, il était indispensable d'escamoter la discussion. On se servit du prétexte de l'augmentation des cautionnements.

Cette mesure financière, destinée à faire face aux dépenses de l'invasion, eut pour résultat d'augmenter de 50 millions le cautionnement des officiers ministériels et comptables du Trésor. Dans ce chiffre les offices entraient pour 31 millions.

Voilà le *sacrifice* qu'on a présenté comme ayant déterminé le gouvernement à donner en compensation aux officiers ministériels la propriété de leurs charges ! Un prêt de 31 millions, prêt à intérêt, bien entendu, en échange d'une valeur de plus d'un milliard.

Remarquez que si le gouvernement était décidé à dépouiller l'Etat de son droit inaliénable de propriété sur les fonctions publiques, il eût été à la fois plus simple et surtout plus lucratif de les vendre, comme l'ancien régime l'avait fait.

—

Ainsi donc, c'est sans compensation aucune que l'Etat a aliéné la propriété des offices.

Le législateur de 1816 a-t-il voulu cette aliénation? Nous venons de démontrer que la Chambre avait voté sans débat, et que le gouvernement, auteur de cette loi, avait à dessein rédigé un texte équivoque et provisoire.

Tel quel, ce texte a suffi aux organisateurs de la vénalité, qui en ont tiré les conséquences actuellement en pratique.

Ils ne furent pas les seuls responsables.

Depuis le gouvernement de la monarchie légitime jusqu'aux maîtres de notre République, tous les dirigeants de ce siècle ont laissé faire. Ils se sont contentés d'exercer sur les cessions d'offices un contrôle administratif, qui n'a pas empêché les faillites scandaleuses de notaires emportant vers des pays de liberté les économies de leurs clients, mais qui a contribué à donner à la vénalité des offices, escamotage législatif, l'apparence de la légalité.

Les magistrats de l'ordre judiciaire, gardiens des droits de l'Etat, ont sanctionné, non sans quelques résistances platoniques, cette violation du droit public.

Les législateurs de toutes les époques, sauf une exception qui ne s'est pas répétée (1839), n'ont rien fait pour barrer la route à ce reflux de l'ancien régime.

La presse, achetée sous Louis-Philippe, terrorisée sous Napoléon III, semble aujourd'hui se désintéresser de la question.

Le public enfin, trompé par une longue pratique d'un abus revêtu des formes légales, ignorant des origines de ce prétendu droit de propriété privée sur les charges publiques, n'est pas éloigné de croire que la Révolution n'a changé en matière d'offices que des noms, et que les officiers ministériels actuellement en fonctions sont les successeurs des officiers de l'ancien régime.

Aussi la vénalité des charges a-t-elle pénétré profondément dans nos mœurs.

La loi de 1816 ne visait, parmi les mandataires privilégiés devant la justice, que les avoués. Les tribunaux de commerce ont eu à leur tour leurs avoués, agréés par eux en violation formelle du principe de la séparation des pouvoirs déposé dans l'art. 5 du Code civil. Enfin il n'est pas jusqu'aux juges de paix qui n'aient leurs agents d'affaires habituels, jouissant d'un véritable privilège.

Si grande est la puissance du fait, que l'idée de rapporter la loi de 1816, idée jugée excellente en 1839 par le gouvernement de Louis-Philippe, qui mit la question à l'étude, était considérée comme séditieuse en 1856 et donnait lieu à des poursuites suivies de condamnation contre un journal qui avait osé prêter au gouvernement impérial le projet de réglementer la vénalité. Aujourd'hui celui-là serait sans doute jugé un dangereux révolutionnaire, qui s'aviserait de défendre contre les corporations d'officiers ministériels les droits méconnus de l'Etat et les intérêts bafoués des justiciables.

—

Il n'entre pas dans le cadre de cette critique d'apporter un exposé des moyens à employer pour arriver à l'extinction de la vénalité. Beaucoup ont été proposés, qui tous sauvegardent les intérêts des officiers ministériels, coupables cependant d'avoir eu confiance dans une situation sans valeur, mais maintenus dans cette erreur par la complicité des représentants de l'Etat.

Nous nous bornerons à démontrer à grands traits que, de toutes les nations de civilisation voisine de la sienne, la France est seule à connaître la vénalité.

En Angleterre, les divers agents d'affaires, le *solicitor*, le *barrister*, l'*attorney* sont libres. Ils n'ont pas de monopole, et aucun d'eux n'a le privilège de donner aux actes le caractère authentique. Les agents de change sont également libres; ils ont des règlements corporatifs très sévères, auxquels l'Etat est complètement étranger.

En Belgique, les notaires, pris sur une liste de concours, sont nommés et révoqués par le pouvoir exécutif. La représentation en justice appartient à des *avocats*, qui réunissent les fonctions de l'avoué et de l'avocat; les greffiers sont des fonctionnaires. Pour les agents de change, même organisation qu'en Angleterre.

L'avocat allemand, le *Rechts Anwalt*, réunit également les fonctions de l'avoué et de l'avocat. Il se recrute d'après le même mode que les magistrats. Les aspirants, classés d'après un concours, sont astreints à plusieurs stages chez un avocat, dans un service judiciaire, enfin chez un magistrat du ministère public; ces divers stages sont couronnés par un examen dit de *probation*, et sur la liste de classement de cet examen, le gouvernement choisit ses magistrats; ceux qui, pour une raison quelconque, ne sont pas choisis, constituent le corps des *Rechts Anwalten*. Les greffiers sont des fonctionnaires. L'organisation des huissiers diffère dans les divers pays de l'Empire; les huissiers du tribunal suprême de Leipzig, *die Boten*, se recrutent parmi les anciens sous-officiers; ils sont absolument militarisés et portent l'uniforme. Les agents de change, organisés suivant le système appliqué auparavant à la Bourse de Vienne, constituent une corporation libre, ayant à sa tête un commissaire du gouvernement comme surveillant.

En Suisse, les avoués-avocats sont institués d'après le système de liberté que nous avons déjà rencontré. Le greffier est un fonctionnaire. Pour les notaires on applique notre loi du 25 ventôse an XI, qui fait des notaires des fonctionnaires révocables, nommés sans présentation; en pratique il est certain que le prédéeesseur reçoit un prix, mais sans aucune sanction légale.

En Autriche et en Italie, organisation semblable; la représentation en justice est libre; les notaires italiens sont recrutés d'après le système qui fonctionne en Suisse. Dans ces deux pays, le greffier est toujours un fonctionnaire.

—

Ainsi, dans les monarchies qui nous entourent, point de vénalité. La corporation libre sans monopole, ou des fonctionnaires.

Quand la fonction touche à un service public, c'est un agent de l'Etat qui l'exerce pour le compte et sous la responsabilité de la collectivité. Dans tous les cas où les intérêts particuliers sont seuls engagés, pas de monopole, mais des mandataires privés, dont on n'exige que des conditions d'étude et de stage.

Il est à peine besoin de remarquer combien cette conception des services de la justice est supérieure au régime de la vénalité.

Ce dernier établit au profit de la classe riche un véritable monopole des professions lucratives qui touchent à l'administration de la justice.

Grâce à lui, ce n'est pas le plus digne par sa moralité ou ses aptitudes qui occupe les fonctions publiques; c'est le plus offrant. Et qui choisit ce fonctionnaire public? Non pas seulement le prédécesseur lui-même, mais ses héritiers, ses créanciers même.

Ainsi recrutés, les officiers ministériels forment une caste de fonctionnaires indépendants de l'Etat, sans responsabilité réelle; inférieurs au point de vue des garanties morales même à leurs aînés de l'ancien régime, qui exerçaient leurs fonctions de père en fils avec un esprit de tradition qui est à jamais disparu; préoccupés seulement de faire fructifier dans l'exercice de leurs charges les capitaux déboursés pour leur acquisition; jaloux de privilèges qu'ils regardent comme leur propriété; opposés par suite à tout ce qui pourrait porter atteinte à ce qu'ils appellent des droits acquis.

De tout l'édifice de l'ancien régime, emporté par la tempête de 1789, il reste ce pan de muraille, dont le replâtrage de 1816 ne suffit pas à dissimuler la décrépitude.

Qu'on se hâte pour le coup de pioche final. Le public qui, en quatre-vingts ans, a payé aux officiers ministériels plus de douze fois la valeur actuelle de leurs charges, assez longtemps a joué son triste rôle de contribuable résigné.

Au législateur républicain de faire œuvre définitive de justice et de liberté.

ALEXANDRE VARENNE

A la Reine d'Espagne

Que Votre Majesté ne s'étonne pas si nous nous adressons à elle. Bien qu'il y ait en Espagne un semblant de constitution, personne n'ignore que la Reine n'a pas seulement un pouvoir exécutif, mais encore un pouvoir absolu. C'est elle qui nomme son premier ministre; celui-ci forme un cabinet, et c'est le secrétaire de l'intérieur qui fait les élections, tout en ayant l'air de les faire faire par le peuple. Votre Majesté sait cela mieux que personne. Elle a renvoyé le ministère Azcarraga, bien qu'il s'appuyât sur une formidable majorité dans les deux Chambres, dans les Assemblées provinciales et dans les Conseils municipaux. Après les prochaines élections, cette majorité sera sagastine, comme elle aurait été silveliste si Votre Majesté avait donné le pouvoir à M. Silvela, campiste, si elle avait appelé aux affaires le maréchal Martinez Campos.

C'est de Votre Majesté qu'émane tout pouvoir en Espagne; c'est donc à elle que nous devons nous adresser. Nous le ferons, d'ailleurs, malgré nos opinions nettement révolutionnaires, avec tout le respect dû à une femme et à une mère.

Des journaux qui connaissent les dessous de la politique et dont les opinions sont plutôt modérées, tels que l'*Imparcial* de Madrid et le *Temps* de Paris, nous apprirent un jour que Votre Majesté avait cru devoir intervenir d'une manière efficace pour faire cesser certains faits monstrueux contre lesquels l'Europe entière protestait avec horreur : les résultats plus ou moins immédiats de cette louable intervention ont été le renvoi du ministère conservateur, le rappel du général Weyler et la mise en liberté des prisonniers qui râlaient encore dans les cachots de Montjuich.

Nous croyons savoir que Votre Majesté ne s'est pas arrêtée là. A en croire certains bruits, qui nous paraissent fondés, elle aurait secouru quelques-unes des victimes et chargé le Père Coloma, le spirituel auteur de *Pequeneces*, de s'intéresser au sort des enfants des malheureux qu'on a fusillés à Montjuich pour un crime auquel ils étaient absolument étrangers. Tout cela est fort beau, Madame, mais c'est insuffisant. Il ne faut pas s'arrêter à mi-chemin, et, puisqu'il s'agit de faire justice, il faut la faire tout à fait. Les cinq innocents qu'on a exécutés ont laissé des familles : il faut donc réhabiliter leur nom. Vingt autres innocents, condamnés à la suite de fausses déclarations arrachées par la torture, sont écroués aux bagnes de Burgos, Valladolid, Melilla, Chafarinas, Alhucemas et Penon de la Gomera : il faut permettre à ces malheureux, qui ne demandent pas autre chose, de prouver leur innocence devant un tribunal ordinaire. Nous croyons pouvoir compter, pour cela, sur le précieux concours de Votre Majesté. Mais, avec ou sans ce concours, nous poursuivrons notre campagne jusqu'à ce que justice soit faite. L'émotion causée en France et dans le monde par l'affaire Dreyfus prouve combien l'opi-

nion publique s'intéresse, de nos jours, à ce qu'un condamné, quelque fondée que puisse paraître sa condamnation, ne subisse pas, par hasard, un châtiment non mérité. A plus forte raison, cette opinion publique se sentira émue lorsqu'elle verra qu'il s'agit, non d'un condamné, mais de vingt-cinq, et qu'on offre, non des indices, mais des preuves irréfutables de leur innocence. C'est sur cette opinion publique que nous devrons compter si Votre Majesté nous refuse le concours que nous lui demandons. Ce concours, Madame, consiste en un seul mot, en une simple indication à donner au ministre de la justice, pour qu'il procède sans retard à la revision du scandaleux procès de Montjuich. Précisément, l'occasion est on ne peut plus opportune.

Les débats qui viennent d'avoir lieu devant la Cour d'assises de Barcelone au sujet de l'attentat du *Formento* en 1886, viennent de jeter un jour nouveau sur les procédés employés par les bourreaux de Montjuich. Nous avons publié à cette même place, à la date du 15 septembre, un article qui avait pour objet de donner l'éveil au public et à la presse en dévoilant les manœuvres des inquisiteurs. Bien nous en prit. Le 25 novembre, le jour même où les débats devaient commencer à Barcelone, le *Daily Chronicle* de Londres, prévenu, publiait tout au long l'histoire de l'affaire. Les bourreaux, se sentant épiés, n'osèrent être imposteurs qu'à demi. Ils n'affirmèrent pas l'existence des tourments, mais ils ne la nièrent pas non plus. « Je n'en sais rien (*lo ignoro*) », telle fut leur réponse. Par contre, les témoins qui avaient vu, entendu et souffert firent tous des dépositions accablantes pour les tortionnaires. L'effet fut tel, que l'accusateur public (fiscal de S. M.) dut renoncer à l'accusation contre Manuel Enrique, accusé par Aschéri et Callis, grâce toujours aux procédés inquisitoriaux. Cette attitude du fiscal ne prouve-t-elle pas suffisamment, Madame, que tout ce qui a été fait par MM. Marzo et Portas, c'est-à-dire, le procès de Montjuich lui-même, ne repose sur aucune base juste et équitable ?

Voici, d'ailleurs, la lettre qu'Enrique adressa, le 31 octobre, au directeur de *La revue blanche*, lettre dont nous recommandons la lecture à Votre Majesté :

Lettre de Manuel Enrique

Monsieur le Directeur de La revue blanche, Paris.

Monsieur,

Je vous prie de ne pas me refuser l'insertion, dans le périodique que vous dirigez, des faits que j'expose ci-dessous.

Je me limiterai à l'exposé des faits, laissant l'opinion publique en faire la saine critique, critique qui n'est plus la même que celle que l'opinion avait faite jadis lorsqu'il s'agissait de la question anarchiste. Tout honnête homme

ressent de la répulsion pour ceux qui professent des théories d'extermination, mais il ne peut pas refuser son intérêt à l'homme qui a été victime de procédés aussi haineux que ceux que la presse a relatés.

Je fus détenu une première fois le 11 juin 1896, relâché ensuite, puis arrêté de nouveau le 6 août de la même année ; étant impliqué dans le procès de l'attentat de la rue des Cambios Nuevos, j'eus à souffrir les conséquences du système de rigueur qui était alors appliqué au fort Montjuich, et, en ce qui concerne les poursuites dirigées contre moi, je puis seulement dire que la peine des travaux forcés ayant été demandée contre moi, le Conseil supérieur de guerre, vu le peu de sérieux des accusations, m'acquitta purement et simplement. Il semblerait à quiconque que mes souffrances prirent fin dès le jour de mon acquittement : il n'en fut pas ainsi. Thomas Aschéri ayant été mis à la question devint l'accusateur de tous ceux qui furent impliqués dans l'affaire des Cambios Nuevos; rien d'étonnant donc, que, lorsqu'on lui eut fait dire tout ce qu'on voulait en ce qui concerne ledit procès, il répondit par un haussement d'épaules lorsqu'on lui demanda ce qu'il savait sur mon compte. Voyant cela, le juge militaire lui demanda : « Te souviens-tu qu'il est un des complices de l'auteur de l'attentat du « Fomento » en 1885? » ce à quoi il répondit sans me regarder : « oui » ; et interrogé de nouveau : « N'est-il pas vrai que tu le tiens de Callis? » il dit encore : « oui », de sorte que, dans la rédaction de l'acte de confrontation, apparaît comme auteur et délateur de l'attentat l'accusé Francisco Callis qui, terrorisé par les tortures qu'on lui infligeait (1), signa tout ce qu'on voulut bien lui faire signer — et ce fut d'après ces déclarations que je fus impliqué dans ce nouveau procès, sans le savoir.

Maintenant, voici ce qui est suffisant pour remplir d'effroi l'âme la plus sereine. Aschéri prétendit que l'accusation qu'il lançait contre moi lui avait été communiquée par Francisco Callis, et celui-ci, dans ses déclarations (folio 1234 de l'instruction des Cambios) nie avoir parlé à qui que ce soit de cela — voilà la première contradiction.

Je dois faire remarquer que je fus confronté avec Aschéri, mon accusateur, mais qu'on se garda bien de me confronter avec Callis, l'auteur *involontaire* des poursuites dirigées contre moi — et cela se comprend, car, la confrontation eût-elle eu lieu, je n'eusse pas manqué de voir sur la figure de Callis les marques du martyre qu'on lui fit subir et dont il garde encore des traces très visibles.

Du second interrogatoire de Callis, il résulte que, sans que nous nous fussions jamais vus ni connus, je le rencontrai dans une taverne où je lui proposai de commettre l'attentat, ce qu'il accepta, et qu'ensuite nous nous séparâmes. Si cela était vrai, en me présentant au local du « Fomento » je n'aurais pas manqué d'être reconnu par un des entrepreneurs qui constituaient la réunion et qui me connaissaient fort bien, le métier de marbrier et celui de maçon ayant une étroite affinité.

Voilà en résumé les charges qui apparaissent dans le dossier de la rue des Cambios et qui restent sans valeur vu la terreur et les supplices dont elles résultaient, et aucune des déclarations faites n'ayant été libre et spontanée; dans le dossier de la juridiction civile aucune charge sérieuse n'apparaît non plus — et cependant je reste détenu et accusé.

François Callis a déclaré devant le juge du quartier du Parc qu'il connaissait, en effet, la déclaration ci-dessus, mais qu'il ne l'avait point faite librement.

(1) Dans notre article du 15 septembre, nous avons publié une lettre de Callis à ce sujet.

Ceci suffisait pour qu'une information fût ouverte, afin qu'une si grave affirmation fût vérifiée; mais rien de tel ne fut fait, Callis ajoute dans cette nouvelle déclaration, « qu'il ne me connaît pas, ne m'a jamais vu » et cependant je reste sous le coup d'une accusation — arrachée dans le délire et par la pression de la torture.

Lorsqu'Aschéri fut interrogé par le juge civil du Parc, il ratifia ce qu'il avait déjà dit au juge militaire, mais il ne sut pas dire quand ni de quelle manière Callis se confia à lui.

Je dois ici citer un fait de la plus haute importance : le Président de la réunion qui se célébrait dans la salle du « Fomento » le jour de l'explosion, senor Miro, était précisément l'entrepreneur des œuvres de construction d'un édifice qu'on bâtissait alors dans la rue de Gerone ou del Bruch, et si le senor Miro eût vu des personnes étrangères dans le local de la réunion, me voyant parmi elles il m'aurait forcément reconnu. La dite réunion avait été convoquée par les entrepreneurs de maçonnerie à l'occasion d'une grève provoquée par les ouvriers qui demandaient, entre autres choses, la réduction à huit heures de la journée de travail; les patrons ayant pris une résolution en sens négatif, une explosion de dynamite eut lieu et cinq personnes furent lésionnées.

Dans le dossier, le commandant de la Garde municipale de Gracia, Don Antonio Fernandez, signale une piste sur le prétendu auteur du délit et rien ne fut fait pour suivre la piste.

Digne d'être notée aussi la déclaration d'un des blessés, Don Juan Blan y Rovira, qui mentionne les noms des personnes qu'il reconnut comme ne faisant pas partie de la corporation des entrepreneurs de bâtiment; entre autres, il cite un ouvrier qui travailla pour lui, et rien de cela ne fut pris en considération.

En résumé, les charges qui apparaissent contre moi sont les déclarations de deux individus, déclarations arrachées par la torture et dont l'une est seulement une référence à une conversation, et sitôt que la terreur cesse de régner sur l'esprit du principal accusateur il se rétracte, déclare la vérité et malgré cela je suis toujours détenu et accusé.

Ma défense ayant été confiée à l'illustre avocat Don J. Puig de Asprer, il proposa différentes preuves documentaires entre lesquelles figure un certificat émanant du Gouvernement Civil de cette province (Barcelone) dans lequel on constate que le 18 août 1886 des passagers, parmi lesquels je me trouvais, s'embarquèrent pour Marseille et le tribunal refusa d'admettre ce document au nombre des pièces du procès par un acte dans lequel se trouve ce « considérant » : « que les preuves présentées n'ayant point de connexion directe avec les faits incriminés, elles n'étaient pas admissibles. » Eh bien! le soussigné s'embarqua, comme il est dit plus haut, et à la date fixée, pour Marseille, d'où il passa à Alger; il résulte donc de cela que je serais l'auteur d'un fait qui s'est commis pendant mon absence — et on ne veut pas admettre cette preuve-là!

Il fut aussi proposé par mon défenseur qu'on ajoutât aux pièces du procès une demande adressée à l'Excellentissime Senor Ministre de la Guerre par Epifanio Caus et autres afin qu'on fît constater les tourments qui avaient été infligés à Montjuich — cela ne fut pas admis non plus, pas plus que les autres preuves et documentations demandées à l'Excellentissime Senor Ministro de la Guerre telle que la certification de la sentence rendue le 28 avril dernier contre Aschéri et autres, telles les copies des déclarations d'Aschéri demandées au Capitaine Général de Catalogne, ainsi que des confrontations subies par le même, les procès-verbaux des séances du Conseil de guerre, la sentence de celui-ci et la

certification établissant que dans toutes les dites pièces, si toutefois on voulait bien l'accorder, on ne parle d'aucune confrontation entre Aschéri et Callis.

Comme *clou* final, il me suffira de dire que mon digne avocat, qui est aussi le défenseur de Callis, présente des conclusions par lesquelles il *nie* purement et simplement et sans commentaires *la participation de ce dernier à la perpétration du délit et demande l'acquittement.* Il faut que l'on sache que le senor Puig de Asprer n'a pu jusqu'ici obtenir une entrevue avec Callis et qu'il n'a par conséquent pas pu présenter aucune preuve au nom de son client, ne sachant de quelles preuves celui-ci pourrait se prévaloir. Et quoiqu'il n'ait pas pu parler à Callis — qui se trouve au Pénitencier du Penon de la Gomera, étant condamné à vingt ans pour l'affaire de los Cambios Nuevos — toujours d'après les accusations d'Aschéri —, quoiqu'il ait demandé sans se le voir accorder que son client fût transféré à Barcelone, le tribunal a exigé de notre défenseur qu'il rendît le dossier avec ses conclusions dans un délai de deux jours; et comme cette ordonnance rend impossible la défense de Callis, notre avocat a protesté formellement dans le but de pouvoir recourir en cassation pour non observance des formes, ce qui, dans ce procès, est déjà chose acquise et reconnue — le tribunal a recu cette protestation et l'a acceptée. Toutes ces diligences furent faites dans le mois de juillet dernier, sous le gouvernement de Canovas, ce qui dispense de tout commentaire.

Afin de mieux faire comprendre le caractère de ce procès, il suffit de dire que en outre de Callis et moi, *auteurs du délit*, figurent parmi les accusés trente-deux individus déclarés contumaces qui tous ont été au pouvoir des autorités civiles et militaires et dont un fut déporté en Angleterre le 15 juin dernier à bord du vapeur « Isla de Luzon ».

Comme détail curieux, je dirai encore que dans ce procès qui doit être jugé le 25 novembre prochain, comparaîtront 98 témoins : 9 cités par l'accusation, le reste par la défense; et parmi ces derniers seront Don Enrique Marzo, Don Narciso Portas, Don Antonio Trésols, le médecin du bataillon de chasseurs d'Alphonse XII (qui était en garnison à Montjuich en décembre dernier) et les 8 gendarmes qui étaient au fort depuis les premiers jours d'août 1896 et qui étaient chargés d'appliquer la torture.

Pour comble de malheur le Fiscal demande pour nous deux la cruelle peine des travaux forcés à perpétuité et l'indemnité aux victimes conformément à l'article 572 du code pénal qui punit ainsi les dégâts causés par les explosions; la loi n'ayant pas d'effet rétroactif, on n'a pas pu se prévaloir contre nous de la nouvelle loi contre l'anarchisme — nous étions, sans cela, passibles de la peine de mort.

Il apparaît donc clairement que les accusations portées contre moi ont été arrachées par la torture; et, quoique cela ait été reconnu bien tard, l'histoire de la dernière crise ministérielle est là pour démontrer qu'une personne d'une position très élevée donna un jugement défavorable à la conduite du gouvernement antérieur qui, sourd aux insinuations venant du Trône, ne voulut pas ouvrir une information qui aurait démontré la vérité sur le système de tortures appliqué à Montjuich, vérité qui sera reconnue si on lit la presse étrangère.

Si cette information ne put être obtenue par celle qui remplit le poste le plus élevé de l'Etat, comment des malheureux comme nous, desquels on abuse sous toutes les formes, pourront-ils l'obtenir? Cela semble impossible; mais, malgré tout, on entendra au jugement plusieurs des individus torturés; le public entendra le récit fait de leurs propres lèvres de leurs souffrances, souffrances dont nous payons les conséquences, Callis et moi, et lui plus que moi puisqu'il fut un des suppliciés et dut être son propre accusateur. Entre ceux qui furent

mis à la torture et qui paraîtront au procès il y aura : Sébastien Sunyé Gabaldà et Juan Bautista Ollé y Soler qui viendront des pénitentiers où ils subissent leurs peines.

Tous les journaux d'Europe ont donné leur opinion sur ces faits et ont presque censuré une personne qui est toujours irresponsable de ses actes. Maintenant que quelque courant de liberté semble se dessiner, nous verrons ce que l'on fera de nous deux.

Voilà, Monsieur le Directeur, les détails et les considérations qu'avait à vous communiquer celui qui se trouve innocent de toute faute ; il se peut que cette exposition vous semble un peu longue, mais elle est sincère, croyez-le, et n'a d'autre but que d'informer le public.

MANUEL ENRIQUE.

Prison de Barcelone, 31 octobre 1897

Après la lecture de cette lettre, Votre Majesté comprendra aisément que le fiscal de V. M., en renonçant à l'accusation contre Enrique a, sans le vouloir, démontré l'illégalité frappante de tout ce qui avait été fait à Montjuich. Or, si au lieu d'être jugé par un tribunal ordinaire et devant un public nombreux, Manuel Enrique avait dû comparaître devant un Conseil de guerre et qu'il eût été jugé à huis-clos — comme les condamnés pour le crime de la rue des Cambios — nul doute qu'on ne l'eût condamné à mort ou, tout au moins, aux travaux forcés à perpétuité. Sur des indices bien plus vagues encore, on a fusillé quelques-unes des victimes de cette épouvantable affaire.

Aujourd'hui on ne nie plus, hors de l'Espagne, les atrocités commises à Montjuich ; tout au plus si quelques écrivains osent timidement les mettre en doute (1). Il faut donc, pour l'honneur de l'Espagne dont Votre Majesté est dépositaire, que tout ce qui a été fait soit défait, dans la mesure du possible. Pour la centième fois, nous affirmons, avec tant d'autres, l'innocence des condamnés. N'y a-t-il pas en Espagne des magistrats assez justes et habiles en même temps pour absoudre les innocents et châtier les coupables, sans avoir recours à des procédés que tout le monde réprouve ? C'est à ces magistrats qu'il faut remettre l'examen de l'affaire, non à des bourreaux comme MM. Larroca, Marzo et Portas qu'on a chargés d'aller

(1) M. Alonso Martinez, dans le *Spectateur catholique* d'Anvers, se contente d'affirmer que le clergé espagnol n'est pas responsable de ces horreurs.

Dans un ouvrage que vient de publier la librairie Perrin : « *L'Espagne, Cuba et les Etats-Unis* », par M. Ch. Benoist, on peut lire, page 180 : « J'ignore si les anarchistes (sic) ont réellement souffert dans les cachots de Montjuich des tortures qui déshonoreraient à jamais le geôlier qui les invente et qui les applique ; et je voudrais, avant de condamner personne, un témoignage plus impartial que le mélodramatique récit de M. Tarrida del Marmol. » Je regrette que l'érudit rédacteur de la *Revue des Deux-Mondes* doute de mon impartialité. Je voudrais bien, quant à moi, ne pas douter de la sienne, encore que son livre, dédié à « la grande et chère mémoire de M. Canovas », finisse par ces mots : « Que Dieu garde l'Espagne et la monarchie ! »

faire justice à Barcelone. Que peut-on attendre de ces messieurs ? Pour faire justice, ils devraient commencer par se condamner eux-mêmes. Leur maintien à la tête de l'administration barcelonaise est un défi lancé par le gouvernement à l'opinion publique.

Si nous avouons loyalement être de Votre Majesté un adversaire politique intransigeant, — du moins ne voulons-nous pas, en terminant, nous départir des sentiments de respect envers elle qui se sont fait jour dans cette lettre. Nous devons néanmoins lui rappeler que l'Histoire, plus irrévérencieuse, place volontiers les responsabilités au sommet de la hiérarchie et impose, à son gré, des noms aux souverains. C'est à Votre Majesté de voir si elle désire que l'avenir lui réserve le nom de Christine la Juste ou celui de Christine la Sanguinaire.

F. Tarrida del Marmol

Terre Promise [1]

CINQUIÈME PARTIE

JUSTICE

I

Voici l'heure venue où la Justice se dresse. Homme, rappelle tes actes. Assassin, pèse ton crime. Responsable! de ce que tu as fait tu vas répondre...

Accusé. — Responsable...

Peut-être, oui... Que l'Océan où s'est englouti le navire accuse la dernière vague qui l'a fait chavirer. Force aveugle, vague de la mer, qui, à son tour de soulèvement, mugit, écume, puis retombe, s'abîme, confondue dans la mer... Cause de désastre, de mort... Il se peut, on ne sait. Le vent, la nuit, l'orage, l'océan, ont-ils une conscience? Qu'ils répondent.

L'accusé... — Quoi! Un seul!

Mais la faim, et l'ennui, la misère : les complices? — Où sont-ils? La pensée et le bras et la main elle-même se sont enfuis, et c'est le couteau laissé dans la plaie qu'on accuse!

A moins, peut-être que toi, tu viennes les juger tous, toi l'assassin, eux tous, cette foule et ces juges, et ce Christ peint au mur, ces gendarmes près de toi, ces soldats à la porte, et les passants, dehors, — tous venant répondre du meurtre commis ensemble, tous, à la barre du même côté, — comparaissant...

— La Cour, Messieurs, levez-vous et découvrez-vous.

Regarde bien. Voici la Justice qui s'avance.

De la Justice. Tu n'en avais jamais vu?

Sur ces sièges, dans ces costumes de mascarade — les belles robes rouges! on s'est fait beau en ton honneur! car ce n'est plus tous les jours qu'on a le droit de tuer... — la Justice paraît devant les malheureux.

Justice! Justice! Toi enfin! Pourquoi si tard?

Du fond de ma misère, je t'appelais. Où étais-tu? Je criais : Justice! Justice, comme on appelle un Dieu.. Je croyais bien qu'un jour tu descendrais du ciel. O Justice! Ma voix a monté jusqu'à toi...

Te voici...

— Il fallait t'écarter du chemin que suivent les hommes. Tu la

(1) Voir *La revue blanche* depuis le 15 août 1897.

cherchais dans la pitié et dans l'amour, dans le travail, la famille, chez tes semblables. Ah! tu pouvais chercher... Elle ne fréquente pas là. Mais tu es venu au crime. Eh bien! tu l'as trouvée.

Elle se tient bien encore, quoiqu'un peu défraîchie. Elle dure, elle durera autant que la misère, rabatteuse pour elle, et qui travaille bien.

La Justice paraît devant les malheureux...

Vaste salle sonore aux airs de cathédrale, Christ en croix sur le mur, robes du moyen âge, jargon du temps passé, glaive des barbares, lois des Romains, toute l'antiquaille tirée des poussières de musées, pour redorer un peu cet acte ignoble : tuer...

Oui... Vieille comme le crime même, dans son linceul de pourpre, du fond des sociétés dont les afflux nouveaux ne l'ont pas engloutie, l'ancienne Justice, ridée, ridicule et avide, surgit pour témoigner que tant qu'elle préside, elle, l'ancienne, c'est que la nouvelle n'est pas née.

Toi donc que la Misère qui fit le coup avec toi, livra traîtreusement à cette Justice-ci, ne cherche pas cette complice près de toi. On l'excuse. Elle a à faire, — à faire agir d'autres que toi. Mais toi tu peux l'aider en célébrant ton acte.

Parle! on t'écoute.

Rêveur des choses qui seront, parle.

C'est le passé qui écrit l'histoire de l'avenir, et qui le juge. Explique-lui bien. Dis-lui qu'il doit céder la place, dis à ce vieillard qui s'est fait beau : tu n'es plus jeune. Mais par-dessus lui, parle à cette foule, au fond.

Que veulent-ils, ces gens! Ces femmes, entrées de faveur, qui te dévisagent? Voyons, badauds, petits rentiers, avocats... que veulent-ils?

Partager ton crime, toi qui osas! Te mendier un peu de l'extase de mal faire, lécher un peu du sang que tu as fait couler. Boire à pleins verres, ils n'osent; mais ce qui en déborde, comme ils en sont friands! Ici, horreur et envie se donnent la main. Ici devant les hommes, et peut-être Dieu, qui est peint, ici les crimes recommencent. Au-dessus des foules, ici, se dresse l'homme qui tua. Carnaval! Le vieux crime, la justice de jadis qu'on promène. Ici, par la pensée, phrases, témoins, choses même — les reliques! — le crime revit, il semble que le sang coule à nouveau.

Ce n'est plus la chambre obscure, où, sur le guet, tremblant, la brute fait le coup, c'est devant les grands, les prêtres et le peuple assemblé que le crime officie. Quelle messe va-t-on dire? La messe rougé, celle du meurtre. Tous n'assisteront pas. Mais chez eux ils prieront; le sermon sera dans le journal. Et quand tout sera dit sur ton acte de gloire, quand témoins et reliques l'auront fait revivre, lorsque par deux et quatre fois, alternant, un procureur, un avocat l'auront chanté, — tous ensemble, juges, public, journaux, peuple, au nom de Dieu, de la loi, de la société, de la France, de tout ce

qui peut rassurer les lâches. se mettront ensemble, pour ce que tu as fait seul : un meurtre. Tu mourras.

Du sang! Du sang... Les honnêtes gens sont venus voir.

Allons! triomphateur étale tes conquêtes. Portes du cœur, les oreilles, closes aux raisons, s'ouvrent aux menaces. Parle! Quelle chaire, quel piédestal plus haut as-tu rêvé? Impatiente du jeu, déjà la foule trépigne. Donne, donne-lui ton acte sanglant à dévorer. Enthousiaste, héros, criminel, officie! Missionnaire qui reviens des contrées populaires, homme saint, que la souffrance et la misère ont consacré, les fronts sont prosternés, élève bien haut l'hostie, — car c'est elle que les hommes adorent, — du sang, du sang.

— Mais je n'ai rien voulu que ce bonheur des hommes. On dit qu'il est en eux. Je l'ai cru, je le crois...

Oh! lever les trappes qui les empêchent de descendre au fond d'eux-mêmes!

— Du sang, du sang. C'est du sang, nous, que nous voulons. Les honnêtes gens t'écoutent et veulent de toi du crime. Ce n'est pas vrai, tu n'as pas tué pour le bonheur des hommes. Tu as tué comme on tue toujours, parce qu'on veut tuer, parce que c'est naturel et que ça fait du bien, comme l'on fait la chasse aux bêtes dans les bois, comme on égorge les petites filles qu'on a violées, comme on défend à coups de fusil des drapeaux, et comme nous allons te tuer tout à l'heure!...

Donc comparais! cause d'un mal entre tous les maux dont nous saignons, toi assassin entre tout ce dont nous mourons, toi, rebut de la rebutante société, élu de la douleur, gorge de la pauvreté qui s'est mise à hurler, terreur qui vas servir à l'épouvantement, sentinelle perdue des pauvres en campagne, dont la prise va donner l'éveil à l'ennemi, criminel, deux fois criminel, pour avoir tenté, pour avoir échoué, ô criminel du crime immense des vaincus, toi qui secouas tes chaînes et ne les brisas pas, brave qui seul de tous as marché à l'ennemi, — le voici. Du haut de son tribunal, il t'attend. En champ clos, code en main, et toi chaînes aux mains, il relève ton défi au nom de la société, car il est lui, ou se croit, et semble — La Société, — et toi, le Crime, même pas le Crime, un criminel...

Quoi! pas une voix ne dira ton blason, pas une main ne déliera tes mains! Pas un des tiens, pour t'assister...

Chevalier des pauvres, champion de la souffrance, seul, comparais! Tu as les armes des pauvres : pas d'armes, — leur gant de défi : les mains liées. Ainsi tu es bien eux, et devant la Justice, au nom de la souffrance, toi, la Souffrance, — comparais.

Et toi, Justice, quand comparaîtras-tu? Toi qu'on n'a rencontrée que le fer à la main, toi que l'on appela vainement du fond de la misère, Justice d'après le crime, absente pour le bien, et qui surgis dès que tu ne peux plus que frapper, ô mère qui caresses de tout le poids de tes mains de fer, manteau qui devrais couvrir, et qui étouffes, flamme qui ne chauffes pas ceux qu'elle ne peut brûler, Justice qui

devrais nourrir et ne sais qu'ensevelir, et viens boucher les meurtres par de nouveaux cadavres, rôdeuse des champs de bataille, qui levant un tribut sur la mort achèves les agonies, et serres les pauvres gorges qui demandent à boire, Justice d'au-delà du crime, toi qui te lèves, ainsi qu'un astre, dans le sang, justice barricadée de meurtres et de vols, sourde aux pauvres qui voudraient d'autres chemins vers toi, — quand comparaîtras-tu, quand viendras-tu répondre, ô responsable?

Du mal que tu fais, du bien que tu ne fais pas, — viens répondre! L'espoir en toi, et la confiance, qu'en as-tu fait! L'honnêteté de tous que l'on t'avait confiée... Le respect même qu'avaient pour toi les pauvres gens, croyant que sur la terre, comme une ombre de Dieu, s'étendait jusqu'à chaque acte de la vie, une défense du mal, un attrait vers le bien...

Mercenaire mal payé qui, révolté, tient la campagne, qu'on appela pour protéger, qui terrifie, — Justice tutélaire, tu fais peur. Tu n'es plus la force respectée, vivant au milieu de nous, rassurante; — hors la société, au fond de tes cavernes, cours d'assises, à l'orée de la misère, à la lisière du crime, cachée, — tu guettes.

Venge-nous donc, puisque tu ne sais que venger. Des crimes ont été commis. Sors de ta cache. Justice d'au-delà du crime, ton heure est arrivée. Ecoute!

On nous a pris notre travail, toute notre vie. On a volé la joie qui mérite qu'on vive, on a volé la peine qui permet que l'on vive. Ils ont tout, nous rien, nos enfants se meurent, nos femmes nous abandonnent... nous avons faim... Justice! Donne-nous du pain... Ou bien de la vengeance!

Juge donc! Moi, je t'ai jugée par contumace. Appelles-en si tu peux, viens dire, comme moi : Je vais mourir, j'ai fait ceci, — et voulu ceci — et grâce à moi le monde souffre moins ou davantage.

Car j'ai frappé. Moi le premier. Tu ne fais que suivre. Sans doute un crime de pauvre, sur les cheminées sans feu, fera mieux avec ce pendant : un crime de juge. J'ai tué. A vous! A d'autres après vous. Encore... Encore! Mort ni alcool ne désaltèrent.

Joie, Joie! voir s'écrouler la vie d'une chose... Ah! surtout si c'était d'un être qu'on aimait! J'ai fait justice, j'ai donné l'exemple, on va le suivre. — Billot, triangle d'acier, trou où l'on passe le cou... Je savais bien. Ça m'attirait.

Et vous, vous... Tellement que vous y viendrez aussi! — Je ne me défends pas... J'explique, je vous montre. Vous comprendrez bien... Un exemple sanglant! J'aurais dressé dessus la société future! Rêve! Rêve! Vous aussi, d'un exemple sanglant, juges, vous espérez étayer ce cauchemar : la société présente... Mon rêve était plus beau.

Mais on m'a réveillé...

Dormez-vous donc encore... ou faites-vous semblant?

Je crois pourtant qu'il va bientôt faire grand jour. Seul, dans la

nuit, le vieux coq de France a chanté. Mais d'autres vont répondre. Déjà le bois murmure. Toute la campagne, toute la forêt va s'éveiller.

Et les gens s'en iront au travail en chantant...

Gaîment, gaîment, dans l'allégresse matinale... L'herbe est humide encore des larmes de la nuit .. Mais le soleil monte: bientôt, nos tâches terminées, toute la journée, la belle journée, — pourrons-nous pas nous reposer?

Il y a assez pour tous. Moi, riche, je vous le dis. Riche... je vais l'être. J'aurais de tout, bientôt, tout ce qu'il faut... Il faut très peu pour ne pas vivre.

Du pain? Non. Du repos... Oh! tant que j'en voudrais...

Du pain et du repos, pour vivre, tant qu'on voudrait... Et vous aussi, quand vous voudrez...

Il y a assez pour tous et pour chaque besoin...

Sauf un, celui de nuire...

Mais on le voudra moins quand on aura moins faim... Cri des plèbes romaines, cri des serfs d'autrefois et de toujours, des populaces mal bâillonnées, cri des bombes aujourd'hui, mot que profèrent les murailles même en s'écroulant : Du pain et des loisirs! A manger et à jouir...

Du recul que donne la mort, — me retournant pour tirer la porte sur ma vie, — je vois la société les mains pleines de richesses, mais les levant très haut pour qu'on ne prenne pas...

Il faudra bien qu'elle baisse les mains pour se défendre. Elle lâchera prise, et il y aura assez pour tous.

Quel Dieu osa dire plus... A chacun selon ses besoins ! — Quel Dieu a tant promis! — Nous autres on aurait tenu.

Le ciel... Oui, sur la terre, et dès que l'on voudra...

A la sueur de notre front...

Et à tout le sang de nos martyrs, s'il le faut... Nous l'atteindrons.

J'ai crié du fond de la misère, vainement.

Insensé, j'avais cru qu'il suffisait d'avoir raison.

J'ai prêché. Missionnaire chez les sauvages, briseur d'idoles, aux hommes ahuris j'ai dit la bonne parole. J'allais, sûr de moi-même, enseignant le bonheur, moi le plus malheureux de tous. Hélas! J'aurais voulu donner la foi à toute la terre!

Ils n'ont pas cru que j'étais sincère.

Ils cherchaient les raisons que j'avais, non si j'avais raison. Quel intérêt me poussait? Le leur! — Ils ne s'en souciaient.

Ils venaient à moi avec de basses curiosités. Je voulais leur bonheur. Ils voulaient s'amuser.

Je parlais d'une œuvre immense à accomplir, à eux qui ne m'écoutaient que pour se reposer. M'écouter! J'apportais le pain précieux à des ivrognes. Ils voulaient boire, ces crevants de faim, et non manger. Curieux, ils l'étaient de l'homme et non de ses idées. Ils venaient à qui donnait à railler, ne trouvant personne qui osât se moquer d'eux,

A défaut de glorieux ils cherchaient du grotesque. Ils voulaient battre, ne pouvant être battus. Ils voulaient être dupes; je n'avais que des vérités; ils voulaient de la passion, je n'avais que que de l'enthousiasme. Ils voulaient des panaches... Comme eux j'étais en guenilles...

J'ai crié du fond de la misère. Vainement. Mais je me suis hissé, par les fentes, les plaies d'une société si mal unie et qui se craquèle, je me suis hissé...

Alors, puisqu'on ne croit point à ce qui est croyable, et qu'il faut qu'on enfonce dans le corps une idée à coups de bottes, comme un empereur, à coups de gueule comme un pître, ou, comme une religion nouvelle, à coups de miracles...

J'ai fait des miracles.

Puissent les innocentes victimes que j'ai faites me comprendre et me pardonner!

Innocents, qui font tant de mal, je leur pardonne.

Pitié pour ceux dont l'innocence, patiente et servile, perpétue la douleur! Victimes résignées, bourreaux... — qui ne savent pas ce qu'ils font...

Pitié, mais gloire à eux, si, frappés du miracle, avant de rendre leur âme d'habitude et de lâcheté, ils ont cru, ayant vu, si, ne fût-ce qu'un instant, ils se sont eux aussi jugés, les innocents! aux lueurs du brasier de souffrances humaines qui, nuit et jour brûle tandis que rôdent dehors les pauvres qui grelottent, pour la tiédeur des salles somptueuses et vides, et bien closes, comme leur cœur aux souffrances d'autrui, closes comme leur cœur à leur propre bonheur, — leur bonheur d'apparat où ils ne pénètrent même pas...

Ils ont glissé sur les âmes qu'ils écrasaient.

Ils ne voulaient pas... Oh! certes. Mais nous, toute notre vie, notre misère de vie, stations de souffrances montant au calvaire du crime, qu'en avons-nous voulu! Rien de rien, pas même naître. Qui donc sait ce qu'il fait! Révoltes mères de servitude, conquêtes de liberté qui ont fondé des trônes, Messies venus détruire la beauté sur la terre, Rédempteurs demandant pardon pour leurs bourreaux...

Ah! sur eux-mêmes, victimes, colonnes d'oppression, chaînes d'esclavages, foyers de ténèbres, pardon pour eux, martyrs qui ne savent pas ce qu'ils font!

Haine, toute ma haine, mienne pour ma vie du moins d'humble dépositaire, qu'en ai-je donc voulu, de cette éternelle haine que j'ai trouvée en moi, que j'ai vomie sur vous... Ah! j'aurais pu peut-être m'en laisser étouffer... — Mauvaise éducation... — que n'en avais-je une autre! — compagnie détestable! — que la bonne nous accueille! — Ivrognerie! — Le vin ne soûle guères quand on mange. — Ah! si d'autres sujets de joie étaient venus! D'autres ivresses... L'amour, peut-être... Oui, je me souviens... Une femme, un enfant. Je les ai bien aimés; lui, mourut; elle, — vous l'avez nommée prostituée. Les

ventres vendent leur plaisir pour avoir leur mangeaille. En la tuant je l'ai tirée hors le vice et la faim. Car, pas de travail! Il n'y avait pas de travail. Rien. J'ai cherché, demandé... il n'y en avait pas. Mais quoi! si tout du moins, malgré tant de misère, un dernier reste d'honnêteté... Non, vous dis-je! Il n'y en avait pas. La faim avait tout pris. Tout, même l'enfant, la femme, même l'honnêteté. Il n'y avait plus rien de rien à la maison. La vertu, le bonheur! Donnez-moi de la vertu! Ou du travail, pour en acheter. Etre d'honnêtes gens! De quoi aimer, de quoi manger, de quoi travailler, de quoi vivre! Nous sommes des millions voulant être d'honnêtes gens!

Dieu exterminateur des méchants, qui chassas les marchands du temple, qui un jour, dois châtier toutes les fautes de tous les hommes, ceux qui ont mal agi, ceux qui ont mal pensé, ceux qui ont ignoré... — et vous qui comme lui prenez droit de châtier et pour être plus Dieu encore, retenez le bras qui arrêterait la faute et le laissez tomber, elle commise, pour punir, — moi aussi, châtiant plus généreusement, j'ai frappé l'innocence malfaisante et impie, — oh! plus que celle qui pécha contre la Sainte Eglise, plus que celle des païens qui ne purent effacer leur faute originelle, ignorant quoi... un homme, un Dieu de Galilée, qui se révéla à d'autres, ailleurs, bien loin, jadis, — celle qui ignora et voulut ignorer la Souffrance de son temps, dans son propre pays.

Humanité, mot vague, multiple, infini, — et que j'aimais, au hasard, en furieux, sans regarder, comme j'ai frappé... Ah! concentrant toute ta douleur dans la mienne, moi aussi, dévouant ma vie, j'aurais voulu... te délivrer par un sacrifice frénétique. Car je t'aimais immensément, Humanité! J'aurais voulu... — Aimez, et faites ensuite tout ce que vous voudrez... — Mais je n'ai pas pu faire tout ce que j'ai voulu.

Dieu, moi aussi, je meurs donc pour avoir aimé...

Mais Lui était bien sûr que sa mort sauvait le monde...

Moi, je ne sais pas. J'espère seulement un peu de bien. Je ne ressusciterai pas pour le voir, s'il arrive. Je n'y assisterai pas derrière le rideau des cieux. Et je n'entendrai pas, si, penché sur ma tombe, quelqu'un vient me dire : tu as bien fait.

La foi, je ne suis pas sûr... Mais j'ai la charité, et j'aurai l'espérance. Oui, on a su, on a compris, un peu du moins. On fera attention, peut-être on réfléchira... Il suffit; je cours à la mort avec joie.

A la mort! Est-ce vous qui me la donnerez! A mort! L'endroit est bon. Le sang se verra bien. Tous ces gens-là, venus pour voir, seront contents.

Tuez-moi donc, puisque vous le croyez juste. Qu'est-ce, une vie, devant la Justice qui se répand!

Une vie! Demain la vôtre... nous n'hésiterons pas.

J'ai cru, j'ai dit, j'ai agi. Qu'attendez-vous? C'est votre tour. Mais vous me regardez stupides...

Je suis devant vous. Avez-vous peur? N'êtes-vous pas en nombre?

Doutez-vous que ce soit juste? Vous avez beau commander le silence. Je vous dis qu'on m'entend du dehors, et peut-être chaque instant qui hésite tue un des vôtres... — A mort! — Au fond de votre cœur, voix de l'honneur, de la conscience, devant Dieu et les hommes, — oui! coupable, la mort. — Eh! bien donc! Avec quoi? Il y a des armes ici. Gardes, vos sabres! Juges, jurés, prenez donc... — Finissons-en. Frappez vous-mêmes — tout de suite!

Ils n'osent pas.

Eternelle justice, sur l'honneur, la conscience, devant Dieu et les hommes... Justice enfouie au cœur humain, comme dans une cave, et qui sitôt qu'on la tient à la main, a peur, voyant le jour! Non! on ne meurt pas pour elle, on ne tue même pas, on fait seulement tuer... Mais il en est une autre, une qui frappe elle-même et donne sa vie. Pour la crier, on meurt. — Mais on m'a entendu.

Elle est. En quel pays? En ceux où nous allons...

La Terre Promise!...

— Mais savez-vous... — Je ne sais pas... je ne sais rien.

— Promise! Qui a promis et doit tenir la promesse?

— Moi. Je me suis promis à moi-même. Et j'ai tenu.

— Tenu! C'est donc en rêve!

— Mon acte l'en a jeté hors.

— Si ce n'était un rêve...

— J'ai réveillé du sommeil où on les fait.

— Dormir est doux.

— On en a le temps après la vie.

Et toi que j'appelais du fond de la Misère, que je croyais la Justice, Justice de ce temps-ci! Justice de sang. toi qui ne sais que frapper, Justice! Je croyais que tu n'existais plus, tant mes sanglots vainement avaient crié vers toi... — Te voici! La magique vertu du sang t'a évoquée. Viens tuer, viens verser le sang, viens « juger », comme tu dis... Ton heure est arrivée, Justice d'au-delà du crime. Des crimes ont été commis. Sors de ton repaire! — Ils ont tout, et nous rien. Ils prennent notre travail, notre manger, nos femmes. Ils laissent mourir de faim nos enfants... Ils nous pillent. Sans raison, toutes les joies de notre vie, ils les gardent... — Siège donc, tribunal où se distribue la mort, baume suprême des souffrances. Viens juger... Viens venger... Non pas un homme, tous! Élargissant ton geste de barbare, frappe au-delà de moi! frappe tous les coupables! tant et tant que ton nom profané de Justice, s'agrandissant au-delà de ces murs, couvrant le monde, il en faille un plus pur... — Viens à nous, Révolution!

II

Pauvre homme, voici le bout de ta colère et de ta vie,
On t'écouta, On s'amusa, On va te tuer,

Ces gens, devant toi, on fait grandement attention. S'il y avait eu, dans ce que tu as dit, du bonheur pour eux, ils l'auraient vu. Ils ont pensé que même pour toi, n'y en avait pas. D'ailleurs, ils ne nient pas : cela sera peut-être un jour. Mais mal placés dans leur tombe pour en juger, qu'en verront-ils! Leur tant parler de l'avenir, les fait trop penser à leur mort. Ils veulent la tienne.

Maintenant c'est bien bien sûr, tu ne la verras pas, — cette Révolution dont le lendemain fameux, doit rendre les hommes tous heureux. Même son hier, ton dernier demain ne le verra pas.

Tu as beau te débattre... — Emmenez le condamné.

Justice suprême! Révolution, révolution...

J'en appelle... Pour me pourvoir, rien que quelques jours...

Révolution... d'ici ma mort viendras-tu?

— Fou impatient, feras-tu le tour du monde avant ce soir? L'évolution de l'homme, fastidieux océan, précipite-la dans ce trou dans le sable : ta vie; tasse bien, qu'elle tienne toute! Toi dont la cervelle, forêt touffue de savoir, gazouillante d'idées, est plus vaste que toutes les cervelles des hommes, enfant précoce, découvreur des pays où tu n'as pas été, toi qui veux relever la faillite de Dieu et te promets à toi-même le Paradis, parle-nous donc de la Terre Promise, toi qui sais!

— Moi qui sais? Non pas! Non!... Je n'en viens pas, j'y vais.

Ah! si seulement un seul en était revenu!

O grappes merveilleuses qui vinrent au désert ranimer la confiance lassée d'Israël, prouvant l'au-delà fertile de ce sable infini...

Ah! si seulement un seul en était revenu!

Alors l'humanité se dresserait en hâte, toute joie de vivre ressuscitée... — Mais pas un. Il faut croire sans avoir vu. Il faut croire sans qu'un seul nous dise : j'ai vu. L'éloquence des meneurs d'hommes s'est tarie, la confiance est séchée que versaient les prophètes, ceux qui vont en avant s'arrêtent, se retournent : nul ne les suit. Dernier effort que fit l'espérance des hommes, par quatre fois ,la Révolution s'est ruée. Elle s'est abattue, et a laissé ses os, elle, la dernière de tant et tant de religions qui cheminèrent portant l'homme par les déserts et qu'il abandonnait quand elles tombaient, lasses. Et lasse aussi, l'humanité s'est abattue, ayant continué quelque temps, toute seule, à pied, les yeux au sol, tout mirage dissipé, pas un signe n'animant le cercle qui l'entoure, mer ou désert, du Nord au Nord, par tous les points de l'horizon, du Nord vers l'au-delà du Nord, par l'infini.

Et jamais arrivée.

Et ces paroles-ci qu'un homme tasse sous lui, et remue comme de la cendre où rougeoie quelque espoir — espoir éteint sitôt qu'on le veut ranimer, — ces mots, ces phrases, bêtes de somme, qui plient sous le poids des idées et qui devaient, croyait-il, aux hommes épuisés,

fournir encore une journée de chevauchée, — crèveront sous lui ainsi qu'une divinité, — sans jamais arriver.

Atlantides! Amériques! Par là...! On ne sait pas. Là où se rencontrent le ciel et la mer parallèles. Au bout de l'horizon que l'on pousse devant soi... Sans vivres, sans pilote, sur la mer... A bord on n'embarqua que douleur, misère, ennui. Craque la vie! et qu'ils sombrent, sinistres passagers...

Mais ces choses ont des noms. Un désir se précise. Les capitaines avaient leur méthode de guerre. Le navire a sa boussole; les Messies ont leurs dogmes. Même les prophètes qui, des siècles à l'avance, lisaient en Dieu la route future des humains, chaque soir, dans les étoiles que tout le monde voit, lisaient pour tous les leurs la route de demain.

Rien. Même le matin quand on lève le camp, les marques faites pour savoir d'où l'on est venu sont effacées. Par où, maintenant? On tourne sur place depuis longtemps. Efforts vains pour trouer le désert. Parfois un rêve — au loin, montre de l'eau joyeuse... un lac, un fleuve? — On va. Et vers les larmes versées le jour d'avant, vos pas vous ramènent pleurer!

— Plus de lois, plus de règles.
— Des lois! Des lois de fer!
— La terreur!
— La douceur et la persuasion!
— La Révolte! Tout jeter bas, tout reconstruire!
— Agir en masse...
— Agir tout seul...
... Brouillard, fumée. Rien ne s'est dissipé.

Enfant, il écoutait, avide... — Il a appris.

La science! les flambeaux de la science. Des milliers de flambeaux, des étoiles sans nombre, — et la nuit était noire. Comme les autres, à tâtons, il marcha. C'est la vie. Quand donc fera-t-il jour? Est-ce jamais! — Alors donc dans du sang et de la flamme, aube factice, à lui seul, devançant le soleil qui tardait, il alluma une chandelle de misère, croyant hâter l'aurore et l'horreur de ta venue, Révolution!

Du sang, de la flamme. Mais le jour ne vint pas. Fumée encore, louche lueur, qui s'éteignit, sans avoir empêché la nuit d'être la nuit.

Cachots de l'âme, masses d'ombre serrées de murailles épaisse, os du crâne, prison des cervelles bouillantes, murs et murs, percés d'une science barrée de grilles, à force de se heurter contre, ne vous écroulera-t-on?

— Au lendemain de la Révolution sociale...
— Ah! que le jour ou que sa veille seulement arrive!
— Tout s'arrangera...
— Que tout se dérange seulement!
— Liberté infinie!

— Non! Non! l'autorité! nous forcerons au bonheur!
— Que comprendre!
— Rien. Agir.
— Alors on partagera...
— Non! Il y aura tant que chacun prendra ce qu'il veut...
— Je veux tout! je prendrai tout!
— A chacun selon ses œuvres!
— Non; suivant ses besoins.
— Mes désirs sont besoins. J'ai, moi, tous les désirs.
— Même celui de nuire.
— Je vous le dis, je les ai tous.
— Dites! on va chanter...
— Lorsque viendra le jour...
— C'est cela : *Sainte Dynamite*...
— ... de la Révolution sociale...
— *Que l'on danse vite*!
— Tout! tout s'arrangera...
— *Dynamitons! Dynamitons*...
— Oui! et en chœur! puisque tout le monde est d'accord! *Dynamitons, dynamitons!*
... Et l'on se mettait à chanter...

Cependant l'humanité souffrait toujours...

Et elle souffrait, — qu'elle souffrait! — et s'ennuyait...
Mais elle chantait! Sans doute, il n'y avait que ça de baume sur ses souffrances. Chanter. Dans l'ombre, la geôle... pas une lueur, que de la fenêtre grillée... pas d'espérance que la fin d'une perpétuité, — ô mort, viens donc! — le prisonnier chante. Parler, penser, écrire, chanter aussi! Pour qui? Pour soi. Puis, de temps en temps, le dégoût pourrit le chant sur vos lèvres, où, périodique, écume une marée de rage. On se rue contre les murs inébranlables, en avant. Et l'on cassera toujours quelque chose, fût-ce sa tête!
— J'ai agi. J'ai fait toute ma poussée. A vous!
Oui, c'est beau, cela. Nous autres aussi, on se ruerait, on donnerait! — si seulement le mur branlait à la poussée. Tous! même les juges, qui te condamnent... Les riches, les bourreaux... tous! Eux aussi on souffre, on s'ennuie... qu'on sache! et tous iront avec toi... Iront! — Se précipiteront. Un dogme! Quelque chose qu'on croie. Dis, parle! Tu as agi! Nous buvons tes paroles, et attendons, anxieux. Tu as agi. Pourquoi?
Mais rien! Fumée, brouillard, après ton acte comme avant... La nuit. Idée... — Laquelle? Terre promise! Où? Par qui? Révolution sociale! Nous attendons, eh! bien?
Un signal! Je l'attends, tu ne l'as pas donné. Tu as crié le cri de la séculaire misère. Nous le connaissons, nous l'entendions en dedans de nous, alors qu'on se bouchait les oreilles pour le fuir. On ne pou-

vait rien. Dis-nous ce qu'on peut. Toi, qu'as-tu fait? Du mal! Oh! nous le savions ; on en faisait assez !

Les femmes des marins, en pleurs près du Calvaire, prient, crient, appellent : Au secours ! Là ! sur la mer, leurs hommes, leurs enfants, en détresse... La mort écume, rugit autour d'eux et les lèche. De la mer, de la côte, on s'entend appeler. On se voit pleurer, on se voit mourir. Et on ne peut rien.

As-tu une barque, toi qui veux risquer ta vie ? S'il n'y en a pas, prier, crier, appeler, pleurer, même maudire, — vainement ! Résigne-toi. Meurs..,

— A la nage !

Je n'ai pas de dogme. Je n'ai pas de bateau de sauvetage. J'entends des cris, je vais. Rien ne m'attache au sol. Je me livre corps et biens, m'aventure tout entier. Il fait nuit. Je suis las d'attendre qu'il fasse jour. Je ne sais pas où je vais, je ne connais pas la route. Pas de boussole, et je ne sais pas lire aux étoiles. Il y a des théories, des anarchies, des socialismes, que des gens savent. J'ai cherché à comprendre. Brouillard, fumée, vain bruit. Rien n'est sûr. Le hasard n'est pas plus hasardeux que tout cela. Si l'on croyait, tous partiraient. Mais on ne croit pas, et puis l'on ne croira plus jamais... La raison de mon acte... l'idée, dogme ? Néant. Je voudrais... Je ne sais pas.

Il y en a peut-être qui savent et se croisent les bras...

Moi, je ne sais pas... — Marchons.

Est-ce que c'est vrai qu'un homme généreux va mourir, est-ce que c'est vrai qu'un livre douloureux va se clore, et que le livre et l'homme ont souffert vainement, aussi vainement que l'encre et le sang ont coulé, qu'une pensée et une vie qui se sont consumées, n'ont qu'épaissi de leur suffoquante fumée, l'air que, près d'étouffer, cherche, avide, la misère ! et qu'il fut tant d'atroces douleurs, et qu'il fut tant de patientes études vainement, tant de martyrs, révoltes, héroïsmes, tant d'utopies, systèmes, — vainement ! — tant d'existences brûlées aux lueurs des batailles, tant d'autres usées lentement à celles de la lampe, — têtes lourdes de pensées qu'a coupées l'échafaud, cœurs remplis d'héroïsme que les balles ont crevés et tant de belles, d'utiles et consolantes choses écrites en les livres qu'on ne lira jamais... — pour qu'ayant fait la somme, actes et idées, le tout, il faille fermer le livre et laisser mourir l'homme, sans une parole d'espoir, un bout de vérité, un rien, un : tenez, là ! vers quelque moins de douleur !

Rien, rien ! Même pas le silence, puisqu'on ne peut pas se taire !

Dans sa prison, le condamné à mort attend.

Il n'espère pas sa grâce ; c'est sa mort, qu'il attend.

Lui ? Et nous ! Qu'est-ce donc d'autre, dans la vie, qu'on attend ?

Oh ! sortir des quatre murs de cette société !

On gracierait... c'est le bagne. — Que serait l'effet de ta grâce à toi, Révolution ?

Vaincu, emprisonné. Rage, lutte... inutile ! Tout de même, quelle qu'elle soit, la grâce ferait du bien. Ce serait doux, le bagne futur, au sortir de la prison...

Le bagne ne viendra pas. Il n'est pas de délivrance. Il n'y a que la mort. Elle est là, elle vient. Inutile, aussi vaine que la rage, — la mort. Au moins on avait pensé qu'à d'autres elle servirait ! Non.

Oh ! si le corps du moins avait son content de place ! Se remuer, user de sa rage dans des mouvements, la frotter de vent, la froidir d'air, l'humecter de pluie !... Ou si l'on pouvait boire, oublier... Non.

C'est ici moins grand que chez toi... Est-tu bien sûr ? Si tu mesurais ? Tu étais libre. A l'atelier !... Es-tu bien sûr ? Mangeais-tu mieux, couchais-tu mieux ? Libre, dis-tu ? Les cloisons sociales n'avaient guère d'écart ; si tu sortais, la faim, geôlier, montait la garde... As-tu cru t'échapper ? La prison. Désespère ! Tu ne peux plus rien. Que pouvais-tu ? Tu te plains. Tu te plaignais. Tu pensais, penses-tu... Maintenant que fais-tu d'autre ? Cela ne sert à rien. Quand cela servit-il à quelque chose ? Et quand la vie fut-elle moins murée par la mort ?

C'est l'illusion que tu regrettes !

Que parlais-tu de dissiper celle des autres ?

Toi, toujours toi ! L'autorité que tu hais et qui pèse sur toi, contrainte, haine, châtiment, tu l'aurais écroulée de toutes les hauteurs sociales avant de l'extirper de ton cœur où elle plonge... Prêtre qui voulus par le fer et le sang forcer à la Religion neuve, rédempteur par la terreur, c'est peu qu'une juste mort vienne à temps nous sauver de ton inquisition, il serait trop beau encore que toi, tu ne doutes pas !

Monde futur, monde d'autre monde, promesses à bon marché, tout ce que tu as promis... on n'y croit pas, et tu n'y croiras pas toi-même. Sur cette terre-ci, qu'importe, ou sur l'autre, c'est de même, — on ne passe pas ; il y a la mort entre, la mort qui barre la route, muraille forte et têtue, — et tu t'y vas cogner.

— Songez à Dieu, mon fils. Préparez-vous à la mort.

— J'y suis prêt. C'est à la vie que je n'étais pas prêt !

Religions d'un jour, fumée de bivouac que laisse l'humanité qui marche... Oh ! que de cendres ! On s'est chauffé une nuit, c'est tout. A d'autres camps, à d'autres flammes. Rêves d'un jour ! Terre promise ! Cela prépare à la mort mais non pas la vie !

Dieu, c'était notre orgueil figé par devant nous. Mais le temps nous a enseigné l'humilité.

Dupe que tu es, meurs. Mais ai-je cru ? Comme j'ai agi : en semblant. Pas un acte qui serve, pas un dogme, qu'on croie ! Si j'avais seulement eu ma franche duperie ! L'illusion à pleins bords !

Non. Petites gorgées ! et mourir presque à jeun. Pas la consolation d'être un exalté. Marty Mais non, on n'y croit plus, ils sont trop,

maintenant, tout le monde voudrait l'être. Martyre sans effet. Un homme va mourir, cela est tous les jours. Désespoir ! Immense désespoir... non, pas immense, et d'autant plus douloureux qu'il est plus petit, tout petit, pas plus grand que toi-même, qui tiens en cette prison. Les Barbares ne déborderont pas sur la planète, la vieille société n'en sera pas rajeunie ; — le sang est une semence !... — plus maintenant, c'est du sang tout bonnement. L'humanité ne se va pas régénérer. Elle continue. Tu trouves la vie mauvaise, d'autres bonne, d'accord ! Toi, cesse, eux poursuivent... Messie! Libérateur ! Libère-nous de toi.

Il se débat, il ne veut pas... Fanatique ! — Lâche donc cette pauvre humanité... Tu l'ennuies.

Se débattre ! Orgueil d'insecte qui agite ses pattes dans l'eau.

Alors ne plus même croire à ce pour quoi l'on meurt?... O pauvre homme crédule, plein d'illusion que tu es, toi qui te donnes encore la peine de réfléchir...

Résigne-toi. Meurs.

Se résigner — dernière limite de la foi — est-ce être assez au fond de l'incrédulité ?

Encore la dernière heure, au théâtre de l'échafaud, un peu de comédie vous donnera du courage. On a une attitude ! Mais seul devant les murs de la prison, yeux d'aveugles, seul... — pas même l'attitude, pose qui est un effort, presque une joie, un prétexte de lutte contre le désespoir ! — Rien, à vau-l'eau, inerte, chiffe, attendre la mort, pour dormir.

Au fond de la société, devant les lois, yeux d'aveugles, inerte, veule, l'homme s'est-il résigné tout à fait? Il ne pense plus, il joue aux dés, parfois, avec un de ses gardiens, ou à des revues, parfois, avec les ministres de la guerre. A-t-il une attitude ? Il pourrait tout au moins signer un recours en grâce. Non, il ne vote même pas.

Si les Barbares, à défaut de la Révolution...

Non. L'histoire, qu'est-ce qu'elle prouve ! Le soleil qui paraît chaque matin depuis si longtemps, ce n'est pas sûr qu'un jour il ne cesse de luire. La révolte les barbares qui sont venus une fois, quelle raison y a-t-il qu'ils reviennent ! Orbite démesuré de comètes... — si grand qu'elles se perdent. L'infini, c'est très grand, on peut ne pas se rencontrer.

Et il n'y a rien, hélas ! et il n'y aura rien.

Il y a eu des révolutions, et les Barbares.

Il y a eu des élections, et des espoirs.

Il y a eu des tyrans, des rêveurs, des arriveurs.

Il y a eu des religions. On adora des bêtes, des hommes, des choses, des esprits, des mots, des drapeaux, des républiques.

Il y a eu les anarchistes.

Et il n'y aura plus rien.

Rien, des soldats qui gardent les choses qui sont. Rien, de la misère qui se tait. Rien, des bourgeois qui jouissent. Rien, des réformateurs, des révoltés, du crime. Rien, de l'humanité qui souffre, qui souffre...

La mer est calme. Les bateaux sont au port. Les passagers sont sur les quais, attendent...

Il n'y a pas de vent, on ne peut pas partir. Quand le vent soufflera on n'osera plus partir.

On attend, tout pourrit, tout languit, tout s'ennuie.

Rêves évaporés, mirages tâtés du doigt, voyages mirifiques où l'on resta chez soi, espoir éventé, et port ensablé, vaisseaux appareillés qui au port sont restés, cervelles avariées, et dieux démodés, — aube de la Révolution sociale, Terre Promise!

On espérait l'orage et c'est la lente pluie, c'est le ciel gris, et l'eau qui noie — toutes les joies, — le ciel morne qui ne sera plus jamais bleu, — la pluie encore! — et c'est l'ennui, et c'est la nuit, sans pain, sans feu, où tout s'endort, jusqu'à la mort.

III

La Révolution, est-ce pour aujourd'hui?

Aujourd'hui, on ne va plus à l'église que par genre; même la guerre, dieu tenace, on n'y croit plus beaucoup. On va à la caserne pourtant!... Faire comme tout le monde! On parle aussi de revendications sociales. On fait la charité. Mais une révolution sociale...

— Vieillard, toi qui as tant vu, crois-tu à cela?

— J'ai vu bien des promesses, des luttes, des batailles. J'ai vu la guerre, hélas! Et des gouvernements, même des républiques... Et des révolutions, oui, des révolutions...

— Une qui fasse du mieux sur la terre...

— Jamais. Cela n'existe pas. Je ne l'ai jamais vu.

— La mort, vieillard; — pas celle des autres, la tienne. Il y a longtemps que tu vis. Tu ne l'as jamais vue...

— La mort... Moi! Pas encore... Pourquoi... Mourir! Je sais... J'y songe, je me prépare... Un jour...

— Tout de suite... tout de suite...

O terre! terre! verra-t-on la terre aujourd'hui?

On ne peut pas... le brouillard! Elle serait là, à deux pas, on ne la verrait pas! A quel point de l'horizon, quelle heure, paraîtra-t-elle? Dans des années peut-être, ou dans une minute. Encore si l'on savait où l'on est... Impossible. Pas souffle de vent! Immobile, sur place, depuis un temps infini, l'on reste... Cependant...

Oui, subitement, comme une ville sort des flots, comme d'un règne de fête une révolte, comme la Mort...

Elle peut surgir...

Terre Promise !

Postulat de tout ce qui vit,

Vague et humble,

Vraie, bonne, toi qui fais ce que tu peux,

Charitable espérance qui nous tiens lieu de foi,

Terre promise, ô Terre à terre, espoir très résigné, idéal très près de nous, simple raison de tâcher de faire mieux qu'on ne fait, horizon à peine brumeux des choses qu'on peut...

O non pas élan forcené vers l'impossible, mais borne visible de loin, qui nous marques jusqu'où l'espérance peut aller !

Religion, la nôtre,

La dernière, la plus timide, la plus facile,

Et la plus orgueilleuse, la plus inaccessible : celle que l'homme doit chercher son bonheur sur la terre !

Crise périodique des peuples, phénomène mystique, ordinaire, nécessaire.

Toi qui fus annoncée par les philosophies, et par les utopies, et les réformateurs, et les systèmes de bonheur,

Toi qui te révélas au jour de la Révolution,

Toi qui te révélas aux jours des Révolutions,

Terre promise que nous promit la République,

Torche qui nous éclaires d'ici la tombe,

Patrie outre-patrie,

Terre Promise !

Toi qui es sur la terre,

Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien,

Et notre repos après le travail de chaque jour,

Et le travail de chaque jour.

Confonds les docteurs,

Laisse venir à toi les petits enfants,

Donne le doute à notre âme faible, étayée de croyances pourries qui croulent. Doute, non pas mensonge ; doute ! le seul appui qui ne craque pas sous nous, — apprenons à nous tenir sur lui solidement.

Terre Promise, que ton règne arrive ; Terre Promise ! ou que la Révolte nous mène à toi !

Pardonne à tous ceux qui nous ont opprimés, et pardonne, si nous ne pouvons pas ne pas nous venger !

Délivre-nous du mal, — ambition, autorité...

Rends-nous la joie de vivre que nous avons perdue,

L'espoir en nous-même qui a sombré,

Qu'en nous la volonté de quelque chose soit faite...

Certitude inconnue,

Flamme dévastatrice, ou foyer hospitalier, quoi que tu sois, lumière !

Toi seule qui redonneras un peu de tiède abri au pauvre être écorché de toutes ses croyances, à nu des mensonges chauds qui l'enveloppaient...

Lueur qui peux dissiper les ténèbres, surgir au ras de terre et du ciel... — bientôt !

Déjà ne fait-il pas plus clair autour de nous ?

... J'ai froid. Nuit éternelle. Un coq avait chanté. Nul autre n'a répondu.

Il fait clair cependant... J'ai cru la nuit passée ; j'ai rejeté les draps qui me couvraient, et j'ai froid. J'ai regardé vers l'Est, en me frottant les yeux...

Et j'attends le soleil.

Oh ! quand donc ! oh ! quand donc... Le soleil ! le soleil !

Aube froide. La nuit pâlit, et les étoiles, comme moi grelottantes, tremblotent ; une brume gerce la face du ciel. L'air humide gèle sur la peau, glace les os. Les couvertures que j'ai rejetées... où sont-elles ! Là, à mes pieds... Mais je ne peux plus les atteindre. Engourdi, je ne peux plus... A moi, à moi ! Crier... je ne peux même plus, mes lèvres sont figées.

Et j'attends le soleil. Quand viendra le soleil !

— Debout ! lâche. Le soleil est là. Il fait grand jour.

Lève-toi, secoue tes membres, frotte tes chairs... Debout !

Le soleil. Peut-être bien qu'il ne se lèvera pas.

Entre toi et lui c'est tant de nuages et tant d'ombre ! Il est si las, depuis si longtemps qu'il chemine... Il ne percera pas cette brume glaciale qui le cache...

Mais va vers lui. Les monts dominent les nuages. Elève-toi, va vers lui ! Quand le soir, au bout de sa journée, il lave dans la mer ses pieds ensanglantés. . bien au-dessous de toi tu verras le soleil !

Alors, douce sera la fraîcheur de la nuit, venant calmer ton front et tes membres brûlants... — non du soleil, mais d'avoir été vers lui.

— La Révolution, est-ce pour aujourd'hui ?

— Qui appelle ? Où es-tu ?

— Rien... laisse-moi... laisse-moi.

— Pourquoi t'es-tu levé en sursaut ? Que disais-tu ?

— Rien ! Laisse-moi... laisse-moi.

— Révolution ! Tu parlais de Révolution. Oh ! dis-moi... quel cauchemar...

— Rien... J'ai sommeil... Laisse ! Dors... Moi aussi, je vais dormir... Laisse-moi me rendormir...

« La Révolution, est-ce pour aujourd'hui ? »

Oh ! Dieu ! Croyant bien faire, l'entraver à jamais, peut-être je la déchaîne, rien qu'à tuer cet homme ! J'ai peur... Non ! Je n'ai pas peur. Je ne dois pas avoir peur. Est-ce que je risque quelque chose ? Rien. On veille sur moi. Il y a une police. Vengeance ! Des menaces. Ils parlent de m'assassiner... — mais je n'ai pas peur... seulement je tremble, j'ai froid... Je commets peut-être un acte d'une portée inouïe. Mais je ne commets rien, non ! je laisse commettre. Je ne signe pas... Alors... Ce n'est pas moi qui frappe ! Je ne dis pas qu'on frappe... Mais je n'empêche pas qu'on frappe ! Et on exécutera. Du sang ! Moi, je n'aime pas ça. Et puis... — Non, ils n'oseront pas. — Ah ! je voudrais... Enfin, pourtant, puisqu'il le faut... Oui, dans l'ombre, avant l'aurore, pas sur la place publique, — dans la prison, entre quatre murs... pas de journalistes... On profitera d'un jour de fête, ou d'un lendemain. Paris joyeux, ou bien vanné, est calme. Alors, comme cela... on peut... oui... on osera — FAIRE JUSTICE.

Allô ! Allô ! Eh ! bien, tout est prêt ?

— Tout est prêt.

— La police est sur pied ?

— Les brigades renforcées, la troupe consignée...

— Tout est tranquille ?

— Pas l'ombre d'une émeute à craindre.

— Oui... alors... la justice... Mais vous répondez de tout !

— Absolument de tout.

— Comme cela, ma conscience est tranquille. Je signe.

C'est fait. Irrévocable. On va FAIRE JUSTICE.

Maintenant tâchons de dormir...

Non ! non on ne dort pas comme cela ; on a la fièvre, on se lève, on tourne, on rôde, et le palais silencieux et menaçant dans la nuit, voit votre ombre qui erre dans les salles vastes et vides, voit votre ombre et la prend pour un spectre, déjà.

Spectre ! Lequel ? Celui de l'homme qui va mourir demain ?

— Mon ami ! Tu ne dors pas ! Tu vas être malade. Ecoute ta femme. Tu ne te vois pas, tu maigris. Tu n'es déjà pas fort. Tu es jaune, pâle. Tu souffres. Tu ne le dis pas ! Tu devrais te soigner. Qu'est-ce qui te préoccupe ?

— Je vais bien. Rassure-toi. Moi, je vais bien, oui...

— Est-ce que quelqu'un t'ennuie ?

— Il ne m'ennuiera plus.

— Un de tes amis, malade...

— Non, pas de mes amis...

— Aurais-tu quelque chose sur la conscience...

— Quelle heure est-il...

— Mon Dieu ! Je sais ! C'est l'assassin... Tu as...

— J'ai signé.

— Tu n'as pas fait grâce !

— On m'aurait traité de lâche.

— Ils se vengeront ! ils te tueront, ô malheureux !

— La police me protège !
— Le peuple va se soulever...
— Le peuple ne se soulève plus.
— Qu'en sais-tu ! Une révolte...
— Eh ! bien, quoi, une révolte ! Ça se dompte ; on a des troupes.
— Ah ! tu as eu tort ! malheur t'arrivera. La clémence est si belle ! L'histoire est favorable à ceux qui furent cléments.
— Les temps sont durs pour eux. La réussite est favorable aux sans pitié.
— Mais tu n'es pas méchant, toi. Tu ne veux pas sa mort.
— Moi non, mais songes-y, la presse, le public... Un devoir supérieur...
— Lui aussi... Un devoir, comme tu dis... supérieur... Il le croyait, le malheureux...
— On dirait que j'ai peur ! C'est de ça que j'ai peur...
— Ah ! les précautions ont beau être prises... Crois-moi...
— Regarde !
— Quoi ! qu'y a-t-il ? Tu pâlis...
— Regarde... L'aurore !
— L'aurore... eh ! bien, l'aurore...
— L'aurore ! C'est chose faite ! Laisse-moi... Allô ! Allô !...
— Tout est fini, monsieur.
— Eh bien ?
— Il s'est levé joyeux. Il est mort en chantant.

La Révolution, est-ce pour aujourd'hui ?

Non. C'est la mort. Pourtant, à la longue... si longtemps !..

Il avait bien pensé qu'on allait faire grâce !

Eh ! bien chantons ! Il y a des choses qui arrivent : la mort. Las de la mauvaise journée, heureux qu'elle soit finie. Mourir ! cette nouvelle clôt sa désespérance. Il ne songe pas à la vie qu'il quitte ; adieu misères ! Il songe aux rêves qu'il ne fera plus. D'autres les feront. Et il est bon de se dire qu'il y en a, de ces rêves, qui durent un peu plus que le temps qu'on les rêve.

Allons ! la prison s'ouvre. Il se met à chanter.

Quoi ? Rien, un refrain quelconque, obscène, chanson gaie, comme on en fredonne une en se rendant au travail, s'étant levé matin, frais, dispos, alerte, vif, jouissant de l'heure, d'ici l'atelier, et chantant.

La belle matinée ! Le soleil, sur les casques et le couperet, brille. C'est gai... Jouissons de la belle matinée. Entre la porte de la prison et la bascule, un petit air. Il y en a bien qui entre le berceau et la tombe, se trouvent heureux !

Il chante... Pose ? Non... Il aurait fait une phrase. Toute cette martyraille est usée. Formalité sans importance à accomplir : la mort. Les conscrits partent en chantant. Mourons de même. C'est pour tout le monde, n'est-ce pas ?

En somme l'on a fait ce qu'on a pu pour bien faire. On s'est intéressé à la cause sociale. On n'a pas été heureux. Mais le soleil brille, il se lève radieux, il est clair, comme l'espoir d'une société meilleure, il réchauffe, comme la certitude qu'on a bien fait, et il monte dans le ciel comme l'homme vers l'avenir.

Et cet avenir-là, c'est peut-être aujourd'hui...

Peut-être il viendra si tard, que tous l'ayant oublié s'étonneront qu'il vienne si tôt...

Comme on s'étonne qu'elle vienne, — elle qu'on attend, — la mort. Car le criminel ne l'attendait plus.

Dans sa prison, pas de travail, double ration. On le traite bien, on lui tolère tout : il doit mourir. Il peut lire, causer, fumer, jouer, et il pourrait dormir si à l'aube qui vient, ou à celle de demain, ou à celle d'après, la porte n'allait peut-être s'ouvrir subitement : Debout ! Votre pourvoi est rejeté... Rappelez tout votre courage...

Alors les gueux qui se pressent et reviennent tous les matins, avides de voir un peu de sang diront : c'est donc enfin pour aujourd'hui ! — Et le bourgeois, qui recevra la nouvelle toute chaude avec son chocolat, dans son lit, le matin, rassuré, pourra dire : Voilà qui est bien fait.

Car il est heureux, lui. Pas de travail, triple ration ! On le traite bien, on lui tolère tout. Est-ce pour toujours ! Bah ! autant que lui, n'est-ce pas, cela durera, et que ses fils ! Qui sait, peut être toujours ! Il a des rentes, des femmes, des plaisirs, sports, villégiatures.... et il pourrait dormir... si des furieux de basse classe... Mais non ! il dort ; et il dort bien, dort en ronflant, il dort profond. Au nez des revendications sociales son somme s'étale. Et le condamné à mort aussi s'endort. Depuis le temps qu'on parle de choses épouvantables, et qui ne viennent jamais, on s'est habitué. On y pense sans terreur ; ce n'est pas pour demain.

Demain est venu. Ce n'est pas encore pour demain.

Après demain, c'est fête. On peut être tranquille.

Cela fait bien du temps... Pourquoi tarde-t-on tant ?

Des demains se suivent. On tarde toujours. Pour quelle raison ?

Il n'y a qu'une : on veut faire grâce !

On n'osait pas tout de suite. On laissait oublier. Petit à petit les colères s'éteignent. On pardonne.

Est-ce que par hasard on pourrait espérer...

Oui, oui ! on peut. On espère toujours. On espère... On se donne jusqu'à tel jour ; si tel jour, à telle heure, le bourreau ne vient pas, c'est que l'on a fait grâce ! — Tel jour ! Et le jour vient, et non pas le bourreau...

Alors, il a vu libre !

Si l'heure fatale devait venir, elle serait déjà venue. C'est trop longtemps maintenant. Ils ont fait grâce.

Peut-être ils ont oublié. Ils n'oseront plus. Il y a prescription. Sauvé !

Et maintenant, oublions aussi nos crimes ! Ils pardonnent, rachetons ! Vivre, vivre ! Il fait bon vivre. Oui, on peut être heureux. Je voudrais que tous le soient. Je ferai beaucoup de bien !... Je ferai la charité...

Dormons tranquillement.

Et c'est alors, dans le somme très tranquille et très doux, que la porte s'ouvre, à l'aube, subitement : — Bourgeois ..!

... Votre charité a été rejetée. Rappelez tout votre courage.

EUGÈNE MOREL

FIN



Partage de l'Afrique

Entre la conférence de 1885 à Berlin, qui créa l'Etat indépendant du Congo, et l'accord franco-allemand de 1897, qui limita le Togoland pour permettre au Dahomey de s'étendre vers le Niger, l'Afrique a été presque complètement partagée entre les puissances européennes par une série de conventions diplomatiques.

Seul, le Maroc, protégé par la concurrence des convoitises, a conservé son indépendance sans atteinte. Le négous d'Abyssinie a repris la sienne après avoir écrasé les armées de son suzerain nominal, le roi d'Italie. Les Derviches de Nubie, soulevés contre les anglo-égyptiens en 1881, sont toujours sans maîtres étrangers.

Les territoires des autres Etats africains appartiennent à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne, au Portugal, à l'Espagne, à l'Italie, à la Turquie, au Congo et aux républiques boërs. La France africaine, dont le plus gros morceau est formé par l'Algérie-Tunisie, le Sahara, le Sénégal, la boucle du Niger et les trois établissements de la côte de Guinée, réunis d'un seul tenant par la convention anglo-française du 5 juillet 1890 et les arrangements particuliers qui ont suivi, est grande seize fois comme la France métropolitaine et compte sans doute un nombre moindre d'habitants (approximativement 27 millions).

La part de l'Angleterre se compose des établissements de la côte occidentale voisins de la Guinée française et d'une large bande qui s'étalerait sur toute l'Afrique, du Cap au Nil, si elle n'était coupée par le Congo et l'Afrique orientale allemande qui se rencontrent sur les deux rives du lac Tanganyka et par la région du Haut-Nil qu'occupent les Derviches insurgés. Le tout est plus étendu que l'Afrique française — à moins que par amour-propre on considère l'Egypte comme indépendante, — et renferme environ 40 millions d'habitants.

Un dixième à peine de chacun de ces empires coloniaux est réellement occupé et annexé. Le reste demeure à l'état de zônes d'influence, de pays à conquérir et même à découvrir. Les partages précipités ont simplement donné aux gouvernements européens le monopole de l'exploration et de l'annexion dans un rayon déterminé. Depuis que la ville de Kong est réservée à la France, personne ne l'a vue. L'an dernier, M. Monteil est revenu à la côte sans l'avoir atteinte. Pour la description géographique du lac Tchad et de son affluent le Chari, l'un et l'autre compris dans les partages européens, on cite l'allemand Nachtigal qui explora le Soudan en 1872; un autre allemand, Barth, qui traversa la boucle du Niger en 1853, reste la principale autorité pour cette région, française depuis 1890.



Aussi les contestations n'ont-elles jamais cessé, quand on a voulu traduire en frontières naturelles les limites géométriques tracées par les diplomates sur la carte. De là les difficultés qui viennent de s'élever entre le Dahomey français et le Lagos anglais. Les possessions françaises de l'Afrique occidentale sont comme une main posée sur le Sahara et la boucle du Niger et dont les doigts touchent la mer en Algérie-Tunisie, au Sénégal, aux Rivières du Sud et à la Côte d'Ivoire. Le cinquième doigt — Bénin et Dahomey — serait coupé si l'arrière pays de Lagos, établissement anglais, s'étendait de manière à fermer le Dahomey par le nord. La conquête du pays d'Ilorin par les Anglais, l'occupation récente de Nikki par les Français ont posé la question.

A peine l'aura-t-on résolue qu'une contestation plus importante s'élèvera au sujet des pays compris entre le Congo et le Haut-Nil. Là se trouvent le mystérieux pays des Nyam-Nyams, les royaumes soudanais de l'Ouadaï, du Dar-Four, du Kordofan, enfin l'état insurrectionnel des Derviches, territoires dont les uns n'ont jamais été soumis par les étrangers, dont les autres appartenaient à l'Egypte avant le soulèvement de 1881. Prétentions des Anglais installés en Egypte, et maîtres de Zanzibar et de l'Ouganda ; ambitions des Français arrivés par l'Oubanghi, affluent du Congo, vers les sources des tributaires du Nil et tenant par Djibouti sur la mer rouge l'une des voies d'accès vers l'Abyssinie et le Pays des rivières. Les uns et les autres envoient des présents et des ambassadeurs au négous Ménélik, souverain du massif montagneux qui domine les territoires contestés : sa résidence d'Adis-Ababa (la nouvelle fleur) fut, durant toute cette année, un carrefour de missions.

L'expédition dirigée au début par M. Bonvalot et dont le chef actuel est M. de Bonchamps a quitté Adis-Ababa en mai dernier pour se diriger vers le Haut-Nil, passer le fleuve et retrouver l'arrière pays du Congo français après avoir traversé l'Afrique suivant un itinéraire tout nouveau. Voici ce qu'un membre de cette mission écrivait de Gori, sur la frontière occidentale de l'Abyssinie, le 12 juillet dernier (1) :

« Nous sommes partis d'Adis-Ababa le 17 mai et arrivés ici le 1er juillet. La route n'a pas été très intéressante ; c'est une succession de vallées coupant un plateau de 2,000 mètres d'altitude. Cependant, quelques beaux endroits tels que Lekka, résidence d'un *bacha*, chef de province, véritable nid d'aigle qui domine la vallée de la Didessa à 1,200 mètres au-dessous. On a une vue merveilleuse à plus de 130 kilomètres. Gori est également à pic. Du reste les villes où résident les chefs — qui ne sont à proprement parler que des campements, car la maison abyssine ordinaire ne demande que 24 heures pour être construite — sont presque toutes placées en veilleurs sur la contrée avoisinante...

(1) Lettre inédite.

« Nous voici à Gori depuis trois semaines ; les chefs du pays ne nous auraient pas laissé aller plus loin si un ordre exprès du négous auquel nous avons écrit n'était pas arrivé.

« ... Il ne nous reste que 31 chameaux : ces pauvres bêtes ont des blessures effrayantes ; nos mulets sont en bonne forme, mais nos hommes, qui sont tous Abyssins, commencent à être saisis de frayeur et je ne sais comment on les emmènera. Nous en avons 60. Quel malheur de n'avoir pas des Sénégalais...

« Mais nous sommes décidés à tout, nous mettrons plutôt le feu à nos bagages et partirons avec le strict nécessaire de munitions et de bagages s'il le faut.

« C'est curieux comme lés Abyssins qui ont cependant en Europe une réputation incontestée de bravoure depuis le fameux désastre d'Adoua ont peur devant l'inconnu. Le chef du pays nous a dit l'autre jour que le pays où nous allions était occupé par des hommes à tête de chien...

« Donc, dans huit jours nous serons sortis du territoire abyssin et nous serons en plein dans l'inconnu, car les 400 kilomètres qui nous séparent de Nasser, ancien poste égyptien abandonné à la suite de l'invasion mahdiste n'ont jamais été pénétrés par aucun européen. Nasser n'a du reste été reconnu que par Junker...

« Je crois qu'il est inutile de m'écrire. »

A la rencontre de la mission de Bonchamps, s'avance une mission partie du Congo français.

D'autre part les Anglais mettent les arguments juridiques de leur côté. Ils avaient eu la maladresse de ne pas maintenir par des actes les droits de l'Egypte sur la Nubie révoltée et de permettre que ce territoire fût considéré comme pays à prendre. Par suite, les Italiens, au temps de l'extension de l'Erythrée, avaient occupé Kassala, jadis égyptien, sans soulever de protestations. La faute est réparée et si les Italiens abandonnent Kassala, ils ne l'évacuent pas purement et simplement, ils le *rétrocèdent* aux Anglo-Egyptiens.

Les droits du khédive et de ses protecteurs sur la Nubie ont été ressuscités par l'expédition qui a remonté le Nil pour prendre Dongola aux Derviches et qui s'arrête à présent, comme si son but principal avait été non pas de reconquérir, mais de faire dire « ceci est à nous ! »

La guerre suspendue sur le Nil, la mission de Bonchamps plongée pour quelques mois encore dans les ténèbres de l'Afrique, c'est un moment d'attente avant la convention internationale de l'année prochaine qui achèvera le partage de l'Afrique.

ALBERT MÉTIN



A propos de Sapho

Ils ne chôment pas, depuis un siècle, les compositeurs ! Cuirassés comme les chevaliers de légendes, « hautains sous leur armure et fermes sous l'écu », brandissant les lances gonfalonnées chères aux figurants qui, dans les opéras à spectacle, processionnent parmi « les ors, les diamants, les glaives, les beautés » ; la dague, la dague altérée de sang des drames classiques au côté, ou, au poing le stylet qui, dans les mélos, remplace le style ; certains, même, le chassepot sur l'épaule, tous les musiciens descendus tour à tour dans l'arène lyrique ont bataillé en l'honneur de leurs convictions, soldats géniaux ou grotesques, également enivrés par la lutte pour l'Idée. M. Massenet, délesté de tout parti-pris, affranchi de toute sujétion à des principes de trop étroite personnalité, libre de tout enrôlement sous une bannière définitive, aura successivement combattu tous ces combats. Légendaire avec le *Roi de Lahore* et *Esclarmonde,* s'efforçant vers les sujets classiques avec le *Cid,* se complaisant un instant à gouacher la plus personnelle partition de *Manon,* « cette belle petite œuvre », selon l'ingénieuse expression de MM. Bonnier, il inclinait ensuite vers l'Opéra à spectacle avec le *Mage.* Plus tard, il fabriquait (d'après Claretie) un drame militaire de violente réalité, la *Navarraise ;* il tient en réserve une *Grisélidis* idoine à satisfaire les appétits du cochon mystique sommeillant dans le cœur de tout bon snob et qu'ont éveillé certains succédanés littéraires de *Parsifal.* Enfin cet infatigable producteur se déclare tout prêt à prouver, par sa *Cendrillon,* que Humperdinck, l'auteur de *Hœnsel et Gretel* (ces Petits Poucets perdus dans la forêt Noire) n'a pas le monopole des contes de fées laborieusement ingénus. Estimant aujourd'hui que l'escarmouche d'avant-garde tentée par la *Navarraise* n'a pas donné de résultat probant, jaloux des succès remportés sur le terrain du drame lyrique moderne par les troupes des capitaines Mascagni, Leoncavallo, Giordano, et autres transalpins, le généralissime Massenet a résolu de livrer avec *Sapho* une plus sérieuse bataille. A-t-il triomphé ?... Peut-être il se le figure. Qu'est-ce qu'une bataille gagnée ? a dit Joseph de Maistre — c'est une bataille qu'on croit avoir gagnée. Avant la première représentation 19,000 fr. de location selon le *Figaro,* 40,000 à en croire les habitués du *Ménestrel* étaient assurés, simple politesse légitimement dûe au passé d'un maëstro bien parisien. Chaque soir des salves d'applaudissements nombreux, nourris, éclatent avec ensemble, aux bons endroits ; on peut dire que les troupes de M. Massenet couchent sur leurs positions. Mais y seront-elles encore quand arrivera la cantinière *Louise,* crânant en tête de l'arrière-garde commandée par Gustave Charpentier, que son maître n'a pas voulu abandonner au hasard d'un premier engagement ? Faudra voir...

Alors, c'en est fait de la fantaisie; ce « divin mensonge » comme fredonnait le bon Léo Delibes? Pas de-z-ailes! M. Bruneau, compositeur zoliste, porte-parole convaincu et souvent éloquent de la secte nouvelle, invite la Musique, la divine Musique « à souiller ses pieds nus dans les terrestres fanges » à se mêler au train-train de notre existence, à tremper dans la quotidienne pot-bouille! « Si celui-ci, dit-il, chante moins mal les passions de son époque, les ayant ressenties, que celles des âges défunts, les ignorant de façon absolue, laissez le faire, car c'est vous qui rapetissez notre art à lui contester l'infinie puissance expressive... » Donc, l'amour, donc, la haine, donc les passions humaines que, bonnement, nous pensions générales, immanentes, varient selon les époques et les costumes? Donc, c'est l' « accident » qui vous requiert? C'est le décor, c'est l'accessoire qui désormais sera exprimé par la musique? Et si votre héroïne moderne se périt à l'aide d'un réchaud rapport à ce qu'on l'a plaquée, c'est ce leitmotif du réchaud que vous nous confectionnerez, et vous noterez le chant du coke? Tel est donc votre nouvel évangile tels sont donc vos dogmes d'iconoclastes godiches! Les passions de votre époque, ce seront les spéciales catastrophes de l'Union générale ou quelque autre krach — car la convoitise qui brûle le cœur de Mime ou d'Albérich, vous l'ignorez de façon absolue, et le temple de la Bourse, rue Vivienne, vous semble plus significativement précis que le royaume de Nibelheim. Vous rêvez le prélude symphonique du 3 o/o amortissable? Mais réfléchissez un peu, modernistes à courte vue, qu'en faisant chanter, sous prétexte de je ne sais quelle méprisable réalité, des individus comme Puvis de Chavannes, Jean Jaurès ou Mme Durand (née Dubois) vous augmentez singulièrement le nombre des conventions nécessaires, alors qu'il faudrait les ramener à l'indispensable minimum! La substitution du chant à la parole (admissible quand les personnages qui emploient cette forme inusitée de langage sont prudemment reculés dans une époque indéterminée, ou du moins lointaine) jamais vous ne la justifierez chez des contemporains! Les plus indulgents auditeurs de *Messidor* ne pouvaient s'empêcher de rire quand Mme Deschamps (cette frrrançaise!) se faisait accompagner par tout l'orchestre de l'Opéra pour émettre cette déclaration de lyrisme industriel : que son voisin Gaspard, trouvant défectueux le lavage de l'or à la main, préféra construire une turbine, etc..., etc... Et les discussions entre gens vestonnés à la mode de 1897, l'opérette les guette! Le concile de l'*Africaine*? soit! Le synode d'*Henry VIII*? soit encore! Mais une séance parlementaire sous le ministère Méline, les questions y traitées fussent-elles d'un intérêt violent, je vous défie de la musiquer sans exciter dans le public d'incoërcibles allégresses.

Oh! l'air de bravoure entonné par le député patriote!

Honte à Scheurer-Kestner qui, payé par la Prusse,
Voudrait réhabiliter le traître Dreyfus — se!

Oh! le leitmotif présidentiel « Je vous rappelle à l'ordre » et



l'aparté *staccato* de l'extrême-gauche « C'est vraiment à se tordre » souligné par une clarinette railleuse...

Mais restons sérieux, même pour combattre une théorie risible : dans les pièces composées d'après elle, aucune invraisemblance ne se peut accepter ; c'est ainsi que, lorsqu'au cinquième acte de *Sapho*, l'amant arrive chez sa maîtresse si las qu'il s'endort tout de suite, Catulle Mendès est en droit de risquer cette explication : « sans doute le jeune homme est venu à pied de la gare », et nous nous demandons pourquoi cet étourdi de Gaussin n'a pas songé à voyager en sleeping ! — Aussi bien M. Massenet a lui-même hésité devant certains détails : après avoir accepté, avec reconnaissance, la petite lampe « vieille mais bonne » (est-elle au pétrole ?...) il a reculé devant le partage du linge. Le symbolisme trop clair et trop expressif des chemises l'a effrayé.

Sans préjudice du ridicule qu'elle assume dans ces sortes de drame, la musique y crispe, pour ce qu'elle retarde l'action, à tout moment, de façon particulièrement pénible. Que l'orchestre s'oublie à tenter une analyse, à scruter un cœur, à faire désirer la réponse à une interrogation par ce qu'on appelait autrefois une *ritournelle*, et son intervention fâcheuse devient aussitôt intolérable. Les romances de Jean, peut être empreintes d'un charme musical qu'on apprécierait ailleurs, nul ne les écoute. Pourquoi, aussi, entravent-elles la course de la pièce ? Les auditeurs n'ont pas le temps de s'attarder aux évocations provençales de l'étudiant quand ils halètent après la venue de Sapho qui va déniaiser ce béjaune. Le drame se précipite vers le dénouement ; la musique, essoufflée à le suivre, doit se désencombrer de tous les *impedimenta* nommés mélodie, harmonie, chant, orchestre, et se réduire, comme dans la scène du bal masqué, au rôle d'un bruit rythmé, accompagnant des cris, des onomatopées, des trépignements de peintres en goguette...

Après nous avoir expliqué savamment que « les passions sont d'une époque », c'est-à-dire que le costume influe sur leur essence, M. Bruneau, comme tourmenté d'un remords, ajoute : « Cependant, si la musique peut fort bien s'accommoder d'un sujet actuel, il faut que ce sujet soit élargi par une grande idée humaine qui le traverse, le généralise, l'élève très au dessus de l'anecdote exceptionnelle, et nécessite, ou au moins justifie le langage des sons. » Dès lors que M. Bruneau demande qu'après avoir spécialisé on généralise... nous voici d'accord avec lui.

Mais les auteurs du livret, MM. Cain et Bernède, ont paru, eux, insoucieux de la généralisation, et fort disposés à traiter en anecdote ce « poème du collage » — si bien que, sans le secours du roman de M. Daudet, présent à toutes les mémoires, comme l'a dit justement M. Henry Bauër, « nous ne comprendrions jamais la nature de la chaîne qui unit Jean Gaussin à Sapho. »

En effet, que nous montre la « pièce lyrique » jouée à l'Opéra-Comique ? Dans le hourvari d'un pince-modèles, la belle Fanny Legrand,

Oui, subitement, comme une ville sort des flots, comme d'un règne de fête une révolte, comme la Mort...

Elle peut surgir...

Terre Promise !
Postulat de tout ce qui vit,
Vague et humble,
Vraie, bonne, toi qui fais ce que tu peux,
Charitable espérance qui nous tiens lieu de foi,

Terre promise, ô Terre à terre, espoir très résigné, idéal très près de nous, simple raison de tâcher de faire mieux qu'on ne fait, horizon à peine brumeux des choses qu'on peut...

O non pas élan forcené vers l'impossible, mais borne visible de loin, qui nous marques jusqu'où l'espérance peut aller !

Religion, la nôtre,
La dernière, la plus timide, la plus facile,

Et la plus orgueilleuse, la plus inaccessible : celle que l'homme doit chercher son bonheur sur la terre !

Crise périodique des peuples, phénomène mystique, ordinaire, nécessaire.

Toi qui fus annoncée par les philosophies, et par les utopies, et les réformateurs, et les systèmes de bonheur,

Toi qui te révélas au jour de la Révolution,
Toi qui te révélas aux jours des Révolutions,
Terre promise que nous promit la République,
Torche qui nous éclaires d'ici la tombe,
Patrie outre-patrie,
Terre Promise !
Toi qui es sur la terre,
Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien,
Et notre repos après le travail de chaque jour,
Et le travail de chaque jour.
Confonds les docteurs,
Laisse venir à toi les petits enfants,

Donne le doute à notre âme faible, étayée de croyances pourries qui croulent. Doute, non pas mensonge ; doute ! le seul appui qui ne craque pas sous nous, — apprenons à nous tenir sur lui solidement.

Terre Promise, que ton règne arrive ; Terre Promise ! ou que la Révolte nous mène à toi !

Pardonne à tous ceux qui nous ont opprimés, et pardonne, si nous ne pouvons pas ne pas nous venger !

Délivre-nous du mal, — ambition, autorité...
Rends-nous la joie de vivre que nous avons perdue,
L'espoir en nous-même qui a sombré,
Qu'en nous la volonté de quelque chose soit faite...
Certitude inconnue,

ration certains auditeurs, nous préférons les notes aiguës en demi-teinte, si délicates, qu'elle prodigue sans compter dans la scène de séduction... Mlle Wyns est une arlésienne émue et maternelle, maternelle et émue ; Mlle Guiraudon roucoule gentiment des niaiseries ; M. Leprestre ténorise non sans agrément. Il convient de signaler aussi, parmi les éléments de succès, quelques hardiesses qui transportèrent d'ingénus novateurs. A la fin du 3, ils attendaient, anxieux, que Sapho jetât au visage de ses délateurs le fameux « sales bêtes ! » Amer fut leur désappointement à n'ouïr que cette invective, du style noble, « Lâches ! » Par fortune, le cri deux fois répété de « Canailles » vint, peu après, les réconforter, et leurs applaudissements revigorés le saluèrent, triomphants, presque agressifs. Dieu merci, on peut affirmer sans crainte que leur esthétique n'est pas celle à laquelle se ralliera M. Massenet, car il n'a certainement pas encore trouvé dans *Sapho* la formule dramatique selon sa définitive conviction, l'ondoyant compositeur « s'offrant, selon le mot de Mauclair, aux variations successives de la minute qui va venir ». Déjà d'autres œuvres le sollicitent, peut-être dans *Grisélidis*, dans *Cendrillon*, et dans cette un peu inquiétante *Froufrou* retrouverons-nous le charme oublié, hélas ! depuis certaines pages de *Werther*.

WILLY-BRÉVILLE

P.-S. — Nous nous apercevons, en relisant les épreuves, que nous avons fort peu parlé de la musique, dont nous voulions cependant nous occuper exclusivement. C'est que, en raison du système dramatique adopté par le musicien, il n'y a point place pour elle dans *Sapho*. M. Massenet s'est attaché à suivre minutieusement la déclamation, hâtant ses phrases pour reproduire le mouvement des paroles, de manière à donner autant que possible l'impression du langage parlé. Il s'est efforcé de faire oublier qu'il était musicien. De là une succession de scènes rapides, écourtées, toutes d'extériorité et de contraste. Nous avons perdu les anciens morceaux séparés, aux formes symétriques ; nous les regrettons aujourd'hui, ce seraient quelques oasis dans un Sahara. Car l'orchestre, qui pourrait relier tous ces tronçons juxtaposés, l'orchestre paraît lui-même abandonné, et (peut-être par crainte du fantôme wagnérien, du despotique leit-motif) semble être redevenu la grande guitare d'accompagnement — mais le plus souvent il n'accompagne rien...

W.-B.

La Quinzaine dramatique

Les Escholiers. **Dans la Nuit,** pièce en cinq actes de MM. ANDRÉ DE LORDE et EUGÈNE MOREL. — *Vaudeville.* **L'Aveu,** comédie en trois actes de M. LUCIEN GLEIZE. — *Théâtre-Antoine.* **Le Repas du Lion**, pièce en cinq actes de M. FRANÇOIS DE CUREL. — *Ambigu-Comique.* **La Joueuse d'Orgue,** pièce nouvelle en deux parties, cinq actes et onze tableaux de MM. XAVIER DE MONTÉPIN et JULES DORNAY.

La Société des « Escholiers » dont les derniers spectacles, grâce à l'initiative de son président, M. Robert de Flers, comptèrent parmi les plus significatives manifestations dramatiques, vient d'inaugurer sa saison par la représentation d'une œuvre très originale et haute, *Dans la Nuit*, de MM. André de Lorde et Eugène Morel.

Cette pièce frappe dès l'abord par une curieuse particularité technique, qui suffirait à priori à en assurer l'intérêt. Elle décèle un effort double pour concilier une conception toute moderne avec le parti délibérément pris d'user de procédés aujourd'hui en défaveur. Qui songerait à reprocher aux auteurs de subir l'évidente influence de l'œuvre ibsénienne à laquelle échappent fort peu de dramaturges de ce temps et que plusieurs réalisations ont déjà prouvée bienfaisante? MM. de Lorde et Morel n'ont pas cherché à s'y soustraire, tout en se gardant bien du péril d'une adaptation trop immédiate et en s'efforçant au contraire de conserver à leur drame le caractère purement français de l'intrigue, je veux dire de son développement. En sorte que ce drame, conçu du *point de vue scandinave*, accuse en même temps un retour vers ce « théâtre de situations » que des mains inexpertes ou plutôt lourdes d'expérience nous firent prendre en aversion. *Dans la nuit* témoigne d'une vertu d'assimilation loyale et féconde, de celle qui, dès avant Corneille, illustra la scène française. L'intrigue de leur tragédie se réduit à des scènes-types, autrement dit à des scènes qui, selon la méthode classique, résument l'essentiel d'un conflit que la vérité stricte — ce n'est pas celle de la rampe — exigerait plus dispersé; cette intrigue, une et concentrée, éclate en soudains coups-de-théâtre. J'espère que les auteurs ne désavoueront pas ce terme, il est vrai galvaudé, mais dont la signification n'offre rien de méprisable en elle-même.

Le premier acte se promène à travers le jardin des Walther, illuminé pour les fiançailles. Tandis que Marthe, la fiancée, s'y attarde au charme d'une causerie attristée de reproches avec André, le camarade d'enfance auquel elle a préféré Jean, celui-ci rôde, inquiet, presque chancelant : tant de bonheur sans doute l'étourdit ou bien une crainte inavouée l'oppresse à l'approche du malheur qui guette. Resté seul avec Marthe, il lui semble tout à coup qu'elle s'éloigne,

s'évapore, disparaît, remplacée par une ombre noire qui s'épaissit et l'assaille. Il appelle, il demande de la lumière et ne peut plus que s'y brûler les doigts : il est aveugle. Le coup-de-théâtre — je ne trouve décidément pas d'expression mieux appropriée — est d'un poignant effet. L'entr'acte fournit le loisir de discuter la valeur de ce postulat : légitime ou non, il suffit qu'il ne soit pas absurde et ne déconcerte. Le rideau se relève sur un drame devenu plus silencieux, plus impénétrable de ce que deux yeux se sont clos.

Marthe a épousé Jean, résolue à sacrifier sa vie pour seconder cette disgrâce; mais Walther, le père de Jean, fórt d'une foi sévère, reproche à la jeune femme de ne prouver qu'un héroïsme sans joie, partant sans courage. Il faut à son fils la gaîté et la franchise, et puisque les médecins n'ont laissé aucun espoir, il est indispensable avant tout qu'il le sache. Malgré les supplications de Marthe et d'André il apprend la vérité à Jean et l'engage à quitter toute illusion vaine. L'aveugle frémit et puis il se résigne et remercie son père, sans qu'une larme trouble la sérénité de ses yeux. « Les ténèbres, dit-il, sont un monde nouveau où je m'éveille. Il va falloir que je l'apprenne, que j'en épelle la langue... Je ne sais pas encore... je l'apprends! Mais il en vaut la peine si j'ai la certitude qu'il va durer ma vie! — Ne pleure pas, Marthe! Tout cela n'est rien. Mes autres sens déjà se pressent contre moi, s'entr'aident pour inventer la lumière et remplacer l'absent. Je ne vois pas ! Mes doigts... si myopes ! ne vont pas bien loin! Mais ma pensée les devance! — Marthe! je ne vois pas... Mais l'air a des tendresses pour me dire que ceux que j'aime sont là, que vous êtes tous les trois là : mon père, — Marthe, — André! — dans le grand cercle de la lampe! — Il me semble que j'y vois, maintenant que je n'y verrai plus jamais! » Il est regrettable que l'acte se termine par un effet de théâtre trop apprêté : je veux parler de la lecture à haute voix, dont le texte s'adapte à la situation avec une singulière complaisance. De tels moyens ne sont propres qu'à détruire la simple harmonie d'un drame de bien supérieure qualité.

Jean s'aperçoit bientôt qu'il a fait une perte plus irréparable que celle de ses yeux. Le doute, cette autre nuit, vient obscurcir sa pensée. Il n'a plus confiance en Marthe, en son amour. A présent, comment saura-t-il? Qui l'avertira? Sa fièvre tâtonne, ses soupçons sans cesse se heurtent et s'avivent à tous les obstacles de sa nuit. Il interroge, il épie; enfin il surprend. Une lettre arrachée aux mains anxieuses de Marthe lui fournira la preuve... Et il adjure son père de lire la lettre tout haut, en présence de Marthe et d'André. Walther hésite. Jean se jette à ses genoux : « Père! Je vous en supplie! Je suis fort, je puis tout supporter. Mais à tâtons, je n'irai pas plus loin. Mes mains tâtent le mensonge, ma pensée s'enduit de ténèbres, mes doigts s'éteignent comme mes yeux. Mon père! n'est-ce pas assez d'une nuit? » La franchise de Walther, jusqu'alors inébranlable, recule devant la souffrance que causerait son aveu. Il se tait. Il veut prier;

son silence qui a menti lui enlève toute force, il sent que sa foi l'abandonne; dès l'instant où il a fléchi, il doute et la prière se fige sur ses lèvres. Une admirable sobriété de lyrisme exprime la désespérance de cette « situation » de beauté pure.

L'intérêt faiblit un peu à partir du quatrième acte (1) et le drame paraît piétiner, en même temps que les figures, enveloppées d'un symbolisme trop dense, peu à peu perdent de leur netteté et se dérobent au moment même où se manifestent en elles de décisives évolutions. Jean de plus en plus se sent seul. Son père n'est pas revenu; André aussi l'abandonne. Pourquoi? Est-ce donc André qui lui vola l'amour de Marthe et son misérable bonheur? Walther retrouve son enfant épuisé mais enfin tourné vers Dieu à qui il ne demande qu'un peu de paix et de détachement. Et quand la foi lui est donnée, il devine, il comprend, il voit les deux amants fatalement l'un à l'autre; mais sa lucidité est sans colère et la pièce s'achève à la lueur apaisante du pardon libérateur. Le tort dans ces deux derniers actes est de recourir à des procédés trop faciles, tels qu'orage, effets de lune, et psalmodies en coulisse, qui, de même que la lecture à haute voix du second acte, produisent une impression d'insurmontable gêne.

Les auteurs ont trouvé en M. de Max un interprète d'une rare intelligence et d'une puissance tragique suraiguë, qui, sans abandonner un seul instant l'esprit de son rôle a su donner aux moindres sinuosités du texte leur maximum d'intensité et de relief. A côté de lui on a justement applaudi, dans le rôle de Marthe, la sincérité de Mlle Cora Laparcerie. MM. Paul Frank, Jahan et Daltour ont soigneusement complété un ensemble où M. Henry Séruzier a su mettre en valeur un assez quelconque épisode.

C'est aux « Escholiers » que M. Lucien Gleize a fait, l'an dernier, ses débuts au théâtre, avec *Charité* où se révéla une particulière acuité dans le comique sinon dans l'ironie et un sens exact de la mise en valeur dramatique. *L'Aveu*, qu'a représenté le Vaudeville offre les qualités différentes d'un tempérament qu'on dirait sans analogie. La situation apparaît moins franche, les mots sont plus voilés, l'ironie même, encore un peu laborieuse, se garde. Il est du reste évident que l'auteur s'est imposé cette sourdine, jugée indispensable au thème de fragile intimité qu'il a choisi.

Délaissée par un mari vaniteux et volage (quelque épithète plus relevée messiérait à ce nigaud), madame Dautresme, que courtise l'irrésistible Despreuil, n'oppose aux galanteries de ce phraseur qu'une résistance chancelante qui redoute plus qu'elle ne s'indigne et encourage autant qu'elle interdit. Inquiète, ayant conservé une âme loyale parmi la frivolité vilaine qui l'entoure, elle se décide à avouer à son mari le trouble dont elle a honte et l'avertit du danger qui les menace tous les deux. Dautresme sourit d'abord et la rassure; mais

(1) La *Revue d'Art dramatique* publie, d'ailleurs, le quatrième acte primitif, dont les scènes III et IV seules ont subsisté.

comme elle insiste, déjà déçue de la piteuse tournure que semble prendre la scène, il se ravise et réfléchit ; et, sans apprécier autrement que par un vague hochement d'approbation la franchise de cet aveu spontané, tout à son amour-propre de mondain insensible mais chatouilleux, il décide, avec quelle moue contrite ! qu'il emmènera sa femme loin de Paris pendant quelques mois.

La scène, bien que délicate et jolie, m'a semblée grise et comme impalpable. Il se peut que cette intrigue, différemment présentée devienne un éloge : je n'y formule qu'un regret. Non que l'observation n'en soit scrupuleuse ; je crains qu'elle ne le soit trop, et s'il va de soi qu'aucun soudain éclat n'y était nécessaire, il n'est pas moins évident que le dialogue y apparait dépourvu de ce tour de vérité spéciale au théâtre, qui fait que, avant tout, on écoute. Néanmoins la scène est gracieusement conçue, elle intéresse si elle ne frappe, et peut-être bien que ma chicane n'est que de détail. Ce qui est plus grave, c'est l'inconcevable irrésolution dont l'auteur a fait preuve au début de l'acte et de cette scène, en ne se décidant pas à abandonner, dans le dialogue, certains procédés purement vaudevillesques qui ne dédaignent pas de recourir aux facéties inertes du quiproquo.

Dautresme, qui n'a pu obtenir de sa femme le nom de l'« autre », s'irrite et s'effare ; sa belle tranquillité l'abandonne, il devient jaloux, mais d'une jalousie de vanité, d'une jalousie de tête, et s'il finit par consentir au divorce qui permettra à sa femme d'épouser Despreuil, c'est uniquement par coquetterie d'attitude : son sourire est plus orgueilleux que satisfait. Ici le ton de la comédie s'affine et se relève, l'œuvre se fait solide et claire, sans vulgarité, si l'on néglige les scènes intercalaires d'une grâce factice et sans agrément. Sans doute M. Gleize tient à ces scènes-là, qu'il ne voulut pas épisodiques. Il a cherché à y dépeindre l'indispensable « milieu », à y fixer l'opinion du monde, même son influence, son action. Il n'y est point parvenu : en fait ses « mondains » n'ont aucune consistance : c'est l'éternelle bande joyeuse, sans plus, et dont l'influence, même au dernier acte, où elle prévaut, se fût aussi efficacement fait sentir à la cantonnade.

Le divorce est décidé, l'aventure rendue publique. Mais déjà le monde proteste, s'insurge et ouvertement ricane ; Dautresme incapable de supporter le ridicule d'une « situation fausse », ne comprenant plus quelle faiblesse a pu l'y entraîner, se ravise : c'était « pour rire » et il redevient sérieux. A la bonne heure ! clament les autres, cela ne s'était jamais vu. Les deux époux reprennent la vie *commune*, plus séparés que jamais, et la pauvre petite femme soupire, désabusée. « Donnons-leur les femmes qu'ils méritent. »

La représentation de *l'Aveu* a prouvé une fois de plus la capitale importance d'une interprétation rationnelle. A n'en pas douter, il a fallu de minutieuses recherches pour découvrir dans la troupe du

théâtre des acteurs aussi peu semblables à leurs rôles. Celui de la bourgeoise candide et loyale qui tâche à se libérer par franchise après s'être défendue par devoir a été confié à Mlle Yahne, qui n'a pu nous donner un instant l'illusion de son personnage et n'a réussi qu'à créer une inadmissible équivoque, M. Noblet nous a présenté un Dautresme impavide et goguenard qui semblait perpétuellement recommencer le premier acte. De telles contradictions déplacent radicalement le sens d'une pièce : le texte lui-même se trouve travesti. Le rôle d'ailleurs effacé de Despreuil ne convenait pas davantage à M. Mayer et l'on a poussé l'inconséquence jusqu'à charger M. Mangin de personnifier l'irrésistible Don Juan de la bande.

Le Repas du Lion de M. François de Curel, marque une des plus magnifiques soirées que nous ait données depuis longtemps le théâtre. Elle fut à certains égards parfaite et si les abonnés ne pouvaient souhaiter œuvre plus haute et d'une plus vigoureuse éloquence, M. de Curel n'aurait nulle autre part trouvé semblable mise en scène et aussi lumineuse interprétation. Un tel spectacle, qui classe définitivement la nouvelle scène qui le représenta, assure parmi les jeunes auteurs français une place prépondérante à l'auteur déjà fameux de *l'Envers d'une sainte*, des *Fossiles* et de *la Figurante*.


FRANÇOIS DE CUREL

M. de Curel n'est pas un auteur parisien, je l'en vante. Son drame respire la saine fraîcheur des grands bois et le calme réconfortant que la pleine nature prodigue aux méditations solitaires. Il présente une liberté de composition où l'on ne doit chercher aucune audace, mais seulement l'absence de toute inquiétude ou préjugé d'art, même dramatique. Les deux premiers actes, qu'une plus sévère discipline aurait sans scrupule émondés, se passent à Sancy. Prosper, le garde-chasse du château, explique à ses deux frères, Robert et l'abbé Charrier, que l'industriel Boussard a reçu du comte l'autorisation de creuser un puits sous ses propriétés que l'on suppose remplies de minerai de fer. Les deux familles sont d'accord. On a commencé les travaux : déjà une baraque en planches protège le sondage, bientôt surgiront d'innombrables cheminées d'usine, parodiant l'élan des grands arbres séculaires. Le petit Jean, le fils du comte de Sancy, enfant sauvage et volontaire, ne peut souffrir l'idée que l'on attente à sa chère forêt. Une nuit, il ouvre la vanne d'irrigation : les eaux envahissent le sondage. Mais on s'aperçoit qu'un ouvrier est resté

dans la mine. L'enfant est bouleversé : il a tué un homme. Solennellement, devant le cadavre de sa victime, il jure de consacrer sa vie aux ouvriers.

Dix ans se sont passés quand s'ouvre le troisième acte. Jean de Sancy a tenu sa promesse, ou du moins il a cru la tenir. Non content d'avoir recueilli et élevé auprès de lui Mariette, la fille du malheureux mort par sa faute, il s'est dévoué aux ouvriers. Il est devenu l'orateur applaudi des cercles catholiques où sa parole retentit au nom des travailleurs exploités. Il est heureux... Voilà donc où l'ont conduit son crime et son serment. Il est honoré, fêté, il a trouvé une carrière. Il a voulu se dévouer aux autres, lui seul y a gagné et tout son dévouement, toute son abnégation n'ont profité qu'à lui seul. Tel est le sujet premier du drame. Je n'en sais pas de plus originalement superbe, de plus hautement douloureux. Il s'expose dès le début de l'acte, dans la conversation de Jean de Sancy avec Georges Boussard, devenu son beau-frère. On a reproché à l'auteur de faire, à partir de ce troisième acte, dévier son drame en discussion philosophico-sociale. Le sujet même nécessitait un débat de ce genre, comme il aurait nécessité une controverse politique si Jean, au lieu d'être un apôtre, eût été un homme d'Etat. Aussi bien la scène entre Jean et Boussard est bien une des plus nettes, des plus rigoureuses, des mieux conduites que j'aie entendues au théâtre et la pensée de l'auteur qui y revêt une admirable expression dramatique se précise par endroits en formules définitives. Certains en ont méprisé l'argumentation trop sommaire. C'est juger d'un peu loin, c'est, de plus, ne pas tenir compte, que chacun des deux champions, si énergiquement campés, représente une idée générale et fondamentale : Boussard est l'industriel intraitable, farouche, qui se sait une force et se glorifie de son égoïsme s'il est bienfaisant ; Jean, c'est l'apôtre chrétien, s'élevant au nom de la charité contre la toute-puissance du capital, et opposant l'Eglise à la Révolution : ni l'un ni l'autre n'auraient que faire de subtiliser ici. On a fait encore, plus généralement, un autre reproche à M. de Curel, reproche bien différent, opposé même, et qui, au premier abord, semble mieux justifié : dès l'instant où la question sociale est nettement abordée, elle accapare à elle-même tout l'intérêt ; le drame s'efface et devient accessoire. En l'occurrence cette critique non plus ne me semble méritée. Oui, la question sociale est posée, mais autant au point de vue d'un isolé que de la masse. Quand bien même, dans la vie, la masse intéresserait davantage, on doit reconnaître que le problème qui tourmente l'âme de Jean est essentiel, que son cas, si infime soit-il, vaut bien qu'on y prête intérêt durant une soirée, car il n'est pas que l'orateur catholique, le porte-parole d'une cause qu'il croit salutaire, il est surtout pour nous l'esclave de cette cause, qui ne l'enflamme que d'éloquence et non de foi déchaînée, le chrétien sans prière, le dévoué, dont la générosité n'est que pour lui seul féconde. Sa souffrance n'est-elle pas émouvante par elle-même ? N'est-il pas une façon de martyr, martyr

de son bonheur et de la misère des riches ? Convaincu de l'inanité de sa tâche et encore meurtri des bravos d'une foule dont il profite en voulant la servir, il reçoit l'aveu de Mariette, dont il a tué le père, et qui l'admire et qui l'aime. Là encore, son crime lui aura donc *profité!* Mais c'en est trop. Il avoue à Mariette le secret de sa noble existence et pourquoi il l'a élevée, et il la renvoie à Sancy. La scène — est-il permis de la trouver « accessoire » ? — aurait pu être sublime ; elle a le tort d'être incomplète, de ne refléter que le cœur de Jean. Celui de Mariette nous demeure plus fermé et, malgré tout, sa passion nous paraît bien docile.

Jean est bouleversé. Les doutes, que depuis quelque temps il sentait grandir en lui sur la validité de ses théories et la nécessité de sa mission, l'ont envahi et terrassé. Sa conversation avec Boussard ne l'a tant passionné que parce qu'il se sentait le plus faible. L'aveu de Mariette, anéantissant un suprême espoir de rédemption et de justice, a été le dernier coup. Sa carrière de philanthrope est brisée. Avec sa nature portée aux revirements extrêmes, il ne tarde pas, une fois ses convictions abandonnées, à épouser celles de son beau-frère, qui flattent en lui un penchant inné vers l'action. Et c'est presque conquis déjà à ce nouvel idéal qu'il part pour Sancy où il a promis aux ouvriers de Boussard de faire une conférence. Là, devant la foule assemblée, il proclame hautement sa foi récente en l'égoïsme à outrance, l'égoïsme sauveur, foi qu'affermit le spectacle de l'usine où à chaque pas il a constaté l'omnipotence et le génie du maître. Les paroles qu'il adresse aujourd'hui aux ouvriers seront les dernières, car du jour où, comme Nietzsche, il a eu foi en la toute-puissance des maîtres en face des esclaves, il a renoncé à parler en public, persuadé, comme Stockmann qu' « on ne peut lancer à la foule que des paroles très anciennes, si l'on veut trouver un écho dans son âme, restée vieille comme le monde ». Accusé de vouloir s'enrichir aux dépens des ouvriers, il déclare qu'il vient de céder à son beau-frère sa part de propriété des usines. Il a réalisé son bien. Il donne un million à la caisse des retraites de Sancy et entend employer ses autres millions à créer comme Boussard une activité nouvelle, à faire vivre lui aussi des nuées de travailleurs, en gagnant de l'argent, en tâchant d'en gagner le plus possible : « On a tout autant de chances d'être utile à l'humanité en travaillant pour soi-même qu'en travaillant pour le prochain. Si vous n'êtes pas dévoué par instinct, ne cherchez pas à l'être par devoir. L'égoïsme qui produit est, pour la masse laborieuse, ce que la charité qui donne est pour le pauvre. » C'est la théorie du *lion* et des *chacals*. « Lorsque le lion a le ventre plein, les chacals dînent. Croyez-vous que ceux-ci seraient mieux nourris si le lion partageait sa proie en autant de morceaux que de convives, et s'en réservait un maigre quartier ? Pas du tout ! Ce lion doucereux ne serait plus le lion ; à peine un caniche d'aveugle ! Je le vois s'arrêtant d'égorger au premier cri d'angoisse et léchant les plaies de sa victime. Parlez-moi d'un animal féroce, ardent à la curée, ne rêvant que meurtre et bou-

cherie. Celui-là, quand il rugit, les chacals se passent la langue sur les lèvres. Le superflu du lion cruel est plus abondant que le nécessaire du lion généreux. » Et l'abbé Charrier que l'on interroge répond « que si l'on n'est pas chrétien, et qu'on envisage le monde avec ses misères et ses injustices, on est obligé de penser comme M. Jean ». « A moins d'être socialiste ! » s'écrie Robert, le frère de l'abbé ; et les ouvriers qui n'ont pas compris l'histoire du lion, et qui ne pouvaient la comprendre, se dispersent en criant : « la grève ! » Jean, devant cette déroute qu'il avait prévue, doit éprouver, au fond de lui-même, comme une jouissance d'expiation à n'être plus applaudi. Il reste seul avec l'abbé qui le réconforte et l'engage à rendre son âme et son cœur aux ouvriers. Déjà il reprend confiance, quand un domestique vient en courant l'avertir qu'on a tiré sur M. Boussard. « La réponse des chacals au lion ! »

Ici se termine le spectacle, M. de Curel n'ayant pas craint de retrancher à sa pièce un acte qu'au dernier moment il jugea superflu. A tous égards il a eu tort : d'abord au point de vue de sa conscience littéraire, qui n'aura pas manqué de lui reprocher cette tardive et cruelle mutilation ; une autre considération affecte plus directement le public, laquelle s'impose : ainsi tronquée l'œuvre demeure suspendue ; elle est imparfaite, inharmonique. Non pas qu'il faille reprocher à l'auteur de se dérober à une conclusion qu'il n'avait pas promise, n'ayant eu pour but aucune solution sociale, mais seulement la mise à la scène d'un conflit insoluble pour ce que les adversaires ne parlent pas la même langue. (D'ailleurs la conclusion du cinquième acte non représenté ne diffère pas essentiellement de celle-ci, puisqu'elle aussi oppose l'acte à la théorie en faisant assassiner Jean de Sancy par Robert qui ne comprend pas que l'idéal du lion n'est pas si éloigné du sien propre et qu'au fond on pourrait s'entendre.) Mais l'auteur en supprimant un acte a eu le tort de considérer sa pièce comme une thèse dont on peut à loisir retrancher un argument qui fait double emploi. Nous persistons à y voir, à y aimer un drame où, malgré l'intérêt capital du débat exposé, l'auteur ne peut faire que nous ne nous intéressions aux personnages, à Jean, à Robert, à Mariette qui disparaissent sans prendre congé. Au quatrième acte la pièce ne finit qu'idéalement. Encore est-ce trop dire, et nous continuerons à regretter l'admirable scène finale où Jean, dans un suprême élan de bonté et de justice, restituait aux ouvriers son âme, leur ouvrage, en consommant devant leurs yeux cet autre repas du lion, fait de sacrifice et de générosité. Ces réserves faites et ces regrets exprimés, j'enregistre avec joie le succès qu'a remporté *le Repas du Lion* et qu'il continue de remporter devant les salles quotidiennes dont l'attention reste d'un bout à l'autre éveillée et dont l'enthousiasme éclate à diverses reprises, souvent même alors qu'on pourrait le moins s'y attendre ; — et je me souviendrai longtemps d'avoir vu le public des galeries supérieures (on sait qu'il n'y

a pas de claque au Théâtre-Antoine) applaudir frénétiquement la théorie du lion.

Il va sans dire que la mise en scène est digne de l'ouvrage, minutieuse et imposante de tous points. Quant à l'interprétation elle réunit un ensemble littéralement hors de pair. Je ne sache pas qu'un autre auteur à Paris eût pu supporter aussi glorieusement que l'a fait M. de Max le rôle de Jean de Sancy où il a prodigué des dons uniques de chaleur et de vie joints à un extraordinaire souci de précision dans le lyrisme. On l'a légitimement acclamé. Nous n'avions pas encore eu l'occasion de louer aussi pleinement M. Dumény qui a mieux qu'intelligemment compris le personnage si magistralement posé de Georges Boussard : il l'a rendu avec une rare justesse et une incomparable énergie. M. Antoine a prêté à la figure de l'abbé une onction et une sérénité simples et sans emphase. Une fois de plus M. Gémier (Robert Charrier) a déployé les ressources d'un talent souple et éprouvé ; comme lui, M. Arquillière s'est montré absolument remarquable en Prosper, le garde-chasse, dont il a mis en saisissant relief l'ardeur têtue et l'âpre bonhomie. Mlle Marthe Mellot a nuancé d'émotion délicate et de tendresse le rôle de Mariette. Avec Mlle Dornay, qui manque de grâce discrète et d'expérience, il faut encore citer et féliciter Mmes Luce Colas et Barny. MM. Pons Arlès (Boussard), Marsay (le comte de Sancy), Daltour, Desfontaines et Verse.

A présent passons à l'Ambigu. (Les jours se suivent !...) On n'y a pris qu'un goût médiocre aux vertueux sermons de *La Maîtresse d'Ecole*, qui a remplacé *Les Deux Gosses*. Malgré tout, ces deux drames ont atteint de compagnie 750 représentations consécutives. Je ne regretterai mie la pièce de M. Edmond Tarbé qui, elle aussi, abordait la question sociale (il n'y a plus d'enfants). Mais avec quelle réserve et surtout quelle indigence ! Si jamais M. Tarbé prêche la révolution il arborera un drapeau rose. Cette *Maîtresse d'école* a cédé la place à une *Joueuse d'Orgue*, autrefois *Porteuse de pain* et que nous pouvons nous attendre à retrouver un jour ou l'autre *Marchande de Journaux*, *Vendeuse des Halles* ou *Préposée aux lieux* : la série n'est pas près d'être close et puis il faut bien employer Mme Tessandier. *La Joueuse d'Orgue*, qui n'est qu'un assez piètre mélodrame constitue un spectacle fort divertissant. Ce qui risquerait de l'être moins ce serait l'analyse d'un aussi inextricable fouillis ; je n'en viendrais pas à bout. L'essentiel est de n'y point apporter une âme chagrine, moyennant quoi il sera aisé de s'y distraire au tableau suffisamment animé de l'incendie, à l'imperturbable gravité d'une instruction criminelle en plein air, au pathétique ingénieux de plusieurs scènes de suggestion où, à côté de M. Duquesne, sinistre à souhait, on a de bon cœur applaudi le jeu émouvant et simple de Mlle G. Loyer. Je n'aurais garde d'oublier les lénitifs flonflons de la « Valse des roses et des cerises ».

ALFRED ATHYS

Les Livres

LES POÈMES

Edmond Pilon : **La Maison d'Exil.** — Voici un livre frais, jeune, de gamme claire ; dans le soleil d'été la maison d'exil, ou plutôt de recueillement et d'amour, résonne de chansons et de strophes d'une belle venue spontanée, carillons d'un être qui s'enorgueillit d'être enamouré, et le proclame, et aussi des chansons en demi-teinte disent des repos de l'âme et des rêves de physique mélancolie, fatigues d'avoir rêvé trop haut ; et ce sont de jolies haltes. Tout cela est d'une passion un peu fluette, intense cependant. Les rythmes en sont bons parce que naturels, bien adaptés à des états d'esprit, à des états de vision ; Edmond Pilon a rempli les espérances que faisait concevoir son premier livre les *Poèmes de mes soirs ;* il est en progrès, sa langue simple et claire lui obéit, et si parfois on souhaiterait plus de relief et un rythme plus serré, plus ligotté par les obligations étroites que crée le vers libre pour la structure intérieure du vers, on reconnaît avec plaisir le jaillissement ému, sincère des strophes principales. Si le développement qu'elles indiquent n'est pas toujours rigoureusement suivi, au moins sont-elles de jolis points de départ. Ainsi celle-ci :

Rouets, rouets, rouets
Rythmez votre chant au fond du palais :
La reine Pénélope auprès de ses femmes
Travaille, entrelace, vire, tisse et trame
Le voile de pourpre jamais fini
Rouets, rouets, rouets ravis
Rythmez votre écho au fond du palais...

ou bien

J'errais,
Mon rêve ancien tu erres souvent
Par les quartiers où c'est le vent
Qui pleure aux portes —
J'allais,
Mon songe passé tu vas souvent
Par les rues blanches
Où c'est derrière les vitres blanches
De petites flammes d'argent
Qui veillent les mortes...

et aussi autour de la Maison d'Exil, c'est toute une jolie nature, un peu menue, mais rendue, fleurs, fruits et ciel, avec charme et grâce.

Saint-Georges de Bouhélier : **Eglé ou les Concerts champêtres,** suivi d'un **Epithalame.**

Aimez-vous les clarines, on a mis partout, dans ce volume un peu massif, monotone, aux strophes toujours pareilles, aux épithètes trop souvent répétées ; vous y trouverez des pommes sonores, des pommes profondes, des fruits lourds, des linges sans faute (?). Il y a des couronnes de thym qui font retentir des voûtes ; d'étranges associations de mots et d'idées : « la *pudeur* du matin *flamboie* sur la prairie » ; en général une langue trop tendue en sa simplicité verbale excessive, de grands mouvements grandiloquents au hasard et pas de rythme, et, en plus de tous ces défauts, la fatigue de tant de vers ballottant les mêmes menues et grêles idées.

Et pourtant l'auteur (c'est son droit) n'en est pas mécontent. Le style de son épithalame est, à ses yeux, tendre, éclatant. Il n'hésite pas à parler de son génie et très à son aise, tout uniment, comme s'il s'agissait d'une chose bien reconnue, et en somme sans bien grande preuve, car je n'en vois point en des vers comme ceux-ci :

Et le ciel, de colombes d'or se couronne...
Des vents d'azur berçaient la maison du Bonheur...
Un concert innocent s'échappe des beaux nids...
Déjà tintent les luths, les hautbois, et les cloches
Les mêmes laboureurs font les mêmes travaux
Et le zéphyr bondit dans les aristoloches.

Néanmoins tant d'estime solide de soi-même, d'enorgueillissement un peu prématuré devant son œuvre, de satisfaction devant ses prémices n'est point, pas plus que les poèmes de M. de Bouhélier, une nouveauté. Nous l'avions déjà entendu, les préfaces de M. Signoret ne sont point faites d'un autre vocabulaire. Mais encore, ceci n'a qu'une minime importance, et si M. de Bouhélier trouve en lui des gammes plus variées d'inspiration et y ajoute une métrique plus surprenante, nous ne demanderons pas mieux que de lui reconnaître alors, du talent.

J'oubliais. M. de Bouhélier est un chef d'école, plus exactement c'est un chef de groupe, car une école poétique comporte certains signes extérieurs, très nets, très reconnaissables au premier abord, très frappants. Or ici, sauf une vive admiration pour Jean-Jacques, qui n'est point un auteur négligé, et une dévotion peut-être un peu excessive pour Bernardin de Saint-Pierre, qui tout de même n'est pas un dieu, je ne vois pas ces marques sûres d'une nouvelle école poétique. Techniquement, pas de nouveauté. Pour le fonds, cet amour de la nature, qui a fourni peut-être le mot de Naturisme adopté par ces jeunes gens, ne date pas d'hier. Il y a eu depuis dix ans passablement de poèmes qui, à ce compte, eussent été naturistes avant la lettre.

De théories curieuses, je n'en vois point dans l'école. Elle possède un jeune critique, M. Maurice Le Blond, qui, à ma connaissance, voulant donner à ses lecteurs l'impression de l'artificiel, du compliqué, cherchant le nom d'un écrivain soumis à la théorie de l'art pour l'art, n'a pas trouvé mieux que de choisir Gérard de Nerval, le doux, l'ému, le bon, le simple Gérard, et pourquoi, grands dieux ? parce qu'il sait par les manuels et les catalogues que Gérard voisina avec ce formiste de Théophile Gautier.

Sans doute, il l'avait lu bien distraitement, ou même pas du tout. C'est là l'exemple de bourdes qui vous mettent en défiance contre un jeune critique ; on ne peut vraiment lui conseiller que de radouber sa jeune érudition, avant d'aborder la littérature de manifeste, et l'examen des œuvres contemporaines.

Mais tout ceci est peu de chose. M. de Bouhélier moins persuadé de son génie peut devenir, comme un autre, un poète intéressant, et parmi les jeunes gens, inquiets de directions nouvelles, qui se cherchent, et s'essayent, et qui un instant s'arrêtent à cette étiquette de naturiste, aussi mauvaise que toute autre et peut-être même un peu plus, car elle n'a pas grand sens, il y en aura certainement d'intéressants, et nous ne demanderons pas mieux que de trouver notre plaisir à les lire, et à le dire, le jour où il y aura lieu.

Pierre de Barneville : **Le Rythme dans la poésie française.** — L'auteur de ce livre croit avec candeur que les jeunes poètes font des vers pour la sonorité sans se préoccuper de leur sens; il se demande en quoi les jeunes poètes ont le droit de se réclamer de Vigny, et nous apprend ainsi qu'ils s'en réclament étroitement; il cite cet ennemi de la poésie qui fut Scherer, pour nous dire que la poésie « c'est la puissance qui nous affranchit un moment de l'éternelle limite » ; et la musique, cela ne peut-il aussi lui convenir? Pourtant M. de Barneville, qui fut choqué à sa première lecture de Verlaine, s'est habitué à ces cadences plus compliquées, et il en tire avec sagesse cette déduction « qu'il y a dans l'antipathie contre les nouveaux rythmes, une part de routine considérable ». Nous n'avons pour notre part jamais dit autre chose : aussi nous attendrons avec espoir un nouveau livre de M. de Barneville sur le rythme; d'ici là son oreille aura encore pris de plus larges et plus accueillantes habitudes.

En ce livre de bonne intention, et assez informé de notre littérature classique, il manque une connaissance approfondie du mouvement poétique récent, et il y a en trop le goût des aphorismes vagues de M. Doumic et un désespoir, touchant les aptitudes des poètes de notre temps, qui nous serait bien sensible s'il n'avait été si prodigué. On a beaucoup reproché aux poètes symbolistes de ne pas suffisamment expliquer leurs nouveautés techniques ; mais il semble que, depuis peu, on cherche à leur épargner cette peine, et le commentateur se fait légion ; on dit son avis sur le rythme comme l'on ferait une petite thèse, c'est élégant, et bien porté; malheureusement il n'y a d'intéressant à

entendre touchant un art que les artistes qui le pratiquent et, parmi ces artistes, ceux qui trouvent des moyens nouveaux d'expression.

En dehors de cela tout est chimère, compte-rendu, mémoire à l'Académie, dissertation de cercle littéraire, un peu de fumée et c'est tout.

GUSTAVE KAHN

SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

ELISÉE RECLUS : L'Evolution, la Révolution et l'Idéal anarchique.

L'auteur reprend et développe une interprétation de l'histoire qu'il avait déjà exposée dans la célèbre brochure *Evolution et Révolution*, publiée par les « Temps Nouveaux » et traduite en plusieurs langues. Voici comment il conçoit la marche de l'humanité. Sans les gouvernements qui font prévaloir de force les intérêts de la classe au pouvoir sur ceux de la majorité, les hommes s'adapteraient aux circonstances changeantes de la vie sans trouble, sans violence, évoluant en harmonie avec la nature ; la révolution éclate quand l'exaspération des opprimés est trop forte, et elle a pour conséquence une adaptation brusque par laquelle on tâche de regagner le temps perdu pendant la période d'immobilité imposée par les conservateurs. L'évolution qui recommence après la révolution est *double* ; les naïfs veulent la politique de mouvement ; les malins, qui se sont emparés du gouvernement, maintiennent la politique de résistance, et voilà les hommes immobilisés jusqu'au jour où le parti de l'évolution est assez fort pour renverser le parti de la régression ; c'est une nouvelle révolution. Mais parmi les vainqueurs, les deux mêmes courants se reproduisent et se heurtent jusqu'à ce que l'un soit détourné par l'autre. Ainsi, tant que les conflits politiques ou sociaux se borneront à la lutte du tiers-état contre les deux ordres privilégiés, puis du quatrième état contre la bourgeoisie, l'évolution et la révolution, loin d'être contradictoires, seront la condition l'une de l'autre. Il y aura, après chaque révolution, des évolutions doubles qui amèneront une nouvelle revolution et ainsi de suite jusqu'à l'affranchissement final où tous les opprimés ayant obtenu satisfaction, le salarié contre le capitaliste, la femme contre l'homme, le mineur contre le majeur, etc., où l'oppression étant devenue impossible faute d'instruments, l'humanité suivra une évolution simple, constante et paisible.

Par sa conciliation de ces deux contradictoires — évolution et révolution — Elisée Reclus a donné à la philosophie de l'histoire l'une des idées les plus fécondes dont elle se soit enrichie. On discutera sur elle autant que sur la lutte de classes marxiste ou sur l'intégration spencérienne.

J'ai dû résumer le livre en termes abstraits et j'en suis fâché, car l'exposition est éclairée par des exemples concrets et faite dans un

style où l'on trouve l'émotion de Rousseau en même temps que la simplicité et l'exactitude d'un savant moderne.

LUCIEN DESCAVES : **Soupes.**

Si vous croyez honnêtement que la charité publique ou privée procure aux pauvres un soulagement appréciable, si vous êtes convaincu sans arrière-pensée que les philanthropes sont vraiment les amis de l'humanité et que Jules-Simone cherche autre chose que la croix dans les comités des multiples sociétés de bienfaisance qu'elle organise, lisez le recueil d'articles que M. Descaves a réunis en volume. Peut être trouverez-vous qu'il est un peu trop raide, ce principe du « vilain homme » : « La plus belle aumône qu'on puisse faire aux misérables, sache-le, c'est de ne la leur point faire du tout ! » Mais le « vilain homme » ne parle ainsi que pendant les quatre dernières pages et encore n'a-t-il pas toujours tort. La critique sociale de M. Descaves est profonde, sérieuse et sincère. M. Descaves n'a pas besoin qu'on fasse de ses qualités de conteur l'éloge qu'elles méritent.

EUGÈNE DEMOLDER : **Sous la Robe.**

Avec un grand bonheur d'images et d'expressions, M. Demolder, à la fois styliste et humanitaire, esquisse les travers et les ridicules de ses anciens collègues, les avocats et magistrats de Bruxelles. Passionné de bien et de progrès, il tire de caricatures particulières, les conceptions générales les plus louables. Voici sa conclusion : « Certes, pour lutter contre le crime, on peut faire des lois, éclairées par cette science, que les doctrinaires nient, mais qui deviendra puissante : la sociologie — et par cette autre dont l'influence grandit de jour en jour dans l'œuvre de justice : la médecine. C'est elles qui désormais édicteront utilement les codes, et le vieux droit se noiera dans leur sein. »

Comment l'Etat enseigne la morale, publié par le Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes.

C'est un livre de bonne foi fait avec méthode. Pour montrer les postulats, les faiblesses et les inconséquences de la morale officielle, les auteurs ont dépouillé tous les manuels et exposés qui la renferment, et ils en donnent, avec références, les passages les plus caractéristiques. Point de déclamation, presque pas de propagande. Les auteurs ne se sont point souciés d'expliquer pourquoi ils sont socialistes, internationalistes et révolutionnaires ; ils ont voulu prouver que la propriété, la patrie et le gouvernement sont mal défendus par les professeurs de morale. La couverture porte un dessin de Wuillaume.

Du même groupe (E. S. R. I.) : **Réformes ou Révolution**, où l'on

applique aux faits contemporains la loi de la double évolution proposée par E. Reclus; **Misère et Mortalité**, qui pourrait servir de commentaire à plusieurs des « Soupes » de M. Descaves; la deuxième édition de **Pourquoi nous sommes internationalistes**, exposé le plus audacieux et le moins opportuniste de l'internationalisme socialiste. C'est là qu'il faut chercher les sans-patrie. (Les deux dernières brochures avec dessins de Wuillaume.)

Dr A. Tripier : **Médecine et Médecins.**

L'auteur montre qu'aujourd'hui « aucun travail n'est exploitable sans un capital-publicité ».

Albert Métin

LES LETTRES ANGLAISES

Charles Whibley : **Studies in frankness.**

Le titre comme le thème du dernier livre de M. Whibley ont le défaut de la spécialité. L'introduction du volume, qui explique l'un et développe l'autre et relie un peu lâchement entre elles ces études de caractères et de critique littéraire, est d'une portée trop précise et trop immédiate. A ce point de vue, du reste, elle ne manque pas de hardiesse. M. Whibley prononce un réquisitoire plutôt qu'il n'énonce des idées générales. Il établit, toutefois, que l'œuvre créée est indépendante de l'ouvrier et doit se juger en dehors de lui et en elle-même seule. Mais en réalité il n'a en vue qu'un seul aspect de la question. A peine tente-t-il l'ébauche d'une théorie critique qui nierait tout rapport entre l'écrivain et l'œuvre qu'il crée. Ce qu'il combat à tout prix c'est la thèse, absurde du reste, peut-être même négligeable, de ces moralistes très immoraux qui de la franchise d'une œuvre concluent à la perversité de l'artiste. Quelque répandue que soit en Angleterre cette manière de voir, on en veut un peu à un critique de la valeur de M. Whibley de trop s'attarder à la réfuter. Formulée plus complètement, la thèse de M. Whibley eût été intéressante à discuter. L'artiste est assez naturellement porté à se détacher de l'œuvre qu'il a créée, qui devient pour lui une chose existant désormais par soi, et il me paraît que M. Whibley a exagéré ce sentiment. L'œuvre n'est évidemment pas le reflet de l'expérience réelle, et l'homme s'exprime dans son art autrement qu'il n'agit dans sa vie. Mais c'est pourtant lui-même qu'il exprime toujours. L'homme sans cœur, dit M. Whibley, avec beaucoup d'autres du reste, peut par ce qu'il écrit nous toucher jusqu'aux larmes. Je crois que dans cet exemple la question est mal posée. Sans doute, de même que l'homme ne se donne pas tout entier à la vie, l'écrivain ne se livre pas tel absolument qu'il est. Pourtant ce qu'il dit et ce qu'il exprime est bien ce qu'il a compris et ce qu'il a

senti en lui et s'il y a de quoi que ce soit en son œuvre, c'est une partie de lui-même. Mais la part qu'il livre à la vie et celle qu'il réserve à l'art peuvent-elles varier entre elles, depuis l'identité jusqu'à la contradiction, ou demeurent-elles éternellement contraires, de telle sorte que l'art n'obtienne jamais de l'homme ce qu'il a donné à la vie ?

L'attrait des études critiques qui composent le volume de M. Whibley, et dont quelques-unes ont déjà paru dans différentes revues. est très grand. Ecrites dans une langue forte et très pure, que d'autres œuvres comme ce remarquable *Book of Scoundrels* nous avaient déjà fait admirer, elles valent également par la justesse et la netteté de la pensée et par une vision critique très sure. M. Whibley fait une analyse admirablement vivante des œuvres auxquelles s'est attaché son esprit érudit et curieux. C'est, d'abord, cet étonnant Satiricon, dans lequel un grand artiste ignoré, puisque on ne connaît guère de Pétrone que le nom, peint avec une si vivante extravagance tout un monde. Ce sont encore les Mimes de Hérondas, dont la découverte fut faite, il y a quelques années, au British Museum et qui se trouvèrent être une des œuvres les plus fortes et des plus intéressantes pour nous de l'antiquité, dialogues où l'art réaliste atteint sa perfection. Pour Apulée et pour l'Æthiopica de Héliodore, la traduction anglaise, qui pour l'un et pour l'autre date du XVII[e] siècle, occupe autant M. Whibley que l'œuvre originale. Ni Thomas Underdowne ni William Adlington n'ont fait œuvre même relativement fidèle de traducteur. Mais l'un, sans égaler Apulée, a refait le récit de l'Ane d'or en une langue merveilleusement colorée, tandis que l'autre a mis une couleur et une vivacité étonnantes dans ce qui n'était qu'une ennuyeuse histoire. Il en est un peu de même d'Edgar Allan Poe, dont Baudelaire a corrigé la langue parfois emphatique et commune. D'ailleurs sur Poe M. Whibley ne donne guère d'aperçus nouveaux. Dans l'étude sur Laurence Sterne, M. Whibley relève avec quelque exagération ce qu'il y a de sentimentalité fausse dans Tristram Shandy et dans le Voyage sentimental. Un des essais les plus intéressants du volume est consacré à Sir Thomas Urquhart, l'écrivain le plus étonnant qui fût jamais, mathématicien d'une fantaisie outrée, érudit insatiable, inventeur d'une langue universelle, qui dans ses traités intercale à tout moment son propre panégyrique et vante l'ancienneté de sa race qu'il fait remonter jusqu'à Deucalion, enfin traducteur merveilleux de Rabelais, écrivant lui-même une langue délicieusement bizarre et colorée.

JOHN M. ROBERTSON : **Montaigne and Shakespeare.**

Ce qu'il y a de très intéressant dans la thèse parfois un peu voulue de M. Robertson c'est son étude psychologique du génie de Shakespeare. L'idée d'une influence qu'aurait exercée Montaigne sur Shakespeare repose sur une série de textes que M. Robertson compare et discute avec soin. Mais cette critique assez aride n'est pas toujours concluante. Admettant néanmoins l'influence de Montaigne comme

chose prouvée, M. Robertson, pour préciser dans quelle mesure et de quelle manière Shakespeare a dû la subir, étudie l'évolution de son génie telle qu'il la présume, et c'est cet essai critique très fin et très judicieux qui fait l'attrait du livre. M. Robertson est assez impatient du Hero-worship exagéré qui a porté les compatriotes de Shakespeare à diviniser leur poète et à n'admettre pas qu'on le discute ou même qu'on l'étudie. Pour lui, au contraire, Shakespeare fut le plus clair et le plus compréhensible des génies, et l'inspiration qui le fit créer n'a rien de mystérieux. Esprit très pratique, il ne fut d'abord que facile et habile observateur, et il s'attacha à l'être pour que ses pièces plussent au public. Ses premiers drames n'indiquent chez lui qu'un talent assez vivant d'homme de théâtre, ses poèmes, par exemple le Rapt de Lucrèce, font voir seulement en lui un versificateur abondant et facile. Ce fut la vie, — la crise qu'il indique dans ses Sonnets, — ce fut aussi la culture intellectuelle, qui formèrent en lui le génie créateur. Il dut d'abord lire les Vies de Plutarque, qui lui fournirent souvent la matière dramatique. Mais pour M. Robertson c'est dans Montaigne qu'il trouva la culture philosophique qui élargit et mûrit la pensée. La première traduction anglaise des Essais date de 1603, et les plus profonds drames de Shakespeare sont postérieurs à cette date. C'est au contact du scepticisme de Montaigne que, d'après M. Robertson, s'affranchit définitivement l'esprit du dramaturge. Mais il poussa plus avant la philosophie des Essais, et il eut une vue plus profonde de la vie que celle de Montaigne. C'est là un point que M. Robertson, bien qu'il l'admette, ne fait pas, je crois, assez ressortir. Il se contente de poser que Shakespeare a approfondi le pessimisme de Montaigne, comme si c'était par là seul, et non pas aussi par la puissance du génie, par une vision sublime, que le dramaturge l'emporte sur l'essayiste.

William Theodor Peters : **Le Tournoy d'Amour, Les Scarabées blancs.**

Le talent de M. Peters est un peu précieux, d'une préciosité cependant qui n'exclut pas le naturel. Il aime le mot, quelquefois le jeu de mots, souvent recherché mais avec des trouvailles. Le vers est adroit et joli, et l'idée vaut surtout par la forme. Le cadre du Tournoy d'Amour est assez vieillot et M. Peters ne l'a guère renouvelé, mais l'aventure de ce troubadour qui meurt d'amour pour une insensible, de ce Bertrand de Roaix que repousse la cruelle Clémence Isaure apitoyée trop tard, est d'une poésie aimable. J'aime moins les Scarabées blancs, pastels en une prose qui n'a pas l'attrait ni l'ingéniosité des vers de M. Peters. Les traducteurs en français, MM. Charles Read et Paul Relley, avaient manifestement une besogne assez ingrate. Ils ne pouvaient en un français littéral rendre l'euphuisme ingénieux où se complait M. Peters.

Laurence Jerrold

Table

ILLUSTRATIONS



Le Gérant : L. FRÉMONT.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

DEMANDER DANS LES GARES ET DANS LES KIOSQUES



LE CRI DE PARIS

3o centimes le numéro

